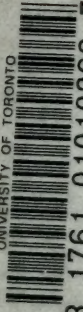


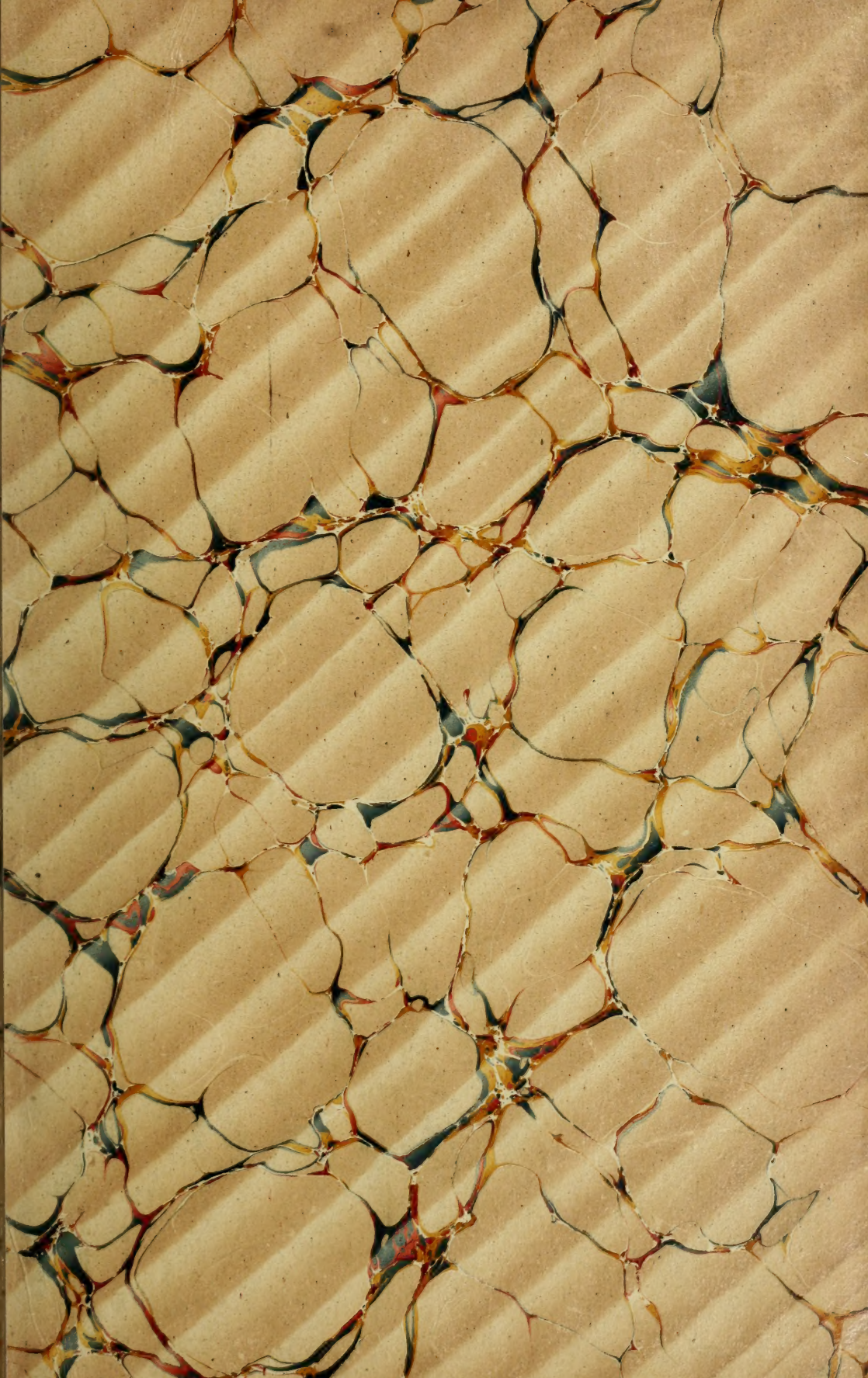
UNIVERSITY OF TORONTO

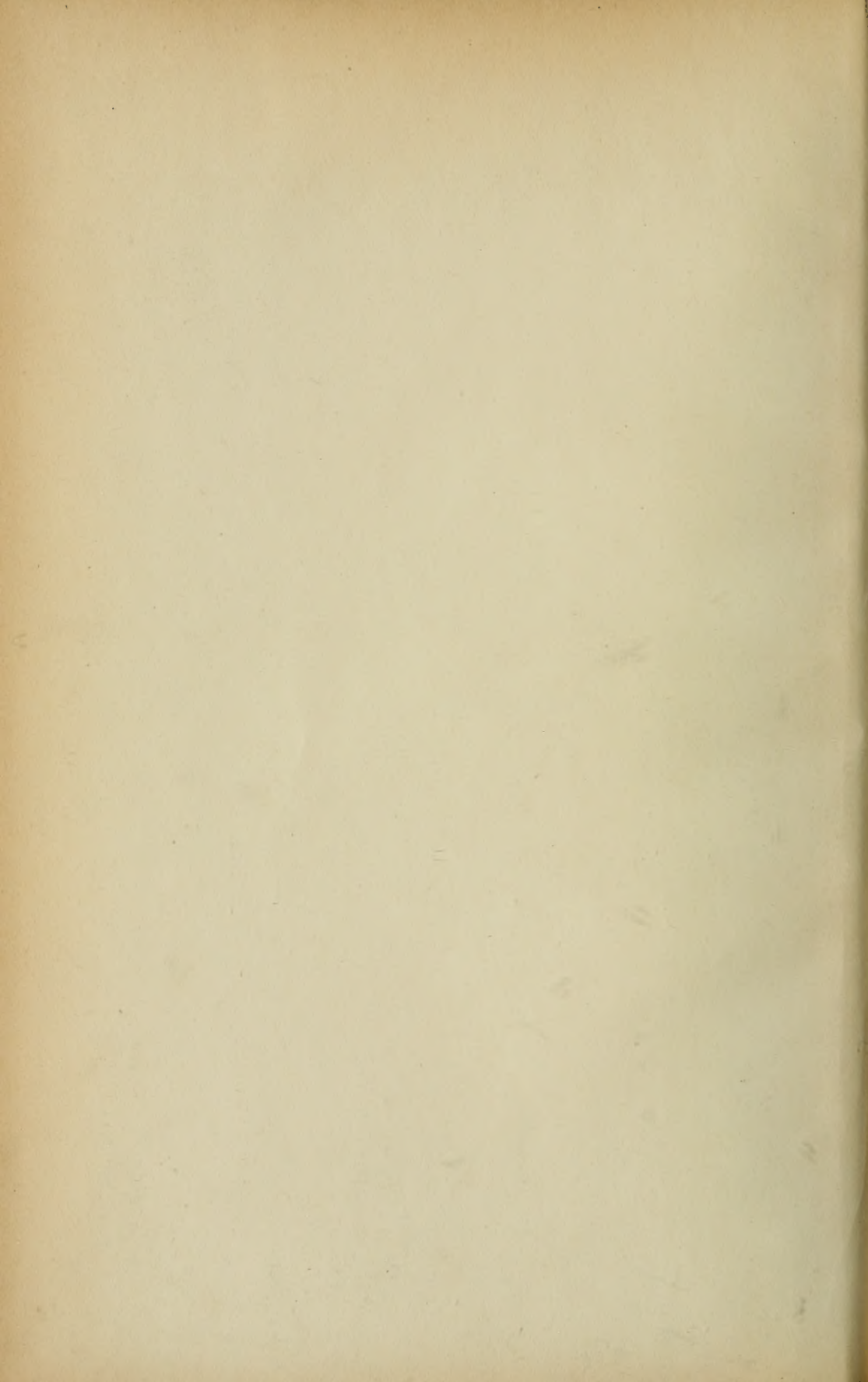


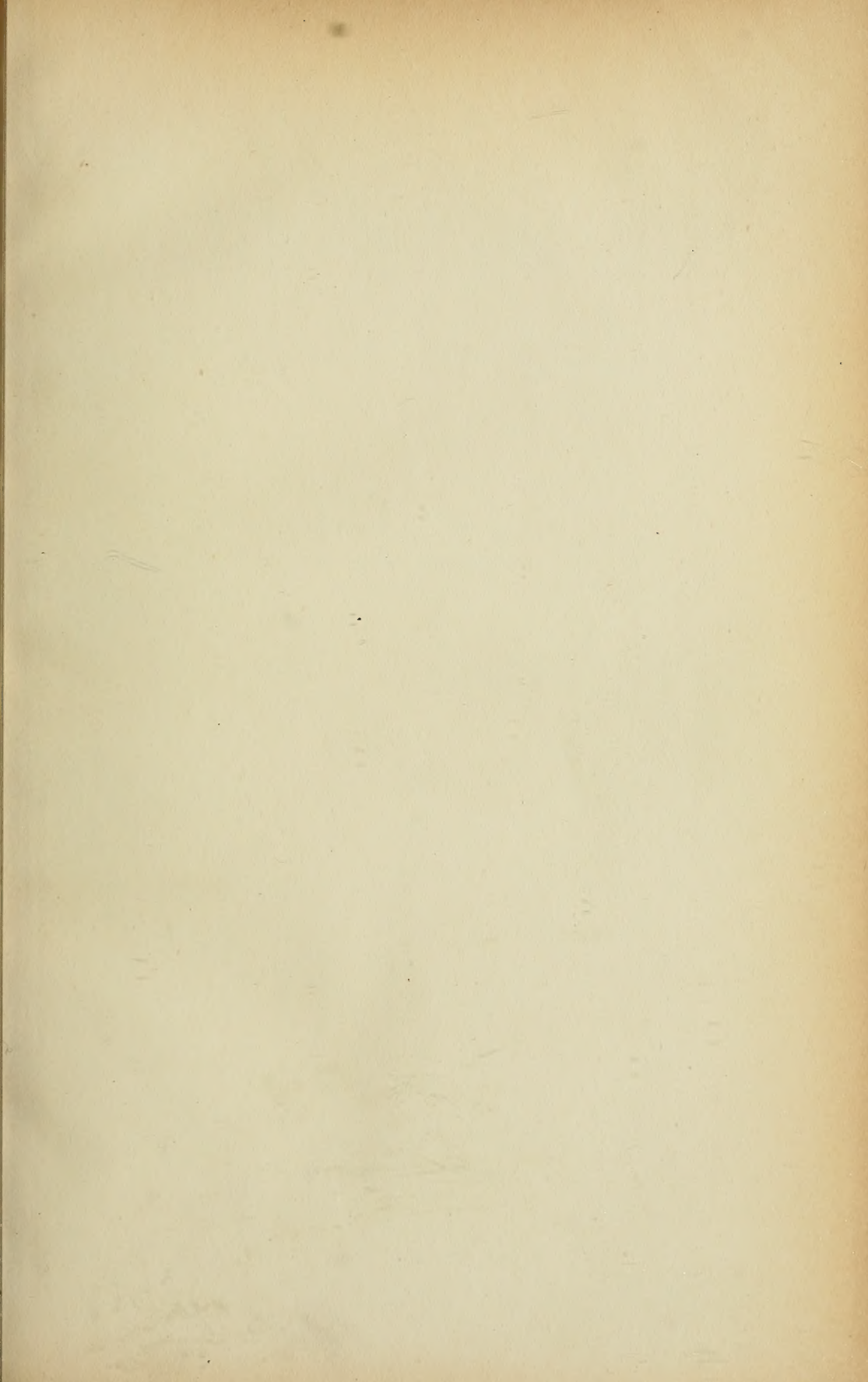
3 1761 01010269 7

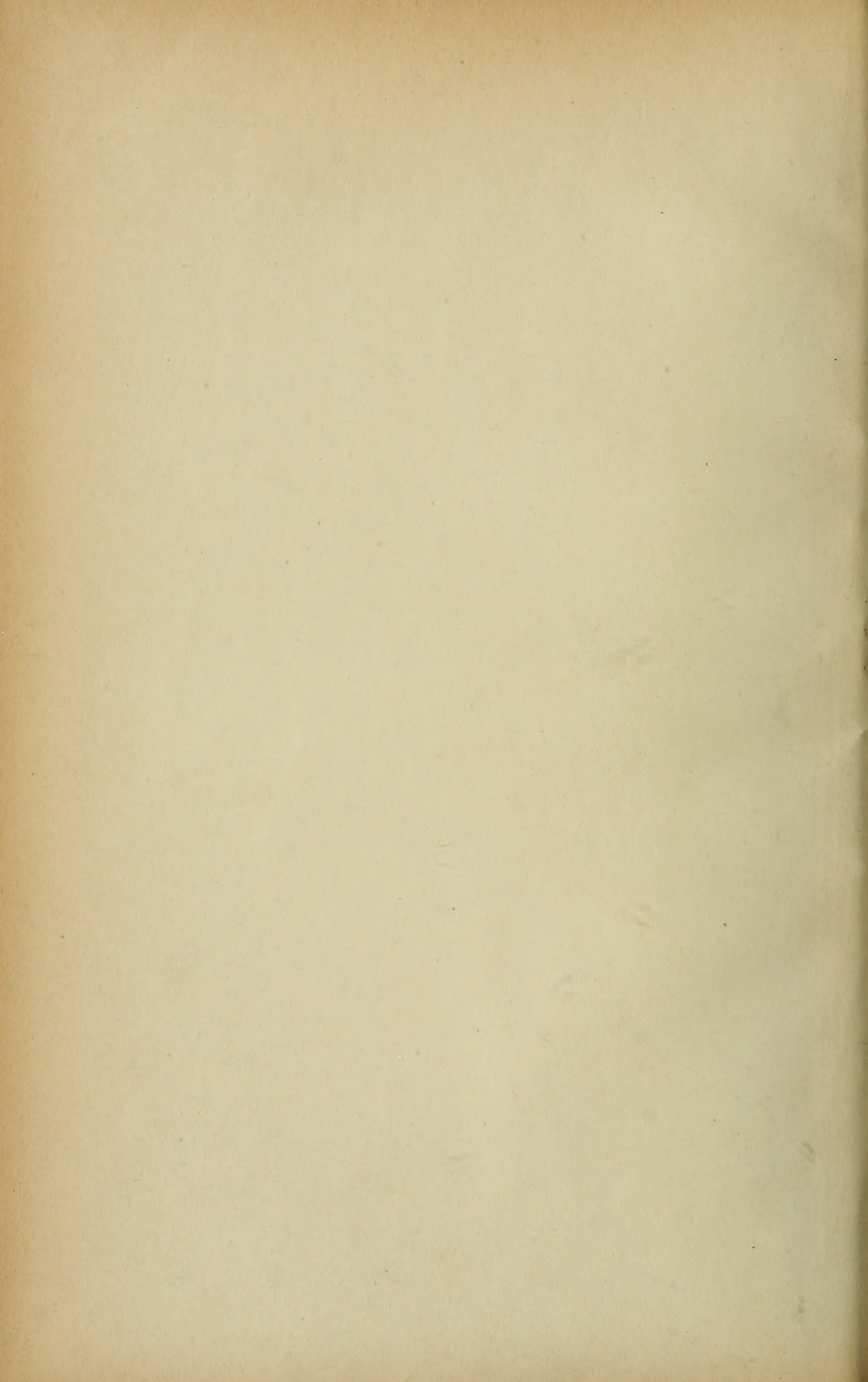
THOMAS
BOOKSELLER
15, N. BROADWAY
N. Y. C.











CONTRIBUTIONS
A L'ÉTUDE DE L'HISPANISME
DE G. E. LESSING

PAR

CAMILLE PITOLLET

Agrégé d'espagnol, Docteur ès lettres.

*Im Ganzen — haltet Euch an Worte!
Dann geht Ihr durch die sichere Pforte
Zum Tempel der Gewissheit ein.*

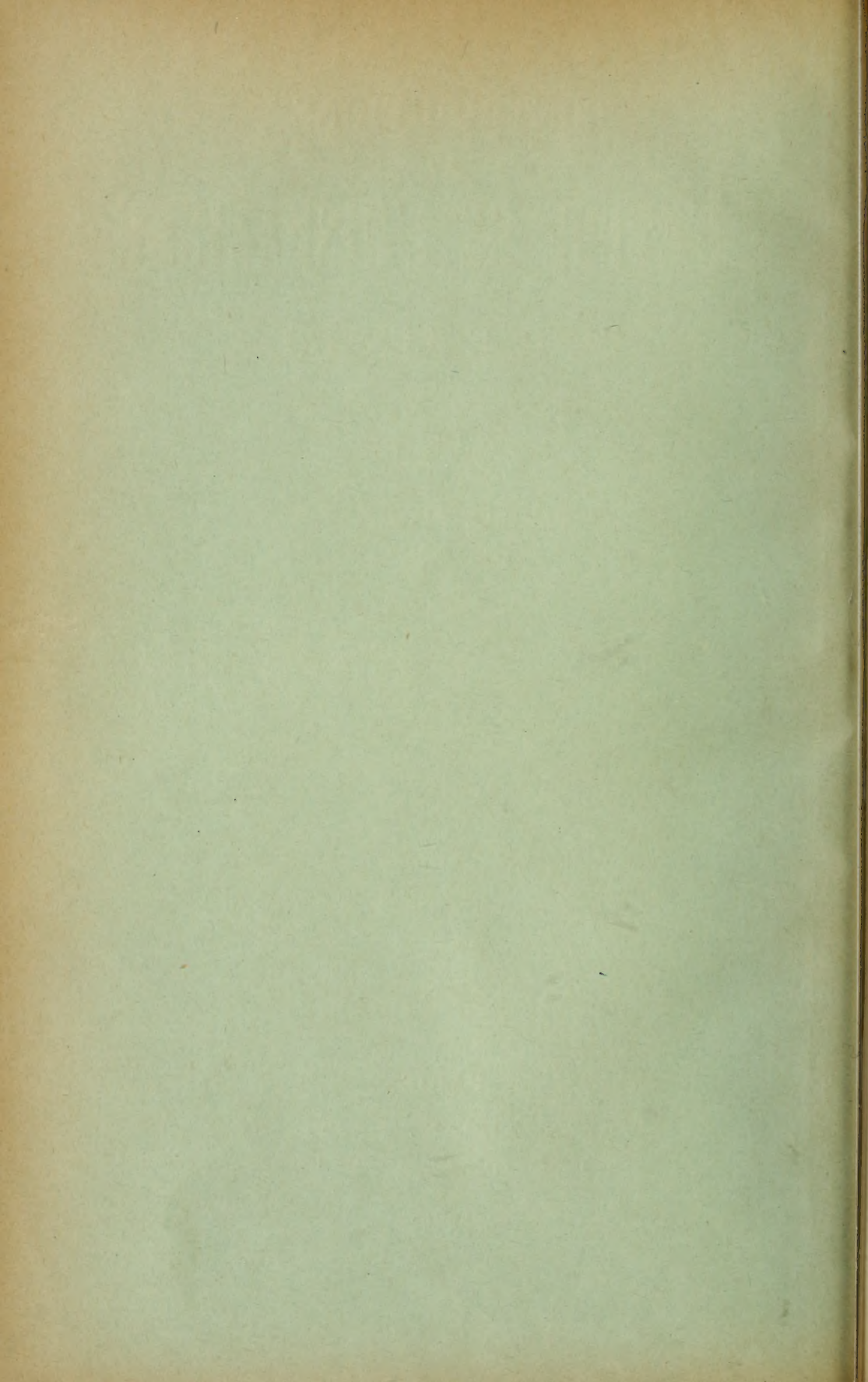
(Gœthe. — *Faust*, I, Thl.)

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1909



CONTRIBUTIONS
A L'ÉTUDE DE L'HISPANISME
DE G. E. LESSING

1639
Ypi

CONTRIBUTIONS
A L'ÉTUDE DE L'HISPANISME
DE G. E. LESSING

PAR

CAMILLE PITOLLET

Agrégé d'espagnol, Docteur ès lettres.

*Im Ganzen — haltet Euch an Worte!
Dann geht Ihr durch die sichere Pforte
Zum Tempel der Gewissheit ein.*

(Goethe. — *Faust*, I. Thl.)

105-269
3 | 10 | 10

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1909

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



A mon ancien Maître

MONSIEUR ERNEST MÉRIMÉE

PROFESSEUR DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE ESPAGNOLES
A L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE



PRÉFACE

Touchant les occupations espagnoles de Lessing, le premier témoin direct à citer — que les *Lessing-Forscher* d'aujourd'hui n'apprécient peut-être pas assez objectivement — est son avant-dernier frère, Karl Gotthelf Lessing, auteur de la première biographie du célèbre critique. Au chapitre IV, traitant de son séjour et de ses occupations à Berlin en 1750, ce garant écrit donc :

« *Er legte sich auch in dieser Zeit auf die spanische Sprache und glaube dabei, sie würde ihm mit der Zeit nützliche Dienste leisten, da sie damals, und vielleicht auch jetzt, in Deutschland nicht sehr betrieben ward. Aber von diesem Nutzen für ihn hat man wohl nichts gehört, ausser folgende Anekdote. Er spazierte einmal mit seinem Freunde Mylius unter den Linden und plauderte mit ihm zur Uebung spanisch. Ein Spanier ging hinter ihnen her, freute sich herzlich, wo nicht Landsleute, doch Kundige seiner Muttersprache zu finden, und redete sie an. Sie verstanden ihn aber kaum; und konnten ihn noch weniger spanisch unterhalten, weil die Unterhaltung vermutlich von Dingen aus dem gemeinen Leben, und nicht von Wissenschaften, sein mochte. So geht es gewöhnlich Gelehrten, die keinen Lehrmeister einer fremden Sprache haben, als sich selbst².* »

K. G. Lessing ne fait d'ailleurs, sauf l'anecdote, — qu'il narre comme un on-dit dont il n'entend pas prendre la responsabilité, —

1. M. Otto F. Lachmann, qui a donné une réédition abrégée du *Leben Lessings* publié originairement en 1793 et en 1795 par K. G. Lessing (*Univ. Bibl. de Ph. Reclam jun.*, n° 2408-2409 [Leipzig, 1887]) écrit (*Einleitung*, 3) : « Selbst die neuesten Lessingforscher stimmen alle — fast ausnahmslos darin überein, dass Lessings Bruder in ziemlich leichtsinniger Weise verfahren ist, ohne freilich zu bedenken, dass sie im Grunde genommen doch alle auf seiner Arbeit fussen. » L'année d'avant, le D^r Eug. Wolff rendait, dans sa thèse de doctorat d'Iéna, un juste hommage à la biographie du frère de Lessing (*Karl Gotthelf Lessing* [Berlin, 1886], p. 106-120.) Que M. Franz Mehring traite K. G. Lessing de « unerträglicher Schwätzer » et sa biographie de « liederlich und zerfahren » (p. 605 *note*, 606 et 606 *note* **) dans la première partie de ses feuillets aux tomes 10¹ et 10² de la *Neue Zeit* (*Die Lessing-Legende. Eine Rettung*) cela n'a rien qui puisse surprendre, vu la tendance générale de cette étude qui, apportant de précieuses rectifications historiques, n'en esquisse pas moins un portrait de Lessing dont l'inexactitude n'est comparable qu'à celle du portrait tracé par ces *Lessingforscher* contre lesquels l'auteur s'élève. M. Fr. Mehring, qui cite naturellement le *Xenion* de Schiller, n'aurait pas dû taire que le *Leben* avait été castré et mutilé en manuscrit par l'éditeur berlinois Sander.

2. Éd. O. F. Lachmann, p. 67.

que transcrire ce que son frère avait écrit de Berlin à son père, le 2 novembre 1750 :

« Auf das Spanische habe ich eine Zeit her sehr viel Fleiss verwendet, und ich glaube meine Mühe nicht umsonst angewendet zu haben. Da es eine Sprache ist, die eben in Deutschland so sehr nicht bekannt ist, so glaube ich, dass sie mir mit der Zeit nützliche Dienste leisten soll¹. »

Dix-neuf ans plus tard, le 5 janvier 1769, Lessing, écrivant de Hambourg au professeur de Göttingen Johann Andreas Dieze pour le remercier de lui avoir fait tenir un exemplaire de sa traduction allemande des *Origenes de la poesia castellana* de L. J. Velázquez, confesse au premier hispanisant véritable qu'ait eu l'Allemagne :

« Alle gute Spanische Schriftsteller, die ich noch zur Zeit kennen lernen, lassen sich ziemlich in einem Athem hersagen: die Komödien ausgenommen, von welchen ich hier eine ansehnliche Menge zusammengebracht habe. Denn selten ist ein Hamburger, der sich zu Cadix bereichert, wieder zurückgekommen, ohne ein paar Komödien mitzubringen...². »

Et de ces « bons écrivains » d'Espagne, si minime qu'en ait été le nombre, puisque Lessing pouvait les citer « tout d'une haleine », la compréhension qu'il en avait est assez bien caractérisée par ce passage des *Briefe, die neueste Litteratur betreffend*, où, en juin 1765, Lessing adopte et loue sans restrictions ces sottises de Th. Nic. Meinhard, dans les *Versuche über den Charakter und die Werke der besten italienischen Dichter*³ :

« Die Spanier sind endlich so mässig, dass sie sich mit einem blossen prächtigen und harmonischen Schalle, mit einer Reihe tönender Worte begnügen können. Man hat in der That Poesien von ihren berühmtesten Dichtern, die niemals ein Mensch, auch ihre Verfasser selbst nicht verstanden haben, die aber sehr gut klingen und von prächtigen Metaphern sind. »

En ces trois citations peu encourageantes s'est condensée la totalité des informations originales sur la matière qui nous intéresse. Les

1. M. XVII, 22. J'emploie l'abréviation *M.* pour désigner la troisième édition des *Œuvres* de Lessing par Lachmann, revue et augmentée par M. Franz Muncker, en cours de publication depuis 1886 à Stuttgart et dont, sauf exceptions signalées, je me suis servi au cours de cette étude.

2. *M.* XVII, 280.

3. Brunswick, 1763-1764. La troisième partie de cet ouvrage dans le goût de l'*Aufklärung* et qui s'arrête à l'Arioste, fut donnée sept ans après la mort de l'auteur, en 1774, par l'abbé Ch. J. Jagemann. Meinhard connaissait cependant l'Espagne de visu et avait même projeté de traduire l'*Araucana*. Ses *Versuche* eurent une seconde édition en 1774. Lessing dit à son propos : « Die poetische Landkarte, die er bei dieser Gelegenheit entwirft, scheint dem ersten Ansehen nach ein Spiel des Witzes zu seyn und ist im Grunde mit aller Genauigkeit einer gesunden Kritik aufgenommen. » (322. Brief.) [*M.* VIII, 281-282.]

renseignements, à coup sûr instructifs, que nous aurions pu tirer, relativement aux livres espagnols possédés par Lessing, du catalogue de sa bibliothèque, imprimé lors de la vente aux enchères de celle-ci à Hambourg, sont devenus, du fait de l'impossibilité radicale de retrouver aujourd'hui en Allemagne un exemplaire de ce catalogue, jusqu'à nouvel ordre illusoires¹. Il reste donc, pour qui entreprend d'élucider le problème non encore résolu de l'hispanisme de Lessing, l'unique ressource — qui est aussi la plus sûre — de contrôler cet hispanisme par lui-même, c'est-à-dire sur les passages correspondants de l'œuvre lessingienne. Mais, comme un écrivain, pour si génial qu'on le suppose, ne connaîtra jamais véritablement une nation étrangère et sa littérature qu'autant et dans la mesure qu'il en possédera d'abord l'idiome, la première question qui se présentait pour nous a été celle-ci : *A quel degré Lessing savait-il l'espagnol?* Il existe, heureusement, plusieurs traductions ou fragments de traductions de l'espagnol exécutées par Lessing à diverses phases de sa carrière, qui nous ont permis de résoudre documentairement ce problème capital. C'est bien, en effet, de la nature de sa solution que dépend en grande partie la méthode à suivre dans l'étude du second point, fort ardu, de cette enquête : *A quelles sources Lessing a-t-il puisé lorsqu'il a parlé de l'Espagne?* Car il semble évident que s'il

1. Aucun des *Lessingforscher* n'a jamais eu connaissance du dit catalogue, et mes recherches dans les bibliothèques allemandes, à commencer par celle de Hambourg, pourtant si riche en *Auktions-Kataloge* du XVIII^e siècle, n'ont pas abouti. M. le *Geh. Justizrat* Robert Lessing à Berlin m'a d'ailleurs affirmé, le 21 mars 1906, que ses propres recherches n'avaient pas eu plus de succès que les miennes. Touchant la vente même des livres de Lessing, voici l'annonce sommaire que j'ai copiée du n^o 64 (21 avril) du *Hamburgischer Unpartheyischer Correspondent* de 1770 : « *Durch den Auctionarium, Johann Diederich Kleseker, sollen folgende Auctionen gehalten werden... II^e Montags, den 14^{ten} May, auf dem Eimbeckischen Hause, eine Sammlung rarer und seltener, grösstentheils klassischer, gebundener Bücher alter und neuer Sprachen. Der Catalogus ist bey dem Auctionario und bey Köster auf dem Brauerknechtgraben für 6 Pf. zu haben.* » (Cf. à ce sujet les lettres de Lessing à Nicolai du 14 mars 1769, à K. G. Lessing du 4 janvier 1770, à Ebert du 7 mai 1770.) Nous savons, par une lettre à Gleim du 1^{er} février 1767 (*M. XVII*, 228), que cette Bibliothèque comptait 6,000 numéros et que le possesseur n'entendait alors en conserver que ce qu'il estimait strictement indispensable pour ses travaux. En outre, une lettre de Lessing à son frère (*M. XVII*, 260) nous apprend que, dès le 24 septembre 1768, le catalogue était imprimé. Moses Mendelssohn mentionne deux fois dans sa correspondance avec Lessing, en décembre 1755 et en août 1757, les « livres espagnols » de son ami, mais sans préciser ni citer aucun titre (*M. XIX*, 30 et 96). Il n'y a rien non plus à ce sujet dans le *Moses Mendelssohn (II. Aufl., Berlin, 1888)* de feu M. Kayserling, qui a utilisé pour cet ouvrage des papiers inédits. — Cette vente, de la Bibliothèque de Lessing, avait été précédée d'une vente partielle, à Berlin, avant son départ pour Hambourg durant l'hiver 1767. Il n'avait alors conservé que « *den besten Teil* » de ses livres et s'était défait plus spécialement des ouvrages de philologie et de critique, « *worunter sich auch die ersten Drucke der lateinischen und griechischen Autoren befanden.* » (K. Lessing, *op. cit.*, p. 154.) Le frère de Lessing ajoute, on ne sait si mélancoliquement ou dédaigneusement, que « *wenn nicht aus Warschau für die Zaluskische Bibliothek Bestellungen eingelaufen wären* », personne à Berlin n'aurait acheté « *den seltenen Schund* ».

ne posséda, par exemple, de la langue castillane que des notions confuses et rudimentaires, il lui fut difficile, sinon impossible, de lire dans le texte les ouvrages espagnols dont il était, par le hasard de ses besognes de dilettante, amené à traiter et que, par suite, il fut contraint, pour se documenter sur leur compte, de recourir à des intermédiaires, qu'il importait alors de découvrir. Que si, au contraire, il dominait, comme on dit, l'idiome central transpirénaïque, la tâche de l'investigateur en résulte singulièrement facilitée, l'hypothèse de l'information directe de Lessing acquérant de ce fait une consistance presque inébranlable.

De cette brève exposition se dégage le plan suivi dans notre travail : I° *Lessing a-t-il su le castillan?* II° *Quelles ont été les sources de l'information espagnole de Lessing?* telles en seront les deux divisions essentielles. Malgré quelques enquêtes partielles — dont la plus copieuse ne laisse pas d'atteindre un volume étonnamment modeste — le terrain que nous avons tenté d'explorer était, en somme, resté à peu près vierge. Presque tous ceux qui ont traité, en Allemagne, jusqu'à cette date — et ils ne l'ont guère fait qu'en passant — de l'hispanisme de Lessing, n'avaient de la langue castillane que des notions sommaires, si tant est qu'ils ne l'aient pas ignorée, et n'étaient renseignés sur la littérature espagnole que par des ouvrages de seconde main : d'où l'insuccès de leurs investigations, dont plusieurs réjouissants exemples ont été, à titre d'amusement scientifique, réunis à l'*Appendice*. Le seul érudit — mais c'est un Italien, quoique ayant passé dans les pays germaniques une partie de sa vie — qui eût été à même de dissiper des légendes soigneusement entretenues parce qu'elles flattent le chauvinisme germain, — que n'y aurait-il pas à dire sur le culte qu'affectent, de nos jours, tant de bourgeois universitaires allemands pour Lessing, pour ce Lessing en lequel Fr. Schlegel exaltait si justement, dans son article du *Lyceum der schönen Künste* en 1797, les qualités qui leur manquent le plus : le mépris d'autorités et de traditions surannées, la jalouse indépendance, l'audace à fronder des mensonges sociaux routinièrement et conventionnellement reçus, le « cynisme littéraire »! — qui eût pu rétablir définitivement la vérité, dénaturée à plaisir, des faits, M. Arturo Farinelli, s'en est malheureusement, dans un ouvrage de jeunesse où il y a, d'ailleurs, tant d'originale recherche et de constatations laborieuses, tenu aux résultats acquis par son prédécesseur en la matière, M. B. A. Wagner, et n'a consigné aucune découverte nouvelle dans le rapide passage consacré à Lessing de sa revue des relations intellectuelles hispano-allemandes,

1. *Wissenschaftliche Beilage zum Programm des Sophien-Realgymnasiums. Ostern 1883. Zu Lessings spanischen Studien. Von B. A. Wagner.* — Berlin, Gaertner, 1883, broch. in-4° de 16 pages numérotées, mais seulement 13 p. 1/3 de texte.

à laquelle nous aurons maintes fois l'occasion de revenir¹. Quelle que soit la manière dont les juges qualifiés — nous récusons à l'avance les appréciations émanant de critiques ne possédant pas les deux langues, castillane et allemande, et n'étant pas à la fois versés dans les deux littératures, espagnole et germanique, car nous les considérons comme incapables d'apprécier sainement l'ensemble de ce travail, bien que nous nous inclinions devant leur compétence probable pour y relever des erreurs de détail — accueilleront cet essai, nous les prions dès maintenant d'user d'indulgence à notre endroit si la manière de Lessing nous a — provisoirement, mais, fût-ce de manière durable, est-il plus auguste modèle à proposer au critique? — quelquefois contaminé, et si un long et assidu contact avec ses *Œuvres* — que nous voulons admettre que ces juges connaissent, *en leur totalité*, par expérience directe et non sur la foi d'analyses de manuels — ainsi qu'avec son ambiance de libres esprits, comme il n'en existe plus guère aujourd'hui dans cette Allemagne des milliards où la science littéraire patentée est devenue une sorte de finalité sans fin au *Betrieb* merveilleusement monté, mais qui fonctionne, dirait-on parfois, pour le plaisir et, quoi que prétendent les intéressés, aux seules fins de l'*Honorar* et de la considération de la *Zunft*, nous a appris à résolument préférer au calcul, qui peut être habile, voire productif, de « ménager la chèvre et le chou », l'expression sans fard et toute nue de la vérité — de ce qui nous a paru représenter la vérité scientifique. Et ces juges vénérables, dont le verdict nous remplit d'un si tremblant effroi, nous voudrions avoir le droit de les implorer dans les termes mêmes du jeune Lessing, lors de son escapade à Berlin, à son rigide père, le pasteur de Kamenz :

« Erlauben Sie mir, dass ich Ihnen die Rede eines Vaters bey dem Plautus mittheile, welcher gleichfalls mit seinem Sohne nicht durchaus zufrieden war :

Non optumae haec sunt, neque ego ut aequum censeo;
 Verum meliora sunt, quam quae deterrima :
 Sed hoc unum consolatur me atque animum meum,
 Quia, qui nihil aliud, nisi quod sibi soli placet,
 Consulit adversum filium, nugas agit;
 Miser ex animo fit ; secius nihilo facit,
 Suae senectuti is acriorem hyemem parat etc.²

1. Farinelli Art. — *Die Beziehungen zwischen Spanien und Deutschland, etc. I. Teil. Bis zum 18. Jahrhundert.* (Thèse de doctorat ès lettres de l'Université de Zurich.) Berlin, Haack, 1892, 72 p. in-8. Cette dissertation avait paru la même année dans la *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, p. 135-206, 276-332. M. Morel-Fatio, dans la *Revue Critique* (1892, n° 33-34), en vanta l'excellente méthode, et la *Romania* de l'année suivante (1893, 174) la recommandait également.

2. Tit. M. Plaut. *Trinum. act. II, 2, v. 111 seq.*

Die Gedanken sind so vernünftig, dass die Ihrigen nothwendig damit übereinstimmen müssen. ¹ »

Nous espérons joyeusement que cet appel à la clémence sera, grâce au patronage dont il se recommande, entendu.

Nous espérons aussi, avec le même optimisme sanguin, que, pour nous limiter à la France, plusieurs de ceux qui y incarnent présentement la science hispanique véritable n'hésiteront pas, en rendant hommage à la sincérité de nos intentions, à donner aux débutants dans la carrière dont ils dispensent, après les avoir glorieusement franchies, les étapes, la preuve consolante et bienfaisante qu'aujourd'hui moins que jamais le souci de la gloriole individuelle, à plus forte raison les intérêts de castes adroitement gérés n'eurent la moindre prise sur leurs actes, et que, si un méritoire hispanisant étranger a pu, dans un article biographique sur le représentant le plus autorisé de l'hispanisme allemand jusqu'au delà des deux premiers tiers du siècle dernier, évoquer avec regret l'époque, point si ancienne, du « wissenschaftlichen Betriebs romanischer Forschung in jener Zeit....., da die spärlichen Besteller des Arbeitsfeldes sich freuten, einander freundschaftlich die Hände zu reichen, im Gegensatz zu heute, wo die grössere Zahl von Arbeitskräften auf demselben Felde nur zu häufig Reibungen veranlasst »², de tels « frottements » n'atteignent nulle part chez nous cette intensité capable d'entraver le progrès scientifique d'une spécialité qui ne doit devenir le fief de personne, mais rester un domaine librement et officiellement cultivable pour toutes les capacités avérées. C'est ainsi, mais ainsi seulement, que la constatation que consignait le 15 octobre 1854 Saint-René Taillandier dans la *Revue des Deux Mondes*, — alors plus ouverte qu'aujourd'hui aux souffles d'Espagne, — touchant le « savant concours sur les destinées intellectuelles » de la péninsule ibérique, où l'Allemagne détenait le premier rang par le nombre et la portée de ses découvertes scientifiques, où la France lui disputait la prééminence par « le goût, par l'intelligence vive et pénétrante, par l'érudition ingénieuse et philosophique »³, pourra être définitivement refondue dans le sens qu'insinuit, sous réserves, en 1903, ce même hispanisant étranger lorsqu'il écrivait que notre nation « semble main-

1. K. G. Lessing, *op. cit.*, p. 57.

2. *Allg. Deut. Biogr.*, t. 43 (1898) : art. *Ferdinand Josef Wolf* par le D^r Rudolf Beer, p. 731.

3. *Rev. des Deux Mondes*, VIII, 282 : *La litt. esp. et ses historiens au XIX^e siècle*. — Dans cette remarquable vulgarisation de 39 p. (278-317), on perçoit une plainte, à propos des relations de Corneille et de Calderón, contre les « consciencieux Allemands » (Schack et F. Wolf) qui ont « fait leur siège d'avance » et dénie justice à la France. « S'ils obéissent à de niaises rancunes contre la France, nous les plaindrons de cette maladie opiniâtre. » (P. 309.)

tenant prétendre au premier rôle sur cette parcelle du champ de la science »¹. Premier rôle qui nous revient, si l'on peut dire, par tradition historique et par affinité raciale, mais qui suppose — à titre de seconde condition indispensable — la répudiation résolue, en certaines sphères officielles, de critères sophistiqués tendant à établir, dans notre enseignement universitaire des langues et des littératures étrangères, une table des valeurs pédagogiques ou culturelles inadéquate, comme si la possibilité de dégager du traitement scientifique, de l'étude critique de la pensée d'un peuple en son développement successif une leçon philosophique et une signification éducatrice était esclave des latitudes et restait liée à tel domaine linguistique à l'exclusion de tel autre²!

CAMILLE PITOLLET.

Paris, 30 décembre 1906.

P.-S. — Pour des causes extérieures à nous, l'impression de cet essai a été retardée de plus d'une année. Nous n'avons, sauf quelques adjonctions passagères, rien changé, en l'envoyant en février 1908 à l'imprimerie, au manuscrit original.

Paris, 10 février 1908.

¹ R. Beer, *Spanische Literaturgeschichte* (Leipzig, 1903), II, 155.

² Il importe d'ajouter, comme complément à cette préface, qu'ayant appris, à la date du 8 mars 1906, par un correspondant qu'on venait de découvrir en Allemagne un exemplaire, ayant appartenu à Fr. v. Raumer, du *Gelehrten-Lexikon* de Jöcher portant des remarques manuscrites de Lessing, « spécialement concernant les auteurs espagnols, » dont la publication m'était annoncée comme devant tarder au moins d'une année et craignant, en outre, que les *Kollektaneen* inédits qu'a annoncés M. Muncker ne continssent des détails hispaniques, j'écrivis au professeur de l'Université de Munich, qui m'affirma qu'en effet on avait bien trouvé à la *Stadtbibliothek* de Bromberg l'exemplaire du Jöcher, en ajoutant : « *Wer Ihnen aber gesagt hat, dass diese Anmerkungen besonders den spanischen Autoren gelten, hat Ihnen etwas Grundverkehrtes mitgeteilt. Unter den paar hundert Glossen, die Lessing in die vier Bände seines Jöcher-Exemplars kritzelte, sind keine zehn, die auf spanische Schriftsteller gehen, und diese wenigen sind höchst unbedeutend. Sie verbessern meist nur ein irriges Wort Jöchers. Ich habe soeben meine Abschrift daraufhin noch einmal durchgesehen und kann Ihnen versichern, dass für die von Ihnen geplante Arbeit aus dies n Einträgen in den « Jöcher » wie gar nichts zu holen ist, so dass Sie sie ohne Schaden ruhig bei Seite liegen lassen können.* » Il a paru depuis dans *Euphorion*, 1906, p. 431 : *Ein Lessing-Fund*, une courte note sur la trouvaille de Bromberg. Concernant ma seconde question, sur la nature des documents hispaniques inédits qui pouvaient être publiés au xxii^e vol. de son édition, — qu'il m'écrivit, le 29 août 1906, devoir paraître au printemps de 1907, — M. Muncker m'a déclaré : « *Der Nachtragsband wir nichts enthalten, was für Lessings Beschäftigung mit der spanischen Sprache und Literatur Wert hat, Es müsste denn sein, dass ich ganz unerwarteter- und unwahrscheinlicher Weise in der nächsten Zeit noch neues, bisher ungedrucktes Material erhielt. Ich wüsste aber nicht, woher.* » Fort de ces explications, j'ai pu, selon le conseil de mon honorable correspondant, mener mon travail « *nun ruhig zu Ende, ohne den Schlussband abzuwarten* ».



CONTRIBUTIONS A L'ÉTUDE DE L'HISPANISME

DE G. E. LESSING

PREMIÈRE PARTIE

LESSING ET LA LANGUE CASTILLANE

Dans ses *Briefe, die neueste Litteratur betreffend* (M. III, 9), Lessing a écrit, à la date du 11 janvier 1759, cette déclaration :

Unsere Uebersetzer verstehen selten die Sprache; sie wollen sie erst verstehen lernen; sie übersetzen sich zu üben, und sind klug genug, sich ihre Uebungen bezahlen zu lassen. Am wenigsten aber sind sie vermögend, ihrem Originale nachzudenken. Denn wären sie hierzu nicht ganz unfähig, so würden sie es fast immer, aus der Folge der Gedanken abnehmen können, wo sie jene mangelhafte Kenntniss der Sprache zu Fehlern verleitet hat.

Nous allons rechercher si ce sévère censeur a procédé lui-même d'autre sorte que les traducteurs à la brasse à l'égard du castillan. Négligeant, dans la démonstration documentaire qui va suivre, les menues preuves qu'offrent tels ou tels contresens de vocables isolés que nous relèverons au passage dans la seconde partie, nous nous bornerons à examiner les quelques traductions d'assez longue haleine où Lessing, à des dates diverses, a mis à l'épreuve ses connaissances linguistiques castillanes, pour en déduire la nature.

I. Orfeo.

(M. I, 150).

J'ai, dans le *Bulletin hispanique* de 1904¹, réimprimé d'après l'édition de Saragosse, 1649, du *Parnaso Español*, la teneur du romance de

1. *Bull. hisp.*, VI (1904), p. 333 seq. : A propos d'un romance de Quevedo; cf. en outre les excellentes adjonctions de M. A. Buchanan dans *Modern Language Notes*, XX, 4, p. 116 seq. et ma note complémentaire *Bull. hisp.*, VIII (1906), p. 392-393 : Un écho oublié du romance de Quevedo, *Orfeo*. Je compléterai prochainement cette première esquisse.

Quevedo que Lessing a, sous le titre *Orpheus*, traduit partiellement en prose, et déjà relevé, par la comparaison de son texte avec le texte espagnol, les copieux contresens de son essai, d'ailleurs inachevé. Je m'abstiendrai, en conséquence, de reproduire ici les deux pièces. Comme l'*Orpheus* est une œuvre posthume non datée, les critiques allemands ne sont pas d'accord sur l'époque à laquelle la rattacher. Boxberger, dans l'édition en 14 parties de la *Nation.-Lit.* de Kürschner (58, p. 82), et, à sa suite, M. Muncker la datent 1757, tandis que K. Redlich a émis l'hypothèse qu'elle pouvait remonter à 1750¹. En outre, ces deux éminents éditeurs commettent l'erreur de la classer parmi les *Odes*, bien qu'il soit évident — pour emprunter une expression de Redlich — qu'elle représente « un prosaïque essai de traduction », une piteuse « Sprachübung »² sur un thème alors assez populaire pour que des versificateurs s'exercassent à l'imiter et à le gloser en France, en Angleterre et en Allemagne. Au fond, la question de date est secondaire : si l'*Orpheus* était en réalité de 1757 au lieu de 1750, la seule conséquence à tirer serait d'autant plus préjudiciable, du point de vue linguistique, à l'hispanisme de Lessing. Redlich, dans sa lettre à Boxberger, souligne à bon droit les erreurs élémentaires commises dans cette version des vingt premiers vers d'une poésie qui en comprend quarante, et, faisant honneur à son nom, a eu la loyauté de confesser qu'elle ne possède d'autre valeur que « *als Beweisstück, dass es mit Lessings Spanisch nicht weit her gewesen ist* » et même d'ajouter qu'à son avis Lessing n'avait pas pu traduire la suite. L'impitoyable Paul Albrecht a imaginé de tirer la moralité de l'aventure sous forme de cette plaisante fable, qui pimente agréablement l'érudition rébarbative de ses *Leszing's Plagiate* :

Le plagiaire mourant.

Le plagiaire, son heure suprême sonnée, jetait un dernier regard à son immortalité finissante. « En vérité, je suis pécheur, confessa-t-il, mais non, je l'espère, des plus grands. J'ai commis le mal, mais j'ai aussi, parfois, que

1. Lettre à Boxberger, du 30 janvier 1883, imprimée au t. 71 de la collection J. Kürschner (dernier vol. de l'édition de Lessing), p. 441-442.

2. L'expression « Sprachübung » a été reprise par M. E. Schmidt dans la seconde édition de son *Lessing* (1899), I, p. 89, et il a sans doute emprunté aussi à la lettre précitée de Redlich sa remarque sur l'erreur naïve de K. Lessing. Dans la première édition de son ouvrage (1884) le biographe de Lessing se contentait (I, 331, note) de qualifier, cette fois à la suite de M. Bernays, l'*Orpheus* de « *Uebertragung* ». Enfin, il est faux, comme le prétend Boxberger (58, p. 82, note), que l'*Orpheus* ait rien à voir avec la version de Brookes dans *Poesie der Niedersachsen*, I, 306-307 (Hambg. 1725). J'ai montré dans mon article du *Bull. hisp.* que Brookes traduisait une variante du roman et non pas le n° 90 de la sixième Muse du *Parnaso Español*. J'ajouterai que le texte espagnol des *redondillas* citées par Brookes était déjà connu du P. Bouhours, qui le donne p. 178-179 de *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit. Dialogues*. (Paris, 1687.)

dis-je, souventes fois réalisé le bien. Un jour, il m'en souvient, ayant volé à Quevedo y Villegas les cinq premières strophes de son Orfeo, il me vint un remords et je laissai tout en pagale... »

« Ce dont je puis rendre témoignage », répliqua, lui coupant la parole, Dame Critique qui l'aidait à mourir une seconde mort, « car j'ai aussi présentes à l'esprit que si elles étaient d'hier toutes les circonstances de ce délit que tu commis à l'époque où tes progrès en castillan étaient encore trop minces pour te permettre de dérober plus de cinq strophes...^{1.} »

On serait tenté d'admettre cette conclusion du monomane érudit de Hambourg en constatant, dans le texte de l'*Orpheus*, que *riscos*, confondu avec *rios*, est rendu par *Flüsse*; que la phrase : *Si cantara muy mal, le sucediera lo mesmo*, est traduite : *und wenn er auch so schlecht gesungen hätte, so wären sie² ihm doch nachgefolgt*; que : *cessó el penar en llegando y en escuchando su intento* est compris : *als er ankam und seine Absicht entdeckte*; que : *que pena no dexa á nadie quien es casado tan necio* se transforme en : *und was könnten für einen so dummen Ehemann wohl für Martern übrig seyn?*

II. Huarte.

A la foire de Pâques 1752 fut mis en vente un volume in-8 de 456 pages, munies d'une préface, et intitulé :

Johann Huarts (sic) Prüfung der Köpfe zu den Wissenschaften, worinne er die Verschiedenen Fähigkeiten, die in den Menschen liegen zeigt, Einer jeden den Theil der Gelehrsamkeit bestimmt, der für sie eigentlich gehört. Und endlich den Eltern Anschläge ertheilt, wie sie fähige und zu den Wissenschaften aufgelegte Söhne erhalten können. Aus dem Spanischen übersetzt von Gotthold Ephraim Lessing. ZERBST. In der Zimmermannischen Buchhandlung. 1752.

Réservant pour la seconde partie toute étude autre que la comparaison, du point de vue de la traduction, de l'original espagnol dans l'édition suivie par Lessing, — l'édition d'Amsterdam, 1662, in-12, J. de Ravestein, — avec le texte du volume dont je viens de transcrire le titre, je n'ai ici qu'à illustrer, par quelques exemples nullement choisis *ad hoc*, le mode de traduire de l'auteur.

D'abord, son titre est déjà une infidélité. L'édition d'Amsterdam, qu'il suit, porte le simple énoncé *Examen de los ingenios para las*

1. *Leszing's Plagiate*, von Paul Albrecht, D^r med. et phil., Königlich Preussischer Professor (Hambg.-Lpzg., 1890-91), Bd. I, Hft. 1, p. 416. Il sera parlé plus loin de cet ouvrage.

2. C'est-à-dire *Berge, Flüsse und Steine*. Lessing croit que *suceder* signifie *suivre* au sens de *venir après quelqu'un*, par conséquent de *seguir*. En outre, il prend *sucediera* pour une troisième personne du pluriel.

sciencias. S'il eût voulu s'acquitter en toute rigueur de son métier de traducteur, il eût dû établir rigoureusement la bibliographie de son ouvrage — nous verrons dans la seconde partie comment il s'y est pris à ce propos — et choisir comme texte l'édition de l'*Examen* représentant la dernière expression de la pensée de Huarte, sauf à indiquer en note les variantes. Or, cette édition est celle de 1594 et voici son titre :

Examen de ingenios para las ciencias, en el cual el lector hallará la manera de su ingenio, para escoger la ciencia en que ha de aprovechar y la diferencia de habilidades que hay en los hombres, y el genero de letras y artes que a cada uno responde en particular. — Compuesto por el Dr. Juan Huarte de sant Juan, Agora nuevamente enmendado por el mismo autor, y añadidas muchas cosas curiosas y provechosas. Dirigido a la C. R. M. del rey Don Felipe nuestro señor, cuyo ingenio se declara exemplificando las reglas, y preceptos desta doctrina. — Con privilegio, impreso en Baeza, en casa de Juan Baptista Montoya, año 1594.

En admettant, ce qui ne laisse pas d'être fort probable, que Lessing ait rencontré des difficultés insurmontables pour se procurer en Allemagne cette édition, du moins eût-il dû rechercher ou bien l'édition originale de 1575, ou bien une de ses copies, celle, par exemple, de Bilbao, 1580. Or, la première porte le titre suivant :

Examen | de ingenios para las ciencias | Donde se muestra la diferencia de ha | bilidades que hay en los hombres y | el genero de letras que a cada vno res | ponde en particular. | Es obra doñde el que leyere con atencion hallara | la manera de su ingenio, y sabra escoger la scien | cia en que mas ha de apro- uechar : y si por vñ | tura la uuiere ya professado, entendera | si atino a la que pedia su | habilidad | natural. | Compuesta por el Doctor Iuan huarte | de sant juan, natural de sant Iuan del | pie del puerto. | Va dirigida a la Magestad del Rey D. Phelipe | nuestro señor Cuyo ingenio se declara exem | plificando las reglas, y preceptos desta | doctrina. | Con priuilegio Real de Castilla y Aragon. | Con licēcia impreso en Baeça en casa de | Juan baptista de Montoya.

Celle de Bilbao reproduit ce titre, sauf qu'elle déclare simplement : *Al rey Don Phelipe II*, sans l'adjonction ci-dessus. Comme nous savons par un passage des *Materialien* — qui sont très vraisemblablement antérieurs à la publication de la traduction de Huarte — que Lessing connaissait l'existence des deux éditions de 1575 et 1580¹, son procédé apparaît d'autant plus inexcusable, et son titre, qui semble être le titre du livre de Huarte, n'est en réalité, en sa teneur arbitraire, qu'un façon de contresens absolument inadmissible.

Il ne sera guère paradoxal d'affirmer, en anticipant sur les preuves subséquentes, qu'en 1751-52 Lessing ne savait pas assez d'espagnol pour traduire Huarte directement et uniquement sur l'original². Du

1. M. XIV, 170 : « En Baeça, anno 1575. En Bilbao 1580. »

2. Des jugements du genre de celui de M. H. Düntzer (*Lessings Leben* [Leipzig, 1882], p. 120) : que la traduction de Huarte par Lessing est « mit grosser Sorgfalt gearbeitet »,

moins, a-t-il été assez habile pour ne suivre servilement aucune des traductions étrangères — tant françaises qu'anglaises, latines ou italiennes — alors existantes et dont les bibliothèques d'Allemagne recélaient et recèlent encore de nombreux exemplaires. J'ai comparé minutieusement et une à une avec la version de Lessing toutes celles connues, sauf la version hollandaise à laquelle il sera fait allusion et que je n'ai pu identifier, en 1751, — la sienne a été, à ma connaissance, la dernière en date, — et n'ai pu découvrir pour aucune d'elles une imitation patente et suivie. J'incline à croire que Lessing aura usé d'un procédé familier aux traducteurs novices. Il lisait, à l'époque, passablement l'anglais et l'italien et parfaitement le français, et, naturellement, maniait sans nulle difficulté, en sa qualité de *Magister liber. art.*, le latin. Il aura donc eu sur sa table de travail un exemplaire ou de Carew, ou de Bellamy, ou bien de Camilli, ou bien de Chappuis, ou de Vion d'Alibray, ou de d'Alquier, ou de Joachim Caesar, ou de Theod. Arctogonius, ou, peut-être, de chacun de ceux-ci, et aura, grâce tantôt à l'un tantôt à l'autre de ces guides, démêlé *grosso modo*, sans trop de peine, le sens de la phrase castillane. Il lui est arrivé très souvent, ce nonobstant, de broncher et je doute qu'on puisse lui appliquer la jolie image qu'il a, dans la *Préface*, trouvée sur Huarte, lequel serait semblable à ces chevaux fougueux qui ne soulèvent jamais plus d'étincelles que lorsqu'ils trébuchent. Telle quelle, par suite, sa version ne transgresse en aucune sorte les limites d'un honnête à peu près et frise même, plus d'une fois, la catégorie des belles infidèles. C'est une composition besogneuse et laborieuse, dont les fautes résultent surtout de l'ignorance où se trouve le traducteur des tournures spécifiques et des habitudes genuines du parler castillan, si nettement perceptibles dans le traité du médecin navarrais.

Ne pouvant ici examiner le volume entier et consigner la série copieuse des bévues que j'ai notées en collationnant les 410 pages de l'édition d'Amsterdam avec les 456 pages de celle de Zerbst, je me bornerai à reproduire celles contenues dans les deux prologues, puis les 16 premières pages de la traduction de l'*Examen*. Elles permettront de se faire une idée assez exacte du reste. Je ne crois pas non plus

ne sauraient avoir de valeur scientifique qu'en tant que la critique qui les formule s'est préalablement donné la peine de comparer minutieusement au texte allemand celui de l'édition espagnole qu'est censé avoir suivie Lessing. M. H. Düntzer s'est-il livré à cette besogne? L'eût-il voulu, aurait-il été en état de le faire dans les conditions de compétence philologique requises? J'ai vainement essayé de comprendre, d'autre part, quelles raisons avaient poussé M. Fitzmaurice-Kelly à faire de « Juan de Dios Huarte » un « physicien » et hésite à admettre un anglicisme ou un archaïsme tels de la part de M. Henry D. Davray, qui collabore au *Mercure de France*. M. Fitzmaurice-Kelly, qui doit sans doute le renseignement, — comme tant d'autres, — de la traduction de Lessing à Ticknor, déclare avec une belle audace que l'« indépendance pleine de hardiesse » et la « dialectique » de Huarte amenèrent Lessing à traduire l'ouvrage (*Litt. esp.* [Paris, 1904], p. 218).

nécessaire de donner chaque fois en note, à côté de la traduction erronée de Lessing, l'exacte traduction allemande, puisque ce travail s'adresse surtout et avant tout à des lecteurs possédant les deux idiomes. Il me suffira donc de souligner en caractères gras les passages particulièrement mal réussis.

Al lector¹.

Para que las obras de los artifices
tuviessen la perfeccion...

en estos estados y señorios...

Esto mesmo quisiera yo que hizieran las Academias *destos Reynos*, que **pues no consienten** que el estudiante *passe a otra facultad, no estando en la lengua Latina perito, que tuvieran tambien examinadores, para saber si...*

Y echan a perder la salud de los hombres [los que son inhabiles para medicina.]

Todos los philosophos antiguos hablaron por experiencia...

[Pero ninguno ha dicho con distincion ni claridad... quantas diferencias de ingenio se hallan en la

Der Verfasser an den Leser.

Wann die Werke der **Künstler**² die Vollkommenheit erlangen sollten...

in einem so eingerichteten Staate...

Ein gleiches wollte ich auf den hohen Schulen *unsers Königreichs*³ beobachtet wissen. **Man sollte es durchaus nicht erlauben**, dass ein Studirender zu irgend einer Wissenschaft schreiten dürfe, wann er nicht vorher in der lateinischen Sprache erfahren ist. Es sollten hernach gewisse **Lehrer** bestellt werden, die es untersuchen müssten...

Gleichfalls ist die Gesundheit der Menschen in nicht geringer Gefahr [da sich die Leute die ganz ungeschickt zur Medicin sind, damit abgeben.]

Alle alte Weltweisen kommen darinne überein und die **Erfahrung** lehrt es...

[Keiner von ihnen aber hat es deutlich zu erklären gewusst... wie viel Verschiedenheiten des Genies in

1. Dans l'édition originale, cette préface était adressée à Philippe II.

2. Si Lessing eût été quelque peu au courant du castillan classique, il eût su qu'à l'époque de Huarte *artifice* ne signifiait pas seulement *artiste*, mais aussi *artisan*, qui est ici le seul sens admissible, puisque, immédiatement après avoir employé ce mot, l'auteur espagnol énumère une série d'artisans. Cf. Covarrubias, *Tesoro* (1611) p. 93, s. v. *artificio* et *arte*. Aussi bien, d'ailleurs, Chappuis que d'Alibray ont traduit: *artisans*. Tout le reste de la phrase est, dans Lessing, faussé par cette inexactitude. Quelques lignes plus loin, il traduira encore: los mejores *artifices* del mundo y las obras de mayor perfeccion..., die grössten *Künstler* in der Welt und die allervollkommensten *Kunstwerke*....

3. Lessing n'a évidemment pas un concept exact de la division politico-administrative des « *Españas* » au xvi^e siècle.

especie humana ni] que artes y ciencias responden a cada uno en particular.

dem menschlichen Geschlecht anzu- treffen sind] und welche Künste und Wissenschaften einer jeden davon¹ zukomme.

Y si como Baldo... estudio la medicina, y la uso, passara adelante...

Wann gegenheils Baldus... die Medicin zu studiren fortgefahren hätte...

Prohemio².

[los dichos y sentencias que de improviso se publican... no sirven demas... que alborotar el auditorio... de manera que viene à...] perder la pia affecion y aborrecer la doctrina³.

...si uviera forma para poderte primero tratar y descubrir a mis solas el talento de tu ingenio...

que pues ellos [los antiguos] no hallaron mas que dezir, argumento es, que no ay otra novedad en las cosas...

[porque te dara pena ver provado] quan miserable diferencia de ingenio te cupo...

bien compuesto...

[...dezirte he tres conclusiones muy verdaderas,] aunque por su novedad, son dignas de grande admiracion...

...sino es que naturaleza, como muy poderosa...

Einleitung.

[denn die Aussprüche und Meinungen... wann sie unvermuthet vorgetragen werden... dienen... zu weiter nichts, als dass sie die Zuhörer... verwirren... so... dass sie] die Hochachtung gegen den Lehrenden verlieren und seinen Vortrag verabscheuen...

Ich wollte, dass ich anfangs das Talent deines Genies entdecken und probiren könnte...

Weil in den Gegenständen selbst seitdem nichts neues vorgefallen sey, so könne man auch nichts mehr davon sagen als das was sie schon gesagt hätten...

[Weil du nur das Missvergnügen haben möchtest, in der Folge bewiesen zu sehen], was du für ein elendes Genie habest...

überlegend...

[..so will ich dir drey vollkommene wahre Folgerungen sagen,] welche wegen ihrer Neuigkeit deine Bewunderung verdienen...

...die Natur müsste denn zur Zeit als sie dich bildete sehr stark gewesen seyn...

1. Lessing croit donc que a cada uno se rapporte à quantas diferencias de ingenio.

2. Dans l'éd. originale, préface au lecteur.

3. « La pia affecion » se rapporte de toute évidence à « la doctrina », qui ne signifie nullement Vortrag.

...ternas de las otras [sciencias] gran remission, aunque trabajes dias y noches.

...[so dass] du es in allen übrigen [Wissenschaften] zu nichts bringen wirst, wenn du auch Tag und Nacht darüber studierstest.

...porque estas dos partes, en qualquier genero de letras que sea, son tan opuestas entre si...

...denn diese zwey sind in allen Theilen der Gelehrsamkeit einander so entgegen...

[Duras sentencias son, yo lo confieso], pero otra cosa tienen de mas dificultad y aspereza, que de ellas no hay a quien apelar, ni poder dezir de agravios...

[Diese drey Sätze, ich bekenne es selbst, klingen hart]: doch andre Sachen sind noch schwieriger und noch schwerer zu begreifen, die man gleichwohl nicht in Zweifel ziehen oder gar verwerfen darf...

...por la oposicion o dificultad que de juntarlas ay...

...wegen der untereinander streitenden Beschaffenheiten derselben...

...y de las ciencias que gratuitamente reparte entre los hombres, por maravilla da mas que una en grado eminente...

...und theilte auch von den übernatürlichen Gnadengaben einem nicht mehr als eine in einem hohen Grade mit...

...antes que los llenasse de sabiduria...

ehe er ihnen die Weisheit beylege...

...de tal manera que la [sabiduria] pudiesen [Adam y Eva] recibir con suavidad, y fuesse commodo instrumento para con ella poder discurrir y raciocinar...

...dass es [das Gehirn] derselben [der Weisheit] fähig seyn und der vernünftigen Seele ein bequemes Werkzeug zum Schliessen und Ueberlegen werden könnte¹...

...las ciencias sobrenaturales se han de sujetar en el anima...

...die übernatürlichen Gaben [müssen] sich nach der Seele richten...

...y que... se infunda una ciencia y no otra, o mas o menos de cada cual dellas...

...dass Gott dem Menschen diese und keine andre Gabe in diesem und keinem andern Grade ertheilt...

1. A noter que, dans le texte espagnol, il n'est nullement question du *cerveau* mais de la *sagesse*. Peut-être est-ce ce passage qu'avait lu M. Emile Grucker en 1896, dans son *Lessing* (Paris et Nancy), quand il traduisait le titre du livre de Huarte par *Examen des crânes pour l'étude des sciences* (p. 392). Il est vrai que ce critique nous parle au même endroit de *Don Augustino de Montano*, connaît une pièce espagnole intitulée: *Dar la vida por su donna, e el Conde de Sez*, appelle l'Arte de Lope: *Rimas con el arte nuevo de hacer comedias* en le datant: *Madrid, 1609-1623* (p. 396, note 1). Le chapitre, d'une science hispanique à l'avenant, s'intitule: *La tragi-comédie. Lope de Vega*.

...Por la qual razon dizen los theologos que se atrevio el Demonio de enganarla...

...Die Gottesgelehrten behaupten daher, dass der Teufel eben deswegen sich an das Weib gemacht habe...

...porque como sea... tan facil añadir a lo que ya esta dicho y tratado...

...weil es... was sehr leichtes [sey] etwas zu dem was schon erfunden ist hinzuzusetzen...

Cap. I^o.

I. Hauptstück.

casos **extraños** (p. 2): **besondere Fälle** (id.); **devio de ymajinar Ciceron** (id.): **konnte sich Cicero zwar einbilden** (id.); **con la buena industria** (id.): **durch den redlichen Fleiss**¹ (id.); **Lo mesmo** escribe (Ciceron) de Cleante (id.): **Eben derselbe** schreibt von dem Kleantes (p. 3); **mal razonado** (id.): **unverständlich** (id.); **no menos disparate parecia el ingenio** (id.): **eben so ungeschickt schien das Genie** (id.); **como quien juega a los dados, que si en la pinta es desdichado, monstrandose con arte a hincarlos en el tablero, viene a emendar su mala fortuna** (id.): **wie mit einem der im Brete spielt; wenn der Wurf unglücklich ist, so muss er ihn durch eine geschickte Setzung erträglich zu machen und also sein schlechtes Glück zu verbessern wissen** (id.)²; **pero ningun exemplo destes que trae Ciceron dexa de tener muy conveniente respuesta en mi doctrina** (id): **doch keines von den Beispielen, welche Cicero anführt, ist eigentlich wider meine Meinung** (id.); **rudeza** (id.): **eine gewisse Ungelehrigkeit** (id.); **ser rudo y tardo en el hablar** (p. 4): **langsam und schwer reden** (id.); **las [diligencias] que hizo Ciceron** (id.): **alle Sorgfalt welche Cicero... anwandte** (id.); **fecundo ingenio** (p. 5): **ein fähiges Genie** (id.); **si se hallara [mi discipulo] de buen natural** (id.): **wenn ich eine gute natürliche Geschicklichkeit... bei ihm fände** (id.); **entrar en un curso de cualquier sciencia** (id.): **[sich] in einerley Schranken [begeben]** (p. 6); **con ygal diligencia y cuidado** (id.): **mit einerley Aufmerksamkeit und Begierde** (id.); **aguila caudal** (id.): **ein rechter scharfsichtiger Adler**³ (id.); **supo mas que a los demas jamas non pudo entrar** (id.): **er wusste mehr als die andern bei ihm [dem Lehrer] jemals lernen konnten** (p. 7); **fecunda y paniega** (p. 6): **fruchtbar** (p. 8); **porque no cualquiera tierra puede panificar con qualquiera simiente sin distinction** (id.): **weil nicht jede Erde ohne Unterschied jeden Samen forthringen könne** (id.); **y desse trigo, tierras ay que multiplican mucho candial, y el trugillo no lo pueden sufrir** (p. 7): **auch gegen den Weizen ist die Erde nicht einerley, weil einige nur den besten Weizen annimmt, welchen sie hundertfältig wiedergiebt, den**

1. Ce contresens est répété plus bas, à la même page.

2. On voit que Lessing doit le contresens général de toute cette phrase à la confusion entre le *juego de los dados* et le *juego de las tablas* (*Brettspiel*), confusion qui lui vient de l'une des traductions qu'il a sous les yeux.

3. La caractéristique de l'*águila caudal* est d'avoir la queue (*cauda*) plus large que ses congénères: le terme allemand correspondant, *Königsadler*, eût été d'un emploi fort simple.

schlechtern Weitzen aber durchaus nicht fortbringt (id.); *fabulas y enarraciones honestas* (p. 8) : nützliche Fabeln und lehrreiche Historien (p. 9); porque ya se comienza a descubrir el entendimiento (id.) : weil alsdann der Verstand sich zu entwickeln anfängt (id.); nuestro entendimiento travado con las reglas y preceptos de la dialectica (id.) : unser Verstand, wenn ihn die Grundsätze und Regeln der Vernunftlehre gebändigt haben (id.); un modo de discurrir y raciocinar muy gracioso (id.) : eine gesetztere und anständigere Art zu schliessen und zu untersuchen (id.); desamparado del favor y regalo de su patria (id.) : aller väterlichen Nachsichten und Verzärtlungen beraubt (p. 11); valor (id.) : Tugend (id.); pero quiere que los hombres se dispongan con aquel medio que el ordenó (id.) : so will er doch, dass die Menschen die Mittel die er ihnen vorgeschrieben hat gebrauchen (id.); el rudo (id.) : ein Unfähiger (id.); la tercera diligencia (id.) : die dritte Sorge¹ (id.); que su doctrina sea buena y segura (id.) : dass.... dessen Lehre gut und gründlich... sey (p. 12); por no tener discrecion ni entero juyzio para discernir, ni apartar lo falso de lo verdadero (id.) : weil ihm (dem Schüler) die Kraft zu beurtheilen und das Falsche von dem Wahren zu unterscheiden noch fehlt (id.); teniendoles ya convencidos, con muchas experiencias y razones (id.) : als er sie, aus verschiedenen Erfahrungen und Gründen überführt (id.); en perjuicio de la salud de los hombres (id.) : der menschlichen Wohlfahrt nachtheilig (id.); se les saltaron las lagrimas de los ojos (id.) : ... sie hätten ... die bittersten Thränen geweinet (id.); las condiciones del maestro (id.) : die Stärke des Lehrmeisters (id.); lo que dicen bien (id.) : wenn es etwas gutes ist (id.); si el discipulo no se [al maestro] las apuntara (id.) : wenn der Schüler nicht darauf gefallen wäre (id.); falsas proposiciones (id.) : falsche Begriffe (p. 13); no... más que un libro, que contenga llanamente la doctrina (id.) : nicht mehr als ein Buch...., welches die Wissenschaft... völlig in sich fasse (p. 14); y en este [libro] estudie y no en muchos (id.) : in diesem [Buche] allein und in keinem mehr solle er studiren (id.); esperar que la sciencia se cueza y eche profundas raices (id.) : [dass er] die Zeit erwartet, bis das was er gelernt hat in ihm feste Wurzeln schlägt (id.); cosas.... que atras no pudo alcanzar ni saber (id.) : Sachen, die es [unser Genie] eher nicht begreifen konnte (id.); pero tener [el mochacho] buena y correspondiente naturaleza a la sciencia que quiera estudiar, es lo que mas haze al caso (p. 15) : das meiste aber kömmt nocht immer auf das Genie an (id.); cualquiera estudiante que procurare vencer a su mala naturaleza (id.) : ein Studirender der mit seinem schlechten Kopfe kämpfet (p. 16).

III. « Eraclio und Argila, » « Fenix. »

(M. III.)

Publiés pour la première fois, sous le titre inadéquat ci-dessus, par Boxberger en 1876, ces deux soi-disant « fragments dramatiques » sont tout bonnement des lambeaux en prose de traductions espa-

1. En revanche, p. 13, la même expression est rendue par *Sorgfalt*.

gnoles, l'un d'une pièce anonyme : *No hay cosa buena por fuerza*, l'autre d'une *comedia* de Francisco de Leyva : *Quando no se aguarda; el principe tonto*. Ces lambeaux, dont la date est imprécise, pourraient, semble-t-il, être rattachés aux essais écourtés de versions de *comedias* dont parle Lessing dans sa lettre à Dieze du 5 janvier 1769. Peu importe, d'ailleurs, encore l'époque où ils furent rédigés. Que l'on admette qu'ils se rattachent, non pas, comme le voudrait M. Muncker (III, *Vorrede* : IX), — en vérité sans preuves déterminantes, — aux premiers essais littéraires de leur auteur, mais à la période de Breslau (fin 1760-Pâques 1765) — on connaît la phrase de K. Lessing à propos de ses occupations dramatiques dans cette ville : « *Bei allen seinen Zerstreungen machte er sich Pläne zu Komödien und Tragödien, und seine Lust zu theatralischen Arbeiten verleidete ihm nicht der sonderbare Geschmack, der damals in Breslau herrschte* »¹ — le résultat est identique pour nous. Les contresens qu'y a commis Lessing démontrent qu'il ne péchait pas par excès de modestie quand, à la date précitée, il écrivait à l'hispanisant de Göttingen qu'il lui avait été impossible jusqu'alors d'aller jusqu'au bout d'une traduction de *Comedia*. Cet aveu s'explique parce que, comme on s'en convaincra à l'examen attentif des textes ci-dessous, il en comprenait trop imparfaitement la langue pour en goûter la profonde saveur de terroir et en apprécier les mérites intrinsèques. Ses tâtonnements sur le sens des périodes, ses constants recours au dictionnaire pour des vocables inconnus — sur le manuscrit « *Eraclio und Argila* » il a noté : *dentro* : *innerhalb* : *dentro de si*, *dentro de pocos dias*; *asir* : *nehmen, verbinden* [*ce second sens est faux*]; *roto* : *zerrissen, zerbrochen*; *gastado* : *verderbt, verzehrt*; *hilo* : *ein Faden*; *couchillo* [*sic*] : *ein Messer*; *amenazar* : *drohen*; *llegar* : *anlangen*; *golpe* : *Schlag*; *nunca* : *niemals*; *metido* : *gesetzt*; *mocedad* : *Jugend*; *dispensar* : *erlauben* [*faux sens, c'est « entschuldigen » qu'il fallait*]; *acetar* : *annehmen*; *gozo* : *Freude*; *gozoso* : *erfreut*; *el para bien* [*sic*] : *Glückwunsch*; *descanso* : *Ruhe* — transformaient en une besogne de manœuvre, forcément sans attraits, une occupation qui, pour être agréable et féconde, suppose, à titre de condition *sine qua non*, l'absolue maîtrise du castillan classique. Comme c'est la première fois que le texte espagnol des « fragments dramatiques » est rapproché de leur traduction, je ne me limiterai pas, ainsi que pour Huarte, à quelques extraits, mais reproduirai la teneur intégrale des deux documents bilingues, en imprimant en caractère gras, de même que précédemment, les contresens de Lessing par trop massifs. Que l'on n'oublie pas, d'ailleurs, que nous ignorons totalement dans quelles conditions ont été réalisées ces versions, et, par suite, si Lessing les a rédigées seul...

1. *Loc. cit.*, p. 136.

[Eraclio]¹

Comedia famosa. — *No hay cosa buena por fuerza. — De un ingenio de esta Corte. — Personas que hablan en ella.*

Eraclio, viejo.	Garron, Lacayo.
Claudino ² , su hijo.	Roselio, Criado.
Argila, su hija.	Dos Ciudadanos.
El Demonio.	Roselan, Moro.
Un Angel, y Fama.	Mami, Moro.
Don Trebacio.	Dragud, Moro.
Sofronisa, su hermana.	Dos Cavalleros.

Jornada Primera. — *Salen Don Trebacio, y Garron, de camino, y trae un cogin, y espuelas en la mano.*

[Garr.]

[je] ner plötzlichen Abreise Nachricht geben soll? Siehe, ob ich Zeit meines Lebens ein so gutes Gedächtniss gehabt habe. Was willst du sagen?

Barb.

Ich will nichts, als dass wir uns alsbald auf die Reise machen.

Garr.

Wenn du die Argila nicht noch sehen willst, so liegt es bloss an dir, wenn wir länger zaudern.

Barb.

Ich würde meinen Schmerz nur vermehren. Wir wollen ja ohnedem in ein paar Tagen zurück seyn.

Garr.

Nun so komm. Die Pferde warten schon³.

[Gar.]

quieres le cuente tu historia de esta resuelta partida? mira que en toda mi vida he tenido tal memoria: què quieres?

Treb.

No quiero nada, sino que al punto partamos.

Gar.

Pues solo por ti tardamos de no hacer esta jornada, que a Argila no piensas ver.

Treb.

Es aumentar penas mias, pues dentro de pocos dias la buelta avemos de dar.

Gar.

Pues vén, Que el cavallo aguarda.

1. Le début de la version de Lessing manque. Elle commence au vers 94 de la *Jornada primera*. Pour les renseignements sur la *comedia* elle-même et le texte reproduit ici, Cf. 2^o Partie. Je donne la liste des personnages pour faciliter la compréhension du passage.

2. Et non pas, comme l'imprimerie les éditeurs de Lessing, *Claudio*. Ces éditeurs font également de *Don Trebacio* un monstrueux *Barbacio*. Cependant Boxberger faisait remarquer, en 1876 (*Vier und zwanzig zum Theil noch ungedruckte dramatische Entwürfe und Pläne G. E. Lessings* [Berlin, Hempel], p. 683): « *Barbacio* »: *der Name ist undeutlich*. Ses successeurs n'ont plus eu ce scrupule.

3. Ce pluriel au lieu du singulier semble une faute légère: en réalité, il fournit une preuve typique de l'ignorance où est Lessing d'expressions d'un usage coutumier et banal. Au vers 57, en effet, D. Trebacio a dit à son valet: « *Bueno estas por las espuelas.* » Garrón, *mozo de espuelas*, allait à pied, devant le cheval de son maître. Il ne pouvait donc y avoir, pour leur voyage, deux chevaux.

Barb.

Lebe wohl, glückliches Canturien.
Meine Seele verlässt dich voller Furcht¹, und ich weiss nicht was sie niederschlägt.

Treb.

A Dios, Canturia dichosa,
el alma lleva medrosa,
 que un no sè què la acobarda.

Zweyter Auftritt.

Vanse, y sale Eraclio viejo, con baculo, y Argila Dama, y Claudino de Estudiante y Roselio criado.

Claud.

Ich habe alle Ehrfurcht für dein graues Alter; allein es kömmt mir doch als etwas ganz besonderes an dir vor, dass du uns in aller Stille, so eilig hast lassen hierher rufen.

Claud.

Essas canas reverencio,
 y el vèr que con prisa tanta
 nos llamas aquí en silencio,
 esto en ti es cosa muy nueva.

Erac.

Wundre dich nicht Claudio, dass ich mich jetzo entschlossen habe, von unterschiedenen Sachen eine Probe zu machen.

Era.

Pues no os admireis, Claudino,
 porque agora determino
 hacer de mil cosas prueba.

Claud.

Was ist dein Wille?

Claud.

Què nos quieres?

Er.

Ihr sollt es **gleich** erfahren, weswegen ich euch habe rufen lassen.

Eracl.

Bien **de espacio**
 Sabreis los dos a que os llamo.

Arg.

Himmel! Wenn er wissen sollte, dass ich liebe, und dass ich den Barbacio liebe. (bey Seite)

Arg.

Cielos, si sabe que amo, (ap.)
 y tengo amor a Trebacio?

Erac.

Roselio, verschliesse die Thüre, und mache sie die Zeit über keinem auf, **er mag auch so unverschämt rufen**².

Era.

Roselio, cierra essa puerta,
 y por un rato a ninguno,
 por mas que llame importuno
 no se la ofrezcas abierta.

Ros.

Ich will dir sogleich gehorchen.

Ros.

yo me parto a obedecerte.

Claud.

Ich weiss nicht was das bedeuten soll, und was mein Vater im Sinne hat.

Claud.

No sè què siento en el pecho
 de esto que nuestro padre ha hecho.

1. Lessing comprend *llevar* comme si c'était un verbe neutre et lui donne la signification de: *s'en aller*. Il était si simple de corriger la faute d'impression: *el alma llevo medrosa*.

2. Outre que Lessing prend dans sa signification littérale l'hispanisme *llamar á una puerta* (*klopfen*), il rend *importuno* par *unverschämt* quand le contexte exige *ungelegen*.

Arg.

Und ich prophezeye mir schon den Tod.

Erael.

Nehmt die beyden Stühle, denn es ist nöthig dass ihr euch zu dem, was ich sage, niedersetzt¹.

Claud.

Was muss das für eine besondre Neuigkeit seyn! (Sie setzen sich, und Eraclio setzt sich in die Mitte.)

Erael.

Ihr wisst es allzuwohl, liebsten Kinder, wie sehr ich euch schätze, und dass es allezeit meine Sorge gewesen ist, eure Umstände zu verbessern. Ihr wisst auch, dass mein Leben an dem letzten Eaden hängt, der zugleich der schwächlichste ist, und dass ich unsicher bin, dass ihm nicht die grausame Sense des Todes drohe², ohne dass es an einem andern hänge. Ehe also dieser Schritt³ noch geschieht, will ich euch, meine lieben Kinder, beyde in einen Stand versetzen⁴, den euch der Himmel recht anträgt. Seitdem ihr in der Welt seyd, habe ich nie wahrgenommen, dass ihr weltlich gesinnet wäret, oder einigen Lastern anhinget. Ich habe nie gesehen, dass ihr mit schändlichen Lüsten eure Zeit zubringet, welche die Liebe den Menschen, die ihr dienen, anbietet. Eure Neigungen sind allezeit besonders tugendhaft gewesen, ohne jugendliche Vergehungen⁵ und ohne grosse Gefährlichkeiten. Ich habe euch derohalben in Betrachtung der Tugend, die ihr allezeit gezeigt habt, zweyerlei ausgesucht, was euch Vortheil und Ehre bringen wird. Was

Arg.

Yo me anuncio yà la muerte.

Erael.

Essas dos sillas tomad, porque para lo que intento aveis menester asiento.

Claud.

Què notable novedad! Sientanse, y Eraclio en medio.

Erael.

Bien sabeis, hijos del alma, que como a ella os estimo, y que aumentar vuestro estado siempre mi intencion ha sido; y bien sabeis, que mi vida està asida al postrer hilo, el mas roto, y mas gastado, que el tiempo le ha consumido, y que no tiene seguro, porque yà el fiero cuchillo de la muerte le amenaza sin que de otro quede asido; pues antes que el golpe llegue quiero, mi Argila, y Claudino, daros à los dos estado, pues el cielo os le ha ofrecido. Despues que al mundo nacisteis, nunca, hijos, os he visto que à èl esteis inclinados, ni tener en èl un vicio; nunca os vi gastar el tiempo en los torpes apetitos, que amor ofrece a los hombres, que en servirle estan metidos; siempre vuestra inclinacion de grande virtud ha sido, sin mocedades algunas, y sin mortales peligros; de donde, considerando la virtud que aveis tenido,

1. Lessing ne comprend pas le sens figuré de *asiento* (*Vernunft, Ruhe*,) ni, par suite, le jeu de mots.

2. *Y que no tiene seguro* est donc pris par Lessing pour : *y que no estoy seguro*.

3. Au lieu de : *ehe also mich dieser Schlag noch ereilt*...

4. Lessing ne sait pas que *dar estado* signifie *marier* et confère à la proposition complète suivante un sens de subordonnée qu'elle n'a nullement dans le texte castillan.

5. C'est *Jugendstreich*e qu'il eût fallu mettre; de même *mortales peligros* correspond plus exactement à *tödliche Wagnisse*.

dich also anbelangt, Claudio, weil ich sehe, dass du die Wissenschaften liebst, so habe ich **deinetwegen** mit dem Erzbischof von Canturien gesprochen, und ihn ersucht er möchte **erlauben**¹, dass Ihr² in einem Tage den Habit anlegen könntet, welcher einem Verwalter Christi **geziemet**. Er versprach mir es, und versprach mir noch darzu Euch zum Bischof von Baltridente zu machen, mit einem Einkommen, das **für diese Bedienung**³ zureichend ist. Ich nahm das Versprechen an und gab mein Wort, dass du, Claudio, heute noch, Messpriester werden solltest, ob du gleich so vieler Ehre unwerth seyst. Was aber dich anbetrifft, Argila, so **hat mir**, zu Ehren **deines** guten Vorsatzes, **die Aebtissin von Santa Isabel einen Schleier für dich angeboten**. Sie sagte mir, dass du vor zwey Jahren sie **aus** einem göttlichen Eyfer selbst darum ersucht hättest, und, dass sie dir ihn gern geben wollte. Ich gab gleichfalls mein Wort, und glaube heute noch zwey Kinder zu haben, **wovon das eine ein Bischofshut und das andre ein Franciscanerhabit zieren wird**⁴. Ganz Can-5

[Fenix]

Quando no se aguarda.

Comedia famosa.

De Don Francisco de Leyva Ramirez de Arellano, natural de Malaga.

Hablan en ella las personas siguientes :

dos cosas os he buscado con que honraros y serviros. A vos, Claudino, por vèr, que de letras sois amigo, para **haceros Sacerdote** he hablado al Arzobispo de Canturia, que dispense el daros en un dia mismo el Habito que **requiere** el ser Vicario de Christo. Ofreciómelo, y tambien me ofreció haceros Obispo de Baltridente, con renta muy bastante **al tal oficio**. Acetèlo, y di palabra de que aveis de ser, Claudino, oy Sacerdote de Missa, aunque de ello sois indigno. Y a vos, mi Argila, tambien, para honrar **nuestros** designios, **un velo en Santa Isabel la Abadesa me ha ofrecido**. Dixome, que avia dos años, que **con** un zelo divino vos misma se lo pedisteis, y que os le daria me dixo. Tambien le di la palabra, oy pienso tener dos hijos, **uno que honre una Mitra, y otro, con Habito Francisco**. Embidiaràme Can [turia]...

Fadrique Infante.	Fenix Princesa de
Ramiro Principe	Tracia.
tonto.	Estela su prima.
El rey de Tracia	Nise criada.
viejo.	Un Almirante.
El Duque.	Musicos.
Triguero gracioso.	Flora criada.
Camacho.	

1. *Dispensar est beaucoup moins encore ici que précédemment erlauben (permettre), mais erlassen (accorder la dispense.)*

2. *Pourquoi maintenant ce Ihr, en présence des Du qui précèdent et qui suivent?*

3. *Ce n'est pas d'une Bedienung, mais d'un Amt qu'il s'agit.*

4. *C'est exactement l'inverse en castillan, mais la transformation du concept est bien allemande.*

5. *La version de Lessing s'arrête ici.*

Erster Aufzug. Erster Auftritt.

FELIX weinend. ESTELA, NISA¹ und FLORA.

Estela.

Stille deine Thränen², Fenix, mässige deinen Verdruss und mache deinen Augen nicht so viel Plage und Schmerz. **Wann du sie noch länger, bei so viel Säuffzern verstellst, so wird sich der Himmel beklagen, dass du seinen Sternen übel begegnest³.** Sage mir, **Muhme⁴**, deinen Schmerz, **lege deine Klagen bey mir nieder.** Siehe, wie eyfersüchtig meine Liebe auf deine Thränen ist. **Bemerke deinen Irrthum⁵**, dass du deiner Bekümmerniss lieber im Weinen als in meiner Freundschaft Trost suchen lässt.

Fenix.

Meine Plage, Estela, ist so gross, mein Schmerz, Muhme, ist so heftig, dass ich so gar eine Erleichterung des Uebels darinnen gefunden habe, es dir zu verhalten.

Es ist **Vorsichtigkeit** nicht Härte, was mich zum Schweigen verdammet, und nichts zeuget mehr von meiner Neigung gegen dich, als dass ich dir mein Leiden nicht sage.

Meine Liebe ist allzu aufmerksam auf die deinige, und **mag dir die Empfindung ihrer unglücklichen Schmerzen nicht entdecken**, damit sie dir das Mitleid erspare⁶.

Acto primero.

Salen FENIX llorando, ESTELA, NISE y FLORA.

Este.

Suspende señora el llanto, Fenix templa los enojos, Y no les dés à tus ojos tanta pena, dolor tanto. **No prima à tus niñas bellas castigos con tanto anhelo, que se quexará tu cielo, si maltratas sus estrellas.** Di señora tu dolor, **descansa tu pena en mi,** mira que zeloso aqui de tu llanto esta mi amor, pues notando **tu desvio** vé que busca tu desvelo en el llanto su consuelo, y no en el affecto mio.

Fen.

Tanto Estela es mi tormento, prima mi dolor es tal que el no referirte el mal alivia mi sentimiento.

Fineza es, no es sequedad lo que à callar me condena, y el no dezirte mi pena, prueba es de mi voluntad.

Pues mi amor al tuyo atento, de su dolor infelice **el sentimiento no dize,** por ahorrarte **el sentimiento.**

1. Au lieu de *Nise*, mais l'erreur n'est-elle pas du transcripteur initial ?

2. *Señora* n'est pas traduit, et ce titre n'était nullement superflu.

3. Le contresens est réussi. Est-il besoin de noter que *tu cielo*, que Lessing prend pour le firmament, s'applique à Fadrique, et que les *estrellas*, ce sont les propres yeux, ou plutôt les pupilles de Fenix ?

4. Qu'est-ce que cette *Muhme* familière, traduisant le rigide *señora* — qui va devenir tout à l'heure *Vuestra Alteza* — de l'étiquette castillane ?

5. *Desvio* n'est pas du tout *erreur* : Estela reproche à Fenix sa défiance à son endroit (*Abneigung*).

6. Si, au lieu de *die Empfindung*, Lessing avait mis *das Leid*, il aurait à peu près rendu le *conceito* castillan, qu'il n'a pas aperçu.

Estela.

Es ist mehr eine Beleidigung als eine Gefälligkeit, dass du mich von deinem Unglücke ausschliessest. Ich werde deine Plagen mit zu empfinden Vasallin, Anverwandte und Freundin seyn. Ist es ein Rath der Klugheit, sein Uebel zu entdecken, so sündigest du darwieder¹, wann du länger gegen mich darmit hältst. Ich kan dir als eine dreyfache Person mit tragen helfen².

Fenix.

Deine Liebe, Estela, und deine Sorgfalt³ ist ungemein verbindlich.

Estela.

Sie wünschet nichts mehr, als dass du dein Herz bey mir ausschütten mögtest⁴.

Flora.

Nisa, worinne mag wohl das Uebel bestehen, das meine Gebieterin so heftig quälet?

Nisa.

Estela.

Gestehe mir also deine Unruhe.

Nisa.

Ich bin ganz thörigt drauf, es zu erfahren.

Flora.

Und ich dessgleichen.

Est.

Mas me ofende que me obliga hazerme del mal agena, pues seré al sentir tu pena, vasalla, deuda y amiga.

Y si es consuelo dezir los males, ofensa es negarmelos, pues soy tres para ayudarte a sentir.

Fen.

Mucho oy Estela me obligas con tu amor y tu fineza.

Est.

Quisiera que vuestra Alteza descansara en sus fatigas.

Flo.

Nise, que pena será la que à mi Ama aflige assi?

Nis.

[Romance hà de haver aqui, et Romance lo dirà.]⁵

Est.

Ea, dime tu pesar.

Nis.

Rabiando estoy por oirlo.

Flor.

Yo tambien.

1. Lessing ne devine pas l'antithèse et coordonne deux phrases opposées. Il était cependant aisé de rendre *consuelo* par *Trost*, et *ofensa* par *Beleidigung*.

2. Lessing a-t-il compris que cette «dreyfache Person» n'était, en style *culto*, que la *vasalla, deuda y amiga* de tout à l'heure? En tout cas, *sentir* n'est pas du tout *mit tragen*, mais *empfinden*.

3. Tout à l'heure, *fineza* était *Vorsichtigkeit*, voici que c'est à présent *Sorgfalt*. En fait, dans les deux cas, le terme eût dû être rendu par *Artigkeit*. Lessing généralise aussi, dans la phrase ci-dessus, le compliment, que Fenix n'entend appliquer qu'à aujourd'hui (*oy*).

4. Est-il possible de reconnaître dans la phrase de Lessing le sens de la phrase castillane? A noter qu'il s'imagine que *quisiera* se rapporte à *tu amor* et est une troisième personne.

5. Cette réplique n'a pas été traduite par Lessing. A-t-il cru à une indication scénique, ou ne serait-ce pas plutôt qu'il n'a pas saisi la finesse?

<i>Fenix.</i>		<i>Fen.</i>	
Wann ich dir sie entdecken soll...			Si he de dezirlo.
<i>Flora.</i>		<i>Flor.</i>	
Nun fängt sie an.		Ya empieça.	
<i>Nisa.</i>		<i>Nis.</i>	
Stille also, höre!			Pues a escuchar.
<i>Fenix.</i>		<i>Fen.</i>	
So müssen wir alleine seyn. Entfernt euch.		Idos, y a solas quedémos.	
<i>Nisa.</i>		<i>Nis.</i>	
Unser Zuhören hat also schon ein Ende ¹ .		Malogrose nuestro oido.	
<i>Flora.</i>		<i>Flor.</i>	
Das verdrüst mich, dass ichs nicht hören soll.		Harto el no oírla he sentido.	
<i>Nisa.</i>		<i>Nis.</i>	
Komm, wir werden es doch wohl ² hernach erfahren.		Vén, que despues lo sabremos.	
	<i>Nisa und Flora gehen ab.</i>		<i>Vanse.</i>

Andrer Auftritt.

FENIX. ESTELA.

<i>Estela.</i>		<i>Est.</i>	
Rede nun.		Habla yá.	
<i>Fenix.</i>		<i>Fen.</i>	
So wird mein Unglück noch viel schwerer ³ .		Es mi pena mucha.	
<i>Est.</i>		<i>Est.</i>	
Dein Mund möchte es selbst gerne sagen ⁴ .		Dezirla tu labio intente.	
<i>Fenix.</i>		<i>Fen.</i>	
Du willst also, dass ichs dir erzehle?		En fin quieres que la cuente?	
<i>Estela.</i>		<i>Est.</i>	
Ich warte eben darauf.		Ya te aguardo.	

1. Lessing prend *oído* pour un substantif verbal signifiant l'action d'écouter. Il eût fallu: *Unsere Ohren sind um das Hören gebracht worden.*

2. La phrase castillane n'implique nullement le concept de probabilité marqué par *wohl*. Les traditionnelles *criadas* de la *Comedia* savent comment faire parler leurs maîtresses.

3. Il fallait simplement: *mein Schmerz ist gross.*

4. Lessing prend donc l'impératif pour un conditionnel.

Fenix.

Höre also! Mein Vater der König — aber ach! wie unrecht nenne ich ihn meinen Vater. **Da er sich nicht so gegen mir erzeugt**, ist es billig, dass ich ihn so heisse? Der König also, sag ich, erbt dieses Reich von dem König Balarte, seinem Vater und meinem Grossvater, aber mit einer so schweren, ungerechten und tyrannischen **Bedingung**¹, dass ich, wenn ich hätte wehlen können, lieber auf den rauhesten Gebürgen sein Vasall hätte seyn, als sie annehmen wollen².

Sie wurden nehmlich eins, o Unglück! dass, wer nach ihm das Reich erben würde, wenn es eine Weibsperson wäre, sie den König von Athen, o welche Grausamkeit! heyrathen sollte. Ich ward zu meinem Unglücke gebohren, und es gefiel³ dem Himmel, ehe ich noch das Licht dieses runden Weltgebäudes genau betrachten konnte, meine Wiege zu einem elenden Grabmale meines Lebens zu machen. Denn höre nur, liebste Muhme, doch dass mein Unglück deine Zärtlichkeit nicht erschrecke⁴, aus der Grösse desselben⁵ wirst du alsdann die Grösse meines Schmerzes erkennen können. Der König von Athen, wie du weisst, hat zwei Söhne, der eine ist Ramiro, der Erbprinz, und der Infant Fadrique ist der andre. Ramiro ward von allen Eigenschaften, die zu einem Prinz gehören so entblösst gebohren, dass er zu Athen die Verachtung der Gros-

Fen.

Pues escucha.

Mi padre el Rey, ay de mi! mal dixen en decir mi padre pues quando no lo parece no es justo que assi le llame El Rey digo, aqueste Reyno heredó del Rey Balarte su padre y abuelo mio, con una pension tan grave, tan tirana, tan injusta, que si yo pudiera hallarme en los tratos, antes que tal condicion acetasse à la aspereza de un monte le rindiera vasallaje.

Fue pues el concierto (ay triste) que quien el Reyno heredasse, si hembra fuere (que crueldad) con el Rey de Athenas case. Nací yo por mi desdicha, (pluguiera al cielo que antes que a esta maquina redonda las luzes examinasse, fuera à mi vida la cuna monumento miserable). Oye prima, y de mi pena la terneza no te espante, pues lo grande de el dolor te dirá mi dolor grande. Tiene dos hijos el Rey de Athenas, ya tu lo sabes, Ramiro es el heredero, y el segundo el Infante Fadrique; nació Ramiro tan ageno de las partes de Principe, que en Athenas es la irrision de los grandes, de los plebeyos la burla, y la afrenta de su padre: pues le hizo el cielo tan necio,

1. Pension n'est pas ici condition (Bedingung) mais redevance, charge (Last). D'ailleurs, le mot *condicion* se présente dans la même phrase: Lessing a trouvé plus facile de réunir les deux termes en un seul.

2. Lessing croit que le se rapporte à el Rey et comprend à la aspereza de un monte comme s'il y avait: en la aspereza.

3. Lessing prend *pluguiera* pour un prétérît de l'indicatif et transforme ainsi un souhait en une réalité.

4. Lessing traduit comme s'il y avait: que mi pena tu terneza no espante.

5. Lessing fait rapporter *desselben* à mein Unglück: de là, le contresens de pensée.

sen, die Verspottung des Pöbels, und die Schande seines Vaters ist. Denn der Himmel machte ihn so dumm, und erschuff ihn so unwissend, dass er nicht einmal so viel weiss, als der raueste Bauer **wissen muss**¹. Fadrique hingegen ist von so verwundernswürdigem Verstande, von so edler Gemüthsart, von so liebenswürdigem Naturell, **dass ihn alle Vasallen, mehr als seinen Vater, vor ihren Herrn verehren**². Es scheint, als wolle die Natur, **bey Erzeugung der jüngeren Prinzen**, das, was ihnen an Macht abgeht, **durch ihren inneren Werth ersetzen**³. Nun sollte der König zwar dem Ramiro, wegen seiner grossen Unfähigkeit, das Reich entziehen, und **es**⁴ dem Fadrique, als einem würdigen Lohn seiner vortrefflichen Eigenschaften, erben lassen: aber die Liebe verblendet ihn so sehr, und **macht**⁵, dass sich die Leidenschaft seiner so bemeistert, dass Ramiro **der einzige Gegenstand** seiner Zärtlichkeiten, und Fadrique, o welche Grausamkeit, **der Vorwurf** seines Hasses ist. Zwar in dieser unbeständigen Welt ist es eben nichts neues, dass das Gute verabscheuet, und das Böse geliebt wird. Also will mich mit dem Ramiro, o Pein, mit dem Erben — **o schweres Leiden**⁶! — des atheniensischen Reiches — welches Unglück! — mein Vater der König — **o unseelige Noth**⁷! — verbinden — **o wüthendes**

le crió tan ignorante, que no sabe ni aun aquello que un rudo villano **sabe**. Es al contrario Fadrique de ingenio tan admirable, de tan noble condicion, de natural tan amable, **que de los vasallos todos es mas dueño que su padre**: porque la naturaleza, **quando los segundos nacen**, lo que en el poder les quita, **en el valor les añade**. Y quando deviera el Rey, por su incapacidad grande, quitarle el Reyno à Ramiro, y que Fadrique heredasse, pues que tanto lo merece por sus generosas partes, tanto le ciega el amor, y tanto dexa llevarse de la passion, que es Ramiro de sus ternezas **examen**, y Fadrique (que crueldad!) es de sus iras **ultraje**. Mas no es, prima, novedad en este mundo inconstante que se aborrezca lo bueno y que lo malo se ame. Con Ramiro pues (que pena!) como heredero (**ansias graves**) de el de Athenas (que desdicha!) mi padre el Rey (**que pesares!**) casarme intenta (**que ahogo!**) y los tratos (dolor grande) ajustados, (**que violencia!**) le espera ya por instantes, para celebrar las Bodas,

1. Ce *muss* est superflu.

2. Le texte espagnol dit simplement que Fadrique est *plus maître* de ses vassaux que le roi, sans parler de vénération (*verehren*).

3. Lessing dénature triplement la phrase castillane: 1° elle ne contient pas l'hypothèse *es scheint*; 2° elle n'est pas appliquée aux cadets princiers, mais, de manière générale, à tous les cadets; 3° elle ne parle pas de « valeur intérieure », mais de « vaillance ».

4. Il n'y a pas, dans la phrase castillane, cette détermination, mais simplement que Fadrique devrait « hériter ».

5. Cet enchaînement n'est nullement dans le castillan, où l'ordre des propositions est beaucoup plus logique. En outre la traduction « *der einzige Gegenstand* » pour « *examen* » est bien faible et « *Vorwurf* » pour « *ultraje* » est tout à fait un contresens.

6. *Ansias* = *Angst*.

7. N'était-ce point assez de *Noth* tout court?

Schicksal¹! Die Tractate — ach, empfindlicher Schmerz — sind schon geschlossen. **Welche Grausamkeit!** Er erwartet ihn alle Augenblicke, das Beylager zu feyern. Ja — Begräbniss sollte ich es lieber nennen. **Denn ich hoffe schon einzig auf die bittere Hülfe des Todes**². **Und ich überlege**³ — o Betrübniß! dass ich meinen Willen verde von so einem unwissenden Menschen müssen unterdrücken lassen, — o Quaal! so gerathe ich in solche Verzweiflung, dass ich, wenn ich mich nicht vor dem Himmel fürchtete, mich selbst umbringen möchte.

Estela.

Dein Vater kommt.

(exequias mejor llamarlas pudiéra) **y ya de mi muerte espero el amargo trance, pues quando conozco (ay triste!) que mi alvedrio postrarse ha de dexar (que tormento!) de un hombre tan ignorante, tanta desesperacion siento, que he intentado darme la muerte, si no temiéra que el cielo...**

Est.

Tu padre sale.

Dritter Auftritt.

DER KÖNIG. DER HERZOG. FENIX:
ESTELA. BEDIENTER.

Der König.

Was fehlt dir? meine Tochter⁴.

Fenix.

Ich wundre mich, dass du dich so fremde stellst, **da du doch meine Bekümmerniss weist**⁵. Mehr will [ich] hier über meine Lippen nicht kommen lassen; doch erlaube mir **deine Gegenwart zu vermeiden**⁶.

Denn bey einer so heftigen Leidenschaft kan die Ehrfurcht nicht anders als in Gefahr seyn.

Rey.

Hija, que disgusto tienes?

Fen.

Admirome que lo extrañes **quando de mis sentimientos eres...** mas de aqui no passe el labio, y dáme licencia **que de tu presencia falte,**

porque se arriesga el respeto en una passion tan grande.

Vase.

1. Il n'y a rien, dans *ahogo*, d'un «*destin en furie*». *Welche Beklemmung!* eût suffi.

2. *Ich erwarte den bitteren Augenblick meines Todes.* Il n'y a pas, en castillan, l'idée d'un «*secours*» octroyé par la mort.

3. Lessing, en modifiant l'ordre de la construction, fausse le sens général de la phrase. De plus, il ne traduit pas exactement «*que he intentado darme la muerte...*»

4. L'expression choisie par Lessing ne correspond pas assez précisément à l'interrogation espagnole.

5. Il n'y a pas cela en espagnol. Le mot que Fenix ne prononce pas est *la causa* ou un terme analogue.

6. Le sens du texte, malgré l'apparence, n'est pas: *permets-moi d'éviter ta présence*, mais: *permets-moi de sortir*.

Vierter Auftritt.

DER KÖNIG. DER HERZOG. ESTELA.
BEDIENTER.

Der König.

Ich ergründe die Ursache ihres Schmerzes wohl! (bey Seite.)

Estela.

Herr, sie könnte dich beschuldigen¹.

Der König.

Halt inne, Estela, und gieb meinem Verdrusse durch deine Klage nicht noch mehrere Kräfte. Es ist ein unwissendes Verfahren, wenn ein Versehen begangen ist, sich über die Folge desselben zu beschweren². Die Klugheit erfordert sich vorzusehen³, wenn ihm noch zu helfen ist, aber ist es einmal so weit gekommen, so ist es eine...⁴.

Rey.

Bien de su dolor la causa penetro.

Estela.

Señor, culparte pudiéra.

Rey.

Mas no prosigas Estela, ni a mis pesares des mas fuerça con tu quexa, porque es estilo ignorante el yerro ya cometido culpar al que el yerro hace: quando remediar se puede cordura es el avisarle³, mas despues de cometido es [imprudencia culpable referirle su desdicha...]

IV. Essex.

(M. X, 33-78.)

Bien que, dans son compte rendu du *Conde de Sex*, aux 60-69^{mes} chapitres de la *Dramaturgie*, Lessing *paraphrase* presque constamment plutôt qu'il ne traduit les passages dont il entend illustrer son commentaire, tout en donnant tacitement et implicitement pour une véritable traduction ces inexacts spécimens, — procédé apte à induire en erreur maints lecteurs touchant la nature intime et le caractère spécifique de la *comedia* que l'auteur s'imagine avoir découverte, — il lui est impossible, cependant, de ne pas laisser percer, à plus d'une reprise, son ignorance du castillan⁵. Dans l'examen qui suit, c'est le

1. Ce n'est pas Fenix, comme le croit Lessing, qui pourrait accuser le roi, mais — la réplique de celui-ci le prouve clairement — Estela. Il fallait donc : *Ich* au lieu de *sie*.

2. Il serait difficile d'imaginer contresens plus corsé.

3. Le traducteur n'a pas soupçonné que *le* se rapportait à *el* que *el yerro hace* et a faussé ainsi le sens limité de la phrase castillane.

4. Boxberger a ajouté ici (*op. cit.*, p. 689): « *Offenbar sind früher noch mehr Fol.-Bogen vorhanden gewesen.* »

5. Il ne sera pas superflu de noter dès maintenant que, justement, les *Lessingforscher* germaniques qui proclament l'authenticité de l'hispanisme de Lessing aiment à déclarer que ce dernier profita de son séjour à Hambourg pour se familia-

texte espagnol de l'édition originale de la *Dramaturgie* (Hambg., 1767, t. II, p. 57-128) qui a servi de base à la collation. Certains éditeurs de Lessing, et spécialement M. Muncker, ont cru devoir corriger les « erreurs » de ce texte. Un peu de familiarité avec les éditions des *suellas* espagnoles¹ leur eût appris que ces « erreurs » — à part quelques graves coquilles dues ou à la légèreté de transcription de Lessing, ou à l'inattention du correcteur des épreuves — peuvent se soutenir au même titre et avec autant de vraisemblance que leurs émendations, puisque pas un d'entre eux ne s'est avisé de recourir à l'édition *princeps* du *Conde de Sex*, et que M. Muncker, par exemple, prétend rectifier le texte de Joseph Padrino, reproduit par Lessing, au moyen de celui de l'édition de... Leefdael ! Les renvois aux pages auxquels j'aurai recours se rapporteront donc au volume précité de l'édition de 1767 de la *Dramaturgie*, d'où, cependant, ont été supprimés de trop manifestes *errata*.

P. 59. — Lessing cite les vers du 1^{er} Acte, où Essex détaille à Cosme les beautés de la dame masquée surprise par lui au bord de l'eau et la lui décrit, en particulier, au moment où elle boit, dans le creux de sa main, l'onde du courant :

y como tanto, en fin, se parecia
 A sus manos aquello que bebia,
 Temi con sobresalto (y no fue en vano)
 Que se bebiera parte de la mano.

riser avec la *Comedia* et, par suite, avec les raffinements de langage de celle-ci. M. Erich Schmidt écrit, par exemple (*L.*, I, 597) : « *Er nutzt die in Hamburg durch den Handelsverkehr gebotene Gelegenheit, Bühnenschätze Spaniens und das tragikomische Verfahren Lopes etwas eingehender zu studieren.* » M. E. Schmidt serait bien embarrassé s'il lui fallait citer, pour se justifier, autre chose que le passage de la lettre à Dieze, où Lessing dit simplement qu'il a réuni à Hambourg un nombre respectable d'exemplaires de *comedias sueltas*. En réalité, on ne sait absolument rien sur les prétendues études hispaniques de Lessing en la cité hanséatique, et c'est parce que l'on ne sait rien sur elles que ni Feodor Wehl (*Lessings Aufenthalt in Hamburg*, dans *Unterhalt. am häusl. Herd*, 1855, III, n^o 45 [712-718] et 46 [721-726]), ni le consciencieux *Lexikon der Hamburg. Schriftsteller* de Schröder (1866, IV, art. *Lessing*, p. 450-461), ni Schröter et Thiele (*Hamburgische Dramaturgie*, Halle, 1877 : p. XXI et seq. : *Lessing's Leben in Hamburg*) n'en soufflent mot. Que Lessing ait pu facilement trouver à Hambourg des négociants ou autres personnages qui avaient acquis en Espagne ou en Portugal une connaissance assez étendue du castillan — tel ce B. W. Rahmeyer, dont il sera parlé dans la *Seconde Partie* — cela n'est pas douteux, mais les renseignements sur ce point font défaut. Et, en admettant qu'il ait eu recours à eux, nous allons voir, par l'*Essex*, puis le « *Marañón* », qu'il n'abusa pas de leurs lumières. — Il n'est passans intérêt de noter que M. L. Crouslé, qui a revu et annoté, pour l'édition parue chez Didier en 1873, la traduction de la *Dramaturgie* par E. de Suckau, déclare que « quand nous traduisons des citations, c'est d'après la traduction allemande, légèrement corrigée lorsqu'elle s'écarte trop du texte espagnol. » L'hispanisme de Lessing était donc déjà suspect à ce germanisant français.

1. Ou simplement la lecture des élémentaires indications formulées à leur sujet dans le classique *Handbuch der spanischen Litteratur* de Ludwig Lemcke, t. III, p. 753 seq.

Voici comment est rendu ce passage : « Diese Hand, sagt er [Essex], war dem klaren Wasser so ähnlich (c'est l'inverse qui est dit dans la *comedia*), dass der Fluss selbst für Schrecken zusammenfuhr (temi con sobresalto!!!), weil er (toujours le fleuve) befürchtete, sie möchte einen Theil ihrer eignen Hand mittrinken. » Lessing, une fois de plus, ne sait pas distinguer la première de la troisième personne d'un verbe en castillan.

P. 60. — Nouveau contresens, à propos d'une autre citation du récit d'Essex :

Yo, que al principio vi, ciego y turbado,
A una parte nevado,
Y en otra negro el rostro,
Juzguè, mirando tan divino monstruo,
Que la naturaleza cuidadoza
Desigual[-dad] uniendo tan hermosa,
Quiso hacer por assombro, o por ultrage,
De azabache y marfil un maridage...

Lessing : « Er kann nicht begreifen, in welcher Absicht die Natur ein so göttliches Monstruum gebildet, und auf seinem Gesichte so schwarzen Basalt (voici le *jais* [*Pechkohle*] devenu *basalte*)¹ mit so glänzendem Elfenbeine gepaaret habe : ob mehr zur Bewunderung, oder mehr zur Verspottung ? » — Il le comprend, au contraire, très bien, et le dit (*juzgué*). Et l'intention de la Nature lui est, en bon gongoriste, tout à fait familière et accessible. Celui qui ne comprend pas, c'est Lessing, qui n'entrevoit Essex qu'à travers les verres fumés de l'*Aufklärung*.

P. 60. — « Zugleich, sagt sie [die Königin], soll diese Schärpe dienen, mich Euch zu seiner Zeit zu erkennen zu geben... » En réalité, la reine dit :

Aquesa banda
Señal para hacer buscaros
Será...

P. 62. — Lessing cite la première réponse de Cosme à la question d'Essex, qui lui demande quelle pouvait bien être la mystérieuse Beauté du bord de l'eau :

La muger del hortelano
Que se lavaba las piernas,

1. Cf. sur ce contresens la remarque de W. Cosack, *Materialien zu G. E. L. s Hamb. Dram.* (Paderborn, 1891), p. 308. Au lieu de *Pechkohle*, Lessing avait le choix du synonyme : *Gagat*. — On sait que la première édition du manuel de Cosack est de 1876, et que la plupart de ses renseignements sont passés, très complétés, dans Schröter et Thiele.

puis il ajoute cavalièrement : « Aus diesem Zuge, kann man leicht auf das Uebrige schliessen. » Ce « reste » n'est nullement si mauvais... ni si facile à déduire. Mais Lessing, incapable de saisir les allusions, si savoureusement espagnoles, du valet, préfère recourir au facile argument du *Renard et les Raisins*. Cosme disait :

Detrás de una mascarilla
pudo estar Arias Gonzalo,
la Monja Alférez, Elvira,
y la moza de Pilatos¹.

P. 66. — « Sie hatte an ihren Oheim geschrieben, welcher, aus Furcht, es möchte ihm, wie seinem Bruder, ihrem Vater, ergehen, nach Schottland geflohen war. » Cf. *Conde de Sex* :

y hasta Roberto, mi primo,
por pariente de mi padre,
que no por otro delito,
huyó el riesgo, y sin estado,
vive en Escocia escondido...

A la même p. 66, la même confusion réapparaît : « Er [Essex] soll sogleich an ihren Oheim... schreiben » Cf. *El Conde de Sex* :

Blanca :

Escribe al Conde, mi primo...

Même confusion de nouveau p. 68, puis p. 74.

1. De même p. 63, Lessing, notant la déclaration de Flora touchant le peu de chances de succès du duc d'Alençon sur Blanca, à cause des différences de rang, écrit : « Man erwartet, dass der Herzog auf diesen Einwurf die Lauterkeit seiner Absichten betheuern werde : aber davon kein Wort ! Die Spanier sind in diesem Punkte lange so strenge und delikat nicht, als die Franzosen. » Cf. la réponse du duc :

Yo vine como sabrás,
Con color de una embajada
A Londres, y mi jornada
No fué á las paces; que más
Fué á tratar mi casamiento
Con la Reina; y tanto gano,
Que á Londres el Rey, mi hermano,
Me envió para este intento;
Y aunque esto está en buen estado
Con los grandes y la Reina,
Blanca, que en mi pecho reina
Hoy, me da mayor cuidado...

Et, plus bas,

..... Pues soy cautivo
De la causa de mi pena
Quitame tú esta cadena.

On voit avec quel sérieux procède Lessing dans certaines affirmations. On voit, en même temps, quelle profonde ignorance de la galanterie — j'entends de la galanterie littéraire et telle que la révèle la seule *comedia* — espagnole décèle sa remarque que les Espagnols sont infiniment moins rigoureux et délicats que les Français lorsqu'il s'agit, en amour, de faire admettre à la femme aimée la traditionnelle « pureté d'intentions » de l'amant.

P. 70. — « Aber genug, dass ich es sage : Blanca ist unschuldig »
est censé rendre :

... Pero yo lo digo,
Que en mí es el mayor empeño
De la verdad el decirlo,
Que no tiene Blanca parte
De estar yo aquí...

Même page : « Und nur ihr [Blanca], Mylord, haben Sie diese
Erklärung zu danken », traduit :

Y estad muy agradecido
A Blanca, de que yo os dè,
No satisfacion, aviso
De esta verdad ..

P. 70.

Cond.

Quien dixere...

Duq.

Yo lo digo,
No pronuncieis algo, Conde,
Que yo no pueda sufriros.

Cond.

Qualquier cosa que yo intente...

Lessing :

Der Graf.

Wer darf das sagen ?

Der Herzog.

Ich ! Nicht ein Wort mehr ! Ich
will kein Wort mehr hören, Graf !

Der Graf.

Meine Absicht mag auch gewesen
seyn...

P. 71.

Duq.

Mirad que estoi persuadido
Que hace la traicion cobardes ;
Y assi quando os he cogido
En un lance que me da
De que sois cobarde indicios,
No he de aprovecharme desto,
Y assi os perdona mi brio
Este rato que teneis .
El valor desminuido,
Que a estar todo vos entero
Supiera daros castigo.

Lessing :

Der Herzog.

Denn kurz : ich bin überzeugt, das ein Verräther kein Herz hat. **Ich treffe Sie als einen Verräther : ich muss Sie für einen Mann ohne Herz halten. Aber um so weniger darf ich mich dieses Vortheils über Sie bedienen. Meine Ehre verzeiht Ihnen, weil Sie der Ihrigen verlustig sind. Wären Sie so unbescholten, als ich Sie sonst geglaubt, so würde ich Sie zu züchtigen wissen.**

P. 73 :

Mirad que ay verdugo en Londres,
Y en vos cabeza, harto os digo...

devient :

« ... so erinnern Sie sich, dass Sie einen Kopf haben, und London einen Henker ! »

P. 76 :

Y assi el secreto averigüe
Enormes delitos, quando
Mas que el castigo, escarmientos
Dè exemplares el pecado.

« Traduction » de Lessing :

« Ausserordentliche Verbrechen werden besser verschwiegen, als bestraft. Denn das Beyspiel der Strafe ist von dem Beyspiele der Sünde unzerrennlich ; und dieses kann oft eben so sehr anreizen, als jenes abschrecken. »

P. 78 :

Rein. Loco amor. — *Cond.* **Necio imposible.**
Rein. Què ciego. — *Cond.* Què temerario.
Rein. **Me abatis a tal baxeza —**
Cond. **Me quieres subir tan alto...**

Lessing :

Die Königin. — Thörichte Liebe ! —
Essex. — Eitler Wahsinn.
Die Königin. — Wie blind ! —
Essex. — Wie verwegen !
Die Königin. — **So tief willst du, dass ich mich herabsetze ! ?**
Essex. — **So hoch willst du, dass ich mich versteige ?**

1. Lessing n'a pas compris que l'antithèse était purement matérielle. *Baxeza* a ici son sens archaïque de *lugar bajo ú hondo*. De même, ne comprenant pas la signification figurée du modisme familier employé par Cosme :

... que tengo tal propiedad
que en un hora, o la mitad,
se me hace postema un cuento,

il le rend littéralement : « Er kann **kein Geheimniss eine Stunde** bewahren ; er **fürchtet ein Geschwär im Leibe** davon zu bekommen. »

P. 85 :

« Sollten meine verliebten Klagen zu deiner Kenntniss gelangen : o so lass das Mitleid, welches sie verdienen, den Unwillen überwältigen, den du darüber empfindest, dass ich es bin, der sie führet »,
est donné comme l'équivalent de la *redondilla* que chante Irene :

Si acaso mis desvarios
llegaren a tus umbrales,
la lastima de ser males
Quite el horror de ser mios.

P. 86 :

« Eine Liebe, sagt sie [die Königin] unter andern, die man verschweigt. kann nicht gross seyn ; denn Liebe wächst nur durch Gegenliebe, und der Gegenliebe macht man sich durch das Schweigen muthwillig verlustig, »
serait l'équivalent de :

No puede haber grande amor
sin ser pagado ; y por eso
fingió allá la antigüedad
que hasta que creciese Anteo,
que es el recíproco, nunca
crecía Cupido ; luego,
si no decís vuestro amor,
nunca lo sabrá el sujeto ;
sin saberlo, no os tendrá
recíproco amor, es cierto...

P. 92 :

... Con. Según lo que dixo
vuestra Alteza aquí, y supuesto
que cuesta cara la dicha
que se compra con el miedo,
quiero morir noblemente.

Lessing :

Essex : Wenn denn also, — wie Ihre Majestät, und wie ich einräumen muss¹ — das Glück, welches man durch Furcht erkauft, — sehr theuer zu stehen kömmt ; — wenn man viel edler stirbt : — so will auch ich, —...

P. 93. — Il y a dans le texte original :

Con. (ap.) ¿ Qué espero ? —
Si a vuestra Alteza (ap. ¿ Qué dudo ?)
Le declarase mi afecto
Algun amor... ;

Le sens est manifeste : Essex, se décidant à insinuer à la Reine que « son affection va jusqu'à l'amour », mais effrayé, néanmoins, par

1. *Supuesto*.

l'audace inouïe de cet acte, parle en phrases coupées, et les apartés qui hachent sa déclaration ne servent qu'à mieux révéler aux spectateurs son hésitation. Lessing, trouvant tout cela obscur, ponctue ainsi :

Con. Que espero,
Si a vuestra Alteza (**que dudo!**)
Le declarasse mi afecto,
Algún amor...

et traduit :

Essex: Weil ich hoffe, dass, wann ich — **warum fürchte ich mich noch?** — wann ich Ihre Majestät meine Leidenschaft bekennte, — dass einige Liebe...

Au lieu, donc, de la période originale, qui commence par une incise interrogative, se continue par une proposition subordonnée, — ayant pour sujet *mi afecto*, — et dont la sentence principale reste inexprimée par suite de la brusque interruption de la Reine : ¿ *Qué decis?*, le critique de la *Dramaturgie* refond à sa manière la phrase, comprend *que* comme s'il y avait *porque* : *porque espero algún amor, si le declarase á Vuestra Alteza mi afecto* et brouille inextricablement la pensée du comte.

P. 94 :

Wissen Sie, wer ich bin? **Und wer Sie sind?**

L'espagnol a :

¿ Quién soy yo?
Decid ¿ quién soy?

P. 97 :

Blanca. — **Schmeicheleyen**, Seufzer, **Liebkosungen**, und besonders Thränen, sind vermögend, auch die reinste Tugend zu untergraben. Wie theuer kömmt mir diese Erfahrung zu stehen! Der Graf... *Die Königinn*. — Der Graf? **Was für ein Graf?** *Blanca*. — Von Essex. *Die Königinn*. — Was höre ich? *Blanca*. — Seine verführerische Zärtlichkeit... — *Die Königinn*. — Der Graf von Essex? *Blanca*. — Er selbst, *Königinn*.

Ceci traduit :

Blanca. Pues **requiebros** y suspiros,
Amores, ansias, finezas ¹,
Y lágrimas sobre todo,

1. Tout cela, c'est *Liebkosungen*, qui, justement, est *requiebros*, rendu par « Schmeicheleyen. » — Un peu plus loin, la jolie repartie de Blanca :

R... Loca estoy,
El afecto me despeña :
Esto es zelo, Blanca.
Bl. Zelo,
Añadiéndole una letra,

qui joue sur le double sens du vocable, au singulier et au pluriel, eût mérité autre chose que le silence de l'incompréhension.

Son, aunque el honor no quiera,
Lima sorda del secreto
En la muger mas honesta.
¡ Oh, cuán a mi costa supe
Desta verdad la experiencia!
Porque el Conde...

Reina. ¿ El Conde? *Blanca.* El mismo.
Reina. (ap.) ¿ Qué escucho? *Blanca.* Con sus ternezas
De amor... *Reina.* ¿ El Conde de Sex?
Blanca. Sí, Señora.

P. 98:

Die Königin. Eifersucht? — Nein; **blos deine Aufführung entrüstet mich...**

pour rendre :

Reina. ¿ Que son zelos?
No son zelos, es ofensa
Que me estais haciendo vos.

Même page :

id. : Wenn ich, — Ich ihn liebte, und eine andere wäre so **vermessen,**
so thöricht, ihn neben mir zu lieben...

correspond à :

Pues si yo al Conde quisiera
Y alguna **atrevida, loca,**
Presumida, descompuesta,
Le quisiera...^{1.}

P. 102² :

Die Königin...

Sind Sie der Verräther, Graf? Bist
du es, Blanca? Wer von euch **war**
mein Retter? Wer mein Mörder?
Mich dünkt, ich hörte **im Schlafe**³
euch beide rufen : Verrätherinn!
Verräther!

Reina...

Conde, vos traidor? Vos, Blanca?
El juicio esta indiferente,
¿ Qual me **libra?** ¿ Qual me **mata?**
Conde, Blanca, respondedme.
¿ Tú á la Reina? ¿ Tú á la Reina?
Oi aunque confusamente³ :
¡ Ah traidora! dixo el Conde;
Blanca dixo : Traidor eres.

1. Je ne transcris pas le reste de la tirade, également estropié et rendu méconnaissable dans la prétendue « version » de Lessing. Voici comment sont interprétés les deux vers finaux :

Escarmentad en las burlas,
No me deis zelos de veras,

« jetzt stelle ich mich nur eifersüchtig : hüte dich, mich es wirklich zu machen! »

2. J'omet le début du dialogue, glosé vaille que vaille — et dont Lessing, d'ailleurs, n'a pas donné le texte castillan — pour me borner au passage dont il rapproche l'original.

3. *J'entendis confusément,* devient chez Lessing : *il me semble que j'entendis dans mon sommeil.*

Und doch kann nur eines von euch diesen Namen verdienen. Wenn eines von euch mein Leben suchte, so bin ich es dem andern schuldig. Wem bin ich es schuldig, Graf? Wersuchte es, Blanca? Ihr schweigt? Wohl, schweigt nur! Ich will in dieser Ungewissheit bleiben; ich will den Unschuldigen nicht wissen, um den Schuldigen nicht zu kennen. Vielleicht dürfte es mich eben so sehr schmerzen, meinen Beschützer zu erfahren, als meinen Feind. Ich will der Blanca gern ihre Verrätherey vergeben, ich will sie ihr verdanken: wenn dafür der Graf nur unschuldig war.

Estas razones de entrambos
A entrambas cosas convienen:
Uno de los dos me libra,
Otro de los dos me ofende.
¿Conde, qual me daba vida?
¿Blanca, qual me daba muerte?
Decidme! — no lo digais,
Que neutral mi valor quiere,
Por no saber el traidor,
No saber el inocente.
Mejor es quedar confusa.
En duda mi juicio quede,
Porque quando mire a alguno
Y de la traicion me acuerde,
Al pensar que es el traidor,
Que es el leal tambien piense.
Yo le agradiciera a Blanca
Que ella la traidora fuese,
[ap.] Solo a trueque de que el Conde
Fuera el que estaba inocente.

L'épreuve avec l'*Essex* semblera sans doute suffisante, et nous pourrons nous abstenir de fournir de longues citations tirées du troisième acte.

P. 107, le fragment du monologue de Cosme est superficiellement glosé, nullement traduit; p. 109, il en est de même du dialogue entre Essex et le Sénéchal: à noter: *trazar la muerte* rendu par: *den Tod... beschliessen*, ainsi que cette traduction d'une question du Sénéchal:

«Pues ¿cómo el Duque,
que escuchó vuestros intentos,
os convence en la traicion?»

«Wie kam es denn, dass der Herzog den verrätherischen Vorsatz aus Ihrem eignen Munde vernehmen musste?»; p. 110:

Sen. ¿Cómo hallado en vuestra mano
Os culpa el vil instrumento?»

Lessing: «Wie kam es denn, dass sich das **mörderische** Werkzeug in Ihren Händen fand?»; même page:

Sen. Pues sabed, que si es desdicha
Y no culpa, en tanto aprieto
Os pone vuestra fortuna,
Conde amigo, que supuesto
Que no dais otro descargo,
En fe de indicios tan ciertos
Mañana vuestra cabeza ha de pagar...

est ainsi rendu:

«Der Kanzler: Wenn alles das Unglück, und nicht Schuld ist: wahrlich, Freund, so **spielet** Ihnen Ihr Schicksal einen **harten Streich**. Sie werden

ihn mit Ihrem Kopfe bezahlen müssen¹ ; » p. 113, Lessing fait dire à la Reine :

« Der Graf hat mir das Leben nehmen wollen: das schreyet um Rache. »

Il y a dans la *Comedia* :

El Conde me daba muerte,
Y assi ofendida me quejo;

P. 114: « Was seh ich! » — « Keinen Traum... » équivaldrait à :

Conde. — ¿ Qué miro? Reina. — No es sombra²;

P. 122, la Reine dit qu'elle entend que personne ne soit informé de la mort du comte :

Mas no quiero que lo sepan
Hasta que el tronco cadaver
Le sirva de muda lengua.

Il n'y avait lieu à aucune équivoque: le décapité parlera, à défaut de langue, par son propre tronc, devenu cadavre, et parlera un langage qui, pour être muet, n'en sera que plus éloquent. Voici comment Lessing arrange ce passage: « Das Volk soll nichts davon erfahren, bis der geköpft Leichnam ihm (le!) mit stummer Zunge Treue und Gehorsam zurufe. » *Ihm* rend *le*, qui se rapporte à *cadaver*, mais que Lessing imagine de mettre en connexion avec « le peuple! »

P. 123: « Den Kopf soll der Kanzler... unter einen Teppich legen lassen, » pour traduire :

Y assi
Hareis que.
.
. alli le vean
Debaxo de una cortina.

Pour Lessing, peu importe *tapis* (*alfombra*) ou *rideau* (*cortina*). Il en est resté au stade des « *Neue Beispiele* ».

V. « **Marañón.** »

Réservant, comme précédemment, pour la Deuxième Partie l'étude bibliographique et critique, il suffit de noter ici que ce document,

1. *Mañana* est resté en route. Même page, Lessing attribue au comte le *malo es esto* (*schlimm genug*) de Cosme.

2. Tout le dialogue entre Essex et la Reine est dans Lessing (p. 114-120) de la plus haute fantaisie. Le « traducteur » n'a certainement possédé qu'une vague intuition de son texte, dont il n'observe, et au petit bonheur, que la donnée générale, en commettant les plus lourds contresens. De même, p. 121-122 le raisonnement de Cosme.

publié en 1780 par Lessing et Leiste d'après le texte espagnol et sa traduction allemande contenus dans un manuscrit de la Bibliothèque de Wolfenbüttel, sera reproduit par nous, texte espagnol et traduction allemande, pour la première fois d'après le manuscrit original de cette Bibliothèque. Les éditeurs de Lessing, y compris M. Muncker, ne réimpriment que le *Vorbericht* qui précède l'édition de la relation de Pedro Cudena, sans toucher, même en note, un seul mot du manuscrit, leurs lecteurs, ne pouvant entreprendre, pour se renseigner, le voyage de Wolfenbüttel, se voient réduits à s'en tenir aux déclarations de Lessing dans ce *Vorbericht*. Or, voici, entre autres choses, ce qu'on y trouve : « Was sonst diesen Aufsatz des Cudena anbelangt, so ist er in sehr misslichen Umständen bey uns erhalten worden. Das Spanische Original ist sehr fehlerhaft copiret, und die alte Deutsche Uebersetzung, die sich dabey findet, ist so schülerhaft und kauderwelsch, dass der Urheber weder das Spanische, noch das Deutsche, noch die Sachen muss verstanden haben. » Voilà qui est clair. Écoutons, maintenant, Lessing nous expliquant sa méthode critique. A coup sûr, il s'offrait à lui une occasion unique de fournir, parvenu au terme de sa carrière, une preuve patente — à la fois première et dernière — de la solidité de ses connaissances espagnoles. Il eût pu choisir entre deux procédés, également scientifiques. Ou bien il publiait intégralement le texte du vieux manuscrit, avec ses graphies arbitraires et ses fautes écolières de transcription et d'interprétation, en l'enrichissant, au moyen de notes, d'un commentaire philologique, dans lequel il eût proposé ses variantes et consigné ses propres rectifications. Ou bien il donnait le texte castillan, ainsi corrigé, du manuscrit, et substituait à la version allemande, « si enfantine et amphigourique, » une version nouvelle, dont il eût été l'auteur, en reproduisant dans un appendice les textes primitifs. L'œuvre était d'une réalisation enfantine. Elle incommoda cependant Lessing à tel point qu'il se mit en quête d'un aide. « Schwerlich also, dass ich es der Mühe würde werth gehalten haben, ihn meinen Lesern in seinem ganzen Umfange vorzulegen, wenn mir nicht noch beygefallen wäre, das Urtheil eines kundigen Mannes darüber einzuholen. » Cet homme compétent, ce fut le recteur Leiste. C'est Leiste qui, s'enthousiasmant pour le grimoire, va en parfaire, en limer, en figoler, sous la haute direction du conseiller de Cour, les corrections les plus importantes. Lessing n'hésite pas à le confesser : ç'a été grâce à cet adroit collaborateur que « der Aufsatz selbst, sowohl in seinem Grundtexte, als in seiner Uebersetzung, um ein vieles leserlicher geworden. **Besonders hat er in der letztern eine Menge Ungereimtheiten verbessert...** » Néanmoins, comme cet excellent Leiste n'a pas corrigé toutes les « absurdités », mais simplement « quantité » parmi les innombrables dont pullule la relation que lui a apportée son ami, voici

l'ingénieux expédient qu'a imaginé ce dernier pour tout arranger : « ... einige derselben [der Vergehungen], die selbst einem, welcher der Sprache nur ein wenig mächtig ist, sogleich in die Augen fallen, hat er auf meine Vorbitte stehen lassen, damit es doch nicht an allen Spuren des alten Wustes fehle : und andere waren zu tief verwebt, einem andern Mittel, als einer ganz neuen Uebersetzung, weichen zu wollen, die sich nicht der Mühe verlohnte. » Il faut que ce soit Lessing qui l'affirme pour qu'on le croie : émanant d'une plume moins illustre, semblable explication paraîtrait la tentative la plus maladroite de jeter de la poudre aux yeux des naifs et l'excuse, moins encore rouée que piteuse, d'un ignorant dans l'embarras. On verra de quelle nature et de quelle importance ont été les corrections de Leiste et de Lessing. En reproduisant la teneur diplomatique du manuscrit de Wolfenbüttel et en réimprimant en note chacune des corrections, y compris les corrections significatives de ponctuation, qui émanent de l'édition de 1780, nous offrons un moyen précieux de contrôler à l'œuvre l'hispanisme de Lessing. La conclusion de cette intéressante confrontation ne saurait différer de celle que tirait déjà K. Redlich dans sa lettre précitée à Boxberger, du 30 janvier 1883, à savoir que la méthode hispanique de Lessing atteint dans « *Marañón* » son apogée. Elle se révèle de cent coudées supérieure à celle qu'il avait inaugurée au début de sa carrière, lors de la fragmentaire tentative de version du *romance* de Quevedo. Car, alors, Lessing s'arrêtait à mi-route. Ici, il est allé vaillamment jusqu'au bout de la redoutable tâche. Mais, à tant d'années de distance, les résultats ont été identiques. Il ne lui a manqué, cette fois encore, pour mériter les lauriers de l'hispanisme, que la connaissance de la langue castillane, et il a terminé ses arides excursions de cabinet *tras los montes* comme il les avait inaugurées : en « *Stümper* ». Voici, donc, le corps du délit^α :

A Don Gaspar de Gusman¹ Conde de Olivares, Duque de Sanlucar² la mayor, Marques de Cliche, de los Consejos d'estado³, y guerra :⁴ de Mag⁵ su Cavallero Mayor, Comendador Mañor de Alcantara, y Chanciller mayor de las Indias Occidentales⁶ Capitan general de la

Dem Hochwolgebornen Herrn Don Gaspar de Gusman. Ghraffen de Oliuares, Herzogen von San Lúcar der grössem : Marggraffen von Cliche; Königlicher Mañet in Spanien geheimen Estat, und Kriegs Rath. Ober Stallmeister und Ober Commandeur von Alcantara, Ghros Canz-

1. Gusmann ; — 2. San Lucar ; — 3. Virg. sup. ; — 4. : sup. ; — 5. Mgd. ; — 6. Virg. aj.

α. Je ne relèverai dans la traduction allemande de 1780 que les variantes de vocables et de ponctuation modifiant le sens primitif, laissant de côté les modernisations d'orthographe (Hochwohlgebohren. etc.) et quelques changements de ponctuation, indifférents au sens.

Cavalleria de España y perpetuo¹ de Sevilla², y su tierra, Alcaide perpetuo de Sevilla², y su tierra³ Alcaide perpetuo de los⁴ reales alcaçares⁵ de aquella Ciudad⁶, y de sus ataracanas⁷ Aguacil maÿor de la Casa de la contration⁸ de las Indias⁹ y Correo maÿor dellas¹⁰.

EX^{mo} SENOR¹¹.

Esta relacion breve de grandes sitios, y esta pequena muestra de maravillosas obras de naturaleza¹², pongo a los pies de V. Ex.¹³ por saber¹⁴ que a la grandeza de su capacidad no es necessaria mas noticia, para q.¹⁵ lo comprenda todo, ni a la infinidad de tantas ocupaciones es razon cargar con prolixos escritos. Propongo como en tabla, a dondo sin dano de la verdad¹⁶, aunq.¹⁷ conmenos¹⁸ cabo dela¹⁹ largueza, se representan los mares y las tierras, y lo q.²⁰ he visto²¹, y experimentado en la costa del Brasil, dandome por premiado de todos mis trabajos. Conque²² sean admitados de V. Ex.²³ cuya vida sea la que desseamos sus criados para aumento de la religion Christiana, y bien destes Reinos.

Madrid 20. ²⁴ de Septemb: ²⁵ 1634

Criado

de ²⁶ V. Ex.²⁷

PEDRO CUDENA.

lernüber Indien, General Capitain über die Reuterey von Spanien, und im̄erwehrender von Seúilla, und derselben Länder, im̄erwehrender Castellan der Königlichen Heúser derselben Stadt, und ihrer Zeugheúser. Ober. Inspector des Ost-Indianischen Handelhaus. und Ober Postmeister über Indien.

HOCHWOLGEBORNER HERR.

Diese kurze Relation von so grossen Ländern. und diese kleine Darstellung ihrer wunderlichen natürlichen würkungen. lege ich zu den Füßen E. Excell. wol wissend, das zu ihren grossen verstand sie nichts mehr zu wissen nöthig hat, das sie nicht alles solte begreifen können. so ist es auch nicht billich, bey ihren vielen hohen geschefften sie zu beschweren mit weitleüftigen schriften. Ich stelle für gleichsam in einer taffel, das sie mit gründ der wahrheit daraús ersehen kan, so wol das wasser, als das land, und alles was ich gesehen, und erfahren hab an der küsten von Brasil, und gib mich selbstn vor eine widervergeltung aller meiner arbeit, da es nür wol wird angenömen werden von E. Excell: Ghott lasse sie leben, so lang es ihre diener¹ ihr das leben wünschen, zu aufnehmung der wahren religion, und diesen Königreichen zum besten. Madrid den 20 Septembris

1634.

E. Excell.

Gehorsamer Diener

PEDRO CUDENA.

1. Perpetuo.; — 2. Virg. sup.; — 3. Virg. aj.; — 4. las.; — 5. Reales Alcaçares; — 6. Virg. sup.; — 7. Ataracanas; — 8. Contration.; — 9. Virg. aj.; — 10.; — 11. Señor.; — 12. Virg. sup.; — 13. Exia.; — 14. Virg. aj.; — 15. que.; — 16. Virg. sup.; — 17. aunque.; — 18. con menos.; — 19. de la.; — 20. que.; — 21. Virg. sup.; — 22. trabajos conque.; — 23. Exa.; — 24. 20.; — 25. Septemb.; — 26. do.; — 27. Exia.

1. So lange ihre Diener.

Discripcion de mil y treinta y ocho leguas de tierra del esto de Brasil¹ conquista del marañon² y gran³ Pará por⁴ sus Verdaderos⁵ rumbos, y de setenta leguas que tienne de bocca el Rio de las Amazonas⁶ q.' esta en la linea equinocial⁷, y de quarenta y seis leguas⁸ que tienne de boca el rio de la Plata, que esta en treinta y seis grados de la banda del sur dela dicha linea equinocial⁹, como todo se muestra a baxo.

En un grado y tres quartos de grado de la banda del Norte de la linea Equinocial esta el Cabo¹⁰ que se dize del Norte¹¹ a do empieca¹² el Rio de las Amazonas, y la tierra de las Indias Occidentales¹³: y endópara¹⁴ Lueste¹⁵ en esto Cabo esta un pueblo grande d'ingleses¹⁶ y Olandeses¹⁷ que labrantabaco, y¹⁸ ostros frutos de la tierra sin contradicion de nadie.

Del Cabo del Norte setenta Leguas a la Sueste esta el cabo¹⁹ del Maracana²⁰ que es en la linea Equinocial²¹ y en ella empiecan las tierras de la conquista del Maravon, y gran²² Pará, y las dichas setenta leguas son las que tienne²³ de bocca, el²⁴ dicho Rio de las Amazonas de ancho²⁵, en laqual y por el aRRiba²⁶ para el sur²⁷ ay muchas Ilas, y una dellas²⁸ que se dize delos²⁹ Juanes³⁰, tienne setenta leguas de largo, y diez de ancho³¹, este Rio se navega nueuecientas leguas, y á³² quatrocientas leguas crece la marea quatro bracas.

Del Cabo de Maracana al sur su-

Beschreibung der Länder von Brasil auf 1038 meilen, so erobert und erfunden sind worden von Maranon, und Gran Para¹ durch ihre richtige Seecompas, wie auch des Flusses de las Amazonas, welcher unter der Äquinocial lini liget. und 70 meilen hat in seiner mündung, wie auch des flusses de la Plata, so 46 meilen hat in der mündung, und liget 36 grad von der lini Äquinocial gegen Süden. wie alles mit mehrern folget:

Auf 1 grad und $\frac{3}{4}$ von der lini Äquinocial gegen Norden ist das end von Norden². Dasselbst fenget an der flüs de las Amazonas, und das land von Indien, wenn man reyset über Lúeste³, an diesen end wohnet ein grosses volck von Englichen, und Holländern, welche den Toback zübereiten, und andre Früchte des Landes, und ist niemand der es ihnen wehret.

Von Cabo del Norte 70 meil gegen Westen⁴ liget das end von Maracana⁵, so da ist unter den Polo⁶, und da fangen an die länder so da erobert seind von Maranon, und Grand Pará, und diese 70 meil seind eben die. so da im umbgreif hat an der mündung der flüs de las Amazonas, in der breite, ober denselben⁷ gegen Süden hat es viel Insel. darunter eine genand wird de los Juaenes⁸, hat 70 meil in die lenge, und 10 in die breite. Auf diesen Flüs wird gefahren biss auf die 900 meil, und auf 400 meil wechset die Eben und flüt 4 ellen.

1. virg. aj.; — 2. Marañon.; — 3. Gran.; 4. per.; — 5. verdaderos.; — 6. virg. aj.; — 7. Equinocial.; — 8. virg. aj.; — 9. Equinocial.; — 10. virg. aj.; — 11. virg. aj.; — 12. empieca.; — 13.; — 14. y en do para.; — 15. Sueste.; — 16. Ingleses.; — 17. virg. aj.; — 18. labran tabaco y.; — 19. Cabo.; — 20. virg. aj.; — 21. id.; — 22. Marañon y Gran.; — 23. tienc.; — 24. boca el.; — 25. .; — 26. arriba.; — 27. Sur.; — 28. virg. aj.; — 29. de las.; — 30.; — 31.; — 32. a.

1. von Marañon und Grand Para [Lessing-Leiste impriment tantôt Marañon, tantôt Marañon.]; — 2. ist das sogenannte Cabo del Norte; — 3. gegen Südost; — 4. gegen Südost; — 5. das Cabo del Maracana; — 6. unter der Äquinocial = Linie; — 7. In und über demselben; — 8. de las Juanes.

dueste¹ treinta y cinco² leguas esta la Ciudad³ de Navidad del gran⁴ Pará⁵ en dos grados australes⁶, es gobierno sugeto al Maraño⁷: del Cabo Maracana ciento y veinte leguas a leste⁸ quarta a Sueste⁹ esta el cabo¹⁰ de Cuma en dos grados australes, y en el empieca la boca del Río Maraño, que tiene veinte leguas¹¹ de costa ay muchos rios caudalosos¹², los seis principales se dizen¹³, Cutipura, Caite¹⁴ guaropi¹⁵, Cara vata¹⁶, Inri¹⁷, Cuma¹⁸, perono¹⁹ tienen portos²⁰ porq.²¹ ny²² muchos baxios, y poco fondo.

Del Cabo de Cuma veinte leguas a l'este²³ quarta al Sueste²⁴ esta el Cabo de la Perea²⁵ en dos grados australes, y es la boca del dicho Río²⁶ y en ella está la Isla, que tiene quinze leguas de largo, y diez de ancho²⁷, a do esta la ciudad²⁸ cabeca²⁹ del Maraño y en³⁰ la misma altura. Del Cabo de la Perea ciento y veinte leguas a l'este³¹ quarta al Sueste³² en la misma altura esta el cabo, y Río de Siará, y en ellos muchos Rios³³, los principales se dizen³⁴, Pará³⁵ Camosi, Ieracoaquara, cororuibe³⁶, Modoita, Pernambuco, Siará³⁷: a qui haze una ensenada³⁸ a do esta el pueblo³⁹, y Castillo⁴⁰ que se dice Santingo deste gouverno⁴¹ de Siara⁴² que es sugeto al Maraño⁴³ en la dicha costa no ny⁴⁴ puertos para basceles, y en la ensenada del Siará dan fondo todos los⁴⁵ que quisieren. Desde Siará cien leguas a

Von Cabo de Maracana 35 meilen gegen Süd Südwesten ist die Stad darinnen geboren ist der Gran Pará, auf 2 grad gegen Süden, und ist dem Maranon unterworfen. Von Cabo Maracana 120 meil gegen Südwesten liget el Cabo de Cúma auf 2 grad gegen Süden und daselbst fenget an der münd des flusses Maranon so da 20 meil in sich hat. an der Küste seind noch andere schnelle ströme. die 6 fürnemsten davon werden genand Cutipúra, Caite, gúaropi, Caravata, Inri¹, Cúma, sie haben aber keine hafen, denn es viel klippen² hat, und wenig gründ.

Von Cabo de Cúma 20 meil von Süden zu Südwesten liget el Cabo de la Perea auf 2 grad Südwests, und ist der münd des vorgemeldten³ stroms und bey denselben⁴ ist die Insel, so da 15 meil lang ist, und 10 breit, dar ist die Hauptstadt des Maranon, und in derselben höhe. hundert und zweinzig meil von Cabo de la Perea gegen West Südwest⁵ in derselben höhe liget das end⁶ und der flús von Siará⁷, und hat noch viel andere flüs. die fürnemsten werden genand Para Camosi, Teracoaquara, Cororuibe⁸, Modoita, Pernambuco, Siaria⁹. Hier machet der Flús einen Busem. da leüt wohnen. und ist ein Castell, so genand wird Santingo, gehöret unter das Gouuernement von Siara, und ist unterworfen dem Maranon, an denselben strand hat es

1. Sur Sudueste.; — 2. cinco.; — 3. Ciudad; — 4. Gran.; — 5. virg. aj.; — 6.; — 7.; — 8. virg. aj.; — 9. virg. aj.; — 10. Cabo.; — 11.; — 12.; — 13. virg. sup.; — 14. virg. aj.; — 15. Guaropi; — 16. Caravata; — 17. Turi; — 18.; — 19. pero no; — 20. virg. aj.; — 21. perque; — 22. ay; — 23. leste; — 24. sueste; — 25. virg. aj.; — 26. id.; — 27.; — 28. ciudad; — 29. cabeça; — 30. Maraño, en; — 31. leste; — 32. Suesta; — 33.; — 34. virg. sup.; — 35. Para; — 36. Cororuibe; — 37. Siará.; — 38. virg. aj.; — 39. virg. sup.; — 40. virg. aj.; — 41. governo; — 42. virg. aj.; — 43.; — 44. ay; — 45. virg. aj.

1. Turi; — 2. Sandbänke; — 3. vorgemeldeten; — 4. in demselben; — 5. gegen Ost gen Süd; — 6. das Cabo; — 7. Siara; — 8. Para, Camosi, Ieracoaquara, Cororuibe; — 9. Siara.

les sueste¹ esta el Cabo de Peranduba², aqui acaba el destrito del Marañon, y empieca³ el del Brasil, y en esta costa ay muchos Rios⁴, los principales son tres⁵ y sedizen, longarribe⁶, Gon mare⁷, y de la Miel.

Y estos tres gouernos del Para, Marañon, y Siará, tienen de Distrito trecientas y noventa y dos leguas, y en particular no esta ceualado⁸ a cada uno lo que ha de tener⁹, valen los diezmos¹⁰, dellos dos mil escudos de diez Reales¹¹ tienen¹², de Cargas quarenta mil escudos. Vale el Comercio particular dellos quarenta mil escudos, que se compone de Algodon, tabaco, açucar, madera, y otros generos¹³ y tienen yados¹⁴ ingenios de açucar, y buenas¹⁵ tierras para hazer otros¹⁶, y se pueden fabucar¹⁷ cada anno en Estos¹⁸ gobiernos doze Galeones de a mil tonelado¹⁹ cada uno²⁰, y doze de a seis centas toneladas cada uno, y pueden venir cargados de maderas lauradas²¹ para hazer otros Galeones en España²² por que²³ ay muchas, y muy buenas, y faciles de traer a deserbiere de hazer la fabrica, y costaran quatro mil escudos de a diez reales cada cien tonneladas²⁴ por el precio de la tierra beneficiado este precio la mitad menos.

Brasil.

Del Cabo de Peranduba²⁵ a do impieca el estado del Brasil, a les

keine Hafen vor die Schiff in dem busem del Piara¹ können so viel, schif ligen, als nür wollen. Fünf meil von Siara gegen Südwesten² liget el Cabo de Peranduba. hier endiget sich das gebiet des Marañon. und fenget an das land von Brasil, an Dieser küsten hat es auch viel flüs, der fürnemsten seind³ und werden genand longarribe, Gonmare³, und de la miel.

Diese 3 Gouüernement, des Para, Marañon, und Siará haben in umbkreÿs $\frac{392}{2}$ meilen. und ist nicht absonderlich abgetheilet. was ein ieder haben soll. die zehenden bringen $\frac{2000}{10}$ Cronen zú 10 Realen, was geladen wird aúf schif, bringet $\frac{40000}{1000}$ Cronen, an baúmwollen. Toback. Zucker. und Holz, und andere wahren, und haben Zweÿerleÿ art Zúcker⁴, und ein gut land noch⁵ ander art zú machen: es können iährlich in diesen lándern gebaüet werden $\frac{12}{1000}$ galeonen, eine iede von $\frac{600}{100}$ last⁶, und $\frac{12}{100}$ von denen die 600 last tragen. und können geladen werden mit zúbereiteten holz, umb andere galeonen zú machen in Spanien. dann des holzes viel ist, und aúch sehr gút, und kan gebrauchet werden zú was man nür will. ein solch gebaú zú machen wird kosten $\frac{4000}{100}$ Cronen zú 10 Realen iede $\frac{100}{100}$ last. wegen des gúten kaúffs im land. kan man es die helfte geringer haben.

Brasil.

Von Cabo de Peranduba, aldar anfenget das gebiet von Brasil nach

1. Lessueste; — 2.; — 3. empieca; — 4.; — 5. virg. aj.; — 6. se dizen longarribe; — 7. virg. sup.; — 8. evalado; — 9.; — 10. virg. sup.; — 11. virg. aj.; — 12. virg. sup.; — 13.; — 14. ya dos; — 15. buenas; — 16.; — 17. fabricar; — 18. estos; — 19. toneladas; — 20. le membre de phrase qui suit est supprimé dans Lessing-Leiste jusqu'à: y pueden; — 21. virg. aj.; — 22.; — 23. porque; — 24. virg. aj.; — 25. Virg. aj.

1. Siara; — 2. Gegen Ost Süd Ost; — 3. Gommare; — 4. zwey Zucker = Mühlen; — 5. um.; — 6. Leiste s'est aperçu qu'une Last valait deux tonneladas et a corrigé Perreur p. 89 de l'éd. de 1780. aux Anmerkungen: « Tonnen, nicht Lasten, wie in der Deutschen Uebersetzung stehet. »

Sueste¹ quarenta leguas esta la fuerza² del Rio grande³ en cinco grados australes, y seriada de agun⁴ toda, y desde allý á media legua esta la Ciudad de los Reýes, que es gouuierno⁵ sugeto al Brasil, y tiene sinquenta leguas de destricto por la marina, y quatro puertos⁶ que se dizen Rio grande, Punta negra, Puerto de Busios, y Bahía fermosa⁷ de tres y quatro braças de baxamar⁸. Su commercio es interior⁹ y se compone de genado¹⁰ algodón¹¹, açucar, y ambar. A y dos ingenios de açucar¹² valen los diezmos seitecientos¹³ y cinquenta escudos, y las cargas miene mil escudos¹⁴: es gouvierno del Reý.

Rio Grande.

Sinio¹⁵ leguas deste¹⁶ instillo para el norte estansos¹⁷ baxios q. se dizen de san Roque. Sessanta leguas deste¹⁸ Castillo a les¹⁹ Nordeste está la isla de Fernan de²⁰ Norona, a dondelos²¹ Olandeses²² van hazer aqua, y refréscar de carne, que tieñe muchas, y espalmar sus baxe les²³ para ira²⁴ robar á la costa del Brasil, y a las Indias Orientales²⁵ tiene muy lindo puerto para ello —

Paraýba.

Del Rio grande al susneste²⁶ quarenta leguas esta el cabo²⁷ Blanco, y antes del quatro leguas esto²⁸ el Rio de la Paraýba y en el fuerte del cabedelo²⁹ y del a³⁰ quatro leguas por el Rio arriba la Ciudad de filipea³¹ de Nuestra Senora de las

Süd westen¹ 40 meil liget die Vestung del Rio Grande auf 5 grad gegen Süden ist ganz mit wasser beschlossen. und von dar eine halbe meil ist die. die Königs Stadt, welche unter Brasil gehöret, hat 50 meil in seinen district nach der See zú, und 4 Hafén, welche genand werden Rio grande, Púnta negra, Púerto de Búsios, und Bahía fomosa² von 3 $\frac{1}{2}$ ellen niedrig wasser. der handel ist innerhalb des lands an viehe, wolln, zúcker, und amber. Es hat zweyerley art zúcker³. die zehenden davon bringen 650 Cronen. und die ladung kömet auf 1000 Cronen, ist das gebiet des Königs.

Rio grande.

fünf meil in dieser gegend gegen Norden seind die klippen welche genand werden de San Roque. 60 meil von diesen Castel nach Nordwesten⁴ ist die Insel de Foman de Norona, da die Holländer frisch wasser holen, und auch mit fleisch sich proviantiren. dessen die Insel viel hat. bessern auch ihre schif dar aus, das sie gar über fahren können nach der küsten von Brasil, und nach den Orientalischen Indien⁵. hat auch einen guten Hafén.

Paraýba.

Von Rio grande nach Westen⁶ 40 meil liget el Cabo Blanco, und 4 meil vor denselben ist der flús de la Paraýba, und in denselben die schanz del Cabedelo, und 4 meil von dar über⁷ den strom hinaúfwerts die Stadt von Filipea: welche zú den

1. Lessueste; — 2. fortaleza; — 3. virg. aj.; — 4. aqua; — 5. gouvierno; — 6. virg. aj.; — 7. virg. aj.; — 8. baxa mar; — 9. virg. aj.; — 10. id.; — 11. algodón; — 12.; — 13. sei centos; — 14.; — 15. Sinco; — 16. desde; — 17. estan los; — 18. desde; — 19. Les; — 20. da; — 21. donde los; — 22. Olandoses; — 23. baxeles; — 24. ira; — 25. virg. aj.; — 26. Susneste; — 27. Cabo; — 28. esta; — 29. Cabedelo; — 30. de la; — 31. Filipea.

1. nach Ostsiidost; — 2. fermosa; — 3. zwey Zucker = Mühlen; — 4. nach Ostnordost; — 5. das sie, um zu rauben, nach der Küste von Brasil, und nach Ostindien fahren können; — 6. nach Süd gen Ost; — 7. eben.

Nienes¹ que es gonierno² sugeto al Brasil, y esta en seis grados, y dos tercios de grado, y tiene veinte legas de destricto por la marina, y dos puertos³ que se dizen Parayba, Bahin⁴ de la traçcion⁵ de quatro bracas de fondo de baxa mar⁶. Su comercio vale seis cientos mil escudos y se compone de açucar, tabaco, palo Brasil, algodón, y otros generos menudos⁷, Cargan en el treinta namos⁸ cada año para Portugal de los frutos de la tierra⁹, Valen los diezmos cada año diez mil escudos, lienne de cargas seis mil escudos¹⁰: Puedense fabricar cada año dos navios de a treçientas¹¹ toneladas cada uno, sin hazer daño a los ingenios, y tiene veinte y quatro ingenios de açucar.

Itamaracá

Del cabo Blanco viene y ocho leguas al susneste¹² esta el Cabo de san augustin¹³ en 9 grados: entre estos cabas en ocho grados está la Isla de Itamaraca, y en ella la Villa de Nuestra Señora de la concepcion, que es gouvierno del Conde de Monsanto¹⁴ y sugeto al del Brasil, y entre esta Villa y la Parayba ay dos¹⁵ puertos¹⁶ sin el de la Isla principal¹⁷ capaces de navios de todo fondo, que se dizen Puerto de los franceses¹⁸, y Catuama¹⁹ tiene treze leguas de destricto por la marina: Vale su comercio trezientos mil escudos, y se compone de lo mismo²⁰ que el dela Parayba, a donde²¹ y a Pernambuco²² van los frutos a cargar²³, y aqui cargan solamente quatro navios para Portugal al año de a ciento y veinte toneladas cada uno²⁴, valen los diezmos siete mil

land Brasil gehöret. lieget auf $6\frac{2}{3}$ grad, und hat 20 meil in umbkreÿs, nach der Seekant, und $\bar{2}$ Hafen. welche genand werden Parayba, und Bahia de traçcion, hat $\bar{4}$ ellen tief wasser. die handlung bringet $\frac{m}{600}$ Cronen, und ist von Zúcker, Toback, Brasilisch Holz, baúmwollen, und andere kleine wahren. Sie beladen 30^1 schif iährlich vor Portúgall von den frúchten des landes. die Zehenden kómen iährlich auf $\frac{m}{10}$ Cronen, von den ladúngen 6000 Cronen. Es können iährlich gebaüet werden $\bar{2}$ schif ein iedes von 300 last, und thút der Hólzúng keinen schaden, es hat auf $\bar{24}$ erley art Zúcker².

Itamaraca.

28 meil von Cabo Blanco nach Súdwesten liget el Cabo de San Augústín auf 9 grad. Zwischen diesen beeden auf 8 grad liget die Insel von Itamaraca, und auf derselben das Schloss Unserer lieben fraüen der Empfengnú, welches besizet der Ghraff de Monsanto, und gehöret zu Brasil. zwischen diesen Schloss und la Parayba hat es $\bar{2}$ Hafen ohne den von der fürnemsten Insel³, und können schife darinnen ligen, so gros sie auch sein mögen, und werden genand der Hafen der Franzosen, und Catuama⁴, begreift $1\bar{3}$ meil in district, nach der Seekant. der Handel bringet $\frac{m}{300}$ Cronen. und hat oben⁵ die wahren. welche da hat der Flúss Parayba, an welchen ort. wie auch zú Pernambuco sie die frúchte einladen. und hier laden núr $\bar{4}$ schif iährlich vor Portúgal, von $\bar{40}$ last

1. naciones; — 2. gouvierno; — 3. virg. aj.; — 4. Bahia; — 5. virg. aj.; — 6.; — 7.; — 8. naves; — 9.; — 10.; — 11. treçienta; — 12. Susneste; — 13. Augustin; — 14. virg. aj.; — 15. ay dos. — 16. virg. aj.; — 17. id.; — 18. Franceses; — 19. Catuaina; — 20. virg. aj.; — 21.; — 22. id.; — 23.; — 24...

1. 20; — 2. auf 24 Zucker-Múhlen; — 3. ohne dem fürnemsten der Insel; — 4. Catuaina; — 5. eben.

escudos al año, y tiene de cargas none cientos escudos a l'año¹, tiene deze ocho ingenios de açucar², pueden fabricar cada año des³ baxelles de atrezientas⁴ toneladas.

Pernambuco.

Quatro leguas para el sur⁵ de la Villa de Nuestra Senora de la conception⁶, está la Villa de Olinda, cabeça⁷ del Gouvierno de Pernambuco, que es de Duarte, de Albuquerque.⁸ y mas al sur⁹ una legua supuerto¹⁰ en ocho grados y medio, y se dize el Arrecife¹¹ de tres braças de fondo¹² todo es sugeto al Gouierno del estado del Brasil¹³: Tienne sinquenta leguas de distrito¹⁴, su commercio se compone de lo mismo¹⁵ quuel¹⁶ dela¹⁷ Paraýba, y Itama, raçã¹⁸ y e estima cada año en dos millones y medio sin los retornos¹⁹ solo de los frutos de la tierra, porque tienne ciento y sinquenta ingenios de açucar²⁰, y valen los diezmos sinquenta mil escudos al año, y tienne de cargas quarenta y cinco mil escudos²¹. Cargan para Portugal todos los años.

Ciento y Viente²² baxelles de a ciento y viente toneladas²³: Del Cabo de San Augustin quarenta leguas al Sudueste quarta del sur está el Rio de San Francisco en diez grados y medio, y en esta Costa muchos Rios²⁴, los Principales²⁵ son siete, que se dizen, Pouicari²⁶, Una legua del a leste²⁷ está²⁸, la Isla de san Alexa, Rio Serinaem una²⁹ Rio fer-

ein iedes schif, die Zehenden kómen jährlich auf $\frac{7000}{1000}$ Cronen, und die ladung bringet $\frac{900}{1000}$ Cronen jährlich. es hat 18 erley art Zúcker¹. es können gebäuet werden jährlich schif² von 300 last.

Pernambúco.

Vier Meil nach Süden von den Schloss Unserer I. frauen der Empfengnis ist das Castel de Olinda, da sich anfenget das gouúernement von Pernambuco³, welches gehóret dem Dúarte de Albuqúerqúe, und besser nach Süden 1 meil ist der hafén auf $8\frac{1}{2}$ grad, und wird genand el Arrecife. hat auf $\frac{3}{10}$ ellen grund. gehóret ganz zu den Gouúernement von Brasil, hat $\frac{50}{100}$ meil in úmbkreys. der Handel ist eben der. welcher ist zu Paraýba, und Itama⁴, wird jährlich geschetzet auf $2\frac{1}{5}$ million, ohne was zu rück komest⁵, nur allein von⁶ den frúchten des landes. es hat hundert und fünfzigerley art Zúcker⁷. die Zehenden kómen auf $\frac{m}{50}$ Cronen des Jahrs, die ladung auf $\frac{m}{13}$ Cromen. Es werden vor Portugall beladen $\frac{120}{100}$ schif, von $\frac{120}{100}$ lasten. Von Cabo de S. Augústin $\frac{40}{100}$ meil nach Süd=Westen von⁸ Süden ist der flús von S. Francisco⁹ auf $10\frac{1}{2}$ grad, und an solcher Küsten hat es viel flús=der fürnemstem sind⁷. welche genand werden Pouicari¹⁰ eine meil von dar nach Westen¹¹ ist die Insel von San Alexa, Rio Serinaem, Rio fermoso, Santo Antonio, Miri¹², Santo Antonio a Sú¹³, Camaragibe. und nahe dabeý el Rio San Francesco, welcher $\frac{1}{4}$ meil breit ist,

1. al. año; — 2.; — 3. diez; — 4. a trezientas; — 5. Sur; — 6. Conception; — 7. cabeça; — 8. Albuquerque; — 9. Sur; — 10. su puerto; — 11. virg. aj.; — 12.; — 13.; — 14.; — 15.; — 16. que, quel; — 17. de la; — 18. Itamaracá; — 19.; — 20.; — 21. escuidos; — 22. todos los años ciento y veinte...; — 23.; — 24.; — 25. principales; — 26. Poicari; — 27. Leste; — 28. virg. sup.; — 29. Rio Serinaem, Rio fermoso.

1. 18 Zucker = Mühlen; — 2. jährlich 10 schiff; — 3. die Hauptstadt des Gouvernements von Pernambuco; — 4. Itamarika; — 5. ohne was zurück kommt; — 6. bey.; — 7. hundert und fünfzig Zucker = Mühlen; — 8. gen. — 9. S. Francesco; — 10. Poicari; — 11. Osten; — 12. Santo Antonio Miri; — 13. Santo Antonio Guacu.

moso, Santo Antonio Miri, Santo Antonio a su¹ y Camaragibe² y luego dreho Rio San Francisco³ qui tiene quatro leguas de ancho, y en el acaba el dstricto de Pernambuco, y todos estos Rios no son cupazes⁴ de tener en si baxales⁵ parq.⁶ tiennen poco fondo.

Sirigipe del Rey.

Del Rio San Francisco viene leguas a Suedeste y quarta al Vueste esta Sirigipe del Rey enonze⁷ grados australes⁸ y en el Rio de la Ciudad de San Christoual, que es gobierno del Rey y sugeto a del Brasil, y en esta Costa⁹ es la ensenada, que se dize de Unzia barriles¹⁰ muy nombrada por su peligro¹¹ tiene quarenta y miene leguas de dstricto par la marina¹², su comercio se compone de tabaco, ganado, algodon¹³, tiene unas minas de metal¹⁴ que es entre plata y estano, que se dize tutunaya¹⁵, los diezmos van incluydos con los de la Bahía de todos Santos, tiene de cargas quinientos escudos.

Bahia de Todos Santos.

De Sirigippe del Rey treinta y sinco leguas al Sud = ueste esta la Bahía de todos los Santos¹⁶ cabeça del estado del Brasil, que¹⁷ es el Rey¹⁸ de la punta de San Antonio una legua al Norte esta la Cuidad del Salvador entrece grados australes¹⁹ y desde la dicha punta san Antonio²⁰ seis leguas al Sudueste quarta al Veste, que es lonnicho de la boca de la Bahía²¹ haze la punta

und bey denselben höret aúf das Land von Pernambuco, und alle dise flüs können keine schif lassen, weilen sie wenig gründ haben.

Sirigipe del Rey.

20 meil von Rio S. Francesco nach Südwesten, zú¹ Westen liget Sirigipe del Rey aúf 8 grad Südverts, und an den Flüs die Stadt von S. Christoual, welche die Residenz ist des Königs², und gehöret zu Brasil, an diesen Küsten ist der búsen so genand wird Unzia barriles³, sehr berühmt, wegen der gefahr hat. 40 meil in úmbkreys nach der Seekant. der Handel so geführet wird, ist von Toback, viehe, Baumwollen, es hat aúch einige Bergwerk. ist halb silber und halb Zin, wird genand tütúnaga⁴, die Zehenden werden eingeschlossen mit denen von Bahía de todos Santos, die Ladúng bringet 500 Cronen.

Bahia de todos Santos

Von Sirigippe del Rey 35 meil nach Südwesten liget la Bahía de todos los Santos und fenget sich an das land von Brasil, und ist el Rey de la punta de San Antonio⁵. I Meil nach Norden ist die Stadt del Salvador, auf 13 grad gegen Süden und von gedachter spiz San Antonio 6 meil nach Südwesten welches die Hölung ist von der mündung de la Bahía, machet die spize abweichen⁶,

1. Santo Antonio guacu; — 2. virg. aj.; — 3. Francesco; — 4. capaces; — 5.; — 6. porque; — 7. en onze; — 8.; — 9. costa; — 10.; — 11. periglio; — 12.; — 13.; — 14.; — 15. Tutunaga; — 16.; — 17. qué; — 18.; — 19.; — 20. id.; — 21. id.

1. gen; — 2. welche ein Gouvernement des Königs ist; — 3. Unzia Barriles; — 4. Tutunaga; — 5. ... la Bahía de Todos los Santos, das Haupt-Gouvernement von Brasil, welches dem Könige gehört. Von der Spitze de San Antonio, 1 Meil etc.; — 6. Le traducteur ancien avait lu, au lieu de Tinharé, desviarse, et Lessing-Leiste, n'y comprenant rien, modifient: und von gedachter Spitz San Antonio bestimmen 6 Meilen nach Südwest gen West, quer über die Mündung gemessen, die Breite der Bay.

de finare¹ ^{1a} y en esta costa esto² el Rio Japacura³ y el Rio Real, y la torre de gracia de a Villa⁴, y unas d'unas⁵ d'arena⁶ blanca, a que se dize Savanas⁷ y una Isla⁸ que se dize Iapoam⁹ y cerca della el Rio Vermeio, tiene quarenta leguas de districto por la marina, dos puertos, el principal de seis bracas de baxamar, el oltro se dize Ioagripe¹⁰, tiene poco fondo¹¹ su comercio se compone de açucar¹² tabacor¹³ algodón, palo Brasil¹⁴, y incavanda¹⁵ ambar¹⁶ aziete de Valenas, y se estiman en dos millones¹⁷ de que cargan cada Año¹⁸ ochenta baxelles de a ciento y viente toneladas cada uno¹⁹: A y ochenta ingenios de açucar²⁰: Valen los diezmos sessenta mil escudos, en que van incluydos los de los demas gobiernos del Sur²¹: Puedese fabricar cada año en la Bahia una nao de la²² India, o quatro²³ Galeones de a ochocientas toneladas cada uno²⁴ sin dano²⁵ a los ingenios.

Isleos.

De la punta de Tinare veinte y cinco²⁶ leguas al Sur en catorze grados, y dos tercios de grado²⁷ esta la villa de san Iorge, que el del gobierno de los Isleos de francisco²⁸ de Sa á²⁹ de Meneses, y en estas veinte y sinquo³⁰ leguas esta el morro de San Paulo, y el iamamu³¹ tienne sinquenta leguas d.³² districto, tres puertos capazes de navios de quatrocientas toneladas, y se

und auf dieser küsten ist der flús Japacúra¹, und Rio Real, und der Thúrm de la gracia eines Schlosses, und einer be y den andern von weissen sand², daher es genand wird Savana, und eine Insel, welche genand wird Iapoam³, und úmb derselbige⁴ der flus Vermejo, hat $\overline{40}$ meil in Begriff nach der Seekant zú, $\overline{2}$ hafén, der fürnemste von $\overline{6}$ ellen niedrig wasser. der andere wird genand Ioagrine⁵, hat wenig gründ. die handlung ist von Zúcker, Toback, baúmwoll, Brasilienholz⁶, amber, óhl von Valenas⁷, und wird geschezet auf $\overline{2}$ million. Davon laden sie jáhrlich 80 schif von hundert und zwanzig last ein iedes. Es hat $\overline{80}$ erley art Zúcker⁸. Die Zehenden kómen auf $\frac{m}{60}$ Cronen, damit auch eingeschlossen sind die von der Regierung gegen Süden. Es kan jáhrlich gebaúet werden in Bahia ein schif von Indien, oder $\overline{4}$ galeonen von $\overline{800}$ last ohne schaden der Hólzúng.

Isleos.

Von der Spiz de Tinare $\overline{25}$ meil nach Süden, auf $14 \frac{2}{3}$ grad ist das Schloss von St. Ghörg⁹ welches ist von der Regierung de los Isleos, de Francisco de Sa. oder von Meneses. $\overline{25}$ meil davon ist, der fels von St. Paúl. und Camama¹⁰. der Begriff ist von $\overline{50}$ meilen und hat $\overline{3}$ Hafén: welche schif von $\overline{400}$ last herbergen können, und werden genand tambe, peytepe¹¹. der Handel wird getrie-

1. Évidemment, il faut lire : que es lo ancho de la boca de la bahia, hay la punta de Tinharé; — 1.º; — 2. esta; — 3. Tapicura; — 4. Garcia de Auila; — 5. dunas; — 6. de arena; — 7.º; — 8.º; — 9. Tapoam; — 10. leguaripe; — 11.º; — 12.º; — 13. tabaco; — 14. virg. sup.; — 15. incaranda; — 16.º; — 17. id.; — 18. año; — 19.º; — 20. id.; — 21. id.; — 22. dela; — 23. o quatro; — 24.º; — 25. daño; — 26. Sinco; — 27.º; — 28. Francisco; — 29. ó; — 30. cinco; — 31. Camamu; — 32. de.

1. Tapicura; — 2. und der Thurm de Garcia de Avila, und einige Dünen von weissen Sand; — 3. Tapoam; — 4. dieselbige; — 5. Ieguaripe; — 6. Lessing-Leiste, qui lisent *incaranda* dans le texte castillan, se sont bien gardés de traduire ce terme, omis par l'ancien traducteur; — 7. von Wallfischen; — 8. 80 Zucker = Mühlen; — 9. von St. Górgé; — 10. Camamu; — 11. Tambe Pecitepe.

dizen Isleos, tam be pecitepe¹: Su comercio interior² se compone de açucar, palo Brasil³ tabaco, algodón, y harinas de palo deq.⁴ se haze el casane⁵, quatro ingenios de açucar⁶ y quinientos escudos de Cargas⁷ Puedense fabricar⁸ cada año⁹ quatro Galeones de a quatrocientas toneladas cada uno, sin daño¹⁰ a los ingenios —

Puerto Seguro.

Delos¹¹ Isleos treinta y cinco leguas al sur está puerto seguro¹², y en dicho puerto se hazen tres Rios todos capazes de baxeles de todo fondo, porq.¹³ tienne diez braças¹⁴ de baxamar¹⁵ el uno sellama¹⁶ santa Crux¹⁷ donde estubo la poblacion antiga¹⁸ Lo del medio está la poblacion nuova, y en medio deste Gobierno de puerto¹⁹ Seguro q'²⁰ esta en deziseis grados y medio (: ²¹ y es de Don Alfonso de Lencastre Hermano²² del Ducque de Aveiro²³ y tienne en el titulo de Marques:) y los Isleos²⁴ ay tres Rios, el uno se dize Rio grande, Curiruiq.²⁵, Santo Antonio, tiene cinquenta leguas de drectrio por la marina²⁶, su comercio es de algodón, tabaco, y maderas y palo Brasil, tiene quinientos escudos²⁷ de Curgas²⁸. Puedense fabricar cada Año²⁹ quatro Galeones de a ochocientas toneladas cada Uno³⁰, y su gobierno es sugeto al del Brasil.

Espirito Santo.

De Puerto Seguro Viente y cinco leguas al Sur está del³¹ Cabo de Corumbabo, y del dicho Cabo treinta

ben von Zúcker, Brasilien holz. Toback; und baumwollen, auch sand¹ von Brasilien holz. es hat viererley art Zúcker². die ladung bringet 500 Cronen. Es können jährlich gebäuet werden 4 Galeonen zú 400 last. ein iedes. ohne schaden der holzung.

Puerto Seguro.

35 meil von Isleos nach Süden ist der Hafen Segúro, und in diesen Hafen samlen sich 3 flüs, darinnen ligen können schif von allerley grösse. denn die tiefe ist 10 ellen wasser. der eine wird genand Santa Crúx, da die alte colonien gewesen seind. in der mitte seind die neüe Colonien, und mitten in land ist der Hafen Púerto Segúro liget aúf 16 $\frac{1}{2}$ grad, und gehöret dem Don Alfonso de Lancastre. so ein Bruder ist des Herzogs de Aveiro, und hat den titre eines Marggraffen. wie auch los Isleos, begreiff in sich 3 flüs. der eine wird genand Rio grande. Búrirúiqúe³, Santo Antonio, hat 50 meil in Begriff. nach der Seekant. die Handlung ist von baumwollen, Taback, bretern, und Brasilisch holz, die ladung bringet 500 Cronen. Es können jährlich gebäuet werden 4 Galeonen, von 800 last eine iede, die Regierung gehöret zu den land Brasil, und ist derselben unterworfen.

Espirito Santo.

25 meil nach Süden von Púerto Segúro ist el Cabo de Corumbabo, und 35 meil von dar nach Süd zú

1. Tambe, Pecitepe; — 2. interior; — 3.; — 4. deque; — 5. virg. sup.; — 6.; — 7.; — 8.; — 9. anno; — 10. danno; — 11. De los; — 12. Puerto Seguro; — 13. porque; — 14. braças; — 15.; — 16. se llama; — 17.; — 18.; — 19. Puerto; — 20. q' supprimé; — 21. (: — 22. Germano; — 23.; — 24. de Marques, y los Isleos;); — 25. Curiruique; — 26.; — 27. scudos; — 28. Cargas; 29. Anno; — 30. uno; 31. el.

1. Mehl; — 2. vier Zucker=Mühlen; — 3. Curiruique.

ÿ cinco leguas al surquarta¹ al Sudueste en veinte grados está La² Villa de Corumbabo del Gouierno³ del Espirito Santo, que es de Francisco de Agniar continuo sugeto al del Brasil, y en medio de estos dos gouiernos⁴ está el Rio de las Caranelas, tiene quarenta leguas de distrito por la marina⁵ un puerto del mismo nombre⁶ ÿ otro del Rio de las Caranelas⁷: Su⁸ comercio se compone de açucar, tabaco, algodón⁹ ÿ maderas, cargan ocho navios de ciento ÿ veinte toneladas cada año, aÿ ocho ingenios de açucar, vale el comercio ciento y cinquenta mil escudos al año. Puedense fabricar quatro baceles de a ciento ÿ cinquenta toneladas cada uno: Sessenta leguas al Vues sudueste nÿ unas minas de esmeraldas.

Rio de Enero.

Del Espirito Santo quarenta ÿ cinco leguas al Sur está el cabo de San Thome en veinte ÿ dos grados ÿ medio. Del Cabo de San Thome veinte ÿ dos leguas al Sudueste quarta al sur está el Cabo pio¹⁰, quinze leguas a Vesté está el Rio de Enero en la misma altura, es gouierno¹¹ sugeto al del Brasil. La ciudad se llama¹² San Sebastian, tiene treinta leguas de dstricto, su puerto capaz para navios de todo fondo¹³, su comercio vale quinientos mil escudos, ÿ es de açucar, tabaco, conserva de Membrillos, y gen gibre¹⁴, palo Brasil Maderas, ganado, ÿ harinas de palo, que van para Angola¹⁵, Cinco mil Escudos de Carga: Seisenta ingenios de açucar: Cargas inda¹⁶ Año Viente¹⁷ ÿ cinco navios de

Südwesten¹ aúf 20 grad liget das Castel de Corumbabo únter der Regierung del Espirito Santo gehöret Francisco de Agüiar² welcher ein vasall ist von den Land Brasil. mitten únter³ diesen beiden Góuvernementen ist der flús de las Caranelas⁴. hat $\overline{40}$ meil in úmbkreÿs nach der Seekant. der Hafen hat eben diesen Nahmen, und noch einen andren an den flús de las Caranelas⁵. die Handlung ist von Zúcker, Toback, baúmwollen, und bretern. sie laden iährlich 8 schif von $\overline{120}$ last ein iedes. es hat 8 erleÿ art Zúcker⁶. der Handel bringet iährlich $\frac{m}{150}$ Cronen. Es können $\overline{4}$ schif gebaüet werden, von $\overline{150}$ last ein iedes. 60 meil nach West Südwesten, seind einige Smaragdgrúben.

Rio de Enero.

$\overline{45}$ meil des Espirito Santo nach Süden liget el Cabo de San Thome auf $22 \frac{1}{2}$ grad. $\overline{22}$ meil von Cabo de San Thome nach Südwesten liget el Cabo pio⁷, $\overline{15}$ meil nach Westen ist der flús de Enero, auf derselben höhe. gehöret zú der Regierung von Brasil. Die Stadt wird genand San Sebastian, hat $\overline{30}$ meil in úmbkreÿs, in den Hafen können einlauffen allerleÿ schif. die Handlung bringet $\frac{m}{500}$ Cronen. und ist von Zúcker, Toback, Qúiten, Conserv, und Ingwer, Brasilien Holz, breter, schäferreÿ, und sand⁸ von Brasilien Holz, wird nach Angola geschicket, $\overline{5000}$ Cronen treget die Ladung. hat 60-erleÿ art Zúcker⁹, es werden iährlich geladen $\overline{25}$ schif, von $\overline{120}$ last. Es können iährlich gebaüet werden 6

1. Sur quarta; — 2. la; — 3. gobierno; — 4. gobiernos; — 5.; — 6.; — 7. Caravelas; — 8. su; — 9.; — 10. Frio; — 11. gobierno; — 12. se llama; — 13.; — 14. gengibre; — 15.; — 16. cada; — 17. veinte.

1. gen West; — 2. Agniar; — 3. zwischen; — 4. Carevelas; 5. id.; — 6. Zucker=Mühlen; — 7. Frio; — 8. Mehl; — 9. 60 Zucker=Mühlen.

a ciento y Viente — toneladas¹; Puedense Tabricar cada Año² seis galones deseiscientas³ toneladas⁴, cada Uno⁵ sin daño a los ingenios.

*Angla de los Reÿes*⁶.

O Santo Amaro.

Del Rio de Enero quaranta leguas al Veste⁷, quarta al Sud= ueste esta Curúpare, y antes del Veinte⁸ y dos Leguas esta el Angla de los Reÿes, y alli la Villa de neustra⁹ Senora de la Concepcion, que es Un¹⁰ gonierno¹¹ poco poblado, por otro nombre se dize de santo amaro¹², de la Condeça de Vimicro¹³ sugeto al del Brasil, esta en Viente y tres grados, y medio, tiene dieziseis¹⁴ — leguas de destricto, y dos puertos para pequenos baxeles¹⁵ que se dizen Tojuca¹⁶ Paratubú¹⁷, en la Angla de los Reÿes van a Espalmar¹⁸, y Refrescar¹⁹ los enenemigos²⁰ que ban para el sur, notienemas comercio en l'anchas²¹ que con el Rio de Enero y S. Vicente, el qual se compone de harinas de palo, maderas, ganados y otras menudencias²².

San Vincente.

De Curupare doze leguas a Venste quarta al Sudueste esta el gonierno²³ de San Vincente y la Villa quése²⁴ dize de Santos en Viente y quatro grados, y ún tercio²⁵ doxe leguas a Lueste²⁶ desta Villa de santos estan los sierras²⁷ de Paranapiacaba en la cumbre y slano dellas esta La Villa desamb²⁸ Pablo, donde estan Unas²⁹ minas deoro³⁰ muy buenas, y se saca poco por la pereza de la

galeonen von 600 last eine iede: ohne schaden der hölzung.

Angla de los Reÿes

oder Santo Amaro.

40 meil von Rio de Enero nach Westen zú Südwesten¹ liget Curúpare, únd 22 meil vorher el Angla de los Reyes, únd daselbst das Schloss Unserer I. Fraúen der Empfengnú. ist ein land so nicht gar volckreich ist, wird sonsten genand Santo Amaro an der Ghraffschaft de Vimicro, so liget unter Brasil, liget auf 23 $\frac{1}{2}$ grad, hat 16 meil in begriff, und 2 hafen vor kleine schif, welche genand werden Tojúca, Parasúbu². Auf Angla de los Reÿes werden die schif ausgebessert, und mit proviant versehen, welche nach Süden gehen, sie haben keinen handel in die weite, als núr mit Rio de Enero únd S. Vincente. der handel wird getrieben von sand von Brasilien holz, von brethern, únd viehe, und andern geringen wahren.

*San Vincente*³.

12 meil von Cúrupare nach Westen zú Südwesten liget das land von San Vincente, únd das Schloss so genand wird de Santos auf 24 grad. $\frac{1}{2}$ 12 meil von diesen Schloss nach Westen ligen die lánden von Parana piacaba⁴. auf der spize ist das schloss de San Pablo, daselbst Goldgrúben sind, und wird wenig herausgebracht wegen der fáltheit der leút, so da wohnen, únd ist das

1. ciento y veinte tonelada; — 2. Anno; — 3. de seiscientas; — 4. virg. sup.; — 5. uno; — 6.; — 7. virg. sup.; — 8. veinte; — 9. nuestra; — 10. un; — 11. gouierno; — 12. Santa Amaro; — 13. virg. aj.; — 14. virg. sup.; — 15. virg. aj.; — 16.; — 17. Garatuba; — 18. espalmar; — 19. refrescar; — 20.; — 21.; — 22. menadencias; — 23. gouierno; — 24. que se; — 25.; — 26. al Veste; — 27. stan los sierres; — 28. de san; — 29. unas; — 30. de oro.

1. gen Süd.; — 2. Tojuca, Garatuba; — 3. San Vincente; — 4. Paranapiacaba.

tierra y es elmas¹ subido que se sabe : este gobierno² de San Vicente es del Conde de Monsanto³ tiene doze legnas⁴ de dstricto⁵ trespuertos⁶ que se dicen San Vicente, Capinari⁷ y Bertioga⁸ todos capaces de nanios⁹ de todo fondo, porgne tienen¹⁰ seis, ocho y diez bracas de fondo de baxa mar¹¹, Puedense fabricar cada año en ellos seis Galeones de a ocho — ¹²cientos toneladas¹³ cada uno¹⁴, Carganen el doze navios para Angola, y la costa del Brasil de los frutos dela tierra, que son trigo, açucar¹⁵ conservas de todo genero¹⁶ algodón, y Liencos¹⁷ del para todo servicio, hierro, y muchas carnes¹⁸ vale su comercio sinquenta mil escúdos, y de Cargas quinientos escudos, tiene dos ingenios de açucar¹⁹, tres herrerias²⁰,

Cananea.

De San Vicente treinta y tres leguas al sudueste²¹ esta el gobierno de la Cananea, su pueblo en Viente²² y cinco grados australes, tiene quarenta leguas de dstricto, un puerto²³ que se dize Incaduará²⁴ capaz de baxeles de ciento y sinquenta toneladas, y es de la Condeça²⁵ de Vinverro²⁶ súgeto al del Brasil, esta poco poblado, y assy nu le²⁷ poco su comercio, que nolo²⁸ tiene Mas²⁹ que con³⁰ san³¹ Vicente, y se compone de algodón, tabaco, harinas de palo, carnes, y pescado, de que es muy ferril³², no tiene mas cargas, que lo que se dá a un Clerigo³³, Puedense fabricar cada año³⁴ seis

beste gold so man weis. dieses land de San Vincente ist des Ghraffen von Monsanto, hat $\overline{12}$ meil in district, und $\overline{3}$ hafen, welche genand werden San Vincente, Capinari¹ und Bertioga können dar allerley schif einlauffen. haben 6, 8, und 10 ellen gründ im wasser. Es können iährlich gebaüet werden $\overline{6}$ galeonen von $\overline{800}$ last. ein iedr. Es werden $\overline{12}$ schif geladen nach Angola, und der küste von Brasil, von den fruchten des landes, welche da seind getreid. zúcker conserv. von allerley art. baúmwoll. und leinwand. aúf allerley art. eýsen und viel fleisch. die handlng wird geschezet auf $\frac{m}{50}$ Cronen², die ladung $\overline{500}$ Cronen. es hat zweyerley art zúcker³.

Cananca⁴.

$\overline{33}$ meil von San Vincente nach Süd westen ist das land de la Cananca⁵, auf $\overline{25}$ grad, hat $\overline{40}$ meil in begriff, einen hafen genand Incadúara und können dar einlauffen schif von $\overline{150}$ last. und gehöret der Ghräffin von Vinveiro, ist únter Brasil, und nich volckreich, und hat dahero wenig handel. núr allein mit San Vincente und ist der handel von baúmwollen Toback, sand⁶ von Brasilien holz, fleisch, und fische- rey. davon es aber fleissig⁷ hat. es wird nicht mehr geladen aúf schif. Als was man einem Gheistlichen giebt, und zukömen lest. Es können iährlich gebaüet werden 6 patachen

1. el mas; — 2. gouierno; — 3. s inférieur supprimé et remplacé par ; ;
4. leguas; — 5. ; — 6. tres puertos; — 7. Capiuari; — 8. ; — 9. nauios; —
10. tener; — 11. baxamar; — 12. — sup.; 13. ; — 14. .; — 15. ; — 16. ; —
17. lienços; — 18. ; — 19. acucar; — 20. virg. sup.; — 21. Sudueste; — 22. viente; —
23. puerto; — 24. ; — 25. Condeça; — 26. ; — 27. y assyna le; — 28. no lo; —
29. mas; 30. con sup.; — 31. San; — 32. fertil; — 33. ; — 34. ano.

1. Capiuari; — 2. $\frac{10}{50}$ Cronen; — 3. zwey Zucker = Mühlen; — 4. Cananea; —
5. id.; — 6. Mehl; — 7. einen grossen Ueberfluss.

pataches¹ o Carauallas² de ciento y sinquenta toneladas, porque tienne maderas de todo Genero para ellos³.

San Anna.

De la Cananea setenta leguas al sudulste⁴ en Viente y nuene⁵ grados australes esta el Rio⁶ y tierras de Upana⁷, y antes del en Viente y siete grados está otro gonierno⁸, que se dize Santa Ana⁹, y se llama¹⁰ la tierra de los pactos¹¹, tiene quarenta leguas de dextricto por la marina, dos puertos para base eles¹² de duzientas toneladas que sedizen., Baisaga sur¹³, y súparabu¹⁴, es del Conde de Monsanto que la empieca agora a poblar des de san Vicente, conqui en tiene solamente¹⁵ comercio¹⁶, Puedense en el fabricar cada año seis nauios¹⁷ de a ducientos toneladas cada Uno¹⁸, Aqui ay muchos Indios naturales de la tierra¹⁹ nuestros amigos, la maýor parte dellos podrian ser de mucha Utilidad²⁰ assy para ellos, como para los²¹ Espano les²² su amistad y conservacion.

UPAVA.

Noventa y seis leguas al sudueste²³ quarta del sur²⁴ esta el Rio grande entreinta y²⁵ dos grados australes, es angosto²⁶ a la boca con poco fondo, y muy ancho a la tierra ad entro, y sessanta leguas por el ariba ny²⁷ Unas²⁸ minas decobre²⁹ de mucha importancia, y toda esta tierra de la Cananea hasta el Rio de la Plata³⁰ que son duzientas y treinta y quatro

oder Carauellen¹ von 150 last. dann es holzung hat an allerley art.

Santa Anna.

70 mil de la Cananca² nach Südwesten auf 29 grad liget der flüss und das land von Upana³, und vor denselben auf 27 grad ist ein ander land, welches genand wird Santa Anna, und Sellama, das land de los pactos⁴ hat 40 meil in ümbkreys nach der Seekant, 2 hafen vor schif von 200 lasten, und werden genand Baisaga Súr⁵. und Súparaba, gehört dem Ghraffen de Monsanto, der es nun erst bewohnt macht von San Vicente, mit denselben land hat es allein gewerb. Es können jährlich gebäuet werden 6 schif von 200 last ein iedes hier hat es viel geborne Indianer so únsrer freund seind, die meiesten kóndten núzen schafen, so wol vor sich, als vor die Spanische. wann sie freúnd bleiben.

Upaúa 7.

96 meil nach Südwesten ist el Rio grande. auf 32 grad, ist eng in den münd, und hat wenig grúnd, aber sehr weit nach den land hinein, 60 meil hinauf hat es Kúpfber werck die da reich seind. das ganze land de la Cananca⁸ biss zu den flús de la Plata, so da seind 234 meil nach der Seekant ist sehr volckreich von gebornen Indianern. und die

1. petaches; — 2. Caraucles; — 3. virg. sup.; — 4. Sudueste; — 5. nueue; — 6.; — 7. Upaúa; — 8. gouierno; — 9. Aña; — 10. se llama; — 11. Pactos; — 12. baxeles; — 13. que se dizen Baisaguazu; — 14. Suparaba; — 15. Solamenta; — 16.; — 17. nauios; — 18. uno; — 19.; — 20.; — 21. paro los; — 22. Espanoles; — 23. Sudueste; — 24. Sur; — 25. en treinta y; — 26. angosta; — 27. ay; — 28. unas; — 29. de cobre; — 30.,.

1. Caravellen; — 2. Cananea; — 3. Upava; — 4. ... Santa Anna. Es heisst das Land de los Pactos; — 5. Baisaguazu; — 6. ...ein jedes. Hiergiebt es viel...; — 7. Upava; — 8. Cananea.

leguas de distancia por la marina¹ es muy poblada de Indios naturales de la tierra, y los mas dellos no son domesticos, pero seria facil traellos a nuestra amistad con grande numero de la cultibacion de sus almas.

Des de el Rio grande setenta leguas al sedueste² en treinta y cinco grados esta el cabo³ de Maldonado por estar, enfrente⁴ de la Isla de Maldonado a qui acaban las tierras⁵ del Brasil y Principia⁶ la boca del Rio dela plata, que es y a gobierno⁷ del Peru.

Del cabo de Maldonado quarenta y seis leguas al sudueste⁸, que es la⁹ boca del dicho Rio dela¹⁰ Plata esta el cabo¹¹ de San Antonio en treinta y seis grados y medio. Y del dicho cabo¹² de Maldonado treinta leguas a sueste¹³ esta Montenido¹⁴ porel Rio de la Plata arriba.

De Monte nideo¹⁵ treinta leguas al neste¹⁶ quarta al sudo este¹⁷ atranessando¹⁸ el Rio esta la Cuidad¹⁹ de Buenos Aires en la tierra dela²⁰ banda del sur²¹ del dicho Rio en treinta y seis grados²² es el Perú.

meisten seind wild, doch konden sie leichtlich zu was gezogen werden mit grossen vortheil. und erbawung ihrer Seelen.

70 meil nach Südwesten¹ auf 35 grad liget el Cabo de Maldonado. weiln es liget gegen der Insel de Maldonado über². hier endiget sich das land von Brasil, und fenget an der münd des flusses de la plata, welcher gehöret zu den land del Perú!

46 meil von Cabo de Maldonado nach Südwesten, da der münd ist des flusses de la Plata liget el Cabo de San Antonio auf 36 $\frac{1}{2}$ grad. und 30 meil von Cabo de Maldonado nach Südwesten Montenido³. hinaufwärts gegen den flüs de la Plata, 30 meil von Montenido nach Westen zu Süden. und fliesset aber quier der flüs, liget⁴ die Stadt de Buenos Aires gegen Süden von⁵ den flüs, auf 36 grad liget Perú⁶!

Nous avons noté que Lessing attribuait gracieusement à Leiste la correction de « quantité » des « absurdités » de l'ancienne traduction allemande, mais qu'il avait cru devoir formuler une prudente réserve. Leiste, ajoutait-il, ne se pique pas, dans sa modestie, d'avoir supprimé toutes les fautes du vieux texte¹. Cependant, il ne citait qu'une seule des corrections de Leiste : *Ingenios de Azúcar*, que le traducteur primitif rendait par *Arten Zucker*, et qui a été, en effet, rectifié en *Zuckermühlen*. Leiste nous a, d'autre part, confessé comment il s'était

1. ; — 2. Sudueste; — 3. Cabo; — 4. enfunte; — 5. las Tieras; — 6. principia; — 7. gobierno; — 8. Sudueste; — 9. a; — 10. de la; — 11. Cabo; — 12. Cabo; — 13. Sueste; — 14. Monteuido; — 15. Monte uideo; — 16. Veste; — 17. Sudueste; — 18. atrauessando; — 19. Ciudad; — 20. de la; — 21. Sur; — 22. .

1. 70 Meil von Rio grande nach Südwesten; — 2. aber; — 3. Montevideo; — 4. ...zu Süden, quier über den Fluss, lieget...; — 5. bey; — 6. ... auf 36 Grad, und gehört zu Peru.

1. Vorbericht, p. 12... «Ob er sich schon nicht vermisst, dergleichen Vergehungen alle gehoben zu haben.»

aperçu que *ingenio de azúcar* ne pouvait point signifier : *Art Zucker*. Dans les *Anmerkungen* de l'édition de 1780, il écrit p. 87 : *Der deutsche Uebersetzer hat hier und in dem folgenden Ingenio durch Arten übersetzt: dos ingenios acucar (sic) heiszt bei ihm zwey Arten Zucker. Das liesse man nun noch gelten (!!). Wenn er aber von Itamarka (sic) sagt, dass es daselbst 18erley Arten gebe, und dass Pernambuco gar 150erley Arten Zucker habe; so braucht man kein Spanisch zu verstehen, um so gleich zu urtheilen, dass dies falsch übersetzt sey.* » Ce franc aveu en dit assez long sur les connaissances linguistiques du collaborateur de Lessing et nous dispense de commentaires. Au demeurant, il n'était besoin que d'ouvrir le plus élémentaire dictionnaire castillan — à commencer par celui de Sobrino, alors si fort en crédit¹ — pour y trouver le sens de cette expression technique courante, de même que la lecture de l'ouvrage indispensable de Sebastião da Rocha Pitta — que les deux éditeurs de Cudena ignorent, bien que ce fût — et que ce soit encore, Cf. Ch. Leclerc, *Bibliotheca americana*, Paris, 1878, p. 426 — la meilleure histoire de l'Amérique portugaise, et qu'elle eût été signalée aux érudits européens par les *Mémoires de Trévoux*² — suffisait pour renseigner amplement sur l'aspect et le fonctionnement des *Engenhos* brésiliens³. La compa-

1. Dieze (*Velázquez*, p. 126, note à la p. 122) avoue que les étrangers se servent, pour apprendre l'espagnol, de la grammaire et du dictionnaire de Sobrino, qu'il déclare très mauvais. Et il recommande la *Nouvelle méthode* de Port-Royal (Paris, 1665) et la *Grammaire espagnole* de l'abbé de Vayrac (Paris, 1714, in-8). Mais en septembre 1755, le *Journal étranger* déclarera encore que le *Sobrino*, dictionnaire et grammaire, est le meilleur instrument de travail qui existe (p. 147). Le *Sobrino* (*Diccionario nuevo de las lenguas española y francesa*) parut en deux vol. in-4 à Bruxelles en 1705, puis en 1721 et en 1733, revu par l'auteur, qui ne put cependant, étant mort la même année, achever la révision de l'édition de 1733. L'ouvrage en était, en 1760, à sa sixième édition. En 1776, parut le *Sobrino aumentado, por Francisco Carmon, Maestro de artes de la Universidad de Paris, y de Lengua Castellana* (Amberès, de Tournes, 3 vol. in-4) avec la traduction latine des vocables. On lit dans cette édition — qui fut vraisemblablement celle dont Lessing-Leiste se servirent — t. II, p. 134 : *Ingenio, Se dit des machines que les Ingénieurs inventent. Lat. Machina... Ingenio de azucar. Moulin à sucre. Lat. Machina sacchari extractoria*. Le *Sobrino* ne disparut de l'usage allemand que quand Er. Aug. Schmid († 1809) — ce traducteur du *Buscón*, au t. II (1781) du *Magazin* de Bertuch, que ni M. E. Mérimée (*Essai sur la vie et les œuvres de Fr. de Queredo* [Paris, 1886], p. 461) ni W. Feldmann (*Fr. J. Bertuch* [Saarbrücken, 1902], p. 75) n'ont identifié — eût publié à Lpzg., 1796-1805, in-8, son *Diccionario Español y Aleman* avec préface de Bertuch. — N. de Séjournant, dans son *Nouveau Dict. Esp.-Fr.-Lat.* (Paris, 1759, in-4), traduisait aussi *Ingenio* comme il convient, p. 599, t. I. De même le capitaine Stevens.

2. Mars 1739, p. 552; oct. 1739, p. 2207-2251 et janv. 1740, p. 49-94. Il va sans dire que si Lessing et Leiste avaient eu connaissance de l'œuvre magistrale de Rocha Pitta, ils n'eussent pas songé un instant à donner au maigre périple du mystérieux Cudena une importance qui ne correspondait nullement, à la date de 1780, à l'état de la littérature géographique hispano-portugaise sur l'Amérique du Sud. C'est cette ignorance d'une littérature cependant assez riche qui dicte à Lessing à l'adresse des Espagnols la phrase dédaigneuse du *Vorbericht* (p. 11 de l'édit. de 1780) : *Nur die Völker sollten die Welt besitzen, welche die Welt der Welt doch wenigstens bekannt machen!*

3. Sebastião da Rocha Pitta : *Historia da America Portuguesa desde o anno de mil e quinhentos do seu Descobrimento, até o de mil e setecentos e vinte e quatro, etc.* (Lisboa,

raison attentive du texte espagnol et de la traduction allemande qui occupent les pages précédentes avec les variantes dont les ont enrichis Lessing et Leiste, aura démontré suffisamment à quel point Lessing exagérait en déclarant que Leiste avait corrigé « quantité » d'absurdités du manuscrit original. Cette affirmation, que nous nous abstenons de qualifier, n'échappa pas, d'ailleurs, à la critique sagace d'un contemporain, lequel publia, au 51. Stück du *Hannoverisches Magazin*, jeudi 27 juin 1783, une dissertation signée H. L., à laquelle nous reviendrons bientôt, et où je trouve la remarque malicieuse que « *ungeachtet dieses wahren Urtheils von der... Uebersetzung* [l'auteur vient de transcrire le jugement de Lessing sur la valeur de l'ancienne traduction]... *ist doch Herr Lessing der letztern gefolgt, und hat sie... als zuverlässig angenommen; welches sie doch keinesweges ist* » 1.

A. da Sylva, 1730), p. 19 seq. — Cet ouvrage est un in-4° de 716 pp., et non, comme Brunet l'indique, vraisemblablement d'après les *Mémoires de Trévoux*, un in-folio. — Lessing-Leiste avaient le moins, s'ils ignoraient Rocha Pitta, l'ouvrage latin de Io. de Laet : *Novus Orbis seu Descriptionis Indiæ Occidentalis Libri XVIII* | *Authore* | *Joanne de Laet Antwerp.* | etc. Lugd. Batav. apud Elzevirios, A° 1633; pet. in-fol. de 690 pp. plus l'Index [ils ne connaissent, d'ailleurs, de toute la littérature hispano-américaine, que Laet et Casp. Barlaeus (*Rerum per octennium in Brasilia et alibi nuper gestarum sub praefectura Illustrissimi Comitis I. Mauriti, Nassoviae etc. Comitis, etc. Historia.* — Amsterdam, Io. Blaeu, MDQLVII, in-fol. de 340 pp. plus l'Index). Cf. *Vorbericht*, p. 11]. Or Laet écrit, p. 592 : *Scribit Olyveira : In hisce provinciis Brasiliensibus plurimae sunt machinae, quibus Saccharum conficitur, (Portugalli vocant Ingenios), etc.*

1. *Anmerkungen über ein Paar Stellen in dem Vorbericht des Herrn Hofraths Lessing zu der von ihm herausgegebenen Beschreibung Brasiliens, betreffend die vermeinte Person eines spanischen Hauptmanns, der mit seinem Geschlechtsnamen Maranon y Gran Para geheissen haben soll, loc. cit., p. 801-814.* Lessing était mort depuis plus de deux ans lorsque parut cette lumineuse critique. Nous savons, du moins, l'effet qu'elle produisit sur Leiste. Mes recherches m'ont fait découvrir, dans un livre du jésuite Franz Xavier Veigl, ancien missionnaire de la province de Maynas et correspondant de Leiste, intitulé : *Gründliche Nachrichten über die Verfassung der Landschaft von Maynas in Süd-Amerika bis zum Jahre 1768, etc.* (Nürnberg, Zeh, 1798, in-8 de 614 pp.), une lettre adressée à l'auteur par Leiste, après lecture de l'article du *Hann. Magazin*, et que nous reproduisons tout à l'heure. Elle constituera la digne conclusion de cette première partie. Cependant il semble que dès l'époque de la publication du périple de Cudena, le bon recteur de Wolfenbüttel ait vaguement soupçonné que sa méthode philologique n'était pas exemplaire. Dans le *Vorbericht* mis par lui en tête de l'édition de 1781 — celle du 6. *Beytrag* de : *Zur Geschichte und Litteratur* — et daté 5. *May 1781*, il a, galamment, rejeté sur Lessing, défunt et qui ne pouvait se défendre, l'incongruité du procédé éditorial suivi en 1780 et auquel il n'a cependant pas fait subir la moindre modification. Du moins, a-t-il formulé en cette place l'aveu, inappréciable du point de vue qui est le nôtre, que seules les « corrections » apportées à l'ancienne version allemande étaient de lui, ce qui met sous un jour plus cru l'impéritie castillane de Lessing. « *Dass die alte deutsche Uebersetzung, ajoute-t-il (p. 23), deren nothwendige Berichtigung mir mehr Mühe gekostet hat, als eine ganz neue, beybehalten ist, hat, wie man aus des seligen L. Vorberichte sieht, nicht auf meine Wahl beruhet.* » Sous peine de méconnaître en Lessing cette merveilleuse logique qui fut l'une des forces de son génie, il faut admettre qu'au fond et malgré sa prudente déclaration, il s'imaginait que les corrections de Leiste rendaient superflue une version entièrement nouvelle, et que s'il eût eu le moindre soupçon des contresens qu'elle laissait passer, il n'eût pas consenti à autoriser de son nom un si mauvais travail. Mais l'origine de ce malentendu part de son ignorance du castillan.

Il ne manquait, en vérité, que cette incomparable édition de Cudena pour convaincre de leur erreur les plus réfractaires partisans de l'authenticité de l'hispanisme de Lessing. Or, jusqu'à présent, nul parmi eux n'a daigné, je ne dirai pas lui attribuer l'importance extrême qu'elle possède, mais — à part les deux mots, cités plus haut, de K. Redlich, que personne n'a, d'ailleurs, relevés — simplement la mentionner. Voilà pourquoi il importe que nous insistions sur les bévues, dignes du pire *tiro grammaticus*, que Lessing et son collaborateur ont commises en face d'un document entièrement simple et qu'ils présentent comme un joyau géographique de premier ordre. Nous ne nous arrêterons pas sur la quantité de graphies copiées telles quelles quand il eût fallu les rétablir, ou corrigées quand elles étaient exactes. Dès le début, on s'étonne de lire *discripcion, esto* (abréviation, non comprise, de *estado per* (corrigé du correct *por* du manuscrit), *etc., etc.* A la rigueur, l'on se remémore la déclaration de Lessing, transcrite précédemment, l'on songe que peut-être les éditeurs ont-ils voulu, de la sorte, conserver à leur texte son cachet archaïque, que *per* au lieu de *por* n'est qu'une faute d'impression (qu'il aurait fallu, cependant, corriger dans l'édition de 1781, où aucune retouche n'a été faite) et l'on invente ces mille excuses bien intentionnées que les lapsus des génies inspirent à la gent timorée des pédagogues. A mesure, pourtant, que l'on avance dans la lecture de l'élégant petit volume de 1780, l'accumulation d'élémentaires bévues finit par déconcerter, et l'on se sent contraint, quitte à commettre le plus noir des sacrilèges, en fermant le livre, *ein für allemal*, de passer, d'un cœur léger, condamnation de l'hispanisme, de cette forme primordiale et *sine quâ non* de l'hispanisme : la connaissance des rudiments du castillan, chez Lessing. Il serait fastidieux de relever toutes les bévues que décèle l'édition de « *Marañon* » : seules les plus massives méritent quelques mots :

Dédicace... : *sin daño de la verdad, aunque con menoscabo de la largueza : mit Grund der Wahrheit.* Dans le même § : *esta pequeña muestra de maravillosas obras de naturaleza : diese kleine Darstellung ihrer wunderlichen natürlichen Wirkungen.* Ce *ihrer* est rattaché au vocable *Länder*, traduisant *sitios*, de la phrase précédente (*esta relacion breve de grandes sitios y esta pequeña, etc!*).

§ I. *En la cual [la boca del río] y por el [río] arriba : In und über demselben [dem Flusse Amazonas].* Même §, à noter le « *Castell, so genannt wird Santingo.* » Lessing-Leiste ne connaissent même pas *Santiago*. *Id.* : [*maderas*] *fáciles de traer á do se hubiere* [il n'était pas difficile de reconstituer ainsi le a *deserbiere* du manuscrit] *de hacer la fábrica : [das Holz] kann gebraucht werden zu was man nur will.*

§ **Brasil** : *tres y cuatro brazas : 3 $\frac{1}{2}$ ellen.*

§ **Rio Grande** : *bajíos* : *Klippen*. L'expression est du vieux traducteur. Au § I, elle se présentait également. Mais, là, les *récijs* sont devenus *bancs de sable* : *porque hay muchos bajíos : denn es viel Sandbänke hat*.

§ **Parayba** : *la ciudad de Filipea de Nuestra Señora de las Nienes* [*i. e. Nieves* ; mais Lessing, qui, fils de luthériens, ne sait ce que c'est que *Notre-Dame des Neiges*, met : *naciones*] : *die Stadt von Filipea*. Il n'y en avait pas davantage dans la version originale. Leiste a pensé : « ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille » et a laissé là *neige* et *nations*.

§ **Sirigipe del Rey** : *enonze grados australes* [corrigé : *en onze*, comme il convenait] : *Auf 8 Grad*. Quelques lignes plus bas : *tiene cuarenta y miene* [*i. e. nueve*] *leguas : hat 40 meil*. Lessing, qui, lorsqu'il lui est arrivé de corriger exactement le texte castillan, le doit à la traduction allemande originale, trouvant dans celle-ci : *40*, n'a plus su que faire de ce *miene* et l'a, en conséquence, traité en quantité négligeable¹.

§ **Bahía de Todos Santos** : Nous avons vu que la phrase : *y desde la dicha punta San Antonio seis leguas al sudueste quarta al ueste, que es lonnicho* [*c.-à-d. lo ancho*] *de la boca de la bahía, haze* [*c.-à-d. hay*] *la punta de Tinharé* [compris par l'ancien traducteur : *desviarse*], rendue dans la version originale : *und von gedachter Spitze San Antonio 6 Meil nach Südwesten, welches die Höhlung [nicho!] ist von der Mündung de la bahía, machel die Spitze abweichen*, ayant semblé à Lessing-Leiste trop « *kauerdwälsch* », a été ainsi reconstituée : *und von gedachter Spitze San Antonio bestimmen 6 Meilen nach Südwest gen West, quer über die Mündung gemessen, die Breite der Bay*. Grammaticalement, la période est correcte. Malheureusement, elle ne correspond plus à rien dans la phrase castillane, que l'ancien traducteur avait tâché, en dépit de la syntaxe, de respecter.

§ **Isleos** : *la villa de San Jorge* : *das Schloss von St. Ghörg* [corrigé : *Görge*]; au § *Espíritu Santo* : *la villa de Corumbabo* : *das Castell de* (*sic*) *Corumbabo*. Au § *San Vincente* : *la villa, que se dice de Santos* : *das Schloss*,

1. Dans ce même § il y a la phrase : *tiene unas minas de metal, que es entre plata y estaño, que se dize tutunaya* [corrigé : *tutinaga*] : *es hat auch einige Bergwerk, ist halb Silber und halb Zinn, wird genannt tütúnaga* [écrit : *Tutinaga*]. Les éditeurs n'avaient qu'à consulter Barlaeus. Ils y eussent trouvé d'intéressants détails sur ce métal qu'ils ne connaissent pas, puisqu'ils en écrivent le nom de travers. *Op. cit.*, p. 316 : « Quae in montibus Seregippes, [Itoabouhanas (*c.-à-d. Itabaiana*) vocant], deprehenduntur metalla, post crebra examina, nullius esse valoris compertum. primum reperta perhibentur, imperante hoc Ludovico de Sousa, per Mamoluchum Melchiorum Dias, qui conjectis fortè in micantes lapillos oculis, argentum inesse arbitrabatur, re ad Hispaniarum regem relata, Sousius jussus aperire montium secreta et scrutari hoc arcanum, vanas spes perditique laboris nuntium Regi suo remisit. » Le métal en question était la *toutenague*, en portugais : *tutenaga*, sorte de tutie. — Au § suivant, nous avons également noté que Lessing-Leiste, embarrassés par le vocable *incavanda* [corrigé : *incaranda*], que n'avait pas traduit la version primitive, l'avaient, comme elle, passé sous silence. L'explication, cependant, s'en trouvait dans Laet (*op. cit.*, p. 613) : *Yacaranda* [*i. e. Jacaranda*] *pruno arborei admodum similis, sed foliis latioribus, flore candido; fert fructum duorum pugnorum magnitudine, et ubi coctus fuerit, edulem : barbari coquunt ex illo pulmentum quoddam stomacho imprimis amicum et salubre quod vocant Manipoy.* »

so genannt wird de Santos. A ce même § *Isleos*, un exemple frappant de la manière dont Lessing a revu le texte espagnol : *francisco de Sa á de Meneses* de l'original [*Saá de Meneses*] est transformé par lui en : *Francisco de Sa 6 de Meneses*. Or, la version allemande originale avait — et a conservé — l'interprétation vicieuse : *Francisco de Sa oder von Meneses*. Sa méthode de reconstitution des textes est on ne peut plus ingénieuse.

§ **Puerto Seguro** : y en medio deste Gobierno de Puerto Seguro, que está en dieciseis grados y medio..... y los Isleos, hay tres ríos : und mitten im Land ist der Hafen Puerto Seguro, liget auf $16\frac{1}{2}$ Grad..... wie auch los Isleos, begreift in sich 3 Flüsse. Voilà, pourrait-on conclure, pourquoi votre fille est muette.

§ **Espíritu Santo** : tiene [el gobierno de Espiritu Santo] cuarenta leguas de distrito por la marina, un puerto del mismo nombre, y otro del Río de las Caravelas... : hat [die Regierung del Espiritu Santo] 40 Meil in Umkreis nach der Seekante, der Hafen hat eben diesen Namen, und noch einen andern an dem Fluss de las Caravelas. Inutile d'insister sur l'ingéniosité de l'interprétation : le port d'Espíritu Santo s'appelle d'abord *Espíritu Santo* et d'autre sorte encore, mais se trouve, cette fois, sur la rivière des Caravelles. On ne saurait imaginer port de meilleur caractère ni plus amusante géographie.

§ **Río de Enero** : conserva de membrillos : Quiten, conserv. La virgule fait d'un même mot deux concepts distincts : des coings et des conserves, alors qu'il s'agit de confiture de coings.

§ **Angla de los Reyes** : de la Condesa de Vimiciro [au paragraphe *Cananea*, le même patronymique apparaît sous la forme *Vinverro* dans le texte castillan, et, dans la traduction : *Vinveiro*, sans que Lessing-Leiste se soucient, ce qui n'était pas malaisé, dans l'un et l'autre cas, de reconstituer la graphie exacte¹] : an der Grafschaft de Vimiciro. — Même paragraphe : ... en la Angla de los Reyes van a espalmar y refrescar los enemigos que van para el sur ; no tiene más comercio en lanchas que con el Río de Enero y S. Vicente... : auf Angla de los Reyes werden die Schiffe ausgebessert, und mit Proviant versehen, welche nach Süden gehen ; sie haben² keinen Handel in die Weite³ als nur mit Río de Enero und S. Vincente.

§ **San Vicente** : ... están las sierras de Paranapiacaba⁴ ; en la cumbre y llano dellas está la villa de San Pablo... : liegen die Länder von Paranapiacaba : auf der Spitze ist das Schloss de (sic) San Pablo... Même § : ... algodón y lienzos del para todo servicio : Baumwolle und Leinwand von allerley Art...

1. Du moins, cette fois, *condesa* est-il rendu par *Gräfin*.... dans l'ancienne traduction et, par suite, dans Lessing-Leiste. — Il s'agit de la « Condessa do Vimieiro ».

2. *Die Schiffe*. Le mot *enemigos* (traduit par *Schiffe*) désigne évidemment les Hollandais, qui venaient de conquérir le Brésil.

3. *En lanchas* (compris comme s'il y avait en *las anchas* !) équivaut, dans le castillan de Lessing, à : *á lo lejos*.

4. C.-à-d. : *Paranapiacaba*. Cf. à ce sujet Rocha Pitta, *op. cit.*, p. 131.

§ **Cananea** : ... *está poco poblado, y así vale¹ poco su comercio* : ... *nicht volkreich, und hat daher wenig Handel*. A la rigueur, la traduction peut passer. Mais comment expliquer que cette traduction rende la correction, réalisée par Lessing : *y assyna le poco su comercio* ?

§ **Santa Ana** : *Aquí hay muchos Indios... la mayor parte dellos podrían ser de mucha utilidad : así para ellos como para los Españoles su amistad y conservación...* : *Hier hat es viel... Indianer... die meisten könnten Nutzen schaffen, so wohl für sich als für die Spanischen, wann sie Freunde bleiben*.

§ **Upava** : *pero sería fácil traerlos [los Indios] á nuestra amistad : doch könnten sie leichtlich zu was gezogen werden*. Même § : *por el río de la Plata arriba : hinaufwärts gegen den Fluss de la Plata...*

Nous avons réservé pour la fin quatre des plus colossales bévues de Lessing-Leiste. Bien qu'ayant corrigé : *ingenios de azúcar : Zuckermühlen*, ils n'omettent pas une fois de traduire la phrase : *sin hacer daño á los ingenios : und thut der Hölzung keinen Schaden*. Il était, cependant, manifeste qu'il ne pouvait s'agir de « bois » en général, mais uniquement des plantations de canne à sucre et de l'activité des fabriques de sucre coloniales. En second lieu, le cliché *tiene de cargas X mil escudos* est infailliblement rendu : *was geladen wird auf Schiff [ou simplement : die Ladung] bringt X tausend Kronen*. Même quand ce non-sens apparaît radicalement absurde, au § **Cananea** : *no tiene más cargas que lo que se da á un clérigo*, Lessing-Leiste n'en démordent pas et transcrivent intrépidement la phrase du vieux traducteur : *es wird nicht[s] mehr geladen auf Schiff, als was man einem Geistlichen giebt, und zukommen lässt*. La confusion était si monstrueuse qu'elle sauta aux yeux du critique de l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*², — qui, à coup sûr, n'était pas, lui non plus, un hispanisant redoutable, — et qu'il déclara avec candeur qu'il n'arrivait pas à saisir « *Cudenas Meynung von dem Werth der Ladung einer jeden Provinz* »³. Troisièmement, *harina de palo*, que la version originale

1. Il est évident qu'ainsi doit être rétabli le « *assi nu le* » du texte original, que Lessing a si merveilleusement reconstitué.

2. *Allg. Deutsche Bibliothek*, 1780, vol. 43, I. Stück, p. 211-214. — Dans le *Vorbericht* de l'éd. de 1781 (p. 15-16), Leiste disait que ce critique devait être le professeur d'histoire Sprengel, de Halle. Il a signé *Dg.*, et c'était bien là son signe, en effet, dans l'*Allg. D. Bibl.*

3. *Loc. cit.*, p. 212. Le trop subtil Leiste a même étayé sur cette fausse compréhension du terme *Ladung* l'ingénieux raisonnement que, même en admettant que les 120 navires qui, d'après Cudena, arrivent annuellement de ces territoires, ne fussent chargés que de sucre, il n'en eût pas moins été impossible que plus de cent sucreries fussent en activité auxdits territoires. En conséquence, concluait-il, « *ich vermute daher, dass er [Cudena] dem spanischen Minister durch Vorrechnung so grosser Einkünfte [le chiffre des Ladungen!] aus dieser von den Holländern damals besessenen Provinz die Lust zur Wiedereroberung desto mehr hat erregen wollen.* » (*Anmerkungen*, p. 509 de l'édition de 1781, au t. VI des *Wolfenbüttler Beyträge*). C'était supposer au mystérieux Cudena des intentions patriotiques sans doute fort touchantes, mais qui ne reposent que sur un contresens.

rendait, comme s'il y eût eu *arena*, par : *Sand von Brasilienholz*, ineptie par trop évidente, est traduit, sauf au § *Angla de los Reyes*, où le vocable *Sand* subsiste, par Lessing-Leiste : *Mehl von Brasilien-Holz*, soit « *farine de bois de Brésil* », pure absurdité. C'est, est-il besoin de le noter, *Brotwurzelmehl* qu'il fallait. L'adjonction, au § *Isleos* : *de que se hace el casave*, était, cependant, assez précise et il eût suffi, au surplus, d'ouvrir, soit De Laet¹, soit Barlaeus², pour y trouver tous renseignements sur le *manihot*, dont la racine pulvérisée, appelée en portugais : *farinha de pao*, donne le *manioc*, sorte de pain, en castillan : *cazabe*, ou *casave* (*manioc*). Venons-en, enfin, à la dernière erreur de Lessing, la plus caractéristique du degré de son « hispanisme », celle qui, en outre, anéantit la portée scientifique de sa publication du périple de l'énigmatique Cudena. Il ne s'imaginait, en effet, en éditant cet obscur manuscrit de Wolfenbüttel, rien moins qu'avoir réalisé une découverte géographique d'une nouveauté extrême. Le hasard de ses excursions bibliographiques avait voulu qu'il trouvât, dans la riche bibliothèque dont il était le chef, non pas, certes, dans la relation originale, mais dans la traduction allemande de la *Relación histórica del viaje á la América meridional, etc.* du grand marin et géographe espagnol Antonio de Ulloa³, un passage⁴ où il est dit — d'après Ag. de Zarate, *Historia del descubrimiento y conquista de la provincia del Perú, Lib. IV, cap. 4* (B. A. E., XXVI, p. 459-574) — que le fleuve Amazone ou Orellana aurait bien pu recevoir sa troisième dénomination : *Marañón*, d'un capitaine espagnol de même nom qui l'aurait pour la première fois remonté, hypothèse qu'Ulloa repousse catégoriquement. Sur ce, Lessing de triompher :

« Denn, s'écrit-il, dass man überhaupt von keinem Spanischen Hauptmanne dieses Namens wisse; dass Zarate einen solchen bloss gemuthsmas habe; dass alle andere Geschichtschreiber, als von einem Wesen der Einbildung, von ihm schweigen : das ist es, was ich dem Don Antonio widersprechen muss. Ich weiss nehmlich so zuverlässig, als man dergleichen Dinge

1. *Op. cit.*, p. 620 : *Loco panum aut farris utuntur farinâ e radicibus Manioch... confecta, etc.*

2. *Op. cit.*, p. 225.

3. Madrid, Ant. Marin, 1748, 4 vol. in-4. On sait que l'ouvrage a été écrit en collaboration avec D. Jorge Juan de Ulloa, frère de l'auteur. La traduction allemande est au tome IX (Leipzig, 1751) de l'*Allgemeine Historie der Reisen zu Wasser und zu Lande*. L'aveu de Lessing, qu'il ne connaît Ulloa que dans la traduction allemande, se trouve en note de la première page du *Vorbericht*. L'ouvrage espagnol avait été loué l'année après son apparition dans les *Göttingische Zeitungen von gelehrten Sachen*, 104. Stück, 23 oct. 1749, p. 827-828. « Wir hoffen, y lit-on, dieses schöne Werk um desto eher übersetzt zu sehen, je unmöglicher es einem Reisenden, der kein Spanier ist, fällt, in den Spanischen Pflanzstädten die gehörigen Anmerkungen zu machen. » (P. 827.)

4. P. 285 de la traduction allemande précitée. (*Lib. VI, cap. V.*)

nur wissen kann, dass es allerdings einen Marañon¹ gegeben, der mit seinem vollständigen Geschlechtsnamen Marañon y Gran Pará hiess, an welchen man hier wohl denken könnte, indem ihm die Entdeckungen und geographische Bestimmung eines grössern Stück Landes in Amerika beygelegt wird, als nur immer von einem Seefahrer zu rühmen ist; und sich dieser nehulich von ihm entdeckte Strich Landes gerade von dem Amazonenflusse oder Marañon anfängt. Freylich folgt daraus noch nicht, dass dieser Fluss von ihm den Namen habe, weil ich in eben der Quelle, die mich von seinen Entdeckungen unterrichtet, auch finde, dass er unter gleichem Himmel ohngefähr geboren, und er eben so wohl, ja noch eher, den Namen von dem Flusse, als der Fluss den Namen von ihm erhalten haben könnte.»

La trouvaille de Lessing est donc la suivante : « *Marañón y Gran Pará* », ainsi s'est appelé le capitaine hispano-américain auquel l'univers civilisé est redevable de la découverte de cette vaste portion de l'Amérique méridionale qui s'étend de l'embouchure de l'Amazone au Río de la Plata. Cette trouvaille, véritablement neuve, annoncée dans les termes radieux qu'on vient de lire, s'appuie, particularité rare, sur un fait d'ordre grammatical. Parmi les « absurdités » de l'ancienne traduction, il en est une, justement, qui a plus spécialement frappé Lessing :

« Unter jene, écrit-il, gehört der Fehler, welcher selbst auf dem Titel stehen geblieben, durch den der alte Uebersetzer aus dem nothwendig zusammengehörenden Namen « *Marañon y Gran Pará* » zwey verschiedene Personen gemacht hat, wovon die eine Marañon und die andere Grand (sic) Para geheissen. »

L'ancienne traduction rendait ainsi le titre espagnol du périple (*Descripción de mil y treinta y ocho leguas de tierra del Estado de Brasil, Conquista del Marañon y Gran Pará, por sus verdaderos rumbos, etc.*) : « *Beschreibung der Länder von Brasil auf 1038 Meilen, so erobert und erfunden sind worden von Marañon und Gran Pará, durch ihre richtige Seecompas...* » L'« absurdité » consistait donc

1. Nous verrons, dans la seconde partie de ce travail, que Lessing se moque cruellement de Jöcher parce que ce laborieux érudit a négligé d'imprimer certains vocables espagnols avec des ñ. Or, non seulement il conserve la graphie *Marañon*, à côté de *Marañon*, mais, comme nous l'avons déjà remarqué et comme on en voit ci-dessus la nouvelle preuve, il transcrit, exactement comme Jöcher : *Marañon*. C'est en vain qu'il croit devoir s'excuser de ce procédé à la page 3 du *Vorbericht* (éd. de 1780) en alléguant que « das Spanische nicht doppelte sondern circumflectirt ñ ... in unsern Druckereyen nicht gebräuchlich ist. » Cette défaite maladroite ne signifie rien, puisqu'il emploie quand bon lui semble la graphie *Marañon* (nous n'insisterons pas sur la valeur philologique de l'explication de cet ñ « *nicht doppelte, sondern circumflectirt* »). Il fallait ou ne pas l'employer du tout — et alors l'excuse ci-dessus aurait eu du sens — ou l'employer constamment, ce qui était possible, puisque le signe ñ existait à l'imprimerie de la *Waisenhausbuchhandlung* à Brunswick. En outre, la graphie *Marañón*, nécessaire en tant que reproduction du texte espagnol de Cudena, eût dû, dans la traduction allemande, être substituée par la dénomination portugaise : *Maranhão*, qui, géographiquement, était la seule exacte.

à parler de deux personnages, quand il n'y en avait, en réalité, qu'un seul : *Marañón y Gran Pará*, capitaine « fluvial » et nouveau Colomb¹. Ainsi raisonne Lessing. Il prend le Pirée pour un homme, ou, plutôt, entend faire de deux Pirées un seul et même homme. Et cela, simplement parce qu'il ignore un point si élémentaire de grammaire castillane qu'on se sent confus en face d'une telle ingénuité linguistique, et que l'on craint, en insistant, de s'attirer de nouveau le reproche d'irrévérence à l'endroit du plus auguste des *Geisteshelden* de l'*Aufklärung* germanique. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir passer, en cette délicate circonstance, la plume au critique, cité plus haut, du *Hannoversches Magazin*, lequel, concitoyen et contemporain de Lessing, a su trouver, pour exalter sa « découverte », les termes un peu « *zopfinessig* » qui convenaient et qui, d'ailleurs, nous ont semblé aujourd'hui encore excellents. Après avoir fidèlement exposé l'argumentation de Lessing, ledit critique conclut par ces paroles² :

« Herr Lessing hält also nicht allein das Daseyn eines Hauptmanns Marannon für unzweifelhaft, sondern sagt auch, dass ihm die Entdeckung, Eroberung und geographische Bestimmung eines grossen Strich Landes in Amerika, nemlich der 1038 Meilen, welche sich von der Mündung des Amazonenflusses an, um ganz Brasilien und Paraguay bis an den Fluss de la Plata erstrecken, beigelegt werde, ingleichen dass der Hauptmann Marannon unter gleichem Himmel (der gedachten Länder) geboren sey; und die Handschrift des Cudena soll zum Beweise von diesem allen dienen. »

Mais, continue-t-il, c'est là une confusion facile à dissiper. D'abord, *conquista* ne saurait être rendu par *erobert* (*conquistado*), mais par *Eroberung*, ce qui n'est nullement identique³. Puis « das Wort *erfunden* ist ein offenbarer Zusatz, der im Spanischen nicht steht ». La faute capitale gît cependant ailleurs :

« Aber der Hauptfehler des Uebersetzers ist, dass er nicht allein in dem Titel, sondern auch in der Abhandlung selbst, aus Marannon und Grand

1. Dans Rocha Pitta (*op. cit.*, p. 89) était narré comment « Luiz de Mello da Sylva descubre o Maranhão. »

2. P. 807, *art. cit.* — M. Julius W. Braun, dans son travail en 2 volumes : *Lessing im Urtheile seiner Zeitgenossen*, ne connaît, sur le « *Marañón* », que deux critiques : celles de l'*Allg. D. Bibl.* et des *Neue Ztg. von gelehrten Sachen*, qu'il a réimprimées t. II (Berlin, 1893) de son ouvrage, et dont la première était déjà, nous l'avons dit, signalée par Leiste.

3. Détail curieux : Leiste narre lui-même (*Anmerkungen*, p. 72-73) — sans doute d'après De Laet, *op. cit.*, p. 622-23 — que les Français s'étant établis en 1612 dans le Maranhão en furent repoussés en 1614 par une flotte portugaise commandée par « Hieronymus von Albuquerque », sans se douter que cet incident pourrait expliquer l'expression : *Conquista*. Sans aller jusqu'à Rocha Pitta, que nous avons vu que les deux éditeurs ne connaissent pas et où l'on trouve tous détails sur l'expédition de Jeronymo de Albuquerque et Ale. de Moura (*Op. cit.*, p. 90, n° 42), lesdits éditeurs de Cudena n'avaient besoin que de feuilleter Joh. Jac. Schmauss : *Der neueste Staat des Königreichs Portugall und der darzu gehörigen Länder, etc.* (Halle im Magdeburg., 1714, 2 vol. in-8) pour trouver une autre explication du vocable en le fait que « die Portugiesen... die ganze Gegend sich unterworfen haben » (t. 1, p. 155).

Para Personen gemacht hat, da der spanische Verfasser vielmehr die bekannten Namen zweier Landschaften, oder sogenannten Capitánias in Brasilien darunter versteht, welche die Portugiesen noch jetzo gebrauchen (*Maranhaon e Graon Para*) und, seitdem sie in dem völligen Besitze dieses grossen Landes sind, immer gebraucht haben ¹. »

La traduction eût dû, en conséquence, s'intituler : *Beschreibung von 1038 Meilen Landes des Staats von Brasilien, von der Eroberung der Länder Maranhãõ und Graõ Pará², nach ihrer richtigen Küstenaufnahme³, und von 70 Meilen, welche die Mündung des Amazonenflusses hat*. Si Lessing s'est trompé, c'est parce qu'il ignore la grammaire castillane et le plus commun usage de la langue ⁴ :

« Denn bei den Spaniern ist es ganz gewöhnlich, dass sie den Artikel *El* vor die Namen der Länder setzen, z. E. *el Peru, el Brasil*, und eben so *el Marañon, el Gran Para*, oder, so wie hier, zusammen, *el Marañon y Gran Para*. Hingegen, wenn sie von Personen, besonders wenn sie von einiger Bedeutung sind, reden : so nennen sie dieselben mit ihrem Tauf- und Geschlechtnamen, mit Vorsetzung des Wortes *Don* ⁵. Z. E. *Don Antonio de Ulloa*, und mit Beifügung ihres Titels, wenn sie einen haben : Z. E. *Don Fernando de Toledo, Duque de Alva*. Dies geschieht wenigstens allezeit, wenn eine vornehme Person das erste mal erwähnt wird; aber hernach, wenn sie in einer Erzählung öfter vorkommt, heisst es, ohne Wiederholung des ganzen Namens und Titels, ganz kurz : *Don Antonio, el Duque de Alva*, oder schlechtweg *el Duque*, aber nicht *el Alva*, und eben so wenig *el Marañon*, wenn es der Name einer Person seyn soll ⁶. »

1. *Art. cit.*, p. 808.

2. De ce que cette « conquête » n'est pas décrite dans le ms., il ne s'ensuit pas qu'elle ne l'était pas dans l'original d'après lequel ce ms. a été si maladroitement et, sans doute, partiellement transcrit. Rien n'empêche, d'ailleurs, d'admettre que l'expression : *conquista del Marañón y Gran Pará* n'indique simplement ces provinces, ne représente qu'une dénomination géographique tirant son origine des faits historiques qui viennent d'être mentionnés. La phrase du § 1^{er} : *en ella empiezan las tierras de la Conquista del Marañón y Gran Pará* semble justifier cette interprétation, et c'est bien ainsi qu'écrivent des auteurs espagnols de l'époque, en particulier le P. Cristóbal de Acuña, de l'ouvrage duquel il sera parlé dans la II^e partie.

3. On a vu que Lessing-Leiste avaient laissé le « *durch ihre richtige Seecompas* » qui, dans l'ancienne traduction, est censé traduire : *por sus verdaderos rumbos*, en comprenant sus comme relatif à *Marañón y Gran Pará*. Or, *rumbos*, loin de signifier, comme le croient les éditeurs : *boussoles* — sens que le mot n'a jamais eu — indique ici la ligne, déterminée par la boussole et la carte, d'après laquelle les navires règlent leur marche, d'où, par extension, la situation des pays dont il est question par rapport aux vaisseaux qui en côtoient les rivages (*cf.* le portugais : *rúms da navegação*).

4. Voir les particularités de la règle de l'article défini devant les noms propres de personnes dans *Bello-Cuervo*, § 865-68.

5. L'auteur ajoute en note une juste remarque sur l'emploi de *Don*, si simple et cependant si souvent incompris. En 1808, J. Fr. Bourgoing en formulera une semblable à la p. III de l'*Avertissement du Nouveau voyage en Espagne*, qui ne la contient pas dans l'*Avant-Propos* de l'édition originale (Paris, 1788). On pourrait, aujourd'hui encore, la rappeler à l'attention d'écrivains qui continuent à donner libéralement aux Espagnols du *Don* à tort et à travers.

6. *Art. cit.*, p. 809.

A cet argument grammatical s'ajoutent deux arguments tout aussi solides, l'un lexicologique, l'autre logique, qui n'eussent pas échappé à l'examen d'éditeurs compétents. On lit, en effet, au § *Ier* :

« Del Cabo de Maracana al Sur Sudueste treinta y cinco leguas esta la Ciudad de Navidad del Gran Pará, en dos grados australes; es gobierno sugeto al Marañon. »

Lessing-Leiste acceptent cette traduction de la version originale :

« Von Cabo de Maracana 35 Meilen gegen Süd-Südwesten ist die Stadt darinnen geboren ist der Gran Pará, auf 2 Grad gegen Süden, und ist dem Marañon unterworfen. »

Outre que l'on ne s'explique pas, en présence de la netteté de la phrase castillane, comment Lessing a pu persister à croire — toute considération de grammaire mise à part — que « Marañon » et « Gran Pará », cependant si nettement dissociés, n'étaient qu'une seule et même personne, il eût suffi de consulter Sobrino sur le mot *Navidad* pour se convaincre que ce vocable n'a jamais signifié *naissance* (*nacimiento*), mais uniquement *naissance de Jésus-Christ*, et, par extension, *époque où elle tombe, Noël*¹. En conséquence, le non-sens de l'ancien traducteur devait être corrigé à peu près en ces termes :

« Von Cabo de Maracana gegen Süd-Südwesten liegt, unter zwei Grad südlicher Breite, die Stadt Navidad² in Graõ Pará; es ist eine Statthalterschaft, die der von Maranhõ untergeben ist. »

Au § 1^{er}, également, on lit : « Aquí acaba el distrito del Marañón y empieza el del Brasil. » Il eût suffi d'un instant de réflexion pour saisir que ce parallélisme ébranlait fortement la thèse de la personnalité de « Marañón ». « *El Brasil* », nom de pays, en position grammaticale identique avec « *El Marañón* », nom d'homme : c'était là un grave illogisme, contraire de tout point à l'esprit d'un texte qui, pour contenir plusieurs graphies corrompues, n'en restait pas moins, d'un bout à l'autre, admirablement clair, précis et rationnel. Mais Lessing-Leiste ignorent ces scrupules. Ils transcrivent intrépidement le vieux traducteur : *Hier endiget sich das Gebiet des Marañon, und fängt an das Land von Brasil*. Comment qualifier un tel manque de sens critique ?

Il est regrettable, pour la thèse soutenue ici, que la mort de

1. Sobrino, *op. cit.*, *ed. cit.*, t. II, p. 259 : *Il se dit du jour et du tems auquel Notre Seigneur est né, c'est-à-dire, de la Noël. Lat. Nativitas*. On sait que l'on trouve *navidad* parfois employé au lieu de *natividad* — dont il n'est qu'une contraction — dans le sens de la naissance de Marie et de quelques saints.

2. Sur cette ville, Nossa Senhora de Belem, on trouve tous détails dans Rocha Pitta, *op. cit.*, p. 85 seq.

Lessing, survenue dans l'intervalle des deux éditions de « *Marañón* », nous ait privés de connaître ce qu'il eût pensé de l'article du *Hannoversches Magazin*. Du moins, n'ignorons-nous pas l'impression qu'il produisit sur Leiste, dont l'opinion, en la matière, était exactement la même que celle de Lessing¹. Dans sa lettre à Franz Xavier Veigl, datée du 14 août 1783 — postérieure de fort peu, par conséquent, à l'article ci-dessus — et que le malicieux jésuite n'a pas manqué d'insérer dans le volume publié quinze ans plus tard, nous lisons :

« Ein Engländer, der auf Befehl der Admiralität eine Reise nach dem Amazonenflusse gethan, und von da auf dem Rio negro in den Orinokofluss gekommen, hatte noch neulich, da er hier² in gewissen Angelegenheiten einige Wochen sich aufhalten musste, wegen des *Marañón y Gran Pará* einen eigenen Gedanken, den ein anderer aufgriff, und sogleich im Hannöverschen Magazin bekannt machte. Er glaubt nicht, dass ein *Marañón y Gran Pará* in dem Verstande, wie Lessing und ich gemeint, je vorhanden gewesen. *Pará*, die wir, nach Anleitung der deutschen Uebersetzung³, für seine Geburtsstadt hielten, hat nach seiner Meinung *la Ciudad de Navidad* geheissen, und der Ausdruck des Cudena, *por sus verdaderos rumbos*, geht gar nicht auf *Marañón y Gran Pará*, den wir für den Entdecker des nördlichen Theils hielten. Seine Meinung hat sehr viel Wahrscheinlichkeit, und ich getraue mir noch nicht, etwas darauf zu antworten, da ich selbst in Rocha Pitta⁴, den ich nun endlich nebst verschiedenen spanischen und selbst 2 in Mexico gedruckten Hauptbüchern, erhalten, auch nicht die geringste Spur von einem solchen *Marañón y Gran Pará* finde... » —

« Das glaube ich gerne, » ponctue en note Veigl, avec une ironie facilement compréhensible, sinon fort charitable de la part d'un Bon

1. On n'a, pour s'en convaincre, besoin que de lire, dans ses *Anmerkungen*, avec quelle âpreté de conviction il défend l'idée de son coéditeur. Il va même plus loin que lui en audace. Il affirme (p. 66) que « le capitaine Marañon et Gran Para doit avoir reçu son nom des fleuves qui viennent d'être décrits, et non ceux-ci d'un conquérant ainsi appelé », et que « ce n'est pas le chef des Espagnols qui s'établirent en ces lieux, mais bien un de ses descendants — probablement son fils — qui fut le Marañon et Gran Para dont Cudena fait mention ». *Der Beweis*, ajoute-t-il, *ist leicht*. Et sa « preuve » sembla, en effet, si évidente aux savants de l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* qu'on y affirma que « *die Zweifel über den Hauptmann Marañon, der nach dem Cudena Brasilien erobert haben soll, sind von Hrn. L[eiste] sehr gut gehoben* » [art. cit de 1780, p. 213]. Nous avons dit que Rocha Pitta expliquait très nettement et catégoriquement que le nom des deux capitaineries Maranhaõ et Graõ Pará tirait son origine des deux rivières qui les traversaient (*op. cit.*, p. 85 et 89).

2. A Wolfenbüttel.

3. De cette même traduction donc, pour laquelle nous avons vu que Lessing n'avait pas assez de dédain.

4. Leiste avait enfin appris l'existence de l'ouvrage portugais par le compte rendu de son édition de Cudena dans l'*Allg. Deutsche Bibliothek*, *loc. cit.*, p. 213. « Eine bessere als Hrn. Leistes Beschreibung von Brasilien existiert zur Zeit nicht, und bis jemand Gelegenheit hat Sebastiano de Rocha Pitta *Historia da America Portugueza des de (sic) o Anno 1500. de su Descobrimto, a te (sic) o de 1724*. Lisboa. Fol. 1730, welche Recensent nur aus Robertson kennt, zu benutzen, welches nach dem Zustande der portugiesischen Litteratur mit manchen Schwierigkeiten verknüpft seyn dürfte, wird Hr. Leiste immer unser Führer bey diesem unbekanntem Lande bleiben. »

Père. Il nous suffira, à nous, de relever deux des expressions de Leiste : l'Anglais a eu une « idée singulière », et son opinion a beaucoup de « vraisemblance ». Ces expressions nous paraissent infiniment plus éloquents que tous les solécismes de l'édition de « Marañón », et atteignent, par delà le recteur de Wolfenbüttel, dans sa tombe, son inspirateur et guide, Lessing. En leur béatitude élyséenne, les mânes de Jöcher — ce modeste et ce laborieux, auquel ne manquèrent qu'un peu de goût et quelque esprit, ainsi qu'une conception moins élastique de la bibliographie — durent tressaillir d'aise à constater que l'homme qui, au début de sa carrière littéraire¹, avait livré sans pudeur à la risée publique la science hispanique d'un professeur de Leipzig soi-disant coupable d'avoir pris pour un titre d'ouvrage l'énoncé du lieu de naissance d'un auteur, confondait, à l'issue de ses jours et grâce à un contresens de cancre, avec un capitaine espagnol imaginaire deux provinces du Brésil!

1. Dans les *Kritische Nachrichten* du 29 octobre 1751, au 44. Stück (M. IV. 266) : Vor einigen Tagen fielen wir in dem Herumblättern [du *Gelehrten-Lexikon*, qui venait de paraître] auf eine Stelle, wo es von einem gewissen Schriftsteller heisst, er solle geschrieben haben *Natural de la ciudad de Alteran en Alemania la baxa*, d. i. gebürtig aus der Stadt Alteran in den Niederlanden. Wer sieht nicht, dass hier auf die lächerlichste Art die Bezeichnung der Vaterstadt des Schriftstellers zu einem Werke desselben ist gemacht worden? — Je n'ai pu retrouver, bien que je l'aie lu en entier à cette fin, dans le *Jöcher* la citation en question, qui peut, cependant, m'avoir échappé. M. Menéndez y Pelayo, aux lumières duquel j'avais recouru, m'a écrit que « tampoco se me ocurre nada sobre el escritor *natural de Alteran en Alemania la Baja* » et ajoute que « se trata sin duda de un título de broma ». Il se pourrait qu'en effet ce soit encore ici Lessing qui ait tort, et qu'il s'agisse bien d'un titre (tronqué) d'ouvrage en castillan cité par Jöcher, comme tant de fois, au petit bonheur.

DEUXIÈME PARTIE

LA NATURE ET LES SOURCES DE L'HISPANISME DE LESSING

Dans les notes qui vont suivre et dont l'aspect décousu déplaira sans doute à nos maîtres académiques du beau langage et des spirituelles études, j'aurais pu, au lieu de procéder par analyses séparées, réunir, en les groupant sous deux ou trois chefs de titre correspondant aux genres littéraires espagnols effleurés par Lessing, les résultats de mes recherches, et en rendre ainsi la lecture, sinon plus probante, plus agréable. Convaincu cependant qu'en pareille besogne la littérature ne saurait être de mise qu'au détriment de la science, j'ai sacrifié de gaité de cœur à une plus austère méthode cette tentante perspective. En adoptant, enfin, le procédé chronologique, je crois être resté dans l'esprit — esprit de minutieuse et complète enquête — qui m'a dicté ce travail. Les lecteurs auxquels s'adressent les dites notes n'auront, j'en suis sûr, aucune peine à reconstituer, à l'aide de ces lambeaux de preuves successifs, la physionomie essentielle de l'hispanisme de Lessing, et à assembler en une mosaïque bien ordonnée les pièces dispersées au hasard des besognes capricieuses du grand dilettante.

1750-57 (?). **Orfeo.**

Étant donnée l'incertitude touchant la date de ce fragment de traduction, j'ai cru être en droit de commencer par lui l'étude des sources auxquelles Lessing a puisé ses renseignements sur la littérature et les choses de la péninsule ibérique. J'ai déjà, comme je l'ai dit dans la *première partie*, expliqué antérieurement quelle diffusion

avait trouvée, dans les littératures française, anglaise et allemande, l'interprétation bouffonne donnée par Quevedo de la descente d'Orphée aux enfers. Il se pourrait que l'attention de Lessing ait été attirée sur la poésie espagnole par l'allusion à celle-ci contenue dans l'article *Ehstand* de l'*Universal-Lexikon* de J. H. Zedler (1734, t. VIII, p. 374)¹, et que le souvenir d'avoir lu naguère la traduction de Brockes (1725) l'ait incité à chercher dans une des nombreuses éditions du *Parnaso Español* cette pièce, qui devait tenter ses instincts d'amateur de curiosités littéraires. En tout cas, par quelque source qu'il l'ait connue, l'essentiel est qu'elle fût traduite en allemand — bien qu'en une variante — avant sa tentative fragmentaire de version. Ce simple fait enlève à cette dernière l'originalité relative qu'elle eût possédée si Lessing avait été le premier à signaler la parodie de Quevedo à l'Allemagne. Enfin, il n'est pas sans importance de noter que Lessing intitule sa version : *Orpheus*, tout court, sans souffler mot de Quevedo. De là, l'erreur initiale de ses éditeurs, qui ont pris cet exercice d'écolier pour un brouillon d'ode originale.

1750-52. *Novelas Ejemplares*.

Dans la lettre à son père, datée Berlin, 2 novembre 1750, citée dans la *Préface*, Lessing annonce qu'il a l'intention de publier « à Pâques » une traduction des *Novelas* de Cervantes, qu'il rend, à un intervalle de presque deux années, deux fois par l'ineffable contresens : *Neue Beispiele*, confondant ainsi le substantif avec l'adjectif et vice versa². « Da ich übrigens zu Ostern.... auch eine Übersetzung der Novellas (*sic*) Exemplares des Cervantes [zu liefern gedenke].... », déclare-t-il. Ce « *gedenke* » ne prouve pas grand'chose, pour peu que l'on veuille songer à la facilité avec laquelle Lessing projeta quantité d'œuvres, dont il ne réalisa que le titre, facilité que son frère reconnaissait en

1. D'autant plus que Lessing devait chercher à se documenter sur la « misogynie ». *Der Misogyn*, date, en effet, de 1748, et, en 1755, il est publié, en un acte, au VI. *Theil* des *Schriften*, pour être refondu en 3 actes en 1767.

2. Cf. art. *Cervantes* et *Nov. Ejemp.* — B. A. Wagner se contente de qualifier cette traduction de « *unrichtig* » (*progr. cit.* p. 14), en déplorant que la version de Lessing « n'ait point été achevée, ou, du moins, point éditée ». Avant de regretter la non-apparition d'un travail aussi hypothétique, n'eût-il pas mieux valu se demander si Lessing eût été à même de le réaliser ? A ne juger que par sa traduction du titre de l'ouvrage, on pourrait déjà en douter. Mais B. A. Wagner ne nourrit pas de tels scrupules. Il traite de « *unberufener Uebersetzer* » Conradi, auteur de la traduction que Lessing critiquera le 12 décembre 1752, et qui fit, somme toute, ce que Lessing eût fait : une besogne médiocre. M. B. A. Wagner aime mieux comparer Lessing à Goëthe, en affirmant, sans preuve aucune du premier, qu'ils appartenaient « *zu den entschiedenen Bewunderern der Novelas ejemplares* » (p. 16). Lessing n'a nulle part manifesté cette admiration.

ces termes : dass er nicht alles, was er wollte, vollendete, lag in seiner Menschlichkeit; denn oft wollte er mehr, als seine Kräfte vermochten. Oft hätten sie auch vermocht, was wer gewollt; aber er floh zuweilen Mühsamkeit und Anstrengung mit der unmutvollen Frage: wozu das alles¹? De même, il n'y a pas grand'chose de probant à déduire de l'affirmation de Lessing, le 12 février 1751, que son entreprise est « in der Arbeit »². Car, le 12 décembre 1752, époque à laquelle Conradi recevra de lui quelques légères chique-naudes dans la *Vossische Zeitung*, elle n'était point encore réalisée — nous ne disons pas commencée — et il n'en soufflera, d'ailleurs, plus mot. Nous ne retiendrons donc, de cette traduction avortée, que le *neues Beispiel* de l'ignorance grammaticale la plus élémentaire de Lessing, dont le lapsus nous rappelle ce personnage du *Pasagero* de Suárez de Figueroa, lequel, à la question s'il aimait les *novelas* à la mode, répliquait avec une franchise des plus louables : no entiendo ese término³. Mais l'ignorance de Lessing, du moins, apparaît inexcusable. Quelque hypothétique que reste sa traduction, il ne sera peut-être pas paradoxal d'affirmer qu'il avait dû lire avec certaine attention, soit dans l'original, soit plutôt dans une traduction étrangère, la préface mise par Cervantes en tête de son recueil. Or, n'est-ce point dans cette préface que se trouve la meilleure définition du titre⁴? Un peu de familiarité avec la littérature espagnole, ou simplement avec le *Diccionario de Autoridades* (1726-1739), n'eût-elle pas, en outre, renseigné Lessing sur la signification littéraire attribuée depuis l'archiprêtre de Hita et D. Juan Manuel au vocable *exemplo*, devenu synonyme d'« enseignement », d'« histoire édifiante »? Et Nicolás Antonio, dans cette *Bibliotheca hispana nova*, « zu der wir doch alle unsere einzige Zuflucht nehmen, wenn wir von einem Spanier was wissen wollen », avouera, parlant à coup sûr au nom des érudits de sa nation, Gebauer en 1759⁵, Nicolás Antonio n'expli-

1. *Op. cit.*, p. 121.

2. *Cf.* p. 81.

3. Cité par Fernández de Navarrete, *B. A. E.*, 33, XXXVIII.

4. « Heles dado nombre de *exemplares*, y si bien lo miras, no hay ninguna de quien no se puede sacar algun exemplo provechoso ». — A quoi l'énigmatique Avellaneda, dans le *prologo* à sa seconde partie du *Quixote* (1614), répliquait que les nouvelles de son rival étaient « más satíricas que ejemplares, si bien no poco ingeniosas ».

5. A l'article *Sousa de Macedo*, I. *Register*, à la fin de la *Portugiesische Geschichte* dont il sera question plus bas. — Ces témoignages, d'ailleurs fort légitimes, d'érudits allemands à l'adresse de la *Bibl. hisp.* seraient faciles à accumuler : ainsi Joh. Erhard Kapp, sous le rectorat duquel Lessing se fit inscrire à Leipzig en septembre 1746 et qui, cette année-là (*Cf.* Danzel, I, 53, *note*) faisait un cours « über den neuesten Zustand der Litteratur in Europa », en vantait, en 1748, les mérites dans la préface de *Die Gelehrte Republik*, traduction de la *República literaria* attribuée à Saavedra Fajardo. Il est bon, en outre, de ne pas oublier qu'à son arrivée à Berlin, en fin 1748, Lessing reçut de Rüdiger, le propriétaire de la *Berlin. Ztg.*, plus tard *Vossische Ztg.*, la mission d'ordonner sa vaste bibliothèque et que c'est de la sorte sans doute qu'il lia une première connaissance avec maints ouvrages d'érudition ou de polyhistoire

quait-il pas, à l'article Cervantes et à la rubrique : *Doce Novelas* : « *uti patrius mos, et Italicus fabulas vocat* »¹? Ce n'étaient donc pas les lumières — et le simple dictionnaire eût suffi pour éclairer sa religion hésitante — qui manquaient à Lessing. Si sa « traduction » eût paru, c'eût été, comme celle de Conradi, très vraisemblablement une traduction de traductions. En tout cas, il serait puéril d'attribuer, comme certains l'ont fait, une importance quelconque à un projet mort-né, dont il ne subsiste qu'un grossier contresens, indigne d'un écolier.

1750. La Vida es Sueño.

(M. III. 303)

Lachmann a publié pour la première fois (XIII, 647) un brouillon de Lessing contenant les lignes suivantes :

Das Leben ist ein Traum
Ein Schauspiel aus dem Spanischen des Don Pedro Calderon
de la Barca übersetzt.

Berlin den 23 August 1750

Erster Aufzug

Erster Auftritt

Rosaura kömmt von der Höhe eines Berges herab, sie ist als eine
Mannsperson verkleidet, im Reisehabit, und sagt folgendes.

Sur cette transcription insignifiante, quelques lessingolâtres ont édifié le conte d'une traduction d'après l'original espagnol, d'une révélation, avant la lettre romantique, de Calderón à l'Allemagne. M. B. A. Wagner, *v. gr.*, écrit résolument² :

« Es gelang Lessing sogar, wie es scheint, des spanischen Originals habhaft zu werden, und schon am 23. August 1750 begann er die Uebersetzung des Dramas, von der uns freilich nicht viel mehr als die Ueberschrift erhalten ist. »

d'où il tira plus tard tant de sa science médiante, car, à la base de toute érudition encyclopédique, on trouve toujours une bonne bibliothèque. La « contemplation » des livres rares — ainsi s'expriment MM. Menéndez y Pelayo et Zarco del Valle p. xiii de la 1^{re} Partie du *Cat. de la Bibl. de M. Ric. Heredia* (Paris, 1891) — n'est malheureusement pas donnée à tous !

1. Je citerai la *Bibl. hispana nova* d'après la seconde édition, par Th. A. Sánchez, A. Pellizer et R. Casalbon († 1787) (Madrid, 1788) Cette réédition, pour tous les articles, ne diffère nullement de l'édition originale, parue à Rome en 1672 et la seule que pouvait consulter Lessing. Il est amusant d'observer que pas plus M. R. Beer que M. Fitzmaurice-Kelly ne sont capables de parler exactement — M. R. Beer les date 1783-1788, *op. cit.*, II, 115; M. Fitzmaurice-Kelly, qui date, comme il convient, attribue comme R. Beer à Pérez Bayer (p. 436) l'œuvre totale — des réimpressions de la *Bibl. Hisp.*

2. *Progr. cit.*, p. 6.

Voilà donc Lessing — qui, dans la préface des *Beyträge*, datée novembre 1749 et publiée cette même année 1750, ignore le nom de Calderón — transformé, sur le fait d'un titre et d'une indication scénique tronquée, en interprète fidèle d'un drame dont l'intention allégorique et morale déteint, si je puis dire, sur le style, lequel, pour quelques passages naturels, énergiques, pleins de mouvement et d'émotion, est si souvent recherché, maniéré, froid, insipide et de mauvais goût, et présente au traducteur, même rompu au commerce des poètes dramatiques espagnols de l'âge d'or, tant d'insurmontables difficultés ! Il faut un robuste et bien peu scientifique optimisme, ou un culte aveugle de l'universalité du génie de Lessing pour soutenir sérieusement de semblables paradoxes.

En réalité, il est fort probable qu'une circonstance toute fortuite éveilla en Lessing le désir de connaître une œuvre que le hasard d'une publication récente, signalée dans un organe qui lui était familier, venait, non certes de révéler à l'Allemagne, mais de défigurer une fois de plus, en ajoutant une mutilation nouvelle aux mutilations plus que séculaires infligées par les fournisseurs de littérature théâtrale à la *Comedia* espagnole. Depuis, en effet, que *La Vida es Sueño* avait reçu, le 23 novembre 1635, l'approbation du Maestro José de Valdivielso, pour paraître l'année suivante dans l'édition de J. Calderón et au tome XXX des *Comedias famosas de varios autores*, ses avatars hors d'Espagne avaient été variés et lamentables². De Hollande, elle avait, dans des adaptations méconnaissables, passé en Allemagne³, où des troupes

1. Se représente-t-on le Lessing de l'*Orfeo* en face des *décimas* de Segismundo, à la seconde scène du 1^{er} acte :

*Ojos hidròpicos creo
Que mis ojos deben ser;
Pues cuando es muerte el beber,
Beben más: y desta suerte,
Viendo que el ver me da muerte,
Estoy muriendo por ver.... etc. ?*

On n'ignore pas que de tels passages ne sont pas rares dans *La Vida es sueño*. On sait, d'autre part, que, pour beaucoup d'Espagnols, ils sont, aujourd'hui encore, considérés comme des beautés; mais que l'on songe à l'état d'âme d'un jeune héros de l'*Aufklärung*, aussi novice qu'était Lessing en matière simplement de grammaire castillane, en face de ces difficultés! — M. Max Koch, qui a écrit l'article *Lessing* pour la continuation — malheureusement abandonnée — de l'Encyclopédie de Ersch et Gruber (43. *Theil*, Leipzig., 1889, p. 221), parle, à propos de cette nouvelle tentative mort-née, d'une « *geplante Uebersetzung Calderon'scher Dramen!* » Ce n'est plus *La Vida*, mais toute une série de drames caldéroniens qu'eût traduits Lessing!

2. On trouve quelques éléments bibliographiques d'une histoire de la *Vida es Sueño* en Europe dans l'ouvrage de M. H. Breymann : *Calderon = Studien. I. die Calderon-Literatur* (München und Berlin, 1905), où est utilisée et indiquée la littérature antérieure, bien que le livre soit fort loin de posséder toute l'exactitude scientifique désirable et pêche, à plus d'un égard, d'incomplet, inexact et même erroné.

3. Dans l'*Archiv* de Herrig (LXXXII), J. Bolte, dans l'Appendice à son article *Molière-Uebersetzungen des 17. Jahrhunderts*, commet (p. 119) la singulière erreur d'affirmer que l'Allemagne a connu la *Vida es sueño* par une pièce (dont il ne transcrit pas

errantes et des montreurs de marionnettes, tel ce M. D. Drey à Lüneburg dans la seconde moitié du xvii^e siècle, en égayaient la rudesse truculente d'un vulgaire inculte dont les appétits rudimentaires se repaissaient en ces visions d'un art à demi barbare, « con finales de grandes y aturdidores efectos, con toscas, negras líneas que significaban crímenes y sangre, ó acciones obscenas que inspiraban terror ó movían á risa, pinturas singulares, enigmáticas¹. » C'était encore d'après un intermédiaire hollandais que Chr. Heinrich Postel écrivait le texte d'un opéra en 3 actes de J.-G. Conradi intitulé : *Der Königliche Prinz aus Pohlen Sigismundus, oder das Menschliche Leben ein Traum*². D'autre part, l'Italie apportait aussi à l'Allemagne quelques remaniements de la création caldéronienne, et il est fort probable que dès 1674, dix ans après son apparition à Venise sous le titre *La Vita è un sogno, opera scenica*, la version de Cicognini fournissait à l'acteur Paulsen, à Dresde, son rôle du *Prinz Sigismundo*³. Cette version italienne pénétrait également en France et était jouée pour la première fois par les comédiens italiens le 10 février 1717 : *Vie [la] est un songe, Tragi-Comédie Italienne en 5 actes ; en Italien : la Vita e un sogno. Le sujet est tiré de l'Espagnol, intitulé : la Vita (sic) es Sueño*⁴. Un des

exactement le titre) de Gillet de la Tessonerie publiée en 1646 chez Quinet, à Paris : *Sigismond | Duc de Varsar. | Tragi-Comédie | Dediee | a la Reine*. Il suffisait d'en lire l'énoncé des personnages pour se convaincre que cette œuvre, dont la scène se passe à Cracovie, si elle est de quelque façon redevable à Calderón, l'est, et à peine, de son titre. Il en existe un exemplaire à la Bibliothèque Nationale (Yf 6 868). Mais il se pourrait que J. Bolte ait pris son affirmation, qui ne repose évidemment pas sur l'examen de la pièce, dans *Angel Lasso de la Vega : Calderón de la Barca, etc.* (Madrid, 1881), p. 67, note 1, où elle est mentionnée et attribuée à *Guillet de la Tissonerie*. C'est là, en tout cas, certainement, que l'a puisée M. A. Savine (*Pedro Calderon de la Barca dans Le Magasin Littéraire et Scientifique* de 1890, 1^{er} semestre, p. 533, note 1). Le catalogue de la Bibliothèque Nationale (XXII, p. 630, [1905]) porte, à la mention de la pièce de La Tessonerie, l'étonnante indication : *imitée de Calderón*, indication que rien ne justifie, cependant, ni le titre de l'œuvre, ni son contenu.

1. A. Farinelli dans sa critique de J. Schwering : *Zur Geschichte des niederländischen und spanischen Dramas in Deutschland* (Münster, 1896, 100 pp. in-8), parue au numéro de novembre 1896 du tome 1^{er} de la *Revista crítica, etc.*, de M. R. Altamira.

2. S. a., en réalité Hambourg, 1693, in-4, 32 feuilles et 2 préfaces, dans la seconde desquelles l'auteur avoue sa source hollandaise. Cf. sur cette œuvre une bonne bibliographie dans Breyman, *op. cit.*, p. 93. Un court résumé du contenu a été donné par Chrysanther dans son *Allgemeine Musikalische Zeitung*, t. XIII (Leipzig, 1878, p. 422-24). Les troupes errantes n'en continuèrent pas moins de jouer leurs vieux thèmes, sans doute modifiés au gré des acteurs et selon les lieux, et A. Schneider (*Spaniens Anteil an der deutschen Litteratur des 16. und 17. Jahrhunderts*, Strassb., 1898, p. 303) a relevé une représentation de *Von Sigismundo oder dem Tyrannissen Prinz von Bolen* en 1741 à Francfort-sur-le-Mein.

3. Dessoff : *Ueber englische, italienische und spanische Dramen in den Spielverzeichnissen deutscher Wandertruppen*, dans *Stud. zur vergleich. Literaturgesch.* I (1901), p. 439. Sur Cicognini et l'Espagne, cf. le t. XI (1905) de la *Bibl. delle scuole italiane : Le fonti spagn. del teatro dram.* di G. A. Cicognini, art. de M. G. Gobbi.

4. Catalogue alphabétique des comédies représentées par les Comédiens Italiens jusqu'à l'année 1732, au t. I du *Nouveau Théâtre Italien* (Paris, Briasson, 1733) p. Ixvii. Déjà Schack avait noté, d'après Riccoboni, la date de cette représentation (*Geschichte*, III, 443).

fournisseurs du Théâtre Italien et traducteur de plusieurs pièces de Cicognini, Thom. Simon Gueulette, avait, l'année d'avant, donné, sur l'initiative de Riccoboni, une version française de *La Vita è un sogno*, qui aura, jusqu'en 1789, plusieurs éditions, et dont d'Origny, dans ses *Annales du Théâtre Italien*¹, écrira que « c'est une tragi-comédie italienne » qu'il a « traduite de l'espagnol ». Un autre littérateur faisait représenter en novembre 1732, par ces mêmes Comédiens Italiens, une version en vers libres intitulée *La Vie | est un Songe | Comedie-Heroïque | De Monsieur de Boissy*, où le nom de Calderón n'était pas même cité². L'Allemagne subissait, de nouveau, le contre-coup de ces remaniements français. En 1750, paraissait à Strasbourg, avec la date indiquée à la dédicace : *Strassburg, den 6. Weinmonat 1749*, un petit in-8 de 167 pp., contenant, à gauche, la version par Gueulette de *la Vita è Sogno* de Cicognini, et, à droite, la refonte mit *poetischer* (?) *Feder* de cette même version, bien que l'auteur prétendit, dans son avant-propos ampoulé à toutes sortes d'Altesses Sérénissimes, rendre en allemand « ein Italiänisches Schauspiel » trouvé *par hasard*. Cette dédicace, intercalée entre le titre allemand : *Das | Leben | als | Ein Traum, etc.* et le titre français : *la Vie | Est | Un Songe | Tragi-Comedie | traduite de l'Italien*, n'est pas signée. Peu nous importe, d'ailleurs, que l'auteur de ce médiocre plagiat ait été ou non un prêtre de Montbéliard, Jul. Friedr. Scharffenstein³. L'œuvre nous intéresse uniquement

1. Paris, Duchesne, 1788, 3 vol. in-8; t. I, 41. Au tome XXVII de la *Petite Bibliothèque des Théâtres, etc.* (Paris, 1789, Belin et Brunet) : *Catalogue des pièces de Boissy*, p. 25, il est fait mention de la traduction de Gueulette « avec l'Italien à côté » [ainsi, par exemple, au t. II d'une édition du *Nouveau Théâtre Italien*, Paris, Flahaut, 1723, où le nom du traducteur n'est d'ailleurs pas donné], puis on lit : « Ce sujet Espagnol fut aussi traité par un autre anonyme, en François, pour le Collège des Quatre-Nations, où il fut joué en 1738, avec tant de succès, que la Duchesse du Maine désira que les Elèves de ce Collège allassent représenter la Pièce à son Château de Sceaux. » En 1857, un traducteur italien de la *Vida*, Giovanni La Cecilia, qui publia 43 traductions en prose de drames espagnols (*Teatro scelto spagnuolo antico e moderno, etc.* Torino, 1857-59, 8 vol. in-12) s'imaginait encore que la pièce était une « Commedia di Lope de Vega » (t. III, p. 157 seq.).

2. Mais il est cité au *Catalogue des pièces de Boissy* mentionné dans la note précédente. La *Bibliothèque Nationale* possède plusieurs des assez nombreuses éditions, ainsi qu'une traduction en hollandais, de la version de L. de Boissy. On trouvera dans A. Lista y Aragón : *Ensayos literarios y criticos* (Sevilla, 1844), II^a part., 88 seq. une comparaison entre la version de Boissy et l'original. — Lasso de la Vega (*op. cit.*, loc. cit.) croit que la traduction de Boissy est de 1752.

3. Cf. à ce sujet Breymann, *op. cit.*, p. 94 seq. Sur Scharffenstein, Cf. Gödeke, *Grundriss*, III, p. 365. Schack (III, 453) signalait la représentation à Vienne (sans indiquer qu'il tenait ce renseignement d'un Almanach de spectacles viennois, signalé par E. Dorer dans sa brochure : *Ueber Das Leben ein Traum*, Dresden, 1884), en 1760, de l'œuvre de Scharffenstein. Cf. sur cette représentation p. xxv seq. de la préface de la traduction allemande de la *Vida* par P. Herlth (Berlin, 1868), d'après l'*Almanach* précité. L'exemplaire de l'éd. de Strasbourg, 1750, conservé au *British Museum* (11 725 f.) a, à l'énoncé allemand du titre du volume, cette adjonction en initiales imitant des caractères majuscules d'imprimerie : D. F. H. W. M., à la suite de *mit poetischer Feder entworfen*. Schreyvogel (E. A. West) était, en 1816, formel dans l'attribution à Scharffenstein de la *Vita* en 5 actes et en mauvais alexandrins

parce que, le 18 juillet 1750, elle fut analysée en ces termes au 86. Stück de la *Berliner Privilegierte Zeitung*, que rédigeait alors l'ami de Lessing, Mylius :

Strafsburg. Das Leben als ein Traum in einem Schauspiele vorgestellt. Aus dem Italiänischen übersetzt, und mit poetischer Feder entworfen. (Nebst einer französischen prosaischen Übersetzung.) Zu finden bei Amand. König, Buchhändler unter der grossen Gewercks-Laub. 1750. In Oct., 11 Bogen. Wer noch keinen Begriff von dem Abgeschmackten des italiänischen komischen Theaters hat, der kann ihn durch Lesung dieses Stücks bekommen. Basilius, König in Pohlen, hatte seinen Sohn Sigismund in einen Thurm an einem wüsten Orte eingeschlossen, weil ihm die Sterndeuter prophezeit hatten, dass er tyrannisch regieren würde. Der Ausgang aber lehrete das Gegenteil. Das Tragische ist hier mit dem Komischen auf die bey den Italiänern gewöhnliche Weise vermischt, und Rosaura, Pantalon und Arlequin sind gewisse Kennzeichen von der Art, zu welcher dieses Schauspiel gehöret. Die Verse sind größtenteils so erbärmlich, wie die ganze Einrichtung. Ist in den Vossischen Buchläden für 5 Gr. zu haben.

M. B. A. Wagner, qui a tenté de démontrer que Lessing collaborait dès 1748 à la *Berl. Ztg.*¹, ne veut pas que cette misérable *Anzeige* soit de Lessing, parce qu'il y est mal parlé du théâtre italien². Il ne s'est peut-être pas cru justifié d'ajouter : « à propos d'une pièce espagnole », bien qu'il ne se refuserait pas, à coup sûr, à nous accorder que l'auteur, quel qu'il soit, des lignes ci-dessus est convaincu qu'il a affaire à une production de source italienne. En conséquence, il les attribue généreusement à Mylius, qui, cette même année 1750, devait, dans l'avant-propos à sa traduction de la *Clitia* de Machiavel, écrire³ : « Fragt man mich, warum ich nicht lieber ein gutes, als ein mittel-

allemands : cf. sa préf. de *Das Leben ein Traum* (5^e éd. [Wien, 1867], p. ix). — Signalons, car ce détail dissipe une équivoque possible, que Wolfgang Menzel a prétendu que le jésuite de Kempten Anton Claus (1691-1754) aurait imité la *Vida es sueño* dans un drame scolaire en latin intitulé *Vulpanser*, imprimé à Augsbourg en 1744 (*Gesch. der deutsch. Dichtung*, Stuttg., 1859 [Neue Ausg. Leipzig., 1875], II, 254-255). Breymann a transcrit (*op. cit.*, p. 135) cette donnée sans la contrôler : s'il eût consulté la réédition, par le P. jésuite Carlos Sommervogel, de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* de De Backer (Bruxelles-Paris, 1891, II, 1205) il y eût trouvé que cette prétendue imitation — que signalait déjà E. Dorer d'après Menzel [*broch. cit.*, p. 19] — avait paru en 1755 à Augsbourg chez J. Wolff dans les « *Exercitationes theatrales a Societatis Jesu magistris inferiorum classium dirigente P. Antonio Claus, ejusdem Societatis in Episcopali et Academico Gymnasio Dilingano exhibitae* » et qu'elle s'y lit I, 57 seq.

1. *Lessing-Forschungen, nesbt Nachträgen zu Lessings Werken* (Berlin, 1881), II, Teil, § 1, p. 61-70.

2. *Prog. cit.*, p. 6. Quand M. Wagner écrit : « die mitgeteilte Besprechung des Calderon-Dramas rührt sicherlich nicht von ihm her, » il s'exprime mal : dans l'esprit du *Rezensent*, ce n'était guère de Calderón qu'il s'agissait ! Il est, d'ailleurs, habile de créer de telles équivoques.

3. P. 298 des *Beyträge zur Historie und Aufnahme des Theaters* (Stuttgart, 1750). Lessing lui reprochera ses dires en 1754, dans la préface de l'I. Stück de la *Theatralische Bibliothek* (M., VI, 4).

mässiges Stück, gewählet habe² So bitte ich, mir erst ein gutes Stück von dem italienischen Theater zu nennen.» Mais où il dépasse les limites d'une saine méthode d'investigation, c'est quand il affirme, en vertu de sa connaissance infuse de la psyché lessinguienne, que l'ami de Mylius, qui reçut « sûrement » de celui-ci la révélation « de l'étrange drame », « aurait eu de la peine à le condamner aussi absolument » que son collègue, mais, au contraire, « reconnut le fond excellent de la composition poétique¹ ». D'autre part, pour expliquer comment Lessing identifia l'auteur véritable de la pièce, M. B. A. Wagner a recours au biais suivant. En 1754, c'est-à-dire 4 années après avoir transcrit le titre de la *comedia* espagnole en allemand, Lessing traduisit, au 2. *Stück* de sa *Theatralische Bibliothek*, l'*Histoire du Théâtre Italien* de Riccoboni, où celui-ci déclarait que les tragico-comédies traduites de l'espagnol, en particulier *La Vie est un songe*, comptaient parmi « les plus beaux ornemens du Théâtre Italien »². M. Wagner déduit de ce fait que Lessing connaissait en 1750 ce passage de Riccobini, et que le dit passage fut pour lui le trait de lumière qui le fit se mettre en quête de l'original espagnol, et le découvrir, « wie es scheint »³. Nous n'irons pas si avant dans l'apriorisme. Il nous suffira de constater que, si Lessing a vraiment connu le texte de la *Vida* dans sa forme première, il a résolument manqué une excellente occasion d'opposer aux grossières déformations des Scharffenstein et autres manœuvres de lettres, une traduction fidèle (²) d'une œuvre, en somme, inconnue. Malheureusement, nous ne pouvons oublier la conclusion de la fable de Paul Albrecht à propos de l'*Orfeo*. Lessing eût-il été capable de mener à bien une telle

1. *Progr. cit., loc. cit.* M. B. A. Wagner est persuadé que la traduction de Scharffenstein était faite « nach einer italienischen Uebersetzung ».

2. P. 46-47 du tome I de l'édition de Paris, 1730-31, en 2 vol. gr in-8. Riccoboni fait allusion à la traduction de Cicognini et parle du théâtre d'Italie au xvii^e siècle.

3. M. B. A. Wagner a été dépassé par M. Farinelli. Ce « wie es scheint » indiquait encore certaine pudeur critique. M. Farinelli rattache cette « traduction » de la *Vida* aux *Beyträge*, déclare que Lessing entendait remanier la pièce de Calderón « für die deutsche Bühne », et conclut en nous révélant que « wären die « Beiträge » nicht so früh eingestellt worden, so hätten wir [ce *wir* n'est-il pas ici admirable?] in Lessing den ersten wahren Uebersetzer des grossen Spaniers », ce qui est d'autant plus à regretter que Lessing et Calderón sont — qui l'eût cru ? — « in Manchem verwandte Naturen. » (*Spanien und die span. Litt. etc.*, p. 285. — Je citerai cette thèse de M. Farinelli d'après le texte du t. V de la *Ztschft. für vergleich. Literaturgesch.*) Je me permets de signaler cette affinité psychique de Lessing et de Calderón à la perspicacité d'un jeune *Lessingforscher* de l'école de B. A. Wagner. Je l'engagerai, cependant, avant d'explorer ce nouveau domaine de la littérature comparée, à méditer le jugement porté par ce même M. A. Farinelli sur Calderón dans un autre de ses livres : *Grillparzer und Lope de Vega. Mit den Bildnissen der Dichter* (Berlin, 1894), p. 119 seq. : « Der Dichter weicht dem Theologen. Calderon verneint jede That, jede Selbstbestimmung des Menschen. Jeder Kampf hieniden ist unnütz. Unwahr sind alle Gedanken, die nicht nach dem Ewigen gerichtet sind, etc. » Le jeune *Lessingforscher* essaiera alors de concilier le « théologien » et le « parent spirituel » de Lessing. Un tel tour de force lui gagnera ses éperons.

besogne ? Il nous semble que poser la question, c'est la résoudre. Et n'est-il pas significatif qu'il ne soit point allé au delà, cette fois, du titre ?

1750. Les Beytræge.

2) *Les dramaturges espagnols.*

En 1750 parurent chez Johann Benedict Metzler, à Stuttgart, anonymes, des *Beyträge zur Historie und Aufnahme des Theaters*, dont les éditeurs étaient G. E. Lessing, alors âgé de vingt-deux ans, et Mylius. Dans la préface, écrite en novembre 1749, on promettait aux lecteurs de s'occuper, outre les drames des Grecs et des Romains, des œuvres théâtrales des Anglais et des Espagnols :

« Wir werden besonders unser Augenmerk auf das englische und spanische Theater richten. Shakespeare, Dryden, Wycherley, Vanbrugh, Cibber, Congreve sind Dichter, die man fast bey uns nur dem Namen nach kennt, und gleichwohl verdienen sie unsere Hochachtung sowohl als die gepriesenen französischen Dichter¹. Ebenso ist es mit dem Lopez de Vega, Augustin Moreto, Antonio de Mendosa, Francisco de Rojas, Fernando de Zarate, Juan Perez de Montalvan, Antonio de Azevedo, Francisco Gonsalez de Bustos und andern. Diese sind alle Männer, die zwar eben so grosse Fehler als Schönheiten haben, von denen aber ein vernünftiger Nachahmer sich sehr vieles zu Nutze machen kann². »

B. A. Wagner qui, comme tous les critiques allemands antérieurs qui ont touché, en passant, quelques mots des rapports de Lessing avec la littérature espagnole, ne connaît cette littérature que par les manuels courants en Allemagne, — celui de Schack et la traduction de Ticknor par Julius avant tout, — n'a point, ici, retenu certain étonnement en présence de cette étrange mixture de noms de poètes dont on affirme qu'ils recèlent autant de « grands défauts que de beautés », jugement qui suppose, en bonne logique, la connaissance directe et personnelle de leurs principales productions. « Die von ihm angeführten Dichter, » écrit-il³, « sind allerdings ziemlich willkürlich gewählt, aber alle lebten in der Zeit, wo der echt nationale Stil zur

1. Sur les rapports de Lessing avec la littérature anglaise, Cf. *Lessing und die Engländer*, par J. Caro (*Euphorion*, 6 [1899], p. 465-490).

2. *M.*, IV, 52.

3. *Progr. cit.*, p. 4. — M. A. Bossert a, dans son excellente *Histoire de la Littérature allemande* (2^e éd., Paris, 1904), au § sur Lessing, trouvé que la « première hardiesse » de Lessing et, sans doute aussi, sa première « vue prophétique » (p. 332), consistaient en ce renvoi à l'étude, dès les *Beiträge*, des Anglais et des Espagnols. Une affirmation à peu près analogue était déjà dans Hettner, *Literaturgesch. des XVIII. Jahrh.* III [IV. Aufl. Braunsch. 1893], p. 456-457. Nous ne saurions admettre — et on va voir pourquoi — cette opinion qu'avec les réserves qui s'imposent dès qu'il s'agit, en

unbedingten Herrschaft gekommen war. » Et il renvoie à Schack, en confessant, cependant, qu'il n'y a rien trouvé concernant « Antonio de Azevedo ». Si la première affirmation de B. A. Wagner n'apparaît que trop véridique en son appréciable modération, — que l'on pèse ce « *ziemlich* » *willkürlich* ! — la seconde est, nous allons le voir, complètement erronée. Mais il importe, tout d'abord, d'insister — ce dont s'est gardé le *Lessingforscher* berlinois — sur l'omission des noms de Tirso de Molina, de Solís, d'Alarcón, et surtout de Calderón, pour nous en tenir aux toutes premières splendeurs de la *Comedia*, et sur ce qu'une telle omission décele de tranquille et confiante ignorance de la part du jeune Lessing. L'incohérence des noms qu'il jette ainsi au hasard de quelque répertoire consulté à l'étourdie, et la disparité chronologique des auteurs qu'il énumère — que l'on songe à Ant. de Azevedo voisinant avec F. de Zárate ! — ne justifient que trop la sévérité de notre jugement. Que signifient, en effet, dans une énumération de poètes dramatiques qui sont censés avoir été triés sur le volet pour être présentés au public allemand comme représentatifs d'un art théâtral encore ignoré de lui dans un recueil qui devra se borner à n'offrir que le meilleur d'œuvres choisies, que signifient, je ne dirai pas un Antonio Hurtado de Mendoza, — dont nous connaissons le nom surtout parce que son *Marido hace mujer* servit à Molière pour *L'École des Maris* et beaucoup moins parce que Sir Ric. Fanshawe donna, en 1671, une excellente version anglaise de son *Querer por solo querer* — mais le Portugais Antonio de Azevedo, pour lequel nous sommes obligés, si nous voulons savoir sur son compte quelque chose, de recourir aux in-folios de Diogo Barbosa Machado, qui relate simplement de lui que, vivant sous le règne de Jean III, il composa beaucoup d'œuvres poétiques dignes de louange, *sendo entre todas a mais estimavel a Comedia, que fez sobre estas palavras do Evangelho : Venite post me, faciam vos fieri piscatores hominum*¹, et

littérature comme ailleurs, de « prophéties ». P. 324, M. Bossert affirme que « Lope de Vega n'avait qu'à suivre les impulsions de son facile génie ». Il est curieux que l'on en soit toujours, dans des milieux cependant familiers avec le procédé critique, à juger un personnage littéraire sur des légendes populaires dont William Hazlitt s'est, pour nous en tenir au seul Lope, moqué avec raison dans son *Table-Talk*, etc. (1821-22). Que sait-on de *documentaire* sur les conditions dans lesquelles produisait Lope ?

1. *Bibliotheca Lusitana*, etc., I (Lisboa, 1741), p. 213. C'est sur cette maigre notice de Barbosa Machado que La Barrera a rédigé les quelques lignes concernant Azevedo, p. 511 du *Catálogo*. Cependant Schack, qui a imprimé au t. III de sa *Geschichte* les titres de pièces de la Collection en 48 volumes des *Comedias nuevas de los mejores ingenios de España*, cite à l'énoncé du vol. XI (p. 542) deux autres titres :

10. *Los Vandos de Luca y Pisa*, de Antonio de Azevedo.

12. *Origen de N. Señora de las Angustias y Rebelion de los Moriscos de Antonio Faxardo y Azevedo*.

Il se pourrait que ces attributions ne fussent pas probantes et qu'il s'agisse ici d'autres « Azevedo ». Barbosa (I, 223) cite — ainsi que N. Antonio (I, 103) — un Antonio de

ce González de Bustos, qui, pour être Espagnol, partage avec le Portugais la même infortune d'être profondément inconnu¹? M. Wagner rejette fort cavalièrement sur les Français l'incohérence de l'énumération de Lessing :

« Vermutlich entnahm Lessing. » dit-il, « die Namen, die zum Teil (wie Lopez statt Lope) in französischer Form erscheinen, irgend einem französischen Werke. Die Franzosen liebten es ja, auf das spanische Drama als auf eine freilich längst überschrittene Vorstufe ihrer eigenen Schöpfungen zurückzublicken. Dabei gaben auch manche Litteraturforscher zu, dass ihre klassischen Dramatiker den Spaniern viel verdankten². »

Si Lessing a emprunté à un ouvrage français sa liste de noms, M. Wagner a-t-il songé à ce que révèle de frivolité une semblable méthode, spécialement dans la circonstance présente, à l'annonce d'une publication dont la nouveauté nous est représentée à l'envi comme salutaire pour la littérature nationale? D'ailleurs, il n'est pas exact que « les Français » — il s'agit, sans doute, des Français du xviii^e siècle — fussent, sauf réserve de ces « manche Litteraturforscher » qui ne laissent pas, à pareille époque, d'être d'assez *rarae aves* en ce domaine littéraire, si dédaigneux du drame espagnol. Les affirmations de Voltaire ont dû déteindre sur l'esprit de M. Wagner, lorsqu'il se prononce de la sorte touchant l'opinion des littérateurs français du siècle de Lessing à l'endroit de la *Comedia*. Nous verrons qu'au contraire ceux qui ont eu l'occasion de s'en occuper d'un peu près, s'ils ne l'ont pas jugée toujours à sa vraie valeur, n'ont pas manqué de regretter qu'elle fût si méconnue dans leur pays et d'exprimer le désir que leurs compatriotes se familiarisassent avec elle. Mais M. Wagner erre outrageusement lorsqu'il déduit du fait de la graphie *Lopez*, au lieu de *Lope*, la probabilité de l'origine française de l'énumération de Lessing. M. Wagner n'a-t-il donc pas, au surplus, remarqué que Lessing écrit aussi *Mendoza*, au lieu de *Mendoza*, *Gonzalez*, au lieu de *González*, *Augustin* au lieu de la forme nettement castillane *Agustín*? Ce n'étaient, en aucune sorte, les Français seuls qui disaient et imprimaient *Lopez*, tant s'en faut! Le fameux professeur de Kiel, Morhof,

Azevedo Saa qui « pela continua assistencia, que fez em Espanha, soube a lingua Castelhana com summa perfeição », mais dont il n'énumère que des œuvres spirituelles. Les auteurs de la *Portugiesische Litteratur*, au *Grundriss* de Gröber, M^{rs} Michaelis de Vasconcellos et M. Th. Braga, ne mentionnent qu'en note A. de Azevedo comme l'un des admirateurs du parti nationaliste et de Sâ de Miranda, dont on sait que M^{rs} Michaelis a édité les Poésies à Halle en 1881. Sur les auteurs portugais qui écrivirent en castillan, cf. le *Cat. raz. de los aut. port. que escrib. en cast.* de Domingo García Perés (Madrid, 1890).

1. Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il vécut à la fin du xviii^e siècle. Cf. *Catálogo*, p. 177, la mention des quelques pièces, totalement et à juste titre oubliées, qui restent de lui.

2. *Prögr. cit.*, p. 5.

dont le *Polyhistor*, l'un des premiers essais européens de littérature universelle, jouit durant toute la première moitié du XVIII^e siècle d'une si considérable estime dans les milieux érudits, — la quatrième édition de cette compilation indigeste, Lübeck, 1747, en est une preuve, — ne déclare-t-il pas résolument au livre VII : « Si quaeras, unde tantum dignitatis accesserit Hispano Dramati, et quis praecipuus ejus artifex? LUPUM (Hisp. Lopez) FELICEM DE VEGA CARPIO tibi memorat..., etc.? » Et, en 1751, Jöcher ne fait-il pas, à l'article *Vega* du *Gelehrten-Lexikon* (IV, p. 1492), ce merveilleux *distinguo* : « DE VEGA CARPIO (Lopez), oder LOPE FELIX... »? Et ce *distinguo* n'est-il pas repris par Gottsched à l'article *VEGA*, p. 1601 du *Handlexikon oder kurzgefasstes Wörterbuch der schönen Wissenschaften und freyen Künste*, publié à Leipzig en 1760? Même un hispanisant de la valeur de V. Aimé Huber, l'universitaire qui finit dans le conservatisme et le piétisme après avoir produit ces œuvres si connues : collection de romances espagnols anciens (Aarau, 1821, *anonyme*), édition de la *Chronique du Cid* et dissertation sur les romances (1844), parlera, dans sa conférence du 9 février 1852 : *Ueber span. National. u. Kunst im 16. u. 17. Jahrh.* (Berlin, 1852, IV et 28 p.), p. 26, de Lopez de Vega³. M. E. Schmidt a donc exprimé une vérité de bon sens lorsqu'il formula, sur la malencontreuse promesse des *Beiträge*, cette appréciation : « Nächst den Alten sollen Spanier und Engländer die Hauptrolle spielen, und Lessing... schüttelt eine Menge britischer und spanischer Dichternamen aus dem Aermel, die ihm grösstenteils doch nur ein leerer Schall sind, denn die bedeutendsten, Lope, Calderon, werden im zufälligen Wust vergessen⁴. » Quand on songe à la manière de procéder de Lessing à l'endroit de Jöcher — laquelle, bien que restée obscure par suite de la perte des lettres adressées par Lessing à l'éditeur du *Gelehrtenlexikon*, n'en a pas moins mérité, le

1. Peu importe que ce livre soit de Muhle, du point de vue qui nous occupe.

2. *Polyhistor Literarius*, Lib. VII, p. 1010 de l'édition de 1747.

3. Tout récemment encore, l'organe du D^r Thureau, qui professe cependant l'espagnol à l'Université de Königsberg (Prusse), imprimait, comme aux âges de Jöcher et Gottsched, *Lopez de Vega*. (Cf. *Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht*, V (1906), III. Heft, p. 256). Du moins, la bévue n'était point si colossale que celle du *Hannov. Mag.* qui, en 1764, reproduisant un extrait des *Letters* de Edw. Clarke paru l'année d'avant dans *The Univ. Mag. of Knowl. and Pleas.* (II, p. 18-20), faisait, col. 1653, de « Lopez de Vega » et de « Carpio » deux entités distinctes. L'erreur, d'ailleurs, était si peu spécifiquement française qu'elle s'est produite en Espagne. Cf. la preuve dans M. Morel-Fatio : *La Comedia Espagnole du XVII^e siècle* (Paris, 1885), p. 34, note 14. Et, en Allemagne, Goethe lui-même a employé la forme Lopez (Eckermann, *Gespräche*, I, 157 de l'édition Ph. Reclam jun.). La même faute se commettait en Angleterre en 1861, où l'auteur d'une bonne *review* des *Œuvres* de F. Caballero dans *The Edinburgh Review* de 1861, p. 99-129, écrit p. 99 : *Lopez de Vega*. On voit donc que « Iliacos intra muros peccatur et extra ».

4. *Op. cit.*, I, 166. — M. Schmidt prendrait-il le Lopez de Lessing pour un rimeur pyrénéen différent de Vega Carpio? En outre, il faut bien croire que, pour lui, ni Tirso, ni Alarcón, ni Solís ne sont des « bedeutendste ».

détail est caractéristique, d'être traitée par Karl Lessing, directement renseigné, de « moralische Kleinigkeit in Lessings Charakter »¹, — n'a-t-on pas quelque raison de ne point se montrer trop tendre à l'endroit de cette prétentieuse ignorance d'un jeune homme ivre de réclame ? Je sais que l'on m'objectera la difficulté extrême de se renseigner, de première main, à cette date, en Allemagne sur la littérature espagnole. Les œuvres originales n'y étaient, cependant, nullement si rares, dans les centres d'érudition, qu'on le laisse entendre, bien que, pour ce qui concerne les œuvres dramatiques, — sauf quelques collections déjà d'accès facile, — le mode de leur publication en Espagne et les mœurs des libraires espagnols en rendissent l'acquisition généralement risquée et soumise à de fâcheux hasards hors des frontières de la péninsule ibérique. Du moins ne manquait-on nullement, en 1750, d'une consciencieuse et volumineuse compilation réunissant un assez bon nombre de précieux renseignements sur l'Espagne et sa littérature. L'année même où Lessing et Mylius publiaient leurs *Beiträge*, les *Kritische Nachrichten* — qui devaient leur être plus familières qu'à quiconque — imprimaient un compte rendu très favorable — en même temps que très hostile aux Jésuites — de la *Storia e ragione d'ogni poesia*, de Quadrio, « das vollständigste vielleicht, welches bisher von der Dichtkunst erschienen ist...; von allen denen gesucht... die nicht Jesuiten waren »². Or, Lessing aurait pu, dans la *Part. II* du t. III, parue à Milan en 1744, trouver, p. 339-345, un catalogue bio-bibliographique relativement exact, quoique, naturellement, incomplet, des dramaturges espagnols, avec, en particulier, la bibliographie des 9 volumes in-4 de *Comedias* de Calderón publiés par Vera Tassis — de la *I^a Parte*, Madrid, Sanz, 1685, à la IX^e, 1691 — le renvoi aux *Autos* et aux *Obras póstumas* dans l'édition de Pando y Mier (Madrid, Murga, 1717), avec ce jugement sur le poète : « Le sue Commedie sono per avventura le più ingegnose e plausibili di quante ne abbia la Spagna »³. De Lope, outre un rapide essai bibliographique et l'indication d'une collection de ses *Comedias* impri-

1. *Op. cit.*, p. 89.

2. *Anhang zu den Critischen Nachrichten aus dem Reiche der Gelehrsamkeit vom Monat April 1750*. Ce compte rendu annonçait que la dernière partie de l'ouvrage de Quadrio paraîtrait ce même mois.

3. *Op. cit.*, p. 342. — Il n'est pas sans intérêt de noter en passant que si Ticknor avait connu le passage de Quadrio sur Calderón — à défaut d'autre autorité — il eût hésité à dater le tome IX de l'édition Vera Tassis 1694, au lieu de 1691. On voit, en outre, que Quadrio ne connaissait, lui aussi, du t. I que l'édition de 1685 et, en effet, l'hypothèse de La Barrera sur l'existence d'une édition de 1682 de ce tome I semble avoir été une erreur du consciencieux bibliographe, bien que cette date 1682 soit également donnée par Lemcke, *Handbuch*, III, 670. Il est inutile de mentionner que la *I^a Parte* de Vera Tassis était la *Parte V*, par suite des 4 *Partes* (1640-1672) de J. Calderón. A propos de l'ex-jésuite italien Quadrio, cf. le trait que lui lance le rancunier J. B. P. Forner, l'auteur de l'*Asno erudito*, dans sa *Sátira contra los vicios introd. en la poesia cast. B. A. E.* 63, p. 310.

mée à Milan chez Giambatista Bidelli (1619, in-8) et de quelques-unes des *Partes* espagnoles, il est dit : « Ma queste Commedie in venticinque volumi raccolte, ciascuno de'quali ne comprende dodici, non sono le sole, ch'egli compose. » Et Quadrio, comme preuve de son assertion, cite Lope lui-même, puis donne une liste de ses œuvres non dramatiques. De même, il traite assez amplement de Solís et signale à l'attention des lecteurs le volume imprimé en 1681 à Madrid par M. Alvarez et qui contient 9 comédies du poète historien. Mais, au lieu de se documenter, le jeune Lessing énonce imprudemment des noms qui hurlent de se trouver réunis et cet enfantillage semble suffisant à M. B. A. Wagner pour proclamer que déjà, sans doute, il s'était « formé un concept personnel, encore qu'imprécis, du caractère spécifique de la scène espagnole »².

β) Guevara.

Au premier *Stück* des *Beyträge* (M. IV, 61), intitulé : *Von dem Leben und den Werken des Plautus*, il y a cette phrase : « Wenn ich nicht dem spanischen Schriftsteller, dessen Taubmann gedenket, gleich werden, und in Ermanglung gegründeter Nachrichten von dem Plautus, meine Erdichtungen oder Vermuthungen dem Leser aufhängen will, so kann ich weiter nichts zur Lebensbeschreibung unsers Dichters beyfügen, als seinen Tod. »

Taubmann, poète et professeur de poésie et d'éloquence à Wittenberg, publia, en cette même ville, en 1605, un volumineux in-4, intitulé :

M. AccI | PLAUTI | LAT. COMOEDIÆ | facilè principis | fabulae XX.
superstites etc. | operâ | Friderici Taubmani, | Professoris Acad. | etc. Wittenberg, Apud Zachariam Schurerum.

A la page 1306 de cet ouvrage, se trouve cet avis :

« Narro tibi, Lector. Cùm extremas hasce pagellas | typographiae adornarem commodum mihi e Bibliothecâ | Lud. Personii JC. et Elect. Sax.

1. Cette collection est en réalité de plus de 25 volumes, parce que certaines des réimpressions d'un volume identiquement numéroté ne sont pas semblables. On sait que plusieurs pièces qui y sont attribuées à Lope ne sont pas de lui. Le premier qui ait essayé d'en donner un Catalogue est Dieze, p. 331 *seq.*, de sa traduction de Velázquez. Schack l'a complété, II, 691 *seq.* (en utilisant, sans le mentionner, Bertuch, *Mag. der sp. u. port. Lit.*, I (Dessau, 1781), p. 351-358), puis Lemcke, *Handbuch*, III (1856), 180-181.

2. *Progr. cit.*, p. 4. — On ne sait trop que penser lorsqu'on lit dans M. Farinelli — critique, d'ailleurs fort érudite comme toujours, du livre de V. Cian sur Conti au t. XXX (1897) du *Giornale stor. della lett. ital.* p. 276-290 — que « dal Riccoboni e dal Signorelli trasse il Lessing le prime notizie sui poeti della Spagna che studiò poi, come ora si sa, con scarso amore e con pochissimo frutto » (p. 285). Si Lessing a connu Signorelli, dont la première ébauche de la *Storia critica*, etc., est de 1777, et s'il est parti de lui pour « étudier » les poètes d'Espagne, nous serions obligé à M. Farinelli de vouloir bien recourir à ses fiches pour nous confondre en nous apprenant avec son exubérance documentaire coutumière comment il s'y est pris.

Consil. ac Profess. pri- | marii libellus ab amico offertur Nob. cuiusdam Hispani, | in quo ille, pag. 19 German. edit. ut rem certam ponit, | Plautum nostrum in juventute variis fuisse moribus : | sectatum esse militiam : per maria circumvectum esse : pi- | storem fuisse : mercaturam, et imprimis oleariam exercu- | isse : factum etiam vestiarium et sarcinatoreum : tandemq.' | in bonis litteris acquievisse. Sed nisi potior ab aevo | prisco juvet auctoritas, qui credam ista | omnia Taubmannus? | credat Judaeus apelles, Non ego. »

Lessing illustre le passage de cette remarque lapidaire : « Wo ich nicht irre, so ist dieser Spanier Antonio von Guevara. Denn so viel ich mich besinne, glaube ich an einem Orte seiner Schriften ein gleiches gelesen zu haben. »

Lessing nous offre ici une occasion amusante d'illustrer son « hispanisme », et de montrer combien est médiante son information littéraire touchant les « choses d'Espagne ». Le mystérieux « libellus » de Taubmann, à la page 19 duquel se trouve le passage où le « noble Espagnol » a divagué si agréablement sur Plaute, doit d'abord être identifié. L'édition des comédies de Plaute par le professeur de Wittenberg a, nous l'avons vu, paru en 1605. Un peu avant la mise en vente de celle-ci, un de ses amis lui a remis l'opuscule à propos duquel il a écrit la note finale de la page 1306. Or, cette même année 1605, la libraire genevois De Tournes publiait une seconde édition, enrichie d'une traduction allemande, d'un petit volume paru en 1591 et contenant le texte espagnol, ainsi qu'une traduction française et une traduction italienne, du *Libro llamado menosprecio de la corte, y alabanza de la aldea*¹, du faussaire de Mondoñedo. Cette seconde édition, imprimée en quatre colonnes, dont les deux de gauche contenaient l'original castillan et la version italienne, tandis que celles de droite renfermaient la version française et la version allemande, avait conservé la préface de la première, laquelle était datée : 20. may 1591. Elle s'intitulait : *Mespris de | la Cour, et Lou- | ange de la vie rustique : | * | Composé premièrement en Espagnol par Dom An- | toine de Gueuarre, etc., etc.... par lean de Tournes M.DCV.* Le passage auquel faisait allusion Taubmann s'y trouvait, non, comme il l'imprimait, p. 19, mais p. 119. Ce passage était le suivant :

« Plato der Philoso- | phus war in seiner ju- | gent liederlich gnug, | dann er lieff dem Krieg | nach ; unnd fuhr auffm | meer | er war auch ein | | beck | und handlete mit | kauffmanschafft | ver- | kauffte öl | und lernte | das schneider handt- | werck. Als er derwe- | gen gefragt ward | wel- | ches aint ihm am be- | sten gefiele | gab er zur | antwort etc. »

P. 118, le texte espagnol, ainsi traduit, avait la teneur suivante :

« Platon el philoso- | pho fue en su moce- | dad muy humano, y | aun mūdano, porque | anduuo en la guerra, | nauego por mar, fue | panadero,

1. Valladolid, 1539, in-fol. Le texte de De Tournes est celui de l'édition ultérieure d'Anvers, sans date.

tracto en | mercaderia, vendio | azeyte, y aprendio | un oficio de sastre. | preguntado este phi- | losopho, en que of- | ficio auia estado mas | contento, y se auia | hallado mas assosse- | gado, respondio.... »

Objectera-t-on, maintenant, que Lessing a, par un *lapsus memoriae* qu'expliquerait et excuserait la distance, confondu Platon et Plaute? Ce serait mal connaître sa manière, lorsqu'il traite de détails espagnols. Nous n'avons qu'à nous reporter au traducteur allemand de Guevara et d'autres auteurs espagnols, à cet effroyable barbouilleur d'Ægidius Albertinus, dont nous verrons Lessing signaler et critiquer dédaigneusement — et d'ailleurs à juste titre — l'année suivante la version du *Guzmán de Alfarache*. On lit, en effet, au cap. II, p. 11, de

Drey schöne Tractätlein, deren | Das Eine | De Molestiis Aulae | et Ruris Laude | Das ist : | Missbrauch des Hoff - Lebens | und Lob dess Landt - Lebens etc. etc. | durch | Herrn Antonium de Guevara | In Hispanischer Sprach beschrieben | jetz und aber durch Ægidium Albertinum etc. | in Teutsche Sprach versetzt (Frankfurt MDCXLV) :

« **Plantus** der Philosophus war in seiner Jugend liederlich genug | dann er lief dem Krieg nach | und fuhr auffm Meer | er war auch ein Beck | und handlete mit Kaufmannschaft verkaufft Oel | und lernete das Schneider Handwerck. Als er derwegen gefraget ward | welches Ampt im am besten gefiel | gab er zur Antwort. Es ist kein stand d' | sich nit verkehre | es ist kein Ehr ohne Gefahr | es ist kein Reichthumb ohne Mühe etc. etc... Dieser Philosophus **Plantus** hat gantz weisslich | und wie ein erfahrner Mann geredet, etc. »

On comprend, maintenant, pourquoi Lessing n'a pas relevé l'erreur de Taubmann — lui qui aimait tant les *Rettungen*, il avait là une excellente occasion d'entreprendre une *Rettung* de Guevara, « *aber nur in einer Kleinigkeit* » — et ce que vaut sa déclaration qu'il a lu les « *Schriften* » de l'évêque franciscain. Il les a lues, sans doute, il faut l'en croire, mais dans Ægidius Albertinus. Et sa mauvaise étoile a voulu qu'au lieu de se servir de la charmante et correcte édition de Jean de Tournes, il n'ait connu que la réédition défectueuse de Francfort, 1645, de la traduction d'Albertinus, et ait accepté sans le contrôler sur le texte original l'erratum monstrueux qu'elle contenait 1.

1751-1753. Les « **Rezensionen** » hispaniques.

Nous abordons, avec les critiques hispaniques publiées soit dans la *Berlinische Zeitung*, soit dans les *Kritische Nachrichten*, un terrain

1. Sur Ægidius Albertinus, un Hollandais immigré en Allemagne, cf. A. Schneider, *op. cit.*, p. 5 seq. Sur le *Menosprecio de Corte* et la version — dont la première impression est vraisemblablement de Munich, 1592 — qu'en a faite Albertinus, *id.*, p. 77 seq. Sur l'édition de Francfort, 1644-45, *id.*, p. 97.

fort chancelant. Il manque, en effet, de preuves décisives qui pourraient rendre admissible l'attribution à un auteur déterminé de tel ou tel entre les articles anonymes de ces gazettes, et les critères adoptés par les *Lessingforscher* pour résoudre ce délicat problème — le plus décisif à leurs yeux est le caractère « *lessingisch* » du style — ne sont guère convaincants. M. Muncker n'ose conférer à Lessing, à l'époque où celui-ci rédige personnellement la *Berlin. Ztg.*, en 1751, que *zum allergrössten Teile* (*M.* IV, p. IX-X) la paternité des critiques de livres qui y parurent. Quant à celles des *Kritische Nachrichten* de 1751 qu'il lui attribue, il ne va pas, pour en garantir l'authenticité, au delà de l'épithète : *ziemlich zuverlässig* (*id.*, p. VIII)¹. C'est là le langage d'une saine méthode. J'ai déjà fait une brève allusion à l'impétuosité de B. A. Wagner en matière d'attribution à Lessing d'articles des *Krit. Nachrichten*. Deux exemples plus frappants encore de cette hypnose lessingophile ne seront pas superflus à cette place, ne fussent-ils servir qu'à illustrer une thèse que certains aimeront peut-être à donner comme paradoxale, ou comme produit d'une germanophobie ridicule. Le premier de ces exemples est consigné dans la *Vierteljahrsschrift für Literaturgeschichte*, III (1890), p. 398-412². Von Weilen y a tenté de conférer le baptême « *lessingisch* » à deux articles anonymes de la *Hamburgische Neue Zeitung*, dont l'un est un compte rendu extrêmement long de la *Pragmatische Geschichte der Protestanten in Deutschland*, de K. R. Hausen³. Si M. Erich Schmidt, au lieu de s'être déclaré sceptique⁴, de n'avoir pas reconnu « die Löwenklaue » dans cette filandreuse dissertation, eût admis l'idée de v. Weilen, nous aurions eu, à n'en pas douter, dans l'édition Muncker, au lieu du plus court des deux articles en litige (*M.* X, 222) — déclaré « *lessingisch* » par Redlich et Boxberger, bien qu'Erich Schmidt eût manifesté à son endroit de la défiance⁵ — un nouveau morceau « inédit » de critique lessingienne à savourer. Le second exemple concerne le fragment *Zorade*. Son histoire est essentiellement analogue à la précédente et, comme on en trouvera les péripéties dans Danzel (éd. de 1850, p. 522-530), Muncker (III, p. VI-VII) et E. Schmidt (II, 703-704), je ne la reprendrai pas à cette place.

Il était nécessaire, avant de passer en revue celles des critiques

1. Cf. en outre son aveu (*id.*, p. V) : *Ob ich bei der Aufnahme oder Ausschliessung solcher neuen Aufsätze stets das Richtige getroffen habe, weiss ich nicht.* Cf. aussi la préface de Boxberger, 61¹, p. I-V, et surtout E. Consentius : *Lessing und die Vossische Zeitung*, Leipzig, 1902, in-8° de 110 pages.

2. *Lessings Beziehungen zur Hamburgischen Neuen Zeitung*.

3. Réimprimé p. 401-412 de la *Vierteljahrsschrift*. L'ouvrage de Hausen, un insupportable écrivain dont les œuvres sans goût ni tenue littéraire sont indiquées dans Meusel, avait paru comme *I. Thl.* à Halle en 1767, in-8. Il n'eut pas de seconde partie.

4. *Ibid.*, p. 412-415.

5. *Ibid.*, p. 412.

hispaniques que les *Lessingforscher* s'accordent à reconnaître comme étant du Maître, de formuler les prudentes réserves qui précèdent. De ces critiques, — au demeurant des plus médiocres, comme on pouvait s'y attendre, — deux au moins appartiennent indubitablement à Lessing : celle du 11 juin 1751 et celle du 12 décembre 1752, l'une et l'autre sur les *Novelas* de Cervantes. J'emploierai, dans les § qui vont suivre, les abréviations *K. N.* et *B. Z.* pour désigner chacune des deux gazettes où elles ont été originairement publiées¹.

a) **Cervantes. K. N., 12 février 1751.**

(*M.*, IV, 204.)

Leipzig.

La Zingarella ó gli amori di Don Giovanni di Carcama et Donna Costanza d'Azevedo, nova Istoria, tradotta dall' originale Spagnuolo da Don Clemente Romani, in Italiano, attuale Maestro delle ambe due lingue in Lipsia. Stampato a Lipsia da Federico Lanckisch Eredi, 1751, In Oct. 7 1/2 Bogen.

Lessing commence par une affirmation assez étourdie : « Ein Italiener braucht kein Hexenmeister zu sein, um Spanisch zu können. » Ce jugement sommaire rappelle celui qu'il formulera vingt-quatre ans plus tard, en 1775, sur la foi de Montaigne, au *Tagebuch der italien. Reise* (*M.* XVI, 259 et 274) : « la lingua popolesca [piemontese] è un [*sic*] lingua la quale non ha quasi altro che la pronunzia italiana : il restante sono parole delle nostre... Je conseillai en Italie à quelqu'un qui étoit on² peine de parler Italien, que pourvù³ qu'il ne cherchât qu'à se faire entendre, sans y vouloir autrement exceller, qu'il employât seulement les premiers mots qui lui viendroient à la bouche, Latins, François, Espagnols ou Gascons, et qu'en y adjoutant la terminaison Italienne, il ne faudroit jamais à rencontrer quelque idiome du pays ou Toscan ou Romain ou Venitien, ou Piemontois ou Napolitain. » A quoi Lessing ajoute : « Dieser Rath ist in dieser Absicht recht gut; aber höchst nachtheilig für einen, der das wahre Toscanische lernèn will. » Tout cela ne suppose pas une acribie philologique très rigoureuse. D'autres détails sont à noter : la graphie

1. Redlich, qui dans l'article *Lessing de l'Allg. Deutsche Biographie*, t. XIX (1884), est loin d'être sévère pour son héros, n'en a pas moins relevé certain « Eindruck blosser Lohnschreiberei, die mit oberflächlicher Leichtigkeit für den einen Tag hinwirft, was am anderen vergessen sein kann » (p. 76r), impression produite en lui par la lecture des *Rezensionen* dans les deux feuilles berlinoises.

2. *Sic* dans *M.* — Boxberger a : *en* (71, 409).

3. *Id.* — Boxberger : *pourvu*. Il est inutile de remarquer que, même corrigée de la sorte, l'orthographe des deux citations reste arbitraire. La première est tirée du *Journal de Voyage en Italie*, dont on sait que Montaigne écrivit en italien une portion finale, où il raconte sa cure en Toscane (p. 492 de l'édition de Péd. Lautrey, Paris, 1906); la seconde, de l'*Apologie de Raimond Sebond* (*Essais*, II, 12).

« Michael de Cervantes Saavedra » et une allusion à ceux — dont, naturellement, Lessing — « die sich mit dem spanischen Witze *etwas näher* bekannt gemacht haben », ainsi que l'annonce que « von diesen neuen Beispielen doch eine ganz neue holländische Auflage von 1739 in jedermanns Händen ist ». Cette « toute nouvelle édition », c'est celle de La Haye : *Novelas Exemplares de Miguel de Cervantes Saavedra* (En Haya, a costa de J. Neaulme, 1739), en 2 élégants volumes in-12 avec portrait et planches gravées, qui n'était, en effet, nullement une rareté. Lessing a la magnanimité de déclarer qu'il n'en voudrait en aucune sorte à son auteur du *Kleiner Betrug* qui consiste à avoir déguisé qu'il s'était servi d'un original français, « wenn uns der Titel eines spanischen Sprachmeisters, den er sich beilegt, nicht das Recht gäbe, *etwas schärfer* mit ihm zu verfahren ». En rétorquant l'argumentation du censeur de Romani, l'on serait tenté d'inférer que lui, qui n'était point un maître d'espagnol, bornait ses ambitions à métamorphoser en son allemand archaisant la version donnée à Amsterdam, en 1707-1709, des narrations de l'hidalgo d'Alcalá par l'abbé Saint-Martin de Chassonville¹, en la corrigeant au moyen d'autres intermédiaires. Quoi qu'il en soit, il fait, avec un sérieux que démentiront peu après ses actes, un crime de sa méthode au *maestro di spagnuolo* de Leipzig. Et pour mieux le confondre et mettre son ignorance en lumière, voici le modèle de traduction type qu'il prend la peine de lui fournir :

« Wir wollen, » dit-il, « eine kleine Probe anführen, die unsre Beschuldigung rechtfertigen mag. Gleich nach dem ersten Romanse (*sic*) heisst es im Spanischen² : El cantar de Preciosa fue para admirar a quantos la escuchavan : unos dezian : Dios te bendiga la muchacha, otros : Lastima es, que esta moçuela sea Gitana. En verdad en verdad que merecia ser hija de un gran señor. Otros avia mas groseros, que dezian : Dexen crecer a la

1. *Nouvelles de Michel de Cervantes..... Traduction nouvelle.* Amsterdam, 1607 (pour 1707)-1709; 3 vol. in-12 avec frontispice et planches gravées. Plusieurs éditions postérieures de cette version sont, ainsi que cette version elle-même, à la Bibliothèque Nationale. Cf. *Catalogue*, t. XXV (1906), p. 851. — Dans l'*Avertissement*, Chassonville avouait honnêtement : « J'ai retranché autant que j'ai pu ce qui n'est pas du génie de notre langue. Quant au reste, je n'ai point perdu de vue mon original. »

2. Ed. de La Haye, I, p. 5. — B. A. Wagner déduit de la date de cette *Rezension* la preuve que Lessing travaillait encore en 1751 « an der Uebersetzung der geistvollen Novellen » (*prog. cit.*, p. 15). On pourrait, en suivant cette méthode, suggérer que, puisque Lessing choisit son exemple au début de la *Gitanilla*, alors que le texte de Romani offrait tant d'autres infidélités typiques, son travail n'était guère avancé. Je ne comprends plus ce qui fait affirmer à M. Wagner, à propos des *Novelas*, que « es sind deren 13 in zwei Bänden ». S'il avait simplement feuilleté quelque catalogue bibliographique du genre de Graesse, il aurait pu facilement constater que la question des deux volumes ne signifie rien, que le chiffre 13 n'a de sens qu'après 1818 — époque de l'impression du texte complet de la *Tía fingida* — et n'aurait pas taxé Redlich d'erreur pour ne pas avoir compté parmi les *Novelas* le récit *El curioso impertinente*, qui constitue, comme nul ne l'ignore, les ch. XXXIII et XXXIV de la I^{re} partie du D. Quijote.

rapaza, que ella hara de las suyas, a fe que se va añudando en ella gentil red barredera, para pescar coraçones. Otro mas humano, mas basto, y mas modorro, viendola andar tan ligera en el bayle, le dixo : A ello hija, a ello ; andad amores, y pisad el polvito a tan menudito. Dieses heisst bey dem Italiäner : Preciosa cantò si bene, che rapì tutti quelli, che l'intesero. Gli uni li dauono benedizioni, gli altri dicevono, esser peccato, che nata sia Egizziana, essendo degna d'altra nascita, altri si servivono d'altri termini, dicendo che cresciuta, che sarebbe, si vedrebbe la seconda Arpia, lasciatela solamente crescere e vedrete cosa saprà fare, diceuono fra di loro. Li suoi occhi sono molto più proprii per li larcini, che le sue mani : e giudicando per le sue nascenti, e grazziose fattezze, ch' attraggono di già i cuori di tutt' i viventi, si prevedeva ben, esser nata per accattivarseli, e farli Schiavi : che prepara buschate invingibil' à coloro, che sel accosteranno da Vicino e pochi ne li scapperanno. Was für eine abgeschmackte Verwirrung ist nicht in der spanischen sinnreichen Kürze entstanden ! Der letzte und artigste Gedanke : *So recht, Mädchen ! kommt ihr Liebesgötter, und berührt den Staub so leicht !* ist gar weggeblieben. Damit wir aber deutlich zeigen, woraus eigentlich Herr Romani übersetzt hat, so wollen wir eben die Stelle aus der Französischen Uebersetzung des Abts de Chassonville anführen¹ : Pretiosa chanta si bien qu'elle ravit tous ceux qui l'entendirent. Les uns lui donnoient des benedictions. Les autres disoient que c'etoit dommage qu'elle fut née Egyptienne, qu'elle etoit digne d'une autre naissance. Les plus penetrans tenoient un autre langage. Qu'on la laisse seulement croitre la petite Harpie, disoient-ils, qu'on la laisse seulement croitre, et l'on verra ce qu'elle saura faire. Ses yeux sont bien plus propres pour les larcins que ses mains : et à en juger par ces charmes naissans, qui lui attirent deja les suffrages de tout le monde, on entrevoit bien qu'elle est faite pour faire des Esclaves ; qu'elle prépare des embuches qui seront funestes à ceux qui la verront de trop près, et que peu de cœurs lui echaperont. Herr Romani muss nicht gewusst haben, dass beynahe alle Französische Uebersetzungen nach diesem Muster der Richtigkeit verfertiget sind, sonst würde er sich schwerlich auf seinen Vorgänger so sehr verlassen haben, dass er ihn uns für das Original verkaufen will... »

Lessing apprécie fort « l'ingénieuse brièveté » espagnole et daigne nous offrir un avant-goût de la manière dont il entend la rendre en sa langue. Il choisit donc le membre de phrase, fort simple : *à ello, hija, à ello ; andad, amores, y pisad el polvito à tan menudito !* En en faisant le *So recht, Mädchen ! kommt ihr Liebesgötter, und berührt den Staub so leicht !* qu'il oppose triomphalement à l'« insipide confusion » de Romani, il témoigne à son insu qu'avant de se risquer à donner des leçons à autrui, il eût mieux fait d'aller encore modestement à l'école, puisque, en traduisant *amores* par « les Amours »², il commet un

1. *Op. cit.*, t. I, p. 135.

2. On sait que *amores* est un terme d'un usage courant en castillan pour désigner la personne aimée, ou simplement adresser un compliment à une femme. D'ailleurs *andad* traduit par *kommt* représente une confusion si élémentaire qu'il serait superflu d'insister. Enfin, en comprenant : *à tan menudito ; so leicht*, Lessing met le comble à la mesure : trois contresens en un membre de phrase. Le premier traduc-

contresens impardonnable, dénature radicalement le contexte et nous permet de nous demander ce que fût devenu, sous sa plume, le vague à peu près de l'abbé de Chassonville, s'il eût réalisé son projet de traduction des *Novelas*. Le gâte-métier de Leipzig, qui savait plus d'espagnol que Lessing, s'il était vrai qu'il ait été cause de l'interruption de la besogne entreprise par ce dernier, nous aurait privés d'une série de preuves copieuses — heureusement superflues — pour confirmer une thèse qui n'est que la constatation documentaire de l'évidence.

b) **Montiano. K. N., 11 juin 1751.**

(M. IV, 225.)

Cette *Rezension*, publiée au vingt-quatrième numéro des *Kritische Nachrichten*, p. 185-186, démontre à quel point Lessing était fondé en manifestant à l'endroit des Français une méfiance que n'avait pas eue le bon Romani, et combien conséquent avec sa manière de se documenter lui-même il restait en prêchant à autrui l'étude directe des textes, le recours immédiat aux sources. Pour entraîner la conviction de qui croirait que nous usons ici d'une ironie frivole et malséante, nous allons, pour la première fois, imprimer face à face le texte de l'*Anzeige* de Lessing d'après l'original et celui du *Journal* français qu'il plagie impudemment, sans la moindre allusion susceptible d'indiquer à ses lecteurs qu'il ne parle pas en son nom propre, mais n'est que le servile écho d'un organe étranger en matière de littérature étrangère.

*Kritische Nachrichten. Auf das Journal des Sçavans, tome CLVI, Jahr 1751. 24. Stück. Freytags, den Avril 1751, p. 450-466*¹.
11. Junius.

Madrid.

Im verwichenen Jahre gab allhier DISCURSO SOBRE LAS TRAGEDIAS ESPAGNOLAS &c., C'EST-A-

teur français de la *Gitanilla*, F. de Rosset (cf. p. 104), avait ainsi rendu ce passage : *Là, mes Amours, là, et foulez la terre bien menu*. L. Viardot (*La Bohémienne de Madrid*, Paris, 1853, p. 5) le traduit : *Courage, ma fille, courage; en danse, les amours, et frétille à perdre haleine*, en renvoyant en note au texte espagnol, où il découvre « *quelque malice dont il est fort difficile de deviner le sens aujourd'hui* », pour l'explication de laquelle il n'a « *trouvé personne* ». Le dernier traducteur français que je connaisse de la nouvelle. J. Soldanelle, [*Cervantes, la Jitanilla*, Paris, 1892, *Petite collection Guillaume*] écrit *Courage, ma fille, courage... alerte, les amours, pulvérise la terre!* On voit que c'est encore de Rosset qui se tenait le plus près du texte. — Notons que Rius ignore, dans sa *Bibl. crit.*, etc., I, 345 seq., la version de Romani.

1. Je n'ai eu à ma disposition, pour transcrire le texte, que la contrefaçon d'Amsterdam, Rey. Dans l'édition originale de Paris, le texte, identique, se trouve au numéro de février 1751, p. 104-110. Le *Journal des Savants* n'était pas le premier organe français à signaler à l'Europe l'ouvrage de Montiano. Les *Mémoires de Trévoux*, qui suivaient attentivement le mouvement intellectuel en Espagne, en avaient donné,

do, beständiger Director der Akademie der Historie allhier, und Mitglied der Königl. Spanischen Akademie, ein Buch von 255 Seiten, in Duodez, unter dem Titel: *Discurso sobre las Tragedias Espagnolas* etc. heraus. Er kündigt in diesem Buche ein Werk an, worinnen er die Ehre des Spanischen Theaters retten und zeigen will, dass Spanien sich hierinnen ganz wohl mit Frankreich, Italien und England in Vergleichung stellen könne.

Er eifert auch wider den Verfasser des *Theatre Espagnol*¹, welches 1738 zu Paris herausgekommen, und worinne der Verfasser desselben behaupten will, den Spaniern wären die Trauerspiele unbekannt, und man könne einige von ihren Stücken, welche zwar den Namen der Trauerspiele führten, als z. E. *Celestina* und *Helena*, nicht mit Recht Trauerspiele nennen, und sie höchstens nur für Romane in Gesprächen könnten gehalten werden.

DIRE, *Discours sur les Tragédies Espagnoles, suivi d'une Tragédie aussi en Langue Espagnole, intitulée Virginie, par Don Augustin de MONTIANO ET LAYANDO, du Conseil de Sa Majesté Catholique, Son Secrétaire de la Chambre de Grace, de Justice, & d'Etat de Castille, & Directeur Perpétuel pour le Roi de l'Académie Royale de l'Histoire, & Académicien de l'Académie Royale Espagnole. in-12. pp. 255. A Madrid, 1750.*

L'Auteur de ce Discours nous annonce un Ouvrage qui doit paroître incessamment, & dans lequel on se flatte de prouver que les « Espagnols ont un plus grand nombre de Comédies parfaites & dans les règles de l'Art, que les François, les Italiens & les Anglois ». L'amour de la Patrie qui dans Dom Augustin nous paroît toujours modéré par l'amour de la vérité, ne l'emporte pas si loin. Il ne dit pas la même chose des Tragédies Espagnoles; son but est seulement de faire voir que c'est avec autant de légèreté que d'injustice, que l'Auteur du Théâtre Espagnol, imprimé à Paris en 1738, a osé dire qu'il n'y avoit point de Tragédies en Castillan, ou, pour mieux dire, que les Espagnols ne connoissent pas cette sorte de Poëme; car on ne peut, dit-il, « donner raisonnablement le titre de Tragédies à quelques-uns de leurs Ouvrages qui le portent sans le mériter. Telles

dans leur numéro de décembre 1750, une analyse (p. 2719-2741, art. CL), où le jugement de Duperron de Castera sur les tragédies espagnoles était spécialement attaqué, analyse qui terminait par une louange de la *Poétique* de Luzán. Après la publication de l'article du *Journal des Savants*, le *Mercure de France* de mai 1751 donna également un insignifiant compte rendu de l'ouvrage espagnol (p. 128-133), où le nom de l'auteur apparaît déformé en *Don Augustin de Martiano y Layardo*. D'Hermilly, dans la préface de sa traduction du *Discurso sobre las Tragedias españolas*, dont nous parlerons plus loin, renvoyait (t. I, Paris, 1754, p. xiiij) aux organes français ci-dessus, ajoutant qu'on y verrait « que les sçavants et judicieux journalistes ont déjà pris soin d'en donner une très haute idée, etc. ». Cette indication était suffisante pour mettre sur la voie du plagiat de Lessing par la simple comparaison de la date de publication des articles français et de l'article des *Kritische Nachrichten*.

1. Nous verrons plus bas qu'en 1754 Lessing désignera par son nom l'auteur de ce *Théâtre Espagnol*: Duperron de Castera. Nous verrons aussi d'où provient alors cette science nouvelle.

De Montiano wirft also dem Verfasser vor, er habe von der Sache geurtheilet, ohne eine Kenntniss davon erlangt und die besten Spanischen Dichter gelesen zu haben. Dieses ist eine endemische Seuche unter den Kunstrichtern und witzigen Köpfen in Frankreich. Sie machen es mit ihren Nachbarn gegen Morgen ebenso, und ihr Abscheu vor allen fremden Sprachen, welchen das Vorurtheil für ihre Nation beständig unterhält, wird auch sobald keine Mittel wider diese Krankheit anschlagen lassen². Wenn der Verfasser des *Theatre Espagnol* nur, wie es seine Schuldigkeit erforderte, die ganz bekannte Bibliothek des Don Nicolas Antoine nachgeschlagen hätte, so würde er eine ziemliche Anzahl Spanischer Dichter gefunden haben, welche Trauerspiele geschrieben, die man noch itzo, wiewohl verändert, in Spanien aufführet. Er wundert sich auch, dass der Verfasser des *Theatre Espagnol* die *Celestina* unter die Tragödien rechnet, da sie doch, als sie 1739³ zu Sevillen war gedruckt wor-

sont la *Célestine* & *l'Ingénieuse Hé-lène*, qui ne peuvent passer tout au plus que pour des Romans en Dialogues¹. »

Dom Augustin montre d'abord que l'Auteur François, comme il arrive à presque tous ceux qui s'arrogent le droit de juger les Etrangers, a prononcé sans connoissance de cause, c'est-à-dire sans avoir lu les principaux Poètes Espagnols. Il soutient que s'il avoit seulement ouvert la Bibliothèque de Dom Nicolas Antoine, Ouvrage très-connu des Sçavans, il y en auroit trouvé grand nombre dont plusieurs ont écrit des Tragédies qu'on représente encore en Espagne, mais à-la-vérité avec quelques changemens. Il y auroit vu aussi qu'il s'est trompé jusque dans le titre, qu'il donne à la *Célestine* & à *l'ingénieuse Hélène*, puisque la première, imprimée en 1739 à Séville, ne porte que le titre de *Tragi-Comédie*, & la seconde, qui a été réimprimée à Madrid en 1614, celui de *Nouvelle*, le seul que le tissu même de l'ouvrage, & le plan qu'on y suit, puisse comporter.

1. Cette citation est empruntée à la page 4 du *Th. Esp.*, t. I. — L'«*Ingénieuse Hélène*», c'est le roman scabreux de Salas Barbadillo, dont la *Bibl. Nat.* (*Rés. Y. 1129*) possède la première impression, de Saragosse, 1612, sous le titre : *La Hyja de Celestina*. Par une curieuse confusion du si consciencieux Germond de Lavigne, dans sa traduction de *La Célestine, tragi-comédie de Calixte et Mélibée* (Paris, 1841), Juan de Herrera, l'éditeur madrilène qui en 1614 publia une réimpression « illustrée et corrigée » du roman sous le titre : *La ingeniosa Elena hyja de Celestina*, est devenu, dans l'*Essai histor. sur la C.* mis en tête du volume (p. x), l'auteur même. Cette erreur a été relevée par P. d'Aglosse (= de Roberville) dans des «*Notes de lecture. Molière, Scarron et Barbadillo*» parues dans la *Revue de Loir-et-Cher* — rebaptisée depuis 1890 : *Le Loir-et-Cher historique, etc., etc.* — 1887, pp. 69-70, 78-79, 86-86 (p. 78, note 4). Nous retrouvons la correction dans M. E. Martinenche : *Molière et le Théâtre Espagnol* (Paris, 1906), p. 163, note 1.

2. Cette double phrase est la seule qui appartienne en propre à Lessing. Elle venait, il faut l'avouer, fort à propos au milieu de ce plagiat éhonté.

3. Lessing reproduit ingénument cet erratum du *Journal des Savants*. Montiano (*op. cit.*, p. 7) avait : 1539. Du moins, ne se trompait-il pas de plus de deux siècles. Il n'est pas sans importance de noter que Boxberger [t. 5, p. 5 des *Lessings Werke*, dans Kürschner] a cru devoir corriger en note — influencé vraisemblablement par

den, den Titel einer Tragikomödie führete.

Er beweiset, dass man schon von 1533 an gute Trauerspiele in Spanien findet, als z. E. *la Venganza de Agamemnon* und *Hecuba triste*, welche beyde *Fernand Perez de Oliva* in Prosa verfertigt hat.

Er geht hierauf alle Spanische Trauerspiele durch, welche von dieser Zeit an herausgekommen, und beurtheilet sie, da er denn gestehet, dass viel schlechte darunter sind.

Il fait voir que les Tragédies sont connues si anciennement en Espagne, que dès l'an 1533 on en trouve deux bien caractérisées, l'une sous le titre de *la Venganza de Agamemnon*, l'autre sous celui d'*Hécuba triste*; l'une et l'autre sont en Prose, & ont été composées par Ferrand Pérez de Oliva. Quoique le sujet en soit pris de Sophocle & d'Euripide; ce Poète en a tellement changé la disposition, qu'il se l'est rendu propre, & que ces deux pièces passent pour originales. Selon Dom Augustin, les trois unités qui n'ont pas, dit-il, comme quelques-uns se l'imaginent, été enfantées par le caprice & par la fantaisie, mais qui sont fondées sur la Nature & la Raison, y sont parfaitement observées, tous les Episodes étroitement liés au sujet, les caractères des personnages bien soutenus, les passions maniées avec autant de force que de vérité, & enfin la diction en est si pure que ces pièces ne laissent rien à désirer sur ce point.

Notre Auteur parcourt toutes¹ les Tragédies Espagnoles qui parurent depuis ce tems. Il en fait la critique, & convient que plusieurs² d'entre elles méritent ce que l'Auteur François a dit de toutes en général. Il relève en passant une erreur de Dom Nicolas Antoine, qui trouvant que les deux Tragédies de Ferrand Pérez, dont nous venons de parler, n'avoient été imprimées qu'en 1586, tandis que *la Nisé Lastimosa* & *la Nisé Laureada* d'Antoine de Silva l'avoient été dès 1575, a cru que ce Poète étoit,

D'Hermilly (traduction franç. du *Discurso*, t. I, p. 7) — : 1539, ignorant évidemment que l'édition la plus ancienne, susceptible d'être datée avec certitude, de la *Celestina*, est celle de Burgos, 1499, en 16 actes, réimprimée en 1902 par M. Foulché-Delbosc au t. XII de la *Bibl. hisp.* et que la dénomination initiale de l'œuvre a été : *Comedia*, et non : *Tragicomedia*. Quant à M. Muncker, il a tout simplement substitué, dans le texte et sans remarque aucune, la date 1539 à la date 1739.

1. Cette affirmation, est-il besoin de le dire, n'émane pas de Montiano.
2. On voit la précision avec laquelle traduit Lessing.
3. Dans Montiano, 1577, qui est la date exacte.

Unter die wohlgerathenen werden hier die 2 Trauerspiele des *Antonio de Silva*, la *Nise lastimosa* und la *Nise laureada* von 1575 gezählet.

comme il s'en est faussement vanté¹, le premier qui eût donné des Tragédies Espagnoles.

Du reste Dom Augustin pense commé le sçavant Auteur de la Bibliothèque espagnole, que dans les deux *Nisés* Antoine de Silva a suivi exactement toutes les règles de l'Art, & que fidèle imitateur des Tragiques Grecs & Latins, il les a même surpassés en certains points². Il ajoute qu'on ne peut lire ces deux Tragédies sans être pénétré de tous les sentimens qui répondent à la terrible & célèbre aventure qui en fait le sujet. Cette aventure est celle de *Dona Inès de Castro*, & la mort funeste de ceux qui en furent les auteurs. Il ajoute qu'Antoine de Silva a fait entrer dans les chœurs des Odes si ingénieuses & si élégantes, qu'on pourroit les comparer à celles d'Horace. Elles sont, continue-t-il, embellies d'une grande variété de Vers Phaleuques, Saphiques & Adoniques, ce qui montre que les Poètes Grecs & Latins lui étoient très-familiers. Nous observerons en passant que les Espagnols mettent presque toujours des Chœurs dans leurs Tragédies, & que ces Chœurs sont en musique³.

Nous voudrions pouvoir suivre l'Auteur dans l'examen critique qu'il fait de la plupart des Tragédies Espagnoles qui parurent dans le seizième siècle. Nous remarquerons seulement qu'en parlant d'une Tragédie de Jean de la Cuéva, intitulée *Le Tyran*⁴, et dans laquelle cet Auteur fait paroître deux ombres, Dom Augustin s'exprime ainsi⁵...

1. Dans la Dédicace, datée 8 mai 1575, à D. Fernando de Castro y Andrade.

2. Nicolás Antonio n'a rien dit de tout cela. Montiano dit que le jugement qu'il rapporte, il l'a trouvé manuscrit dans son exemplaire de la *Bibliotheca Hispana*, «y es del Sabio Autor del Prologo con que se reimprimieron las Comedias de Cervantes el año proximo passado». Cet auteur étoit donc le bibliothécaire royal Blas Nasarre.

3. Cette « observation » malheureuse est de l'auteur de l'article.

4. *El Principe Tyrano*.

5. Je ne reproduis pas la longue citation, où Montiano s'élève contre l'emploi des ombres et fantômes. Je noterai, cependant, que l'auteur de l'article parle des

Dom Augustin regrette fort de n'avoir jamais pu trouver les trois Tragédies, dont il est parlé avec tant d'éloge dans le quarante-huitième chapitre de la dernière partie de Dom Quichotte¹. Ce qu'en dit cet Auteur, qui assurément étoit un homme de goût, prouve évidemment qu'il y avait alors en Espagne des Tragédies, & même de bonnes Tragédies, mais en même tems qu'elles commençoient déjà à se corrompre.

C'est ce qu'on aperçoit aisément, entr'autres dans cinq Tragédies du Capitaine Alphonse² Virués, qui furent imprimées en 1609, et dont on trouvera ici une critique raisonnée...⁴.

Notre Auteur parle bien moins favorablement de six Tragédies composées par le célèbre François Lope Félix de Véga Carpio⁵...

Hingegen werden wieder andere getadelt, als des Hauptmanns *Alphonso Virues* 5 Trauerspiele, des sonst berühmten *Fr.*³ *Lope Felix* de Vega Carpio 6 Trauerspiele, das Trauerspiel *Paulino*, welches 1740 zu Madrid herausgekommen und andere.

« personnes sages et religieuses » qui ne reçoivent qu'avec beaucoup de réserve les histoires de visions et d'apparitions non appuyées sur l'autorité de l'Écriture ou de l'Église, alors que Montiano mentionnait — comme l'eût fait le P. Feijóo — seulement les « *cathólicos cultos y prudentes* » (p. 23).

1. C'est dans la première partie, mais la faute n'est, naturellement, pas dans Montiano. Ces trois comédies étaient la *Isabela*, la *Filís*, la *Alejandra*. Les réflexions qui suivent faussent la pensée de Montiano.

2. Dans Montiano : *Christoval* (p. 26). C'est son père, le médecin valencien ami de Luis Vives, qui s'appelait Alonso.

3. Lessing a eu l'abréviation heureuse. Son *Fr.* n'est pas le *Fr.* de Montiano (p. 47), mais la simplification du « *François* » du texte français.

4. J'omets le résumé des critiques adressées par Montiano à la *Cruel Casandra* et *Atila Furioso*, [où l'écrivain espagnol souscrit aux idées émises par Voltaire dans la *Dissertation* en tête de la *Sémiramis*, sur l'absence de l'amour dans les tragédies,] qui concluent par le regret que Virués, ayant connu les règles et les ayant quelquefois appliquées, les ait négligées à seule fin de passer pour l'inventeur d'un nouveau genre de tragédie. Lessing a, ne comprenant rien à tout cela, omis de tirer parti de ces considérations.

5. Ces six « tragédies » seraient, d'après Montiano, les six énigmatiques pièces dont Lope, dans l'*Arte*, dit :

*Porque, fuera de seis, las demas todas
Pecaron contra el arte gravemente.*

M. Morel-Fatio a noté, dans sa réimpression de l'*Arte* (*Bull. hisp.*, III, 1901, p. 405), que « Ticknor prend la déclaration au sérieux et rappelle que Montiano et V. de la Huerta ont vainement cherché ces six pièces... [Ticknor-Julius, I. 622]. » Ticknor-Julius dit : « Man sehe Montiano y Luyando, *Discurso sobre las tragedias esp.* (Madrid, 1750, 12, S. 47) und Huerta, *Teatro Hespagnol*, in der Vorrede, über die Schwierigkeiten, auch nur diese sechs Stücke ausfindig zu machen. » Je soupçonne fort que Ticknor a pris tous ces renvois dans Lord Holland (*Some account, etc.*, I [London, 2^e édition, 1817]), où il y a une analyse un peu trop dogmatique de l'*Arte* et où sont cités Huerta et Montiano, lequel avait énuméré les six pièces qu'il croyait régulières, et que Lord

Il avertit qu'il n'aurait pas parlé d'une misérable Tragédie Espagnole intitulée *Paulin*, & qui a paru à Madrid en 1740, s'il n'eût craint que les gens peu instruits qui liroient le prologue de cette Pièce n'allassent croire sur la parole de l'Auteur, que les Tragédies Françaises qu'il prétend avoir imitées, sont conduites comme la sienne. Elles diffèrent extrêmement, dit Dom Augustin, d'une imitation si malheureuse. Ceux qui voudront s'en convaincre par eux-mêmes peuvent en faire la comparaison. Pour moi, dit-il, je ne suis pas d'humeur à perdre aussi mal mon temps ¹.

Von den Neuern lobt er *Don Ignazo de Lussan* und die Uebersetzung des *Cinna* des *Corneille* durch den *Marquis de St. Jean*.

Après avoir porté avec autant de goût que d'impartialité son jugement sur toutes les Tragédies Espagnoles qui sont venues à la connoissance, Dom Augustin montre que ses Compatriotes ont toujours eu un goût si décidé pour ce genre de Poème, qu'outre les différentes traductions de la Poétique d'Aristote qui ont été faites en Espagnol, plusieurs Auteurs, dont il indique les ouvrages, ont écrit très-solidairement sur les règles de la Tragédie, & en dernier lieu Don Ignace de Lussan dans la Poétique imprimée en 1737, à quoi il ajoute que d'autres ont traduit avec succès différentes Tragédies Grecques & Latines : de nos jours, dit-il, le sçavant Marquis de S. Jean a donné la traduction de

Holland analyse à son tour, 141 seq. Sur ces six pièces, Labeaumelle a une remarque très sensée dans sa *Poétique de Lope de Vega* (*Chefs-d'œuvre des th. étrangers*, 2^e vol. de *Lope de Vega*, Paris, 1827) et qui témoigne d'une exacte connaissance du théâtre de Lope.

1. Montiano dédaignait Añorbe y Corregel; c'est pourquoi d'Hermilly n'a pas mis de notice sur son compte, et c'est la seule omission qu'il s'est permise à l'Index des poètes cités. Il se borna à l'expédier dans une peu flatteuse note. Le *Paulino* — imitation du *Cinna* de Corneille — avait été précédé en 1736 par un in-4 contenant huit comedias, puis, en 1738, par la *Comedia de la Tutora de la Iglesia y Doctora de la ley*, en trois parties, dont le *Diario de los literatos de España* disait la même année (t. IV, p. 360) que « las personas que no gustan de poesias profanas, ni de saber el arte comico, hallarán en su leccion un entretenimiento apacible y provechoso ». Añorbe répondit à ce coup droit dans le prologue de sa *zarzuela* : *Jupiter y Danae* (1738), dédiée à D. Pedro Vedoya.

Cinna par Pierre Corneille ¹, & il a si bien réussi, qu'au jugement de son Approbateur, « si la Métempsychose » des anciens Payens pouvoit avoir » quelque vraisemblance, on pourroit » croire que l'ame de l'Auteur & et » du Traducteur étoit la même » ².

... S'ils ont [les Espagnols] un goût si dominant pour le vrai Tragique, comment est-il possible, dira-t-on, que la plus grande partie du Peuple, celle qui constitue le Corps de la Nation, soit en même temps celle qui s'amuse le plus de ces compositions bizarres & extravagantes que vous condamnez justement, & qu'il y en ait un si grand nombre en votre Langue, toutes semblables à celles dont parle l'Auteur François que vous critiquez ?

Rien de plus aisé, dit l'Auteur, que de répondre à la première partie de l'objection... ³.

Dom Augustin ne pense pas qu'il soit plus difficile de répondre à la deuxième partie de l'objection. Il ne nie pas ⁴ que parmi le nombre des Comédies Espagnoles, qui selon un

In dem zu Madrid 1735 gedruckten Verzeichnisse der Spanischen Komödien, deren Anzahl sich auf 4409 beläuft, und worunter sehr viel

1. Imprimée sans nom d'auteur en 1713, puis rééditée en 1731. L'approbateur était D. Juan de Ferreras; le traducteur, Francisco de Pizarro y Piccolomini, *marqués de San Juan*.

2. Suit un résumé des considérations de Montiano sur la décadence de la comédie depuis Virués, avec la restriction que, cependant, la nation a conservé le goût du vrai tragique, résumé que je ne reproduis pas, puisque Lessing n'en tient pas compte.

3. J'omets la suite de l'argumentation, qui repose sur une citation de Voltaire dans la préface de la *Sémiramis*, déjà invoquée. Lessing s'est bien gardé de citer Voltaire, quand il était mentionné à son avantage : il n'oubliait pas l'affaire — encore toute fraîche — du *Siècle de Louis XIV*, et il s'en souviendra derechef lors de la *Dramaturgie*. Notons, à propos de cette affaire, que non seulement la dernière édition de Voltaire (éd. Moland, t. 37 [Paris, 1880], p. 219-221) ignore complètement que la lettre de Lessing à Richier et celle de Voltaire à Lessing ont paru originairement dans la biographie de ce dernier par son frère, avec de fort curieuses réflexions (*op. cit.*, p. 70-82), mais encore prétend inexactement que la seconde de ces lettres fut publiée dans « l'*Athenæum* » de 1854, p. 875 : c'est l'*Athenæum français* qu'il eût fallu dire (n° 37 : *Voltaire et Lessing*, par O. Barbier, qui renvoie, d'ailleurs, à K. G. L.).

4. La phrase de Montiano, déjà défigurée par le journaliste français, perd toute sa valeur dans la mutilation de Lessing. Qu'on en juge : « En el año de 1735 imprimieron con esta confusion [c'est-à-dire en mêlant comédies, tragédies et tragi-comédies] los herederos de Francisco Medel, curioso Mercader de Libros de esta Corte, un Indice de 4409 Comedias, entre las quales, y otro mayor numero, que no estan incluidas, y andan en varias listas, que he logrado ver manuscritas, se halla una cantidad exorbitante de las que quedan indicadas en este Discurso. » Montiano veut démontrer que le nombre des tragédies régulières est beaucoup plus considérable

schlechte seyn müssen, hat man die Tragödien und Tragikomödien unter den Titel Komödien mit Unrecht gesetzt.

Catalogue imprimé à Madrid en 1735 se montent à 4,409, il ne se trouve plusieurs de ces misérables & pernicieuses Pièces *Plébeyennes*, aussi propres à gâter l'esprit qu'à corrompre le cœur; mais il soutient en même temps, que sous le nom de Comédies on a confondu dans ce Catalogue plusieurs excellentes Tragédies dont il a fait mention dans ce Discours & différentes Tragi-comédies, qui à la vérité ont leurs irrégularités, comme il ne l'a pas dissimulé toutes les fois qu'il a eu occasion d'en parler, mais qui cependant ne peuvent être regardées comme des Pièces sans règle, sans méthode, uniquement remplies d'une galanterie insipide, ou d'une basse bouffonnerie, & enfin comme n'ayant d'autre but que de flatter grossièrement la multitude.

D'où il conclut qu'il n'en demeure pas moins certain que les Espagnols sont les premiers qui ayent eu des Tragédies et des Tragédies régulières; & conséquemment il se croit fondé à dire que c'est avancer « une proposition insoutenable, inconsiderée & indigne d'un critique qui se propose d'apprendre la vérité », que de dire, comme a fait l'Auteur du Théâtre Espagnol, que ceux de cette Nation n'ont point de Tragédies, & qu'ils ont baptisé de ce nom des Ouvrages qui en étoient absolument indignes: il convient que le goût des Tragédies régulières dura peu parmi les Espagnols, qu'il se corrompt bientôt, que cette corruption dure encore aujourd'hui: mais autre chose est, dit-il, de n'avoir jamais connu, ni marché dans le chemin respectable de l'Antiquité, & autre chose est de l'avoir

qu'on ne le croit généralement. Chez Lessing, il y a simplement que, dans la catalogue de 1735, les tragédies, les tragi-comédies et les comédies se confondent, et ce catalogue est représenté comme le catalogue « officiel et complet », si je puis dire, des *comedias* espagnoles! On sait que ce médiocre recueil de titres de *Comedias* fut très mal réimprimé par García de la Huerta à Madrid en 1785.

Endlich macht Don Montiano sich auch über den Herrn von Voltaire her, welcher behauptet, dass die Franzosen zuerst die Schaubühne wieder hergestellt. Er läugnet dieses, und spricht diesen Ruhm seiner Nation zu.

ensuite abandonné pour entrer dans des routes dangereuses & peu battues.

D'où il suit encore que c'est contre toute justice que M. de Voltaire dans la Préface de son *OEdipe* « que les » François sont les premiers d'entre » les nations modernes qui ont fait » revivre les sages règles du Théâtre. » et que les autres Peuples ont été » longtemps sans vouloir se sou- » mettre à leur joug ». Bien loin d'en convenir, Dom Augustin se flatte d'avoir prouvé dans tout ce Discours, que les Espagnols sont les premiers qui *ont rompu la glace*, qu'on ne peut leur disputer cet avantage, ni même celui de tenir le premier rang dans la classe des Auteurs Dramatiques, par rapport au principal de ses objets, qui est la Tragédie.

Pour achever de convaincre les incrédules sur le goût qu'on a dans sa Nation pour la Tragédie, & sur les heureuses dispositions qu'on y apporte en naissant pour s'y conformer aux règles du Théâtre, il nous donne une Tragédie de sa composition intitulée *Virginie*. Mais les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas d'en rendre compte, nous pourrions en parler dans les Journaux suivans.

Ainsi donc, Lessing, qui dédaigne si fort la superficialité française, accepte d'elle en bloc ce qu'elle publie sur l'Espagne, qu'à coup sûr, vu son « horreur pour toutes les langues étrangères », elle doit fort mal connaître. Nous voyons, en effet, qu'il a tenté les corrections dont il était capable au texte du *Journal des Savants*. Au lieu de *Dom Nicolas Antoine*, il a mis *Don*; au lieu de *Dom Augustin* il a mis — ô excellente intention frustrée! — *Don Montiano*; au lieu de *Ferrand Pérez de Oliva*, il a substitué *Fernand P. de O.*, sans aller, malheureusement, jusqu'à oser supprimer le *d* final ou à le faire suivre d'un *o*; du *Virüés* français, il a fait *Virues* tout court; il a même, ô comble du bon vouloir, espagnolisé à sa manière l'*Ignace de Lussan* qui offusquait son sens castillan : *Ignazo de Lussan* : c'est ainsi qu'il rebaptise le protagoniste académique du pseudo-classicisme à la

Boileau, à la Rapin, à la Le Bossu, et des Trois Unités. Mais sa « science » hispanique ne va pas, pour l'instant, plus loin. Le Don Augustin de Montiano y Layando, le Nicolas **Antoine**, les Tragedias **Espagnolas**, l'**Alphonso** de Virues, le **Marquis de St. Jean** sont de suggestifs témoignages des limites plus que modestes de celle-ci. Pour lui, la *Celestina* est bien de 1739; pour lui, ces exercices d'école — très libres traductions de l'*Électre* de Sophocle et de l'*Hécube* d'Euripide, sans destination ni valeur théâtrales aucunes — du Maestro Fernán Pérez sont de « bonnes tragédies »; comme, enfin, pour lui, la trop peu scénique refonte de l'*Inès de Castro* d'Antonio Ferreira (*Nise Lastimosa*) et la collection disparate d'extravagances brutales intitulée *Nise Laureada* sont bien, non seulement — et derechef — de « bonnes tragédies », mais encore l'œuvre d'« Antonio de Silva »¹!

Décidément, M. B.-A. Wagner avait infiniment raison, lui qui savait parfaitement où Lessing se documentait, d'affirmer que « der deutschen Recension eigentümlich ist nur der Seitenhieb auf die Selbstüberhebung der Franzosen, die von Lessing schon zu jener Zeit, wo er noch fast ganz in dem Bann des französischen Geschmacks stand, bekanntlich oft verspottet wurde »². Cet « eigentümlich » enferme, en ses douze lettres, plus de sens que ne sont coutumièrement portés à en mettre dans un seul vocable les auteurs désintéressés d'obligatoires et réglementaires « programmes scolaires ».

c) **Guevara. B. Z. 21 août 1751.**

(M. IV, 347.)

Hildburgshausen.

Das vergnügte Land- und beschwerliche Hofleben, worinne sowohl die Anmuthigkeiten des einen, als auch die Mühseligkeiten des andern auf das artigste abgebildet werden; vormals beschrieben in spanischer Sprache von Antonio de Guevara, Bischoffe zu Mondognedo, Rath, Beichtvater und Historiographo Kayser Carls des V. jetzo aber seiner schönen Moralien halber von neuem ins Teutsche übersetzt. Verlegt's loh. Gottf. Hanisch 1751. in 8t. 11 Bogen.

Nous ne relèverons, dans cet insignifiant compte rendu que remplissent de banales réflexions, que ce qui a trait directement à

1. Montiano désignait clairement le futur moine galicien Jerónimo Bermúdez — cet inspirateur de Vélez de Guevara — comme s'étant servi de ce pseudonyme. Cf. *Discurso*, p. 12 : « Tampoco reparó Don Nicolás Antonio en que era supuesto el nombre de Antonio de Sylva; descubriéndolo Diego Gonzalez Durán, en el primer terceto de un Soneto, que acompaña a las dos Tragedias :

» Geronimo Bermudez ha compuesto
» las Tragedias de Nise lastimosa
» en su passion y en muerte laureada... »

2. *Prog. cit.*, p. 8.

Guevara. Tout ce que Lessing sait dire de lui, c'est que « er war über 18 Jahr an dem Hofe Carls des V^{ten}, wo er ansehnlichen Bedienungen vorstand, und lernte auf seinen Reisen andre Höfe, sowohl als den seinigen, kennen ». Sans aller — c'eût été pour lui voyage trop difficile — jusqu'à recourir aux renseignements biographiques qui nous sont fournis sur Guevara en tête des éditions complètes des *Epistolas familiares* et dans la préface du *Menosprecio de Corte y Alabanza de Aldea*, — que Lessing, nous l'avons vu, connaissait déjà dans la traduction d'Albertinus dès l'année précédente — il suffirait d'ouvrir la *Bibliotheca Hispana Nova*, I, 125-28, pour y trouver les maigres détails consignés par notre *Recensent*, qui se révèle, cependant, par cette phrase : *Die Kunst zu declamieren war ihm eigen. Und welchem Spanier ist sie es nicht?* Ce jugement sommaire, révélant la plus profonde ignorance de l'Espagne et de sa littérature à l'époque des Bourbons, qui est celle où écrit Lessing et où le rationalisme critique domine, où la déclamation est, chez les intellectuels de la péninsule, si impitoyablement bannie, n'est-il pas caractéristique? Au lieu, cependant, de déclarer que Guevara « war ein Geistlicher und diese Art Leute hat Vergrößerungsgläser, welche auf dem schönsten Gesichte unmerkliche Poros zu den abscheulichsten Löchern machen » et de se perdre en lieux communs de cette force et de cette psychologie, quelle excellente occasion ne s'offrait pas, en cette place, à Lessing d'attirer, à la suite de Bayle¹, l'attention de ses compatriotes, que les innombrables versions d'Egidius Albertinus avaient inondés de « guevarisme », sur les méthodes de mauvais aloi suivies par ce franciscain qui fut, dans toute la force du terme, un *faiseur* à un âge où les évêques savaient généralement mieux employer leurs loisirs qu'à des mystifications du genre de celle du manuscrit de Florence et à des mensonges du volume de ceux que recèlent la *Década de los Césares* et les *Epistolas Familiares*! Lessing croit en avoir dit assez quand il s'est moqué de la maîtrise innée des Espagnols dans « l'art de déclamer ». Cela lui explique suffisamment son Guevara, qu'il ne connaît, au surplus, qu'à travers les proses ampoulées de versions où sa bonhomie, en somme réelle, avait sombré en un pathos grotesque, et où son savoureux parler castillan de la fin du règne de l'*Emperador* était devenu, sous la rude gangue germanique qui l'enserrait, le plus fastidieux des verbiages.

1. A l'article *Guevara*, dès l'édition de 1697 du *Dict. hist. et crit.*, I, 1328. Gottsched, qui, de 1741 à 1744, traduisit en allemand, avec maints contresens, le *Dictionnaire*, d'après la commode édition d'Amsterdam 1740, avait ajouté, au mot *Guevara*, une excellente note sur la contamination cultiste et l'influence de Gracián sur Lohenstein (t. II, Leipzig, 1742, p. 674). Déjà, d'ailleurs, l'article de Nic. Antonio n'était pas tendre pour Guevara.

d) **Alemán. K. N. 29 octobre 1751.**

(M. IV, 266.)

Leipzig.

Lustige Lebensgeschichte Gussmanns von Alfarache, andern zum Beyspiele von ihm selbst beschrieben, und ihres besondern Inhalts wegen ins Deutsche übersetzt. Mit vielen Kupfern. Bey Carl Ludwig Jacobi. 1751. in 8. 1 Alphab. 6 Bogen.

« Der Verfasser, » commence Lessing, « ist Matheo Alemann » (*sic*). — Toute sa science hispanique va consister, touchant l'auteur de cet aventureux *Picaro*, à essayer de rectifier ce qu'en a dit Jöcher. L'article du *Gelehrten-Lexikon* avait la teneur suivante :

ALEMANN (*Matheus*), ein Spanier oder Italiäner, war geheimer Secretarius bey Philippo III im Anfange des 17. Seculi, legte sich auf die Humaniora, erwehlte aus Liebe zu den Studiis ein Privat-Leben, übersetzte den Horatium in die spanische Sprache, und gab das Leben Antonii von Padua; Commentarios linguae castellanæ, und andere Schrifften heraus. **Ant. Si**¹.

L'article était donc censé provenir de Nic. Antonio et d'une dissertation de Urban Gottfried Siber : *De illustribus Alemannis* (Lipsiæ, 1710), où le passage concernant Mateo Alemán se trouve § XLIII, p. 134-138. Lessing déclarant n'avoir pu se procurer Siber, ne sait pas, en conséquence, que c'est là que l'auteur de l'article a puisé ses doutes sur l'origine espagnole de l'écrivain dont il traite². Il va se borner, par suite, à réfuter Jöcher par Nicolás Antonio, pour en conclure triomphalement à la légèreté, à l'absence de sens critique du polyhistorien de Leipzig. En réalité, cependant, Lessing se sert habilement, sans le citer, d'un recueil bibliographique qui venait de paraître partiellement et dont il tirera souvent parti, la célèbre *Bibliothèque curieuse*³ de Clement, à laquelle il est, en fait, redevable des quelques détails qu'il donne sur le « *Guzmán* ». Voyons-le procéder.

1. *Gel.-Lex.*, I, 247.

2. Les conjectures de Siber sur l'ascendance italienne d'Alemán sont p. 135. Siber a l'air de s'appuyer sur une autorité par ce renvoi : *vid. Arnaldi Ossati Epist. 245 et Ameloti Obs. T. IV, p. 140*. Il s'agit de l'édit. des *Lettres du cardinal d'Ossat enrichie des notes d'Amelot de la Houssaye* (éd. d'Amsterdam, 1708, t. IV, p. 140). Mais on ne trouverait rien, dans la lettre CCXLV, à Monsieur de Villeroy, Rome, 31 oct. 1600, qui justifiait les hypothèses de Siber.

3. *Bibl. cur.*, I (Göttingen, 1750), p. 166-168. Clement confond dans cet article Mateo Luján de Sayavedra, c'est-à-dire l'avocat valencien Juan Martí (?), avec Alemán lui-même, dont il croit que c'est le pseudonyme. Mais il renvoie à Gordon du Percel (c'est-à-dire Lenglet-Dufresnoy) : *Bibl. des Romans*, II, 162, où Lessing pouvait aisément se documenter sur les traductions françaises du *Guzmán*. Enfin, Clement décrivait amplement (p. 166) l'édition de Saragosse, 1599, et c'est certainement là que Lessing a pris le : *criado del Rey D. Felipe III*.

« Alemann ein Italiener oder Spanier. Diese Ungewissheit ist sehr wunderlich. Es ist wahr, dass man Italiener dieses Namens hat, allein man hat auch Deutsche, welche so heissen. Warum hat man nicht auch dazu gesetzt : oder ein Deutscher ? » Il n'était besoin, dit-il, que de lire Antonio. Il y a : *Hispalensis*. N'est-ce pas clair ? Et, en effet, voici ce que rapporte la *Bibl. hisp. nov.* (II, 115) :

MATTHÆUS ALEMAN, *Hispalensis e ministerio Regiarum sub Philippo II. Rege Catholico tractandarum Rationum, quod munus ei ex aliqua parte fuerat commissum, ad privatam vitæ conditionem sponte declinans, otium coluit liberalibus studiis, unde ingeniosa valde utiliaque varii generis quaedam Scripta prodierunt, cum humaniores disciplinas olim didicisset curiose intenteque, nimirum.*

Au surplus, ajoute triomphalement Lessing, Alemán ne se nomme-t-il pas lui-même, sur le titre du *Guzmán : natural vezino de Sevilla* ?

Malheureusement, le triomphe de ce jeune matamore est trop hâtif. Au début de sa critique, il a malicieusement insinué que si Jöcher avait daigné lire Antonio, il « eût peut-être copié ses errata, mais n'eût jamais commis d'aussi impardonnables bévues ». Et, ce nonobstant, le voici qui, exactement comme Jöcher — ou le collaborateur de Jöcher — et malgré Antonio, accepte qu'Alemán a été fonctionnaire sous Philippe III et prétend avoir lu sur ce même titre de l'édition espagnole originale du *Guzmán : criado del Rey D. Felipe III*¹. Mais il ne lui suffit pas de redresser Jöcher, il apporte une conjecture personnelle pour élucider la trop obscure biographie de cet aventurier de lettres : « Was man also mit Grunde sagen kann, » avance-t-il, « ist, dass er mit den königlichen Einnahmen zu thun gehabt, und wohl gar, wie wir muthmassen, in Mexico, wo er sich eine Zeitlang aufgehalten hat. » Ce *wie wir muthmassen* est charmant, si l'on songe qu'il s'appuie uniquement sur le passage suivant d'Antonio, qui ne saurait justifier l'air dégagé de conjecture personnelle qu'affecte Lessing. « Certum quidem esse debet in occidentales Indos, hoc est Mexicanam Novae Hispaniae urbem, aliquando venisse nostrum Matthaeum, cujus rei

1. Il n'y eût trouvé, s'il eût bien regardé et n'eût pas simplement copié une notice bibliographique erronée : *criado del Rey nuestro Señor*. Le Sage — de l'édition duquel il va être parlé et que Lessing n'a pas connue — expliquait nettement (*Préface*, p. v), sur la foi de l'*Éloge* d'Alemán par Luis de Valdés, en tête de la II^e partie du *Guzmán*, que l'auteur avait « exercé pendant plus de vingt années la charge de *Contador de resultados* sous Philippe II. » Aujourd'hui, — mais déjà F. Wolf avait consigné une fort judicieuse remarque touchant la date de publication de la véritable Seconde Partie du *G. de A.* dans les *Jahrbücher der Litteratur* viennois, CXXII (1848), p. 105, — quelques découvertes de C. Pérez Pastor (au n^o 771 de II^e P. de sa *Bibliogr. Madril.* [Madrid, 1906]), venant après les *Nuevos datos*, etc. de J. Gestoso y Pérez (Sevilla, 1896), ont légèrement éclairci la carrière d'un homme qui a eu l'avantage de servir de thème à deux discours académiques : en 1892, à Séville, à J. Hazañas y la Rúa, et en 1907 à Fr. Rodríguez Marín à l'Académie espagnole, discours ne compensant pas l'absence d'un ouvrage véritablement critique sur Alemán, qui fait au moins aussi défaut qu'une étude analogue sur Guevara.

testimonium extat in eo, quem in ea urbe librum edidit : *Ortografia Castellana* inscriptum, typis Hiernonymi Balbi 1609, in-4. » On sait que Gallardo a, dans l'*Ensayo* (IV, 1191-1210), signalé le ms. d'un *corregidor* d'Atitalaquia, Bart. de Góngora, où il est dit qu'Alemán vint « conmigo el año de 1608 », à la Nouvelle-Espagne, « mereciendo Méjico su precioso cadáver difunto », par quoi l'hypothèse du bibliographe espagnol — qu'avait, en 1871, déjà solidement appuyée D. Luis Fernández-Guerra dans son volume sur Alarcón, — est devenue un fait historique. Celle de Lessing reste, par contre, une médiocre prouesse, vu son origine.

Jöcher affirmait, nous venons de le voir, qu'Alemán avait « traduit » Horace. Lessing, cette fois, a beau jeu de le corriger. « Uebersetzte den Horatium in die spanische Sprache. Auch dieses ist falsch. Erstlich hat er niemals den Horatium, sondern nur einige Stücke desselben übersetzt; zweitens sind auch diese Stücke niemals gedruckt worden. » Science facile. Cf. Antonio : « **Algunas traduciones de Horacio, Cardonae duci nuncupatas, in schedis MSS. vidisse se refert D. Thomas Tamajus.** » A coup sûr, le témoignage de Tamayo de Vargas était digne de respect, mais justifiait-il, de la part de Lessing, écho d'un écho, tant de crânerie dans l'affirmation¹ ? Reste la dernière étourderie de Jöcher, touchant l'*Ortografia castellana* : « Schrieb Commentarios linguae castellanae. Dieser Umstand wird alsdann wahr werden, wenn man einen kleinen Traktat über die spanische Rechtschreibung einen Commentar über die spanische Sprache wird nennen können. » On a vu par le passage d'Antonio d'où provenait ce nouveau jet d'érudition. Si Lessing eût parlé d'autre sorte que par ouï-dire de ces 83 feuillets² qu'il appelle « petit traité », peut-être eût-il fait remarquer à Jöcher que ces prétendus « commentaires sur la langue castillane » discutaient tout autre chose que l'orthographe pure et simple, bien que contenant sur ce point des suggestions entièrement neuves et censées, vu l'époque où elles étaient formulées.

Dans le « *und andere Schriften* » était contenu le « *Guzmán* ». Lessing veut y voir une « imitation du roman espagnol *Lazarillo de Tormes* ». « Es ist vielleicht die einzige Nachahmung, die ihr Original übertroffen hat³, » va-t-il jusqu'à déclarer : « sie fand in Spanien einen so allgemeinen Beifall, dass der I. Teil in sieben Jahren 25 Mal mit Privilegiis gedruckt ward, ohne die Nachdrucke zu rechnen. » Cette dernière

1. Ces traductions ont été publiées à Cádiz en 1893 : *Odas de Horacio, traducidas por M. A.*

2. *B. Nat.*, X 2673. Le comte de la Viñaza a résumé l'O. C. à Madrid en 1893 dans sa *Bibl. hist. de la fil. cast.*, col. 1188-1194.

3. Ce jugement émis sans connaissance de cause a cependant semblé à M. Fitzmaurice-Kelly digne d'être rapproché de celui du consciencieux Chapelain (trad. française précitée de *A hist. of sp. Lit.*, par H.-D. Davray, p. 275). Ni l'édition anglaise (1898) ni la traduction espagnole (1900) n'avaient ce passage malencontreux.

phrase est tout à fait caractéristique d'une légèreté que Lessing censure cependant si vertement en Jöcher. Le Sage (*Préface*, p. v) disait : « Si l'on en croit ce Valdés, lorsqu'elle parut [*la 1^{re} partie*] pour la première fois en Espagne, elle y fut reçûe si favorablement, qu'on appela par excellence son auteur le *divin Espagnol*. Il en a été fait depuis ce tems-là vingt-six éditions. » En se reportant à Valdés, on y trouve ceci : « De cuales obras en tan breve tiempo se vieron hechas tantas impresiones, que pasan de cincuenta mil cuerpos de libros los estampados, y de veinte y seis impresiones las que han llegado a mi noticia, que se le han hurtado, con que muchos han enriquecido, dejando a su dueño pobre. » Lessing, parlant de 25 éditions « *mit Privilegiis* » sans compter les contrefaçons, est évidemment victime, comme tout à l'heure, de son information médiante, car il ne semble pas possible d'admettre que ce soit le texte de Valdés qu'il rende de la sorte. Quant à l'affirmation que le *Guzmán* représente peut-être la seule imitation qui ait surpassé son original, elle ne saurait reposer sur une comparaison directe et une étude détaillée des deux œuvres ; sinon, force serait de décerner au futur réformateur de la littérature allemande un brevet de mauvais goût initial¹. Ici encore, il parle d'après un ouï-dire, et lorsque, justement, quelques lignes plus bas, il voudra formuler en deux phrases un jugement personnel sur l'œuvre qu'il vient d'exalter de confiance, il ne trouvera que des platitudes :

« Von dem Inhalte tragen wir Bedenken etwas zu sagen. Wem wird es schwer werden, zu erraten, was in der Lebensgeschichte eines Bettlers² vorkommen kann? Man wird alles darinne suchen, was darinne vorkommt, nur vielleicht die vortreffliche Moral nicht, welche die abwechselnden Scenen der niedrigsten Lebensart ebenso nützlich macht, als sie angenehm sind. »

Si le hasard avait voulu qu'au lieu de quelque sec résumé de gazette littéraire, la traduction de Jean Chapelain tombât aux mains de Lessing, il y aurait trouvé, dans les considérations préliminaires, — celles en particulier mises en tête de la Seconde Partie, — matière à de plus exactes réflexions. Mais sa documentation est rudimentaire, et, quand il cite le *Lazarillo*, l'a-t-il seulement parcouru? Si oui, ç'aura été en le délaïement indigeste de Caspar Ens, qui ne lui aura pas permis de savourer en son rude parfum de terroir castillan, — et nous savons qu'il en eût été incapable, — cette géniale condensation en sept chapitres d'une matière humaine si spécifique³.

1. F. Wolf (*art. cit.*, p. 103) traite le *Guzmán* de « *noch am meisten ebenbürtig* » au *Lazarillo*, et c'est bien là l'expression juste. L. Lemcke, dans sa notice sur Alemán, (*Handbuch*, I, 280), est à peu près du même avis.

2. Cette qualification de *Bettler* indiquerait que Lessing n'a même pas lu les aventures de Guzmán et le détail de ses fortunes diverses.

3. Peut-être connaissait-il déjà le volume qu'il notera comme sujet de lecture à l'époque de Wolfenbüttel, alors qu'il recueillait les fragments qu'édita Füllehorn

Il entend, néanmoins, convaincre son public qu'il possède la bibliographie du *Guzmán*. A défaut de l'Angleterre, sur laquelle ses sources sont muettes, il se rejette sur la France. « Besonders, » écrit-il, « haben die Franzosen sie zu dreienmalen übersetzt. Die erste Uebersetzung ist von einem gewissen Chappuis und die zweite von einem Manne, den viele aus andern Werken, wenige aber als den Uebersetzer des *Guzmann d'Alfarache* (sic) kennen, von dem unglücklichen Dichter Chapelain. Die neueste französische Uebersetzung ist diejenige, nach welcher man die gegenwärtige deutsche verfertiget hat. Sie ist von dem Originale nicht wenig unterschieden, weil ihr Verfertiger sie allzu sehr nach dem französischen Geschmacke einzurichten gesucht hat. » Un peu plus de précision n'aurait pas nui à la facile érudition du critique improvisé des livres d'Espagne. D'abord, il importait de remarquer que la traduction de Chappuis (cf. à son sujet Nicéron, XXIX, p. 92-174), parue en 1600 à Paris, ne pouvait, de ce fait, que comprendre la Première Partie. Ensuite, il n'était pas sans utilité de noter que l'ignorance de « beaucoup » concernant la version de Chapelain (I^{re} Partie en 1619, II^{me} en 1620) était fort excusable par suite de l'anonymat des 6 éditions françaises et des 2 hollandaises de cette dernière. Enfin, — et c'est ici que la *Bibl. des Romans* a joué à Lessing un vilain tour, — quelques détails sur cette « neueste französische Uebersetzung, » — qui n'était point du tout la dernière, — n'eussent nullement été de trop. Le vague avec lequel elle est désignée décèle que Lessing, bien qu'elle fût loin d'être rare, ne la connaissait pas personnellement. Quoique anonyme, comme celle de Chapelain, elle avait pour auteur un de ces nombreux Français qui, réfugiés par force en Hollande à la fin du XVII^e siècle, s'étaient mis aux gages des libraires des Provinces-Unies et vivaient en publiant des écrits plus ou moins sérieux, le romancier Gabriel de Brémond. Cette prétendue traduction, cependant, n'en est, en réalité, point une. C'est purement et simplement une refonte de la version de Chapelain, pour laquelle Brémond employa les loisirs d'un emprisonnement à La Haye. Déjà l'éditeur des Lettres de Bayle notait, à juste titre, en 1714¹, qu'il avait

sous le titre de *Altdentscher Witz und Verstand*, volume contenant, outre un remaniement de *Rinconete y Cortadillo* par Ulenhart, — cf. sur celui-ci Schneider, *op. cit.*, 210-222, — une traduction allemande du *Lazarillo*. Cf. à ce sujet R. Koehler (*Archiv für Literaturgeschichte*, de Gosche, I (1870), p. 295-297) et M. XV, 483, note. Sur la traduction d'Alemán par Albertinus, que Lessing déclare connaître, cf. Schneider, *op. cit.*, p. 205 seq. et les corrections de M. Farinelli, *Ztschft. für vergl. Litteraturgesch.*, N. F. (1899), XIII, p. 436. La version de Ens, le traducteur du *Licenciado Vidriera*, contenue précisément dans son *Guzmán* latin, ch. VII, a été réimprimée par M. Fitzmaurice-Kelly au t. XV de la *Rev. hisp.* (1906), p. 771-795 : *Caspar Ens' Translation of Lazarillo de Tormes*.

1. *Lettres choisies de M. Bayle avec des Remarques*, I, 106, note 2 (Amsterdam, 1714). La note, signée M, doit être de Des Maizeaux lui-même. M. Granges de Surgères, qui a, dans le *Bulletin du Bibliophile* (Paris, 1885, et non 1886 comme l'indique Betz, *Littérature comparée*, 2^e éd., p. 223) décrit bibliographiquement, p. 209-314, les traduc-

accommodé le livre « à la Française, y insérant une infinité de petites Histoires connues de ceux qui connoissent la carte de la Cour et de Paris ». L'arrangeur n'y manque surtout pas une occasion de tomber à bras raccourcis sur les gens de justice. Ce fut cet intérêt de scandale et d'actualité qui procura certain succès à cette médiocre *Vie de Guzman d'Alfarache* (Amsterdam, 1695, 3 vol. in-12), laquelle fournit aux libraires de Paris une excellente occasion d'user de représailles à l'endroit de leurs peu scrupuleux collègues de Hollande en réimprimant incontinent l'ouvrage (Paris, Perraud, 1696, 3 vol. in-12). Le nouvel abrégé de Le Sage : *Histoire de Guzman d'Alfarache, nouvellement traduite et purgée des moralitez superflues* (Paris, 1732, 2 vol. in-12) fit complètement oublier cette œuvre sans valeur, qui ne fut mise, sans doute, en allemand que par spéculation de librairie, à moins que le traducteur, Ferdinand Wilhelm Beer, n'ait partagé la même ignorance que son critique au sujet de la « dernière version française »¹.

Il importe, enfin, avant de conclure l'article *Alemán*, de dissiper un malentendu de M. A. Farinelli touchant les rapports de Lessing avec l'auteur espagnol. M. Farinelli écrit, dans sa thèse de doctorat (*loc. cit.*, p. 286), que Lessing « schrieb... selbst das Leben Alemans

tions françaises du *Guzmán*, attribue faussement, à la suite de la *Biographie Didot* (Paris, 1863, t. VII, p. 313, art. de J. Lamoureux), la remarque à Bayle lui-même. L'édition d'Amsterdam 1695 n'ayant pu être découverte par l'auteur de l'article du *Bulletin*, je la mentionne sous toutes réserves et sur la foi de l'auteur précité de l'article *Brémond* dans la *B. Didot*.

1. Le nom du traducteur n'est pas nommé sur le premier volume, qui est celui que Lessing critique, et où il n'y a ni avertissement, ni préface qui renseignent le lecteur sur la nature de l'ouvrage et la méthode suivie. On pouvait croire, ainsi, à une traduction directe de l'espagnol. L'année suivante parut le second volume, *Fortsetzung und Beschluss*, où, cette fois, le « traducteur » se nommait, mais restait, par ailleurs, aussi muet que l'année précédente (Leipzig, Jacobi, in-8 de 490 pages, 1752). Cependant les planches étaient, indice révélateur, celles de la « traduction » de Brémond. Graesse (*Trésor*, I [1859], p. 67 s. v. *Alemán*) ignore le nom de l'auteur de la seconde version allemande du *Guzmán*. — La critique de Lessing aux *K. N.* doit être complétée par une note précédente, beaucoup plus brève, qui parut le 9 octobre, dans la *B. Z.* (M., IV, 360). Lessing y qualifie Alemán de *secrétaire de Philippe III*, — renseignement qu'il doit avoir pris dans le Jöcher, — reproche à la « traduction » allemande d'être faite sur la française, en conséquence de quoi « unzählige Schönheiten der Urschrift verlohren gegangen sind, » déclare qu'à défaut de l'original espagnol, « welches doch eben so selten nicht ist, » c'est à la traduction italienne qu'il eût fallu avoir recours, « die man sehr oft antrifft, und welche weit getreuer als die französische gewesen wäre ». Il s'agit de la *Vita del picaro Gusmano d'Alfarace* [le *Catal.* de la Bibl. Nat. porte à tort : *d'Alfartrace*] *descritta da Matteo Alemanno di Siviglia et tradotta dalla lingua Spagnuola nell' Italiana da Barezzo Barezzi Cremonese* (Venetia, 1606, in-8), dont Clement décrivait la réédition de 1629, en renvoyant, pour deux éditions antérieures, à « Gordon du Percel », auquel a recouru Lessing. Dès 1731, Sincerus (pseud. de Georg Jakob Schwindel) avait signalé l'édition de 1629 dans ses *Nachrichten von lauter alten und raren Büchern*, I (1731), p. 121-125, où se trouve copié le passage de Siber sur Alemán. Pour la bibliographie de la version de Lesage, cf. *l'Essai bibliogr. sur les Œuvres d'A.-R. L.*, par M. H. Cordier, commencé au n° de janvier 1908 du *Bull. du Bibliophile*.

für die in Wittenberg (1752) unternommene Kritik des Jöcherschen Lexikons». Dans l'impossibilité de découvrir le moindre indice, non pas même de cette mystérieuse *Vie*, mais de la source à laquelle M. Farinelli en avait puisé l'existence, je m'adressai à cet érudit pour le prier de consentir à m'éclairer. Il me répondit, le 15. V. 1906, que ses fiches se trouvant à Innsbruck, — où venaient d'éclater les troubles entre Italiens et Germains à l'Université, — sa science était surprise par ma question et restait sans voix. « Fossi io ad Innsbruck, sicuramente potrei darle quegli schiarimenti sul Lessing che or mi chiede. Ho moltissime note, rettificazioni ed aggiunte all' antica mia tesi — ma tutto giace ormai sepolto come in una tomba. » En fait, l'indication de M. Farinelli apparaît totalement « aus der Luft gegriffen ». En lisant avec un peu d'attention la *Vie* de Lessing par K. G. Lessing¹, on saisit de façon inéquivoque que les quelques feuilles que le premier avait fait imprimer — dans une intention de chantage peu honorable — ne sauraient être autres que celles qu'il inséra en 1753 dans la seconde partie des *Kleine Schriften*, et qu'a réimprimées M. Muncker au t. V, p. 127 seq., de son édition. Elles ne traitent nullement d'Alemán, mais seulement d'Abaris, Abaucas, George Abbot, Abraham Usque, Johannes Abrenethius, Laur. Absternius, Abudarnus, Donat Acciajoli, Zenobius Acciajoli. Si Lessing avait publié une vie d'Alemán en rectification au *Jöcher*, il est hors de doute que le continuateur de celui-ci, Joh. Christ. Adelung, — qui est allé jusqu'à la lettre K, — l'aurait utilisée à l'article *Alemán* (t. I, p. 548) de ses *Fortsetzung und Ergänzungen zu Christian Gottlieb Jöchers Allgemeinem Gelehrten-Lexikon, etc.* (Leipzig, 1784 et suiv.). Or, cet article ne renvoie qu'aux sources courantes de la polyhistoire contemporaine : Clement, Percel, et Mayáns, sans souffler mot d'une élucubration de Lessing². D'autre part, si cette prétendue *Vie* d'Alemán fût restée manuscrite, Adelung l'aurait ou mentionnée dans la préface du t. I de sa continuation³, ou utilisée au supplément du tome II. Comme il ne l'a pas fait, nous laisserons à M. Farinelli la responsabilité de son affirmation, dont,

1. *Éd. cit.*, p. 88-89. Baumann, une connaissance de Lessing, possédait en 1752 « die ersten drey gedruckten Bogen » de la critique du *Gelehrten-Lexikon*. Cf. l'extrait de sa lettre à Haller dans E. Consentius, *op. cit.*, p. 47, note**.

2. Adelung a précisément, à l'article *Abraham Usque* (t. I, p. 62), relevé une erreur de Lessing — erreur dont il sera parlé plus loin au § *Usque* — émanant de ses corrections imprimées au *Jöcher*, s. v. *Usque*. Il n'eût pas manqué de citer Lessing à l'article *Alemán*, si celui-ci eût publié la soi-disant *Vie*.

3. Ayant énuméré ses sources, il ajoute : « Ausser diesen (Hülfsmitteln) habe ich durch die Gütigkeit des gegenwärtigen Münz-Directors zu Breslau, Herrn Carl Gotthelf Lessings, die von seinem verstorbenen Herrn Bruder hinterlassenen ähnlichen litterarischen Sammlungen erhalten. Es befinden sich darunter wenig ausgearbeitete Leben; das Meiste besteht aus einzelnen Umständen und Nachrichten, welche der verdiente Mann, dem Anscheine nach in seinen jüngern Jahren, wenigstens noch ehe er an die reichen Quellen litterarischer Schätze zu Wolfenbüttel gekommen ist, aus verschiedenen Schriftstellern gesammelt hat. Da ich diese Beyträge erst

jusqu'à ce que ses notes, sans doute aujourd'hui rentrées en sa possession, d'Innsbruck viennent nous démontrer qu'il ne l'a pas copiée dans B. A. Wagner, *Lessing-Forschungen*, p. 143, nous dénie la réalité objective¹.

e. **Novelas Ejemplares.** B. Z. 12 décembre 1752.

(M. V, 14.)

Satyrische und lehrreiche Erzählungen des Michel de Cervantes Saavedra, Verfasser der Geschichte des Don Quischotts; nebst dem Leben dieses berühmten Schriftstellers wegen ihrer besondern Annehmlichkeiten in das Teutsche übersetzt. Frankfurt und Leipzig. In der Knoch und Esslingerischen Buchhandlung.

« Es sind Erzählungen, » explique Lessing, « oder, wie sie Cervantes in seiner Sprache nennt, neue Beyspiele. » Puis il reproche à Conradi de n'avoir pas traduit sur l'original, « dass sich der Geist des Spaniers an unzähligen Orten in einer weit reizendern Stärke würde gezeigt haben. »

Et c'est tout ce que l'auteur présumé de la merveilleuse et non moins mystérieuse traduction des *Novelas* a trouvé, lui qui cependant eût dû, à cette date, être familiarisé avec elles et leur littérature, à reprocher au professeur de droit à Marburg, J. C. Conradi, lequel, pour être qualifié par M. Muncker de « ein ungenannter Uebersetzer »², ne nous en a pas moins laissés, signés de son nom, de réjouissantes *Betrachtungen über die Erzählungen des Cervantes*, au commencement de la Seconde Partie de sa traduction — car — déjà l'indiquait

erhielt, als der gegenwärtige Band beynahe schon abgedruckt war, so weiss ich noch nicht, was und wie viel mir davon wird nützlich seyn können, ich werde aber solches in der Folge anzuzeigen nicht unterlassen. » — Concernant les rapports de Lessing avec le *Gelehrten-Lexikon*, il est intéressant de lire Danzel (1850), I, 217 seq. et M. Muncker, qui a succinctement discuté la question, XIV, p. 172-173.

1. M. Erich Schmidt n'a guère eu raison non plus d'affirmer (I, 224) que l'article d'octobre 1751 sur Alemán est « sorgfältig ». S'il ajoute que ledit article tend à augmenter le Jöcher à la Bayle (*Baylisch zu vermehren*), il ne fait que répéter, sans l'avoir contrôlée, une phrase de Danzel, I (1850), p. 221, phrase que l'ignorance radicale du méritoire et infortuné Privatdocent en matière de littérature espagnole explique, sinon justifie.

2. M. XIV, 164, note 3. — D'autres *Lessingforscher* ont recours à de moins ingénues périphrases pour masquer leur ignorance. Pour B. A. Wagner, Conradi est « ein unberufener Uebersetzer » (*progr. cit.*, p. 16); pour M. E. Schmidt, « ein Marktverderber » (I, 191). A défaut d'autres sources d'informations non moins accessibles, il n'était besoin que de consulter E. Dorer : *Cervantes und seine Werke nach deutschen Urtheilen* (Leipz., 1881), pour y trouver, en toutes lettres, le nom d'auteur de Conradi (p. 15 de la *Cerv. Lit.*). C'est là aussi que s'est documenté Rius, *op. cit.*, qui a eu tort de prendre au sérieux et de traduire (II, 305) le récit d'un projet de *Don Quijotada* qui y était relaté et que nous mentionnons plus bas.

Lessing — le volume ci-dessus n'était pas complet et une Seconde Partie parut en 1753¹.

En admettant qu'il laissât passer la *Vie* de Cervantes (p. 11-48), compilée dans le *prologue* des *Nouvelles*, l'article *Cervantes* de Moreri, et surtout la traduction française de la *Vida* écrite par Mayáns y Siscar pour l'édition de Londres, 1738, du *Quijote*², quelles remarques n'appelait pas, sur la plume d'un Lessing, le procédé critique du rival qui avait déclaré, p. 37-38 de cette *Vie* : « Ich weiss indessen nicht, wer der Uebersetzer ist, der die Geschichte des Ruis Dias mit unter diese Erzehlungen hat einschleichen lassen, da sie doch weder in Ansehung ihrer Erfindung, noch was die Ausbildung betrifft, mit den andern, die von dem Cervantes ursprünglich herrühren, im geringsten kan verglichen werden. Sie ist desswegen in dieser Herausgabe, als apochryphisch, untergedrückt worden », et qui, nonobstant cette déclaration, avait traduit et publié tout au long cette même nouvelle ! Outre de justes motifs de censurer comme il convenait un tel sans-façon³, Lessing n'avait-il pas de nouveau la plus excellente des occasions de faire montre de son érudition en une matière que l'on nous dit qui l'occupait depuis des années. Nous avons vu qu'il connaissait la version de l'abbé de Chassonville. Or, celui-ci citait, dans sa *Préface*, Rosset et d'Audiguier. Une légitime curiosité eût dû inciter Lessing à rechercher la traduction des *Novelas* par ces derniers⁴. Il y

1. Ces *Betrachtungen* sont datées *Marburg, den 1. April 1753*. — Le I. Theil comprenait : *Die berühmte Fregonne; der freygebige Liebhaber; die Egypterin; die Kraft des Geblüts; das Gespräch zweyer Hunde*; plus, au début (p. 1-44), la « *Geschichte des Ruis Dias, eines Spaniers, und der Quipaire, einer Molukischen Prinzessin* ».

2. Nous reviendrons, à l'article *Essex*, sur cette *Vie*, mise en français en 1740.

3. Conradi ne s'est aperçu de son lapsus qu'en 1753. La raison qu'il donne pour l'excuser est ineffable. Il prététe servi, pour façonner sa version allemande, d'une double traduction française, celle de l'abbé de Chassonville, déjà plagiée par Romani, et une autre, publiée à Paris en 1723 et qu'il appelle, dans son ignorance : *die zweyte Französische Uebersetzung*. C'est dans cette dernière qu'il aurait trouvé les raisons qui le décidèrent à faire passer la fausse « *novela ejemplar* » dans son recueil : « *Jener* [l'éd. de 1723] *zu Folge*, » conclut-il, « *ist die von dem leztern* [Chassonville] *verworfenne Quipaire* [au lieu de *Quixaire*] *von der über sie ergangenen Verdammung gleichsam freygesprochen*. » (*Betrachtungen, etc.*, en tête du II. Theil.) Or, non seulement Chassonville a imprimé sans mot dire l'*Histoire de Ruis Dias, espagnol, et de Quixaire (sic), princesse des Moluques* (t. III, p. 110 de l'éd. originale), mais la prétendue « *deuxième traduction française* » de 1723 n'est qu'une réimpression de l'édition d'Amsterdam, parue en deux volumes in-12 chez P. Witte [Rouen et Paris] (*Bibl. Nat.* Y² 11068-11069). La confusion commise par Conradi est inqualifiable, mais aussi le silence de Lessing.

4. Traduction qui était loin d'être rare, vu ses rééditions. Cf. sur celles-ci la description bibliographique qu'en a donnée M. R. Foulché-Delbosc, p. 8 *seq.* du *Licencié Vidriera* (Paris, 1892). Inutile que soit mentionné de nouveau le catalogue, postérieur au travail de l'érudit directeur de la *Rev. Hisp.*, de L. Rius, dont quelques omissions — ainsi l'éd. de 1625 de Rosset et d'Audiguier — ont été signalées par M. J. Brimeur, *Rev. hisp.*, XV, 824 *seq.* Notons, cependant, que si M. Foulché-Delbosc avait su que la traduction du *Licencié Vidriera* par Charles Romey avait paru *originellement* en 1857 au t. XI de la *Revue française*, p. 449-468, il ne l'eût point accusé si fort d'impéritie bibliographique, p. 33 du L. V.

eût appris — et n'eût pas manqué d'en humilier Conradi — quel était ce traducteur innomé qui avait laissé « se glisser » l'histoire de « Ruis Dias » dans les « *Nouveaux Exemples* ». Ce traducteur n'était, en effet, autre que l'original consortium ci-dessus, qui, sur la page du titre, déclarait loyalement que l'« *Exemple* » nouveau — et « nouveau » sans contresens — n'émanait pas de Cervantes :

Les | Nouvelles | de Miguel de | Cervantes Saavedra | ... traduictes d'Espagnol en François : Les six premières par F. de | Rosset. Et les autres six, par le Sr D'Audiquier. | Avec l'Histoire de Ruis Dias, et de Quixaire Princesse des | Moluques composee par le Sr. de Bellan.

Et pour mieux éviter une fâcheuse équivoque, l'histoire, « tirée des Mémoires des Indes, » était munie d'une pagination spéciale (p. 1-22) à la fin du premier tome, réuni, dans mon édition, avec le second en un volume in-8. Lessing, ne sachant rien de tout cela, cherche querelle à Conradi parce qu'il a rendu *Gitanilla* par « *Egypterin* ». Il trouve que c'est là un grotesque contresens. « Das ist französisch Deutsch, » s'écrie-t-il, « *es sollte die Zigeunerin heissen.* » Que n'avait-il ouvert Covarrubias, auquel nous le verrons en appeler, — quand il l'aura connu par une source française, — pour justifier ses excursions philologiques en domaine castillan ? Il y eût trouvé *s. v. gitano* que, dès 1611, le prétendu contresens qu'il censure était reconnu comme l'étymologie véritable d'un mot qui signifie « *Quasi egitano, de Egypto.* »

f. **L'Inca Garcilaso de la Vega.** B. Z. 23 juin 1753.

(M. V. 176.)

Geschichte der Eroberung von Florida, aus dem spanischen des Ynca Garcilasso de la Vega, in die französische, und aus dieser in die Teutsche Sprache übersetzt von Heinrich Ludewig Mayer. Zelle und Leipzig 1753. bey G. C. Gesellius. in-8v. 1 Alphb. 8 Bogen.

Les quelques renseignements que Lessing fournit ici sur le célèbre Inca sont inexacts ou vagues. « Als er nach Spanien kam, » dit-il, « arbeitete er verschiedene Werke aus, welche alle in die Historie von Amerika einschlagen. » Passe encore qu'il ignore — Cervantes lui-même ne décèle-t-il pas une égale ignorance au *Prologue* de la Première Partie du *Quijote*? — la traduction des *Dialoghi di amore* du juif espagnol, expulsé de son pays en 1592, Jehudah Abrabanel, dit León Hebreo, par Garcilaso en 1590, traduction dédiée à Philippe II,

1. En 1751, Baumgarten, que Lessing pratiquait cependant assidûment, avait, au t. 7 de ses *Nachrichten von einer hallischen Bibliothek* (Halle, 1751, p. 39) signalé en ces termes la traduction de l'Inca : « Aus dem zweiten Theil oder der allgemeinen Geschichte von Peru verdienet ein ziemlich unbekannter Umstand angemerket zu

mais sur quoi était-il son affirmation que « lorsqu'il arriva en Espagne » l'Inca « acheva divers ouvrages, qui tous se rapportent à l'histoire de l'Amérique » ?

Appelé en Espagne en 1560, à l'âge de vingt ans, par Philippe II, lequel, dit-on, aurait pris ombrage du chauvinisme péruvien du jeune aristocrate, Garcilaso y est resté trente années avant de rien publier, et ses « divers » ouvrages se bornent aux *Comentarios reales*, imprimés en deux parties en 1609 et 1617, et à celui dont la traduction allemande, faite sur la version française de P. Richelet¹, a motivé l'article de Lessing : *l'Historia de la Florida*, dont le sous-titre dit mieux le contenu : *Jornada que a ella hizo el Governador Hernando de Soto*, ouvrage publié en 1605 à Lisbonne chez Craesbeek.

Lessing prétend, enfin, que Garcilaso n'a point été « ein partheyischer Schriftsteller ». Il lui eût été malaisé d'appuyer documentairement cette opinion étourdie. Balancé entre l'amour de sa terre natale, à laquelle le liaient les attaches maternelles ainsi que les traditions glorieuses de la famille de Huayna Capac, et la crainte d'encourir le reproche d'hétérodoxie, lui, le déraciné déjà frappé une fois par l'Inquisition, n'a pas de critère stable et ressemble beaucoup plus aux naïfs chroniqueurs médiévaux qu'à un contemporain d'historiens tels qu'un Ambrosio de Morales et un Zurita. Si Lessing eût eu la moindre teinture de son œuvre, il se fût souvenu de quelques

werden; der darin besteht, dass der Verfasser nach der Zuschrift an die Mariam eine Vorrede an die Yndios mistizos (*sic*) y criollos de los Reynos y prouincias del grande y ryquissimo ymperio del Peru gerichtet, darin er von seinen gesamten Schriften Nachricht ertheilet; woraus zu ersehen ist, dass er die spanische Uebersetzung der 3 Gespräche Leonis Hebräi verfertigt habe, die von der Inquisition verboten, und in den Indicem librorum prohibitor. gesetzt worden, daher er die derselben vorge-setzte Zuschrift an den König Philip 2 vom Jahr 1586, ingleichen ein anders an gedachten König gerichtetes Schreiben vom Jahr 1589, nebst einer langen Erzählung der gnädigen Aufnam und erhaltenen Antwort, als eine Art seiner Vertheidigung heiducken lassen. » Cette traduction de León Hebreo, qu'avaient précédée d'autres traductions en castillan qu'il semble avoir ignorées, porte le titre : *La Traducción del Indio de los Tres Dialogos de Amor, de Leon Hebreo, echado de Italiano en Español, por Garcilasso Inca de la Vega* (Madrid, 1590, in-4) et est restée inconnue (de là le silence de Lessing²) à Nic. Antonio, qui ne la mentionne pas à l'article **Garsias Laso de la Vega** (I, 514). Sur la graphie *Abrabanel*, au lieu de la forme vicieuse, mais courante — bien qu'il y ait eu, il y a plus de soixante-dix ans, à ce sujet une polémique entre Gotthold Salomon et le théologien de Rostock Hartmann, auteur des articles *Isaak* et *Jehuda Abrabanele* dans *l'Allg. Enc. de Ersch et Gruber*, I. *Thl.* [Leipzig, 1818], p. 150-153 — *Abrabanel*, qui est celle qu'emploie encore l'historien de Léon l'Hébreu, le rabbin B. Zimmels, dans sa traduction du passage de M. Menéndez y Pelayo sur L. l'H. dans les *Ideas Estéticas : Leone Hebreo. Neue Studien, Heft 1* (Wien, 1892), il importerait de ne pas oublier la note de M. Kayserling, *Gesch. der Juden in Portugal* (Berlin, 1867) p. 72, note 1. Le *Catalogue de la Bibl. Nat.* (t. I [1897] p. 14) fait cette distinction puérile de graphies : *Isaac Abravanel* et *León Abrabanel*.

1. *Histoire* | de la | Floride etc. | traduite en François par | P. Richelet (Paris, 1670, 2 vol. in-12). L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale est celui de Huet, l'évêque d'Avranches (*Ol. 655*). Lessing a bien voulu accorder à la traduction de Richelet un brevet d'excellence, brevet d'ailleurs superflu, vu la date.

exemples typiques de cette manière hybride¹ et il ne lui eût pas échappé l'affirmation qu'on vient de lire, pas plus qu'il n'eût songé à reprocher à l'Inca de manquer de « Kunst und Artigkeit », car il aurait réfléchi, sans doute, que le premier Américain qui écrivit en castillan, langue dont l'esprit ne pouvait lui être, malgré son long séjour en Espagne, pleinement familier, ne devait point être jugé avec la même sévérité, en matière de style, qu'un Diego Hurtado de Mendoza ou quelque autre *castellano neto* possédant à Valladolid ou à Tolède sa *casa solariega*.

g. **Don Quijote.** *B. Z.* 4 sept. 1753; 4 oct. 1753;
23 fév. 1754.

(M. V, 196, 201, 388.)

Dans ces trois comptes rendus insignifiants de mauvaises imitations du Don Quichotte — les deux premières du moins : *Der Teutsche Don Quichotte*, etc. [traduit du français], *Don Quixote im Reifrocke*, etc. [traduit de l'anglais]; la troisième : *der Russische Avanturier* se donne faussement pour une traduction de l'espagnol — Lessing a risqué quelques assertions qui méritent d'être relevées. Il écrit, dans le premier : « Unter allen spanischen Werken des Witzes ist bei Ausländern keines bekannter geworden als der Don Quixote des unnachahmlichen Cervantes, und beynahe wird es keine Uebertreibung seyn, wenn St. Evremont verlangt, dass man bloss dieses Buchs wegen die spanische Sprache lernen müsse. » Saint-Evremont n'a nulle part formulé semblable désir. Il a dit simplement :

« Il y a peut-être autant d'esprit dans les autres ouvrages des Auteurs de cette nation que dans les nôtres; mais c'est un esprit qui ne me satisfait pas, à la réserve de celui de Cervantes en **DOM QUICHOTTE**, que je puis lire toute ma vie sans en être dégoûté un seul moment. De tous les livres que j'ai lus, **Dom Quichotte** est celui que j'aime mieux avoir fait : il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes choses. J'admire comme, dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de se faire connoître l'homme le plus entendu, et le plus grand connoisseur qu'on se puisse imaginer. J'admire la diversité de ses caractères, qui sont les plus recherchés du monde pour les espèces, et dans leur espèce les plus naturels. Quevedo paroît un Auteur fort ingénieux; mais je l'estime plus d'avoir voulu brûler tous ses Livres, quand il lisoit **Dom Quichotte**, que de les avoir sù faire². »

1. P. ex. *Comentarios*, I^a P., Lib. 9, cap. 15; II^a P., Lib. 4, cap. 21; II^a P., Lib. 8, Cap. 18. Il serait facile d'accumuler les exemples.

2. *Œuvres* (Éd. Des Maizeaux [nouv. éd.], 1740, t. III, p. 88 : *A M. le Maréchal de Créqui*, etc. : *De quelques Livres Espagnols, Italiens et François*). — Postel, dans son épître latine de 1704 dans les *Nova Literaria* (dont il sera question au § *Abraham*

Lessing est d'avis que, malgré de nombreuses imitations, le *Don Quijote* reste un livre unique et le restera « als bis niemand in der Welt mehr Lust haben wird, zu lachen ». Cette assertion semblerait indiquer qu'il n'était pas encore allé bien avant dans l'esprit de l'œuvre lorsqu'il l'émettait, car, si *comédie* il y a dans le *Quijote*, c'est comédie *humaine*, qui suscite moins le *rire* que le *sourire* des philosophes.

Dans son second compte rendu, Lessing nous apprend que la mode des longues narrations pseudo-antiques et bucolisantes à la Scudéry et La Calprenède naquit en France parce que le *Don Quichotte* y avait rendu ridicules les volumineux livres de chevalerie. C'est là une découverte dont la nouveauté ne nous apparaît malheureusement pas justifiable par des faits d'histoire littéraire française et que son auteur se garde de justifier. Il aime mieux blâmer les « langweilige Zwischenerzählungen, womit der spanische Roman angefüllt ist ». Parmi ces « ennuyeuses histoires épisodiques », — le terme « angefüllt » est étrangement inexact, — il en est au moins une que plusieurs critiques compétents placent au-dessus des pittoresques récits baptisés par Cervantes : *Nouvelles exemplaires*. C'est celle qui forme les chap. XXIII, XXIV et une partie du chap. XXV de la *I^{re} Partie* et s'intitule : *El Curioso Impertinente*. Elle parut si intéressante à nos pères — qui, on le sait, ne croyaient pas démeriter de leur titre de conducteurs intellectuels de l'Europe d'alors à apprendre le castillan et à se passionner pour la littérature transpyrénaïque — que, trois ans après son apparition, en 1608, César Oudin l'insérait dans la réédition de la *Silva Curiosa* de Medrano et que Nicolas Baudoin la publiait la même année en français. Une autre, *El Cautivo*, contenue également dans la *I^{re} Partie* (ch. XXXIX, XL et XLI), ne paraîtra « ennuyeuse » qu'à ceux qui, comme Lessing, dans ses critiques hispaniques, jouent le rôle du geai paré des plumes du paon¹.

Nous apprenons, dans le troisième compte rendu, que les Espagnols « mit ihrem Don Quixote ohnedem nicht viel Ehre eingelegt haben ». Sait-on si le jeune tranche-montagne, à force d'avoir approfondi l'œuvre de Cervantes et d'avoir médité sur l'Espagne « chevaleresque », n'en était pas venu à cette hyperesthésie hispanophile d'un

Usque) avait écrit : « Sed unicus instar omnium est Michaël de Cervantes in sua elegantissima et nunquam satis laudata Satyra, quae vulgo sub nomine : *Don Quixote de la Mancha*, nota. Omnia enim, quae apud alios sparsim, hic per cumulos invenies, ita ut eruditus quidam Gallus nostri temporis de illo diceret : *Qu'il aimeroit mieux d'avoir fait le Don Quixot, que tous les autres livres ; par ce, qu'à son avis, il n'y en ait point qui puisse contribuer d'avantage, à nous former un bon goût de toutes choses.* »

1. On sait que Cervantes a expliqué dans la *II^e Partie*, au début du ch. XLIV, les raisons pour lesquelles il n'avait pas inséré de *Nouvelles* dans cette *II^e Partie*. Si les nouvelles de la *Première Partie* sont très intéressantes en elles-mêmes, autre chose est leur opportunité dans le corps du récit : Cf. à ce sujet Grillparzer dans ses *Studien zum span. Theater*, § *Cervantes*. (t. 17 de l'édition. Cotta en 20 volumes, p. 246.)

Byron, rejetant le *Don Quijote* comme un mauvais livre, à la suite d'un Juan Maruján, qui définissait Cervantes

... del honor de España
... verdugo y cuchillo¹ ?

Si l'auteur de *Don Juan*² s'est fait l'écho de cette grotesque dénonciation, en ces termes :

Cervantes smiled Spain's chivalry away :
A single laugh demolish'd the right arm
Of his own country : seldom, thince that day,
Has Spain had heroes....,

nous croyons, quant à nous, que la malencontreuse assertion de Lessing n'est qu'un plagiat de la phrase que Montesquieu mettait, dans ses *Lettres persanes*, sur les lèvres de Rica, en 1721, alors qu'il affirmait des Espagnols « que le seul de leurs livres qui soit bon, est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres ». Comment, sinon par cette réminiscence, expliquer qu'il soit venu à l'esprit d'un blanc-bec ignorant la littérature transpyrénaïque de prétendre que les Espagnols n'avaient pas « recueilli beaucoup d'honneur » avec leur *D. Quichotte*³ ?

1. B. A. E., 61, p. XCIX.

2. *Don Juan*, XII, 11. Grillparzer, qui trouve le *Curioso* « assez faible », juge (*op. cit.*, p. 246) que la remarque de Byron « vielleicht mehr Wahrheit enthält, als alles, was Herr Ludwig Tieck je über Poesie und Poeten gefaselt hat ». — Déjà le P. Rapin avait en quelque sorte donné une base à cette interprétation pessimiste du *D. Quichotte* dans ses *Réflexions sur la Poétique* (Ed. d'Amsterdam, 1709, II, 205) : « Ce grand homme ayant esté traité avec quelque mépris par le duc de Lerme, premier Ministre de Philippe III, qui n'avoit nulle consideration pour les Sçavans, écrit le Roman de Dom Quixotte, qui est une Satyre très fine de la Nation : parce que toute la noblesse d'Espagne, qu'il rend ridicule par cet Ouvrage, s'estoit entêtée de Chevalerie. C'est une tradition que je tiens d'un de mes amis, qui avoit pris ce secret de Dom Lope à qui Cervantes avoit fait confidence de son ressentiment. » Je ne sache pas que les Cervantophiles aient jamais noté cette assertion, beaucoup plus sérieuse que celles de Defoe et de Walter Savage Landor, voire de Rawdon Brown.

3. A noter quelques graphies lessinguiennes : *Sancho Panca*, dans le premier compte rendu et dans *M.* [Boxberger, 4¹, 182, a corrigé : *Sancho Pansa*!]; *Sancho Pansa* dans le second et dans *M.* [Boxberger (4¹, 185) était décidément pour *Sancho Pansa*]. — Lessing semble s'être soucié beaucoup plus des traductions que des éditions castillanes du *D. Quichotte*, sans doute parce que la lecture des premières était pour lui plus facile. En mars 1775, Weisse écrit à Bertuch que Lessing lui a envoyé « die holländische Uebersetzung des Don Quixote », en ajoutant que « sie sey ein Meisterstück. » [*Chr. Felix Weisses Briefe an F. J. Bertuch*, publ. par L. Geiger dans la *Ztschft. für. vergl. Literaturgesch.* N. F. X (1890), p. 249). J'imagine qu'il s'agit soit de l'édition originale, parue chez J. Savry, à Dordrecht, en 1657, soit de l'une des réimpressions — la Bibl. Nat. possède la sixième, revue par G. v[an] [den] B[osch], Amsterd., 1707, 2 vol. in-8 — du *Quijote* hollandais de Lambert van den Bosch, sur lequel H. S. A[shbee] a publié dans *Notes and Queries* du 27 août 1892, p. 166, une remarque qui a échappé à Rius. Une autre fois, Lessing note (*M.* XV, 168) que Peter Anthony Motteux est l'auteur « einer guten Uebersetzung des Dom Quixote (sic) ». On sait que cette traduction souvent réimprimée, depuis sa

1752. Aldrete et Sousa.

Karl Lessing écrit, sous l'année 1752, dans la *Vie* : « Er wollte auch des Aldretes *Varias antiguedades de Espanna Africa y otras provincias* übersetzen. Allein es fand sich kein Verleger dazu. Selbst Baumgarten in Halle glaubte, das Werk sei zu gelehrt geschrieben, als dass es Leser genug in Deutschland finden würde. » D'autre part, Nicolai, dans son *Antwortschreiben an Herrn Pastor Lange in Laublingen*² mentionne, d'après une lettre de Lessing qui est censée remonter à 1752, « Vorschläge von seiner Uebersetzung der spanischen Bücher des Aldrete und Susa ». M. Muncker (XIV, 165, note 1) écrit à ce propos :

« Unter dem ersten Werke sind die 1614 erschienenen « *Varias antiguedades (sic) de España, Africa y otras provincias* » von Bernardo Aldrete verstanden. Auf welches Werk aber der Name Susa hinweisen soll, ist kaum zu bestimmen, da zahlreiche spanische Schriftsteller Susa oder Soussa heissen. Die Vollendung und Herausgabe dieser Uebersetzungen unterblieb, weil sich für solche Bücher kein Verleger fand. »

Nous retrouvons, en cette dernière phrase de l'éditeur de Lessing, une preuve nouvelle de cette inqualifiable méthode qu'ont adoptée maints éminents *Lessingforscher* germaniques et qui consiste à prendre leurs préjugés littéraires pour des réalités objectives. Il est, en effet, déplorable d'entendre un érudit comme M. Muncker parler de l'« achèvement » et de la « publication » de traductions dont deux mentions, du vague desquelles on a pu se convaincre, ne sauraient, en bonne logique, démontrer l'existence. Que Lessing ait eu connais-

publication à Londres en 4 volumes au début de 1712 ou vers la fin de 1711, n'est pas « bonne », mais trop libre. [Cf. Ticknor, *History* (2^e éd., New-York, 1854) III, 420]. Mais Lessing ne doit pas être rendu responsable de son jugement. Redlich en a identifié la provenance. C'est le 2^e volume d'une sorte de Dictionnaire du théâtre anglais — où, soit dit en passant, Lessing a pris, bien qu'il prétende, au 59. Stück de la *Dramaturgie*, les tenir de *gelehrte Tagebücher*, tous ses renseignements sur la matière théâtrale anglaise de l'*Essex* — paru en 1764 à Londres, anonyme, en 2 vol., et dont l'auteur était David Erskine Baker: *Companion to the Playhouse or an historical Account of all the dramatic Writers and their Works that have appeared in Great Britain and Ireland*, s. v. *Motteux* [Dans la *new edition*, 1782, (*Bibl. Nat. Yk 961*), I, 327 : « he... was qualified to oblige the world with a very good translation of *Don Quixote*. »] Cette compilation est distincte du *Companion to the theatre*, que cite souvent Lessing. — Enfin, E. Dorer a reproduit (*op. cit.*, p. 102) un passage de Nicolai concernant le projet, conçu en communauté avec Lessing mais non réalisé, d'une « *Don Quijotiade* » contre Gottsched. — Nous aurons l'occasion de revenir sur deux autres passages de Lessing ayant trait au *D. Quijote*.

1. *Ed. cit.*, p. 89.

2. Frankfurt und Leipzig, 1754, p. 11. Cf. l'extrait de cette lettre M. V, p. 262, note.

sance de l'ouvrage du chanoine de Cordoue, dont Ménage louait, en un long paragraphe du *Diccionario Etymologique*, le *Del Origen y principio de la lengua castellana o romance*, etc. (1606), réimprimé en tête de l'édition de 1674 du *Tesoro* de Covarrubias, il n'y a rien en cette hypothèse de surprenant, car il venait d'être très recommandé dans deux recueils bibliographiques fréquemment consultés par ce même Lessing¹. Le cinquième volume des *Nachrichten von einer hallischen Bibliothek*, etc., de Baumgarten, paru en 1750 à Halle, contient, p. 184-187, un compte rendu des deux ouvrages d'Aldrete. Les *Anti-güedades*, en particulier, y sont fort vantées, et le jugement de Lenglet-Dufresnoy² y est reproduit : « *Ouvrage savant, peu commun et plein de grandes et doctes recherches.* » Cette même année 1750, Clement donnait, au t. I de sa *Bibl. cur.*, p. 159-160 (Göttingen, 1750), sur les deux ouvrages espagnols d'amples renseignements bibliographiques et reproduisait un passage de Mosheim, dans ses *Remarques* sur le traité de J. Dan. Morhoff *De pura dictione* (p. 31, note f), où il était dit que « celui qui traduiroit en latin ces deux ouvrages d'Aldrete rendroit un service réel aux gens de Lettres ; qu'il en avoit eu l'intention ; mais que ses occupations ne lui permettoient plus d'y penser : et qu'ainsi il abandonnoit cette tâche à un autre qui ait plus de loisirs que lui. » — Fut-ce ce passage qui fit naître en Lessing le désir de rendre « aux gens de lettres » le « service réel » de la traduction

1. Dans le prologue à sa traduction de l'*Histoire des Arabes* de l'abbé de Marigny (1753) (*M. V*, 24) Lessing écrit : « Der Herr D. Baumgarten, ein Mann, welcher sich mit Recht beynahe ein dictatorisches Ansehen in der Geschichte, und in der Beurtheilung ihrer Schriftsteller erworben.....; dessen Verdienste vielleicht niemand höher schätzt als ich... » Le 22 janvier 1754, il vante, dans la *B. Z.*, (*M. V*, 379), le périodique du professeur de théologie de Halle et traducteur de Nicéron, dans les publications, dit-il, lui sont familières. Le 11 août 1753, il annonce dans le même journal l'apparition du IV^e vol. de la *Bibliothèque curieuse* de Clement (*M. V*, 189) et manifeste être au courant des précédents. Le 21 septembre 1754, il loue de nouveau cet ouvrage (*M. V*, 429), dont le V^e volume vient d'être mis en vente. Et, beaucoup plus tard, à l'époque de Wolfenbüttel, dans ses remarques : *Zur Gelehrten = Geschichte* (*M. XVI*, 211 seq.), qui furent rédigées vers 1772, en majeure partie du moins, les articles *Peter von Abano* et *Nicol. Abraham* démontrent qu'il n'a pas cessé de pratiquer cet excellent répertoire, resté, malheureusement, inachevé, et qu'il a, d'ailleurs, utilisé maintes fois (ainsi dans l'article *Abraham Usque*) sans le citer.

2. Soi-disant contenu dans son *Catal. des historiens*, p. 1501. Il se trouve dans la *Méthode pour étudier l'histoire*, t. IX, p. 1501. — Avant Baumgarten, Postel, dans sa très curieuse épître « ad plur. Reverendum Dominum Jacobum à Mellen... de linguae hispanicae Difficultate, Elegantia ac Utilitate » imprimée au n^o d'avril 1704 des *Nova Literaria Maris Baltici et Septentrionis*, et dont il sera, répétons-le, question au § *Abraham Usque*, renvoyait, sur la question de l'élément hébraïque dans la langue castillane, à l'ouvrage philologique d'Aldrete : « Nusquam enim in universo historiarum totius terrarum orbis ambitu, vel minimum de Colonia Hebraea in Iberiam deducta inventur vestigium. Non nego post Babyloniam dispersionem unum vel alterum Judaeum illum appellere potuisse, sed quid hoc ad Linguam? Latè et eruditè hoc deducit Aldrete *Del Origen de la Lengua Castellana* l. III. c. 6 et 7. » (p. 115). Enfin, il n'est pas sans intérêt de noter qu'Aldrete trouvait grâce devant Chapelain, qui l'admirait. [*Lettres*, éd. Tamizcy de Larroque, t. II (Paris, 1883), p. 268.]

manquante? Ni son frère ni son ami ne mentionnant autre chose qu'une intention mort-née, nous n'aurons pas la frivolité de nous livrer, en cette matière, à de vaines supputations.

Quant au *Susa* ou *Sousa* qui dérouta M. Muncker, il était, de sa part, inopportun d'affirmer, pour couvrir son silence, que « beaucoup d'écrivains *espagnols* » ont porté ce nom, et il eût été, en tout cas, plus exact d'écrire : *d'écrivains portugais*. Je me garderai, comme précédemment et sur la foi de l'indication souverainement imprécise de Nicolai, de me laisser aller à des conjectures chancelantes, mais il semble que si véritablement Lessing avait songé à rendre en sa langue une production castillane d'un *Susa* ou *Sousa*, il ne saurait s'agir que d'un ouvrage rentrant dans le genre des traductions qui l'occupaient alors, les *Flores de España*, *Excelencias de Portugal*, en que brevemente se trata lo mejor de sus Historias, etc.¹, d'Antonio de Sousa de Macedo, « quod viginti duorum annorum adolescens illud ediderit, » dit Nic. Antonio, « et Philippo IV. Hispanorum Regi nuncupavit², » et que Machado appelle une « matura produçãõ »³, tandis que D. Francisco Manoel de Mello en proclame, dans les *Apologos Dialogaes*, l'auteur « sinon le premier, l'un des premiers en érudition, zèle et liberté » parmi ceux qui écrivirent à son époque sur les choses de Portugal⁴. Sousa Macedo avait acquis une sorte de renommée européenne par suite de ses démêlés avec le cistercien madrilègne d'origine luxemburgo-bohémienne, Juan Caramuel de Lobkowitz (1606-1682) — que Lessing a qualifié (*M. XV*, 177) de « sehr subtiler Kopf, dessen Werke Aufmerksamkeit verdienen » et que M. A. Morel-Fatio traite de « personnage assez bizarre⁵ » — dans l'affaire de la séparation du Portugal et de l'Espagne, et il était fait mention de lui et de ses œuvres, non seulement dans des livres de

1. Lisboa, 1631, in-fol°, mais l'ouvrage fut réimprimé en 1737 à Coimbra, in-fol°. L'imprécision de la mention de Nicolai interdit d'examiner si, cependant, il ne s'agirait pas de Manoel de Faria e Sousa, dont l'*Epitome de las historias portuguesas* paru à Madrid en 1628, puis réimprimé avec des adjonctions — *v. gr.* à Bruxelles en 1730 sous le titre : *Historia del Reyno de Portugal*, etc. — avait été traduit en 1698 en anglais à Londres par le capitaine John Stevens, un hispanisant — cf. son très remarquable *Span. and Engl. Dict.* [Lond. 1706, *Bib. Nat.*, X 632; rééd. 1726] — sur lequel manquent des détails précis, et qui traduisit, en particulier, Quevedo, Mariana et Sandoval. (Cf. *Dict. of nat. biogr.* LIV, 231-32.) Nous ne nous arrêterons pas non plus à discuter une hypothèse relative à Ant. Caetano de Sousa et à son *Hist. gen. da casa real port.*, parue à Lisbonne de 1735 à 1738 en 12 vol. in-4°.

2. *Bibl. hisp. nova*, I, 163.

3. *Bibl. lusit.*, I, 399. Cf. aussi Da Silva, *Dic.* I, 276-278, VIII, 311-312, 425.

4. Éd. de Lisbonne, 1721, in-4, p. 422 et 438-439. — A. de Souza Macedo a été traité de façon trop rapide dans l'excellente *Portugiesische Litteratur* du *Grundriss* de Gröber, II², 348 et 354.

5. *Bull. hisp.*, 1901, n° 4, p. 372. Il eût pu dire : « de corrupteur de la morale » et mentionner la fin de la VII^e Provinciale de Pascal. Sur Caramuel, il importe de lire les *Memorie della vita di Giov. Caramuele* de Tardisi (Venezia, 1760), fort peu connues, et qu'a ignorées Paquet, *Mémoires*, etc., II (Louvain, 1768, in-fol.), 175-185 et 225.

circulation internationale, tels les *Mémoires* de d'Ablancourt¹ et les *Mémoires de Portugal* du chevalier d'Oliveyra², mais même dans des revues d'érudition germaniques, telles les *Nova Literaria*, publiées à Lübeck, dans l'article de Lindenberg dont nous aurons à parler ultérieurement. Le passage est d'autant plus digne d'être noté ici que Lessing l'a, par l'intermédiaire de la *Bibliotheca Hebraea* de Wolf, comme nous le verrons au § *Abr. Usque*, certainement connu³.

« De facilitate vero sermonis Hispanici cuius docto iudicare in promptu erit, si dixerò illum tot tantasque Latio debere voces, ut sat longae orationes et poemata Latina dari possint, quae ab Hispano et Lusitano, nullius nisi suae linguae gnaro, plane perfecteque intelligantur : quales orationes et poemata, cum Antonio de Sousa de macedo, in libro quem inscripsit *Flores de España, Excellencias de Portugal* (quem et eruditum et elegantem, vicesimo secundo aetatis suae anno a se conscriptum in dedicatione ad Regem testatur) cap. 22. f. m. 239. b. exhibeat, non possum non sequens hocce, urbis Bethlehém cum Roma de praerogativa concertationem continens, ex illo addere :

Roma infinitos, sanctissima, vive per annos,
 Pacifica gentes, vive quieta, tuas.
 Castiga grandes, violenta morte, tyrannos
 Ingratos animos, & generosa, fuge.
 Acquire insignes varia de gente triumphos,
 Distantes terras imperiosa rege,
 Tanto majores titulos, Bethlem alta, celebra
 Quanto Romano major es imperio.
 Major amor, major tibi magnificentia, major
 Fama, tuas Christo dando benigna casas⁴. »

Huarte.

La traduction de l'*Examen* paraît avoir été le résultat des occupations du « Candidat en Médecine⁵ » avec les théories du docteur navarrais lorsqu'il se préparait à briguer à l'Université de Wittenberg le titre de *Magister liberalium artium*, qui lui fut conféré le 29 avril 1752 à la suite d'une soutenance sur Huarte. Karl Lessing parle en termes assez confus de cet acte :

« Seinen Eltern zu gefallen, » dit-il, « wurde er daselbst Magister, und that dadurch den ersten Schritt zum Universitätsleben, nach welchem er sich

1. Paris, 1701, p. 118 et 346.

2. Amsterdam, 1741, t. I, p. 352, où il est expressément question des *Flores de España*.

3. Et cela précisément l'année 1752, qui est aussi celle où il s'occupait de rectifier la notice de Jöcher sur Abraham Usque.

4. *Nova Literaria mensis octobr. MDCCII*, p. 309-310 (*Casparis Lindenbergii etc. ad Henricum Balemannum etc., etc., Epistola*).

5. On sait que c'est de ce titre que l'honora Voltaire lors du comique incident du détournement du *Siècle de Louis XIV*, dans la lettre précitée, adressée, entre autres mentions, « à son père, ministre du St. Evangile ».

aber nie schnte, und nur seinen eigentlichen Plan versteckte, mit dem er gegen seinen Vater nach und nach hervorkam. Ob ihn dieser Universitätsrang Geld gekostet, bin ich nicht imstande zu sagen : ich vermute aber nicht ; wenigstens war es nicht viel : denn er hatte kaum selbst zur Stillung des Hungers und Durstes. Er sah es nie gern, wenn man ihn Magister nannte ; sogar seinen Vater bat er, die Aufschriften seiner Briefe an ihn damit nicht zu verbrämen¹. »

Il semble qu'une partie de l'appareil critique de Lessing nous ait été conservée dans quelques fragments latins (*M.* XIV, 169) que Füllehorn publia, d'après le ms. aujourd'hui perdu, sous le titre de *Materialien zu einem Aufsatz über J. Huart*, en appendice aux *Anmerk. zur Gelehrten-geschichte*². Quoi qu'il en soit, nous relèverons comme préambule à ce § une exagération manifeste des partisans de l'hispanisme « authentique » de Lessing, qui a pris corps dans ce passage de M. A. Farinelli, dont la méthode documentaire n'exclut pas toujours certain à-priorisme tranchant : « Da er [Lessing] meinte, dass ein besseres Verständnis des Werkes Huartes zu weitem physiologischen Untersuchungen aufmuntern würde, verdeutschte er es im Jahre 1752³. » Un garant mieux renseigné encore que M. A. Farinelli sur la psychologie et les fins littéraires ou scientifiques de Lessing, son ami Nicolai, s'était cependant chargé de nous apprendre quelles furent les véritables intentions du jeune étudiant lorsqu'il fit passer Huarte en son idiome natal. Grâce à M. R. M. Werner, qui les a réimprimées dans l'*Archiv für Litteratur-Geschichte* XII (1884), p. 533-543⁴, nous connaissons les remarques, dont plusieurs intéressantes, que l'éditeur berlinois a écrites en marge de son exemplaire de la *Vie* par Karl Lessing. Ce dernier parlait en ces termes de la traduction de Huarte :

« Zu seinen damaligen wichtigeren Beschäftigungen gehört seine Uebersetzung des Huarte von Prüfung der Köpfe, aus dem Spanischen. Ein Buch, das Ungereimtheiten mit Ungereimtheiten, und einseitige Erfahrungen mit andern einseitigen Erfahrungen widerlegt und verteidigt, das *λόνον λόνω*

1. *Op. cit.*, p. 83.

2. Telle est l'opinion de Maltzahn-Boxberger, dans leur réimpression du *Lessing* de Danzel-Guhrauer (Berlin, 1880-81), I, 312, note, et de M. Muncker (XIV, 169, note). Füllehorn opinait, au contraire, que les *Materialien* représentaient une façon de brouillon de la préface à la traduction de l'*Examen*. M. E. Schmidt écrit que « lateinische Vorarbeiten zur Biographie und Kritik Juan Huartes verschafften ihm [Lessing]... den akademischen Magistergrad » (I, 223). Quels sont ces « travaux préparatoires » ? M. E. Schmidt décorerait-il de ce nom les quelques notes inconnexes et désordonnées des *Materialien* ?

3. *Art. cit.*, p. 287. K. Borinski (*Lessing*, I, 47) imagine une raison plus noble encore de cette traduction entreprise « mit frühem Kennerblick » : elle était dirigée contre la maladie du xvii^e siècle, à savoir : la « cécité intellectuelle » et l'« aveuglement superstitieux ». *Se non è vero, è ben trovato*. Nous avons déjà consigné l'opinion de M. Fitzmaurice-Kelly, résidu des précédentes.

4. Nicolais *Exemplar von « Lessings Leben »*. La réponse citée est p. 536.

συνάπτει... So ein Buch könnte man immer mit einem sechsfach dickeren Kommentar begleiten, und Lessing hat nicht eine Anmerkung dazu gefügt! War er denn damals so kenntnisarm? Das wäre ein wenig zu arm! Uebersetzte er es bloss, um sich im Spanischen zu üben und seinen dringendsten Bedürfnissen dadurch abzuhelpfen? Auch kein Verbrechen! »

A cette dernière et significative question, Nicolai a formulé la simple, lapidaire, mais éloquente réponse : *Freylich!* Il se pourrait qu'elle résolve mieux l'énigme que l'interprétation apologétique, qui ne repose sur rien, de M. A. Farinelli, et, à plus forte raison, de M. K. Borinski. Ne jurerait-on pas, d'ailleurs, que Lessing lui-même ait eu, à la réflexion, une assez piètre idée de son œuvre, puisqu'il écrivait plus tard, à propos de cette traduction qu'on nous donne comme une entreprise apostolique, à Chr. Gottlieb von Murr (*M.* XVII, 274), « qu'aujourd'hui il chercherait, pour le mettre en allemand, un meilleur livre, » bien que, ajoutait-il, « celui de Huarte contient maintes bonnes pensées auxquelles il ne manquait que d'avoir été présentées en la moderne terminologie philosophique »?

La question a été posée : *Comment Lessing a-t-il fait connaissance avec Huarte?* M. A. Farinelli, catégorique, y répond : « *Durch das Studium Bayles wurde Lessing auf das Buch Huartes Examen de Ingenios para las ciencias³ aufmerksam gemacht.* » De même, M. Erich Schmidt, I, 192, et M. H. Düntzer, *op. cit.*, p. 119. Il est possible qu'en effet Bayle ait contribué à éveiller la curiosité de Lessing. Un article sur Huarte n'existe pas, cependant, dans l'édition de 1697 du *Dictionnaire*. Il est annoncé, en 1714, dans les *Lettres choisies de M. Bayle*⁴, comme devant paraître dans le *Supplément* de ce même *Dictionnaire*. Dans l'édition de ce dernier imprimée en 1730 à Amsterdam en quatre volumes et qui est la quatrième, ledit article se lit au tome II, p. 810. Mais ne pourrait-on pas supposer avec non moins de vraisemblance que ce fut l'abbé Du Bos qui attira l'attention de Lessing sur l'*Examen*? Ne trouve-t-on pas, dans ces mêmes *Réflexions historiques sur la poésie et sur la peinture* que Lessing pratiquait si assidûment, ce passage, II, p. 11-12⁵ :

« Mon sujet ne veut pas que je parle plus au long de la différence qui se rencontre entre le génie des hommes, et même entre le génie des Nations. Ceux qui voudraient s'en instruire, et perfectionner par des lumières

1. *Op. cit.*, p. 85. Une des raisons pour lesquelles les modernes *Lessingforscher* font fi du livre de K. L., c'est précisément la franchise — dont on vient de voir un typique exemple — avec laquelle y sont discutées certaines questions qu'eux interprètent dans l'intérêt de leur idole, sinon de la science.

2. *Art. cit.*, p. 287.

3. M. Otto F. Lachmann, dans son édition de la *Vie*, nous parle (p. 86, *note*) d'un *Examen de Jugendos para las ciencias*. Est ce une faute d'impression?

4. Rotterdam, t. I., Table, s. v. **Huarte** (Jean).

5. Prem. éd. (Paris, 1719).

acquises l'instinct naturel qui nous fait faire le discernement des hommes, peuvent lire l'*Examen des esprits* par Huarté et le *Portrait du caractère des hommes, des Siècles et des Nations* par Barclai. On peut profiter dans la lecture de ces ouvrages, quoiqu'ils ne méritent pas toute la confiance du lecteur... »

Mais à quoi bon perdre son temps à des identifications risquées, si le nom de Huarte et son livre se trouvent clairement signalés dans des ouvrages allemands de consultation journalière au XVIII^e siècle, tels le *Polyhistor* de Morhof et le *Gelehrten-Lexikon* de Jöcher? Morhof, en particulier, fait observer que la version latine de Joachim Caesar « vehementer discrepat ab Hispanico »¹. Or, Lessing a certainement lu ce passage, ainsi qu'il appert des *Materialien*². L'article de Jöcher, bien que signé Ant[onii Bibl. hisp.], Mor[hofii Polyh.], se borne à répéter ce que disait déjà de Huarte l'*Allgemeines Historisches Lexikon*³, qui avait pris purement et simplement ses maigres renseignements dans notre Moreri. Voici la teneur de sa notice :

« **Huarte** (*Joh.*), ein Medicus, den man gemeinlich vor einen Spanier ausgiebt, wiewol St. Juan de Pied de Port im französischen Navarra seine Geburtsstadt gewest, hat um 1580 gelebt, und ein nettes Werck de Scrutinio ingeniorum unter dem Titel : Examen de ingenios geschrieben, welches Jourdan Guibelet ins Französische, und Æschacius Major ins Lateinische übersetzt, und von den gelehrten sehr hoch gehalten wird. *Ant. Mor.* 4. »

Enfin, un ouvrage que ne pouvait ignorer Lessing et dont quatre éditions avaient précédé celle (corrigée et augmentée par le juriste L.-M. Kahle) de Göttingen, 1740, la *Bibl. philos. Struviana* du polyhistorien B.-G. Struve, ne contenait-elle pas sur Huarte un long passage,

1. *Polyhist. philosoph., Lib. II, Pars II, 444 et 453*. Dès la première édition (Lubecae, 1688) du *Polyhistor*, il y avait, au ch. I du livre II (*De delectu ingeniorum*, p. 322) une censure des théories de Huarte d'après Possevin, *De cult. ingen., cap. XV-XVIII*.

2. *M. XIV, 169*. Cf. la note de Muncker sur le *Polyhistor*, *ibid.*, p. 166.

3. Leipzig, 1730, II. Theil, p. 949.

4. *Allg. Gelehrten-Lex. II* (1750), p. 1741. Déjà Harsdörffer mentionnait, au *Register etlicher Scribenten welcher sich der Verfasser zu Behuff der Gespräch-Spiel bedienen*, à la fin de l'un des volumes de ses *Frauen-Zimmer Gespräch-Spiel (Anderer Theil, Nürnberg, 1642)* : « Juan Huarte, Examen de Ingenios para las Ciencias, 12. Anvers, 1603. » En 1706, le prolix et confus Nic. Hier. Gundling, dont il sera parlé plus loin, citait par deux fois, dans ses incroyables *Otia* (1706, Francf. und Leipz., p. 17 et 19 du t. I), « Huartus », d'après, il est vrai, la version latine. En 1711, Pipping éditait une dissertation posthume du théologien évangélique Gottl. Friedr. Seligmann (1654-1707), *Sciagraphia virium imaginationis, Exercitationes academicae* (Dresden, 1711), où, sur la foi de Le Grand, *Hist. Natur.*, p. 429, Huarte était curieusement confondu avec le page, *Licenciado Vidriera* avant la lettre, dont il narre les aventures, et où on lisait (p. 42) : « Huartus Hispanus se regem in delirio arbitratus prudentissimos de Regimine faciebat discursus. » J'ai cependant contrôlé cette citation dans *Ant. Le Grand, Historia naturae, etc.* [Londini, 1680] et y ai trouvé, p. 417 : « Alii se Reges esse credunt; ut servus ille Hispanus, cujus Joannes Huartus meminit, qui se Regem arbitratus, prudentissimos in morbo de regimine faciebat discursus. » C'est donc Seligmann qui s'était grossièrement mépris.

II, p. 93 *seq.* (éd. cit. § XXIII), où l'on renvoyait à D'Alibray, à Possevin, où l'on vantait très fort Guibelet, où l'on disait de l'*Examen* que « famam hoc libro magna ex parte decoxit Huartus » et que ce livre avait été traduit en latin : « quod Ioannes Caesar Halensis, sub nomine Æschacii Majoris ex hispanico in latinum transtulit, etc. » 1.

Au surplus, n'est-il pas secondaire de savoir comment Lessing a connu Huarte ? L'essentiel est d'examiner comment il l'a compris. Nous savons déjà, par la Première Partie, comment il l'a traduit.

M. E. Schmidt définit l'*Examen* : « das emsig gefeilte Buch (I, 192) » 2. Il est curieux de constater qu'un professeur d'Université que l'on considère communément comme le meilleur biographe de Lessing se fait — cette fois comme d'autres — l'écho irréfléchi d'une erreur qui traîne dans les livres allemands depuis que Lessing l'a commise dans la *Préface* de sa version. « Huart, y déclarait-il, war einer von denjenigen Gelehrten welche von ihren Schriften niemals die Hand abzuziehn wissen. So oft seine Prüfung aufgelegt wurde, so oft sahe sich die eine Ausgabe der andern fast nicht mehr ähnlich. » Nous indiquons plus loin d'où Lessing tient cette affirmation, que rien ne justifie. Elle réapparaît dans le compte rendu donné par l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* (t. 65, p. 244, année 1786) de la seconde édition de la traduction de Lessing, complétée par J.-J. Ebert 3 : « jedesmal, » écrit pour son compte — en réalité il s'en rapporte à Lessing — l'auteur de l'article « veränderte Huart's (*sic*) durch Ausstreichen und Zusetzen so vieles darin, dass keine Ausgabe der andern

1. Il est fait mention, p. 93, *note*, que « inter optimas editiones refertur Coloniensis 1610, impressa ». Cette erreur résulte d'un passage, lui-même erroné, d'Adrien Baillet, *Jugemens des Savans*, etc. (éd. de Paris, 1722, II, 172) : *De l'Examen des Esprits* où, sur la foi de N. Antonio, la victime de Ménage prétend que Possevin, pour avoir critiqué Huarte, n'a pas laissé de faire une nouvelle édition de l'*Examen* « à Cologne en l'année 1610, in-12 ». Sur Struve et autres polyhistoriens allemands, je conseille fort de lire les *Judicia de germanis quibusdam historiae lult. conditoribus* par Camusat — puis la *Vie* de celui-ci par Kapp — p. XXI-XXXIV et L-LX de la pseudo-rééd. de 1744 de la *Bibliotheca* du P. A. Chacón (Amst. et Lpzg., in-fol.)

2. Notons, en passant, et quoique le détail n'ait pas trait à la *Lessingforschung*, qu'on ne saurait en dire autant de certains ouvrages qui se réclament du contrôle littéraire de M. E. Schmidt, tel ce *Kaiser Wilhelm und die Begründung des Reiches 1866-1871* (Jena, 1902), du professeur O. Lorenz, l'ex-garçon de laboratoire du broyeur de poisons historiques que fut le duc Ernst de Cobourg-Gotha, devenu, dans ce livre, le secrétaire du grand-duc de Bade et d'autres roitelets d'Yvetot germaniques. Ainsi que l'écrivait plaisamment F[ranc]z M[ehring] dans *die Neue Zeit*, 1904, Bd. 2, — dans une critique qui est un document d'histoire (p. 507-512), — à cette « Untertanengesinnung » correspond « ein ebenso öder Untertanensstil..., der dem Leser schwer auf die Nerven fällt » (p. 511).

3. 1785, in-8, Wittenberg und Zerbst. Ebert, professeur de mathématiques et de philosophie à Wittenberg, n'a pas touché à la traduction, qu'il a simplement enrichie de quelques réflexions et adjonctions. Elle ne s'en intitule pas moins : « Zweite verbesserte..... Auflage. » J'ai trouvé dans le *Handbuch der Allgemeinen Litterargeschichte* de C. J. Bouginé, t. IV (Zürich, 1791), p. 413, que la traduction de Lessing se vendait 45 kreutzer, et la réédition d'Ebert 1 fl. 30 kr.

ähnlich sah. » L'Encyclopédie de Ersch et Gruber (*II. Sektion, I. Theil*, Lpzg., 1834, p. 314) accueille, à son tour, s. v. Huarte et sous la signature Baur, cette affirmation inexacte : «...jedesmal vom Verfasser so verändert, dass keine Ausgabe der andern ähnlich ist. » Nous la retrouvons — avec d'autres erreurs — dans la sixième édition (1905) du *Konversations-Lexikon* de Meyer : « Bei jeder der folgenden Ausgaben wurde es vom Verfasser umgearbeitet. » Le *Konv. Lex.* de Brockhaus (XIV^e éd. [1902], t. 9, p. 367) commet de son côté une erreur d'autre sorte, aussi grossière. Mais M. Erich Schmidt a découvert autre chose encore dans l'*Examen* : un « krauses Kauderwälsch », qu'il serait, malgré sa science hispanique, fort embarrassé de définir. Il déclare, en outre, que le livre est « in allen Einzelheiten veraltet » et — nous ne savons si en cette qualité — qu'il contient « spöttische Seitenbemerkungen auch gegen die Theologie ». Il est à peu près indubitable que le biographe semi-aulique de Lessing ne s'est jamais donné la peine d'ouvrir Huarte et que c'est de la sorte que s'explique cette dernière assertion, absolument imaginaire. Son collègue de Munich et co-biographe de Lessing, M. K. Borinski, qui connaît du moins Huarte, trouvait le livre « heute so « actuel » wie jemals »¹. Lessing ne nous a communiqué que fort peu de ce qu'il pensait, quant à lui, de son auteur. En nous aidant de la préface de sa version et de quelques phrases des *Materialien*, c'est à peine s'il nous serait possible de déduire

1. *Baltasar Gracian und die Hoflitteratur in Deutschland* (Halle, 1894), p. 60. Le passage de M. Borinski sur Huarte, complété par quelques lignes de M. Farinelli, p. 407 de son compte rendu critique dans la *Ztschft. für vergl. Litgeschichte*. N. F., IX (1896) et p. 51 du t. I (1895-96) de feu la *Revista* de R. Altamira, où ce compte rendu a paru quelque peu différent en espagnol, représente le meilleur jugement moderne porté sur le médecin philosophe. Les Espagnols se sont contentés, jusqu'à présent, d'admirer Huarte par procuration et n'ont rien écrit de sérieux sur lui. Une prétendue édition critique de son livre par le médecin Martínez y Fernández (Madrid, Campuzano, 1846, grand in-8), qui donne, p. 414-418, les variantes des principales éditions de l'*Examen*, est remplie de fautes et les citations latines y sont presque illisibles. M. Menéndez y Pelayo n'a sur Huarte qu'un médiocre paragraphe dans les *Ideas Estéticas II*¹ (Madrid, 1884), p. 217-218. La thèse de doctorat du médecin baléare J. M. Guardia : *Essai sur l'ouvrage de J. Huarte : « Examen des aptitudes diverses pour les sciences »* (Paris, Durand, 1855) est fort médiocre, a été, d'ailleurs, écrite en français, et puise dans Martínez y Fernández ses maigres renseignements bio-bibliographiques, p. 1-6, où n'est même pas mentionnée la version de Lessing. La dernière étude qu'a inspirée Huarte en Espagne, due à M. Rafael Salillas : *Un gran inspirador de Cervantes, El Doctor Juan Huarte y su Examen de Ingenios* (Madrid, Suárez, 1905), est complètement manquée. Cf. mon compte rendu, *Bulletin hispan.*, VII (1905), p. 421-424. Un certain W. W. Comfort a cependant cru devoir « reconforter » de son approbation les élucubrations de Salillas, *Mod. Lang. Notes*, 1906, p. 30-32, élucubrations que M. Morel-Fatio a courtoisement réduites à leur valeur par quelques mots de son article de 1906 : *Cervantes et le troisième centenaire du « Don Quichotte »* (*Archiv. f. d. St. der n. Spr. u. Lit.*, XVI, p. 355). Il serait à souhaiter que les éditeurs de la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles* élevassent enfin au prédécesseur de Gall le monument critique que lui doit sa nation. Huarte doit être, d'ailleurs, lu aujourd'hui encore en Espagne, puisque la *Biblioteca clásica* de Barcelone l'a réimprimé en 1884 (in-16 de 312 pp.) avec un prologue qui exalte, à juste titre, *el encanto del estilo* de l'auteur, et qu'on le trouve assez fréquemment cité chez des auteurs espagnols contemporains.

qu'il ait compris la signification de ce précurseur. Nous avons plus haut mentionné le passage de la préface où Huarte est comparé à un coursier fougueux qui ne soulève jamais plus d'étincelles que lorsqu'il bronche. C'est là une image exacte et expressive, si l'on veut, mais ce n'est point un jugement. Dans les *Materialien*, nous trouvons une assertion plus précise, mais fort peu satisfaisante en sa superficialité : « desertae ejusdem doctrinae et jam pridem relictæ patrociniū in me suscipere nolo; illud tamen ingenue fateor me hoc philosophandi genere non leviter delectari, licet medicorum assentione id temporis plane destituatur ¹. » En ces deux maigres passages se résume l'appréciation formulée par le traducteur allemand sur son auteur. Il semblerait que Lessing — et n'était-ce pas une tendance de sa nature ? — se soit moins arrêté à considérer l'originalité essentielle de l'*Examen* qu'à certains détails, à quelques déductions curieuses de la doctrine de Huarte. Il a noté, dans les *Materialien*, plusieurs de ces particularités qui l'intéressaient : *miraculorum doctrina*, réduction du miracle de la manne à une explication semi-naturelle (ch. XII, p. 238-239 de l'édition d'Amsterdam, 1662; p. 256-58 de la traduction de Lessing); *de fortitudine* (sur laquelle il fait des réserves), théorie de la cause pour laquelle la vaillance l'emporte sur la justice et la sagesse ² (ch. XIII, p. 251; trad. all. p. 271); *de fœminarum ingenio*, passage où Huarte résume sa thèse de l'impossibilité, pour la femme, d'être intelligente parce que « la frialdad y humedad que las hizo hembras, hemos provado atrás ³ que contradizen al ingenio y habilidad » (ch. XV, § III, p. 361; trad. all. p. 392). Combien plus féconde et témoignant de vues plus larges, en même temps que d'une érudition hispanique moins équivoque, n'eût point été, cependant, une discussion

1. Ceci n'est point exact, car un bon médecin de l'époque, et de la faculté de Paris, Bordeu, écrira, en 1764, dans ses *Recherches sur quelques points d'histoire de la médecine* (Liège et Paris, 1764, t. II, p. 431) : « L'ouvrage de Huarte est plein de réflexions singulières, de vues très fines; on le lit, ce me semble, trop peu; il mériteroit un très ample commentaire. » Bordeu fait même découler de Huarte les idées de Montesquieu « sur les mœurs des nations et la constitution particulière des hommes dans les divers climats qu'ils habitent » (p. 419). Cf. aussi l'opinion d'un Espagnol du XVIII^e siècle qui était loin d'être dénué de sens critique, J. B. P. Forner, sur Huarte, *Obras* (Madrid, 1843, in-8), I, 61. [Ce volume est le seul qui ait paru.] Je crois que Huarte, en écrivant son livre, était dans un état d'âme analogue à celui de ces nombreux *Arbitristas* dont les projets rivalisaient alors en invraisemblance : l'*Examen* n'est qu'un *Arbitrio* plus raffiné proposé à Philippe II.

2. Lessing s'élève, en passant, avec raison contre les subtilités scolastiques de Huarte, qui joue sur les vocables *malicia*, *militia* (éd. d'Amsterdam, 1662, p. 253; trad. all. p. 273). « Illa neutiquam approbata esse judico, » dit-il, « quæ de malitia et militia profert. An quidquam stultius, quam ex nominum propinquitate vim similem rerum conjectari? » Et il renvoie, comme garant, à Apulée, « in *Apol.* ». Les éditeurs de Lessing, y compris M. Muncker, n'ayant pas contrôlé le renvoi à l'*Apologia*, omettent d'imprimer entre « » cette dernière phrase, qui ne lui appartient pas, mais est d'Apulée. (Eil. Bétolaud, dans la collect. Panckouke, IV (Paris, 1838), p. 88.)

3. Sans doute au ch. III : *Cual parte del cuerpo ha de estar bien templada, para que el mochacho tenga habilidad.*

serrée et précise de la signification philosophique et culturelle d'un homme qui, en pleine époque spiritualiste et quand montait, des carrefours des cités espagnoles, la fumée des *autos de fe*, posait, sans prévoir peut-être la portée révolutionnaire de sa thèse, le problème physiologique, et réaffirmait, à la suite, il est vrai, et sur la foi de Galien, dans son petit traité *περὶ τῆς ψυχῆς ἡθικῆς καὶ τοῦ σώματος κινήσεως* *ἐπιστολῆ* 1, l'évidence de relations intimes nécessaires entre le physique et le moral! Ce ne sera très vraisemblablement pas faire injure au génie de Lessing que de résumer sa conception de l'*Examen*, vers 1752, dans la phrase suivante de son frère, lequel, en vérité, était un peu plus au courant des mobiles qui présidèrent à ses entreprises littéraires que les modernes *Lessingforscher* : « Jeder mittelmässige Kopf kann jetzt ein nützlicheres Buch schreiben, und zu klug sein, um auf solche Vorschriften zu fallen, als das fünfzehnte Hauptstück giebt. Nur Huarte's Einbildungskraft konnte sich so versteigen. Und dieses Versteigen interessierte Lessing, weil es zugleich soviel Stoff zum Nachdenken und Lachen gab; und er glaubte, es würde auch einen und den andern interessieren, der eben darum nicht erst spanisch lernen wollte 2. »

Si Lessing ne s'est pas arrêté à discuter la valeur intrinsèque du traité de Juan Huarte, il a, par contre, essayé de réunir sur ce dernier quelques renseignements bio-bibliographiques, sans, toutefois, aboutir non pas certes à d'impossibles découvertes, mais à condenser avec précision les données que lui offrait la littérature d'alors sur ce personnage et son livre. Nicolás Antonio lui apprenait (I, 712) — et c'est grâce à lui qu'il mentionnera dans les *Materialien* (M. XIV, p. 170) cette édition princeps et sa copie à Bilbao, en 1580, en des termes qui démontrent sa dépendance de la *Bibl. hisp. nova* — que l'*Examen* avait originairement paru à Baeza l'an 1575. « Qui liber primum prodiit Beatiae ex officina Joannis Baptistae Montoiae 1575. in-8. » Outre cette édition et celle de Bilbao, 1580, le bibliographe espagnol en énumérait six autres anciennes d'Espagne. Lessing eût dû se souvenir de ce renseignement pour la préface de sa traduction. Il serait malaisé d'attribuer à une confusion ou à un oubli de sa part l'affirmation que nous y trouvons de l'existence d'une édition de

1. Ed. Kühn (Lipsiae, 1822), IV, 767-822. — Ce détail n'est pas à oublier et nous prions les futurs éditeurs de Huarte d'approfondir un peu la matière avant de trop exalter l'originalité de leur compatriote. Nous les prions aussi d'examiner en détail l'œuvre de Huarte considérée comme un « arbitrio » avant d'en vanter certaines intentions philosophiques qui n'étaient, croyons-nous, guère dans l'esprit de l'auteur.

2. Le passage auquel fait allusion K. L. est celui qui traite (*op. cit.*, p. 86) de « la manera como los hombres han de engendrar los hijos sabios, y del ingenio que requieren las letras. Es capitulo notable. » Ceux qui ne pourraient lire l'*Examen* trouveront un exposé de cette théorie de la « procréation des sexes à volonté » dans le résumé qu'a donné de l'*Examen* le marquis Du Roure, p. 49-57 du t. II de son *Analectabibliion, etc.* (Paris, 1837) : *Examen des Esprits pour les sciences.*

l'Examen de 1556, affirmation que Ticknor eut le tort de prendre au sérieux dans la première édition, qui est de Boston 1849, de son *History* et qui alla contaminer Ticknor-Julius, II, 309¹. Mais voici qui est presque plus grave encore. Ayant lu dans son auteur le passage qui, dans l'éd. d'Amst. 1662, a la teneur suivante (ch. I, p. 14) : « por tanto, el que quiere saber quando su entendimiento tiene todas las fuerças que puede alcançar, sepa que es dende treynta y tres años, hasta cinquenta, poco mas o menos : en el qual tiempo se han de crear los grandes auctores, si en el discurso de su vida tuvieron contrarias sentencias. Y el que quiere escrevir libros, halo de hazer en esta edad : y no antes, ni despues, sino se quiere retractar ni mudar la sentencia », et n'ayant pas réfléchi que Huarte ne parle nullement de *publier*, mais d'*écrire* des ouvrages, Lessing s'empresse d'en conclure — choisissant sans le moindre fondement le chiffre de 46 ans comme l'époque à laquelle l'auteur espagnol (qui parle de 33 à 50 ans²) a publié son livre — que Huarte doit être né vers 1520, et avance, de la sorte, de 10 à 15 ans la date probable de sa naissance. Il ne lui suffit pas d'avoir risqué cette induction fantaisiste. Huarte rapporte, au ch. X³, de manière impersonnelle, un incident survenu à Alcalá de Henares à la mort du célèbre grammairien Antonio de Lebrija, en 1522. Ce petit fait suffit à Lessing pour supposer que son auteur étudiait à cette époque en la fameuse Université, et cela en dépit de la contradiction patente, qu'il constate d'ailleurs lui-même, entre une telle donnée et son affirmation précédente touchant la naissance de Huarte, contradiction qu'il essaie maladroitement de résoudre en introduisant, par une injustifiable application d'un autre texte de *l'Examen*⁴, l'Université de Salamanque dans son insoutenable combinaison. Il ne semble, d'ailleurs, pas se douter que d'autres Universités existaient en Espagne, à cette date, outre Salamanque et Alcalá, ni qu'il ne laissait pas d'être plausible que Huarte, navarrais, eût étudié tout bonnement,

1. L'erreur est corrigée dans la sec. éd. de *l'History* (London, 1855) — où se trouve toutefois maintenue l'opinion (III, 219, note) que Huarte écrivit son ouvrage en 1557, opinion que l'on retrouve p. 185 du *Supplementband* à la traduction de Julius paru à Leipzig en 1867, d'après l'édition de 1863 de Ticknor, qui est l'éd. définitive. Ticknor avait tellement foi en la parole de Lessing, qu'il n'osa pas contredire catégoriquement son erreur touchant l'éd. de 1556 (Cf. *Catal. of the Span. Libr., etc.*, édité par J. L. Whitney à Boston en 1879, p. 175.) Karl Lessing avait, lui aussi, docilement accepté la date de 1556, en la modifiant toutefois par un « ungefähr » (*op. cit.*, p. 85.)

2. Lessing qui, dans sa traduction, a correctement rendu le *dende treynta y tres años hasta cinquenta* par *zwischen dem drei und dreissigsten bis funfzigsten Jahr* (p. 17) n'en écrit pas moins dans la préface : *bis zum ein und funfzigsten Jahre*.

3. P. 165 de l'éd. d'Amsterdam.

4. P. 10 de l'éd. d'Amsterdam. Il s'agit dans ce passage d'une proposition de troc entre les étudiants de Salamanque et ceux d'Alcalá.

comme on l'admet, à Huesca¹. Enfin, pour mettre le comble à l'arbitraire, il dédaigne l'indication si précise d'Antonio : « doctor medicus in Baeticae urbe Beatia, sive etiam in Linares oppido² » et fait de Huarte un médecin madrilègne : « Er hat, écrit-il, hierauf practicirt, und sich grössten Theils in Madrid aufgehhalten, wo er ohne Zweifel auch gestorben ist. » Du moins consent-il à se rapprocher du bibliographe espagnol *quant à la date*, sinon quant au lieu de la mort de son auteur. « Von der Zeit seines Todes, avoue-t-il modestement, **weiss ich nichts**, als dass er um das Jahr 1590 nicht mehr gelebt hat. » Antonio disait : « degebat, cum Alphonsus Ciaconius, Dominicanus, *Bibliothecae Universalis* adornabat opus, anno scilicet MDLXXXIV, quod legimus in ejus schedis MSS. quas Romae habuimus. » Nous savons par le *Privilegio* de l'éd. de Baeza, 1594, que l'auteur était *ya difunto* en 1592, mais qu'il avait cependant — c'est son fils Luis Huarte qui le déclare — corrigé l'*Examen* avant de mourir, ainsi que l'indique, au surplus, le titre : *agora nuevamente enmendado por el mismo autor*. Il est regrettable que le P. Alfonso Chacón (1540-1599) n'ait pas mené sa *Bibliotheca* plus loin que la lettre *E* : né à Baeza, il nous eût peut-être, à l'article *Huarte*, donné quelques curieux détails sur le médecin de sa ville natale.

Relativement aux éditions de l'*Examen*, nous avons suffisamment montré la témérité de Lessing touchant la prétendue date de la première. Il est temps de revenir à la question des soi-disant *corrections* faites par Huarte à son œuvre. Nous avons transcrit plus haut la phrase de Lessing sur les scrupules littéraires du médecin navarrais. Cette phrase se trouve au milieu d'une critique assez âpre de la version latine de Joachim Caesar.

« Dieser Mann, dit de son prédécesseur Lessing, hat seine Sachen allzu gut machen wollen, indem er die spanischen Ausgaben, so viel er deren

1. Lessing plonge tellement dans l'érudition médiante et la polyhistoire latinisante que, parlant de la conquête de la Navarre espagnole en 1512, c'est un « Ferdinandus Catholicus » et un « Johannes Labretanus » (Jean d'Albret) qu'il mentionne. De même, quand il cite (*Materialien*, M. XIV, p. 171) comme confirmation d'un dire de Huarte, l'exemple de ce Nic. Riccardi, fameux prédicateur, mais si laid que Philippe III le baptisa du sobriquet, qui lui resta, de « monstre », c'est encore dans une compilation latine qu'il est allé se renseigner, dans le recueil de Ja. Nic. Erythræus (J. V. Rossi) : *Pinacotheca | Imaginum | illustrium | virorum | qui | auctore superstite diem | suum obierunt |*, où l'on trouve, p. 43-45 de l'éd. nova [Guelferbiti, 1729], la biographie de « F. Nicolaus Riccardius », lequel, d'origine italienne, était venu fort jeune en Espagne, «... cujus memoriæ fiducia, de quacunque re proposita, diserte copioseque dicebat ex tempore, et in familiaribus colloquiis, ac praesertim in concionibus, quas ad populum habebat, ea rerum ac sententiarum copia redundabat, ut Philippus III Rex Hispaniarum, qui ejus concionibus interfuerat, ob excellentis abundantiam doctrinae, non hominem, sed monstrum potius hominis eum esse, palam multis audientibus, dixerit etc. ».

2. On sait que Linares est proche de Baeza. On trouvera au t. III de l'*Ensayo* de Gallardo, p. 232, une curieuse lettre de Ramón Novoa touchant l'activité professionnelle de Huarte et la tradition à ce sujet.

habhaft werden können, nicht allein mit einander vergliche, sondern auch alle zugleich zum Grunde seiner Uebersetzung gelegt hat.»

Une étude un peu attentive de la version de Joachim Caesar convaincra quiconque l'entreprendra de la fausseté de l'imputation de Lessing. J. Caesar a formulé sur la méthode suivie dans sa traduction la déclaration suivante¹ :

« Sed jam de exemplaribus hispanicis pauca mihi monendus es : quorum multa et in Hispania et in Belgis citra singularem impressionum variantiam prodire. Quin nec aliquàm multis annis quidquam auctarii illis, quantum est, editionibus accessit : dum tandem ante hos duodeviginti praeter-prop-ter annos aliud in ipso Castellae regno excusum prodiit exemplar (cujus copiam Cothenis habui) et unà praefatione, et primo, secundo ac quinto capitibus, et toto tractatu de igne, et multis intercalatis periodis, et infertis nonnumquam paginis aliquot integris, et aliis hinc inde interpolatis locis notabiliter adauctatum. Sed in eapse editione multa incisa, disjecta, transposita, alio collocata ordine deprehendi, quàm in prioribus editionibus visebantur. Quin, quod caput est, haut poca prorsum antiquitata isthinc abesse adverti, quae in illis subtilissime disputata obcurrerant, in quibus et integrum erat decimum caput, et totum libri exodium seu colophon, et alia passim loca particularia : quibus ita inde exactoratis posterius exemplar velut eviratum comparebat.»

Cette explication ne prêtait à aucune équivoque et révélait un procédé fort consciencieux d'éditeur. Lessing, cependant, lui oppose l'objection suivante, qui révèle combien peu il est au courant de la bibliographie de l'*Examen* :

« Anstatt nun, dass sich der lateinische Uebersetzer bloss nach der letzten Ausgabe hätte richten sollen, so hat er alle in eine zusammen-geworffen, und an den meisten Orten das Werk so dunkel, verwirrt und widerstrebend gemacht, dass man es nicht anders als mit Eckel lesen kann. Darf man sich also wundern, dass er sich durch dieses Verfahren so gar in den Verdacht gesetzt, als habe er sein Original verfälscht, und von dem seinigén vieles kinzugesetzt?»

En réalité, Joachim Cäsar, auquel le hasard avait mis entre les mains une réimpression de l'édition expurgée « conforme al mandato del Catálogo último... de la Inquisicion »², s'était borné à fondre dans

1. Dans la *Praefatio ad lectorem* non paginée de la deux. éd. (Vienne [?], 1637) du *Scrutinium ingeniorum*, où est réimprimé le privilège, daté Vienne, 20 sept. 1622, de la première. Une édition de 1612 mentionnée par Lessing (*M. V*, p. 6), puis par Baur dans l'article précité et par Graesse (*Trésor*, III, 381), semble bien être une erreur de Lessing, qui a été copiée étourdiment. Ebert (*Allg. Bibl. Lex.* I [Lpzg., 1821], col. 841) a trouvé à la *Königl. öffentl. Bibl.* à Dresde l'édition de Lpzg., 1622, in-8, mais ignore cette prétendue éd. de 1612. Brunet (III, col. 357) ne dit rien des traductions latines et au *Supplément* (I [Paris, 1878], col. 652) mentionne une « *Prüfung der Köpfe* » de Lessing. La bibliographie que donnait A. v. Haller (*Bibl. Anat.* I [Tigurd, 1774] p. 249) fourmillait d'erreurs. Elle reste, d'ailleurs, encore à faire de façon scientifique.

2. Texte du *Privilegio* (1592) de l'édition de 1594, Baeza, en casa de Juan Baptista Montoya, in-8. Cette édition, corrigée, était en même temps accrue, ainsi que

sa version latine les éléments nouveaux de cette édition, qu'il combine avec ceux de l'édition antérieure aux remaniements imposés par l'Inquisition, afin de fournir à ses lecteurs tous les aspects de la pensée de Huarte. Il ne manquait, pour qu'un tel procédé fût de tous points satisfaisant, que d'indiquer au moyen de la disposition typographique ce qui appartenait à l'édition dite « ancienne » et ce qui émanait de l'édition remaniée. Mais J. Cäsar n'a pas employé cette méthode critique pas plus que ne l'emploiera, en 1672, le traducteur français Savinien d'Alquié, qui, lui aussi, a fait rentrer dans sa version les additions au texte primitif de l'*Examen*.

Lessing n'eût donc pas parlé de traduction d'après la « dernière édition » de l'ouvrage espagnol s'il eût été familier avec sa bibliographie, et il eût, du même coup, évité la phrase sur le purisme et les raffinements d'auteur du médecin navarrais. Par contre, il ne daigne même pas nous renseigner sur l'édition qu'il a lui-même suivie. J'ai réussi, comme il a été dit plus haut, à l'identifier. C'est celle d'Amsterdam, 1662, in-12, en la *oficina de Juan de Ravestein*, qui est ornée d'une vignette représentant saint Antoine au désert auquel deux corbeaux apportent sa nourriture. Cette édition s'intitule : *la quarta edicion de muchos querida*, mention qui apparaît au premier abord assez bizarre, mais s'explique si l'on songe qu'elle reproduit le texte de l'édition plantinienne de 1593¹, édition copiée en 1603 dans

l'indique son titre : *Agora nuevamente enmendado por el mismo autor* (déclaré, nous l'avons vu plus haut, *ya difunto* en 1592), *y añadidas muchas cosas curiosas y provechosas*. Voilà pourquoi J. Cäsar parle d'*adjonctions importantes* qui n'existaient pas dans les premières éditions de l'ouvrage. En effet, celui-ci fut signalé en 1581 dans l'Index portugais de l'archevêque Jorge Dalmeida (réimpr. dans Fr. H. Reusch, *Die Indices libr. proh. des XVI. Jahrh.* [Tüb., 1886], p. 359), puis en 1583 dans l'Index expurgatoire du cardinal D. Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède et Grand Inquisiteur : « *Examen de ingenios, compuesto por el doctor Juan Huarte de Sant Juan, no se emendando y corrigiendo* » ; cf. A. de Castro : *Historia de los protestantes españoles, etc.* (Cádiz, 1851), p. 439. L'année suivante, l'Index indiquait les passages à corriger « *segun la impresion hecha en Baeça, año 1575* » et condamnait, en particulier, tout le chapitre VII : « *quítese todo desde el principio... hasta el fin* ». [Catalogue de la bibl. de Ticknor, p. 175.] Il semble, déclare Ticknor, *ibid.*, que, même après la purge radicale de l'Inquisition, on n'en ait pas moins continué à confisquer impitoyablement l'*Examen*, et il ajoute, non sans quelque exagération, que les exemplaires du xvi^e siècle « are even more seldom met with than copies of the last *Cancionero General* ». Ce même historien a noté [*History, etc.*, II^e éd., t. III, note à la p. 219] le cas du P. Feijóo obligé de lire l'*Examen* en latin parce qu'il n'en pouvait trouver un exemplaire castillan. On n'est pas peu surpris, en revanche, de rencontrer, à l'art. Huarte de la *Biographie Générale Didot*, sous la signature : *Ferdinand Denis et G [ustave] B [runet?]* (Paris, 1861, t. XXV p. 334), l'affirmation qu'« un savant allemand qui l'a traduit et qui avait voyagé dans la Péninsule, avoue qu'il ne put se procurer aucun renseignement sur lui, et qu'à l'époque où il parcourait l'Espagne sa mémoire y était complètement ignorée ». Une indication de sources n'eût pas été superflue.

1. M. Menéndez y Pelayo, qui croit révéler l'existence de cette édition plantinienne de 1593 dans la trop courte note au passage consacré à Huarte dans les *Ideas Estéticas*, note qui n'a pas été modifiée dans la nouvelle édition de son travail, ne s'est pas souvenu que cette édition est décrite dans le *Catálogo de la Biblioteca de*

une seconde impression plantinienne, et dont le texte, avant d'être réimprimé une quatrième fois par Ravestein, le fut l'année 1652, à Leyde, dans l'édition de Juan Maire, in-12. C'est à cette « quatrième » édition d'Amsterdam que correspond la pagination à laquelle Lessing renvoie dans les *Materialien* (M. XIV, 169)¹. Peut-être, si invraisemblable que paraisse l'hypothèse, n'a-t-il choisi cette édition — entre toutes celles qu'il put réunir — que parce qu'il s'imaginait qu'elle était réellement la « dernière », au sens où nous avons vu qu'il entendait le mot² ! En matière de traductions de l'*Examen*, il a, et pour cause, évité la précision bibliographique. Il s'est servi, répétons-le, de celle de Joachim Cäsar, en la datant 1612. Il y avait, cependant, matière à investigations intéressantes dans ce passage de Nic. Antonio sur les traducteurs latins :

« Latine id vertit cum Theodorus Arctogonius, Austriacus, Argentinae editum anno 1594, tum Escasius Major, Dobreboranus, Coloniae Anhaltinorum 1621. Et Jenae apud Samuelem Krebs 1663. in-8. Edidit et Possevinus Coloniae apud Gymnicum 1610 in-8. et apud Claudium Capellet in-12. Reprehendit tamen quaedam ex hoc libro idem Possevinus in *Bibliotheca*. »

Ces investigations eussent amené des rectifications et des compléments nécessaires, et il eût été aisé de signaler l'erreur de l'agent romain de l'Inquisition espagnole, qui donnait comme traduction de l'*Examen* le petit volume de Possevin, paru à Cologne en 1610 : *Antonii | Possevini | Mantuani | Societatis Iesu | Cultura in- | geniorum | Examen ingeniorum Ioannis Huartis | expenditur* (Coloniae Agrippinae, apud Joannem Gymnicum), ouvrage si peu rare qu'il porte le titre de 7^a editio — quoique ce fût la première édition faite en Allemagne — et dans lequel on lit, à la fin, cette indication, cependant peu équivoque : *Haec sunt, quae de cultura ingeniorum summam*

Salvá (Valencia, 1872), II, 271 (n° 2283). Notons, à propos des *Ideas Estéticas*, qu'un compte rendu récent du R. P. jésuite J. Martin dans la *Revue de Philosophie*, 1908, n° 1 : *Une histoire des idées esthétiques* (p. 27-55), pour venir un peu tard, ne donne pas une idée exacte de ce qu'est l'ouvrage de M. M. y P. à des lecteurs ignorant le castillan.

1. Cap. 8, p. 130 [assi hago yo en mi Español por saver mejor esta lengua que otra ninguna] ; P. 6, Entramos tres, etc. ; P. 72, Poëta que se nomo [sic dans Lessing, pour llama] Pindaro. — Ticknor croyait (*Catalogue*, p. 175) que Lessing avait employé l'édition plantinienne de 1603. Lessing s'est, en outre, manifestement servi de la traduction latine de Joachim Cäsar : cf. *Materialien* (M. XIV p. 171) : « **Opiniones singulares I. de arbore vitae** in *Proœm. lat. tra.* p. 18. » C'est là un renvoi au *Scrutinium ingeniorum*, etc. (2^{me} éd., 1637), p. 18 : description des propriétés de l'arbre de vie du paradis terrestre : « *Cujus arboris haec erat virtus et proprietas, etc.* » M. A. Schneider — qui prend dans Ticknor le renseignement erroné touchant l'édition de 1603 (*op. cit.*, p. 322) — ne dit rien des traductions en langue latine de Huarte et ne mentionne même pas Joachim Cäsar.

2. Auquel cas il se fût trompé, puisque l'ouvrage fut réimprimé à Madrid en 1668. Cette éd. est au *Brit. Mus.* ainsi que celles de Pamplona 1578, Leyden 1593, Antwerp 1603, Alcalá 1640, Amsterdam 1662.

dicta sunt in primo libro Bibliothecae Selectae Auctoris (p. 175), d'où il appert que cette édition n'était qu'une réimpression de la critique de l'*Examen* contenue, comme le signale Antonio, dans *Antonii | Possevini | Societatis | Iesu | Bibliotheca Selecta | qua agitur | De ratione Studiorum | In Historia, In disciplinis, | In salute omnium procuranda* (Romae, MDXCH) *Lib. I^{us}, p. 27 seq.*¹. Lessing n'a donc pas daigné établir une bibliographie, même sommaire, de l'*Examen* et de la « matière » *Examen de ingenios*. Au petit bonheur, il a jeté les quelques notices, inconnexes et sujettes à contrôle, dont le hasard l'a mis en possession et s'est imaginé en avoir fait assez. Il s'est tu, répétons-le, complètement sur l'Angleterre, où cependant le livre de Huarte avait été traduit — non pas une fois, comme l'écrit M. Menéndez y Pelayo, *Id. Est., vol. cit., p. 218, note* — deux fois : la première, sur la version italienne de C. Camilli (Venet. 1582, in-8, et ultér.) par R. C. — Richard Carew, avec, selon Wood, collaboration de Thomas Carew — : *Examen de ingenios. | The examination of mens Wits etc. etc. | By John Huarte. | Translated out of the Spanish tongue by | M. Camillo Camilli. | Englished out of his Italian, by | R. C. Esquire. | London, 1594* ; la seconde, directement sur l'original, en 1698 : *Examen de Ingenios : or, the Tryal of Wits. Discovering the great Difference of Wits among Men, and what Sort of Learning suits best whit its Genius. Published originally in Spanish by Doctor Juan Huartes. And made English from the most Correct Edition by Mr. Bellamy. London MDCXCVIII*³. Il y eût eu, de même, sur les versions françaises, dont la dernière émanait de Fr. Savinien d'Alquié⁴, ainsi que

1. Sur les idées de Possevin, cf. Borinski, *op. cit.*, p. 66 seq. Sa *Bibliotheca* est en deux tomes in-fol.

2. In-4°. *British Museum* : 528, f. 2. Réimprimé en 1596, 1604, 1616. La version de Camilli, édité par N. Manassi, est au *Brit. Mus.* dans les exemplaires de 1582, 1586, 1590. La *Bibl. Nat.* possède celui de 1588.

3. In-8. *Brit. Mus.* : 528, f. 3. Bellamy mentionne, dans son avertissement *to the Reader*, une traduction hollandaise que je n'ai pu, je l'ai dit précédemment, identifier.

4. La Monnoye croyait à tort que ce nom était « supposé ». Cf. sa note dans *Les Biblioth. franç. de la Croix du Maine et de Du Verdier* (Nouv. Ed. Paris, 1773) IV, 446. — Lessing ne manque pas une occasion de mettre, à propos de Huarte et de son livre, sa facile science en évidence. Ainsi triomphe-t-il (*Materialien, M. XIV, 170*) sur Bayle, qui ne cite pas la version française de Vion de Dalibray, ou d'Alibray. Mais lui-même, orthographiant ce vocable *a Delibray*, semblerait ne pas le transcrire autrement que d'après une source médiante, sans doute latine. De même s'étonne-t-il que Bayle ne connaisse Joachim César que par le Catalogue d'Oxford. Combien de livres, cités par Lessing, ne sont connus de lui que de la même manière, c.-à.-d. par des nomenclatures bibliographiques ? Il a remarqué, dans le *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* du polyhistorien philosophe Vinc. Placcius, le passage (éd. de Hamburg 1708 ; *De scriptoribus germanicis*, n° 1884) où il est question d'une version allemande de l'*Examen* émanant de « Joachimo Caesari Anhaltino » au témoignage du D^r Caspar Thürmann, et il résout cavalièrement le problème en déclarant que cette prétendue version est « gewiss die lateinische ». Il oublie qu'il en existait deux. Mais, au même passage, Placcius dit que l'*Examen* a été discuté « prolixo Gallico scripto, in-8 ». Lessing se tait sur ce livre français. Il n'eût pas manqué, cependant,

sur les deux — la seconde, par Salustio Gratii, avait paru à Venise, en 1600, in-8 — traductions de l'*Examen* en italien, indiquées par Nic. Antonio, à consigner au moins une mention bibliographique. Si Lessing se tait, cette fois, lui qui aime tant, en d'autres circonstances, exhiber son savoir, n'est-ce pas qu'il veut laisser dans l'ombre quelques-uns de ceux qui furent les inspireurs et les guides véritables de son travail ?

1753. Geschichte der Moraviden in Spanien.

Dans sa lettre à son père du 29 mai 1753, de Berlin, Lessing écrit (M. XVII, p. 34) : « Die Historie der Araber habe ich übersetzt. Es werden drey Theile; und den vierten werde ich selbst dazu machen, welcher von der Geschichte der Moraviden in Spanien handeln soll... » Karl Lessing remarque, à son tour, dans la *Vie* :

« Lessing übersetzte auch den ersten Teil von Marigny's Geschichte der Araber². Sie besteht im Französichen aus vier, im Deutschen nur aus drei Theilen. Er wollte noch einen vierten, von der Geschichte der Maraviden (*sic*) in Spanien, als eigene Arbeit, dazu fügen, welches aber unterblieb. »

de mentionner au moins *L'Examen* | de | *l'examen* | des esprits. | Par Jourdain Guibelet, | Docteur en Médecine, et Médecin | du Roy à Evreux (Paris, 1631), si son travail sur Huarte eût été sérieux, d'autant plus que les théories de Guibelet furent reprises en 1655 par Ch. Sorel dans son traité *De la perfection de l'Homme*, etc. (Paris, 1655) p. 327 seq. Sur les idées de Huarte et de Guibelet cf. un résumé de R[éveillé] P[arise] : *Du médecin J. H. et de J. G. dans Gazette médicale de Paris*, t. XII (1842), p. 1-7, réimpr. p. 153-167 du t. III (Évreux, 1842) du *Rec. des trav. de la soc. libre d'agric., sc., arts et b.-l. du dép. de l'Eure*.

1. M. Farinelli, parlant rapidement, dans sa thèse, du *Scrutinium Ingeniorum*, appelle constamment l'auteur de cette version : *Joachim Caesar Aeschäus*. N'a-t-il pas jeté un coup d'œil sur le titre du livre ? Du moins eût-il pu lire dans Gœdeke, *Grundriss* II, 576-577, la facile explication de cet anagramme. Sa bévue rappelle celle d'Adolfo de Castro, qui a réimprimé l'*Examen* dans la *B. A. E.*, 65, et cite, p. 397, un passage du jugement de « **Escasi** (*el Mayor*) ». — On aura un avant-goût rétrospectif de ce que dut être la soutenance de thèse du jeune Lessing sur Huarte en lisant ces deux chefs d'arguments, consignés dans les *Materialien* :

I. *Hispanicum Juan idem esse quod Johannes, cum ex Lexicis tum ex inscriptione Evangelii St. Johannis, qualis in Hispanorum bibliis extat, apparet. Qua ratione ex verbo Joannes fieri potuisset Juan, Grammatici docent. Ajecta terminatione es, o in u mutatur, quae sane mutatio Hispanis admodum vulgaris est.*

II. *Huartum nostrum Hispanum esse, ex eo probare, quod Hispanico idiomate usus fuerit, ficulneum sane esset argumentum, nisi ipse Huartus Hispanicam linguam suam dixisset.*

Voilà un raisonnement convaincant et une argumentation, sans doute, qui n'est pas « ficulnea ».

2. Sur cette traduction, cf. la note de M. Muncker à la préface de la version fragmentaire de Lessing, V, 23. Lessing ne l'avait signée que *M[agister L]iberalium A[r]tium* (?) parce qu'il s'y élevait contre Baumgarten, qui avait censuré, en 1751, l'ouvrage de l'abbé de Marigny. Karl Lessing avoue que cette traduction ne semble avoir été qu'une spéculation de libraire [*op. cit.*, p. 94].

Sur cette nouvelle entreprise hispanique, également mort-née, je ne trouve rien de plus concis ni de plus opportun à relater que ce qu'en a dit encore l'honnête frère de l'auteur :

« ... Lessing gesteht aufrichtig, sowie der Verfasser [Marigny], nicht ein Wort arabisch zu können... Doch ehrlich von der Sache zu reden, ist es sehr misslich, die Geschichte eines Volkes zu schreiben, oder zu übersetzen, dessen Sprache man nicht im geringsten versteht. In späteren Jahren hätte Lessing gewiss gefragt : ist denn eine Geschichte der Araber, deren Verfasser und Uebersetzer der arabischen Sprache ganz unkundig sind, den Franzosen und Deutschen notwendig? Es wäre besser, man kennte ein Volk gar nicht, als auf diese Art. Das Nichtwissen ist lange nicht so nachtheilig, als das Falschwissen. » (*Op. cit.*, p. 94.)

Marigny avait maladroitement compilé, à l'aide surtout de lambeaux de la *Bibl. orientale* de d'Herbelot et de l'*Hist. des Sarrasins* de l'orientaliste anglais S. Ockley, une œuvre sans style, sans critique, dénuée de personnelles recherches. Son continuateur présomptif a bien fait, pour sa gloire hispanique, de s'en tenir à la promesse du 29 mai 1753.

Abraham Usque.

(*M. V.*, 133.)

A propos de l'article de Jöcher sur l'éditeur de la Bible espagnole de Ferrare, Lessing s'exprime ainsi (*M. V.*, 133) : « Nur bei diesem einzigen Artikel, weil er in die spanische Literatur einschlägt, erlaube man mir eine kleine Ausnahme. » Cette « petite exception » va consister à corriger au long les erreurs du *Gelehrten-Lexikon*¹.

On lisait dans celui-ci, au tome I, p. 38 :

« **ABRAHAM USQUE** insgemein *Oschi* genannt, ein portugiesischer Jude, war ein Buchdrucker zu Ferrara, hat die berufene spanische Juden-Bibel, so zu Ferrara An. 1553 gedruckt worden, zum Druck befördert. Sie ist von Wort zu Wort nach dem hebräischen Text gegeben, welcher denn sehr schwer und dunckel zu verstehen; zumal da es in einer ungebräuchlichen spanischen Redens-Art, die meistens nur in ihren Synagogen üblich, übersetzt ist. Sie ist zum andern mahl An. 1630 in Holland gedruckt worden. Man hat angemerckt, dass die An. 1546 zu Constantinopel gedruckte spanische Bibel, auch nicht in einem Wort von dieser unterschieden sey. Es wird dennoch die erste Auflage noch mehr gesucht; welche auch dieses besondere hat, dass alle die Worte, welche im Hebräischen mehr als eine Bedeutung haben, daselbst mit einem Sterngen

1. Les corrections de Lessing à l'article *Abraham Usque* parurent, répétons-le, en 1753, au *II. Theil* des *Schriften*.

bezeichnet sind. Von ihm ist auch *ordo s. ritus festi novi anni & expiationis*¹ ebenfalls zu Ferrara 1553 in-4 herausgekommen. W [*olſi bibliotheca hebraica.*] HL. [= *Allgemeines Historisches Lexikon.*]

« Meine Erinnerungen, » commence modestement Lessing, « sind folgende. » Nous allons voir qu'il s'agit bien, en effet, de *souvenirs*. 4° « Es ist wahr, dass wir diesem Abraham den Druck der spanischen ferrarischen Bibel zu danken haben; doch hätte man die Einschränkung nicht vergessen sollen, dass es nur von derjenigen Ausgabe zu verstehen sey, welche dem Gebrauche der Christen bestimmt war. Die Ausgabe zum Nutzen der Juden hat Duarte Pine gedruckt. Beyde sind von einem Jahre. »

Prenons l'un et l'autre exemplaire de ces deux Bibles. Nous lisons en tête de l'un d'eux [*Bibl. Nat. A. n° 370*]: « *Biblia | En Lengua Española traduzida palabra | por palabra dela verdad Hebrayca | por muy excelentes letrados vi- | sta y examinada por el officio | dela Inquisicion | Con priuilegio del yllustrissimo Señor | Duque de Ferrara.* » — La dédicace, au duc de Ferrare « Don Hercole da Este el segundo », est signée: « *Jeronimo de Vargas y Duarte Pinel* ». A la page finale, on lit: *A gloria y loor de nuestro Señor se acabo la presente Biblia ē lengua Espa- | ñola traduzida dela verdadera origen Hebrayca por muy excelentes | letrados : con yndustria y diligencia de Duarte Pinel Por- | tugues : estampada en Ferrara a costa y despesa de | Jeronimo de Vargas Español : | en primero de Março | de 1553**. — Le second exemplaire, du même format que le premier, c'est-à-dire in-folio et également à la *Bibl. Nat.* [*A. n° 374 bis*], porte le même titre que le précédent, sauf l'adjonction, après les mots: « *Con privilegio del Illustrissimo Señor | Duque de Ferrara* »: « *En Ferrara, 5312,* » et ce détail, que le prologue, adressé à « Doña Gracia Naci », est signé: *Yom Tob Atias y Abraham Usque*. La formule finale est également la même jusqu'à: *con yndustria y diligencia de Abrahā Usque Por- | tugues : estampada en Ferrara a costa y despesa de | Yom Tob Atias hijo de Levi Atias | Español: en 14 de Adar | de 5313.*

On voit donc que le Jöcher ne se trompait pas en attribuant à Abraham Usque l'impression de la Bible castillane à l'usage des Juifs, et que c'est Lessing qui, en voulant corriger le *Gel.-Lex.*, s'est trompé². Du moins, songera-t-on, il lui reste le mérite d'avoir

1. *Orden de los Ritos de la Fiesta del Año Nuevo y Expiacion*, (Ferrara, 1554, in-4). Sur la famille Usque et la Bible de Ferrare, cf. le ch. V de *Sephardim* de M. Kayserling (Leipzig, 1859), p. 109 seq. Kayserling cite p. 139 l'aphorisme de Lessing, — qu'un théologien devrait apprendre le castillan ne fût-ce qu'à cause de cette Bible, — comme s'il s'agissait d'une autorité linguistique. Cf. du même auteur sur le même sujet *Gesch. der Juden in Portugal*, ch. VI, p. 262 seq.

2. Adelung a, dans sa continuation du Jöcher, I, 62, relevé l'erreur de Lessing, à l'article *Abraham Usque oder Osche*: « Es kamen von dieser Uebersetzung in einem Jahre zu Ferrara zwey Ausgaben heraus; die jetzt gedachte für die Juden, und die

établi la distinction des deux Bibles de Ferrare, 1553? Nous demanderons que l'on veuille ne pas oublier que cette distinction venait d'être faite correctement l'année précédente par Clement, au t. III de la *Bibl. cur.*, p. 446-48 et *note* 99, à l'article *Bibles espagnoles*. On y lisait : « Il y a deux sortes d'Exemplaires de cette première Edition Gothique, les uns qui ont été destinés aux Juifs, & dont j'ai donné la souscription à la tete de cet article [il s'agit de la Bible d'Usque, dont, en effet, le titre et la phrase finale sont transcrits] et les autres imprimés pour les Chrétiens, à la fin desquels on lit les mots suivants [suivaient le titre et la phrase finale de l'édition de Vargas]. » Lessing eut, en vérité, beau jeu à censurer la confusion commise dans un ouvrage imprimé en 1750, lui qui disposait de cette précieuse mine de renseignements qu'est la compilation de Clement, parue au début de 1752! D'ailleurs, dès 1723, Le Long avait signalé, correctement, au tome I, p. 365, de sa *Bibliotheca sacra*, publiée à Paris, les deux éditions de Ferrare.

La deuxième rectification de Lessing concerne la mention d'une seconde édition de Hollande, 1630. « Dass sie, » écrit-il, « zum andernmale 1630 in Holland sey gedruckt worden, ist ein offenbarer Fehler. Diese Ausgabe ist die dritte, wo nicht gar die vierte; die zweyte aber ist 5371 (1611) zu Amsterdam in Folio gedruckt worden. Die zwey Ausgaben nach der von 1630 sind von 5406 (1646) und von 5421 (1661), welcher ich unten gedenken will. » Toute cette documentation est puisée dans Wolf, que Jöcher, ou, répétons-le, son collaborateur, avait lu trop étourdiment : nul n'ignore, d'ailleurs, qui a eu à consulter les répertoires bibliographiques même les plus sérieux, combien il est fréquent d'y constater d'étranges erreurs en matière d'éditions d'un même ouvrage. A la *Pars II* (Hamburgi, 1721) de la *Bibliotheca Hebraea*, p. 451-452, sont déjà décrites les éditions de 1646 et 1661.

andere für die Christen bey Duarte Pinel, auf Kosten des Hieronymus de Vargas. Lessing kehret es aus einem Versehen um, und sagt, des Abraham Ausgabe sey für die Christen, des Duarte aber für die Juden bestimmt gewesen. » Il m'a été fort difficile d'obtenir, à la Bibliothèque Nationale, l'exemplaire d'Abraham Usque, par suite d'une confusion avec l'édition de Jerónimo de Vargas. Cette confusion semble être ancienne et émaner d'une classification erronée, que je trouve déjà au *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roy (Théologie. I^{re} Partie)* [Paris, 1739], p. 13, n° 200 : *Biblia, en Lengua Española, traduzida palabra por palabra de la verdad Hebrayca, por muy excelentes Letrados : vista y examinada por el Officio de la Inquisicion. Con yndustria y diligencia de Abraham Usque, Portugues : (con yndustria y diligencia de Duarte Pinel, Portugues). Estampada en Ferrara, a costa y despesa de Jeron. de Vargas Español, en primero de março de 1533, in-fol. — Pour plus de détails bibliographiques sur ces Bibles, cf. M. Kayserling : *Bibliotheca española-portuguesa-judaica* (Strassburg, 1890) p. 28 *seq.**

1. Peut-être même n'avait-il pas consulté du tout Wolf. Caspar Lindenberg, dans son épître latine, ne connaissait, lui aussi, que cette édition de 1630, et citait sa source : « Unde etiam plus simplici vice ejus repetita est editio, quippe primam anno Christi 1553. lucem aspicientem P. Simon *histoire Critique du Vieux Testament* p. m. 533. b. altera anno mundi 5390. h. e. Christi 1630. insecuta est, etc. » (p. 304).

Wolf revient sur la matière en 1733 au t. IV, p. 176, et décrit d'abord l'édition de 1611 :

« Eadem versio ex editione Ferrariensi recusa est Amstelodami anno 5371. C. 1611. fol. die 20. mensis Ijar in cujus calce monetur, nullam originalis literam esse mutatam¹. »

Puis il parle en ces termes de l'édition de 1630 et des deux suivantes :

« *Biblia Hispanica* ex versione Ferrariensi, caractere Romano, accurante Menasse ben Israel, in fol. Amstelodami in domo Gillis Joost. Ad calcem legitur : Ad honorem et gloriam Sabbati 5390. (i. e. A. D. 1630.) Ita enarrat editionem hanc *Le Longius* loc. cit. idemque in nota subjecta observat, hanc editionem juxta praefationem editionis Amstelodamensis 421. C. 1661. à Samuele de Cazeris recognitae mendis plurimis et vitiis refertam esse : utramque autem, nempe illam anni 1630. et hanc anni 1661. non illam, quae Ferrariae curata est, exacte, sed pluribus in locis castigatam exprimere...² [p. 177] : suspicor Cl. Le Longium ab alia manu accepisse titulum editionis Amstelodamensis recentioris, nempe anni 406. C. 1646. in fol. Illa enim titulum eundem habet, quem editio anni 1630. refert, praeterea vero Amstelodamum, ut locum editionis, et officinam Gillis Joost exprimit, hoc modo : en Amsterdam empresesadorie de Gillis Joost en el Nieuwestraet 5606. Annum editionis mendose per 5606. pro 5406. i. e. C. 1646. scriptum esse Parte II. pag. 452. jam monui etc. »

Troisième correction de Lessing : « Bey den Worten : *Man hat angemerkt, dass die An. 1546 zu Constantinopel gedruckte spanische Bibel auch nicht in einem Worte von dieser unterschieden sey*, habe ich zu erinnern. α Eine spanische Bibel ist niemals zu Constantinopel gedruckt worden, sondern nur der Pentateuchus. » — Cf. Wolf, *op. cit.*, II, 451 : « Pentateuchus jam antea Hispanice translatus et inter Judaeos lectus fuit, id quod manifestum est ex Pentateucho Hebraico, Hispanico et Barbaro-Graeco, qui prodiit CPoli 307. C. 1547 et de quo inter Polyglotta diximus. » — « β Und auch dieser ist nicht 1546, sondern 5307, welches das Jahr 1547 ist, herausgekommen. » Corollaire de la phrase précédente de Wolf. Jöcher avait pu prendre la date 1546 au t. I, p. 305, de la *Bibl. hebraea*, où il est question de la version de Constantinople. Au t. IV, p. 181, Wolf est revenu sur cette matière pour corriger l'erreur de Le Long (qui avait daté cette version 1552) et démontrer que 1547 était la date correcte.

1. Clement, *op. et vol. cit.*, p. 448, note 99, donnait une analyse bibliographique détaillée de l'édition de 1611 et renvoyait à Beyer (*Arcana sacra, etc.*) et Knoch (*Nachrichten, etc.*) qui l'avaient déjà décrite.

2. Le *wo nicht gar die vierte* de Lessing s'explique par ce passage de Wolf relatif à une édition problématique de 5390 (1630) : « Habeo ego in manibus editionem anni 5390. in fol. in cujus tamen nec limine nec calce mentio fit vel *Menassis ben Israel*, vel *Gillis Joost*, vel *Amstelodamensis urbis*. Sed titulus ita, ut in editione Ferrariensi extat, simpliciter expressus est, hoc modo etc. » (P. 176.)

— « γ Wolf sagt *ferè ad verbum repetita est.* » Quel dommage que Lessing, pour une fois où il cite ses sources au cours de cet article, les cite de manière inexacte ! Ce n'est pas Wolf qui dit *ferè ad verbum repetita est*, mais Le Long, qui, comparant les deux textes, celui de Constantinople et celui de Ferrare, écrit (*op. cit., loc. cit.* p. 366) : « siquidem ex editione Constantinopolitana penè ad verbum totus exscriptus est. » — « ζ Wenn man aus dem Le Long, welcher die Vergleichung zwischen diesem zu Constantinopel gedruckten spanischen Pentateucho und der ferrarischen Uebersetzung angestellt hat, und aus dem Wolf etwa schliessen will, dass also die erste spanische Uebersetzung eines Stückes der Bibel zu Constantinopel herausgekommen sey, so wird man sich irren; denn eben dieser spanische Pentateuchus ist schon 5257. (1497) in Venedig gedruckt worden. » L'habileté de Lessing consiste à plagier Wolf après avoir mis sournoisement en question sa compétence. *Cf. op. cit., t. IV, p. 181* : « Hispanice aliquoties prodiit [Pentateuchus] nempe CPoli 307. C. 1547, et antea Venetiis 257. C. 1497. »

Dans la longue remarque subséquente, à propos de l'édition d'Amsterdam 1661, Lessing se sert sans la citer de la copieuse analyse que venait d'en donner Baumgarten au t. II des *Nachrichten von merkwürdigen Büchern, 10. Stück (Oktober 1752)*, p. 283-287 (Halle, 1752). C'est de là qu'il tire tout ce qu'il consigne sur cette édition, y compris l'indication des crochets contenant l'explication des passages difficiles et la signification de la lettre A (= Adonai). Quant à l'assertion : « Ich sollte vielmehr meinen, dass ein Theologe nur dieser Bibel zu gefallen Spanisch lernen müsste; indem die grössten Gelehrten darinne übereinkommen, dass keine einzige andere Uebersetzung die natürliche und erste Bedeutung der hebräischen Worte so genau ausdrückt, als diese », elle n'est en aucune sorte, comme l'a cru M. Kayserling, personnelle, mais ne fait que fondre, en une formule assez arbitraire, ce passage de Wolf au début de son chapitre du tome IV intitulé *De Versione hispanica* (p. 175) :

« De Versione Judaeorum Ferraræ primum edita lege B. Casparis Lindenbergi epistolam, ad Henr. Balemannum de non contemnendis ex Lingua Hispanica utilitatibus Theologicis datam, et Novis Literariis Maris Balthici anno 1702. pag. 301. sqq. insertam². *Ferrariensis autem illa,*

1. Voici ce que disait Wolf, II, 355 : « Versio Hispan. si pauca exceperis, eadem est cum illa, quæ Ferraræ 1583. prodiit, ceu observat Cl. le Long in Dissert. Histor. de Bibliis Polyglottis p. 44. »

2. Lessing, et ses éditeurs n'ont pas corrigé en note, écrit *Lindenbergeri*. Cette intéressante épître, intitulée : *Casparis Lindenbergi, Past. Aedis Divi Johannis, ad Henricum | Balemannum, Reip. Lubecensis Secretarium, fratrem uterinum, | de non contemnendis, ex Lingua Hispanica utilitatibus theo- | logicis Epistola*, se trouve au numéro d'octobre 1702 des *Nova Literaria Maris Balthici et Septentrionis [Lubecæ]*, comme l'indique Wolf. M. Farinelli qui cite et analyse rapidement dans sa thèse

inquit, pag. 303. *versio etsi apud plerosque male audiat, praecipue ob rigorosam nimis Textus Ebraici sectationem, quem à verbo ad verbum exprimere, neglecta linguae Hispanicae elegantia, allaborat, qua de causa « scabra admodum et inepte superstitiosa »* D. Kortholto, de variis Scripturae S. editionibus cap. XXIV. §. 3. *et doctissimo quondam nostro Pfeiferi Critica Sacra cap. 13. §. 2. dicitur, ab Hispanis lamen ipsis magni aestimatur : quippe Cypr. de Valera non modo dicta : un gran tesoro de la lengua Espagnola fol.* 3. col. I. sed etiam à Cassiodoro de Reyna tale naeta encomium : de la Vieja translacion Espannola del Viejo Testamento, impressa en Ferrara, nos havemos ayudado mas que de ninguna otra, que hasta aora ayamos visto, no tanto por aver ella siempre acertado mas que las otras en cosas semejantes, quanto por darnos la natural y primera significacion de los vocablos Hebreos, y las diferencias de los tiempos de los verbos, como estan en el mismo texto, en lo qual es obra digna de mayor estima (à juyzio de todos los, que la entienden) que quantas hasta aora ay, praefat. fol.** 3. a. post med. Haec B. Lindenbergius. Inter Judaeos in eadem versione, id imprimis R. Jac. Jehudae Leoni in praefatione ad versionem suam Psalmodum Hispanicam pag. I. displicet, quod phrasibus et dictioni contextus Hebraei nimis sollicitate insistat. Item est judicium R. Isaaci de Acosta in praefatione ad *Conjecturas Sacras* super Prophetas priores Hispanice editas, de quibus Volum. III. pag. 555. sub *Isaaco Acosta* dixi.»*

Le reproche adressé par Lessing à Jöcher, de n'avoir pas parlé assez au long de Jos. Athias — il lui reproche aussi d'avoir été trop bref sur Samuel de Cáceres, sans ajouter lui-même la moindre notice complémentaire — et que « dabey wird Leusdenius sowohl als die Vertheidigung des Athias gegen den Maresius vergessen », ne laisse pas d'être encore d'une érudition étrangement médiocre. Le numéro d'août 1752 des *Nachrichten von merkwürdigen Büchern* contient, en effet (p. 107-109), un compte rendu de l'édition de la Bible hébraïque de

l'épître latine de Postel dont il est assez fréquemment question dans des compilations allemandes de la première moitié du XVIII^e siècle, imprimée au numéro d'avril 1704, p. 111 seq. de la même revue, et qui traite de *la difficulté, l'élégance et l'utilité de la langue espagnole*, croit devoir ajouter qu'une « épître érudite d'un Dr. Caspar Lindenberg : *Linguae Hispanicae utilitatibus theologicis* » (sic), lui est « malheureusement restée inconnue ». La référence, au début de l'épître de Postel, n'était cependant guère mystérieuse : « Deliciae meae succisvae, amice praestantissime, in quibus mihi dudum *Linguae Hispanicae* studium fuit, non parum incrementi nactae sunt, postquam in *Novorum vestrorum Literariorum* mense Octobri, admod. Reverendi Dn. Casparis Lindenbergi, ad Clariss. inclytae Reipubl. Lubecensis Secretarium Dn. Henricum Balemannum, eximiam pariter ac eruditam, de *Linguae Hispanicae utilitatibus Theologicis*, epistolam, summo animi gaudio legi ac relegi. » Il n'était besoin que de se reporter à deux années en arrière des *Nova*, au numéro d'octobre, pour y trouver la missive de Lindenberg, qui occupe les pages 301-310. Sur Lindenberg, cf. J. H. von Seelen, *Athensae Lubecenses etc. (Lubecae, 1719; Pars II, 1720)*; I, 352-355, et la *Cimbria Literata* de J. Moller (Haunia, 1744), I, 343, cet auteur ayant été oublié dans l'*Allg. D. Biogr.* J'ai une étude prête à paraître sur l'épître de Postel et celle de Lindenberg.

1. Les trois lignes de Jöcher sur S. de Cáceres (I, 1537), signées W, étaient, par conséquent, censées émaner de la *Bibliotheca hebraea*. On se souviendra peut-être que le père de J. Athias, Abraham Athias, fut brûlé en 1665 par l'Inquisition espagnole.

Leusden (Amsterdam, 1667) chez l'éditeur Athias. Jöcher (I, 608) avait dit d'Athias : « Die General-Staaten beehrten ihn den 10. Jun. des letztgedachten Jahrs (1667) mit einer güldenen Kette und Medaille, um zu bezeugen, wie sehr sie mit seiner Arbeit zu frieden wären. » Ce renseignement émanait, comme l'atteste la signature de l'article : **Lo.**, de Le Long, *Bibl. Sacra*, où il se trouve, en effet, I, 69 : « Ob praestantiam hujus operis Cels. et Præpot. DD. Generales Fœderati Belgii ordines Josephum Athiam typographum donarunt catena aurea cum numismate aureo ex ea pendulo, ut testatur extractum ex libro Decretorum ad caput hujus voluminis excusum. » A l'indication de Jöcher, Lessing objecte : « Das Geschenke der Generalstaaten würde weniger befremden, wenn man dazu gesetzt hätte : für die an sie gerichtete Dedication der spanischen Bibel. » Cette particularité était détaillée par Baumgarten, *loc. cit.*, page 108 : « Nach dieses Verlegers lateinischer Zuschrift an die Generalstaaten, welche mit einem ansehnlichen Geschenk betont worden etc. »

La question, enfin, de la « Vertheidigung des Athias gegen Maresius » que Lessing reproche, nous venons de le dire, à Jöcher d'avoir passée sous silence, était également traitée par Baumgarten, page 109. Il s'agit d'une lettre d'un théologien de Groningue, S. Maresius, imprimée en 1669 et qui censurait l'édition de 1667, lettre à laquelle Athias, ou Leusden (car le point est imprécis), répondit la même année 1669 en un pamphlet de neuf pages : *Caecus de coloribus, h. e. Josephi Athiae una defensio contra ineptam, absurdam, et indoctam reprehensionem V. Celeberr. D. Sam. Maresii, etc.* (Amsterdam), pamphlet que réimprima à la fin du xvii^e siècle Thom. Crenius à la deuxième partie de sa médiocre compilation : *Animadversiones Philolog. et Historicae*, p. 121 seq. Mais, avant Baumgarten, Le Long (*op. cit.*, p. 70) et Wolf (*op. cit.*, II, 379) avaient déjà narré cette polémique¹.

1. Lorsque Lessing réunira, sous la date 1768, quelques notes sur Hambourg dans les *Collectanea* (M. XV) et qu'il y relatera sa visite chez le pastor Göze (qui depuis...), il mentionnera une fois encore une Bible espagnole et, cette fois, la Polyglotte d'Alcalá. « Semler hat von dem Complutensischen Neuen Testamente gesprochen, ohne es gesehen und untersucht zu haben. Die Spanier müssen allerdings Manuskripte gebraucht haben, und der locus bei dem Johannes ist aus der Vulgata nicht übersetzt worden. Sie würden sonst, wie die Vulgata lieset, gewiss εὐ εἶσι übersetzt haben, und nicht εἰς τὸ εὐ. » Un peu de familiarité avec la vie du promoteur de cette édition célèbre de la Bible (qui fut en même temps, par la fondation de l'Université d'Alcalá, l'un des instigateurs de la vie intellectuelle en Espagne au xvii^e siècle) telle que l'a narrée son classique biographe, Alvar Gómez de Castro, dans le *De Rebus Gestis Francisci Ximeni S. R. E. Cardinalis Archiepiscopi Toletani*, eût amplement renseigné Lessing sur la question de savoir si les Espagnols s'étaient servis de manuscrits et de quels manuscrits. La biographie de Gómez de Castro, outre qu'elle n'était pas rare, puisque, après l'édition d'Alcalá, en 1569, deux autres avaient paru à Francfort, était signalée comme la source contenant les renseignements sur ce point (au livre II), par un ouvrage anglais paru en 1763, dont nous parlerons plus bas, les médiocres *Letters concerning the Spanish nation* de Edw. Clarke, p. 312-321, ouvrage traduit, au surplus, en allemand, en 1765, par Joh. Tobias Köhler, professeur à Göttingen.

• 1754. Gracián.

Dans la *Vierteljahrschrift für Literatur-Geschichte* (II) 1889, p. 136, C. Schüddelkopf a publié sous le titre : *Ein Stammbucheintrag Lessings*, une note de laquelle il résulte que Lessing écrivit, lors de son second séjour à Berlin, à la page 226 de l'album d'un médecin berlinois, J. G. Krünitz, (aujourd'hui au *British Museum* [additional, 18713] et intitulé, de façon certes assez pompeuse : *Monumentum hoc Patronorum Fautorum Amicorumque Inserviet Singulorum suavisimæ recordationi, quâ aeternum delectabitur Joannes Georgius Krünitz Berolinus. Anno MDCCXLVII*) le passage suivant, extrait de la première production imprimée de B. Gracián :

(*El Heroe de L. Gracian, primor primero.*)

La 1ª primera regla de grandeza advierte, sino el ser infinitos, el parecerlo, que no es sutileza comun. En este entender ninguno escrupuleara aplausos a la cruda Paradoxa del sabio de Mitilene : mas es la mitad que el todo; porque una mitad en alarde, y otra en empeño, mas es que un todo declarado.

Gotthold Ephraim Lessing.

Berlin, d. 12 Jul. 1754.

Cette citation ne prouve pas grand'chose, du point de vue de notre étude, sinon qu'en 1754 Lessing en était encore, malgré tant de remarques imprimées dans des ouvrages de pratique courante, à confondre Baltasar avec « Lorenzo » Gracián et à ignorer l'artifice de Lastanosa 2.

1. Les éditions espagnoles de Gracián — dont la dernière est celle (illustrée de l'étude naguère publiée par M. A. Farinelli dans la *Rev. de R. Altamira, loc. cit.*, et quelque peu modifiée), pour *El Héroe* et *El Discreto*, de Madrid, 1900, dans la *Bibl. de Fil. y Sociol.* — ont toutes : *esta*, par suite de ce qui précède dans *El Heroe*.

2. Nous verrons Lessing répéter l'erreur en 1771. Même Jöcher, cependant, notait que « Gratianus (Balthasar)... schrieb mit einem sehr hohen Stylo, und vortrefflichem Ingenio, wiewohl unter dem Namen seines Bruders Laurentii etc. » (II, 1140). Dès 1684, Bayle (*Nouvelles de la République des Lettres*, juillet 1684, art. VII, p. 97 du t. I des *Œuvres de Bayle*, La Haye, 1737) avait indiqué, d'après la Préface d'Amelot, les sources sur lesquelles on s'appuyait dans la version de l'*Homme de Cour* de ce même Amelot de la Houssaye (Paris, 1684) pour attribuer le livre « non pas à Laurent, comme dans les éditions précédentes, mais à Baltasar ». De même, Chauffepié (I, 292) expliquait, à l'art. *Amelot de la Houssaye*, comment celui-ci, dans sa traduction de l'*Oráculo Manual*, avait prouvé que l'ouvrage était de Baltasar et non de Lorenzo. Nous savons, d'ailleurs, par une lettre de Lessing à Gleim du 1^{er} février 1767 (*M. XVII*, 228) que le premier possédait la collection complète du *Journal des Savants* jusqu'en 1764, en 235 volumes. Or, le *Journal* de 1722 [éd. d'Amsterdam, t. LXXII, p. 581] reproduisait un article des *Mémoires de Trévoux* d'août 1721 où la même question était élucidée. Il serait, sans doute, aisé d'indiquer d'autres ouvrages contenant des éclaircissements sur le même sujet. Leur abondance n'en rend que plus grossière la confusion de Lessing. Ainsi, Courbeville, dans la préface de sa traduction du *Discreto*, reprenait et complétait les arguments déjà apportés par Amelot.

J'oserais dire, même, que, si elle révèle beaucoup de pédanterie, elle ne démontre pas la connaissance directe des œuvres du célèbre jésuite espagnol. Qui niera qu'aujourd'hui encore il arrive que certains écrivains décorent le frontispice de leurs livres, ou émaillent le parterre de leur style de devises empruntées à une langue étrangère dont ils connaissent à peine les rudiments, simplement pour se réclamer plus directement d'un grand nom ? Qui niera qu'il existe aussi des personnes qui, sachant qu'en telles ou telles sociétés on cultive la pieuse manie des autographes, se préparent à l'avance, en apprenant par cœur la splendide maxime qu'elles calligraphieront, pour l'admiration des générations futures, sur le vélin d'un album ? Mais de telles considérations nous seraient reprochées comme oiseuses. Ce qu'il importe de préciser, c'est que le chapitre de *El Heroe* dont Lessing cite un passage occupait une place assez notable dans l'histoire de la littérature, qu'il n'était, par suite, nullement singulier que l'attention de ce précoce fureteur, de ce constant amateur de curiosités bibliographiques que fut Lessing, ait été attirée vers lui, et qu'en fin de compte il ait été amené à en orner l'une des pages du « Stammbuch » de Krünitz. Sans examiner le moins du monde l'influence qu'a exercée Gracián sur la pensée européenne, sans traiter en aucune sorte de la popularité dont jouissaient aux yeux non seulement d'érudits, mais « d'honnêtes gens », les œuvres morales du jésuite aragonais grâce aux traductions et aux nombreuses éditions espagnoles, nous en tenant strictement au livre qu'a cité Lessing, nous constatons que, dès 1671, le premier chapitre de *El Heroe* était soumis à une critique assez âpre par le P. Bouhours, dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* ¹ :

« J'en lisois un [livre espagnol ²] l'autre jour qui debute par une expression merveilleuse. *Que el Heroe platique incomprehensibilidades de Caudal*³. Cet *incomprehensibilidades* sonne bien haut, cela signifie en bon François qu'un sage Prince doit se conduire de sorte, que personne ne le penetre. L'auteur Espagnol poursuit sur le mesme ton ; et pour dire que c'est une grande habileté de se faire connoistre sans se laisser comprendre, il s'exprime ainsi : *Gran treta en el arte de entendidos ostentarse al entendimiento, pero no a la comprehension* ⁴. Y a-t-il à votre avis de la grandeur et de la majesté à tout cela ? etc. »

Moins probe, ou plus habile que Bouhours, Saint-Évremond reprenait, en se les appropriant, les idées émises par Gracián dans son manuel du parfait guerrier et en tissait, avec d'autres également dérobées dans

1. *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (Paris, 1671), p. 41.

2. En marge, le titre est indiqué : *El Heroe*.

3. C'est le titre, précisément, du *primor primero*.

4. Ainsi débute le *Primor primero* : « Sea esta la primera destreza en el arte de entendidos, medir el lugar con su artificio. Gran treta es ostentarse al conocimiento, pero no a la comprension. »

le reste de son œuvre philosophico-morale, la missive au comte de Saint-Albans : *De ce qui est nécessaire à un jeune Homme pour entrer avec avantage dans le monde et s'y soutenir avec honneur*. « Il y a beaucoup d'adresse à se saisir de l'estime publique, et à faire éclater si à propos ses talents, que jamais le monde ne s'en rassasie, etc. » Ce plagiat, d'ailleurs fort spécieusement dissimulé, passa inaperçu jusqu'en 1725, date à laquelle le jésuite J. de Courbeville le signala dans sa traduction de *El Heroe : Le Heros, traduit de l'Espagnol avec des Remarques* (Paris, 1725, in-12)². Il le fit en ces termes, dans les *Remarques* mises à la suite du chapitre 1^{er} (p. 13) : « M. de Saint-Evremont employe heureusement tout ce chapitre de Gracien, dans sa réponse au comte de Saint-Albans, lequel lui demandoit *en peu de mots tout ce qui est nécessaire, etc.* » De ce que, ajoutait galamment le Jésuite, Saint-Evremont s'est ainsi servi de Gracián sans le citer, n'en résulte-t-il pas qu'il tenait en haute estime le Bon Père, qui, non certes pour avoir commis le *Criticón*, mais pour l'avoir publié sans autorisation des Supérieurs, avait été mis au pain et à l'eau dans la cellule où il construisait un monde si divers de celui rêvé par Loyola ?

*Vous lui fîtes, Seigneur,
En le croquant, beaucoup d'honneur !*

Cependant, afin, sans doute, de donner plus de publicité à l'intéressante découverte du membre de leur Compagnie, les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* (avril 1725) réimprimèrent la traduction française du *primor primero* par Courbeville et le commentaire qui y était joint, rappelant, de la sorte, *El Heroe* à l'attention des érudits européens, auprès desquels le célèbre recueil jouissait alors d'une estime au moins égale à celle dont était entouré le *Journal des Savants*. Dans le français de Courbeville le passage cité par Lessing avait cette tournure :

« Un si noble dessein est le premier fondement de l'héroïsme et de la grandeur; en le suivant, ce dessein, il est vrai que l'on ne devient pas inépuisable en mérites, mais on parvient du moins à le paroître : et ce n'est point là l'ouvrage d'un génie vulgaire. Quiconque au reste entre bien dans cette

1. *Œuvres* de Saint-Èvremont, t. VII de l'édition de Londres, 1735, p. 110-120.

2. Avec réimpr. de Hollande, 1729. M. Borinski (*op. cit.*) écrit, p. 19 : « Die kleineren Abhandlungen (*Heroe, Discreto, Politico*) fanden in dem französischen Jesuiten Courbeville und seinen deutschen Nachtretern genauere aber nicht geschicktere Uebersetzer [que le *Criticón*]. » Courbeville, sans jamais serrer de près le texte castillan, le rend cependant sans trop d'infidélités et en livre même assez bien l'esprit, mais son style dégénère trop souvent en jargon. Nic. Antonio signalait déjà une traduction française ancienne de *El Heroe*, celle de Gervaise (II, 4) : « Gallice vertit M. Gervasius, medicus Regius Perpinianensis praesidii ut vocant, Parisiisque edidit 1645. in 8. exindeque Amsterodami ut audio 1659. » C'est : *Le Heros, traduit en françois par le sieur Gervaise*. En 1652 parut à Londres une traduction anglaise par John Skeffington : « *The Heroe of Lorenzo, or the Way to Eminence and Perfection, a Piece of serious Spanish Wit, originally in that language written* » (London, 1652, in-12), avec une « address to the Reader » par I[zack] W[alton ?].

maxime délicate, il ne sera point étonné des louanges données à ce paradoxe apparemment si étrange du sage de Mitilène : *La moitié vaut mieux que le tout*. Car, c'est-à-dire que la moitié du fonds mise en réserve, tandis que l'autre partie est mise en évidence, vaut mieux que le tout de même espece prodigué sans ménagement ¹. »

A ce passage était ajoutée, au *Commentaire*, cette intéressante illustration historique, que l'on jurerait empruntée à l'un des exemples de *l'Idea de un príncipe político-cristiano* :

« Philippe second ne comprenoit pas encore tout le sens de cet axiome, lorsqu'il alla à la diette d'Ausbourg, dans l'esperance d'être élu Roi des Romains. Charles-Quint son pere avoit pris de sages mesures pour faire réüssir ce grand dessein; mais le fils, dit un auteur Espagnol, déconcerta ces mesures, en affectant trop d'habileté par une vaine indiscretion de jeunesse : et l'affaire manqua. Quoiqu'il en soit, Philippe ne retomba pas dans cette intemperance de capacité : il se corrigea si bien sur cet article, que toute sa conduite ne fut plus qu'une sorte de mystere, qui inspiroit je ne sais quelle admiration respectueuse pour sa personne : il se monroit très-rarement à son Conseil, de peur de paroître inferieur à ses Ministres habiles; bien qu'il fut sans doute un très grand prince : et lorsqu'il étoit obligé de parler, il le faisoit en des termes si concis qu'il falloit presque le deviner ². »

On s'expliquera mieux peut-être, après ce qui précède, pourquoi Lessing — qui, s'il ne fut jamais, au dire de Heine (dont l'image a, malgré son origine, fait fortune en Allemagne depuis 1834, où elle parut dans *Zur Gesch. der Relig. und Philos. in Deutschl.*, grâce à sa teinte chauvine), le petit lévrier welsche poursuivant son ombre, mais le gros matou teuton qui ne joue avec la souris que pour la mieux étrangler, a, du moins, dès le début de sa carrière, concédé aux souris françaises le noble privilège de les croquer de préférence — a cité Gracián, qu'il ne pouvait, une fois mis sur la piste de l'intéressant passage de *El Heroe*, citer qu'en castillan, sous peine de manquer une partie de son effet sur la galerie :

Du grec, ó Ciel! du grec! Il sait du grec, ma sœur!
 — *Ah, ma nièce, du grec! — Du grec! quelle douceur!*
 — *Quoi? Monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grâce,*
Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.....

1. P. 5 de la traduction, éd. de Paris, 1725. Dans les *Mémoires de Trévoux* d'avril 1725, p. 684 seq.

2. P. 9, *id.* — Cette traduction de *El Heroe* par Courbeville (dont la version, sous le titre : *L'Homme universel* [Paris, 1723], de *El Discreto* avait, à la suite de l'article du *Journal des Sçavans* de janvier 1724, p. 40-43, suscité une petite polémique d'où naquit une brochure dont Courbeville fait mention dans la préface du *Héros*) offrit aux rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* l'occasion de confondre le novelliste littéraire du *Journal des Sçavans*, qui, je crois, était déjà cet intrépide touche-à-tout d'abbé Desfontaines, auteur d'une confusion cocasse par où se révélait son ignorance de la littérature espagnole, malgré qu'il en ait parlé plusieurs fois, par oui-dire, dans ses

C. Schüddelkopf est, d'ailleurs, fermement convaincu que Lessing ne choisit l'aphorisme du jésuite de Calatayud qu'après mûre réflexion philosophique et parce qu'il reflétait merveilleusement ce qu'il appelle sa « damalige Zurückhaltung den Berlinern gegenüber ». (*art. cit.*, p. 134.) Ne serait-ce pas le cas de rappeler le mot du vieux baron dans *Münchhausen* : « Der Schulmeister schnappt noch gar über... » ?

Les Frères Valdés.

(M. V. 355.)

Dans sa *Rettung des Cochläus*, à la Troisième Partie des *Schriften* mises en vente en 1754 pour la foire de Pâques, Lessing a démontré que le contemporain et fougueux adversaire de Luther, le théologien catholique nurembergeois J. Cochläus n'a pas été, comme le voulait un Dr. Kraft dans une brochure de polémique parue en 1749 : *De Luthero contra indulgentiarum nundinationes haud quaquam per invidiam disputante*, le premier à couvrir le père de la Réforme de basses injures et de viles infamies. « Ich kenne, » déclare Lessing, « ein Zeugniß, welches sich von einem andern, als von Cochläus herschreibt, und gleich in den ersten Jahren ist abgelegt worden. » Ayant cité un passage de ce témoignage, il poursuit : « Wirft diese Stelle, wenn anders die Umstände wahr sind, die ich davon vorgegeben habe, nicht alles, was Herr Kraft in dem vorigen behauptet hat, auf einmal über den Haufen ? Ich sollte es meinen. »

Il s'agit d'un correspondant du savant lombard Pedro Mártir de Anghiera, l'un des prédicateurs de l'Évangile de la Renaissance en Espagne, qui mourut évêque de Grenade, et les deux épîtres que cite Lessing, signées « Alphonsus Valdesius », sont datées, l'une de Bruxelles, 31 août 1520, l'autre de Worms, 15 mai 1521. Pas n'est besoin aujourd'hui d'en détailler le contenu, familier, à coup sûr, aux hispanisants qui ont étudié la question des hétérodoxes espagnols, et, en particulier, la vie et les œuvres d'Alonso et Juan de Valdés dans les ouvrages de E. Böhmer et les deuxième et troisième volumes des

écrits. Cf. *Journal des Sçavans*, avril 1724, p. 277 ; mai 1724, p. 345, et *Mémoires de Trévoux* d'avril 1725, p. 676 seq. — Les *Mémoires de Trévoux* de juin 1730, p. 1000-1018, contiennent un plaidoyer *pro domo* en faveur des *Maximes de Balthazar Gracien*, parues cette même année à Paris chez Rollin, dans la traduction, également, de Courbeville.

1. Sur l'état d'âme de Lessing à l'endroit des Berlinoïses, rappelons l'existence d'une étude que les *Lessingforscher* se gardent bien de mentionner, malgré son incontestable valeur : *Berlin und Lessing. Friedrich der Grosse und die deutsche Lit.* par « Xanthippus » (München und Lpzg., 1886). Il y a sur elle un compte rendu dans *die Neue Zeit*, 1888, p. 321-325.

Heterodoxos españoles de M. Menéndez y Pelayo, pour ne mentionner ici que la littérature primordiale et indispensable sur cette matière non encore définitivement élucidée, car il faudra bien que l'on se décide quelque jour à étudier un peu plus scientifiquement le problème de la paternité du *Diálogo de la lengua*, v. gr. La découverte — et l'on peut dire que c'en eût été une en 1754 — dont Lessing, usant d'une très habile équivoque, s'attribue l'honneur, appartient, en réalité, au laborieux Baumgarten. Celui-ci, au 7^me volume de ses *Nachrichten von einer hallischen Bibliothek*, fascicule de juin 1751, avait, en effet, publié l'article suivant :

DCCCCXXIII

1018. — *Opus epistolarum Petri Martyris, Anglerii Mediolanensis, Prototarii apostolici, etc., etc. Editio postrema. Amstelodami, apud Danielem Elzevirium CID IDC LXX. In Folio von 486, 32 und 63 Seiten, ohne 26 Seiten der Zuschrift, Vorreden und des Verzeichnisses.*

Die erste Ausgabe dieser schätzbaren Sammlung von Briefen ist zu Complut im Jahr 1530 ans Licht getreten. [Suivent des indications sur l'édition actuelle, qui concluent ainsi :] wodurch die ungemene Seltenheit derselben zwar merklich vermindert, doch nicht ganz aufgehoben worden : indem Hr. Vogt in *catalog. libror. rarior.*, p. 445 ganz richtig schreibt : *recusae etiam sunt hae Martyris epistolae Amstelodami 1670 apud Elzevirios, qui tamen pauca tantum exemplaria, et adeo parca manu publicarunt, ut semper rarus maneat liber.* Von Petro Martyre aus Anghiera im Herzogthum Mailand sind zu vergleichen Nicerons tom. 23, p. 202-216 und Joh. Alb. Fabricii *biblioth. lat. med. et infimae aetatis* vol. 5., p. 788-790¹, welche beide mehrere Schriftsteller anführen, die von demselben und seinen übrigen Schriften handeln. Er wird sehr häufig mit Pet. Martyre Vermilio aus Florenz verwechselt, welches im *indice auctorum* des Catalogi der Ludwigschen Bibliothek geschehen. Die allhier gelieferten Briefe sind 813 an der Zahl, und der Zeitfolge nach, in 38 Bücher eingetheilet : sie erstrecken sich vom Januario 1488 bis in den Sommer des Jahres 1525, und enthalten viel merkwürdige Nachrichten von den Regierungen des Königs Ferdinandi Catholici und des Kaisers Caroli 5. *Unter den Briefen des Jahres 1521 hat der Verfasser einem seiner Briefe ein aus Worms vom Alph. Valdesio erhaltenes Schreiben einverleibet, in welchem Lutheri Verhör auf dem Reichstage nebst den Folgen desselben beschrieben, und mit folgenden Worten beschlossen wird* [suivent les dernières phrases de la lettre, éd. d'Amsterdam, p. 412,

1. Le t. 23 des *Mémoires* est de 1733 : c'est sur les données de l'article de Nicéron que Chaufepié a rédigé son article sur P. Martyr, au t. III, 1753 (p. 47-49) du *Supplément au Dict. Crit.* — L'article de Fabricius auquel renvoie Baumgarten n'est qu'une médiocre compilation de N. Antonio (II, 372) et de Nicéron, plus quelques renseignements bibliographiques [Jo. Alberti Fabricii *ss. Theolo. D. et prof. publ. bibliotheca latina mediae et infimae aetatis, vol. quintum, Hamburgi 1736.*] Dans l'édition d'Amsterdam de l'*Opus Epistolarum*, les 32 pages qui suivent les *Epistolae* contiennent la traduction latine des lettres de Hernando del Pulgar, et les 63 dernières les *Claros Varones de Castilla*, du même.

n° 722 : *Luth. ejusque doctrina ex epistola Valdesii*, qui est l'une des deux que va « révéler » Lessing] ¹.

Si l'on compare aux passages de l'article de Baumgarten les assertions de Lessing, sa distinction entre les deux P. Mátyr (*nicht Vermilium sondern Anglerium* [M. V, 356]), les quelques renseignements qu'il donne sur P. Mátyr de Anghiera, sur ses lettres en particulier (*sie sind das erstemal im Jahre 1530 zu Complut² in Folio gedruckt, und von den Elzeviren im Jahr 1670 zu Amsterdam, in ebem demselben Formate, nachgedruckt worden; doch hat man nur sehr wenige Exemplare davon abgezogen, so dass sie dieser neuen Auflage ohngeachtet, gleichwohl noch ein sehr rares Buch bleiben*), on appréciera à sa juste valeur la rouerie de Lessing, qui, d'ailleurs, a eu soin, par une circonlocution, de ménager la juste susceptibilité du professeur de théologie de Halle. « Ich wüsste nicht, » a-t-il déclaré, « einen einzigen Schriftsteller, der sich mit der Reformationsgeschichte abgegeben hätte, und ihrer [les lettres en questions] gedächte ³. » Baumgarten était, du fait de ce *distinguo*, mis hors de cause. L'auteur des *Nachrichten* n'appartenait pas, au surplus, à la catégorie des savants dangereux et unissait à sa vaste érudition une modestie rassurante de *Stubengelehrter* par excellence. Lessing n'avait pas à craindre, de sa part, une désagréable riposte. Aussi longtemps qu'il ne s'agit que de s'appropriier les découvertes d'autrui, la science hispanique de Lessing ne bronche que par intervalles, selon les déviations accidentelles de qui lui sert de guide. Livré à lui-même, le vaillant pionnier semble frappé d'ataxie. Il avait, à propos d'« Alphonsus Valdesius », correspondant de P. Mátyr, une occasion remarquable de mettre en œuvre sa sagacité bibliographique en identifiant ce personnage. La besogne, pour ardue qu'elle fût, n'était pas, à l'époque, impossible. Elle exigeait seulement une autre méthode que l'utilisation de sources banales d'information et de compilations de la

1. L'autre est p. 380, n° 689. Il était facile, une fois sur la piste du volume, de la trouver à la table des matières, d'autant plus que son titre est assez net : *De nova secta Lutheranorum apud Germanos exorta*. Elle débute par l'indication qui restera mystérieuse pour Lessing : « Quae in Regnis gerantur, vos non latent. Ex his quae ab exteris habemus, legite prodigium horrendum mihi ab Alfonso Valdesio magnae spei juvene, cujus patrem Ferdinandum de Valdes Rectorem Conchensem nostis, non minus fideliter quam ornate descriptum, cujus epistola sic habet. »

2. Lessing, qui emploie la graphie *Amsterdam* et non *Amstelodamum*, écrit *Complut* et semble ignorer que ce vocable hybride est un non-sens. Du moins copie-t-il Baumgarten. Mais que penser de la bévue suivante : *Der Leser mag es selbst untersuchen, was der Rector Conchensis sey, of man einen Statthalter oder einen Schulrektor in Conches, oder was man sonst darunter verstehen solle*. — Lessing confond donc le *rector* de P. Mátyr avec *corrector*, seul vocable latin qui rende le terme castillan *corregidor* — on sait, depuis que Fermín Caballero l'a démontré (*Conquenses ilustres. IV. A. y J. de V.* [Madrid, 1875], p. 67), que Ferrando Valdés fut *regidor*, c'est-à-dire membre de l'*Ayuntamiento*, de Cuenca, — et Cuenca avec *Conches*, bourgade normande, patrie de ce libre penseur du XII^e siècle que semble avoir été Guillaume de Conches !

3. M. V., p. 357.

polyhistoire¹. Elle ne tenta pas Lessing. Il s'est borné à mentionner, à propos de cet énigmatique « Valdesius », un « Johann Valdesius, der in Napoles den ersten Saamen des Lutherthums ausgestreuet hat. » Il n'était, pour ce, besoin que d'ouvrir, sinon Bayle, du moins le Jöcher (IV, 1398), qui avait, d'ailleurs, puisé dans le *Dict. Crit.*² les informations de sa notice sur :

« Valdes (Joh.), ein spanischer Ritter und Jctus, bemühet sich die Reformation im Königreich Neapolis einzuführen, und soll auf einer Reise, die er nach Deutschland gethan, die evangelische Lehre eingesogen haben, massen er nach seiner Zurückkunft ingeheim einige Versammlungen nach Art der lutherischen Kirchen hielte. Allein die Inquisition störte sie gar bald. Er war nicht verehligt, lebte sehr eingezogen, und starb zu Neapolis 1540. In der Lehre von der heiligen Dreyeinigkeit hielt er es mit den Unitariis, und seine vornehmsten Bücher sind : *Dialogi Charon & Mercurius*; *considerationes decem divinae in Psalmos aliquot*; in evang. *Matthaei*; in evan. *Joh.*; in epist. ad Rom. & Corinthios, etc. [Bayle, *Dict. hist. et crit.*] *Ant[onii bibl. hisp.]*³. »

Martin del Río.

(M., V, 310.)

Dans sa *Rettung des Hier. Cardanus*, Lessing écrit :

« Er soll so ein Buch geschrieben haben, welches er zwar nicht drucken lassen, aber doch heimlich seinen Freunden gewiesen. Und wer ist denn

1. Si Lessing eût pu difficilement se procurer, ou même connaître la *Historia de la muy noble y leal ciudad de Cuenca* (Madrid, 1629) de J. P. Mátyr Rizo, où il eût recueilli au ch. IX, p. 284, des renseignements sur les deux Valdés, du moins n'avait-il qu'à feuilleter une des nombreuses éditions de l'*Opus Epistolarum* d'Erasmus pour y trouver 9 lettres du théologien de Rotterdam à Alonso et Juan de V., de 1527 à 1531, ainsi qu'une lettre de Alonso à Erasme, de 1527. De même, la connaissance de livres aussi répandus que l'*Istoria civile del Regno di Napoli* de P. Giannone — qui venait justement d'être réimprimée en 1753 à Genève avec l'indication de La Haye — ou aussi facilement accessibles que le *Corps universel diplomatique du droit des gens, etc.* de J. Dumont et J. Rousset (Amst. 1726, 8 vol. in-fol.) lui eût appris que A. de V. était secrétaire de Charles-Quint.

2. *Ed. cit.* IV, 415-416. Sur les 3 lettres de Alonso de V. à P. Mátyr et leur valeur historique, cf. le *Petrus Martyr Anglerius und sein Opus Epistolarum* (Strassb., 1891) de J. Bernays, p. 136 seq.

3. A l'article *Venusseuche* des *Collectanea* (M. XV, 390); Lessing a cité les *Épîtres* de P. Mátyr comme argument en faveur de la thèse de l'origine européenne de la syphilis : « Ich kann beweisen, dass die Venusseuche eher in Spanien grassiert hat, als man gemeiniglich annimmt, nämlich weit eher als Columbus das erste Mal aus Amerika zurückgekommen. Und dieses zwar aus einem Briefe des Petrus Martyr. » Lessing ne daigne pas indiquer dans quelle lettre il a trouvé cette « preuve ». C'est certainement dans la dernière du I^{er} livre, adressée à Arias Barbosa (*Ario Lusitano Graecas Literas Salmanticae Profitenti valetudinario*), où P. Mátyr déplore de le savoir atteint « du mal français, que les Espagnols appellent *bubas* ». On sait que la chron-

der Währmann dieses Vorgebens? Kein anderer als Martinus del Rio (*Disput. Magic., Tom. I, Lib. II*). Wenn man es noch glauben will, so muss man diesen Spanier nicht kennen.»

Lessing n'a vraisemblablement connu Martín del Río que par Bayle, qui, du moins, transcrivait exactement le titre de l'ouvrage du jésuite espagnol, et précisait le passage où se trouve l'imputation dirigée contre le médecin et géomètre de Pavie. Il n'en donne pas moins, avec sa coutumière modestie, sa propre dissertation comme un bon supplément à l'article du *Dict. Crit.*

«Man wird», dit-il, «es als einen guten Zusatz zu dem Artikel ansehen können, welchen Bayle, in seinem kritischen Wörterbuche, von diesem Gelehrten gemacht hat.»

Bayle parlait de del Río à l'article Cardan (*Dict. Crit.*, II [1730], p. 51, note D) :

«Je ne voudrais pas pourtant ou nier ou affirmer ce que j'ai lu dans Martin del Río. Cet auteur assure que Cardan avoit composé un Livre de la Mortalité de l'Ame, lequel il montrait quelquefois à ses bons amis (*Del Rio, Disquisit. Magicar. Tom. I, Libr. II, quaestion. XXVI, Sect. II, pag. m. 255*). Ce livre n'a jamais été imprimé : au contraire, le public a vu un ouvrage de Cardan touchant l'Immortalité de l'Ame, où quelques-uns trouvent mauvais qu'il ait dit que le destin et que les Conseils lui défendoient de déclarer tout ce qu'il pensoit sur cette matière¹.»

logie de cette épître est très sérieusement contestée par les syphiligraphes. D'autre part, Lessing semble bien avoir ignoré l'ouvrage capital de J. Astruc, dont l'*editio altera* avait paru en 1740 à Paris en deux tomes (*De morbis Venereis Libri novem, etc.*) : sinon, il eût peut-être hésité à écrire ce *ich kann beweisen* sur la foi d'un chef de preuve aussi faible que le sien.

1. Bayle renvoie, sur la foi de cet effroyable écrivassier du XVII^e siècle, le P. Th. Raynaud : «*Erotem. IV de bonis ac malis Libris, num. 44*», à un prétendu «*De Animarum Immortalitate, Cap. 13, p. 280*», de Girolamo Cardano. Je me suis reporté au ch. XIII (*Sententiae antiquorum de Anima*) du *Liber de Immortalitate Animorum* (Lugduni, 1545, in-8) et n'y ai rien trouvé de semblable. Cf. en outre la *Réponse aux questions d'un provincial*, I (Rott. 1704), ch. XVI : *De Martin Antoine del-Río*. — De nos jours, M. Menéndez y Pelayo a tenté l'apologie de del Río, que les libres penseurs du XVIII^e siècle avaient taxé à sa valeur : cf. l'article de P. Marchand dans son *Diction. Histor.* (La Haye, 1758), I, 134, note C. Le théologien de Salamanque — qui osa lancer de nouveau l'absurde fable de la naissance de Luther d'un bouc avec une femme, dont Voltaire s'est moqué à juste titre à l'article *Bouc* des *Questions sur l'Encyclopédie* (1770) [éd. Moland des *Œuvres compl.*, t. XVIII, p. 13] — est pour M. Menéndez y Pelayo (*Heterodoxos Esp.*, II, p. 653) la «gloria insigne de la Compañía de Jesús, portento de erudición y doctrina» et son livre sur la magie «el más erudito y metódico y el mejor hecho de cuantos hay sobre la materia, y libro que en su última parte llegó á hacer jurisprudencia, siendo consultado casi con la veneración (*sic*) debida á un código por teólogos y juristas». N'en déplaît à l'éminent professeur de l'Université de Madrid, Del Río fut et restera, comme l'a qualifié M. E. Hubert, professeur à l'Université de Liège, à l'art. *Del Río* de la *Grande Encyclopédie* (t. XIV, p. 12) un «esprit étroit», pour ne rien dire de plus sévère. Il y a, sur l'ouvrage du jésuite hispano-belge, une bonne analyse et un bon jugement dans l'article *Martin del Río*, par M. Alphonse Le Roy, au t. V (p. 476-491) de la *Biographie Nationale* de Belgique (Brux., 1876.) Cf. aussi, à cause des références bibliographiques, l'article de Baur dans l'*Allg. Encycl.* de Ersch et Gruber, 23. *Thl.* (Lpzg., 1832), p. 423.

Le passage de del Río (*Disquisitionum magicarum libri sex in tres tomos partiti*, Maguntiae, MDCIII, t. I, p. 197) a la teneur suivante :

« Sed Cardanus addit errorem errori, dum censet (homo de immortalitate animae dubius, ut indicant omnes ferè illius libri editi : et maximè quem inscripserat, sed non ediderat, amicis autem familiarioribus aliquando ostendebat, *de animae mortalitate liber*) apparitiones omnes imaginarias esse et species illarum primas imaginando tantùm concipi opinatur. »

La phrase de Lessing : « wenn man es noch glauben will, so muss man diesen Spanier nicht kennen », affecte une connaissance personnelle de del Río et de ses OEuvres qui pourrait n'avoir été, à la date 1754, étayée que sur les trois jugements portés par Bayle, en trois passages du *Dict.*, sur l'auteur des *Disquisit. Magic*. A l'article *Agrippa* (I, 103, *note P*), Bayle démontre lumineusement combien la méthode du jésuite est arbitraire et choque la saine critique historique, et conclut qu'il serait loisible de « se dispenser de répondre à Martin del Rio, et à ses consors, jusques à ce qu'ils eussent un peu arrangé les circonstances des tems et des lieux ». A l'article *Bacon* (I, 416, *note C*), Bayle définit del Río : « l'homme du monde qui sur ces matières-là [la superstition] prodigue le moins son absolution aux personnes soupçonnées. » Enfin, à l'article *Zahuris* (IV, 531), il affirme malicieusement, après avoir exposé les vues grotesques de del Río sur les géomanciens et cette superstition populaire, que celui-ci « ne raisonne pas bien conséquemment sur ce que l'on conte de ces gens-là ».

Montiano et la Virginia.

(M. VI, 70-120.)

Au premier chapitre de la *Theatralische Bibliothek*, éditée par Lessing à Berlin en 4 *Stücke*, dont les deux premiers parurent en 1754, le 3^e en 1755, et le 4^e en 1758,

« sehen wir ihn, » déclare Boxberger, 62, p. II-III, « zum *erstenmal auf eigenen Füßen stehen*... Aber die Zeitschrift sollte ausgesprochenermassen « eine kritische Geschichte des Theaters zu *allen Zeiten und bei allen Völkern* » enthalten, und würde, wenn sie ihr Dasein länger gefristet hätte, diesem Ziele sich gewiss immer mehr genähert haben. *Wenigstens hätten wir interessante Aufschlüsse auch noch über das, damals den Deutschen noch gänzlich unbekannt, spanische Theater zu erwarten gehabt, mit dessen Studium sich Lessing mit Mylius seit seinem ersten Aufenthalte in Berlin beschäftigte* ¹. »

1. Inutile de souligner l'arbitraire de la conclusion de la vaticination de Boxberger. Nous savons, par le passage de K. Lessing cité dans la *Préface*, que Lessing étudia un certain temps le castillan en compagnie de Mylius ; avec quel succès, nous l'avons vu par l'aventure des Tilleuls. *Nous n'en savons pas davantage.*

Boxberger a eu tort de croire Lessing sur parole et aurait fait preuve de plus de sens critique en contrôlant les promesses de la *Theatr. Bibl.* Elles ne sont, il est vrai, rien moins que mesurées : « *Ich schmeichle mir,* » déclare Lessing dans l'*Avis* précédant sa première « révélation du théâtre espagnol » (*M.*, VI, 70-73), et après avoir insisté sur l'ignorance où l'on vit dans son pays concernant la littérature espagnole, « *dass schon die gegenwärtige Nachricht ihn [le concept de cette même littérature] um ein grosses erhöhen wird, und dass meine Leser erfreut seyn werden, den grössten tragischen Dichter kennen zu lernen, den jetzt Spanien aufweisen, und ihn seinen Nachbarn entgegenstellen kann.* »

Ainsi, Lessing va faire connaître à ses compatriotes le plus grand poète tragique contemporain de l'Espagne, un génie qu'elle est en droit d'opposer avec fierté aux meilleurs dramaturges des scènes welsches, un second Lope, s'il était possible. A l'entendre parler en termes si prometteurs de son héros, on attend de lui qu'il se soit, par un commerce assidu avec ses œuvres, et, qui sait peut-être, lui qui manie avec tant d'aisance le castillan, par une correspondance familière, du genre de celle qu'entretenaient des érudits germains avec Mayáns, mis à même de formuler sur ce génie un jugement fondé en raison, issu de la vivante et immédiate réalité? Ce serait trop présumer du premier « hispanisant » d'Allemagne que de nourrir ce légitime espoir. Une petite note, qui n'a l'air de rien et qui clôture le pompeux exposé dont a été transcrite la phrase concernant l'Espagne, nous apprend que « *ich habe nicht so glücklich seyn können, das spanische Original der Virginia zu bekommen und bin also genöthiget gewesen, mich der französischen Uebersetzung des Herrn Hermilly zu bedienen, die in diesem Jahre in zwey kleinen Octavbänden in Paris an das Licht getreten ist.* » Boxberger n'avait-il pas raison de proclamer que, pour la première fois, Lessing n'empruntait plus, pour marcher, les jambes d'autrui? Mais encore, c'est à l'auteur de la *Virginia* qu'il en a. C'est à lui, premier poète tragique de l'Espagne francisée, qu'il a entrepris de conférer, sur les pages de sa *Theatralische Bibliothek*, l'immortalité allemande. Malheureusement, et quels qu'aient été les efforts accumulés par son zèle, il lui a été radicalement impossible de mettre la main sur un exemplaire espagnol du chef-d'œuvre qu'il va traduire. Depuis la date où — c'était, on s'en souvient, le 11 juin 1751 — il apprenait, par le *Journal des Sçavans*, que « pour achever de convaincre les incrédules sur le goût qu'on a dans sa Nation pour la Tragédie... il [Montiano] nous donne une tragédie de sa composition intitulée *Virginie* », jusqu'à l'an 1754, ses demandes, instantes et répétées, aux libraires, et, sans doute, à l'auteur sont restées vaines. La création castillane étant, en sa forme virginale, inaccessible, il s'est « vu contraint » de se « servir »

de sa contrefaçon franque, et ce à son corps défendant, car il ne sait que trop combien les littérateurs des prés fleuris qui bordent la Seine en prennent à leur aise, même, et surtout, avec une *Virginia*, et que seul ses honnêtes Allemands manient avec le doigté convenable d'aussi délicates fleurs exotiques. Et non seulement il a dû retraduire la « version » de D'Hermilly, mais tout ce qu'il est capable de relater sur le premier tragique espagnol de son siècle, c'est encore dans ce Français superficiel et inexact qu'il lui a fallu le copier, évidemment parce que le « stolzer Spanier¹ » qu'est le père de la *Virginia* eût cru déroger à son *hidalguía* en rédigeant pour un simple *magister* saxon la notice individuelle requise...

Peut-être nous reprochera-t-on d'accentuer l'ironie et d'aggraver à plaisir la pétulance d'un jeune littérateur ayant entrepris une tâche au-dessus de ses forces, mais auquel il n'est que juste de pardonner, vu l'excellence de l'intention, la pauvreté de la réalisation. Reproche dont j'ai pesé, avant d'écrire les lignes qui précèdent, la portée, mais qui, en présence du langage que tiennent et de la méthode que suivent de modernes *Lessingforscher* germaniques, ne m'a point paru suffisant pour retenir ma plume. J'ai transcrit l'appréciation de Boxberger. Elle est déjà, à elle seule, caractéristique. Mais que penser du procédé de M. Muncker, lequel, chargé d'une édition définitive des Œuvres de Lessing, édition dont la lenteur semblait devoir garantir le caractère scientifique, a fait à un misérable plagiat sans ombre d'originalité l'honneur d'une réimpression intégrale, alors que son principe éditorial était d'exclure de sa collection les productions de Lessing qui ne sont pas, au moins par quelque côté, originales ? Que penser de sa déclaration au t. VI — *Vorrede*, p. VI — que l'analyse de la *Virginia* représentait « *eine mitunter freie, namentlich in der logischen Verbindung der einzelnen Sätze selbständige (sic) Uebersetzung* », déclaration dont il n'a, cependant, pas laissé de sentir la faiblesse, puisqu'il a cru devoir la rectifier par cette maladroite excuse :

« *Ich kann meinen Abdruck dieses Auszuges nur damit entschuldigen, dass ich das französische Buch erst zu Gesichte bekam, nachdem jener bereits*

1. Telle est du moins l'expression dont se sert, pour qualifier Montiano, M. E. Schmidt (II, 4). Il lui serait difficile de la justifier documentairement. Tous les témoignages connus sur le président de l'Académie de l'Histoire nous le représentent comme un érudit simple et affable, au cœur compatissant et large, dépourvu de cet orgueil qu'une locution devenue proverbiale en Allemagne attribue à l'Espagnol. Cf. l'*Oracion Fúnebre* lue à l'Ac. de l'Histoire par le P. Mro. Fray Alonso Cano et imprimée à Madrid en 1765, in-4° de 29 p., l'*Elogio Histórico* de Trigueros au t. II des *Memorias de la Academia Sevillana de Buenas Letras* (Sevilla, 1843) et l'excellent article sur Montiano dans le *Dicc. Encicl. Hisp.-Amer.*, t. XIII (Barcelone, 1893), p. 408. En 1876, le zélé commentateur de la *Dramaturgie*, W. Gosack, prenait encore pour de la bonne monnaie et de la science originale le passage sur Montiano dans la *Theatr. Bibl.* et avouait ne pas pouvoir mieux dire que Lessing sur ce personnage. « *Weiter reicht die Biographie bei Lessing nicht, und andere Quellen über die ferneren Lebensschicksale und über das Todesjahr habe ich nicht aufreiben können.* »

erfolgt war, vorher aber in der Ungewissheit, ob Lessing nicht vielleicht doch freier mit Hermilys Arbeit verfahren sei, lieber zu viel als zu wenig geben wollte. »

Si l'on songe que la traduction de D'Hermilly se trouve à Munich même, où professe M. Muncker, à la *Hof- und Staatsbibliothek* sous la cote *P. O. hisp. 142* — je l'ai moi-même eue en mains, — on appréciera à sa juste valeur l'argument de l'éditeur universitaire de Lessing. D'autre part, comment qualifier la méthode de M. Erich Schmidt, lequel, ayant déclaré — ce qui est tout à fait exact — qu'à la date de la *Theatral. Bibl.*, Lessing ne connaît rien de l'Espagne, pas même les noms de Calderón et de Lope (I, 291), n'en écrit pas moins, à propos de cette « merkwürdige Entdeckung » que son héros prétendait avoir réalisée dans l'opéra-comique de son ami Christian Felix Weisse : *Der Teufel ist los*, représenté pour la première fois en octobre 1752, que cette remarquable découverte « wird sich auf die Verwandtschaft des Grundmotivs mit Calderón, Holberg und Weise, vielleicht auch mit Shakespeares Rahmen zur « Widerspänstigen » beziehen » ? Donc, en logique de *Geh. Regierungsrat*, Lessing peut fort bien ignorer Calderón et découvrir tout de même, dans une pièce de théâtre imitée de *The Devil to pay* de Coffey, une parenté avec un thème calderonien ! — *Wenn das am grünen Holze geschieht...*

Pour convaincre qui ne nous croirait pas sur parole de la « liberté » et de l'« originalité » de la traduction de Lessing, nous allons confronter avec la *Préface* de la *Dissertation sur les Tragédies Espagnoles* (Paris, 1754)² le texte de la biographie de Montiano qui illustre, dans la *Theatralische Bibliothek*, le plagiat de la version de D'Hermilly.

D'Hermilly :

Don Augustin de Montiano y Luyando est actuellement âgé de cinquante-cinq ans accomplis, étant né le premier jour de Mars 1697. Ses pere et mere étoient de Familles nobles de Biscaye, et des plus distinguées de cette Province.

Son éducation répondit à sa naissance. Après avoir très bien fait ses

Lessing :

Don Augustino³ de Montiano y Luyando ist den ersten März im Jahre 1697 gebohren.

Sein Vater und seine Mutter stammten aus adlichen Familien in Biscaya, und zwar aus den allervornehmsten dieser Provinz.

Seine Erziehung war seiner Geburt gemäss. Nachdem er die Huma-

1. Cf. à propos de *der Teufel ist los* : « *der Teufel ist los, by Christ. Fel. Weisse,* » par A. E. Richard, *Mod. lang. Notes* 1906, p. 244-245, avec une référence à une autre étude de l'auteur intéressant ce thème.

2. Signalons une curieuse critique de la traduction de D'Hermilly, tout imbu de l'esprit bourgeois français, dans *L'Année Littéraire* de Fréron, 1754, tome III, p. 27-41.

3. On voit que Lessing entend, dans la mesure de ses forces, corriger son modèle : *Augustino*, cela sent mieux son castillan qu'*Augustin*.

humanités, et le cours d'études ordinaires aux jeunes gens de condition, il se rendit habile philosophe et jurisconsulte.

Il sait en outre les langues Française et Italienne, et il a quelque teinture de l'Angloise. Dès sa tendre jeunesse il eut un goût particulier pour la Poésie et pour les Belles-Lettres : de sorte qu'à l'âge de vingt-deux ans, c'est-à-dire en 1719, il fit imprimer à Majorque, in-8°, sans nom d'auteur, un opéra de sa composition, intitulé : *La Lire d'Orphée* (*la lira de Orfeo*), qui fut chanté dans différentes saisons à Palma ou à Majorque, Capitale de cette Isle.

En 1724 il donna encore dans la même ville une Relation in-4° en prose et en vers, des Fêtes qui furent faites pour la proclamation du Roi Louis I^r. Cinq ans après on lui prit chez lui un petit ouvrage en vers sur l'enlèvement de Dina, fille de Jacob, dans le tems qu'il le corrigeoit, et on le mit au jour in-4° à Madrid en la même année 1729.

Ce Poème a paru depuis à Barcelonne, in-8°, mais sans date d'année et sans permission, quoique plus parfait qu'auparavant, au moyen des corrections que l'Auteur y avoit faites. Il a pour titre : *El robo de Dina*.

Le mérite de Don Augustin de Montiano y Luyando le fit choisir en 1732, par le roi Philippe V, pour lui servir de Secrétaire à l'Assemblée et aux Conférences des Commissaires Espagnols et Anglois. En 1738, il fut employé dans la Secrétairerie des Dépêches Universelles d'État. Il en-

nora noch studiret, und die gewöhnlichen Wissenschaften eines jungen Menschen von Stande begriffen hatte, that er sich als ein geschickter Weltweiser und Rechtsgelehrter vor.

Er versteht übrigens die französische und italiänische Sprache, und hat anscheinige Kenntniß von der englischen. Er fand, schon in seiner zartesten Jugend, einen besondern Geschmack an der Dichtkunst und den schönen Wissenschaften, so, dass er bereits in seinem zwey und zwanzigsten Jahre, nehmlich im Jahre 1719, eine Oper zu Madrid, ohne seinen Namen, unter dem Titel *die Leyer des Orpheus*, (*La Lira de Orfeo*) in 8^{vo} drucken liess, welche zu verschiedenen Zeiten zu Palma oder Majorca, der Hauptstadt dieser Insel, gesungen ward².

Im Jahr 1724. gab er in ebem derselben Stadt eine prosaische und poetische Beschreibung der bey der Krönung Ludwigs des I. angestellten Feyerlichkeiten, in Quart heraus. Fünf Jahr hernach entwandte man ihm ein kleines Werk in Versen über die Entführung der Dina, der Tochter des Jacob, da er es eben noch ausbesserte, und stellte es in ebem dem 1729. Jahre zu Madrid in Quart ans Licht. Dieses Gedicht ist nachher weit vollkommner in Barcellona in Octav, doch ohne Jahrzahl und ohne Erlaubniß, ans Licht getreten. Es führet den Titel : *El robo de Dina*.

Die Verdienste des Don Augustino bewegten den König Philipp den V^{ten} ihn im Jahre 1732. zum Secretär bey den Conferenzen der

1. D. Luis Fernando, fils aîné de Philippe V, mort l'année même où il monta sur le trône.

2. On voit, répétons-le après M. Muncker, que la traduction de Lessing n'est pas exempte d'une certaine « liberté » : *la lira de Orfeo* fut imprimée à Madrid au lieu de « Majorque » ! Mais, puisqu'il était en train de corriger son texte, pourquoi n'a-t-il pas vu qu'il fallait lire : à *Palma de Majorque, Capitale de cette Isle*, et prenait-il « Majorque » pour une ville, capitale de l'île de même nom ? Boxberger s'est permis d'altérer gravement le texte de la T. B. et d'imprimer (t. 62, p. 78) : *zu Palma auf Majorca*.

tra l'année suivante dans l'Académie Royale Espagnole; et comme un des fondateurs et le plus ancien de l'Académie Royale d'Histoire, il fut élu Directeur de celle-ci en l'année 1738, dans laquelle ce Corps obtint la protection du Roi, qui dès l'an 1745, en nomma notre Auteur, Directeur perpétuel. Il fut honoré par Sa Majesté, en 1746, de la place de Secrétaire de la Chambre de Grace et de Justice et d'Etat de Castille.

Enfin il a été admis en 1742, dans les deux Académies des Belles-Lettres de Barcelonne et de Séville.

Outre les ouvrages dont j'ai déjà parlé, il donna in-4° en 1739, à Madrid, sans nom d'Auteur le Parallèle de la conduite du Roi d'Espagne avec celle du Roi d'Angleterre : *El cotejo de la conducta de S. M. con la del Rey Britanico*. Dans la même année 1739, et à Madrid, un *Discours à l'Académie Royale d'Histoire*; et en 1740, une *Harangue au Roy Philippe V.* au nom de la même Académie sur une remarque qui fut faite par ce Monarque. Ces deux discours sont in-8°. Le premier, dans le tome I. des Fastes

spanischen und englischen Commissare zu ernennen. Im Jahre 1738. ward er in der Kanzeley der allgemeinen Staatsangelegenheiten gebraucht¹. Das Jahr darauf trat er in die Königl. spanische Akademie; und als einer von den Stiftern und ältesten Mitgliedern der Königl. Gesellschaft der Geschichte, ward er von der erstern in eben dem Jahre, als sie unter Königl. Schutz genommen ward, zu ihrem Director ernannt, welche Stelle ihm 1745. auf Zeitlebens aufgetragen ward². Im Jahre 1746. beehrte ihn Se. Majestät mit der Stelle eines Secretärs bey der Begnadigungs- und Gerichtskammer und dem Staate von Castilien³.

Auch war er im Jahre 1742 in die Gesellschaften der schönen Wissenschaften zu Barcellona (*sic*) und Sevillien aufgenommen worden.

Ausser den angeführten Werken gab er auch im Jahr 1739. zu Madrid eine Vergleichung der Aufführung des Königs von England (*sic*), in Quart heraus; (*El Cotejo de la conducta de S. M. con la del Rey Britanico*)⁴ desgleichen in eben diesem Jahre eine *Rede an die Königl. Akademie der Geschichte*; und im Jahre 1740. eine *Rede an den König Philipp den V.* im Namen gedachter Akademie, über eine Anmerkung die dieser Monarch gemacht hatte. Beyde Reden sind in Octav gedruckt, und befinden sich in dem ersten und

1. Voilà ce que Lessing fait de l'expression française, qui ne désignait déjà que vaguement la qualité de Montiano : *oficial mayor de la Secretaría de Estado*, c'est-à-dire : chef de bureau au ministère des affaires étrangères.

2. Cette fois, la « liberté » de Lessing dégénère en licence. Il transforme Montiano, en dépit de D'Hermilly et de la clarté de la phrase française et grâce au plus effroyable des contresens, en *Directeur de l'Académie Espagnole de la Langue* et cela, selon lui, l'année où celle-ci fut reconnue et protégée par le Roi, soit en 1738. Est-il besoin de redire que l'Académie de la Langue existait officiellement depuis 1714 et que le *Diccionario de Autoridades*, ce monument impérisable de son existence, avait été publié de 1726 à 1739?

3. Nouveau contresens. Lessing dissocie les concepts. Montiano était, en réalité, comme il le déclare sur le titre du *Discurso*, « *secretario de la Cámara de Gracia y Justicia y Estado de Castilla* ».

4. Lessing n'omet, on le voit, aucune occasion d'améliorer le castillan de D'Hermilly, et M. L. Crouslé eut infiniment raison de qualifier de « très consciencieuse » cette analyse de la *Virginia* (*op. cit.*, p. 318, note 1).

de cette Académie, et le second, dans le tome II. des mêmes Fastes.

On a encore de lui une *Harangue de l'Académie Espagnole au Roi* à l'occasion du Mariage de l'Infante Doña Marie-Antoinette Ferdinande avec le Duc de Savoye, in-4° grand papier, à Madrid en 1750...; et l'*Eloge Historique* du Docteur Don Blaise Antoine Nassarre y Ferriz, fait en 1751 par ordre de l'Académie Espagnole, à Madrid in-8°.

..... la *Dissertation sur les Tragédies Espagnoles*, avec la *Tragédie de Virginie*, in-8°, aussi grand papier, et à Madrid en la même année 1750... Vers la fin de l'année 1753, il a mis au jour à Madrid une autre *Dissertation sur les Tragédies Espagnoles*, et une *Tragédie* intitulée *Athaulphe (Athaulpho)*.

zweyten Theile der Schriften dieser Akademie.

Ferner hat man von ihm *eine Rede im Namen der Spanischen Akademie an den König*, bey Gelegenheit der Vermählung der Infantin Donna Maria-Antoinetta Ferdinanda¹ mit dem Herzoge von Savoyen, in Quart, und eine *Lobschrift auf den Doctor Don Blasio Antonio Nassarra y Ferriz*², die er auf Verlangen der Spanischen Akademie machte, und 1751. zu Madrid in Octav drucken liess.

Doch das vornehmste von seinen Werken sind unstreitig zwey Tragödien, deren eine 1750. und die andre gegen das Ende des Jahres 1753. gedruckt ward 3. Die eine führet den Titel *Virginia* und die andre *Athaulpho*. Beyden ist eine Abhandlung von den spanischen Tragödien vorgesetzt, in welchen⁴ er besonders gegen den Herrn du Perron de Castera beweiset, dass es seiner Nation ganz und gar nicht an regelmässigen Trauerspielen fehle. Wir werden ein

1. Lessing remanie le castillan avec intrépidité. Il s'agit de *Doña Maria Antonia Fernanda*, mariée en 1750 à Victor-Amédée de Sardaigne.

2. Nouvelle « *emendatio in pejus* ». Cependant l'auteur de la fameuse *disertación* préfixée à la réédition des *Comedias* de Cervantes n'était pas, à cette date, un inconnu pour l'Allemagne. En 1752, le 31^m *Stück* des *Tübinger gel. Berichte* avait reproduit, d'après une gazette française, l'analyse de l'*Elogio histórico de D. Blas Antonio Nasarre y Ferruz, Académico de la Real Academia Española, Bibliot. Mayor de S. M., etc.*, par Montiano (in-8 de 42 pp.), et cette même analyse était à son tour réimprimée, le 19 août 1752, au *Beytrag* des *Erlangische Gelehrte Anmerkungen* (XXXIV. Woche), p. 540-541.

3. Lessing entend ici suivre « librement » D'Hermilly, puisque ce dernier ne dit pas du tout que les deux tragédies de Montiano fussent « le meilleur » de son œuvre, mais que « la lecture de ses ouvrages suffira pour faire juger qu'il réunit en lui toutes les qualités qui constituent le vrai Sçavant ». (*Préface*, p. xxiv.)

4. Si cet *in welchen* n'est pas une faute d'impression, il semble que Lessing croie que ce n'est point dans la seule *Dissertation* mise en tête de la *Virginia*, mais dans la seconde aussi que Montiano prend à partie Duperron de Castera. Dès qu'il ne traduit plus servilement, son ignorance totale de la question l'entraîne à de semblables erreurs. Nous avons vu qu'en 1751 il ne parlait que de l'« *auteur du Théâtre Espagnol* » parce que le *Journal des Sçavans* n'en disait pas davantage. Cette fois il a trouvé dans D'Hermilly le nom de cet auteur. Traduisant le passage où il est dit que « Dans le Théâtre Espagnol imprimé à Paris, en l'année 1738, on assure avec plus de légèreté qu'il ne convient au but judiciaire de l'ouvrage, qu'il n'y a point de Tragédies en langue castillane, etc. », D'Hermilly déclarait [*note (a)*] que « Cet ouvrage est de M. du Perron de Castera, etc. ».

andermahl dieser Abhandlung ¹ mit mehrern gedenken, oder sie vielmehr ganz mittheilen; vorjetzo aber wollen wir uns an das erste der gedachten Trauerspiele machen, und dem Leser das Urtheil überlassen, was für einen Rang unter den tragischen Dichtern er dem Verfasser einräumen will.

Il serait superflu, après ce spécimen de « libre » et « originale » traduction lessinguienne, de nous attarder à collationner l'extrait allemand de la *Virginia* (M. VI, 73-120) avec le texte de D'Hermilly (t. II, p. 1-135). Il n'est que juste de noter que Lessing modifiera, en 1767, à la fin du 68^me chapitre de la *Dramaturgie*, l'appréciation portée en 1754 sur Montiano. Mais si, à l'époque de la *Theatralische Bibliothek*, il n'était que l'écho, quelquefois infidèle, de D'Hermilly, il ne sera, treize ans plus tard, que le médiocre porte-parole de Dieze. Quand il tentera, en une phrase d'une ambiguïté remarquable, de modifier « son jugement », quand il écrira : « Ich bekenne sehr gern, dass ich bey weitem so vortheilhaft nicht mehr davon denke, als ich wohl ehemem muss gedacht haben », il ne fera que refléter les vues d'un savant qui, lui, avait minutieusement étudié les poètes tragiques espagnols et dont le passage sur Montiano, tel qu'il l'a consigné, un an plus tard — la préface de sa traduction des *Orígenes de la poesía castellana* de Velázquez est datée 26 septembre 1768. — dans une œuvre d'extraordinaire mérite, n'est sans doute que la transcription des remontrances amicales adressées à Lessing :

« Was seine beyden Trauerspiele anbetrifft, so haben sie wohl unstreitig das Verdienst, die regelmässigten zu seyn, die die Spanier haben. Aber weder die genaue Beobachtung der Regeln, die Aristoteles und seine Nachfolger vorgeschrieben haben, noch die sehr schöne Versification, haben diese Stücke

1. De laquelle des deux ? Lessing eût été fort embarrassé s'il lui eût fallu tenir sa promesse, du moins quant à la seconde dissertation de Montiano, qui ne fut pas traduite en notre langue et qui contient de fort justes critiques sur le débit des acteurs espagnols. Le *Discurso | sobre las tragedias | españolas. | De don Augustin | de Montiano y Luyando, | De el Consejo de S. M. su Secretario | de la Camara de Gracia, y Justicia, y Estado de | Castilla, Director perpetuo por S. M. de la Real | Academia de la Historia, y Academico de la | Real Academia Española. | En Madrid, en la Imprenta del Mercurio, por Joseph de Orga, | calle de las Infantas. Año de 1750 [Bibl. Nat. Yg 2649]* avait été, l'année 1753, complété par un *Discurso II. | sobre las tragedias | españolas. De Don Augustin | de Montiano y Luyando, etc.,* où le *Discurso* à lui seul, sans l'*Ataulpho*, compte 118 pp. [Bibl. nat. Yg 2651]. Je signalerai, comme une curiosité que personne n'a encore citée à ma connaissance : l'*Examen | el mas critico, etc., etc., contra | el discurso sobre las tragedias Espa- | ñolas y la Virginia, etc.,* por D. Domingo de Guevara, *Abogado de los Reales Consejos* (Madrid, 1789, 62 pp. in-16, Bibl. Nat. Yg 2650).

2. Il avoue au même endroit n'avoir jamais lu l'*Ataulpho* et ignorer complètement « die neueren Dichter » d'Espagne (M. X, 75).

so interessant machen können, als viele sind, in denen die Regeln nicht so ängstlich beobachtet worden. Sie sind ganz nach französischem Schnitte, und fehlt ihnen selbst im Styl das Eigenthümliche und Nationale der Spanier. Sie haben auch die Originalstücke bey ihnen noch nicht ganz verdrängen können, daher auch noch nicht viele Nachahmer dieses Geschmacks aufgestanden sind ¹. »

On aurait pu, semble-t-il, attendre du plus récent historien de la littérature espagnole, M. J. Fitzmaurice-Kelly — dont M. Menéndez y Pelayo a vanté la familiarité avec « toutes les littératures modernes ² » et qui ne néglige, en effet, aucune occasion de se livrer, dans son manuel, à des rapprochements littéraires d'ordre international — se serait abstenu d'enrichir la dernière édition — qui est la version française — de son œuvre d'une réflexion que n'avait pas l'édition espagnole et qui démontre la légèreté avec laquelle procèdent si souvent ceux-là même qui censurent avec « gentlemanship » des fautes moins graves peut-être chez l'homme de lettres que chez le critique professionnel. P. 350 de l'édition anglaise, p. 472 de l'édition espagnole, p. 365 de l'édition française de *A hist. of sp. Lit.*, M. Fitzmaurice-Kelly mentionne, à la suite de Ticknor, les louanges prodiguées par Lessing à Montiano dans la *Th. B.* en ajoutant qu'elles « sont un avertissement permanent pour quiconque ose juger une littérature étrangère ». Ceci eût été

1. Ce jugement de Dieze est de tous points conforme à celui de Leandro Fernández de Moratín (1760-1828) : « En ellas confirmó su laborioso autor aquella sabida verdad, de que pueden hallarse observados en el drama todos los preceptos, sin que por eso deje de ser intolerable á vista del público, y de que para acercarse á la perfección en este género, no basta que el autor sea un hombre muy docto, si le falta el requisito de ser un eminente poeta » (*Discurso preliminar aux Comedias, B. A. E.*, 2, 316). Et Ticknor, à son tour : « But the « Virginia » is no less cold than it is regular, and, like the waters of the Alps, its very purity betrays the frozen region from which it has descended. Its versification, which consists of unrhymed iambics, is as far as possible removed from the warmth and freedom of the ballad style in the elder drama; its whole movement is languid; and the catastrophe, from the fear of shocking the spectator by a show of blood on the stage, turns out, in fact, to be no catastrophe at all. » (*Hist. of span. Lit.* [1. Ed., 1849], III, 293.) — L'*Ataulpho*, emprunté à la *Crónica General*, II, 22, mérite le même verdict que la *Virginia*. Il a été fort longuement analysé et partiellement traduit dans le *Journal Étranger*, alors rédigé par l'abbé Prévost, de juin 1755, 2^{me} tome de juin, p. 108-174, sans nom d'auteur. Cette analyse a été réimprimée, sous le titre *Ataulphe*, p. 221-261 des *Opuscules poétiques et philologiques de M. Feutry* (La Haye et Paris, 1771). Je ne sache pas qu'on ait jamais noté que le P. Isla a écrit une apologie des deux pièces de Montiano au prologue du tome II de son *Año Cristiano*, traduction de l'*Année Chrétienne* du P. Croiset, d'ailleurs augmentée de *Vies écrites par Isla*, et dont le premier tome — le second est de l'année suivante — avait paru à Salamanque en 1753, in-8. Cet ouvrage compte 11 volumes imprimés; le 12^{me}, achevé en ms., ne put paraître par suite de l'expulsion des Jésuites d'Espagne et se perdit.

2. *Prólogo* cité de la trad. cast. de *A Hist.*, etc. p. xx. — Qui nous donnera, en France, une véritable *Histoire de la littérature espagnole*, strictement scientifique, dans laquelle l'auteur saura s'effacer derrière les œuvres et les écrivains, et ne sera plus le littérateur faisant montre de son esprit, ou de la richesse de ses fiches, ou simplement de sa familiarité avec tel *Catalogue*, y compris celui du *British Museum*? Combien en arrière de Ticknor sont, à ce point de vue, restés ses épigones non Espagnols, et l'on finira par constater que Ríos lui-même est, sur bien des points, à recommencer!

parfait, si l'auteur eût ajouté : « sans être familiarisé avec elle par un examen direct et consciencieux de ses écrivains. » Mais une telle adjonction supposerait que M. Fitzmaurice-Kelly a étudié les rapports de Lessing avec Montiano, ou simplement lu le passage de la *Th. B.* Or, il ne l'a pas fait, comme le démontre ce couplet, ajouté en 1904 à l'édition française : « Par une coïncidence remarquable, l'enthousiasme de Lessing se refroidit — on le voit dans la *Dramaturgie* — dès qu'il connut les sympathies de Montiano pour l'école française. » M. Fitzmaurice-Kelly s'est-il douté que, par cette phrase, il faisait à Lessing l'injure d'admettre qu'il ne s'était pas même donné, en 1754, la peine de lire le *Discours* de Montiano précédant la *Virginia* et traduit par D'Hermilly, *Discours* qui est le document le plus manifeste de l'« afrancesamiento » du membre de l'Académie du « Buen Gusto » ?¹

Le Roi D. Sebastiao.

(M. VIII, 147.)

Au 52^{me} des *Briefe, die neueste Litteratur betreffend, III. Thl.*, à la date du 23 août 1759, Lessing s'occupe de la *Portugiesische Geschichte, etc.*, de G. Chr. Gebauer, professeur à Göttingen, qui venait de paraître cette même année à Leipzig. Ce qui l'a surtout frappé en ce compact volume en deux parties, c'est l'histoire du quatrième — et

1. Dans l'édition anglaise, M. Fitzmaurice-Kelly (p. 351) ne date pas la version de Velázquez par Dieze; dans la version esp. il la date 1767 (p. 473); dans la trad. française : 1749 (p. 366). Il n'est que trop manifeste qu'il ignore Dieze et cela seul eût suffi pour que son jugement sur Lessing fût unilatéral. Quand il définit Dieze l'« enthousiaste traducteur » de Velázquez, il confirme en nous l'opinion qu'il parle à l'aveuglette : il lui eût, en effet, suffi de lire ce que Dieze dit de Lope à la note C, p. 395-399 de son ouvrage pour être fixé sur le sens de cet enthousiasme. Du moins, écrit-il correctement le nom de l'auteur de la *Gesch. der span. Dichtkunst*, qui était devenu, dans Ticknor-Magnabal, III, 303, note 1 : *Diese*. J'ai emprunté l'épithète « gentlemanship », appliquée à la manière de M. F.-K., à un de ses apologistes, M. P. Groussac, *Rev. hisp.*, XV (1906), p. 213. — Avant d'en finir avec la *Virginia*, notons que Montiano-D'Hermilly signalait à Lessing des prédécesseurs dramatiques : Juan de la Cueva, dont la *Muerte de Virginia y Apio Claudio* était déclarée contenir « quelques endroits admirables » (I, 27), Campistron, dont la *Virginie* était rapidement analysée, et, comme ayant été les inspireurs de ce dernier, Mairet et Michel Le Clerc. Les modifications du thème *Virginia-Emilia Galotti* en Lessing ont été étudiées avec peu de sens critique par L. Volkmann : *Zu den Quellen der Emilia Galotti* (dans *Festschrift zur 50jähr. Gedenkfeier des Düss. Realgymn.* (Düss. 1886), p. 233-259.) L'auteur déclare, p. 237, note 3, n'avoir pu se procurer D'Hermilly et être dans l'impossibilité de lire Montiano dans le texte pour ignorer le castillan, ce qui ne l'empêche pas d'affirmer que « dans les deux caractères principaux, Lessing a suivi la route indiquée par Montiano » (p. 255). Un an après, G. Roethe démontrait que le prétendu fragment d'une *Virginia* par Lessing n'était qu'une traduction de la pièce anglaise de même nom de Samuel Crisp, et qualifiait, sans la connaître, la *Virginia* de Montiano d'« infect bousillage espagnol », (p. 516.) Cf. *Vierteljahrschr. für Litgscht.*, II (1889) : *Zu Lessings dramatischen Fragmenten.*

dernier — des « faux Sébastiens ». Ici encore, il entreprend de compléter son auteur, ce qui permettra d'examiner s'il a de la péninsule ibérique — car la merveilleuse histoire du roi Sébastien est en connexion directe avec l'histoire, même littéraire, d'Espagne¹ — à une époque extrêmement remarquable de son passé des renseignements sûrs et personnels.

Il résume d'abord, suivant pas à pas le solide exposé de Gebauer (*op. cit. I. Theil, p. 198-213*), la tragique destinée du monarque portugais, puis cite un passage du professeur de Göttingen touchant la personne de l'énigmatique personnage que fut le dernier et le plus intéressant des « faux Sébastiens ». S'en tenant toujours à son garant (*op. cit. II. Theil, p. 19-22*), il pose, à sa suite, le dilemme dont la solution — si toutefois elle fut jamais admissible — devait résoudre cet angoissant problème, puis juge, en cette phrase, les incidents historiques qu'il a suscités :

« Die Märchen übrigens, welche nach dem Ferreras und Thuanus, die Vermuthung, als ob der König aus der Schlacht entkommen sey, falschlich veranlasst haben sollen, sind ohne alle Warscheinlichkeit. »

Ceci a tout l'air d'impliquer un verdict indépendant, basé sur l'étude de la question en litige. En se reportant à Gebauer, on constate, cependant, qu'il n'en est rien. Gebauer discute lui-même (II, 27) Ferreras, qu'il ne connaît que dans la traduction française de D'Hermilly : *Histoire Générale d'Espagne*, t. X (1751), p. 326², et De Thou (II, 30) : *Historiarum sui temporis Libri CXXXVIII (lib. LXV, P. III, 353)*. Excellant dans la méthode, toujours ancienne, toujours nouvelle, de ces critiques qui, avec l'aide exclusive des livres qu'ils sont censés recenser, confèrent à leurs comptes rendus un faux air de science individuelle, Lessing puise toute sa compétence dans Gebauer. Ce professeur de droit, extrêmement laborieux et minutieux, n'avait pas — et c'est là le vice capital de son livre — suffisamment exploité les sources originales de l'histoire du Portugal, pour la bonne raison qu'outre qu'il ne lisait pas couramment l'espagnol et le portugais, il ignorait l'existence de quantité d'ouvrages fondamentaux en ces langues et dont la connaissance était indispensable pour bien traiter sa matière. Lessing trouvait donc ici une occasion nouvelle de mettre en évidence sa science hispanique en signalant au moins l'une ou

1. Rappelons, à ce propos, qu'une savoureuse description du site de la bataille d'Alcazarquivir (Kassr el-Kebîr) se trouve dans un livre publié originairement en 1868 et qui vient de paraître remanié à Madrid (1906) : *Recuerdos marroquies del moro vizcaino... el Hach Mohamed el Bagdady (1827-1876)*, dont l'auteur est J. M. de Murga.

2. La version du censeur royal français et membre de l'Académie de Madrid fut mise en allemand de 1754 à 1772 (Halle) : les 6 premiers volumes par J. F. Schröter, les vol. 7 à 10 par Baumgarten et Semler, les vol. 11 à 13 par Bertram. Cf. Baumgarten : *Nachr. von merkwl. Büchern*, t. I, p. 131, et *Zuverlässige Nachr. der Wissenschaften*, 176. Thl., p. 553.

l'autre des lacunes de l'auteur. Sans prétendre donner une liste autre que fort incomplète, et me bornant à quelques titres essentiels, il avait le choix entre les sources suivantes, inconnues de Gebauer :

Ioão de Castro : *Discurso da Vida do sempre bem vindo, e apparecido Rey D. Sebastião nosso Senhor o Encuberto, etc.* (Paris, Martin Verac, 1602, in-8); **Antonio de San Roman** : *Jornada y muerte del Rey D. Sebastian de Portugal* (Valladolid, Iñiguez, 1603, in-4); [**Diogo Botelho et Cypr. de Figueiredo** (?)] : *Resposta que os trez Estados do Reyno de Portugal, a. s. Nobreza, Clerezia e Povo, mandaram a D. Joam de Castro sobre hum Discurso, etc.* (Paris, 1603); **Jeronimo de Mendonça** : *Jornada de Africa : em a qual se responde a Hieronymo Franqui, e a outros, e se trata do successo da batalha, e catiueiro, etc.* (Lisboa, Craesbeeck, 1607); **Juan Bautista de Morales** : *Jornada de Africa del Rey D. Sebastian de Portugal* (Sevilla, Ramos, 1622, in-8); **Mig. Leitam de Andrade** : *Miscellanea, etc.* [*Perda del Rey D. Sebastião, etc.*] (Lisboa, Pinheiro, 1629, in-4); **Sebastian de Mesa** : *Jornada del Rey D. Sebastian á Africa, etc.* (Barcelona, 1630, in-4); **Luis Torres de Lima** : *Compendio das mais notaveis cousas que no Reyno de Portugal aconteceram desde a perda del Rey D. Sebastião até o anno de 1627, etc.* (Lisboa, Craesbeeck, 1630, in-8, et Silva, 1722, in-8; Coimbra, Diaz, 1654, in-8); **J. de Baena Parada** : *Epitome de la Vida y hechos de D. Sebastian, dezimo sexto rey de Portugal, y jornada que hizo a las conquistas de Africa y su muerte desgraciada* (Madrid, 1692, pet. in-4); **Menezes** : *Chronica do principe Dom S.* (Lisboa, 1730); **Manuel dos Sanctos** : *Hist. Sebastica, etc.* (contient la narration de Jeron. de Almeida sur les obsèques de D. Sebastião en 1582) (Lisboa, 1735, in-fol.); **Diogo Barbosa Machado** : *Memorias para a Historia de Portugal, etc.* (Lisboa, Sylva, 1736-1751, 4 vol. in-4), t. IV, p. 321 seq.; **José Pereira Bayão** : *Portugal cuidadoso, e lastimado com a vida, e perda do Senhor D. Sebastião, etc.* (Lisboa, Sylva, 1737, in-fol.).

Mais non seulement Lessing ne connaît pas un seul de ces ouvrages : il ne songe pas, tant son ignorance de la question est totale, à reprocher à Gebauer d'avoir fait un usage excessif de ce J. de Silva, comte de Portalegre, qui accompagna le roi Sébastien en Afrique et que l'on désigne communément par la périphrase de *pseudo Conestaggio*. Il ignore même qu'avant la traduction latine de Francfort, 1602, qu'utilise Gebauer (*De Portugalliae conjunctione cum Reyno Castellae historia*, in-8), une vieille traduction allemande, par Albert Fürsten, avait paru en 1589 à Munich chez H. Berg :

Historien der Königreich, Hispanien, Portugal, und Aphrica, darauss zu sehen, in welcher Zeit, sonderlich Portugal, seinen Anfang genommen. Auch von dem übel angeordneten Kriegszug König Sebastians in Africa... Wie Don Antonio sich für ein König ausgerufen lassen.

Il préfère se perdre dans deux interminables digressions, documentées *uniquement* dans Gebauer (*op. cit.*, I, 121-126)¹, où il s'efforce,

1. Avec ce détail, cependant, que Lessing qui reproduit, sur la foi de Gebauer (*op. cit.* I, 124, note), la prétendue allégation du milanais Girolamo Benzoni sur la découverte du détroit de Magellan par Beheim (*M. VIII, 154, note 1*), ne s'est pas

après l'avoir plagié, de lui offrir, comme fiche de consolation, la démonstration d'une impartialité qui consistait à n'avoir pas soutenu, — à la suite de savants de son pays, — la puéride thèse que c'était à Martin Beheim, de Nuremberg, que Colomb était redevable de sa découverte, ainsi que d'un esprit critique qui se serait révélé jusque dans la recherche de l'origine d'un bon mot (*cf.* Gebauer, II, p. 193, *note*). Cet exploit parachevé, Lessing en vient à discuter, *toujours sur la foi de son auteur*, la légitimité des prétentions de D. Antonio, prieur de Crato, au trône de Portugal. Il se sent, ici, à même de combler une lacune de Gebauer. Il ne lui reprochera pas, tranquillisons-nous, de ne pas avoir soupçonné l'existence de l'ouvrage capital d'Antonio de Herrera y Tordesillas : *Cinco libros de la historia de Portugal y conquistas de las islas de los Azores en los años de 1582 y 1583* (Madrid, 1591, in-4). Il lui opposera — car sa science ne va pas plus loin que la France, cette fois encore — le livre « einer schreibsüchtigen Französin », — dont il a trouvé quelque part le recueil de rimes amoureuses et galantes, dans le goût des pseudo-bergeries alors à la mode¹, — livre dont elle déclarait avoir tiré

« la plus grande partie... d'un manuscrit que l'on trouva dans le cabinet de mon grand Pere après sa mort. Il étoit Portugais et frere de Scipion de Vasconcellos; ils avoient eu tous deux trop de part aux malheurs de Dom Antoine, et à la confidance des Princes ses fils pour n'être pas pleinement instruits, etc. » (*Avertissement*),

et qui, même en admettant, ce qui n'est pas prouvé, que M^{me} de Saintonge ait été de bonne foi, ne laisse pas de rester hautement suspect du point de vue de l'impartialité et même de l'authenticité de son information intrinsèque. Il n'empêche. *L'Histoire | Secrète | de | Dom Antoine | Roy | de Portugal | Tirée des Memoires de Dom | Gomes Vasconcellos de | Figueredo* (Paris, Guignard, 1696,

rendu compte que la traduction latine, par Chauveton, de *l'Istoria del mondo nuovo* (Vinegia, 1565) renfermait des notes du traducteur et que c'est justement d'une note de Chauveton, et non d'un passage de Benzoni, qu'il s'agit. — C'est encore Gebauer que Lessing copie, lorsque, simulant de parler en son nom propre, il dit des Dix de Venise : « Sie kennen diesen strengen peinlichen Gerichtshof, dieses erschreckliche Fehmgerichte, dessen erste Regel es ist : correre alla pena, prima di esaminar la colpa » (*M.* VIII, 152). *Cf.* Gebauer, II, p. 31, *note 1* : « Wer diesen strengen peinlichen Gerichtshof nicht kennt... Dieser Richter erste Regel ist : correre alla pena, prima di esaminar la colpa. » P. 31 dans Gebauer, il y a également l'expression : « dieses erschreckliche Fehmgerichte. »

1. *Poesies | Diverses | de Madame | de Saintonge*, Dijon, 1714, 2^e Ed., 2 vol. in-12. Cette dame Gillot de Saintonge, fille de M^{me} de Gomez, est l'auteur, entre autres œuvres, d'une mauvaise adaptation de la *Diana* de Montemór (Paris, 1696, in-12, puis 1699 et 1735) « mise en nouveau langage ». Les *Poesies*, dont Lessing ne connaît que l'édition précitée, avaient été publiées pour la première fois en 1696, in-12. Son *Histoire Secrète* fut réimprimée en Hollande la même année 1696. On sait pas grand'chose sur sa vie, sinon qu'elle naquit en 1650 et mourut en 1718.

in-16 de 255 pp.), quoique œuvre d'un « bas bleu de France », suffit à l'érudition hispanique de Lessing, qui, visiblement heureux de compléter Gebauer, lui consacre une complaisante analyse 1.

1760-1765 (?) « Eraclio und Argila. »

(M. III.)

En rattachant à la période de Breslau ces brouillons de traductions de deux *comedias*, nous ne prétendons nullement, comme il a été dit dans la *Première Partie*, les dater avec certitude. Mais cette attribution étant, en somme, tout aussi vraisemblable qu'une autre, et la thèse de M. Muncker, répétons-le, manquant d'un solide appui documentaire, il nous a semblé que nous pouvions choisir ce chiffre comme date moyenne. M. Muncker se base, en effet, pour renvoyer à 1750 les prétendus « fragments dramatiques », sur deux arguments. Le premier est celui des archaïsmes orthographiques du manuscrit : *darwider*, *darmit*, *darzu*, *alleine*, etc., qui, dit-il, à partir de 1753 disparaissent de plus en plus des manuscrits de Lessing. M. Muncker est trop familier avec la partie de l'œuvre de Lessing qui nous reste en manuscrit pour ne pas concéder que cette objection tirée des graphies archaïsantes n'est pas d'une solidité extrême et ne rend pas matériellement insoutenable le renvoi à la période de Breslau des deux brouillons qu'il prend pour des « fragments dramatiques ». Car il suffit que ces graphies, tout en disparaissant sensiblement, subsistent — et elles subsistent — dans les manuscrits de Lessing à l'époque en

1. Lessing écrira, dans cette critique de l'ouvrage de Gebauer, aussi innocemment *Don Antonio* en parlant d'un Portugais, que *Don Ludewig*, *Don Emanuel*. Il en est encore à la période du *Don Montiano*. Ses graphies dénotent assez qu'il se documente médiatement : *Muley Molucco* [*Abd-el-Melik*, dit *El Moluco*], *Sebastianus Resendius* [*Sebastião de Resende*], *Arzilla* [*Arzila* ou *Azila*, l'ancienne *Colonia Julia Constantia Ziles*], *l'Arache* [*Larache*], *Alcassarquivir* [*Alcazarquivir*] — On pourrait se demander ici si Lessing a jamais essayé de lire le portugais. A en croire les témoignages ci-dessous, il l'aurait compris avec facilité. Lors de son passage à Hambourg, dont il a noté quelques incidents, sous la date 1768, comme on s'en souviendra, aux *Collectanea*, il déclare, à la suite de conversations sur ce thème chez Rahmeyer, que, (M., XV, 258) « die Aussprache des Portugiesischen hat nicht viel Schwierigkeiten; was vornehmlich dabey zu merken, ist das *ão*, welches ausgesprochen wird als *ong*. » Un tel jugement nous dispense d'insister sur la profondeur des connaissances linguistiques portugaises de Lessing. Il n'en écrira pas moins, au même endroit, à propos du « petit traité des Comètes » rédigé en portugais par un « certain Heinrich Ahlers », dont il sera question plus bas, qu'« après le rapide examen » qu'il a pu en faire, l'auteur devait être « un homme de bonnes connaissances astronomiques ». En outre, il dira d'un autre traité écrit en portugais contre le christianisme par un juif, qu'il « ne lui sembla pas mauvais ». (M. XV, 257.) Il affirmera, enfin, avoir lu « *im Originale* » le sauf-conduit octroyé en Portugal aux marchands allemands. Sa science de la littérature portugaise ne lui permettra pas, toutefois, de transcrire exactement le nom du célèbre prédicateur *Vieira*, dont il fait, comme on le verra, un *Vereida*.

question, et que, d'autre part, elles ne se présentent qu'en nombre fort restreint — et tel est bien le cas — dans nos deux « fragments » pour que nous soyons en droit de passer outre et d'examiner son second argument. Cet argument est celui que pouvait apporter un *Lessingforscher* aussi persuadé que l'est M. Muncker de l'authenticité de l'hispanisme de Lessing. Il apparaît à nos yeux comme engendré par l'hypnose lessingophile. M. Muncker, frappé du fait que les vocables espagnols transcrits avec leur traduction allemande en marge du manuscrit de l'« Eraclio » représentent des termes écolièrement élémentaires pour la plupart, en déduit (t. III, *Vorrede*, IX-X) que Lessing n'a pu s'astreindre à une telle notation qu'à la date où il était encore complètement novice en castillan. Nous croyons avoir suffisamment démontré dans la *Prem. Partie* que l'éditeur de « *Marañón* » était resté toute sa vie un « novice » en la matière et ne pouvons concéder au deuxième chef de preuve de l'éditeur de Lessing qu'une force de conviction égale au premier, c'est-à-dire chancelante.

Il a déjà été noté que Boxberger, premier éditeur des deux mystérieux brouillons, les avait assez inexactement baptisés : « *Eraclio und Argila* » et « *Fenix* ». C'est à la p. 683 du volume mentionné plus haut¹ qu'il a imprimé « *Eraclio und Argila* » avec cette mention éditoriale :

« Wir geben das folgende Bruchstück, und zwar zum ersten Male, gleichfalls aus den Breslauer Papieren. Die beigeschriebenen spanischen Worte und die in dem Fragment vorkommenden Oertlichkeiten lassen vermuten, dass es eine Uebersetzung aus dem Spanischen ist²; doch ist es uns nicht gelungen, das Original aufzufinden. Das Ganze steht auf einem Folioblatt, der Anfang fehlt. »

Jusqu'à la date où est imprimée cette étude, nul *Lessingforscher* germanique ne s'est soucié, non seulement d'utiliser, mais de prendre note de la trouvaille réalisée dès novembre 1890 — et imprimée à cette époque — par Paul Albrecht, lequel avait nettement identifié les *comedias* espagnoles dont nos deux « fragments dramatiques » ne sont que de mauvaises et partielles versions. L'infatigable ennemi de Lessing, a, en effet, à la page 18-19 de son *Prospect*, — qui fut mis dans le commerce³, — publié de courts extraits des deux *comedias* et placé en regard la traduction correspondante de Lessing. Il semble

1. Vierundzwanzig zum Theil noch ungedruckte dramatische Entwürfe und Pläne G. E. Lessings (Berlin, Hempel, 1876). C'est un tirage à part provenant de l'édition chez Hempel des *Oeuvres* de L. en 23 vol. (Berlin, 1868-1877).

2. M. Muncker ne fera que reproduire cette insinuation de Boxberger quand il écrira (III, *Vorrede*) : « Das Bruchstück Eraclio, vielleicht nur eine Uebersetzung aus dem Spanischen... »

3. Les *Lessings = Plagiate* — dont le *Prospect* s'intitule : *Less. = Plag. I. Bd. I. Hft. Erste Hälfte* [Bogen 10-14], *Prospect*, Lp.g. 1890 — devaient identifier en 10 vol. la totalité des plagiat disséminés dans l'œuvre de Lessing. Interrompus prématurément en 1891 par le suicide de l'auteur, un Hambourgeois qui était docteur en médecine

étrange que M. Erich Schmidt, qui, outre plusieurs modifications tacites dues à Albrecht dans la II^me éd. de son *Lessing*¹, a déjà à deux reprises amplement exploité les découvertes du chaotique labeur de cet infortuné « *Königl. Preussischer Professor* », en 1897 et en 1901²; qui annonçait, dès 1897, qu'il ne tenait pas « pour besogne oiseuse de passer en revue, après la fin tragique d'Albrecht, ses immenses collections manuscrites » (*art. cit. des Sitzungsberichte*, p. 469); qui, au n° 50 de la *Deutsche Literaturzeitung*, en 1890, mentionnait expressément le *Prospect*, mention répétée dans les *Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte* (II, 1891, IV 7: 27), où il déclare son intention « d'exploiter Albrecht, pour les drames, de manière plus détaillée », n'ait pas cru devoir, sinon dans une note à la seconde édition de son *Lessing*, du moins dans l'une des Revues spéciales dédiées à la recherche littéraire allemande, signaler — ne fût-ce que pour éclairer la religion de M. Muncker, et puisque la trouvaille d'Albrecht n'avait pas été honorée de l'attention de ces *Lessingforscher* par ailleurs, et l'*Appendice* en fait foi, si ingénieux en matière d'attributions hispaniques — la source, et, par suite, la nature des prétendus « fragments dramatiques ». Cette besogne eût été pour le professeur de littérature allemande de l'Université de Berlin au moins aussi aisée à mener à bonne fin que la construction de certains de ses discours — tel, pour nous borner au dernier en date, celui sur Fichte, prononcé le 27 janvier 1908 dans l'*Aula* de ladite Université à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Guillaume II et où des périodes comme celle-ci exigent des efforts cérébraux peu communs :

« *Diese Schicht also, hier durch das Wort, weithin durch den Druck, ohne jedes modische Unterhaltungsgeschwätz, das die zwölfte Rede zornig verpönt, über eine Reformation des deutschen Volkes, keineswegs nur oder zunächst gar nicht etwa bloss der Franzosen halber ganz unerwähnten Preussen, zu belehren und sie bei der nationalen Ehre durch Rückblick, Umblick und Ausblick zu packen, ist die Absicht...* » (*Cf. Fkft. Ztg.* 1908, n° 43, *Abendbl.*)

— d'autant plus que parmi les manuscrits d'Albrecht en sa possession se trouve le cahier où celui-ci a transcrit, avec indication du titre

et philologue, — il a même, en 1887, publié à Hmbg. des *Gedichte* — ils comptent 2494 p. in-8 comprenant 1277 « n° de plagiat », et coûtaient, chez l'auteur (qui était en même temps l'éditeur de ses Œuvres et se ruina à cette affolante entreprise) 28 M. 60 pf. La question des études hispaniques de Lessing ne pouvait, vu la partie de ses Œuvres traitée par Albrecht dans ce qui a paru des *Plagiate*, être discutée.

1. Publiée, rappelons-le, en 1899. L'une de ces corrections en apparence les plus futiles (II, 11) que M. E. Schmidt doit à P. Albrecht, est celle de cette absurde graphie *Dosolo* au lieu de *Dosalo* — résidence du prince de Guastalla — qu'employaient tous les biographes ou commentateurs de Lessing et que rectifiait ironiquement Albrecht dans le *Prospect*, p. 18, note au n° 21.

2. *Die Quellen der « Comischen Einfälle und Züge » Lessings* (dans *Sitzungsber. der kön. pr. Ak. der Wiss. zu B.*, XXI [1897], 462-479, 644-45); *Quellen und Parallelen zu Lessing* (dans *Euphorion*, VIII [1901], p. 610-625).

et des auteurs des *Comedias*, le texte espagnol intégral traduit par Lessing. De la sorte, M. Muncker n'eût pas commis, sur la remarque que le titre *Eraclio und Argila* n'était pas adéquat, la malencontreuse transformation de ce dernier en *Eraclio* tout court, puisque *Eraclio* n'est, dans la *comedia* espagnole, qu'un personnage tout à fait secondaire, et il n'eût pas, surtout, déparé son édition par de regrettables bévues que la publication du *Prospect* rend, au surplus, d'autant plus étranges.

La première des deux pièces espagnoles traduites par Lessing s'intitule : *No hay cosa buena por fuerza* et l'auteur en est inconnu. Elle est rare, en ce sens qu'elle n'existe qu'à l'état de *suelta* et n'est conservée qu'en très peu de bibliothèques¹. Elle n'a été analysée, jusqu'à présent, par aucun critique en aucune langue. Ce motif n'aurait pas suffi, d'ailleurs, à justifier l'exposé qui va en être donné, s'il ne nous avait paru opportun de montrer, de la sorte, quel aspect véritablement pittoresque du théâtre espagnol elle révélait à Lessing, et, puisqu'on ne trouve pas dans ses Œuvres la moindre allusion à cette production étrange, d'insister sur une conclusion qui s'impose, à savoir que seule l'ignorance du castillan l'a empêché de tirer un autre parti d'elle que celui qui consistait à bousiller quelques lignes d'une traduction inexacte.

No hay cosa buena por fuerza est une *comedia de ruido* en trois « journées ». A la *primera jornada*, nous sommes à « Canturia », capitale du royaume d'« Anglia ». Eraclio, vieillard, a un fils, Claudino, et une fille, Argila. Le premier est amoureux de Sofronisa, sœur de Trebacio, amoureux lui-même d'Argila. Mais le père a décidé de vouer ses deux enfants à l'état ecclésiastique. En l'absence de Trebacio, parti à « Baltridente » avec son valet Garrón pour y régler une affaire de testament, Eraclio conduit donc Argila dans un couvent et fait ordonner Claudino, non sans avoir eu au préalable avec eux une explication orageuse. Cependant Trebacio, de retour, apprend

1. Elle est citée p. 55 de *A Catalogue of spanish and portuguese books, etc.* par Vincent Salvá (London, 1826) comme étant de un *ingenio*. Tieck la possédait dans sa bibliothèque (*Catalogue, etc.*, [Berlin, 1849], p. 125, n° 42*) sous forme d'une *suelta* de Madrid, 1733. Elle est simplement désignée par son titre au t. I, p. 629, du *Catálogo de la Biblioteca de Sabá y Mallén* (Valencia, 1872), ainsi que par La Barrera, *Catálogo*, p. 568. M. A. Paz y Mélia ne la mentionne pas dans son *Cat. de la piezas de teatro, etc.* (Madrid, 1899.) L'exemplaire dont je me suis servi est celui qui, à la *Stadtbibliothek* de Hambourg, est contenu au t. IV de la *Sammlung spanischer Dramen* en 8 volumes à elle léguée par B. W. Rahmeyer et sur laquelle j'ai écrit une étude acceptée en 1906 par la rédaction du *Bulletin hispanique*, mais non encore publiée à cette date. C'est une *suelta* du XVIII^e siècle imprimée chez Antonio Sanz à Madrid et terminée par l'*Entremés de la Manta*, de Benavente. Ni Ticknor, ni Schack, ni Klein, ni Schæffer ne la mentionnent. Les amateurs d'hypothèses ingénieuses se demanderont peut-être si, vu sa rareté, d'une part, et sa présence, de l'autre, dans la collection d'un hispanophile que Lessing connaissait, il ne faudrait pas reculer jusqu'à la période hambourgeoise la date de ce fragment. Voilà qui, il est vrai, dérangerait les supputations de M. Muncker et son argument des graphics archaïsantes.

par sa sœur la catastrophe. Il prend sans hésiter le parti de se rendre au couvent, où, à travers le tour, il décide sans peine Argila à le suivre. L'enlèvement est fixé à la nuit prochaine et le premier acte se clôt, en effet, sur son heureuse réussite, tandis que Claudino, déguisé en galant, réalise de son côté, à l'insu de sa sœur, le rapt de la trop consentante Sofronisa.

Segunda Jornada. Pendant qu'Eraclio conte son désespoir à Roselio, Argila, Trebacio et l'inévitable Garrón ont atteint la plage. En attendant que survienne le navire qui doit les transporter en France, ils se mettent en quête d'eau potable, et, pour épargner à Argila la fatigue de cette recherche par un ardent soleil, laissent celle-ci jusqu'à leur retour sous les profondeurs ombreuses d'un bois. Ils ont, malheureusement, compté sans les corsaires barbaresques, qui infestent ces rivages. Le brigantin du Maure Roselán, lequel est simplement un renégat espagnol, atterrit soudain, et les écumeurs de mer, lancés en chasse, s'emparent sans coup férir du maître et de son valet. Déjà l'esquif, toutes voiles à la brise fraichissante du crépuscule, a disparu à l'horizon où décline Phébus vespéral, quand Argila, éveillée d'un long sommeil et marrie du retard de son amour, se sent arrachée momentanément à ses pensers inquiets par l'arrivée inattendue de deux voyageurs. Déguisés en pèlerins, les deux inconnus sont, on l'a deviné, Claudino et Sofronisa. De concert avec Argila, les fugitifs résolvent, espérant que le Ciel ne tardera pas à prendre en pitié leur infortune, de passer la nuit dans une anfractuosité des rocs de la côte. Mais à l'heure où se déroulaient ces événements tragiques, Eraclio, que le malheur n'a pas frappé de façon moins cruelle, souffrait lui aussi mille morts dans sa vieille demeure vide, et le voici, en effet, qui apparaît pour déclamer un long monologue désespéré, qu'interrompt cependant une étrange visite. L'ami qui l'aborde et dont les allures ne décèlent pas le caractère véritable, c'est Satan en personne qui, sous les traits de l'un des plus intimes camarades du vieillard, réussira sans efforts à le persuader que le meilleur remède à son déshonneur consiste à se pendre. Et nous voyons Eraclio se passer au col la corde que lui tend le Malin, puis ce dernier abandonner la scène chargé du cadavre. Un nouveau et non moins brusque changement à vue nous transporte à présent en Barbarie. Trebacio et Garrón fouissent mélancoliquement le sol du jardin de leur maître. Celui-ci ne tarde pas à intervenir pour tenter un suprême effort et obtenir de ses esclaves qu'ils renient leur foi. Roselán, cependant, n'a pas achevé ses objurgations que déjà l'on aperçoit, au fond d'une allée, trois nouveaux captifs qui arrivent, deux femmes et un homme, conduits par Mamí. Cette nouvelle prise fut aussi aisée que la première. La barque de pêcheur qui voguait vers la France n'a pu opposer la moindre résistance à l'assaut des pirates. Et c'est ainsi

que — merveilleuse et fatale conjoncture! — Argila et Trebacio, Sofronisa et Claudino se retrouvent, sans pour autant se reconnaître, unis dans une même misère, et que Garrón maudit la funeste étoile qui le condamne à supporter éternellement seul l'âpreté du servage. Pourquoi faut-il que la concorde qui régnait dans l'âme des captifs fasse place à une affreuse désunion? Argila et Claudino sont décidés à renier leur foi, Trebacio et Sofronisa s'y refusent opiniâtrément. Garrón a trouvé une solution moyenne, et c'est sur l'exposé qu'il en donne que se termine la *Jornada Segunda* :

Què hare? Cabar, esso no,
que si una vil mugercilla
rengar quiere, por verse
en alto lugar subida,
tambien yo lo pienso hacer
con apariencia fingida.
Assi engañarè à Mahoma,
y quando entre en su Mezquita
à adorar su zancarron,
y à hacer su zala maldita,
mi corazon dirà, no;
y sì, dirà mi boquita.

Tercera Jornada. Roselán annonce à Ardain (Claudino) et à Zelidora (Argila) qu'il a l'intention de les combler de ses plus hautes faveurs. Leur union étant résolue, il s'est offert à en payer les frais, et ses générosités n'auront pas de bornes. Cardenio (Trebacio) et Crispina (Sofronisa), cependant, se réfugient dans l'espoir des rémunérations de l'au delà et supportent sans chanceler leur destinée. Zulema (Garrón), qui, on vient de le lire, joue avec une dextérité de casuiste de la restriction mentale, converti sans l'être à l'Islam, égaie un temps le parterre de ses lazzi bachiques, pour céder la place à Ardain, qui, en une copieuse effusion lyrique, exalte sa félicité et finit par s'endormir sur un siège. Il se passe alors une chose effroyable. L'enfer s'ouvre, et, du fond de sa géhenne de flammes, Eraclio révèle à son fils la monstruosité commise en l'incestueuse union avec sa sœur. Claudino-Ardain, que l'effroi a secoué, déclame une seconde tirade, se rendort, et Argila-Zelidora, qui le cherchait, l'entend dans un cauchemar qui prononce son véritable nom. Aussitôt, la voici qui l'éveille et une explication a lieu entre le frère et la sœur, qui se sont reconnus, puis le débat est clos sur cet étrange dialogue :

Arg. Esto quiso nuestro padre;
què hemos de hacer?

Clau. Pues nos vemos en tal pielago metidos,
ir adelante con ello,
fortuna nos favorece,

seguir su rueda tenemos,
que si hacemos novedades,
podrà ser que la enojemos,
y todo resulte en daño.

Arg. Me amaràs? *Claud.* Con mas estremo,
que como sin conocerte
gocè de tus ojos bellos,
amor de hermana añadiendo
al que de muger te tengo.

Arg. Dame los brazos.

Claud. Y el alma, bella Tamàr,
que en mi has hecho
mil hechizos con tus ojos.

Arg. Olvidaràsme? *Claud.* No puedo,
antes amor ha encendido
nuevas llamas en mi pecho,
y has de gozarme, y gozarte
si baxamos al Infierno.

Arg. Què hemos de hacer
de Trebacio y Sofronisa?

Claud. En un fuego
pienso abrasar à los tres
por vengarme, y por no verlos.

Arg. Pues hazlos luego llamar...

Sofronisa et Trebacio se présentent. Claudino leur révèle leur identité, qu'ils ignoraient jusqu'alors, puis les fait jeter dans un baigne après de dures paroles. Survient Roselán, qui enjoint à Claudino d'appareiller pour donner la chasse à deux navires voguant, chargés de richesses, à destination de la France. Avant son départ, il l'invite, en compagnie de Zelidora, à sa table. Cependant Mamí et Dragud, que l'intrusion du renégat Ardain a privés de leur charge, avaient juré de se venger. L'expédient qu'ils ont imaginé est simple et efficace. Ils empoisonneront les eaux d'une fontaine où Claudino et Argila ont coutume de boire. Et le couple, à l'issue du festin chez Roselán, s'approche, en vérité, de l'onde traîtresse, échangeant en un dialogue gongoresque la mortelle angoisse de deux chairs jeunes brutalement énamourées :

Arg. Vindràs presto? *Cla.* Imitarè
el Aguila boladora
de Jupiter, Zelidora,
y mas que ella bolarè.

Arg. Mira que aquestos crystales
ya tu ausencia estàn llorando,
y este jardin, esperando
tu buelta por sus umbrales....

Claud. Estraño amor! *Arg.* Un bolcan
de fuego de amor se ha hecho
en lo oculto de mi pecho....

Pour apaiser ce feu qui les consume, ils emplissent donc à la source dont le murmure chante sous les figuiers et les aloès une coupe, qu'ils vident d'un trait. Mais le subtil venin qui infecte ce cristal perfide produit, foudroyant, son effet meurtrier :

Arg. Ay mi bien! el pecho se arde.

Claud. Yo me siento caluroso,
el beber mas es forzoso,
que hace destemplada tarde :
agua me dà, que me abraso. (*bebe.*)

Arg. Toma, y dame el vaso presto :
valgame el Cielo! Què es esto?
Què notable fuego tengo?

Parmi les cris de désespérance et de révolte, entre de vains appels à l'aide, les amants incestueux tombent et expirent. Dragud et Mami, accourus, rejettent la cause de cette mort sur les esclaves chrétiens chargés de cultiver le jardin, et Roselán, persuadé que tels sont les seuls auteurs de l'attentat, décide qu'il en sera fait promptement justice :

Oy pienso en terrible fuego,
por Alà Santo, abrasarlos :
bèn, Dragud, y mas prisiones
pon à esos perros ingratos,
que en ellos veràs castigo,
que al Africa ponga espanto;
y romperàs essa fuente,
que en ella no quede canto,
hasta el claro nacimiento
de sus crystalinos vasos.
Y tu, Mami, aquestos cuerpos
puedes guardar, entre tanto
que la Mezquita se adorna,
donde avemos de enterrarlos.

En conséquence, Dragud est mandé au bain pour y apprendre aux condamnés la fatale nouvelle. Ceux-ci la reçoivent avec calme, non sans protester de leur innocence. Pendant qu'ils poussent à la Vierge des supplications éplorées, une céleste lumière inonde soudain la prison. « Tous trois choient à terre; on aperçoit en haut Notre-Dame, en bas un Ange qui leur arrache les fers. » Le miracle de Saint Pierre se renouvelle. Sofronisa et Trebacio abandonnent donc leur geôle « comme conduits par une invisible main » et franchissent sans obstacle la porte grande ouverte juste à l'instant où arrivent Roselán, Dragud et Mamí. Les Maures, à voir le bain vide, ont compris le prodige et Mamí ne tarde pas à en constater un second, tout aussi inconcevable :

Quando en la Mezquita
del gran profeta Mahoma,

los cuerpos velando estaban
de Ardain, y Zelidora,
bino una tormenta estraña
de un viento, que las columnas,
y las piedras arrancaba;
lleno de miedo, y temor,
vi que con los cuerpos cargan,
llevandolos por los ayres,
sin verse quien los levaba....

Les merveilles, d'ailleurs, succèdent aux merveilles. Un brusque effet de machinerie nous ramène à « Canturia ». La Renommée qui y a transporté Trebacio sur ses ailes en proclame le retour au peuple, ainsi que celui de Sofronisa et de Garrón. Le drame allait finir en apothéose, — la mort de Enrique, souverain de l'Anglia, assurant le trône royal à Trebacio, — si derechef l'enfer ne s'ouvrait « et à l'entour du brasier et dans la fumée de la poix, il y aura Claudino en étudiant, et Argila en nonne, et, au milieu, Eraclio ». La Renommée annonce qu'elle publiera à travers le globe « *este caso jamás visto* », tandis que Garrón, qui ressent en *gracioso* les situations tragiques, confesse que

y yo de miedo, y temor,
por detras he despedido
un no sè què, que parece
que mucho me he humedecido¹,

accident qui ne l'empêche pas de requérir du nouveau roi comme récompense de ses services l'octroi d'une cave bien garnie,

que en los trabajos passados
mucha agua avemos bebido...

Puis l'auteur tire par la bouche de Trabacio la nécessaire moralité de son édifiante histoire :

... nadie à sus hijos
los fuerce à tomar estado,
porque no hagan lo mismo,

1. Grillparzer, qu'un lent labeur mit en possession de la scène espagnole, — à laquelle il fut redevable, outre d'inspirations directes (*Ottokar* et le fragment *Esther*), de l'art de l'exposition, et dont les remarques sur Lope et son théâtre, infiniment moins connues des hispanisants que les analyses de Schack, ont sur celles-ci l'immense avantage de toujours mettre en valeur et de discuter les passages scéniques des pièces qu'il analyse, — s'étonnait des « Spässe » du genre de celui-ci et dont il avait trouvé un exemple dans *Céfalo y Poeris* de Calderón et mentionnait, en honnête archiviste viennois, les « Wirkungen der Furcht auf die hintern Teile » représentées pantomimiquement sur la scène lors de *fiestas* royales et donnant « für die feine Lebensart dieses Hofes kein gutes Zeugnis » (*loc. cit.*, p. 205).

et renvoie chez elle l'assistance convaincue par cette déclaration qui, proférée par Garrón, ne pouvait que gagner en vraisemblance :

esta historia es verdadera
que en Canturia ha sucedido.

« Fenix. »

K. Lessing fut le premier qui imprima (*Theatr. Nachl.*, II, xxviii), avec une « Tonsine » — dont il ne put donner que le titre, — le « Fenix ». Il s'imaginait que l'un et l'autre fussent, s'ils eussent été menés à bien, devenus des « drames bourgeois ». Boxberger, cependant, était d'avis, *loc. cit.*, p. 686, que le « Fenix » n'était pas autre chose que « le fragment d'une traduction, et, en vérité, d'une traduction française ». Il s'appuyait, pour soutenir son hypothèse, sur une particularité du dialogue. Celle qu'il appelle *Nisa* ne prononce-t-elle pas, en effet, un « *Ich bin ganz töricht, es zu erfahren* », qui, raisonnait l'ancien professeur à Erfurth, ne pouvait provenir que d'un « *Je suis folle de l'apprendre?* » G. Ræthe — dont les élucubrations ont été prises au sérieux par H. Breymann, qui, en 1905, y renvoie sans un mot d'avertissement (*op. cit.*, I, 207), en aggravant cette étourderie de la graphie inédite : *Felix* — crut avoir découvert une piste nouvelle, quand, dans l'article précité de la *Vierteljahrschrift* (1889), il entreprit de démontrer que le « Fenix » n'était qu'une imitation du... *Principe Constante* de Calderón. M. Muncker, moins audacieux, s'est contenté d'opiner en faveur d'une source espagnole, tout en se gardant d'indiquer laquelle, ni même de préciser s'il était pour une traduction ou simplement une imitation. « Fenix aber, » écrit-il (III, *Vorrede*), « deutet auf ähnliche spanische Vorbilder oder stoffliche Quellen wie *Eraclio* und ist im Stil und Ton diesem Stücke so verwandt, dass man auf eine gleichzeitige Entstehung der beiden Fragmente schliessen müsste, auch wenn die erwähnten Eigentümlichkeiten der Handschrift, der Rechtschreibung und der Gebrauch derselben altertümlichen Wortformen diese Vermutung nicht noch bestätigten. » Nous savons déjà ce que vaut l'argument orthographique. L'autre, de la « parenté de style et de ton » des deux pièces, est tout à fait malheureux, car il n'existe nulle analogie de style ni parenté de ton entre la pièce de Leyba et celle de *l'ingenio* inconnu, auteur de *No hay cosa buena por fuerza*.

Le « *spanisches Vorbild* » mystérieusement évoqué par M. Muncker et clairement indiqué par Paul Albrecht n'est pas, il s'en faut, une pièce rare. Ticknor (trad. Julius II, 67, et *Nachtrag*, 128) lui consacre quelques mots; Schack dit d'elle qu'elle se distingue « durch reiche

Laune und grosse Kraft der Komik » (III, 403), et A. Schaeffer, qui l'analyse en trente lignes (II, 212), voit en elle une preuve que le talent de Leyba semble « hauptsächlich auf der komischen Seite gelegen zu haben ». La *Sammlung spanischer Dramen* de Rahmeyer à la *Stadtbibliothek* de Hambourg en possède au t. VI, où elle occupe le cinquième rang, une *suelta* du xviii^e siècle imprimée à Séville « en la Imprenta del Correo Viejo, frente del Buen Suceso ». Pour ne parler que des éditions qui se trouvent dans toutes les bibliothèques, — et sans nous arrêter à l'édition de Cologne, 1697, — on peut la lire soit au t. V du *Teatro español* d'Ochoa (Paris, Baudry, 1838, p. 128 *seq.*), soit dans la *B. A. E.*, 47, 337 *seq.*, où l'a réimprimée Mesonero. C'est la typique *comedia de figurón*, — et peut-être l'une des meilleures de tout le répertoire — dont le principal protagoniste ainsi que l'intrigue totale ne tendent, par une habile et constante gradation du comique, qu'à divertir les spectateurs, — cette fois sans aucune des ressources scabreuses auxquelles n'hésitent pas, de coutume, à recourir les dramaturges qui ont cultivé cette variété de la *comedia*¹. Elle faisait partie du répertoire de la *Tirana* (María del Rosario Fernández), la célèbre et aventureuse actrice du théâtre *del Príncipe* dans la seconde moitié du xviii^e siècle et l'infortunée rivale de Rita Luna². Ochoa (*loc. cit.*, p. 128) en a même signalé une scène qu'il estimait avoir pu inspirer un passage de l'*École des Maris* de Molière et que nul critique français n'a relevée. Mesonero (*loc. cit.*, p. xxvii) écrit qu'en elle « sobresale y campea tan desahogado el genio verdaderamente cómico de Leiva, brilla de tal manera su originalidad, el chiste y gracejo de su expresión, que habremos de confesar que este es uno de los ingenios *malogrados* por la moda de los dramas heróicos, etc. ». Les contes gracieux qu'elle renferme, spécialité, d'ailleurs, de l'auteur, n'en sont pas l'un des moindres attraits. De Leyba lui-même on ne savait rien jusqu'en 1899, sinon — et grâce à l'indication d'un titre de comédie consignée par le marquis de Valdeflores dans ses *Apuntes* — qu'il naquit à Málaga, dont il a célébré la reconquête par les Rois Catholiques dans la pièce *Nuestra Señora de la Victoria y Restauracion de Málaga*, et qu'il se trouvait en cette ville le 13 avril 1673, sur la foi du manuscrit autographe de sa médiocre *comedia* : *No hay contra un padre razon*, manuscrit qui faisait partie de la bibliothèque du duc d'Osuna, aujourd'hui incorporée à la *Biblioteca Nacional* de Madrid et cataloguée par Rocamora. Grâce aux éloges qu'en firent tour à tour García

1. On est un peu surpris de trouver dans le *Thomas Corneille* (Paris, 1892) de M. G. Reynier, p. 220, note I, que la *comedia de figurón* est la comédie « de caractère » tout court.

2. Sur cette rivalité, cf. quelques mots pp. 8 et 9 de Rita Luna. *Apuntes biográficos de la eminente actriz Malagueña* par D. N. Díaz de Escovar (Málaga, 1900, in-4 de 16 p.).

de la Huerta, Ochoa, Mesonero Romanos, Morras, Hartzenbusch, N. M. Serrano, Barcia, Revilla, Gil de Zárate et Guillén Robles, les œuvres de Leyba avaient reconquis, dans les milieux littéraires espagnols, une certaine popularité, mais sa personne continuait à être enveloppée de mystère. En 1899, l'avocat de Málaga Díaz de Escovar — dont la brochure in-4 de 120 p. parue en cette même ville en 1896 : *El Teatro en Málaga*, a fait connaître le nom aux hispanisants européens, à défaut d'autres œuvres littéraires et poétiques assez nombreuses — consigna dans un feuillet de l'*Eco de Málaga*, tiré à 20 exemplaires puis incorporé au *Cuaderno 7°* du recueil *Curiosidades Malagueñas, etc.* (12 cahiers in-4 formant un volume de 332 p.), sous le titre *D. Francisco de Leyba y Ramirez de Arellano, Eminente Autor Dramático Malagueño*, le résultat de ses recherches, d'ailleurs assez maigre, touchant cet auteur dramatique. L'on sait désormais, en conséquence, que Leyba, dont M. Díaz de Escovar cite une quinzaine de pièces avec de trop sommaires indications bibliographiques, naquit à Málaga le 14 juin 1630 d'une famille bourgeoise, — son père était *Contador de Hacienda*, — y reçut les Ordres Mineurs, fut probablement attaché à la paroisse de Santiago, et mourut dans sa ville natale le 18 février 1676. Il fut enterré au couvent de *Ntra. Sra. de las Mercedes*, sur la façade duquel a été apposée en 1893 une plaque commémorative. Ce dut être un personnage singulièrement modeste, car, malgré la coutume d'alors, son nom n'apparaît nulle part à côté de celui de littérateurs de l'époque et du lieu, ni à l'occasion de joutes littéraires, ni dans des *folletos*, ni aux premières pages des livres publiés par des écrivains de Málaga. M. Díaz de Escovar, qui a refondu en 1904 *El Socorro de los Mantos* (Madrid, 1904), m'a écrit récemment qu'il avait, depuis la publication du feuillet précité, découvert « un expediente solicitando una capellanía para ordenarse y un autógrafo de Leyba », mais qu'il ne savait rien de nouveau sur *Cuando no se aguarda*.

1767. Saavedra Fajardo.

(M. IX, 336.)

Au 36^e chapitre de la *Dramaturgie*, Lessing rapporte ce dire de Young à propos du soleil : « Young sagt von der Sonne, es wäre Sünde in den Heyden gewesen, sie nicht anzubeten. » Le passage se trouve dans *The last day (in three books)*¹, *Book I*, vers 53 *seq.* :

Mark how these radiant lamps inflame the pole,
Call forth the seasons, and the year control :

1. *The poetical Works of Edward Young, vol. II* (London, 1834.)

They shine thro' time, with an unalter'd ray :
 See this grand period rise, and that decay :
 So vast, this world's a grain; yet myriads grace,
 With golden pomp, the throng'd ethereal space;
 So bright, with such a wealth of glory stor'd,
 'Twere sin in heathens not to have ador'd.

Lessing était trop amoureux de détails d'érudition pour omettre, — s'il eût connu le contenu d'un ouvrage dont l'attribution à Diego de Saavedra Fajardo, pour être incertaine, n'en est pas moins courante, *La República Literaria* — de rapprocher le dire de Young de celui de l'auteur espagnol dont ces vers semblent s'être inspirés, et peut-être même de taire le poète des *Pensées Nocturnes* pour ne citer que le passage, plus ancien, du livre castillan. On lit, en effet, dans « *La República literaria de D. Diego Saavedra Faxardo, etc.* »¹, cette assertion, qui, rapprochée de celle de Young, ne permet guère de douter que ce dernier y ait puisé — soit directement, soit de façon médiate — le renchérissement :

« 'Twere sin in heathens not to have ador'd »

— : « *El Sol es tan hermoso entre las Criaturas, que pudo escusarse la idolatria de averle adorado por Dios, [y ay quiẽ sin tener ojos de Aguila, se ponga a averiguarle sus rayos, y dice que entre sus luces ay obscuridades, y manchas.]* »

1767. Essex.

(M. X, 33-78.)

Dans sa lettre du 5 janvier 1769 à J. A. Dieze (M. XVII, 281), Lessing déclare : « Von einer [Komödie] habe ich in dem 60^{sten} bis 69^{sten} Stücke meiner Dramaturgie einen weitläufigen Auszug geliefert; und ich möchte wohl wissen, ob Ihnen diese unter dem Namen des Verfassers vorgekommen. » Lessing a courte mémoire. Il suffisait de rouvrir Montiano-D'Hermilly (qu'il eût dû n'avoir pas

1. *Segunda impresion mejorada de muchos errores que corrian en la de Amberes* (En Palermo, 1700) [B. N., Z. 8788], p. 76. — Ce passage fait partie de ceux que Mayáns supprima en 1730 dans son édition de Valence de la *República* (pour des raisons que l'on pourra lire dans sa *Préface*, p. LXIII), éd. réimprimée en 1735 à Madrid. L'ouvrage avait été traduit en allemand, sous le titre : *Die Gelehrte Republik*, en 1748 (Leipzig), par Joh. Erh. Kapp, qui ajouta les passages supprimés par l'érudit valencien. De cette version allemande il y a une analyse dans le *Neuer Büchersaal* de Gottsched, VII, 55, où, l'année d'avant, VI, 283, avait été déjà analysée une autre traduction de Saavedra par ce même Kapp : *Die Thorheiten, etc.* On sait que les *Obras* de Diego de Saavedra Fajardo forment le t. XXV de la B. A. E.

oublié, l'ayant naguère pratiqué avec le zèle que nous savons) pour obtenir les renseignements que, plus d'une année après avoir analysé la *comedia* espagnole, il ignore encore. On lit, en effet, dans la *Dissertation* précédant la *Virginia* (I, 100) : « Pour convaincre, sans beaucoup d'effort, que l'on doit compter la nôtre [notre Nation] parmi celles qui aiment le plus les matières tragiques, maniées comme il convient, il ne faut que la vue du concours de monde aux Théâtres, quand on représente : *Les Aspics de Cléopâtre* : *Le Tétrarque de Jérusalem* : *Le Regne après la mort* : *Le Comte d'Essex* (*Los Aspidas de Cleopatra. El Thetrarca de Jerusalèn. Reynar despues de morir. El Conde Essex*) et d'autres pièces sans nombre qui sont dans le véritable genre de la Tragédie. Tout le monde court voir ces Pièces, sans en être empêché par la terreur et la pitié qu'excitent les tristes événements dont elles sont remplies ». » A cette indication, déjà assez claire par elle-même, D'Hermilly avait ajouté une note concernant les auteurs des quatre « tragédies » : « Les Auteurs de ces quatre (*sic*) Tragi-Comédies sont : de la première, Don François de Roxas ; de la seconde, Don Pedro Calderon ; de la troisième, Jean Velez ; et de la dernière, Philippe IV. Roi d'Espagne. » Enfin, à l'excellent et tout à fait méthodique *Index des auteurs* (II, 195), on pouvait, par surcroît, lire cette nouvelle indication du zélé traducteur français : « Philippe IV. Roi d'Espagne, est Auteur de la pièce intitulée : *El Conde de Essex, le Comte d'Essex*, qui est citée dans la *Dissertation* de Don Augustin de Montiano y Luyando. Quelques-uns attribuent cette Tragédie à d'autres ; mais les personnes les mieux instruites la donnent à ce Monarque. »

Mais la lettre de Lessing est, nous l'avons dit, de 1769. En 1767, il présentait sa pièce en ces termes aux lecteurs de la *Dramaturgie* :

« Aber einen spanischen Essex habe ich gelesen, der viel zu sonderbar ist, als dass ich nicht im Vorbeygehen etwas davon sagen sollte. — Es ist von einem ungenannten, und führet den Titel : *Für seine Gebietherinn sterben* [*Dar la vida por su Dama, el Conde de Sex; de un Ingenio de esta Corte*]. Ich finde ihn in einer Sammlung von Komödien, die Joseph Padrino zu Sevillien gedruckt hat, und in der er das vier und siebzigste Stück ist. Wenn er verfertigt worden, weiss ich nicht. »

Ce que Lessing appelle la « collection » de comédies de Joseph Padrino ne représente, en fait, selon la coutume éditoriale transpyrénaïque des *comedias* au xvii^e et surtout au xviii^e siècle, qu'une succession de *sueltas* reliées par un numéro d'ordre souvent arbitraire

1. *Discurso*, *ed. cit.*, p. 71 : « Para convencer, sin grave esfuerço, que se debe contar la nuestra [nacion] entre las que gustan de los asuntos tragicos, manejados segun conviene, no es necesaria otra prueba, que ver la concurrencia de los Theatros, quando se representan, *Los Aspidas de Cleopatra* : *el Thetrarca de Jerusalèn* : *Reynar despues de morir* : *El Conde Essex*; y otras que hay, sin numero, de la propia naturaleza. Todos corren, à ver estas Obras, sin que los retrayga el terror, y la lastima, à que los mueven los tristes acontecimientos, de que se componen. »

et ultérieurement réunies selon le caprice des collectionneurs ou le hasard des trouvailles. Si Lessing avait eu la moindre expérience bibliographique en la matière, il se serait dit que Joseph Padrino n'avait fait que réimprimer — la langue, d'ailleurs, en apportait, à défaut d'autres critères, le témoignage fort net — une *comedia* ancienne et n'aurait guère eu de peine (puisqu'il avait oublié l'indication de D'Hermilly), vu le peu de rareté de tels livres à Hambourg, à découvrir le recueil du XVIII^e siècle où était nommé le véritable auteur du *Conde*.

Avant, cependant, de nous occuper de la pièce elle-même, voyons comment Lessing a été amené à en parler. Il vient de traiter longuement des *Essex* de Thomas Corneille et de John Banks. Nous avons dit plus haut combien il était probable que Lessing, qui avoue n'avoir lu aucun des autres *Essex* anglais qu'il cite (59. *Stück*), n'en a eu connaissance que par le *Companion to the Play House* (1764). Or, l'auteur de cette compilation fait justement suivre sa notice sur *The Unhappy Favourite, or The Earl of Essex*, de Banks, de cette remarque :

« Two French writers, viz. Mons. Calprenade (*sic*) and T. Corneille, and one Italian Author¹, have written dramatic pieces on the same story, which is perhaps as well adapted to the theatre as any incident in the English History². »

Cette indication ne pouvait-elle éveiller la curiosité de Lessing, et qui sait si, en recherchant cet *Essex* italien dans quelque bibliothèque hambourgeoise, cet incomparable fureteur n'est pas, de la sorte, tombé sur celui de Coello³. D'autres conjectures se présentent, d'ailleurs, à l'esprit, telle celle, nullement si invraisemblable, qui consisterait à admettre qu'un ami hambourgeois, *v. gr.* ce B. W. Rahmeyer dont la collection de *comedias* est à la *Stadtbibliothek* de sa ville natale — et il n'est pas certain qu'elle y soit complète, puisqu'il ne légua que le tiers de ses livres à cet établissement³ — contient précisément un *Conde de Sex* dans une *suelta* du XVIII^e siècle, lui signala la pièce espagnole. En admettant, d'autre part, que lui-même ait possédé — don de l'un de ces marchands hanséatiques revenus enrichis de

1. Je n'ai trouvé, dans la *Drammaturgia di Lione Allacci accresciuta e continuata fino all'anno MDCCLV* (Venezia, 1755, in-4, la 1^{re} éd. est de Rome, 1666, in-12), outre la mention d'une version italienne de la pièce de T. Corneille, qu'une énigmatique : *La Regina statista d'Inghilterra, Commedia (in prosa) — in Bologna, per Giovanni Recaldini, 1668, in-12 — di Nicolò Biancolelli* (p. 663). Mazzuchelli (*Gli scrittori d'Italia, etc., vol. II, parte II* [Brescia, 1760] p. 1192) semble avoir copié cette notice, en datant la pièce 1688 au lieu de 1668. Peut-être est-ce là cet *Essex* italien auquel faisait allusion Erskine Baker?

2. Éd. de 1782, II, 394.

3. Des 188 *sueltas* contenues dans les 8 tomes, arbitrairement composés, de cette *Sammlung spanischer Dramen* — l'*Essex* est au t. IV, n° 286, — il ne s'en trouve qu'une sortant de l'officine de Joseph Padrino. Elle est au t. VIII, n° 88 : *Auto al nacimiento del hijo de Dios. Los Angeles encontrados. De D. Antonio de Castilla, natural de Ubeda*

Cádiz qu'il mentionne dans cette même lettre à Dieze — la *suelta* qu'il analyse, sera-t-il par trop téméraire d'insinuer que peut-être, si, au lieu du titre : *Dar la vida por su Dama*, **El Conde de Sex**, l'exemplaire de Padrino eût reproduit l'en-tête de l'édition du *Mejor de los mejores libros* (Alcalá, 1651, Madrid, 1653), comme le font d'autres *suellas* : *Comedia famosa : la Tragedia mas lastimosa de amor*, qui déclare moins clairement le sujet du drame, nous n'eussions jamais eu la bonne fortune d'entendre Lessing se prononcer sur la *Comedia* espagnole ? Nous avons si peu confiance en son hispanisme, nous l'avons surpris tant de fois en flagrant délit d'information médiante que cette insinuation nous sera sans doute pardonnée. Il n'a, dans son ignorance, d'ailleurs pas fait le moindre effort pour établir l'état civil de la pièce qu'il allait « révéler » à l'Allemagne. En 1638, époque où La Calprenède donnait à la scène parisienne sa meilleure tragédie : *Le Comte Dessex*, imprimée l'année suivante à Paris (*Bibl. Nat.* : Yf 477), le docteur Francisco Torivio Ximenez éditait à Barcelone la *Parte treynta una de las meiores comedias, que hasta oy han salido*, où se trouvait, p. 113 seq. : *la gran comedia del Conde de Sex*, sans nom d'auteur¹. Le comte d'Essex n'était pas un inconnu pour les Espagnols. C'était, en effet, à sa « voluntad y sabiduría »² qu'ils étaient redevables d'un beau sonnet de Cervantes à l'adresse du duc de Medina, sans doute, mais aussi de la destruction de Cádiz en juillet 1596. D'après La Barrera³ (mais ne s'est-il pas trompé ici encore ?) le nom de Coello figurerait déjà comme nom d'auteur du *Conde* dans un recueil de *Comedias de varios* imprimé à Lisbonne et qu'il suppose reproduire le texte de l'édition de Barcelone. Puisque, cependant, en 1636, Fabio Franchi ne vante, dans les *Essequie poetiche alla morte di Lope de Vega*, de Coello, que *El celoso Estremeño*, il faudrait que la *comedia* du *Conde de Sex* eût été composée fort peu après cette époque, car il semble invraisemblable d'admettre que Franchi l'eût tue, si elle avait déjà été produite

1. J'ai utilisé l'exemplaire du *British Museum* : 11725 d 8. Mesonero avait eu raison d'écrire que la pièce était anonyme (*B. A. E.* 45, XXVI) et il est incompréhensible que La Barrera soutienne le contraire (*Cat.* 95 et 685). Münch-Bellinghausen (*Fr. Halm*) a donné une description excellente de la *Parte XXXI* dans son classique article au t. III des *Denkschriften der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften* : « *Ueber die älteren Sammlungen span. Dramen* » (Wien, 1842), p. 123. Cet érudit a démontré — et c'est un point sur lequel il existe souvent quelque imprécision dans l'esprit des hispanophiles — que les *Comedias* de Lope, dont le 24^e volume parut vraisemblablement en 1631 à Saragosse, avaient été continuées par les *Comedias de diferentes autores*, dont le 1^{er} tome porte de la sorte le chiffre 25 et le dernier le chiffre 44, et dont la *Parte XXXI* ci-dessus forme un volume, collection qu'il ne faut pas confondre avec celle, postérieure, en 48 volumes (1652-1704), des *Comedias nuevas escogidas*. Cf. sur celles-ci la nouvelle et minutieuse description de M. A. L. Stiefel, commencée au t. XXXI (1907) de la *Ztschft. für rom. Phil.*, p. 488 seq.

2. Cervantes, *La Española Inglesa*, p. 116 de l'édition de Brockhaus des *Novelas Ejemplares* (Leipzig, 1883.) On sait que le point de départ de cette nouvelle est le sac de Cádiz par Essex et l'amiral Howard.

3. *Op. cit.*, p. 708.

à la date où il écrivit son *Raguaglio di Parnasso*¹. En tout cas, le *mejor de los mejores libros que han salido de comedias nuevas* — recueil digne de son titre tant par l'excellence des productions qu'il contient que par la beauté de son exécution typographique — imprimé en 1651 à Alcalá chez María Fernández et réédité chez Quiñones à Madrid en 1653², cite expressément à la *tabla de los ingenios que escribieron este tomo de comedias* le nom de « D. Antonio Coello » comme celui de l'auteur de la pièce, imprimée p. 377 *seq.* — Les rééditions postérieures, cependant, manifestent un arbitraire extrême dans l'attribution de cette *comedia*, imputée tantôt à « un ingenio de esta Corte » ou simplement « un ingenio », tantôt à D. Luis Coello³, ou à Juan de Matos Fragoso⁴, ou à Philippe IV⁵, ou à Calderón⁶.

1. Réimpr. au t. XXI des *Obras sueltas* de l'édition de Lope de Vega par Sancha.

2. Le *British Museum* — dont on n'ignore pas la richesse en anciens textes de *Comedia* (collection Chorley) — possède les deux éditions du *Mejor de los mejores libros*. Elles ne diffèrent l'une de l'autre qu'en ce que la seconde n'a plus l'avertissement : *Tomas Alfay al lector*.

3. *A Cat. of sp. a. port. b. etc.* de V. Salvá, p. 51. Le *Brit. Mus.* possède, sous le nom de D. Luis Coello, une *suelta* de Madrid (Sanz), 1783, et une autre, sans date. (11728 c 9; 1342, e 7.) La *Bibl. Nat.* — Cf. *Catal. XXX, 442* — ne semble posséder que cette *suelta* de Madrid, 1783, mais la chose est loin d'être certaine.

4. Dans l'édition de Bruxelles, 1704, des *Comedias Escogidas, etc.* décrite par Münch, p. 151, et dont la *Stadtbibliothek* de Hambourg conserve un exemplaire. Dans la *Dramaturgie* ou *Observations critiques etc.*, traduction partielle de l'ouvrage de Lessing par Fr. Cacault publiée à Paris en 1785 par Junker, le *Conde de Sex* est attribué à « Don Juan Matos Fregoso » sur la foi de ce Recueil de Bruxelles. M. L. Crouslé n'a pas cru devoir mieux faire que de renvoyer à ce passage — qui se trouve 1^{re} Partie, p. 97, note a. — p. 284 de l'ouvrage précité : « L'auteur de cette tragédie est Don Juan Matos Fregoso. Voir la traduction de la *Dramaturgie* par Cacault. » — J'imagine que l'attribution du *Conde* à Matos Fragoso provient d'une confusion avec une de ses *comedias* : *Los Indicios sin culpa*, dont le titre semblerait indiquer qu'il s'agit de l'aventure du *Conde*, mais dont la matière, essentiellement espagnole, en est complètement différente. Cette *comedia* est au *British Museum* : 11728, l. 6.

5. Il n'existe pas de texte de la *comedia* où elle soit directement attribuée à Philippe IV, mais c'est ainsi que certains comprenaient « de un ingenio de esta Corte » ! Je n'ai d'ailleurs trouvé aucune insinuation en ce sens qui soit antérieure à celle de Luzán, *Poética, libr. III, cap. I*; mais il suffit de lire les paroles de Luzán pour voir qu'il n'y a là rien de sérieux. L'attribution à Ph. IV impliquait de curieuses *distinguo*. Napoli Signorelli (*Storia critica, etc.*, IV, Napoli, 1789, p. 203 *seq.*) dit que le roi pourrait n'avoir donné que le plan. Au contraire, Ochoa (*Tesoro*, V, Paris 1838, p. 98 *seq.*) attribue sans hésitation au souverain : *la tragedia más lastimosa, el Conde de Sex*, tandis que *Dar la vida por su dama* ne serait de lui que sur un dire de Jovelanos! Laube (Cf. sur son système dramatique la récente thèse de F. Brosswitz : *H. Laube als Dramatiker*, Breslau, 1906), auteur d'un *Graf Essex* représenté en 1856 — le thème a été repris en 1860 par K. Werder dans *Politik und Liebe* — croit encore que le *Conde* est de Philippe IV (*Dramatische Werke*, 2. Aufl., Leipzig, Weber, 1867, t. VIII, *Einleitung*). Il copie vraisemblablement H. Grässe, *Hndb. der allg. Literaturgesch.*, III, *Abtheilung I*, p. 150. Il aurait dû au moins lire Schack (*Nachträge*, 1854, p. 102-103), qui a trouvé un manuscrit, daté 11 août 1661 (Mesonero, *B. A. E.* 45, XXVI), où la pièce est attribuée à Coello. — Signalons ici une excellente traduction allemande du *Conde*, fort peu connue : *der Graf von Essex. Romantisches Schauspiel aus dem Spanischen* (Göttingen, 1822. in-8). La préface est signée Heinrich Sequanus, pseud. de H. H. L. Spitta [*Brit. Mus.* 11725 f.]

6. *Suelta* au t. V d'une collection de *Sueltas* de Calderón en 5 volumes possédée par la *Stadtbibliothek* de Hambourg et comptant 98 pièces. Cf. aussi A. L. Stiefel : *Ztschft. für roman. Philologie*, XV (1891), p. 225.

Lessing n'éprouve, en présence de la *suelta* de Joseph Padrino, aucune hésitation, ne ressent aucuns scrupules critiques, et en réimprime orgueilleusement des passages, convaincu qu'il s'agit d'une édition originale. Son moderne éditeur, auquel le secours de M. A. Farinelli était, comme il l'avoue dans cette curieuse *Vorrede* du t. X, assuré, a, en voulant procéder avec plus de discernement, mis au jour de façon inéquivoque la dangereuse illusion qu'il nourrit, en bon *Lessingforscher*, touchant la science hispanique du commentateur de la *comedia* de Coello. Les maigres renseignements bibliographiques sur le *Conde* qu'il trouvait dans l'édition « critique » de celui-ci par M^{me} Carolina Michaëlis dans une préface véritablement trop succincte ne suffisaient pas à l'orienter sur la pièce. Il s'adressa à la *Stadtbibliothek* de Hambourg, — on sait qu'en Allemagne l'échange de livres entre bibliothèques et le prêt de livres à domicile par les bibliothèques constituent, avec l'*Auskunftsbureau der deutschen Bibliotheken* qui renseigne les travailleurs sur l'existence, en telle ou telle bibliothèque, d'un ouvrage cherché, et l'accession aux Revues de l'année dans toutes les bibliothèques, l'un des instruments de travail les plus précieux, en même temps que l'une des causes de l'indiscutable supériorité de l'érudition allemande moyenne sur l'érudition française de même exposant² — qui mit à sa disposition la *suelta* du IV^e volume de la collection Rahmeyer. Cette *suelta* ne portant pas le nom de Padrino, M. Muncker en conclut, avec une hésitation comique, qu'elle ne

1. La réimpression du *Conde* par M^{me} Michaëlis est au t. XXVII de la *Colección de autores españoles* publiée de 1860 à 1887 en 48 vol. par la librairie F. A. Brockhaus à Leipzig. Il est étonnant qu'une romaniste aussi érudite ait accepté — car nous ne pouvons croire, encore qu'elle ne le dise pas, que telle ne soit pas sa source — l'opinion tout à fait inexacte d'Ochoa (*Tesoro*, V, 99) sur le titre de la pièce : « Esta composición es una prueba del ningun respeto que tenian nuestros antiguos poetas á las distinciones de géneros establecidos por los preceptistas. El autor le da el nombre de *comedia*, y su título es la *Tragedia mas lastimosa*. » Si Ochoa s'était reporté à la *Tabla de los ingenios* du *Mejor de los mejores libros*, il y eût vu que la pièce était appelée : la *tragedia más lastimosa de amor*, ce qui n'est nullement la même chose que la *tragedia más lastimosa* tout court. Il semble que M^{me} Michaëlis doive aussi à Ochoa sa graphic *Roberto d'Evreux* qui est historiquement pour le moins trop archaïque et rappelle le *Herzog von Alanzon* que Lessing a accepté de la *suelta*. Cf. l'article, aujourd'hui valable encore, *Devereux* par v. Stramberg dans l'*Allg. Encycl.*, 23. Thl. (1832), p. 307-320.

2. Tant que n'aura pas été opérée chez nous une *fondamentale* réforme dans le fonctionnement et l'approvisionnement de nos bibliothèques, les travaux d'érudition scientifiques ne seront possibles qu'à quelques rares privilégiés de la fortune qui peuvent acheter les livres qu'il leur faut ou à ces mandarins pour lesquels la rigueur de règlements surannés n'est pas appliquée. Au nom de quelques compagnons de souffrance, nous élevons ici de nouveau — nous l'avons déjà fait à plusieurs reprises dans un quotidien de Paris : cf. à ce propos *Centralbl. für Bibliothekswesen*, 1908, p. 142 ; Cf. aussi : *A la Bibl. Nat.*, dans *Le Censeur* du 29 févr. 1908, p. 285-286 ; une inadéquate défense, où n'est discutée que la question du *Catalogue*, a paru anonyme dans la *Revue des Bibliothèques*, 1907, p. 293-304 — une protestation ardente contre les habitudes de la Bibliothèque Nationale, qui, seule institution où l'on puisse en France travailler avec quelque chance de succès, reste la négation d'une époque

semblait pas (*sic*) avoir été celle directement (*sic*) utilisée par Lessing, mais qu'elle se rapportait « zweifellos mit dem von Lessing benützten Drucke auf eine gemeinsame Textesgrundlage ». Nous ne suivrons pas l'éditeur de Lessing dans ses distinctions entre ce qu'il appelle — dévoilant par là sa totale ignorance des habitudes des imprimeurs espagnols à l'époque où il n'existait pas légalement d'Espagne, mais « des Espagnes » — « rechtmässiger Abdruck » et « widerrechtlicher Nachdruck » de *comedias*. Que ne se documentait-il pas, avant d'écrire ces pauvretés, dans une source aussi banale que Ludwig Lemcke, dont les remarques sur « *die alten Sammlungen spanischer Schauspiele* » (*Hndb.* III, 753 *seq.*) lui eussent, répétons-le, épargné des considérations futiles sur les modifications orthographiques apportées, selon lui, par Lessing à un texte que ce dernier n'a fait, sauf quelques coquilles, que reproduire à la lettre. Mais les *Lessingforscher* qui proclament le plus haut le dogme de l'hispanophilie lessingienne sont précisément ceux qui, dès qu'il s'agit de traiter de littérature espagnole, commettent les plus lourdes bévues. M. Erich Schmidt, qui connaît vaguement un Coëlle (*sic*), n'en est pas moins, dans la deuxième édition de son *Lessing*, persuadé que l'auteur du *Conde de Sex* est « ein unbekannter Spanier » (I, 623) et quand nous crûmes devoir, à propos de l'exemplaire du Jöcher, nous adresser à M. Muncker en lui faisant, en même temps, part de notre travail, il nous répondit :

« Ich glaube, dass, abgesehen von den grossen Uebersetzungen (Huarte, Graf Essex, etwa (*sic*) auch « Marañon » (*sic*)), besonders die Dramenfragmente [c.-à-d. « *Eraclio* » et « *Fenix* »!] und die Recensionen Ihre Arbeit lohnen werden. Die Datirung der Dramenentwürfe im 3. Bd. meiner Ausgabe habe ich ja hie und da auf die geringe Kenntniss des Spanischen stützen müssen, die sie aufwiesen, im Gegensatz zu der stellenweise ganz falschen Datirung bei Hempel. Das Exemplar, das Lessing für den « *Conde de Sex* » verwendete, haben Sie ja in Hamburg¹. »

Ces déclarations dénotaient une telle inconscience de la nature de cette étude, une telle foi en la réalité des connaissances espagnoles de Lessing et en l'impossibilité qu'il pût venir à l'esprit d'un homme de ferme bon sens de ne pas les prendre au sérieux, qu'il nous est arrivé à plus d'une reprise, au cours de nos recherches, de répéter

où la science est censée avoir remplacé la religion, et devrait, dans ce temple central, être au moins aussi bien gérée que la scène de l'Opéra. Il est honteux pour notre dignité nationale que les plaintes, qui se multiplient, continuent à n'être pas entendues et que les yeux de quelques-uns, sous prétexte peut-être d'un démocratism mal compris, se ferment à l'évidence.

1. L'inexactitude apparente de cette assertion se justifie par la conviction exprimée par M. Muncker dans la préface du t. III que l'édition de Padrino ou la *suelta* de Rahmeyer ne doivent être qu'une réimpression l'une de l'autre.

— après Lessing^{?)} — l'exclamation désespérée de Don Antonio dans *La traición bien acertada*, de Lope :

*no es posible que esté cuerdo,
pues que no me he vuelto loco....*

Si l'insouciance de Lessing touchant la bibliographie du *Conde* est *a priori* caractéristique, elle le devient davantage quand on songe qu'il possédait un de ces *Essex* à grand spectacle que jouaient les troupes errantes, et l'on s'étonne que lui qui croyait que les *Haupt- und Staatsaktionen* n'étaient que des *rifacimenti* de *comedias* espagnoles ne se soit pas demandé quelque part dans ses Œuvres si l'*Essex* castillan n'avait pas, de façon médiate, — sur la manière dont les *comedias* pénétraient sur les scènes allemandes, les notes de A. Dessoff dans la *Ztschft. für vglchde. Litgsch. N. F. IV : Ueber spanische, italienische und französische Dramen in den Spielverzeichnissen deutscher Wandertuppen*, puis, en 1901, dans les *Studien zur vergl. Litgsch.*, fournissent quelques renseignements, — influencé cette littérature dramatique nationale à laquelle il vouait un si patriotique intérêt, source de plus d'une injustice de sa part. Au IV^e volume de sa *Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz im Jahre 1781, etc.*, paru en 1784 à Berlin et Stettin, Fr. Nicolai nous apprend, p. 566, dans une note à la p. 565, que :

« Mein sel. Freund Lessing besass, aus dem Nachlass der berühmten Neuberinn, eine Anzahl dieser Ludovicischen Stücke. Es waren darinn nach damaliger Art, zum Extemporiren, nur die Folge und der Inhalt der Auftritte angezeigt, und nur wenige Hauptscenen waren ganz geschrieben... Ich erinnere mich besonders noch des *Grafen von Essex*, des *Kromwell*, und des Königs Ottokar von Böhmen. »

Ce Ludovici, dont Lessing possédait un *Essex*, était un Poméranien qui mourut à Hambourg et dont les productions populaires jouirent, spécialement vers 1720, d'un succès extrême. M. A. Schneider a relevé, d'autre part, *op. cit.*, p. 305, que dès 1688 on représentait en Allemagne une pièce à grand spectacle : *Die ermordete Unschuld oder Graf Essex* et qu'en 1722 on donnait encore cette fable truculente. En admettant, ce qui n'est pas improbable, qu'il s'agisse ici d'une matière scénique importée d'Italie, — C. Heine a consigné dans la *Vierteljahrschrift für Litgsch.*, I (1888), p. 323 *seq.*, qu'en 1716 certain C. L. Hoffmann rédigeait, sur l'œuvre d'un italien nommé Creognini (?), un scénario intitulé : *Die ermordete Unschuld oder die Enthauptung des Grafen von Essecs* — ne se rattachait-elle pas, de la sorte, à la vieille *comedia* de Coello^{?)} Et Lessing, qui plongeait dans l'ambiance encore vivante et palpitante des *Haupt- und Staatsaktionen*,

avait là une matière à des investigations précieuses, si son intérêt pour la littérature espagnole eût été tel qu'on voudrait nous le faire croire.

Du moins, si le Zoile théâtral de Hambourg a négligé de rien dire à ses lecteurs sur les dehors de l'*Essex* espagnol, la profondeur et la finesse de l'analyse qu'il en donne compensent-elles, augurera-t-on, cette regrettable omission? A lire M. Menéndez y Pelayo, on serait excusé de le croire. Le critique espagnol trouve (*Id. Est.* III^e [Madrid, 1886], p. 135 *seq.*) l'analyse du *Conde* par Lessing « étendue et pénétrante », et, même, est d'avis que « si Lessing no hubiera escrito la *Dramaturgia*, quizá la *Crítica romántica*, representada por los Schlegel, no hubiera fijado nunca sus miradas en el teatro español ». On aurait le droit de demander à M. Menéndez y Pelayo s'il parle en son nom propre quand il formule ce jugement, si analogue à celui de Ticknor (*éd. de 1863*, II, 339, *note*), ou s'il n'est que l'écho impersonnel de ces erreurs propagées par la légèreté d'écrivains qui devraient à l'estime dont ils jouissent de ne rien affirmer qu'après un contrôle strict. Quiconque est familier avec la littérature allemande du XVIII^e siècle — non pas, certes, celle seulement qu'incarnent, dans les manuels, quelques grands noms, mais la littérature, si inconnue et cependant si instructive, de la polyhistoire — sait que bien avant que Lessing dédiât au drame de Coello les plates élucubrations que nous allons qualifier, se préparait en Allemagne le grand élan de curiosité — et d'incompréhension fondamentale des romantiques à l'endroit des productions scéniques d'Espagne, et que si « les Schlegel » — M. M. y P. a voulu dire spécialement A. W. Schlegel — ont écrit quelques bonnes pages, d'ailleurs assez courtes, sur le théâtre espagnol, ils n'ont fait, en cela, que reprendre la tâche inaugurée par Dieze. Mais l'on est stupéfait, en vérité, quand on constate que les références de M. M. y P., qui écrit en 1886, sur Lessing sont la thèse de doctorat, qui est de 1863, de M. L. Crouslé et le médiocre livre d'Ad. Stahr, dont la documentation est prise dans Danzel-Guhrauer, œuvre tendancieuse de vulgarisation populaire remontant à 1858 et à laquelle M. L. Crouslé renvoyait, d'ailleurs, dès la première page de son travail. Il est incontestable qu'un juge capable de lire dans le texte le *Conde de Sex*, quelque peu familier avec le genre littéraire qu'est la *Comedia* espagnole, et connaissant le passage de la *Dramaturgie*, ne laissera pas de s'étonner de la pauvreté de ce dernier. Hâtons-nous de noter que ce juge s'est rencontré, et, détail qui a sa valeur, en Allemagne même. L'auteur de cette gigantesque entreprise, restée inachevée et d'ailleurs bizarrement écrite, la *Geschichte des Dramas*, Julius Leopold Klein, — qui traite, du t. VIII au t. XI, du théâtre espagnol (*Das span. Drama* [Lpzg., 1871-1875]), — a eu la bonne foi de signaler, X³, p. 732, l'indigence philosophique foncière du jugement de Lessing sur l'*Essex* castillan, en donnant à cette consta-

tation la forme d'un regret, le regret que le « vif désir » de voir Lessing apprécier l'œuvre du point de vue moral fût resté « inas-souvi ». Lessing a clos, en effet, son analyse par la plus banale des réflexions. « So schliesst, » dit-il, « dieses Stück, bey welchem ich meine Leser vielleicht zu lange aufgehalten habe. Vielleicht auch nicht. » Cependant, un peu plus haut, il avait jeté en passant, avec la même inattention que s'il se fût agi de ponctuer une bouffonnerie de Cosmo, cette réflexion : « Essex liebt die Blanca, aber er ist ehrgeizig genug, noch der Liebhaber der Königin seyn zu wollen. » En ces simples mots gisait la matière du plus fécond développement sur la signification morale de cette *comedia*. Car si l'*Essex* espagnol est — et il l'est — autre chose encore qu'une succession de dialogues sonores et vains, si, malgré les ornements boursoufflés d'une rhétorique exubérante, il ne cessa pas, durant plus d'un siècle et demi, d'être représenté à Madrid, — nous avons déjà reproduit le jugement de Montiano en 1750; en 1789, Napoli-Signorelli déclarait, dans la seconde édition (la première, en un volume in-8, Naples, 1777, n'était, comme on sait, qu'une ébauche) de sa *Storia critica de' teatri antichi e moderni*, que « da un secolo e mezzo quasi ogni anno si rappresenta in Madrid » — c'est qu'il recèle, sous sa défroque cultiste, cette parcelle d'humanité en laquelle communique une salle de spectacle, c'est qu'il fournit un enseignement universellement applicable et facile à dégager, qui est qu'il ne faut pas qu'un homme croie pouvoir commettre impunément cette monstruosité morale consistant à aimer deux femmes à la fois. Encore que Coello n'ait pas — et ce reproche nous paraît mérité même si l'on tient compte des conditions de la scène espagnole sous Philippe IV — illustré comme il eût convenu cette leçon si souvent violée par la faiblesse commune, encore qu'il n'en ait pas tiré tous les effets dramatiques qu'elle comportait, préférant donner carrière à sa Muse maniérée et secouer les grelots gongoresques, elle découle naturellement de la représentation et peut être dégagée par l'intelligence la plus fruste, et c'est pour ce motif, croyons-nous, que La Barrera a

1. IV, 204. M. Farinelli a prétendu, dans sa thèse de doctorat (*loc. cit.*, p. 315), que l'érudit Napolitain avait écrit son analyse du *Conde de Sex* par réaction contre les louanges « excessives » que lui avait prodiguées Lessing. Cette bévue de M. F. n'a d'égale que la seconde, déjà citée, touchant Signorelli et postérieure en date à celle-ci. Signorelli, qui appartenait à ces Italiens du XVIII^e siècle qui connaissaient les choses d'Espagne et s'intéressaient à la littérature castillane, ignore à peu près l'œuvre de Lessing et n'en parle, en tout cas, que par oui-dire (*cf. Storia*, V, 243-246; l'édition de 1813 en 10 vol. ne contredit pas notre assertion). Il nous apprend très clairement pourquoi il va s'arrêter à traiter du *Conde* (IV, 204) : 1^o *in grazia del coronato inventare*, 2^o *per la comedia stessa*, dont il a dit p. 203 qu'elle ne cédait « a veruna nè per l'irregolarità, nè per le stranezze dello stile, benchè i caratteri vi sieno dipinti con forza », 3^o parce qu'il a vu jouer lui-même — raison déterminante — la pièce, et constaté, à ce propos, que les acteurs espagnols tombaient toujours dans ces vices de débit que Montiano relevait très finement dans le *Discorso* qui précède l'*Ataulpho*.

qualifié la pièce de « sentida y excelente producción » : jugement auquel nous nous rangeons sans réserve¹.

Lessing n'a pas eu pour la forme même du *Conde de Sex* plus de zèle que pour sa bibliographie et sa signification intrinsèque. On a peine à admettre qu'il eût, s'il en avait soupçonné l'existence, omis de signaler l'épidémie cultéraniste et les traces si palpables qu'en contenait la pièce soi-disant découverte par lui. En vain chercherait-on, dans son analyse, la plus fugitive remarque en ce sens². Mais une telle remarque prouverait que Lessing avait su situer la *comedia* de Coello dans l'époque approximative qui la vit naître et nous savons assez qu'il n'avait pas le moindre soupçon de la date de sa naissance. On va voir, au surplus, qu'il n'a pas hésité un instant à assimiler toute la *Comedia* d'Espagne à cette pièce contaminée. Car s'il méconnaît l'idiosyncrasie du *Conde de Sex*, il a méconnu plus pleinement celle du genre littéraire total dont celui-ci n'était qu'une variété abâtardie. Parvenu au terme de son analyse, il a tenté d'exprimer, dans un jugement d'ensemble sur la scène d'Espagne, la quintessence de sa science hispanique.

« Die echten spanischen Stücke, » écrit-il, « sind vollkommen nach der Art dieses Essex. In allen einerley Fehler, und einerley Schönheiten; mehr oder weniger, das versteht sich. Die Fehler springen in die Augen: aber nach den Schönheiten dürfte man nicht fragen. »

Qu'est-à-dire? Les « véritables » pièces espagnoles? Mais y en a-t-il donc de fausses? Si Lessing eût soupçonné l'existence des *refundiciones* du XVIII^e siècle, où un Trigueros excellait à moderniser Lope, l'on admettrait, à la rigueur, ce distinguo. Son aveu, qu'il ignore les « nouveaux poètes tragiques » de la nation, nous dispense d'examiner si ses connaissances de la littérature dramatique espagnole contemporaine s'étaient enrichies depuis l'âge où il plagiait si lourdement D'Hermilly, et il est trop évident qu'il n'en sait pas davantage maintenant qu'au début de sa carrière. Alors, voudrait-il, par hasard, nous faire admettre qu'entre la *comedia* cultiste de Coello — poète qui a eu, d'ailleurs, deux manières fort dissemblables : cf. Schæffer, *Gesch.* II, 88-89 — et les fables polymorphes, ondoyantes et diverses, aussi merveilleusement variées que la Nature, d'un Lope, les vigoureuses intrigues d'un Tirso, les histoires moralisantes d'un Alarcón, les grandiloquentes apologues de l'espagnolisme traditionnel d'un Calderón, les

1. *Nueva biografía de Lope de Vega*, dans *Obras de Lope*. I (Madrid, 1890), p. 394, note 1. — L. Lemcke (*Jahrbuch für rom. u. engl. Liter.* 11 [1870], p. 334) y a reconnu « zahlreiche bemerkenswerte Schönheiten ». M^{me} Michaelis (*éd. cit.*, p. 167) confessait qu'elle abondait en beautés de diction. Il a plu, cependant, à M. A. Farinelli de la déclarer « médiocre », irrévocablement. (*Grillparzer und Lope de Vega*, p. 6.)

2. Il a noté qu'à un moment les interlocuteurs échangeaient « sehr spitzfindige Dinge » (*M. X*, 34). Mais quel philistin n'eût formulé semblable constatation?

dextres adaptations d'un Moreto, sans rival dans la comédie légère, la grâce dialogante d'un Rojas Zorrilla, la versification spirituelle d'un Solís — car il nous semble qu'en ces noms se résume la « véritable » *Comedia* — il n'existe aucune nuance, et que « toutes leurs œuvres contiennent les mêmes défauts et les mêmes beautés; plus ou moins, s'entend. Les défauts sautent aux yeux, mais les beautés ne sont pas moins évidentes » ?

Que M. B. A. Wagner ait trouvé « treffend » de telles banalités, nous ne nous en étonnerons pas à l'extrême. Que sait-il, de science directe, de la *Comedia*, et ne s'est-il pas documenté dans Schack, dans Ticknor-Julius, peut-être dans Klein ? Ne serait-il pas incapable, comme maints de ses collègues, de risquer une excursion d'études personnelle dans un domaine littéraire pour la compréhension duquel il lui manque la condition *sine qua non* : la possession du castillan, qui ne s'acquiert pas en parcourant les lettres de la méthode Toussaint-Langenscheidt, mais ne saurait être que le fruit d'un long et patient labeur, si paradoxale que sera jugée notre assertion. Pour lui, cette « frappante » appréciation de la *Comedia* est « ohne Zweifel... vorzugsweise das Ergebnis selbständigen Forschens » (*pr. cit.*, p. 12). Sous la plume du seul Allemand qui se soit, de propos délibéré, appliqué à approfondir l'hispanisme de Lessing, le « vorzugsweise » sonne d'or. D'autant plus que, cette nécessaire satisfaction à l'orgueil national concédée, le professeur du gymnase berlinois a éprouvé comme un soupçon de remords.

« Gleichwohl, » a-t-il atténué aussitôt, « liess Lessing auch fremde, namentlich französische Werke nicht unbeachtet, wenn sie seinem Zwecke dienten. Eine Durchforschung der französischen litterarischen Zeitschriften des vorigen Jahrhunderts würde gewiss noch manche Resultate ergeben. »

Cette atténuation partait, nous voulons le reconnaître, d'un bon naturel, mais quelle bizarre logique que celle, parfois, du « peuple des penseurs » ! Lessing qui a, en huit misérables lignes, apprécié, pour n'en plus jamais parler, le théâtre espagnol, formule « par excellence » le verdict de ses propres enquêtes, consigne le résultat de sa personnelle recherche, et, cependant, reproduit très probablement l'opinion de périodiques français, de ces gazettes littéraires qu'il pratique si assidûment ! Merveilleuse complexité, incroyable raffinement, en face des indigentes assertions de la *Dramaturgie*, et que le respect d'un critique est une belle chose ! Il nous semble, à nous, que le dilemme : *Ou Lessing parla en son nom propre, exprimant l'élémentaire verdict de son hispanisme, ou il ne fit que répéter, sous une forme dénuée d'originalité, des pensées empruntées à autrui*, devait être posé. L'auteur de *Zu L.^s sp. Stud.* n'a pas posé ce nécessaire dilemme, mais il a fait mieux. Sans aller jusqu'à commencer lui-même le dépouillement des périodiques d'érudition littéraire — si souvent, d'ailleurs, lamentablement tenue et aqcuse — de notre xviii^e siècle, il nous a signalé la

source probable où, selon lui, le jugement de Lessing sur les beautés de la *Comedia* — puisqu'il s'est tu sur ses défauts — s'est alimenté.

« Eine ganz eigne Fabel; » — avait dit le dramaturge hambourgeois — « eine sehr sinnreiche Verwicklung; sehr viele, und sonderbare, und immer neue Theaterstreiche; die ausgespartesten Situationen; meistens sehr wohl angelegte und bis ans Ende erhaltene Charaktere; nicht selten viel Würde und Stärke im Ausdrücke. »

Voilà, insinue M. B. A. Wagner sans nulle malice, qui sent furieusement, en sa précision serrée, le connaisseur, et qui ne rappelle guère Lessing. Et il se demande si celui-ci ne serait pas le porte-parole de l'auteur de ce *Théâtre Espagnol* qu'attaquait Montiano, que nommait D'Hermilly, et dont l'exemplaire de la *Königliche Bibliothek* berlinoise, que j'ai eu en mains, réunit en un volume in-12 à belle reliure de cuir aux armes royales prussiennes les deux brochures originelles de Duperron contenant dix traductions partielles, reliées par des analyses, de *comedias* de Lope, précédées d'une introduction de dix pages¹, où il y a, selon M. B. A. Wagner, des remarques « recht verständig » et exemptes « von vorurteilvollem Dünkel », ce qui, à ses yeux, explique vraisemblablement le plagiat de Lessing. Voici le passage de Duperron :

« Toutes ces oppositions de génie, ces différences prodigieuses de notre scène et du Théâtre des Espagnols ne doivent pas nous faire imaginer que leurs pièces n'ont aucun mérite. On y trouve beaucoup d'invention, des sentimens nobles et pleins de délicatesse, des caractères marqués avec force et soutenus avec dignité, des situations heureuses, des surprises bien ména-

1. *Extraits de plusieurs pièces du Théâtre Espagnol; avec des réflexions et la traduction des endroits les plus remarquables. Par M. Du Perron de Castera* (Paris, 1738). L'énumération des dix pièces est dans *Le Théâtre Espagnol* (Paris, 1900, p. 36) de MM. Morel-Fatio et Rouanet, qui ont oublié de mentionner D'Hermilly. En 1735, Du Perron, ou mieux Duperron, qui savait le portugais, — ignoré par La Harpe, — avait donné en 3 vol. in-8 une cocasse traduction des *Lusiades*, dont Voltaire (éd. Moland, t. VIII, p. 335) a eu raison de se moquer, si les louanges dont il comble La Harpe pour la sienne — faite avec D'Hermilly et parue à Paris en 1776 en 2 vol. in-8 — ne sont rien moins que désintéressées: cf. à ce propos Da Silva (V, 270) et Aranha (XIV, [Lisb., 1886], 201 seq.). Sur Duperron, dont les polémiques avec l'abbé Desfontaines ne sont sans doute pas ignorées de ceux qui pratiquent nos périodiques littéraires du XVIII^e siècle — voir p. ex. dans *Le Pour et Contre*, VI (1735), p. 82-96, l'amusante critique de la version de Camoens et *id.*, 1737, nombre CLII, p. 113, une annonce du *Th. Esp.* — et qui était résident de France à Varsovie (+ 1752), il y a une notice dans Jöcher-Rotermund (V, 1936), où on le définit : « Dichter und Physiker ». Il n'existe sur lui en français que la médiocre et en partie inexacte notice de N. Lemoyne (Desessarts) dans ses *Siècles littéraires de la France, etc.*, publiés à Paris de 1800 à 1803 en 7 vol. in-8, et où ont puisé les collaborateurs des *Biogr. Michaud* et *Didot*. — Notons que M. A. Sauer considère comme démontré que c'est à Duperron que Lessing a emprunté sa définition de la *Comedia*. « Wagner, » écrit-il (*Vierteljahrschr. für Litgesch.*, I (1888), p. 24), « hat nachgewiesen, wie nahe sich Lessing... an die Einleitung zum Théâtre Espagnol von Perron (sic) de Castera anlehnte. » Par contre, le Dr. R. Beer applique le jugement de Lessing, qu'il tient pour original, sur la *Comedia*... au théâtre de Calderón (*op. cit.*, II, 84).

gées [cf. *l'ausgespart* de Lessing¹], un grand fonds de Comique, un feu d'intérêt qui ne laisse point languir le spectateur. — Voilà les beautés que nous offrent presque toutes les Comédies de Lopés de Vega, de Don Guillen, de Don Pedro Calderon et d'autres poètes illustres qui font honneur à l'Espagne... Ainsi la connaissance du Théâtre Espagnol n'est point indifférente pour les Belles-Lettres, on peut en tirer d'excellens sujets qui auront pour nous les graces de la nouveauté. Il ne faut qu'adopter² l'invention, simplifier les matieres, élaguer les avantures, presser les mouvemens et relever le Comique... »

N'y en a-t-il pas là assez, déjà, pour édifier le jugement de la *Dramaturgie*? Si, cependant, M. B. A. Wagner avait songé à renforcer ce passage d'un autre, pris à une source que Lessing connaissait également fort bien, sa démonstration n'en aurait été que plus probante. Cette source, c'est l'abbé Goujet. Ce polygraphe résume, en effet, au t. VIII de cette minutieuse histoire des écrivains et de la littérature de son pays jusqu'à la fin du XVII^e siècle qu'est la *Bibl. françoise* (Paris, 1740 et suiv., 18 vol. in-12), en ces termes les idées de Lesage dans son *Theatre Espagnol*, dont il va être parlé :

« C'est que les Espagnols... sont nos maîtres à imaginer et à bien conduire une intrigue de théâtre³. Ils savent... exposer leur sujet avec un art infini et dans le jour le plus avantageux. Ils joignent à cela des incidens si agréables et si surprenans, et ils le font avec tant de variété, qu'ils paroissent aussi inépuisables sur cette matière que nos François le sont sur la diversité des caractères ridicules. Leurs pièces sont remplies de contretems ingénieux, de contrariétés dans les desseins des acteurs, et de mille jeux de théâtre qui réveillent l'attention des spectateurs. Leurs intrigues ont presque toujours du merveilleux : mais M. le Sage prétend que ce merveilleux ne tombe pas dans le fabuleux et le romanesque, qu'il est toujours ramené au vraisemblable par les règles de l'art⁴. Il convient cependant que l'imagination des

1. Ce vocable, qui est l'équivalent de *aufgespart*, est un terme technique qui s'emploie encore aujourd'hui en allemand dans la peinture à l'aquarelle.

2. Lire *adapter*.

3. Lesage, dans la *Préface*, débutait par des considérations sur le théâtre français qui, bien qu'à l'apogée, restait, dit-il, d'une « sécheresse d'intrigue étonnante ». — Je noterai dès maintenant que, pour l'exposé qui va suivre, je ne suis en rien redevable à un cours de M. J. Texte, pris par « B. » dans la *Revue des Cours et Conférences*, 1896, n° 13, p. 605-614 : *L'Espagne et la critique française au XVIII^e siècle*, pure compilation de sources médiales françaises. Cet hispanisme à la Brunetière, qui ne repose pas sur l'étude directe et patiente des sources, s'il devenait à la mode en France dans certaine partie de l'Université, serait fatal. J'en ai signalé il y a cinq ans les dangers dans une longue analyse de *La Comedia espagnole, etc.*, de M. E. Martinenche, adressée au *Bulletin hispanique*, mais qui, pour diverses raisons, a dû rester jusqu'à présent en ms. C'est grâce à l'existence de cet hispanisme de pacotille que M. R. Rosières pouvait écrire, dans un article sur *La Litt. anglaise en France de 1780 à 1800* (*Revue bleue*, 19 août 1882, puis *Rech. sur la poésie contemp.* [Paris, 1896], p. 47) : « L'Espagne n'a rien à nous apprendre, car, depuis deux cents ans, nous nous sommes tenus tant bien que mal au courant de sa littérature. »

4. Lesage ajoutait qu'il produit « un admirable effet sur la scène ».

Espagnols prend souvent l'essor au delà des justes bornes de la vraisemblance et de la raison; mais il lui paroît qu'en laissant ce qu'ils ont d'outré, on pourroit les imiter en ce qu'ils ont de brillant et d'ingénieux. »

Que l'on compare à la fin de ce jugement la restriction dont Lessing fait suivre l'énumération des « qualités » de la *Comedia*, et l'on ne refusera pas d'admettre que l'un et l'autre, en leur généralité exempte d'indications concrètes, se ressemblent singulièrement :

« Das sind allerdings Schönheiten : ich sage nicht, dass sie die höchsten sind; ich leugne nicht, dass sie zum Theil bis in das Romanenhafte, Abentheuerliche, Unnatürliche, können getrieben werden, dass sie bey den Spaniern von dieser Uebertreibung selten frey sind ¹. »

A défaut de Goujet, ou, si l'on veut, de Lesage, Duperron ne disait-il pas (*op. cit.*, I, 2-4) :

« Cette regle prescrite par le bon goût et par la raison a paru gênante aux Espagnols, ils se sont ouvert un champ beaucoup plus libre, souvent une seule de leurs pièces contient toute la vie d'un homme. Au premier Acte la scene est quelquefois en France, au second dans l'Italie, et au troisième sur les Côtes d'Afrique. Cela ne peut manquer de former un spectacle assez monstrueux en comparaison du nôtre... La négligence des trois Unités n'est pas le seul point où les Espagnols s'éloignent de notre goût; nous aimons les Pièces de Caractere, ils les méprisent; nous préferons les sujets simples et peu chargés d'incidens aux sujets embrouillés; c'est tout le contraire à Madrid, notre simplicité n'y feroit pas fortune, on y veut des intrigues mêlées d'aventures surprenantes, et qui forment une espece de labyrinthe d'où le Spectateur ne se dégage qu'à force d'attention. »

N'était-il pas, à l'aide de pareilles données, tout à fait aisé pour un littérateur connaissant son métier comme Lessing de s'attribuer une

1. Nous avons eu à plusieurs reprises déjà l'occasion de renvoyer à Dieze. Si l'on veut comparer la façon dont un critique ignorant sa matière — comme ce fut le cas de Lessing — a caractérisé la *Comedia* et celle qui émane d'un hispanisant professionnel, son contemporain, qu'on lise ce passage de Dieze : « Kein Theater in Europa ist so interessant, als das spanische. Es ist ganz original in Ansehung der Schönheiten und Fehler. Es übertrifft an Reichthum, an dramatischen Stücken die Bühnen aller übrigen Völker. Ricoboni sagt nicht ohne Grund [dans les *Réfl. hist. et crit.*, etc., p. 51 de l'édition d'Amst. 1740], dass die Spanier allein mehr Schauspiele haben, als die Franzosen und Italiener zusammengenommen, und er könnte noch ein paar Völker, ohne ins Uebertriebene zu fallen, dazusetzen. Wenn die Italiener und Franzosen den Spaniern ihre theatralischen bekannten und unbekanntenen Diebstähle ersetzen sollten, würden sie sehr viel verlieren. In Ansehung der Erfindung wüsste ich ihnen keine andere Nation an die Seite zu setzen, hierinnen besteht eines ihrer grössten Verdienste. Dass es ihren dramatischen Dichtern oft an Regelmässigkeit fehlt, dass sie zuweilen ins Uebertriebene fallen, sind Fehler, die nicht zu leugnen sind, man muss nur nicht glauben, dass dieser Vorwurf alle ihre Dichter trifft... » (*Gesch.*, p. 298, note à la p. 296.) Dieze n'a fait ici qu'effleurer la matière. Il eût dit toute sa pensée dans le grand ouvrage qu'il annonçait sur l'art et les auteurs dramatiques espagnols, qui n'a pas paru — cf. à ce propos le regret de Herder en 1796, éd. Suphan. t. XVIII

science d'emprunt et d'écrire les banalités peu compromettantes que l'on a lues? Car la généralité et, en ce sens, l'imprécision du jugement sur la *Comedia* que renferme la *Dramaturgie* permettait précisément cette latitude de transcription qui, dissimulant le plagiat, rendrait difficile, non pas l'identification *ad verbum*, mais la simple recherche des sources, si l'ignorance du castillan du côté de l'auteur n'était pas avérée.

Un travail comme le nôtre manquerait à l'une, et à la plus indispensable, des exigences scientifiques qui le conditionnent si, dans un chapitre où il importe surtout — nous ne dirons pas de détruire — d'ébranler une légende aussi solidement accréditée que dépourvue de bases documentaires, nous ne nous efforcions de démontrer que ce n'est que par suite et de l'ignorance de certains *Lessingforscher* et de la complicité inqualifiable de quelques autres qu'a pris corps dans les milieux d'érudition le mythe du Lessing « précurseur de A. W. von Schlegel » ouvrant d'un geste auguste à l'Allemagne, avide de savoir, la source enchantée, jusqu'alors fermée de sept sceaux, de la littérature dramatique espagnole classique. Avant d'entreprendre cet essai de démonstration, et duquel nous croyons que résultera avec assez d'évidence le fait que, fort avant que Lessing émit son jugement sur la *Comedia*, cette dernière avait été, non seulement découverte, mais appréciée sous ses aspects rudimentaires dans notre littérature — nous prenons ce vocable au sens le plus général — d'abord, puis, en partie par l'intermédiaire de la France, dans celle même de son pays, il est une vérité sur laquelle nous ne saurions, de nouveau, trop insister. C'est celle de la nature de l'information de Lessing, médiata dans presque toutes les matières qu'il a traitées. Véritable *Bücherwurm*, toujours en quête de « bouquins rares », sans cesse à l'affût d'une trouvaille moins encore inédite que lointaine, il appartient à cette catégorie de savants dont l'âme semble pétrie de caractères d'imprimerie, et qui, pour employer les termes mêmes dont il s'est servi, en un moment de lassitude et de détente, en cette même *Dramaturgie* où il a cependant donné le meilleur de sa pensée littéraire, ne sentant pas en eux ce jaillissement vif, lequel, de sa propre force, s'élance vers les hauteurs, déborde en copieux jets, en ondes pures et fraîches, ont sans cesse

(Berlin, 1883), p. 137 — bien que le premier volume, « der die ältesten Dichter aus dem *Cancionero general* nebst einigen andern enthält » (Préf. du *Velázquez*, 1768), ait été certainement rédigé en ms. Mais ce simple raccourci n'est-il pas, déjà, assez probant? Il est singulier que ceux qui exaltent le jugement de Lessing sur la *Comedia* oublient toujours de rappeler qu'il avait, au 46. *Stück* de la *Dramaturgie*, qualifié de « sauvages » les intrigues des pièces espagnoles, et que cette appréciation ne s'explique que parce qu'il ne les connaissait qu'à travers les *Haupt- und Staatsaktionen*, qu'il imaginait en être des traductions. M. L. Croulé, qui trouva l'intrigue du *Conde de Sez* « ce qu'on peut imaginer de plus bizarre », était d'avis (*op. cit.*, p. 321) que Lessing n'avait analysé cette *comedia* que par haine de notre tragédie classique : opinion franchement insoutenable.

besoin de « pompes » et de « tubes aspirateurs » pour élaborer la matière livresque :

« Ich würde so arm, so kalt, so kurzsichtig seyn, wenn ich nicht einiger-massen gelernt hätte, fremde Schätze bescheiden zu borgen, an fremdem Feuer mich zu wärmen, und durch die Gläser der Kunst mein Auge zu stärken... ich muss meine ganze Belesenheit so gegenwärtig haben. »

(M. X, 209 seq.) Nous demandons que l'on veuille prendre, en matière hispanique, et dans le sens que l'on sait, au sérieux cet aveu spontané et d'autant plus précieux.

Depuis que M^{me} D'Aulnoy avait donné, dans la fameuse *Relation*, sa classique description de l'« opéra » espagnol, le goût pour la *Comedia*, qui, bien que partagé par la majorité des beaux esprits de l'époque de Louis XIV, n'a pas, — en dehors des emprunts variés allant du plagiat direct d'un Scarron à l'originale adaptation d'un Molière et dont le Catalogue commence à être dressé de façon méthodique, — suscité de témoignages critiques qui méritent d'être relevés, semblait s'être orienté en France vers une étude plus loyale des chefs-d'œuvre scéniques de *tras los montes*, dans le sens de simples traductions de ces derniers, devenus plus difficilement accessibles que naguère soit pour des raisons de langue, — le castillan étant de moins en moins cultivé à mesure que baissait la prépondérance politique de la monarchie espagnole, — soit pour des raisons purement bibliographiques. Si le passage de Saint-Évremond sur la *Comedia* reste dans la tonalité d'un bavardage de salon, c'est que le mondain spirituel à qui nous sommes redevables de la Conversation du père Canaye et du maréchal d'Hocquincourt, plonge par toutes les fibres de son être

1. *Œuvres*, édition d'Amsterdam, 1726, III, 260-267 : *Sur nos Comedies, excepté celles de Moliere, où l'on trouve le vrai esprit de la Comedie : et sur la Comedie espagnole*. Comme, dans la galanterie des Espagnols, il reste « je ne sais quel goût d'Afrique étranger des autres nations et trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la justesse des règles » ; comme « une vieille impression de Chevalerie errante, commune à toute l'Espagne, tourne les esprits des Cavaliers aux aventures bizarres » ; comme « les Filles, de leur côté, goûtent cet air-là dès leur enfance dans les livres de Chevalerie, et dans la conversation fabuleuse des femmes qui sont auprès d'elles » : ainsi, « les deux sexes remplissent leur esprit des mêmes idées », car on « ne vit que pour aimer » en Espagne, spécialement « dans l'inutilité de Madrid, où rien ne donne du mouvement que le seul amour ». En conséquence, la *Comedia* n'est que « la représentation » des « Aventures » des Espagnols et est « aussi peu régulière que ces Aventures ». Il y a, dans le *Discours préliminaire du Résumé de l'hist. litt. du Portugal, etc.*, par l'ex-administrateur de la bibliothèque S^{te}-Geneviève, J. Ferd. Denis († 1890), paru à Paris en 1826, p. V-VI, d'excellentes réflexions sur les causes de cette incompréhension des littératures étrangères en France jusque fort avant dans le XVIII^e siècle : « Telle était notre manière de voir, que nous soumettions aux formes françaises les divers auteurs dont on transmettait les œuvres dans notre langue, et il faut avouer que les autres nations aidaient puissamment à développer notre dédaigneuse préférence : comme elles adoptaient nos idées et nos systèmes, qu'elles suivaient l'impulsion que nous donnions, elles cessaient d'être originales, et nous étions toujours supérieurs, parce que c'était nous que l'on imitait... »

dans la tradition de notre XVII^e siècle, dont « l'honnête homme » ne pouvait apprécier un genre littéraire exotique qu'à travers les lunettes de son éducation pseudo-classique, excellent à déformer l'aspect des formes de pensée et d'expression étrangères. Le premier document véritablement caractéristique du mouvement nouveau est un volume in-12 publié à Paris à l'aube même du XVIII^e siècle, en 1700, « chez Jean Moreau, rue Galande, et aussi chez Jacques Christophe Remy, » contrefait la même année et dans le même format à La Haye. L'auteur de cette œuvre qui, comme l'a remarqué à propos l'abbé Goujet (*op. cit.*, VIII, 165), portait un « titre trop pompeux pour deux seules pièces », était intitulée : *Le Théâtre espagnol, ou les Meilleures Comédies des plus fameux Auteurs Espagnols, Traduites en François*, n'était autre qu'un avocat né à Sarzau, près Vannes, et dont les loisirs rendaient la plume alerte, Alain René Lesage, vivant à Paris. Il y donnait la traduction de *La Traicion busca el castigo* du poète de cour et disciple de Calderón Francisco de Rojas Zorrilla, sous le titre : *Le Traître puni*, et de *Guardar y Guardarse* de Lope, devenu : *Dom Félix de Mendocce*. Dans son *Lesage* (Paris, 1893, p. 291), M. E. Lintilhac traitait la préface du *Théâtre Espagnol* de « curieux manifeste » et en demandait l'exhumation : désir excellent, que l'analyse suivante satisfera peut-être. Après quelques considérations, roulant, comme nous l'avons dit, sur le Théâtre français, parvenu « pour la pureté des mœurs, à un point de perfection inconnue aux autres nations », mais d'une « sécheresse d'intrigue étonnante », Lesage s'étendait, dans les termes reproduits par l'abbé Goujet et transcrits plus haut, sur les mérites de la scène castillane, en regrettant que les Français n'aient point assez recherché ces beautés dans les pièces qu'ils n'ont pas copiées des Espagnols. C'est pourquoi l'auteur s'était proposé, « dans le dessein d'encourager » les poètes dramatiques « à s'attacher plus qu'ils ne le font à l'intrigue de leurs Poèmes », cette entreprise de didactique théâtrale, consistant, non certes à traduire à la lettre les textes originaux, — figures outrées, galimatias de termes pompeux, mouvements rodomonts : tout cela n'était-il pas trop opposé aux exigences de notre société polie ? — mais à en exposer avant tout l'intrigue, son but n'étant pas de faire œuvre philologique¹. « Comme les Espagnols n'observent ny l'unité de lieu, ny la règle des 24 heures, j'ay gardé un milieu entre les libertés de leur Théâtre et la Sévérité du nôtre. » C'est sur le *Traître puni* que Dancourt édifia sa *Trahison punie*, en

1. C'est en ce sens que peuvent s'entendre les louanges que M. E. Lintilhac donne aux traductions de Lesage, qu'il analyse rapidement (Cf. p. 36 sur *Dom César Ursin*). M. Fitzmaurice-Kelly (*trad. cit.*, pp. 341 et 271) n'a pas une idée exacte de ces traductions, auxquelles il confère un caractère d'indépendance de leurs modèles qu'elles ne possèdent en aucune sorte. Que signifie une phrase comme celle-ci : « Sa dernière conquête importante [de Lope] fut Le Sage, don le *Don (sic) Félix de Mendocce* est tiré de *Guardar y guardarse* » ?

vers, qui fut jouée au Théâtre-Français et peut se lire au tome VII de son *Théâtre* (2^e édit., Paris, 1711, in-12). Quant à *Dom Félix de Mendoce*, il ne fut jamais représenté. Le *Journal des Savans* (édit. d'Amsterdam, 1700, xxviii, p. 195-196) concluait son annonce du *Théâtre Espagnol* par la promesse que « si ces deux pièces sont favorablement reçues, il [le traducteur] en fera incessamment imprimer d'autres dans le même dessein et du même gout. » Ce ne fut que fort longtemps après, en 1739, que Lesage se décida à ajouter, à la réimpression des deux premières dans son *Recueil de pièces mises au Théâtre*, deux comédies espagnoles nouvelles, cette fois encore plutôt adaptées que traduites en français : *Le Point d'honneur* (*No hay amigo para amigo*, aussi appelé : *Las cañas se vuelven lanzas*, de Rojas), et *Dom César Ursin* (*Peor está que estaba*, de Calderón)¹. La première, que l'auteur a, pour la porter en 1725 à la Comédie-Italienne, réduite à trois actes, et, par conséquent, sensiblement remaniée, avait été donnée deux fois au Théâtre-Français en février 1702, sous sa forme primitive, en cinq actes ; la seconde avait été représentée à Paris le 15 mars 1707.

Par un contre-coup littéraire fréquent, à cette époque de poly-histoire, en Allemagne, le *Théâtre Espagnol* de 1700, analysé sommairement par le ministre protestant de Nyons réfugié en Hollande, Jacques Bernard, dans ses *Nouvelles de la République des Lettres* (Amsterdam, 1700, p. 674, livraison de juin)², fut cause qu'un professeur de droit et de philosophie de Halle, le peu loyal rival de Wolff, Nicol. Hieronym. Gundling, s'occupa du théâtre des Espagnols, dont il ne comprenait pas la langue. Bernard en appelait, dans sa médiocre critique, à M^{me} d'Aulnoy (*Voyage d'Esp.*, III, 21 seq., dans l'édition de Hollande de 1691) touchant la *Comedia*. Gundling lut ce passage et le délaya de la sorte dans ses chaotiques *Otia*³ :

« In ihren [der Spanier] Comœdien haben die Frantzosen viel zu tadeln gefunden, so wol weilen sie es bey hellem Tage und unter freyem Himmel

1. Dans la *Nouv. Ed. rev. et corr.* des *Œuvres de Théâtre* (Paris, 1774), le *Traître puni*, *Dom Félix de Mendoce* et *Le Point d'Honneur* sont au tome I ; *Dom César Ursin* au tome II. Dans les *Œuvres choisies* de 1783, le *Point d'Honneur* est, par contre, au vol. XI : cf. la *Bibliographie* précitée de Lesage. — MM. Morel-Fatio et Rouanet ne mentionnent pas, dans leur *Théâtre Espagnol*, les deux nouvelles traductions de Lesage, mais seulement l'édition hollandaise de 1700 des deux premières, laquelle parut chez Uytwerf en un in-12 de 248 pages et est celle qu'analysa Jacques Bernard.

2. Bernard, continuateur du fameux journal de Bayle depuis 1699, était d'avis que si les deux pièces de Lesage « ne peuvent être jouées sur le Théâtre François avec succès, elles peuvent du moins être luës avec plaisir ».

3. Frankfurt u. Leipzig, 1706-1707, trois Parties [dites : *Auflagen*] en un volume in-8. En 1706 parut à Nuremberg une brochure anonyme de polémique contre la partie de cette compilation qui nous intéresse ici. Elle a 47 pages et s'intitule : *Erbauliche Gedanken über D. Nicol. Hieron. Gundlings Otia*, etc. Elle fut réimprimée l'année suivante, in-8, *eod. loc.* Sur Gundling, cf. l'article du Jöcher, III, 1279-1281, et surtout celui de R. Pallmann, *Allg. Enc.*, 97. Thl., p. 266-68, puis Stintzing, *A. D. Biogr.* X, 129-130, notice médiocre. Le passage cité ici des *Otia* est au premier chapitre de la première Partie : *Von dem Temperament der Spanier*, p. 1-80.

praesentiren. als auch weilen es ihnen nicht angestanden, dass die Götter vom Himmel herab geritten, und die Teuffel mit Schellen herfürgekommen, es müsste denn jemand sagen, dass sich ihre Comœdien besser sehen, als lesen lassen, welches dass Urtheil des Mons. Bernhards ist, da er das Theatre Espagnol in seinen *Nouvelles* recensiret. »

Ces sottises — d'ailleurs mal transcrites, puisque Bernard était, comme on vient de le voir, exactement d'avis contraire — allèrent finalement contaminer la thèse de doctorat pour Greifswald soutenue le 22 mars 1724 par le poméranien H. C. von Kirchbach : *Commentatio historica de statu rei literariae praesenti in Europa* (Gryphiswaldiae, typ. Caroly Höepfneri, 140 p. in-4°) :

« Studium poseos dramaticae Hispanos pariter habuit occupatos : eventus tamen docuit, quod ob ingenii indolem¹ actioni theatrae minime sint sufficientes, id quod etiam reliquit testatum Comitissa d'Aunoy in *Descriptione Itineris Hispanici P. I. Epist. II*, referens, Hispanos in theatris non uti candelis vel facibus, sed apertis fenestris res deducant in actum, et populo proponant spectandas. quo ipso e plurimorum mente, omnis comœdiarum gratia concidit. »

Jusqu'en 1737, nous ne trouvons rien d'intéressant à consigner hors d'Espagne sur le thème qui nous intéresse, sauf, cependant, une courte polémique dans le *Mercur de France*, touchant les rapports de l'*Héraclius* avec l'*En esta vida*, etc., de Calderón et à laquelle il est certain que nous devons, moyennant Tournemine, la fameuse *Dissertation* de Voltaire. Cette polémique s'ouvre par une lettre anonyme — elle était, en réalité, de l'abbé Pellegrin, cf. *l'Histoire du Théâtre françois*, etc., des frères Parfaict, VII (Paris, 1746), p. 92-93² — insérée aux numéros de février, p. 199-217, et de mars, p. 399-410, qui posait le problème et promettait de le résoudre, sans cependant qu'il ait été donné suite à cette promesse. Elle appela une réponse, également anonyme, datée : 23 août 1724, et insérée au numéro de mai suivant, p. 846-851, où l'on comparait quelques passages caractéristiques des deux pièces, pour conclure — sur des raisons, il est vrai, fort peu flatteuses pour le poète espagnol — en faveur de la priorité de Calderón. On sait que Voltaire prétendit arranger le différend en niant qu'aucun des deux génies ait

1. Tout cela est pris dans Gundling, que Kirchbach invoque explicitement plus loin. Il y a pris également la référence, que d'ailleurs il donne inexacte, à M^{me} d'Aulnoy. Je ne transcris pas tout le passage ; il se trouve *op. cit.*, § XVII, p. 28. Celui, bien connu, de M^{me} d'Aulnoy est dans la X^e Lettre, datée Madrid 22 May 1679. Elle avait vu jouer « l'Opéra d'Alcine ». Une fort intéressante description de la représentation théâtrale espagnole au XVII^e siècle a été commencée par M. Milton A. Buchanan au vol. 8, n^o 6 (1908) de *The University Monthly* (Toronto) : *At a spanish Theater in the seventeenth century*, p. 204-209.

2. D'après ce même passage, le P. Tournemine aurait écrit une *Défense du Grand Corneille* qui se trouverait p. xxv-xxxiv des *Œuvres diverses de Pierre Corneille* (Paris, 1738, in-12), éditées par l'Abbé Granet. La confusion s'explique par ce fait que les *Œuvres diverses* par Granet parurent la même année que le *Théâtre de Corneille*, de Fr. Ant. Jolly, avec lequel elles furent réunies, d'ailleurs, dans la réédition de 1758-59.

connu la pièce de l'autre — il a, dans une lettre à Duclos, du 23 avril 1762, résumé sa pensée en disant que « Corneille a mis dans les règles ce que l'autre avait inventé hors des règles » — et en donnant au t. V de son *Théâtre de Corneille* (1764) une prétendue « traduction » de « l'extravagant ouvrage » espagnol¹. En 1738, le P. Tournemine, « qui croit tout ce qu'il imagine, » avait, on le sait, entrepris de réhabiliter Corneille par une notice insérée à l'article *Héraclius* (p. XLV et XLVI de l'*Avertissement*) dans l'édition du *Théâtre de Corneille* publiée à Paris en 6 vol. in-12 par les soins de Jolly et réimprimée, outre une contrefaçon de Hollande 1740, en 1747-48, puis 1758-59. Mais la tentative était des plus maladroites, et c'est avec raison que les frères Parfaict, dans leur *Hist. du Th. fr., vol. cit., loc. cit.*, notaient : « Nous conviendrons avec le lecteur que l'Apologiste de Calderon, et son savant Adversaire ne prouvent pas assez ce qu'ils avancent. L'un ne parle que par conjecture, et l'autre prétend le réfuter sur un oui-dire. Tout cela ne satisfait point². »

En 1737 avait paru, à la feuille CXLIX du *Pour et Contre*, t. XI, une annonce, enveloppée de restrictions, de Prévost, où, tout en s'excusant de s'exposer au dégoût d'une infinité de lecteurs par la publication d'un extrait d'une pièce espagnole, il n'en déclarait pas moins vouloir donner des nouvelles et une idée de ce théâtre, comme, dans les feuilles précédentes, il avait fait pour l'Angleterre. En conséquence, l'habile faiseur imprimait, sur les instances « d'un Espagnol », non certes la traduction « d'une des meilleures pièces de Théâtre d'Espagne », mais simplement quelques scènes caractéristiques, et ce (p. 25-45) sans même mentionner que la pièce donnée par fragments était de Lope, se bornant à expliquer qu'« en général » on y voyait « une Duchesse de Brabant, qu'une aveugle passion pour un des Gentilshommes de son mari emporte fort loin de son devoir ». En réalité, il n'y avait là qu'une tentative éditoriale de D'Hermilly, qui tâtait de la sorte le goût du public pour la *Comedia*, dont, dès cette date, il tenait prêtes plusieurs versions³. Le peu de succès qu'obtinrent les informes bribes

1. Il y a, sur cette « traduction » de Voltaire et la façon dont il s'y prit pour se documenter en Espagne sur la pièce de Calderón, de curieux détails et une bonne critique p. LXXXVI seq. du t. I (Madrid, 1785) du *Theatro Español* de García de la Huerta. Ce t. I, qui contient le *Prólogo* et fut suivi de 15 autres pet. in-8, est un document précieux. Le *Prólogo* fut réimprimé en 1786 : *La escena española defendida en el Prólogo del Theatro español de Vicente García de la Huerta, y en su Lección crítica, Segunda Impression.* (Madrid, H. Santos.) Cf. à son propos les notes de J. B. P. Forner. B. A. E. 63, p. 269.

2. Cf. sur cet exploit de Tournemine : Viguier, *Fragments et Correspondance* (Paris, 1875), p. 35 seq., où est réimprimé un médiocre *Mémoire* de l'auteur paru en 1846, et l'édition Marty-Laveaux des *Œuvres de Corneille* (Paris, 1862), t. V, p. 120 seq.

3. Cf. l'aveu de D'Hermilly, *Discours sur les Tragédies Espagnoles, préf.*, p. IV : « Pour sonder les dispositions du public, j'engageai M. l'abbé Prévôt d'insérer dans ses feuilles du *Pour et Contre* quelques scènes d'une pièce de Lope de Vega que j'avois traduite. Cet écrivain le fit dans sa cent quarante-neuvième feuille, après avoir pris pour prétexte d'en avoir été pressé par un Espagnol... »

présentées dans la feuille de Prévost et l'apparition, l'année suivante, des analyses-traductions de Duperron, réduisirent à néant les combinaisons de D'Hermilly. Nous savons, d'ailleurs, par lui que les bonnes intentions de l'auteur du *Théâtre Espagnol* de 1738 furent également frustrées par l'indifférence du public — mais la faute n'était-elle pas à Duperron, qui disséquait les *comedias* de Lope pour n'en livrer qu'un squelette décharné ? — de sorte qu'il renonça, découragé, à poursuivre l'œuvre aussi malencontreusement inaugurée¹. Du moins nous valut-elle, sinon la *Virginia*, à coup sûr le *Discurso* de Montiano, ainsi que, l'année avant celui-ci, les longues remarques de Blas Nasarre au *Prólogo* de sa réédition des *comedias* de Cervantes, et, par suite, une excellente occasion de surprendre à l'œuvre l'hispanisme de Lessing.

L'année même où paraissait le *Théâtre Espagnol*, Riccoboni considérait, de son style lâche et terne, d'assez longues mais aussi passablement imprécises et même souvent inexactes remarques sur la *Comedia* dans ses *Réflexions historiques et critiques sur les différens Théâtres de l'Europe, avec les Pensées sur la Déclamation* [Paris, Guérin, 1738, in-8, p. 56-83], dont le *Journal des Savans*, CXX, 1740, p. 117-140, et les *Mémoires de Trévoux*, mars 1740, p. 404-441, donnèrent une ample analyse élogieuse. L'ouvrage ne manifeste, dans la partie qui se rapporte à notre étude, qu'une érudition peu sûre. Si Riccoboni cite les noms de « Lopes de Véga, Calderon, Muréto, Solis, Salazar, Molina, Juan Perés de Montalvan » et même... « Don Felles de Arebo, Don Bernardo Joseph de Reynoso y Quisiones, Don Joseph de Canizares, » ne les connaît-il pas manifestement par ouï-dire, et non point directement et personnellement² ? Il est surtout choqué de ce que les poètes scéniques d'Espagne n'observent pas de règles, ou plutôt n'observent pas « les règles », et sa conclusion est que « quoique le Théâtre Espagnol soit dénué de Règles, il aura néanmoins la gloire d'avoir été et d'être encore le grand maître des Poètes, et le grand modèle des Théâtres

1. On n'est pas peu surpris de trouver, en 1769, au t. IV des *Variétés littéraires* | ou *Recueil de Pièces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature et les Arts* (Paris, Lacombe), p. 502-546, avec l'analyse et la traduction de quelques passages du *Valiente Justiciaero* de Moreto et des *Benavides* de Lope et quelques fines remarques sur la *Comedia*, la demande que soit continué l'ouvrage de Duperron. J'imagine qu'il n'y avait là qu'une ruse de littérateur pour attirer l'attention du public sur le théâtre espagnol, et préparer les voies aux 4 volumes de traductions de Linguet, qui parurent en 1770. — Cette lettre des *Variétés* était signalée par Blankenburg dans ses *Zusätze à l'Allgemeine Theorie der schönen Künste* de Sulzer, I. Bd., (Leipzig, 1796), p. 306. MM. Morel-Fatio et Rouanet (*op. cit.*) indiquent la date 1770, au lieu de 1769, pour cet appréciable document.

2. Montiano opinait cependant pour cette dernière hypothèse. P. 67 du *Discurso II. sobre las tragedias españolas* (Madrid, 1753), il loue les *Réflexions* : *Un Profesor extran-gero, aun mas conocido por su literatura, que por su destreza en las Tablas, no obstante ser tambien notoria, habla con singular elogio de la Representacion de España; y esto no solo por noticias, sino de propia ciencia...*

de toute l'Europe, soit par la singularité des idées, soit par le nombre prodigieux et la variété des sujets de Comédie qui n'appartiennent qu'à lui ».

Jusqu'en 1755 — sauf les comptes rendus, que nous avons signalés, du *Discurso* de Montiano et la traduction de D'Hermilly, laquelle, répétons-le, contenait de très exactes notices sur les écrivains espagnols cités, qui étaient presque tous des auteurs dramatiques — rien d'important n'est à mentionner qui ait trait à la *Comedia*. En 1755, le *Journal Étranger*, que Prévost rédigea cette année-là de janvier à septembre, qui fut sa plus brillante époque ¹, publie une prolixie analyse des *Orígenes de la poesía castellana* du marquis de Valdeflores, parues l'année d'avant à Málaga, in-4, chez F. Martínez de Aguilar². Il est très vraisemblable que si Dieze a eu connaissance du livre de Velázquez et si l'idée lui est venue de le traduire — que l'on songe, aussi bien, qu'il lui fallut treize ans pour exécuter son entreprise, si originale et nouvelle — c'est parce que ce livre fut signalé dans un périodique français à l'attention des érudits européens. L'analyse du *Journal Étranger* avait, d'ailleurs, à peine paru, qu'elle était (sans qu'une allusion indiquât la provenance des articles) plagiée dans deux gazettes allemandes, l'une, l'organe de Gottsched — qui alimentait de sa prose française, comme on sait, le *Journal Étranger* — : *Das Neueste aus der anmuthigen Gelehrsamkeit* (1755, n^o 1, 745-753; XI, 830-837; 1756, n^o 2, 93-102; 3, 193-199); — l'autre, le *Hamburgisches Magazin* (1755, 451-497; 1756, 1-25), auquel collaborait Dieze. La même année, à l'occasion d'une analyse de la *Poética* de Luzán, ce même

1. En réalité, cette feuille n'avait ni plan ni doctrine littéraire. Quand elle eut passé entre les mains de Fréron, elle devint plus chaotique encore. M. L. Crouslé avait sur elle de bonnes remarques (elle ne ménageait pas les éloges à Lessing), *op. cit.*, p. 99 *seq.*, et elle a fait récemment l'objet d'une assez longue étude, sur laquelle j'ai des notes prêtes, de M. Johannes Gärtner : *Das Journal Etranger und seine Bedeutung für die Verbreitung deutscher Literatur in Frankreich* (Mainz, Falk u. Söhne, 1905), *Promotionsschrift* de l'Université de Heidelberg, dont M. R. Mahrenholtz a donné un compte rendu, purement analytique et trop laudatif, au n^o 7 du *Literaturbl. für germ. u. rom. Philologie*, 1907, col. 243-244.

2. Sur Velázquez lui-même et ses œuvres, le *Journal Étranger* de mai 1760, p. 197-199, contenait quelques renseignements. L'analyse des *Orígenes* est aux n^{os} de février (p. 22-82), mars (p. 177-205), avril (p. 218-240), mai (p. 58-87), juin (p. 87-106), juillet (p. 150-155). Cette analyse, non signée, est de A. A. J. Feutry. Elle a été réimprimée p. 99-192 des *Nouveaux Opuscules* (Dijon et Paris, 1779) de cet auteur. — L'ouvrage de Velázquez, 2 feuilles et 175 p., puis 5 feuilles, aurait, d'après E. Baret, *Hist. de la littérat. espagnole* (Paris, 1863), p. xix, et Ad. de Puibusque, *Catalogue* (Paris, 1864), p. 45, ainsi que Graesse et Brunet, paru à Málaga en 1797 en 2^{me} éd. en 1 vol. in-4. Cette édition m'est restée inaccessible. H. Breyman, qui fait de l'éd. originale un in-8 (p. 221), cite erronément une 2^{me} éd. de Madrid, 1789, en 2 volumes. Une telle bévue n'est pas trop surprenante de la part d'un érudit qui est allé se documenter sur Bouterwek dans A. E. de Molíns (*Ensayo, etc.*, p. 19), qui l'a induit en erreur sur la date de publication de la *Gesch.* (p. 223 de la *Cald. - Lit.*) et qu'il ne confond pas moins, *v. gr.* p. 232, avec le marquis de Molíns. — Cf. sur Velázquez l'*Ensayo de una Biblioteca de los mej. escr. del Reynado de Carlos III*, de Sempere y Guarinos, VI (Madrid, 1789), p. 139-153 et Dieze dans son Introduction.

*Journal Étranger*¹, déjà rédigé par Fréron, donnait, d'après les idées du troisième livre de la *Poética*, un assez curieux passage sur la *Comedia*. En août 1756, nous y trouvons² une nouvelle et longue analyse d'un livre espagnol — la *Disertación sobre las Comedias de España*, parue à Madrid en 1749 — où était traduit, en particulier, tout le jugement de Nasarre sur Calderón, p. 116-119³. Derechef, cet article français était plagié mot pour mot — sans mention de provenance — par le journal de Gottsched, 1756, n° X, p. 802-812. C'est, sinon dans l'une de ces deux copieuses analyses, du moins dans l'ouvrage lui-même de Nasarre que Joh. Friedr. von Kronegk est allé puiser beaucoup de l'information d'un article, d'ailleurs caractéristique, intitulé : *Ueber die Spanische Schaubühne*, qui fut inséré dans ses *Schriften*, publiées en 1760-61 en 2 vol. (II, 389 seq.), mais qui a vraisemblablement — je n'ai malheureusement pu élucider ce point — paru d'abord dans quelque périodique, mais non, en tout cas, dans *Der Freund*, rédigé de 1754 à 1756, avec Kipping, Junckheim, et peut-être Rabe et Hirsch, par Kronegk à Ansbach, en 3 vol. in-8, réimprimés à Göttingen en 1773, et où ses 37 contributions sont signées E. et L.⁴ Cet article, ne fût-ce que pour sa rareté actuelle relative et son mérite de document en langue allemande très antérieur — et très supérieur — au passage de Lessing sur la *Comedia*, mérite d'être reproduit ici. Dès 1765, d'ailleurs, Joh. Tobias Köhler, de la traduction duquel nous allons parler, l'avait réimprimé intégralement pour l'opposer aux fadaïses de Clarke sur le théâtre espagnol.

« Es ist zu beklagen, dass wir in Deutschland so wenig Gelegenheit haben, mit den neuen Stücken, die in Spanien heraus kommen, bekannt zu werden. Die *Virginia* und der *Ataulpho* sind fast die letztern, von denen wir etwas wissen, und wie weit müssen es die Spanier nicht gebracht haben, wenn sie diesen Meistern gefolget sind⁵ Da ich von der neuen spanisch.

1. P. 117-148. Le passage sur la *Comedia* est p. 135-143.

2. P. 99-119. — On lira encore aujourd'hui avec fruit ce que Böhl von Faber a dit de la *Disertación* de Blas Nasarre dans les *Vindicaciones de Calderón* (Cádiz, 1820), p. 41 seq.

3. Ce sont presque les idées de Lessing sur la *Comedia*. — A noter que l'auteur de l'article rapprochait le fameux vers de Boileau : *Enfant au premier acte et barbon au dernier*, de ce passage du *Rufián viudo* : *Parló la dama esta jornada y en otra tiene el niño ya sus barbas*.

4. Cf. *Vorrede* à l'édition de Leipzig, 1765 — qui est la seule que j'aie pu consulter, mais qui ne diffère pas, de même que la réimpression de 1776 et la véritable réédition d'Ansbach 1771-73, du texte original — I. Bd. C'est l'ode de Kronegk : *Der Krieg*, que Lessing déclarait, en 1756, l'une des meilleures de l'époque, et c'est sa tragédie inachevée : *Olint und Sophronia*, qu'il a assez maltraitée aux chap. 1-7 de la *Dramaturgie*. Kronegk mourut en 1758. L'ignorance absolue où il est, dans son article, d'œuvres modernes espagnoles autres que la *Virginia* et l'*Ataulpho* ne laisse pas d'être caractéristique du degré de son hispanisme. On ne trouve à ce propos que des banalités dans la mince thèse de doctorat pour Berlin de M. W. Gensel : *Joh. Friedr. von Kronegk. Sein Leben und seine Schriften* (Lpzg., 1894, p. 31-33).

5. Ces réflexions, il est nécessaire d'insister sur ce point, démontrent combien Kronegk était documenté médiatement sur la moderne littérature espagnole.

Bühne meinen Lesern nichts besonders sagen kann, so glaube ich, dass es vielleicht einigen unter ihnen nicht unangenehm seyn wird, wenn ich ihnen einen Begriff von der alten Spanischen Bühne zu geben unternehme: denn auch diese Nachrichten, die man von den ältesten Schriftstellern in dieser Sprache geben kann, sind fast in Deutschland neu, und ich weiss nicht, warum die Bewunderer der französ. und italiän. Dichter nicht die Quelle zu erforschen suchen, aus welcher diese so vieles geschöpft, und diejenigen Schriftsteller ganz vergessen, die nebst den Alten die einzigen Lehrmeister eines Corneille und Moliere und so vieler andern grossen Geister waren. Fast alle Französische Schriftsteller des vorigen Jahrhunderts haben die Spanier ausgeschrieben¹. Dass Moliere sein *Festin de Pierre* aus dem *Burlador de Sevilla y Combidado de piedra* de Tirso de Molina genommen, weiss jedermann. Man kann nicht leugnen, dass es vielleicht das schlechteste Stück des Moliere ist, und daraus schliesst man, dass die spanische Bühne nichts gutes habe. Einer bethet es dem andern nach, und kein Mensch giebt sich die Mühe, sich mit einer Sprache zu beschäftigen, in welcher doch so viele lesenswürdige Schriften angetroffen werden. Dass Moliere nicht nur dieses, sondern auch einige von seinen besten Stücken aus dem Spanischen genommen hat, übergeht man. Man saget nicht, dass er das vortrefl. Stück *L'école des maris* aus dem Lustspiel des Antonio de Mendoza: *El trato muda costumbre*, oder (denn es ist unter zweyerley Titel heraus gekommen) *El marido haze muger* genommen hat, und dass seine *Facheux* aus einem spanischen Zwischenspiele zusammen gesetzt sind. Dass der ältere Corneille seinen *Cid* aus dem Spanischen genommen hat, ist bekannt. Es ist ferner bekannt, dass sein *Menteur* fast nichts, als eine Uebersetzung des *Mentiroso* vom Lope de Vega sey. Lope de Vega war der erste, der zweyte Corneille, der dritte aber der grosse Verfasser des Zuschauers, Steele, der es unter dem Titel: *the lying Lover* gebracht hat. Endlich hat es der geschickte Goldoni auf die italiänische Bühne gebracht...².

«Ich will von der kleinen Ausschweifung, zu der mir die Vergleichung dieser vier Stücke Anlass gegeben, wieder zurück auf die französischen Schriftsteller kommen, die aus dem Spanischen etwas genommen haben.

1. L'expression *ausgeschrieben* révèle ou l'ignorance de Kronegk, ou, dans le cas où il eût puisé dans sa propre science (mais cela n'est pas) toutes les indications qui vont suivre, une bonne dose de mauvaise foi. Quand il écrit simplement que Molière a «pris» *L'école des maris* dans le *Marido hace Mujer* de Mendoza, sans autre forme de procès, est-ce gallophobie ou ignorance, répétition d'une notice copiée quelque part? De même pour le *Cid*. Et que penser de l'identification du *Menteur* avec le «*Mentiroso*» de Lope de Vega? Là, évidemment, Kronegk se sert de Corneille, qui commit le premier l'erreur, et ignore totalement la pièce espagnole. Il l'ignore tellement qu'un peu plus bas il parlera de l'«*Alcippe*» de Lope, qui serait un personnage du *Mentiroso*.

2. Suit une critique du *Menteur*, spécialement dans Goldoni et Steele, que j'omets parce qu'elle n'intéresse pas le thème ici traité. Elle est cependant remarquable en ce sens que Kronegk la termine en affirmant que «*vielleicht hat Lope de Vega, der Erfinder des Stückes, auch seine Erfindung am besten ausgeführt.*» Or, il ne connaît pas — faut-il le répéter? — cette pièce, puisqu'il écrit que «*im Lope de Vega und im Corneille saget der Held seinem Bedienten, er hätte Alcippen erstochen.*» Passe encore pour l'attribution à Lope (qui pourrait à la rigueur s'expliquer en disant que Kronegk n'avait vu que l'édition de la *comedia* espagnole au t. XXII (apocryphe) des *comedias* de Lope, Saragosse, 1630). Mais cet *Alcippe* est-il admissible, et, de plus, le fait d'établir une connexité entre la pièce espagnole et *The Lying Lover, or the Ladie's Friendship* (1703), la pièce moralisante *darned for its piety*, comme a dit Steele lui-même, ne fournit-il pas une preuve nouvelle de l'information indirecte de l'auteur?

Sie haben öfters ein Buch von Wort zu Wort übersetzt, und gar nicht dazu gesetzt, dass das Buch im Grundtexte Spanisch ist. So ist der erste Theil im *Theatre de l'amour et de la fortune*¹ der Mdle. Barbier nichts, als eine Uebersetzung eines Stückes in den *Novellas di Perez de Montalvan*. Hauteroche hat seine *Dame invisible. ou l'esprit folet*, aus der *Dama duende* des Pedro Calderon fast blos übersetzt. Boisrobert hat seine *Jalouse de soi même* aus der *Zelosa de si missina (sic)* des Tirso de Molina. Scarron hat seinen *Don Japhet d'Armenie* aus dem *Marques de Cigarral* des Alonso de Castilla (*sic*). Ohnediess hat er seine meisten Erzählungen aus dem Spanischen. Z. E. die Geschichte des *Destin* in seinem comischen Roman, ist aus der Spanischen Comödie: *Con quien vengo vengo*². Quinauts *Fantome amoureux* ist fast bloss aus dem *Galan Fantasma* des Pedro Calderon übersetzt. Das Stück *la Vie est un Songe* in dem ersten Bande des *nouveau theatre italien* ist auch aus dem Spanischen Stücke *la vida es sueño* dieses Pedro Calderon. Der Plan des Trauerspiels *Erigone* von la Grange³ ist auch fast ganz aus dem Spanischen Stücke des Juan de Villegas, *la mentirosa verdad*.

«Kein Schriftsteller hat mehr aus den Spaniern genommen, als der jüngere Corneille. *Les engagements du hazard* sind aus dem Stücke: *Los empeños de un acaso* des Calderon; *le geolier de soi même* aus dem *Alcayde de si misino (sic)* des nämlichen Verfassers. *L'amour à la mode* ist nichts als *El amor al uso* des Anton de Solis: seine *Comtesse d'orgueil* nichts als der *Don Enrique del Rincon, Señor de noches buenas* des Ant. de Mendoza. Sein *feint Astrologue* and noch verschiedene Stücke sind aus andern Spanischen Schriftstellern, die mir jetzo nicht beyfallen.

«Man darf nicht glauben, dass ich die Französischen Schriftsteller zu verkleinern suche, weil ich ein solches Verzeichniss hieher setze, von denen Stücken, die sie den Spaniern zu danken haben. Im Gegentheile, ich halte sie für lobenswürdig, dass sie Frankreich bereichert haben, und Moliere wird eben so gut gross bleiben, als wenn alles seine eigene Erfindung wäre. Milton würde immer gross geblieben seyn, wenn auch die falsche Erdichtung Lowthers wahr gewesen wäre. Meine Absicht ist bloss, die Deutschen aufzumuntern, aus eben diesen Quellen zu schöpfen. Sie müssen aber nicht von dem jungen Corneille sich dahin verführen lassen, dass sie ihre Stücke bloss mit Verwirrung anfüllen, ohne an die Ausführung der Charaktere zu denken. Sie werden in der Spanischen Bühne viele Anlagen von vortreflichen Stücken finden, und ich bin fast überzeugt, dass sich zum Beyspiele, aus dem Stücke: *El mejor amigo el Rey*, des Augustino Moreto, aus des Lope de Vega *ventura de la Fea*, aus seinem *Villano en su rincon* und verschiedenen andern Stücken, so wohl von ihm, als von andern Spanischen Schriftstellern sehr schöne Lustspiele machen liessen⁴. »

1. Paris, 1713, 2 tomes en un vol. in-12.

2. La détermination des sources de Scarron dans ses *Nouvelles Tragi-Comiques* vient seulement d'être entreprise de façon méthodique, par M. A. L. Stiefel. Cf. son étude, commencée dans l'*Archiv* de Herrig, t. CMIX (1907), p. 101 seq. : *Zu den Novellen Paul Scarrons*. Cf. aussi, du même auteur : *Paul Scarron's « Le marquis ridicule » und seine spanische Quelle* (*Ztschft. für franz. Spr. u. Lit.*, XXXII, [1907], p. 1-80.)

3. C'est de Lagrange-Chancel qu'il s'agit. *Erigone*, tragédie en 6 actes et en vers, parut en 1732 à Paris, in-12.

4. A la suite de cette dissertation, Kronegk a, dans un petit traité: *Ueber die abgebrochenen Reden in Schauspielen* (p. 395-400), cité comme modèle de dialogue animé la fin des *Benavides* de Lope «im 2^{ten} Theile seiner Werke zu Lissabon 1612 gedruckt, p. 171», ainsi qu'un passage de *La banda y la flor* de Calderón.

C'est vers la même époque que le baron von Holberg, le polygraphe dano-norvégien, signalait, dans la 52^{me} de ses *Lettres* publiées de 1753 à 1755 en traduction allemande, *la Vida es sueño* — qu'il avait vu jouer (ou qu'il avait lue) dans un remaniement — à l'attention des dramaturges¹. Mais les banalités que cette œuvre lui inspire sont une conséquence de son ignorance du castillan, qui ne lui permet pas d'apprécier personnellement l'original. Il est d'avis « dass man sich auf unsrer Bühne mit gutem Erfolg des Stückes, *das Leben als ein Traum*, bedienen könne, indem dieses Stück... eine angenehme Historie enthält, und durch einige lustige Auftritte lebhaft gemacht worden. » Puis il esquisse un exposé sommaire de la pièce, avec cette conclusion : « Es ist aber alles so unordentlich vom Anfange bis zu Ende, dass man fast denken sollte, die Absicht dieser Comödie sey mit derjenigen einerley, welche den Titul *Ulysses von Ithaca* führet, denn in beyden Stücken ist weder Vernunft noch Moral anzutreffen, » conclusion qui révèle assez combien l'auteur est peu initié aux conditions de la *Comedia*, bien qu'il admette que, dans la création de Calderón, même sous la forme misérable d'un remaniement maladroit, « einige artige Scenen enthalten sind. »

En 1759, Samuel Derrick — qui signa cet ouvrage *Wilkes* — énumérait, dans *A General View of the Stage* (London, 1759, in-8, *Part. I, chapl. 5*), quelques défauts de la scène espagnole, mais, ne la connaissant nullement par expérience, redisait sur son compte les sottises courantes. Un autre Anglais, qui avait vécu assez longtemps à Madrid pour acquérir des notions directes sur les choses d'Espagne, Edward Clarke, n'a consigné, dans la lettre VI^e de son ouvrage : *Letters concerning the spanish nation : written at Madrid during the years 1760 and 1761*, (London, 1763), que de lamentables platitudes, qu'il décorait du titre de *View of the stage* (p. 102-106) et qu'aggravait une incompréhension cherchant à se déguiser sous la morgue britannique. « Calderoni, » déclarait-il, « is at present, and has been the favourite author upon their stage for some years. » Son ouvrage fut, comme nous l'avons noté, traduit en allemand en 1765 par Köhler², qui se scandalisa à tel point des insipidités du chapelain anglais touchant le théâtre espagnol qu'il crut devoir leur opposer les remarques de

1. *Herrn Ludwigs Freyherrn von Holberg Vermischte Briefe*, en 5 Parties (Copenhague et Leipzig). Le passage cité est *V. Theil*, p. 232. E. Dorer a noté les pièces de Holberg qui se réclament — médiatement — de thèmes espagnols dans un article du *Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes*, 1886, n^o 5, p. 68-71 : *Ludwig Holberg und das spanische Theater*, que A. F. von Schack a donné à tort comme inédit au t. II (p. 91-98) des *Nachgelassene Schriften* de Dorer (Dresden, 1893, 2 vol. in-8). D'autre part, Grillparzer notait (*Op. cit.*, p. 171) qu'à Copenhague, à l'époque de Holberg, un Allemand dirigeait le théâtre et fit vraisemblablement jouer des œuvres tirées, ou imitées de l'espagnol. Cf. la pièce de Holberg : *Zauberei oder blinder Lärm*.

2. *Briefe von dem gegenwärtigen Zustande des Königreichs Spanien*, etc. (Lemgo, 1765). Le passage cité se lit p. 283, note au chap. : *Zustand der Schaubühne*.

Kronegk en les faisant précéder d'un aveu de sa stupeur : « *Es gereichet wirklich zum Erstaunen, dass die Spanier, bey denen doch die Zeiten auch weit mehr erleuchtet scheinen, als vormals, dergleichen läppische Narrenpossen auf ihrer vornehmsten Schaubühne in der Hauptstadt des Königreichs dulden können, da sie doch schon lange her nicht geringe Meister in der theatralischen Dichtkunst unter sich haben, die sogar Muster der Franzosen gewesen sind.* » — L'année suivante, le Hambourgeois Daniel Schiebeler, qui savait, à en croire l'éditeur de ses poésies choisies, Joh. Joachim Eschenburg, assez de castillan pour composer des vers en cette langue¹, publie au 2. *Stück* de la *Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künste*² une dissertation qu'il intitule : « *Einige Nachrichten, den Zustand der spanischen Bühne betreffend,* » sous forme d'une lettre à l'éditeur. Il y note l'ignorance de l'Espagne où il se rencontre à cause des difficultés matérielles presque insurmontables de se tenir au courant de la production littéraire de ce pays, ainsi que de celle du Portugal, dont il affirme connaître la langue³. En fait, ce qu'il consigne n'est qu'une accumulation confuse de noms propres, souvent estropiés, qui pourraient être pris aussi bien dans les listes de D'Hermilly que dans cette curieuse et désordonnée histoire (3) de la littérature espagnole insérée bizarrement en 1757 par un chanoine de la cathédrale d'Avignon, membre de l'Académie des Arcades de Rome, Labaume-Desdossat, à la scène II de l'acte II de sa pastorale héroïque : *L'Arcadie Moderne ou les Bergeries sçavantes* (Paris, 1757, in-12 de 313 p.) et où on lit, par exemple, que « Lopès de Vega » fut le Molière de l'Espagne, que Salas Bardadillo « épura la langue de la Scène Espagnole », que Vélez, « nouveau comique », « n'égalait ni l'un ni l'autre » et devint « le Scarron » de sa nation, etc.⁴.

1. Daniel Schiebeler's etc. *auserlesene Gedichte*, hrhg. von J. J. Eschenburg (Hamburg, 1773, in-8 de XLVI et 302 pp.) — Eschenburg n'a cependant pas jugé utile de reproduire les vers polyglottes de Schiebeler, « da es allemal eine eben so missliche Sache ist, in einer fremden Sprache richtig und dem Idiom derselben gemäss, zu schreiben. » [*Nachricht des Herausgebers.*]

2. I. Bd. (Lpzg., 1766), p. 209-234.

3. Ces plaintes étaient alors banales, mais justifiées par suite du mauvais fonctionnement de la librairie espagnole et du vice d'information des gazettes, se plagiant l'une l'autre et n'imprimant que rarement des correspondances directes d'Espagne. Cependant il ne faudrait pas oublier les efforts d'un Mayáns pour tenir l'Europe lettrée au courant de la production intellectuelle espagnole de son temps. — Nous retrouvons les mêmes plaintes en 1773 au t. III, numéro de Juillet, I. *Stück*, du *Teutscher Merkur*, à l'occasion de la mauvaise traduction, sur la version anglaise de 1772, de *Fray Gerundio* par Bertuch. Aujourd'hui encore, d'ailleurs, il n'existe pas un seul organe étranger consacré à l'étude de la littérature espagnole qui publie à intervalles réguliers des comptes rendus méthodiques (cependant si nécessaires et que ne supplée pas le *Kritischer Jahresbericht* de M. Carl Vollmöller) de la production littéraire en ce pays, analogues aux excellents, mais trop clairsemés *Bulletins historiques* de M. R. Altamira dans la *Revue historique*.

4. P. 125-135. — P. 130, note f, l'auteur vantait encore Sobrino.

Schiebeler, répétons-le, ne va pas au delà des notions coutumières : « Keine Nation ist wohl so reich an Schauspielen wie diese. Sie haben in den ältern Zeiten Comödien, Tragi = Comödien, und Zwischen-spiele; ordentliche Tragödien haben sie erst, wie die Engländer, in den neuern Zeiten erhalten, etc. » (p. 212). A l'énumération usée du nombre des œuvres dramatiques de Lope, à la mention de « ein gewisser Juan de Alarcon », de Calderón, le « Terenz der Spanier », de Miguel de Cervantes, qui a restreint « die spanische Comödie von fünf Akten auf drey », de Guillén de Castro, « aus dem Corneille einen Theil seines Cids genommen hat », de Tirso, « dem man das *Festin de Pierre* (*sic*) zu danken hat », de Montalbán, Fr. de Rojas, Vélez de Guevara, « Augustino » Moreto, A. de Solís, « u. s. w. »¹, se borne cette misérable et sèche compilation, que seul l'optimisme volontaire de M. A. Farinelli a pu proclamer « *das erste wohlgeordnete deutsche Kompendium der spanischen Literaturgeschichte* »². — C'est aussi en 1766 que l'ami de Klopstock et admirateur de Shakespeare, H. W. von Gerstenberg, révélait gravement à l'Allemagne, dans ses *Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur*³, à propos d'un passage de *Cada uno para sí* qu'il venait de citer, que Calderón avait composé « fünfhundert zwei und zwanzig theatralische Werke », ouvrages qui révélaient « eine so unerschöpfliche Fruchtbarkeit der Erfindung, verbunden mit einer so immer gegenwärtigen Ueberlegung in der Anordnung und so viel Geist in der Ausführung », que l'on pouvait sans crainte d'être démenti affirmer que ces qualités n'avaient encore été réunies « bei keinem andern Schauspieldichter in ganz Europa ».

On jugera, sur les renseignements qui viennent d'être réunis, du

1. Ce « u. s. w. » est de Schiebeler.

2. *Art. cit.*, p. 306. — Dieze, que M. Farinelli a défini : « ein von Natur begabter Forscher » [*Grillp. u. Lope de Vega*, p. 7] (nous aurions cru que c'était avant tout un laborieux, sans dons innés), ne partageait pas la manière de voir de l'érudit italien. Il était d'avis (*op. cit.*, p. 130) que Schiebeler eût évité beaucoup d'erreurs, « wenn er die angeführten Dichter alle vor sich gehabt hätte. »

3. Publiés à Schleswig de 1766 à 1767 (*Schleswigsche Litteraturbriefe*). On les trouvera, sous le titre : *Etwas über Shakespeare*, au 3^e vol. des *Vermischte Schriften* de l'auteur (Altona, 1816). — Le passage cité est p. 255. — M. Farinelli (*art. cit.* p. 314) trouve trop enthousiaste le jugement, qu'il a tort de prendre au sérieux, de Gerstenberg sur Calderón. « Lessing, » certifie-t-il, « hätte gewiss nicht so enthusiastisch über den Spanier gesprochen. » Que n'ajoutait-il pas : « wenn er ihn gekannt hätte ? » Sur l'opinion de Lessing touchant le drame religieux — on se souvient du *I. Stück* de la *Dramaturgie* — cf. *Fra Drammi e poemi* (Milano, 1900, p. 333 seq.) de M. E. Gorra, dont le point de vue est beaucoup trop celui du critique moderne et pas assez celui de l'époque de Calderón. Quant à M. Farinelli et à son opinion de Calderón, nous défions quiconque de la tirer au clair. Nous connaissons déjà sa théorie des « verwandte Naturen » qu'étaient Lessing et Calderón. Dans *Grillparzer und Lope de Vega*, il y a p. 119 seq. une exécution impitoyable du poète théologien. En 1907, dans *Cultura Española* — à ce propos, nous nous permettons de demander sincèrement à M. Farinelli s'il croit aux anges — M. F. adresse cependant à ce même poète théologien une bombastique prosopopée à l'article : *Apantes sobre C. y la música en Alemania!*

genre de nouveauté des « révélations » de Lessing touchant la scène espagnole et s'il était malaisé, avec l'immense lecture dont il disposait, de construire le banal jugement de la *Dramaturgie*. Il fallait, en vérité, que le culte de Lessing, qui est certainement l'une des plus curieuses déformations littéraires dont se soient, dans la dernière moitié du siècle dernier, rendus coupables, dans des fins autres que scientifiques, maints universitaires d'Outre-Rhin, à la tête desquels brille actuellement M. Erich Schmidt (légitime successeur, en ce sens, de Scherer à la chaire qu'il occupe), vint obnubiler incurablement l'ancienne acuité critique allemande pour que, en dépit d'une tradition unanime, fût attribuée au fils du premier pasteur de Kamenz une science qu'il ne posséda pas et qu'il n'a jamais explicitement prétendu posséder. Évidemment, il serait futile d'en appeler à ces lettres de Lessing à Dieze brûlées, — tel est le témoignage d'Eschenburg dans l'édition de 1794, XXIX, p. 486 *seq.*, — lors du siège de Mayence par les Français en 1793, et qui nous eussent sans nul doute édifiés sur l'état des connaissances hispaniques de leur auteur, mais n'est-il pas caractéristique que Dieze n'ait, dans sa version de Velázquez, pas eu à mentionner une seule fois — mention qui déjà constituait, dans le monde de l'érudition allemande, un titre de gloire — le nom de son correspondant pour un conseil donné, un service bibliographique rendu, bref l'une de ces ingénieuses vétilleries dont on se sert, entre savants, pour se faire une innocente et toujours douce réclame réciproque, en application de ce principe du *do ut des* qui fut et sera toujours florissant dans la république des lettres? Non seulement Dieze, qui savait indubitablement, par cette correspondance même, à quoi s'en tenir sur les connaissances hispaniques de son ami, n'a pas eu pour lui cette délicate attention, qui eût été si naturelle, mais il serait impossible de trouver, dans la génération immédiatement consécutive à Lessing, la plus fugitive mention de cet hispanisme. Que dit, p. ex., Bertuch, dans l'avertissement mis en tête du t. I de son *Magazin* (Dessau, 1781)? Vante-t-il l'effort tenté par le grand homme, mort cette année même, en faveur d'une littérature « so fremd, so unbekannt....., dass wir sogar Vorurtheile dawider haben » (p. iv)? En aucune sorte. C'est à Dieze seulement qu'il songe. « Dieze hat in seiner Ausgabe des Velazquez die Spanische und Portugiesische Literatur an hundert Stellen mit möglichster Wärme empfohlen; aber zehn Jahre sind's schon, und das Wort hat bey sehr Wenigen Frucht gebracht... » (p. v). Cet admirable érudit que fut Bouterwek, s'il affecte de considérer de toute la hauteur de son kantisme le gros bon sens de Dieze — cf. *Gesch. der Poesie und Beredsamkeit*, III. Bd. (Göttingen, 1804), p. iv-v; p. vi; p. 86, note u — rend néanmoins hommage à son zèle en termes précis, que viennent renforcer les innombrables renvois à la version de Velázquez disséminés dans sa propre *Histoire de la poésie esp.*, et,

quand il en vient à traiter de Montiano, n'a pour Lessing que cette caractéristique allusion (p. 579, note e) : « Die *Virginia* des Montiano ist den Deutschen durch Lessing bekannt geworden, *der übrigens von dem spanischen Theater kaum aus der zweiten Hand unterrichtet war...* » Renseigné à peine de seconde main : ce témoignage d'un quasi-contemporain de Lessing — Bouterwek est mort en 1828 — n'est-il pas précieux, et qu'importe que ce chauvin de Schack — qui, on s'en souviendra, fut fait comte en 1876 par l'empereur allemand, auquel il a légué ses tableaux — ait cru, sans qu'il lui eût été possible de justifier documentairement son assertion, le contredire en écrivant — après avoir, toutefois, reconnu que la connaissance qu'eut Lessing du théâtre espagnol « war aus Mangel an Hilfsmitteln [*manque de ressources livresques à Hambourg!*] nur beschränkt » — que « das Verdienst, zuerst wieder auf die Urbilder aufmerksam gemacht und mit Anerkennung von ihnen gesprochen zu haben, gebührt Lessing »? (*Gesch.* III, 455.) Guhrauer, qui, en 1853 (II^e, 208), protesta contre ce verdict de Schack, le trouvant injuste, a ouvert l'ère bienheureuse du triomphe du dogme de l'hispanophilie lessinguienne, dont Ticknor lui-même a fini par être contaminé — Cf. éd. de 1863, II, 339, note : « it may be well to add, however..... that..... Lessing..... with Wieland gave the first impulse to thas love for Spanish literature in Germany which the Schlegels, Bouterweck and Schack have since so well sustained », — et M. B. A. Wagner, en ramassant cette protestation en 1883 (*progr. cit.* p. 11), ne fit qu'obéir à ce sentiment unanime d'adoration pour l'idole dont l'un des descendants, propriétaire de la *Vossische Zeitung*, gérait princièrement le culte en la Palmyre aux murs de brique et au sol de sable. Il n'en est pas moins historiquement avéré que « le mérite d'avoir rappelé l'attention sur les prototypes et d'avoir parlé d'eux avec déférence » appartient à Dieze, et c'est ainsi que l'entendait l'auteur de la seule notice qui existe sur lui en langue allemande — puisque l'*Allg. Deutsche Biogr.* l'a exclu — H. dans l'*Allg. Encycl.* de Ersch et Gruber (25. *Thl.* [Lpzg. 1834], p. 168-169), qui déclare que ce ne fut pas de sa part un mince mérite d'avoir attiré « die Aufmerksamkeit auf die damals wenig gekannte und desto mehr verkannte span. Lit. », en ajoutant, à très juste titre, que « die Nachrichten von der arabischen, limosinischen, portugiesischen, gallicischen und biscayischen Poesie, aus den Quellen selbst gezogen, waren damals für Teutschland ganz neu ». Déjà, d'ailleurs, en 1822, J. G. Gruber lui-même, à la même place, avait, dans son article sur Bertuch (*IX. Thl.*, p. 245), rendu hommage à l'entreprise de Dieze, ainsi que, le 22 août de cette année-là, le critique du 1^{er} vol. de la *Floresta* de Böhl aux n^{os} 133-134 des *Gött. Anz.* (p. 1334). Mais l'ouvrage de Dieze, publié à une époque troublée, — *inter arma silent*

leges et artes, — eut la mauvaise fortune, son auteur étant mort prématurément à cinquante-six ans, le 24 septembre 1785, en qualité de bibliothécaire universitaire à Mayence, d'être abandonné à lui-même, et Bouterwek, qui, au fond, ne fit qu'amplifier sur les données de Dieze et profita seulement des volumes dont s'était, dans l'intervalle, enrichie la bibliothèque de Göttingen¹, — nous ne parlons ici que de la littérature espagnole, car le volume sur la littérature portugaise est beaucoup plus original et neuf — vint rejeter dans l'ombre et l'oubli le travail de son prédécesseur.

L'ouvrage de Bouterwek fut mieux administré que celui du pauvre Dieze et eut la gloire d'être traduit en trois langues. En 1812, paraissait à Paris en 2 vol. in-8 une « *Histoire de la littérature espagnole* » traduite de l'allemand par « *le traducteur des lettres de Jean Muller* » et préfacée en 55 intéressantes pages par l'éditeur, Ph. A. Stapfer. M^{me} A. Steck, née Guichelin — tel était le nom, si souvent estropié, de l'auteur de cette version de Bouterwek (cf. sur elle *Aus Philipp Albert Stapfer's Briefwechsel*, éd. par le Dr. R. Luginbühl aux t. XI et XII des *Quellen zur Schw. Gesch.* (Basel, 1891), XI, p. 12, XII, p. 65-67), — s'était livrée à de graves mutilations du texte original et laissait de côté le volume sur la littérature portugaise. Du moins ce travail, si incomplet et défectueux qu'il fût, dépassait-il de cent coudées l'infest *Essai sur la littérature espagnole* anonyme — l'auteur était un de Malmontet, l'éditeur Lecouteux de Canteleu — paru à Paris en 1810 en 194 p. in-8 et bien accueilli, paraît-il, malgré que ce ne fût que le plus grossier plagiat, avec quelques insignifiantes additions, des *Letters from an English Traveller in Spain, in 1778, on the Origin and Progress of Poetry in that Kingdom* (Lond. 1781), de Dillon, l'auteur de *Travels through Spain*, d'une *History of Peter the Cruel, etc.* En 1823, Miss Thomasina Ross donnait, en 2 vol. in-8, une version fidèle et complète de la portion hispanique de l'œuvre allemande — qui, il ne faut pas l'oublier, comprend, signés du même nom, 12 volumes, parus de 1801 à 1819 et qui coûtèrent 20 ans de sa vie à leur auteur, — mais c'est dans le remaniement de 1847, dans la collection *European Library* de D. Bogue, qu'il convient de lire en anglais le volume dédié à l'histoire de la littérature espagnole, qu'enrichit un portrait de Cervantes. Tous ceux qui font aujourd'hui encore leurs délices de la lecture des toujours jeunes *Studien* de Ferd. Wolf connaissent, d'autre part, sa magistrale analyse, si copieuse, comme toujours, en adjonctions, de la version espagnole, par Gómez de la Cortina et Hugalde y Mollinedo

¹ Sur cette bibliothèque, cf. K. Dziatzko : *Die Göttinger Bibliothek in westphälischer Zeit*, au t. VIII des *Beiträge*, etc., de C. Hæbler (Halle, 1904), p. 25-49, où quelques détails sur cet établissement au xviii^e siècle font regretter l'omission du nom de Dieze. Sur la Bibliothèque de Wolfenbüttel un peu avant Lessing — elle comptait à la fin du xviii^e siècle environ 190,000 vol. et 4,500 ms. — il faut lire l'*Historia Bibl. Augustae* de Jac. Burckhard (Lpzg., 1744-46, 3 vol. in-4).

(Madrid, 1829, in-4), dont il ne fut publié qu'un volume, contenant, il est vrai, 166 pages de précieuses *Notas de los Traductores*, lesquels n'en muient pas moins (p. 67) le malheureux *Dieze* en un *Diez*. Bouterwek triomphait donc dans l'Europe lettrée. En 1813, Sismondi lui sera redevable, ainsi, d'ailleurs, qu'à Dieze, — qu'il mentionne IV, 100, — du meilleur de sa science hispanique (cf. à propos de Calderón, Schlegel et Sismondi l'*Anti-romantique*, etc. (Paris, 1816 [anon.], p. 166 seq.) de Saint-Chamand) et déjà A. W. v. Schlegel, au onzième chapitre de *Englisches und spanisches Theater*, dans ses *Vorlesungen* de Vienne, ne parlait plus que de Blankenburg et du professeur de philosophie de Göttingen : « Unter uns haben Blankenburg und Bouterweck sich bemüht, die ältere Geschichte des spanischen Theaters aufzuklären, die ziemlich dunkel ist, ehe es eine rechte Gestalt gewann und zu litterarischer Würde gelangte. » Qu'importe que Münch-Bellinghausen ait, dans son article inoubliable de 1842, réclamé contre ce silence et attribué au livre de Dieze les qualités, bien allemandes, de *Gründlichkeit* et *Verlässlichkeit* (art. cit., p. 118)¹ Sa voix s'est perdue sans échos et l'on a continué de nos jours, malgré la si juste intervention de M. Farinelli en 1892, à ignorer le véritable père de l'hispanisme scientifique en Allemagne, dont M. Menéndez y Pelayo, nous l'avons dit, tira le nom dans sa revue des historiens de la littérature espagnole en tête de la version castillane de *A hist. of sp. Lit.* en 1901, et que, en 1903, le Dr. R. Beer ne mentionnera que pour dater la *Geschichte* : 1779 (II, 114) ! Il nous suffit, quant à nous, d'avoir remis brièvement les choses au point et nous ne saurions mieux terminer ce chapitre qu'en invoquant l'autorité de Grillparzer, dans ses si curieux *Studien zum spanischen Theater* — nous eussions attendu de M. Menéndez y Pelayo, éditeur des *Obras de Lope* dans l'édition, si lente, de l'Académie, la traduction intégrale, dans ses introductions, des remarquables réflexions de Grillparzer sur tant de *comedias* de Lope, — où il ne cache pas sa croyance en l'ignorance totale de Lope et de Calderón par Lessing : « Ich wollte, Lessing hätte Calderon und Lope de Vega gekannt, er hätte vielleicht gefunden, dass ein Mittelweg zwischen beiden dem deutschen Geiste näher stehe, als der gar zu riesenhafte Shakespeare ! » Quand un romaniste de la valeur de M. H. Schuchardt n'a, en transcrivant ce passage, rien trouvé — *Romanisches und Keltisches* (Berlin, 1886), p. 105 — à lui objecter, nous estimons que de tels témoignages valent, tout appareil documen-

1. *Loc. cit.*, p. 119-120. Sur Dieze, cf. en outre *Gött. Anz. von gel. Sachen*, 1770, II, 417; Meusel, *Lex.* II, 365-366; *Versuch einer akad. gelehrt. Gesch. von der Georg-Aug.-Univ.* (Gött., 1765), I, 197, II (*ibid.*, 1788), 57; la biographie de A. L. v. Schlözer par son fils Chr. v. Schlözer (*I. Bd. Lpzg.*, 1828) p. 206; Farinelli, *art. cit.*, p. 310. La *Geschichte*, qui est, solidement reliée, à la *Bibl. Nat.* (Yg 2556), comprend XII p. n. f., 555 p. de texte — Velázquez n'en avait que 141, comme l'avait déjà noté Böhl von Faber, *IIª P. del Pasatiempo* (Cádiz, s. a. [1818], p. 68) — et 3 p. de corrections. Bouterwek a injustement reproché à Dieze d'avoir recouru peu critiquement à Nicolás Antonio. Dieze établit, au contraire, dans sa Préface, les vices de la *Bibl. hisp.*

taire mis à part, au moins autant que les affirmations intéressées des garants que l'on sait. Mais il nous reste à examiner quelques questions de détail effleurées par Lessing dans son analyse du *Conde de Sex* et qui touchent à la matière de notre travail.

a) *Les 3 actes, l'«Arte Nuevo» et les «Comedias» de Cervantes.*

«Die Stücke der Spanier,» déclare Lessing, «haben deren nur drey [Aufzüge], welche sie *Jornadas*, Tagewerke nennen. Ihre allerältesten Stücke hatten viere: sie krochen, sagt Lope de Vega, auf allen vieren, wie Kinder; denn es waren auch wirklich noch Kinder von Komödien. Virues war der erste, welcher die vier Aufzüge auf drey brachte; und Lope folgte ihm darinn, ob er schon die ersten Stücke seiner Jugend oder vielmehr seiner Kindheit, ebenfalls in vieren gemacht hatte. Wir lernen dieses aus einer Stelle in des letztern Neuen Kunst, Komödien zu machen

[Arte Nuevo de hazer Comedias, die (sich) hinter des Lope Rimas befindet :

El capitan Virues insigne ingenio,
Puso en tres actos la Comedia, que antes
Andava en quatro, como pies de niño,
Que eran entonces niñas las Comedias,
Y yo las escrivi de onze, y doze años,
De a quatro actos, y de a quatro pliegos,
Porque cada acto un pliego contenia];

mit der ich aber eine Stelle des Cervantes in Widerspruch finde,

[In der Vorrede zu seinen Komödien : Donde me atrevi a reducir las Comedias a tres Jornadas de cinco que tenian],

wo sich dieser den Ruhm anmasst, die spanische Komödie von fünf Akten, aus welchen sie sonst bestanden, auf drey gebracht zu haben. Der spanische Litterator mag diesen Widerspruch entscheiden; ich will mich dabey nicht aufhalten.»

Il appert de ce passage : 1° que tout ce que Lessing connaît de la disposition formelle, de l'agencement externe de la *Comedia*, il le doit à l'*Arte Nuevo*; 2° qu'il n'a qu'une objection à faire à l'exposé de Lope, objection qu'il a trouvée dans la préface des *comedias* de Cervantes. Étudions d'un peu près l'un et l'autre de ces deux points.

Nous savons, par ce passage d'une lettre de Meinhard à Nicolai, du 17 décembre 1765, citée dans Guhrauer¹ : « An Herrn Lessing werde ich nächstens die *Poesien* des Lope de Vega zurücksenden », que Lessing était très vraisemblablement en possession d'une édition des *Rimas*. Or, comme il mentionne lui-même que l'*Arte* se trouve « à la fin des *Rimas* de Lope », il ne sera guère paradoxal d'affirmer que c'est de là qu'il transcrit le texte qu'il cite², ainsi que les renseignements

1. Danzel-Guhrauer, II¹, 326 (Éd. de 1853).

2. On sait que l'*Arte* fut très vraisemblablement imprimé pour la première fois en 1609 tout à la fin de la *segunda Parte* des *Rimas* | de Lope de Vega Carpio. | etc. publiées à Madrid « por Alonso Martín ». Cf. sur ces détails l'édition critique de l'*Arte* par M. Morel-Fatio, p. 365 seq. du *Bulletin hispanique*, III (1901).

qu'il donne sur la division en *jornadas*, terme qu'il traduit d'ailleurs faussement par *Tagewerk* (*jornal*), alors qu'il équivalait à *Tagereise*. D'autre part, il connaissait une traduction française du texte intégral de l'*Arte*, bien qu'il la cite, sans doute par distraction, complètement à l'envers et en rendant par un contresens le titre espagnol du petit traité de Lope. Cette mention se trouve dans les remarques intitulées : *Zur Gelehrten-Geschichte*, qui remontent en majeure partie aux premières années de Wolfenbüttel. Elle porte le titre (*M. XVI, 238*) :

« *Lope de Vega's Kunst, neue Komödien (sic) zu machen.*

Dieses Werkchen, woraus ich in der *Dramaturgie* eine Stelle übersetzt habe, hat der Abt Archimbaud, Französisch übersetzt, seinen *Pieces fugitives* Part. II. p. 248, mit eingerückt. »

Il est possible que Lessing, citant de mémoire une traduction qu'il avait peut-être utilisée lors de la *Dramaturgie*, ait, de la sorte, oublié et son auteur et l'endroit de sa publication. Les éditeurs de Lessing ne se sont pas donné la peine de vérifier l'exactitude de ce renvoi et le reproduisent tous sans s'apercevoir de l'erreur qu'il implique. Il eût, pourtant, suffi de feuilleter le *Nouveau Recueil de Pièces fugitives d'Histoire, de Littérature, etc.*, par M. l'abbé Archimbaud (Paris, Lamesle, 1717, 4 tomes parfois reliés en 1 vol. in-12)¹, pour s'apercevoir que cette compilation n'a, à la seconde partie, que 242 pages. Or Lessing renvoie à la page 248. C'est dans les *Pièces fugitives d'histoire et de littérature anciennes et modernes, etc., etc.*, éditées par « Flachet de Saint-Sauveur »², deuxième partie, 1704, p. 248 seq., que se trouve la *Nouvelle Pratique de Théâtre, accomodée à l'usage présent d'Espagne, adressée à l'Académie de Madrid et traduite de l'espagnol de Lopez de Vega* par l'abbé des Chartres, doyen du Chapitre de Villeneuve-les-Avignon. Déjà Dieze la signalait, d'ailleurs, page 337, *note*, dans sa *Geschichte*.

Il suffirait de souligner l'impuissance de Lessing — mal déguisée par son renvoi au « *spanischer Litterator* » — à éclaircir les deux passages de Lope et de Cervantes que le hasard a voulu qu'il rencontre, pour que soit mise une fois de plus en évidence son ignorance de détails élémentaires de littérature espagnole. Du moins manifeste-t-il, objectera-t-on, l'originalité, ou l'initiative, de se servir des doctrines de l'*Arte Nuevo*, et a-t-il le mérite d'avoir rappelé l'attention

1. J'ai consulté l'exemplaire de la *Königliche Bibliothek* à Berlin. Celui de la *Bibl. Nat.* est coté Z 20,689-20,692. Quérard, I, p. 82, écrit : *Archimbault*, et décrit erronément l'ouvrage comme étant en deux volumes in-8. Cf. sur le t. IV, Barbier, *Anon.*, III, 510.

2. « Flachet de Saint-Sauveur, » à qui est octroyé le privilège des trois premières parties, parues en 1704 — l'ouvrage compte cinq parties in-12, 1704-1706 — n'est que le masque de l'Abbé A. de Tricaud. Cf. à ce sujet Quérard, IX, p. 552, s. v. *Tricaud* et Barbier, *lot. cit.*, 889. J'ai réimprimé avec de courtes adjonctions la traduction de l'Abbé Des Chartres dans le feuilleton du *Siècle* des 16, 17 et 18 novembre 1906 : *La Poétique de Lope de Vega*, d'après le texte de l'exemplaire des *Pièces fugitives* conservé à la Hof- und Staatsbibliothek de Munich.

des critiques allemands sur ce document oublié? Mérite minime, en vérité, et que seuls ces lessingophiles qui ne savent pas combien l'Arte n'avait cessé, depuis presque son apparition jusqu'à la date où écrivait le dramaturge du *Nationaltheater*, de préoccuper théoriciens et littérateurs, pourraient invoquer.

La première fois qu'apparut la mention de l'Arte dans la littérature étrangère nous semble avoir été l'an 1637, dans un pamphlet provoqué par la querelle du *Cid* et dû à la plume de Scudéry : *La Preuve des passages | Alleguez dans les Observations sur le Cid. | A Messieurs de l'Academie. Par M^r de Scudery. (A Paris chez Ant. de Sommaville, au Palais, à l'Escu de France.) M.DC.XXXVII*¹. Scudéry terminait son argumentation par ces mots : « Mais comme j'ay commencé par de l'Italien, je veux finir par de l'Espagnol, tiré d'un discours de Lopes de vega, intitulé *Arte nueuo de hazer Comedias*, dans lequel ce grand homme fait bien voir luy-mesme, en parlant contre luy-mesme, combien il est dangereux, de suivre ceux de sa Nation, en ce genre de Poësie. » Puis étaient cités les vers 15-48 :

[Que] lo que a mi me daña en esta parte, etc...

Chapelain avait été frappé par cette citation et en conserva le souvenir, comme en témoigne sa lettre à Carel de Sainte-Garde du 27 mai 1662 : « *El arte poetica* de Lope de Vega en vers libres doit estre un petit livret. J'en ay veu quelque tirade d'imprimée dans une contestation poétique entre Corneille et Scudéri sur le *Cid*, où l'auteur s'excusoit de l'irrégularité de ses comédies par le goust de la Cour et du peuple, disant qu'il les avoit faites ainsi parce qu'il ne les eussent pas autrement payées². » Déjà, d'ailleurs, en 1644, un « secrétaire-interprète de Sa Majesté », P. Bense-Dupuis, l'analysait et en citait, dans le texte original, le passage concernant l'étendue que doit avoir la *Comedia* en manuscrit, au chapitre *Des Comedies*, p. 469 seq. de ce curieux art poétique italo-espagnol qu'est son ouvrage *L'Apollon | ou | L'oracle De la Poesie | italienne, | et | espagnole, etc.*³. Le P. Rapin, à son tour, le qualifia, dans la *Préface* de ses *Réflexions sur la Poétique*, de « nouvelle methode de Poétique, toute différente de celle d'Aristote pour justifier l'ordonnance de son

1. In-8 de 14 pages avec le titre. Ce document a été réimprimé par M. A. Gasté en 1899 dans *La Querelle du Cid* (Paris, 1899), p. 222-223.

2. *Lettres de Jean Chapelain, de l'Académie française*, publiées par Ph. Tamizey de Larroque (Paris, 1883), II, 236. Chapelain brûlait d'avoir en sa possession un exemplaire de l'Arte. Cf. ses lettres à Carel de Sainte-Garde du 16 février 1662 (p. 205), du 13 septembre 1662 (p. 255), du 11 novembre 1662 (p. 270), du 29 avril 1663 (p. 302). Lorsqu'il en eut reçu enfin, en novembre 1663, une copie manuscrite, il en fit, à ce même correspondant, une curieuse critique dans une lettre du 3 novembre 1663 (p. 334).

3. Paris, 1644. Dieze mentionnait cet ouvrage p. 129 (note à la page 127) de sa *Geschichte*.

Poëme épique et de ses Comédies, que les sçavans de son país critiquoient sans cesse. Ce qui lui réussit si mal, qu'on ne jugea pas même ce Traité digne d'être mis dans le Recueil de ses ouvrages. Parce qu'il n'avoit pas suivi Aristote en cette Poëtique, qui est le seul qu'on doit suivre¹. » L'erreur de Rapin touchant la non-insertion de l'Arte dans le « recueil » des ouvrages de Lope et les banalités qu'il émet sur son compte semblent indiquer qu'il n'en parle que par ouï-dire. Il était, cependant, relativement facile de lē lire, puisque Caramuel venait, quelques années avant, d'en donner une réédition commentée, à la suite de l'*Epistola XXI*, p. 691 *seq.* de la seconde édition (*Campaniae*, 1668, in-fol.) du tome II de son *primus calamus*². Nous retrouvons les dires de Rapin accueillis sans modifications significatives dans les *Jugemens des Savans* d'Adrien Baillet, qui, toutefois, ajoute que le « traité » de Lope fut imprimé en 1621, in-4, à Madrid sous le titre : *Discurso sobre la poesia culta*³. Ménage, à son tour, revient, dans l'*Anti-Baillet*⁴ — où sont corrigées quelques erreurs concernant Lope — sur l'Arte, qu'il connaît et dont il cite en espagnol le passage :

Verdad es, que yo he escrito algunas veces, etc.

après avoir allégué (I, 32) comme preuve que Lope savait, en effet, composer des tragédies régulières, l'exemple de l'une d'elles : *El guante de doña Blanca*, dont le sous-titre : *Quando Lope quiere*, aurait été intentionnellement employé par l'auteur « pour faire voir qu'il eût pu toujours écrire régulièrement s'il eût voulu ». Pleinement satisfaite de ses sources d'information françaises, la polyhistoire allemande y abreuvait, ici encore, sa soif de science hispanique. Le premier représentant le plus autorisé de cette polyhistoire, la compilation de Morhof, ne trouve rien autre chose à dire sur l'Arte que ce qu'en avait écrit Rapin, dont le jugement est littéralement plagié : « Nam quod Artem ejus Poëticam attinet, quam novam vocat, et quae in Epicis Comicisque plane ab Aristotele esse recedendum, novaque insistendum

1. Page 115 du tome II des *Œuvres diverses concernant les belles-lettres* (édit. d'Amsterdam, 1693). On sait que la première édition de la *Poëtique* est de 1684.

2. *Joannis Caramuelis primus calamus, tomus II, ob oculos exhibens rhythmicam, etc.* La première édition de ce tome II, qui est moins complète, est de 1665, in-fol., *Sanctangelii*, d'après l'indication de la seconde, qui se trouve seule à la *Bibliothèque Nationale*.

3. Édition de Paris 1722 (III, 295, n° 1065). L'ouvrage, rappelons-le, est de 1685-1686. On trouvera, V, 147-152, un mauvais article sur Lope, enrichi de quelques citations et jugemens puristes d'auteurs français du xvii^e siècle. On voit que l'édition de l'Arte de 1621 réputée mystérieuse (Cf. Morel-Fatio, *Bulletin hispanique*, III [1901], 372-373) était, du moins semble-t-il, connue de Baillet.

4. Édition de La Haye, 1688, en 2 volumes in-12. II, 395. — La comédie de Lope que cite Ménage avait paru en 1637 à Madrid dans la *Vega del Parnaso*, et les pièces que contient ce recueil furent réimprimées aux volumes IX et X de l'édition *Sancha des Obras Sueltas*, puis, du moins *El Guante*, B. A. E., 41, p. 17 *seq.*, où l'œuvre ne porte pas, toutefois, le sous-titre transcrit par Ménage.

via, suadet, adeo illa Hispanis, at quantis Vegae admiratoribus, displicuit, ut ne quidem inter Opera ejus admitterent una excudendam... 1. » Cependant, le mouvement espagnol d'imitation du pseudo-classicisme français dont la *Poética* de Luzán constitue le monument le plus remarquable de toute la littérature didactique du XVIII^e siècle littéraire transpyrénaïque, ne pouvait manquer de rappeler l'attention des théoriciens *afrancesados* sur l'*Arte*. En 1737, date de publication à Saragosse, chez Revilla, du traité de l'ex-secrétaire d'Ambassade à Paris, in-fol. de 503 pages, il n'y avait qu'une année que l'*Arte* venait d'être réimprimé à Madrid à la suite de la *Dorotea*, par D. Pedro Joseph Alonso y Padilla. Ce fut sans doute la raison pour laquelle Luzán se borna à le discuter, sans en donner *in extenso* le texte, comme dans l'édition posthume de la *Poética* (Madrid, 1789)², prétendant que Lope « le escribió para apoyar la novedad de sus Comedias » et le qualifiant, naturellement, de « libro, cuyos fundamentos y principios se oponen directamente á la razon y á las reglas de Aristóteles y de los mejores Maestros ». L'école nationaliste des littérateurs du *Diario de los literatos de España* ne laissa pas passer sans en profiter cette occasion solennelle de rétablir la réalité objective, dénaturée par le porte-parole du rationalisme cosmopolite. On sait comment elle s'acquitta, par la plume de Salafranca et d'Iriarte, de cette besogne dans la critique de la *Poética* publiée, non pas, comme l'imprimait Ticknor-Julius, II, 345, note 2³, au t. 7, mais au t. 4 (1738), p. 1-113, de la trop éphémère Revue (voir sur elle et Luzán Böhl von Faber au n^o 675, 7 juin 1818, du *Diario mercantil* de Cadix), et comment Iriarte défendit l'insoutenable thèse que l'*Arte* « más es *Arte nuevo* de criticar comedias que de hacerlas⁴, » défense qui suscita une polémique, et dont la seconde édition de la *Poética*, II, p. 51 *seq.*, résume, du point de vue de Luzán et de son parti, les ultimes résultats. L'année où avait paru la première édition de cet ouvrage, Mayáns, dans sa *Vida de Miguel de Cervantes*, citait aussi l'*Arte*, et la diffusion de cette biographie dans toute l'Europe lettrée ne contribuait pas peu à réveiller le souvenir des théories de Lope.

1. *Polyhistor*, lib. VIII, p. 1010 (éd. de Lübeck, 1747).

2. Dans cette réédition par le disciple de Luzán, Llaguno y Amírola, le texte de l'*Arte* est t. II, p. 51 *seq.* L'éditeur a mis en note, en réponse à l'observation de Luzán concernant la rareté du texte de l'*Arte*, que cette observation n'avait, à la date, plus de portée. En effet, en 1776, l'*Arte* était accessible à tous dans le t. IV des *Obras sueltas* de Lope, éditées par Sancha en 21 vol. de 1776 à 1779. Les deux passages de l'édit. de 1737 que je cite se lisent pp. 7 et 19 de *La Poética ó reglas de la poesía, etc.*

3. Julius qui, au fond de son esprit, était resté le gallophobe de la légion hanséatique, a écrit, à propos de l'invasion du goût français en Espagne à l'époque de Luzán, une bien jolie note, *op. cit.*, II, 341, à laquelle il n'est pas sans valeur d'opposer la claire et impartiale exposition de Cueto, au ch. VI de son *Bosquejo histórico, etc.* (*B. A. E.*, 61, p. LV *seq.*). Cf. à propos de Julius les quelques notices que j'ai réunies sur son compte au n^o 3 de la *Revue germanique*, 1908.

4. Cette défense d'Iriarte se lit p. 80 *seq.* du *Diario*.

Fut-ce un écho lointain des disputes espagnoles qui parvint jusqu'à Riccoboni, lequel, dans ses *Réflexions, etc.*, publiées un an après la *Poética*, invoque « Vega lui-même », qui, « en écrivant sur l'Art du Théâtre nous dit... » *etc.* ¹ Il est probable, pour peu que l'on réfléchisse à l'insignifiance de la citation, qu'il n'y a là qu'un écho d'une science empruntée. Duperron, au contraire, connaissait certainement l'*Arte* dans le texte, puisqu'il en analysait les vers 17-48, p. 3-4 de son *Introduction au Th. Esp.* Mais il faut attendre jusqu'à l'an 1744 pour qu'apparaisse enfin, comme on va le voir, en France une appréciation sensée de ce document. Cette même année, Quadrio discutait assez en détail l'*Arte Nuova di far commedie*. au vol. III, Part. II, de *Della Storia e della ragione d'ogni poesia* (Milano, 1744, p. 333-336), où il en donnait un rapide commentaire partiel et en traduisait quelques vers ². Il insistait, comme le fera Lessing, sur la doctrine de Lope touchant le mélange du comique et du tragique et en tentait une explication amusante, qu'il sera instructif de confronter avec celle de la *Dramaturgie*:

« La moltitudine de' Comici Spagnuoli era incredibile a' tempi del Vega. I Barbieri, mentre non avevano faccende nelle loro officine; i Sagrestani, quando si vedevano oziosi nelle lor Sagrestie; i Soldati, quando ne' Corpi di Guardia si ritrovavano, o ne' loro Quartieri, s'impiegavano tutti in iscrivere Favole Sceniche, le quali poi facevano recitare, o in un Cortile, o in una Sala, senza alzare scena, e senza altr' arte, che il loro ingegno. Le stravaganze cavalleresche, che v' introducevano, non finivano di gradire in uno, e insieme di guastare l'ingegno degli Spagnuoli. Onde il medesimo Vega, dopo essersi grandemente compianto, che si andasse dall' Arte molto lontano in Spagna, e che le si facessero mille aggravj, obbligato dagli Accademici di Madrid a dettarne precetti, da che rimedio non s'aveva per introdurne le buone regole, si determinò di tenere una via di mezzo. Ed ecco quale stabilì egli, che a tenere s'avesse, per accomodarsi al genio della Nazione. *Bisogna, dice, mescolare il tragico, e il comico: che questa varietà di gran diletto è cagione: e la natura ce ne dà un bell' esempio, che per così fatto variare solamente ha bellezza. In fatti le pure, e prete Tragedie non piacquero agli Spagnuoli giammai. Nè lascia il medesimo Vega di accennarlo, aggiungendo, che Filippo II, qualora vedeva un Re in Teatro, non sapeva dissimulare la sua disapprovazione: recandogli per avventura timore, e spavento gli esempi funesti di que' Principi nelle Rappresentazioni introdotti* ³. »

1. Éd. de Paris, p. 77.

2. Il dit avoir été documenté par quelques lettres « di Francesco de' Castro, Spagnuolo, della Compagnia di Gesù, contenenti notizie intorno alla Poesia de' suoi Nazionali, intimamente dal medesimo conosciuta » (p. 333). Il décrit, t. IV (1749), p. 17, l'édition de l'*Arte* qu'il connaît et qu'il a sans doute utilisée (c'est celle de 1613), et ajoute que « quest' Opericciuola è un buon sommario de' precetti poetici ».

3. *Op. cit.*, p. 334. Duperron (II, 82) approuvait fort l'introduction de têtes couronnées sur la scène. « Il y a du bon dans cette pratique, écrit-il, elle entretient la Nation dans des sentimens de grandeur: on voit revivre d'illustres Ancêtres, et l'on rougit de ne leur point ressembler. » Le publiciste P. Fr. Buchholtz († 1843) n'est-il pas allé (*Hndb. der span. Sprache und Lit. [Poet. Thl.]* Berlin, 1804, p. 323) jusqu'à déduire de cette soi-disant aversion de Philippe II l'argument frivole que la liberté des auteurs dramatiques espagnols n'était « gewiss nicht wenig beschränkt »?

En 1749, nouvelle discussion, avec citation de passages de l'*Arte*, par le disciple de Luzán, Blas A. Nasarre, dans le curieux *Prólogo del que hace imprimir este libro*, — on se souviendra que l'ouvrage ne portait pas le nom de l'éditeur, mais l'on ne sait guère qu'il fut combattu par « D. Tomás de Erauso y Zavaleta » dans un excellent *Discurso crítico, etc.* (Madrid, 1750, 285 p. in-4) — en tête du tome I des *Comedias y Entremeses de Miguel de Cervantes Saavedra*. En 1754, autre et prolixe commentaire, avec, également, des citations, dans les *Origenes* de Velázquez. Cette année aussi, D'Hermilly signale deux fois, I, 72, *note (a)*, à la suite de Montiano, et II, 240, le « petit livret » de Lope. Dix années plus tard, Voltaire imagine, comme solution de la question : « Pourquoi les Espagnols, qui ont de l'esprit, se complaisent-ils à leur « barbare » Théâtre ? », de citer l'aveu du *fénix de los ingenios*, qu'il traduit en vers de sa façon :

Les Vandales, les Goths dans leurs écrits bizarres
 Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains :
 Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins ;
 Nos aïeux étaient des barbares.
 L'abus règne, l'art tombe, et la raison s'enfuit.
 Qui veut écrire avec décence,
 Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit :
 Il vit dans le mépris et meurt dans l'indigence.
 Je me vois obligé de servir l'ignorance :
 J'enferme sous quatre verrous
 Sophocle, Euripide et Térence,
 J'écris en insensé ; mais j'écris pour des fous.
 Le public est mon maître, il faut bien le servir ;
 Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime.
 J'écris pour lui, non pour moi-même,
 Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir¹.

Après de tels précédents, s'étonnera-t-on de trouver dans l'article signalé plus haut de Schiebeler, en 1766, une banale citation — elle venait certainement de France — de l'*Arte*, et prétendra-t-on que celle de Lessing ait été si neuve et si originale ?

Du moins, dira-t-on, Lessing a connu les *comedias* de Cervantes ? Ne cite-t-il pas, encore qu'avec une inexactitude regrettable², un

1. Ces vers furent publiés en 1764, t. V du *Théâtre de Corneille avec Commentaire*, à la fin de la *Dissertation sur l'Héraclius de Calderon*, et reproduits en 1770 à l'article *Théâtre Espagnol* des *Questions sur l'Encyclopédie*. Voltaire avoue lui-même comment il a connu l'*Arte* : dans la *Vida de M. de C. de Mayáns* : Cf. sa lettre à Mayáns du 15 juin 1762. C'était aussi l'érudite valencien qui lui avait, comme on sait, envoyé l'exemplaire de *En esta vida* sur lequel il fit sa « traduction » de l'Héraclius espagnol.

2. Lessing transcrivait : « donde me atrevi etc. » et commet un contresens, car il semblerait que Cervantes applique l'assertion à toutes ses comédies, alors qu'il disait simplement : « Se vieron en los theatros de Madrid representar los Tratos de Argel, que yo compuse, la destruicion de Numancia y la Batalla Naval, donde me atrevi etc. » On sait que la *Numancia* — publiée en 1784 par Sancha avec l'insignifiant *Trato de Argel* à l'occasion d'une réédition du *Viage al Parnaso* — n'avait déjà plus que quatre actes. La phrase de Cervantes aurait dû d'autant plus frapper Lessing que

passage caractéristique de la *préface*? Bien que l'édition de Nasarre eût pu tomber entre ses mains — il n'existait alors, outre l'édition originale des *Ocho comedias y ocho entremeses nuevos*, de 1615, que leur réimpression de 1749 en deux vol. in-4 — il semble plus vraisemblable d'admettre qu'il n'a trouvé la phrase de Cervantes que dans un intermédiaire encore. Et comme cet intermédiaire probable était alors en haute estime dans les milieux d'érudition allemande, la conjecture gagne d'autant en solidité. Membre, depuis 1754, de la *lateinische Societät* d'Iéna, D. Gregorio Mayáns y Siscar, le « *generosus Valentinus* », (comme le proclamait Clement sur la couverture du *Specimen bibliothecae hispano-mayansianae, etc.* publié par lui à Hanovre en 1753, in-4 de 171 pp.) fut certainement le savant d'Espagne qui contribua le plus au XVIII^e siècle à propager hors de son pays la connaissance de la littérature espagnole, et qui jouissait en Allemagne de la plus incontestable et méritée popularité. Nous ne pouvons, à cette place, alléguer tous les témoignages que nous avons réunis sur Mayáns, ni dresser la liste de toutes ses contributions en ce sens. Nous nous réservons de le faire dans une prochaine étude sur ce personnage. Il est avéré, d'autre part, que, de toutes les œuvres de Mayáns, sa biographie de Cervantes était la plus facilement accessible, et, en sa qualité de première compilation historique sur un écrivain espagnol universellement admiré, la plus consultée par ceux qui, comme Lessing, s'étaient, à une période de leur activité littéraire, occupés un moment d'une partie au moins de l'œuvre de Cervantes. Cette biographie, destinée au premier tome de la belle édition du *Quijote* en 4 vol. in-4 publiée à Londres en 1738 aux frais de lord Carteret, avait d'abord paru « *en Briga-Real* », c'est-à-dire à Madrid, en 1737, in-8, avait été traduite en français avec quelques remarques par Pierre Daudé, qui n'avait signé que des initiales *D. L. S.* ¹, puis réimprimée cinq fois en espagnol, y compris la contrefaçon de La Haye (1744) du *Quijote* de Londres. En 1755, Jo. Christ. Strodtmann, recteur du gymnase d'Osnabrück — qui s'était déjà occupé deux fois de Mayáns : *Geschichte jetzt lebender Gelehrten, XI. Th.* et adjonctions au 2. *Th.*

le titre : *Batalla naval* — que Moratín datait 1584 et qui, aujourd'hui perdue, devait exister en ms. dans la bibliothèque de D. Gaspar de Guzmán (cf. Gallardo, *Ensayo*, IV, 1505) — impliquait une allusion manifeste à Lépante. Luzán, qui citait lui aussi dans la *Poética* le passage de Lope sur Virués, puis celui de Cervantes, n'avait pas osé résoudre le problème et le « *spanischer Litterator* » n'en avait pas dit plus long que le critique de Hambourg. Cf. II, 18 : « *Qualquiera de los dos que fuese, Virués ó Cervantes, quien las reduxo á tres, dexó tan establecida esta division, que desde entonces nadie se ha apartado de ella.* »

1. Sur l'auteur de cette traduction, dont L. Rius trouve, je ne sais pourquoi, les remarques « *apreciables* » (*Bibl. crit., etc.*, II, 5-6), on trouve quelques renseignements dans *La France Protestante* de E. et E. Haag, IV, 208. Rius (*loc. cit.*) prétend révéler l'édition de « *Briga-Real* ». Elle était décrite dès 1747 dans Ximeno, II, 330 et dans Sempere y Guarinos : *Ensayo*, t. IV, p. 24, à l'article sur Mayáns, pris, d'ailleurs, dans Ximeno.

(Hambourg, 1748) de ses *Beyträge zur Historie der Gelahrtheit*, p. vi-xiii — appréciait en ces termes (mais il n'était que le porte-parole de Mayáns) à la *Gregorii Maiansii generosi Valentini Vita* publiée p. 853-976 de son journal *Das Neue Gelehrte Europa* (VIII. Th., Wolfenbüttel, 1756), la *Vida* de Cervantes : « Et ejusdem (Cervantii) *Vitam* scripsit, in qua de libris fabulosis erudite egit et Cervantii opera omnia mirifice descripsit, permixta notitiarum Historiae literariae magna copia¹. » Or, le *Prólogo* des *Comedias* de Cervantes était reproduit intégralement dans la *Vida*. Il ne sera guère téméraire d'inférer que ce fut là que Lessing l'aura trouvé².

Nous ne pousserons pas l'âpreté critique jusqu'à lui reprocher de n'avoir rien fait pour tenter de résoudre la question de la division de la *Comedia* en trois actes, et d'avoir nonchalamment renvoyé au « littérateur espagnol ». Il serait ridicule d'appliquer à un polygraphe allemand — même écrivant à Hambourg, ville, répétons-le, riche en livres castillans dès cette époque, pour les raisons que l'on sait, — en 1757, les critères en vigueur aujourd'hui à l'endroit des hispanisants européens. Néanmoins, en se replaçant à la date où écrivait Lessing et en tenant compte des lieux, il ne reste que trop évident qu'une élémentaire familiarité avec des ouvrages espagnols de consultation courante lui eût permis d'élucider quelque peu le problème qu'il écarta. Est-ce que Ximeno, par exemple, dont l'ouvrage — *Nachschlagewerk* s'il en fut — avait paru dès 1747, ne disait pas, à l'article *Andrés Rey de Artieda* :

« D. Diego Vich³ da a este Escritor la gloria de aver sido el primero que reduxo las Comedias à tres Jornadas, como ya dixè hablando del Capitan Christoval Virues, en el año 1609⁴, pero Rodrig.⁵ lo dexa indeciso y con

1. P. 915. — Cependant A[braham] G[otthelf] K[ästner (?)] reproche, dans le *Hannoversches Magazin* (III, Hannover 1766, 61. Stück, p. 962-968 : *Ueber die Zeit, in welche Don Quijote gehört*) à Mayáns d'avoir émis, dans la *Vida*, — qu'il connaît dans l'édition hollandaise de 1744, — de téméraires hypothèses, et lui oppose l'argument de Sancho : *Ein Quentchen Mutterwitz gilt mehr, als ein Centner Schuhwitz*. Peut-être l'argument convenait-il surtout à maints érudits allemands de l'époque ? — Dès juin 1739, les *Mémoires de Trévoux* disaient (p. 1324) de la *Vida* qu'elle était « fort étendue et dans un grand détail ».

2. Dans la *quinta impresion segun la primera* (Madrid, s. a., Padilla, in-8), le passage est p. 219.

3. Diego Vich, *Breve Discurso en favor de las Comedias, y de su representacion* (Valencia, 1650, in-fol.), p. I. Ce *discurso* n'a qu'une feuille in-fol. — Le passage de Ximeno que je reproduis se trouve dans les *Escritores del Reyno de Valencia, etc. por Vicente Ximeno Presbitero, etc.* (Valencia 1747, 2 vol. in-fol.), t. I, p. 263.

4. *Op. cit.*, I, 247 : « Hablando de sí mismo en el Prologo de sus Obras Tragicas, y Lyricas, se atribuye la gloria de aver sido el primero que reduxo las Comedias a tres Jornadas, como oy se acostumbra; y Lope de Vega en su *Arte Nuevo de hacer comedias*, tambien le da esta gloria; si bien D. Diego Vich, Cavallero de esta Ciudad... se la atribuye a Andres Rey de Artieda...; y Miguel de Cervantes tambien la quiere para sí, como puede verse en la *Vida* que escribió de este ingenioso Autor D. Gregorio Mayáns. »

5. Rodríguez, continué par Savalls : *Bibliotheca Valentina* (Valencia 1747, in-fol.) p. 103, col. 2. — Cependant Nasarre (*Prólogo, etc.*) entreprendra, deux ans plus tard, de défendre la légitimité de l'affirmation de Cervantes.

razon; porque Virues, como ya vimos, se gloria de esto en el Prologo de sus *Obras Tragicas, y Lyricas*; y Miguel Cervantes tambien pretende para sí esta primacia en el prologo de sus *Comedias*, impressas en Madrid por la Viuda de Alonso Martin 1615. en 4^o »

De même, il n'eût point été fort difficile — mais il eût fallu, à cette fin, avoir feuilleté les *comedias* de Calderón, et, par suite, avoir connu véritablement ce poète — d'atténuer d'une restriction l'affirmation trop absolue touchant la division — posée comme une règle — de la *Comedia* en trois actes. L'exemple de Calderón eût, en effet, démontré que l'usage ne laissait pas de souffrir quelques exceptions. Si Lessing se fût simplement souvenu, à ce propos, de notre Duperron, il eût été moins tranchant, et, au lieu du «*nur*», eût écrit : «*im Allgemeinen*», ou : «*gewöhnlich*». Duperron faisait, en effet, prudemment remarquer (*Th. Esp.*, I, 5) que les Espagnols avaient «*des pièces qui se bornent à deux journées, d'autres qui vont jusqu'à quatre et beaucoup qui n'en ont qu'une seule. On appelle ces dernières des intermèdes... etc.*», et l'abbé Goujet réimprimait ces indications, *Bibl. franç.*, VIII, 160. Enfin — preuve manifeste que Lessing ne connaît pas les *comedias* de Cervantes, — bien que Torres Naharro ait expliqué, dans le recueil de ses *Comédies* : *Propaladia* (Naples, 1517), pourquoi il introduisait, pour marquer les étapes de celles-ci, le vocable *Jornada* (le contresens que commet Lessing à son endroit montre combien il en ignore et la dérivation probable et le sens que lui avait donné Naharro : *descansadero*) et bien que ce vocable fût, en effet, d'un usage courant, n'eût-il pas été prudent de remarquer que ce même Cervantes employait encore le terme *acto* un siècle après l'introduction de son équivalent¹ ?

Si, des indications ci-dessus, il n'est pas téméraire de déduire que Lessing ne connaissait que par ouï-dire les très médiocres détails qu'il a consignés sur les particularités de la *Comedia*², peut-être compense-

1. *Comedias*, éd. de 1749, I, 21 : *Fin del primer acto* (du *Gallardo Español*); II, 25 : *Fin del Acto primero* (du *Rufian Dichoso*). Riccoboni disait, dans ses *Réflex. hist.*, etc. (Ed. d'Amst. 1740, p. 47) : «*On nommoit dans ces premiers tems Actos ce que nous appelons Actes et les deux auteurs que nous venons de citer (Lope de Rueda et Navarro) appelèrent Jornadas.*» Je suppose qu'il avait lu le passage du *Prólogo al lector* des *comedias* de Cervantes : *Sucedió á Lope de Rueda, Naharro, natural de Toledo, el qual fue famoso, etc.* et qu'il imagine, sur les louanges qui sont données à ces deux personnages, de leur attribuer l'invention des *Jornadas*. On sait que de ce *Pedro Naharro* ou *Navarro* — duquel Lope disait que Lope de Rueda et lui, premiers inventeurs de l'art scénique, en avaient aussi observé les règles, cf. dédicace à Marino de *Virtud, pobreza y mujer*, *B. A. E.* 52, 212 — il ne reste rien. C'est par distraction que M. Morel-Fatio aura confondu ce Navarro avec Torres Naharro (*Bullet. hisp.*, III (1901), p. 369), dont la *Propaladia* a été, comme nul ne l'ignore, rééditée par MM. Cañete et Menéndez y Pelayo aux tomes IX-X (Madrid, 1900) des *Libros de antaño* et à propos de laquelle cf. *Zur Bibliographie des Torres Naharro*, par M. A. L. Stiefel (*Archiv de Herrig*, t. CXIX, p. 195-196).

2. Il importe de remarquer, cependant, qu'il n'omet aucune circonstance de mettre en jeu cette même *Comedia*. Lorsqu'à la fin du 55. *Stück* de la *Dramaturgie*, il

t-il ces omissions et commissions par l'exactitude de son jugement sur l'Arte? Écoutons en quels termes il le formule :

« Lope de Vega, ob er schon der Schöpfer des spanischen Theaters betrachtet wird, war es indess nicht, der jenen Zwitterton ¹ einführte. In seinem Lehrgedichte, über die Kunst, neue Komödien zu machen ², dessen ich schon gedacht, jammert er genug darüber. Da er sahe, dass es nicht möglich sey, nach den Regeln und Mustern der Alten für seine Zeitgenossen mit Beyfall zu arbeiten : so suchte er der Regellosigkeit wenigstens Grenzen zu setzen : das war die Absicht dieses Gedichts. Er dachte, so wild und barbarisch auch der Geschmack der Nation sey, so müsse er doch seine Grundsätze haben ; und es sey besser, auch nur nach diesen, mit einer beständigen Gleichförmigkeit zu handeln, als nach gar keinen. Stücke, welche die klassischen Regeln nicht beobachten, können doch noch immer Regeln beobachten und müssen dergleichen beobachten, wenn sie gefallen wollen. Diese also, aus dem blossen Nationalgeschmack hergenommen, wollte er festsetzen ; und es ward die Verbindung des Ernsthaften und Lächerlichen die erste. »

Suit une prétendue traduction, qui n'est en réalité qu'une glose imprécise³, des vers 157-180, concernant le choix du sujet, où le tragique se mêlera au comique, conformément à l'exemple que nous donne la Nature.

Voici donc comment Lessing, reconstruisant la psychologie de Lope, entend l'Arte nuevo de hacer comedias, ou, comme il s'exprime : l'art de composer de « nouvelles comédies ». Lope, respectueux, au tréfonds de son être, des Règles aristotéliennes — non, par Arminius, de l'hybride déformation inventée et imposée par les théoriciens welsches à perruque du Grand Roy — n'eût pas mieux demandé que de les appliquer en leur originelle pureté, si sa mauvaise étoile n'eût voulu qu'il naquît Espagnol, c'est-à-dire sujet d'une nation dépourvue de

s'en prendra à la *Bradamante* de Garnier — qui est de 1582 — pour lui dénier le titre de « première tragicomédie », il écrira qu'il connaît « eine Menge weit frühere spanische und italienische Stücke, die diesen Titel führen ». Il se garde bien, et pour cause, de citer une seule de ces *tragicomedias* castillanes. Mais, quelques lignes plus haut, il avait dit que le vocable « *tragicomædia* », que Plaute n'employa qu'en badinant, ne fut mis en circulation que « bis es in dem sechzehnten Jahrhunderte den Spanischen und Italienischen Dichtern einfiel, gewisse von ihren dramatischen *Missgeburt*en so zu nennen. » Au premier rang de ces *avortons* espagnols, il place la *Celestina*, dont on va voir l'idée qu'il avait.

1. Par *Zwitterton*, Lessing entend le langage du *gracioso*.

2. Ce contresens, deux fois répété, se range dignement à côté de celui commis à propos des « *Neue Beispiele* ».

3. C'est ainsi, par exemple, que Lessing rend le début :

Elijase el sujeto y no se mire
(Perdonen los preceptos) si es de reyes,
Aunque por esto entiendo que el prudente
Filipo, rey de España y señor nuestro,
En viendo un rey en ellas se enfadava...

« Auch Könige, sagt er, können ihr in euern Komödien auftreten lassen. Ich höre zwar, dass unser weiser Monarch (Philipp der Zweite) dieses nicht gebilliget... »

toute compréhension artistique, et, par suite, de tout respect des Règles. Mais Lope, en casuiste-né (comme sont tous les Espagnols) et en retors familier du Saint-Office, n'était pas homme à se déclarer embarrassé pour si peu, puisque, aussi bien,

Le ciel défend, de vrai, certains contentements,
Mais on trouve avec lui des accommodements.

Il imagina un subtil compromis, dont l'*Arte* constitue la charte. Nageur prudent, Vega Carpio, n'osant se risquer à fendre en face le furieux courant des ondes populaires, se borne à le remonter en un biais savamment calculé. Et, arrivé sans efforts sur l'autre rive, il s'écrie devant la foule émerveillée : « Vous ne voulez pas entendre parler des Règles ? Soit ! Laissez-moi, seulement, vous expliquer pourquoi vous aimez ce que vous aimez ! » La mission du monstre de la Nature fut de dégager l'Ordre — un certain Ordre — du chaos. Le sens profond de l'*Arte* gît en ce qu'il exprima, de l'anarchie scénique antérieure, de l'effrénée licence dramatique, de ces « sauvages intrigues », de ces monstrueux « avortons » qu'étaient les tragi-comédies à la *Célestine*, le minimum de règles compatible avec l'étiage culturel d'un peuple dénué de lumières. Or, la première des règles embryonnaires formulées par ce législateur intelligent fut la nécessité de l'alliance du « sérieux » avec le « ridicule ». C'est ainsi que, parti d'imaginaires prémisses, Lessing aboutit à une conclusion qui s'appuie sur une assertion de l'*Arte*¹. Mais son argumentation, est-il besoin de le noter, reste un pur sophisme, et n'est là, aussi bien, que pour permettre au critique allemand de mieux couvrir de confusion les théories qu'il attribue au « rimeur delà les Pyrénées ». Au chapitre suivant de la *Dramaturgie*, ayant cité un passage de l'autobiographie romanesque du « Voltaire de l'Allemagne », Wieland, qui venait de paraître (*Agathon, II. Thl.*, p. 192 *seq.* de l'édition originale) et où Shakespeare était défendu du reproche d'avoir mêlé le tragique et le comique, Lessing revient à Lope pour le réfuter impitoyablement. Ces idées de Wieland, raisonne-t-il, seraient « le meilleur développement que l'on pût lire de la pensée de Lope de Vega », mais, aussi, sa « réfutation » la plus complète. « Car, que s'ensuivrait-il ? Que l'exemple de la Nature, par lequel on prétend justifier ici l'alliance de la gravité la plus solennelle avec le comique bouffon, pourrait aussi bien servir à justifier tout

1. On aime, mieux encore que ces fadaises d'un homme qui dispute de choses qu'il ignore — que ne rapportait-il tout simplement l'opinion de Cervantes au 48^{es} chap. du *Quijote, 1^{re} Partie* : c'était le cas ou jamais ! — l'ingénuité du frère de M^{me} de Motteville, Fr. Bertaut, sieur de Fréauville, qui, lors de son voyage en Espagne en 1659, vit Calderón à Tolède, discuta avec lui des « règles de la Dramatique », constata vite « qu'il ne sçavoit pas grand'chose, quoy qu'il soit déjà tout blanc », et conclut très judicieusement que, dans ce pays-là, on se moquait des Règles. (*Voyage d'Espagne, etc.* [Paris, 1669], p. 171. Ce livre est d'ailleurs très remarquable.)

monstre dramatique, où l'on ne trouverait ni plan, ni liaison, ni sens commun. Et alors il faudrait cesser de considérer l'imitation de la Nature comme le fondement de l'Art; ou bien, par cela même, l'Art cesserait d'être l'Art... En ce sens, l'œuvre où il y aurait le plus d'Art serait la plus mauvaise, et l'œuvre la plus grossière serait la meilleure. » Et le développement se clôt sur une exécution en règle des « pièces mixtes du genre gothique », qui représentent aux yeux de ce héraut de l'*Aufklärung* « l'œuvre bâtarde d'une époque barbare ». On voit, par suite, ce qu'il en est de la « force » et de la « concision » du jugement de Lessing sur Lope, que M. A. Morel-Fatio, pour n'avoir lu que le ch. 69 de la *Dramaturgie* — mais déjà l'erreur avait été commise par E. Dorer, *Die Calderon-Lit. in Deutschland* (Leipzig., 1881), p. 6, et nous ne savons si le passage de M. Morel-Fatio n'est pas allé contaminer le D^r R. Beer à deux ans de distance¹ — a cru, lui aussi, devoir vanter dans sa réédition critique précitée de l'*Arte nuevo* en 1901 au n° 4 du *Bull. hisp.*², et combien l'excellent Dieze était fondé à déclarer, au lendemain du manifeste de son ami dans la *Dramaturgie*, que « unter uns Deutschen ist Lope nur dem Namen nach, und aus dem, was wir durch die Franzosen von ihm wissen, bekannt worden ». (*Gesch.*, p. 334, note à la p. 333.) Pour une fois, du moins, ces Français frivoles et légers n'avaient pas si mal parlé de l'*Arte*. L'abbé

1. *Op. cit.*, II, 85 : « Die von vielen getadelte Vermischung des Tragischen und Komischen, die sich bei Calderón wie auch sonst bei den spanischen Bühnendichtern (ebenso wie bei den englischen) findet, hat in niemand Geringerem als in Lessing einen Verteidiger gefunden. » P. 155, l'auteur subordonne de nouveau l'activité « des frères Schlegel » en faveur de la scène espagnole à celle de Lessing.

2. P. 391. « Le passage qui commence au v. 157 et se termine ici (v. 180) a été traduit par Lessing dans sa *Dramaturgie*, ch. 69. Lessing dit qu'il a rapporté ce morceau de l'*Arte* à cause de sa conclusion, et que s'il est vrai, comme on doit le croire, que la nature nous donne l'exemple du mélange du bas et du noble, du plaisant et du sévère, du comique et du tragique, Lope, en ce cas, a plus fait qu'il ne pensait faire, « car il n'a pas seulement pallié les fautes de son théâtre, il a montré que ces prétendues fautes n'existent pas; il n'y a pas faute là où il y a imitation de la nature ». L'erreur de M. Morel-Fatio — outre l'oubli du ch. 70 — consiste à donner ici comme l'opinion de Lessing ce qui n'était, sous sa plume, que le résumé des vues de Lope. On sait qu'en effet Lessing termine l'interprétation de l'*Arte* en disant que *s'il est vrai* que la Nature nous serve de modèle — Lope en avait appelé à un adage d'origine italienne :

Buen exemplo nos da naturaleza
que por tal variedad tiene belleza... —

ce « réformateur de la scène espagnole » a réalisé plus qu'il n'avait promis. « Il n'a point seulement pallié les défauts de son théâtre; il a, à vrai dire, démontré que ce prétendu défaut n'en est pas un. Car ne saurait s'appeler défaut rien de ce qui est imitation de la Nature. » En traduisant : « er hat eigentlich erwiesen, dass *dieser Fehler* (l'alliance du « sérieux » et du « ridicule ») *keiner ist* » par : « il a montré que *ces prétendues fautes n'existent pas* », M. M.-F. commettait, au surplus, un contresens, d'autant plus surprenant que cet érudit possède à fond la langue allemande. Moins catégorique avait été, sur ce chapitre, Gervinus (*Gesch. der deut. Dichtung* 5. Aufl., IV, 450 seq.) qui avouait, en termes hésitants, que Lessing n'entendait pas « die Spanier... überall gut heissen. »

Goujet, dont l'ouvrage était, répétons-le, familier aux érudits allemands, n'avait-il pas dit, en son nom propre, de cette œuvre :

« Pour moi, j'ai de la peine à croire que ce soit un écrit sérieux... Rien ne ressemble mieux à une véritable ironie. L'auteur en prend le ton et en emploie les expressions. Il soutient, et on ne le nie point, qu'il connoissoit les regles de l'Art, qu'il les avoit étudiées, qu'il avoit composé quelquefois selon ces regles. Pourquoi donc les abandonne-t-il ? C'est, si on l'en croit, parce que ceux qui les observoient le plus exactement, mouroient sans réputation et sans récompense : c'est parce qu'il avoit vu des *monstres précieux* triompher, et remporter les applaudissemens des dames et du vulgaire. Qu'en conclut-il ? Qu'il a renfermé les préceptes sous la clef ; qu'il a banni de son cabinet Terence et Plaute, pour n'être pas importuné de leurs raisons ; qu'il est juste de s'accoutumer au goût du peuple, et d'écrire comme un ignorant, puisque cela plait à ceux qui payent. Tout est écrit sur le même ton. Ce qu'il dit pour justifier sa nouvelle maniere de composer, qu'il appelle lui-même *barbare* et un *nouvel art*, est si foible, quelquefois même si peu sensé, qu'encore une fois il est difficile de croire qu'il ait voulu parler sérieusement¹. »

Cette appréciation de l'oratorien janséniste, ami de Rollin, n'est pas loin d'être la bonne, et Ludwig Lemcke, dont le *Handbuch* fut et est encore en partie pour beaucoup d'Allemands le guide le plus consulté de littérature espagnole, s'est donné, III, 182-184, la peine superflue de prendre au sérieux et de longuement critiquer cette soi-disant confession de poète, qui n'est qu'une « *galéjade* » du génie, où, comme l'a fort bien dit M. Fitzmaurice-Kelly, *op. cit.*, p. 263, « ce qui prend la forme d'une excuse n'est en réalité qu'un légitime accès d'orgueil ». Il reste que Lessing n'a rien compris à ce document, comme il ne sait rien de l'art de Lope, et que M. Erich Schmidt sera bien forcé, pour la troisième impression de son *Lessing*, de supprimer le membre de phrase qui a trait aux études hambourgeoises du « procédé tragi-comique » espagnol. A moins, cependant, qu'il n'imite, au contraire, la méthode de W. von Maltzahn et R. Boxberger, lesquels, dans leur médiocre réédition du *Lessing* de Danzel et Guhrauer, *an. cit.*, arguent d'un passage d'une lettre de Lessing à Gleim du 8 juillet 1758 (*M. XVII*, 148), où le premier déclare que le moindre de

1. *Bibl. franç.*, III (Paris, 1744), p. 113. — Le passage de Flögel sur l'*Arte* dans sa *Gesch. der kom. Lit.* (Liegnitz und Leipzig 1787), p. 173, ne me semble être qu'une amplification sur l'analyse de Goujet : « Er [Lope] macht sich darin mit der feinsten Spötterei über diese Herren [les Académiciens madrilègnes] lustig, und versichert sie, dass er den geträumten Hochverrath am Parnasse gar nicht begehen wollen. Er sagt, da er noch an der Grammatik gekaut hätte, und da er noch nicht zehn Jahr alt gewesen, hätte er die Bücher schon alle gelesen, worin die theatralischen Regeln stünden. Er schriebe Komödien nach der Kunst, die die erfanden, die nach dem Beifall des Volks haschten; denn da sie das Volk bezahlt, so ist auch billig als Thor zu reden, um ihnen Spass zu machen. Es ist mir leid genug, dass es so ist, aber es ist kein Mittelweg zwischen beiden Uebeln auszufinden. Anfangs trieb ihn also die Noth dazu, und endlich war ihm Manier geworden. »

ses projets actuels est « d'écrire au moins trois fois autant de pièces de théâtre que Lope de Vega », pour en déduire, en note, II, 112, que dès 1758 Lessing connaissait l'œuvre dramatique de Lope. II, 190, on peut lire, dans le même ouvrage, que Lessing connaissait « ebenso gut » les comédies de Cervantes que celles de Lope et de Calderón. Voilà qui ne cadre guère avec l'assertion de M. A. Farinelli, p. 5 de *Grillparzer und Lope de Vega* : « Ob Lessing irgend ein Drama Lope's de Vega (im Original) gelesen, vermag ich nicht mit Bestimmtheit zu sagen. » Il est vrai que M. A. Farinelli n'est pas à court de « combinazioni » : « Lopes dramatisches Genie, rectificie-t-il incontinent, schien aber der grosse Deutsche zu ahnen. » Inclignons-nous en silence devant cet hispanisme ésotérique, inaccessible à notre faible intellect et laissons M. E. Schmidt arranger les choses : la logique d'un bon *Lessingforscher* sait, quand il le faut, être subtile...

β. *Le Gracioso.*

Si dédaigneux que se montre Lessing à l'endroit de la « convenance » théâtrale du pseudo-classicisme français, il se trouve d'accord avec Duperron de Castera pour réprover le rôle du *gracioso* dans la *Comedia*. Duperron notait (*Th. E.*, p. 4) que, dans les pièces espagnoles, outre que le tragique se trouve souvent mêlé avec le burlesque,

« souvent un Bouffon qu'ils nomment *le laquais gracieux*¹, ou bien quelque autre personnage de même étoffe prend la liberté d'interrompre les Heros et les Rois au milieu des situations les plus touchantes; pareille indécence nous révolteroit. Elle revoltoit aussi Philippe II. Ce prince, au rapport de Lope de Vega, ne voyoit jamais la majesté des grands Rôles avilie par un badinage si déplacé et certainement il avoit raison². »

— « Aber Cosme, » s'écrie à son tour Lessing, « dieser spanische Hanswurst, diese ungeheure Verbindung der pöbelhaftesten Possen mit dem feyerlichsten Ernste; diese Vermischung des Komischen und Tragischen, durch die das spanische Theater so berühmiget ist? Ich bin weit entfernt, diese zu vertheidigen. »

Suit une vigoureuse charge à fond contre la « décence » scénique welsche et, comme conclusion, l'aveu de Lessing qu'il préfère encore, en face de cette convention étroite et artificielle, l'usage du *gracioso*, qu'il qualifie — les termes sont à noter — de « unsinnigste Abwechslung

1. Cette traduction maladroite a été corrigée en ces termes par Bouterwek, *Gesch.* p. 382, note g : « Wer nicht Spanisch versteht, denke sich bei dem Worte *Gracioso* nicht etwa einen ausserordentlichen Euphemismus. *Gracioso* heisst im Spanischen überhaupt öfter spasshaft und lächerlich, als *graziös*. »

2. Duperron renvoie en marge au texte espagnol de l'*Arte* : c'est précisément ce même passage sur les goûts de Philippe II et le mélange du tragique et du comique que citera, nous l'avons vu, Lessing.

von Niedrig auf Gross, von Aberwitz und Ernst, von Schwarz auf Weiss ».

Ce n'est donc qu'en vertu d'un pis aller et parce qu'à tout prix il veut extirper les mœurs théâtrales françaises dans sa patrie¹, que Lessing fait la concession que nous venons de relever au théâtre espagnol. On comprend, en effet, que cet esprit critique, que ce rationaliste par essence n'acceptât qu'à son corps défendant un personnage dramatique qu'il considérait comme « la plus insensée succession de la bassesse à la grandeur, de l'extravagance au sérieux, de la nuit au jour ». Mais cette interprétation du *gracioso* ne démontrerait-elle pas — si, ici encore, il ne fallait tenir compte de son ignorance de la *Comedia* — combien Lessing était resté étranger à l'âme castillane, hostile à la mentalité espagnole de l'âge classique² ? Pour qu'il ne nous soit pas reproché d'exiger de lui une largeur de compréhension, une souplesse de critères dont, à notre époque et dans des conditions radicalement différentes de recherche scientifique, seule une exigüe minorité d'érudits — malgré le flot grossissant des philologues en mal de thèses doctorales qui s'improvisent hispanisants : cf., pour ne citer qu'un seul exemple, M. G. Huszár : *Molière et l'Espagne* (Paris, 1907), p. 295 — apparaissent capables, nous transcrivons, comme preuve qu'un Allèmand du XVIII^e siècle, son contemporain, était apte à apprécier adéquatement le comique espagnol, — et cela parce qu'il l'avait étudié sur les textes — le passage de la *Geschichte* de Dieze, en l'opposant intentionnellement à celui de Lessing. Cette confrontation nous semble, à elle seule, plus probante que toutes les autres citations que nous pourrions fournir, et nous nous limiterons exclusivement à ce seul garant parce que son témoignage suffit en l'espèce, renonçant à reproduire le n° XXXII, si pro-

1. Il ne sera pas sans utilité de rappeler ici qu'après M. L. Crouslé (dont l'ouvrage mérite toujours une attentive lecture), M. A. Ehrhard a bien mis en lumière, dans *Les Comédies de Molière en Allemagne* (Paris, 1888), p. 234 seq., avec quelle *deutsche Ehrlichkeit* Lessing procéda à l'endroit de la France et de sa littérature. Il est d'autant plus nécessaire de renvoyer à de tels ouvrages que les *Lessingforscher* se gardent, en général, de les mentionner.

2. Tout ce que l'on pourrait dire, à cette date, du *gracioso*, ne saurait, croyons-nous, être qu'une amplification sur la définition, extrêmement juste, qu'en a donnée en 1811 A. W. Schlegel : « Dieser dient meistens bloss dazu, die idealen Triebfedern, wonach sein Herr handelt, zu parodieren, welches er oft auf die zierlichste und geistreichste Weise thut. » [*Engl. und span. Theater*, dans les *Meyers Volksbücher*, n° 356-358, p. 173.] A. La Beaumelle a repris cette définition dans sa très fouillée *Poétique de Lope de Vega*, à laquelle M. Morel-Fatio n'a pas accordé, dans son édition de l'*Arte*, toute l'attention qu'elle nous semble mériter. [*Coll. cit.*, vol. *Lope de Vega. t. II*. Paris, 1827.] Notons, enfin, que les banalités du genre de celles de Lessing sur les prétendues platitudes et bouffonneries propres à la *Comedia* ont fort bien été réfutées par le P. Juan Andrés — qui cependant ne laissait pas d'admirer Corneille — au t. I, p. 424 seq. de *Dell' origine, progresso e stato attuale d'ogni letteratura* (Parma, 1782) : *Parallelo del teatro spagnuolo e dell' inglese*. (La mostruosità delle tragicommedie, e la mischianza di serio e di burlevoles, di sublime e di basso si vuol far passare come una

bant, de la III^a Parte [Cádiz, s. a. (1819)] du *Pasatiempo crítico* de Böhl von Faber (*Del Gracioso en las comedias españolas*, p. 44-48).

«Der comische Ton,» écrit donc Dieze. «und die scherzhafte Laune der Spanier sind bisher von den Ausländern sehr verkannt worden, und die Begriffe, die man sich davon gemacht hat, sind sehr unrichtig. Dieses rührt theils von der in unsern Gegenden so selten vollkommenen Kenntniss ihrer Sprache, theils von den unrichtigen Vorstellungen her, die man aus Romanen, oder einigen parteyischen Reisebeschreibern sich von ihren Sitten gemacht hat. Hierzu kommt noch dieses, dass so sehr wenig von den wahren und guten Dichtern dieser Nation Ausländern bekannt worden sind, und man dafür einige schlechte, die man zum Unglücke der Spanier ausser den Gränzen ihres Landes kennt, zum Massstabe angenommen hat, das poetische Genie, und den Geschmack der Spanier darnach zu bestimmen. Ich habe schon oben gesagt¹, dass die spanische Sprache ihre eigenen comischen Wörter und Wendungen hat. Einem, der die spanische Literatur, und vorzüglich die Dichter so studirt hat, wie es sich gehört, wird es leicht seyn, die verschiedenen Nüancen vom comischen, launigten, scherzhaften und burlesken darinnen zu finden und zu unterscheiden. Diess ist ein Vorzug, der der spanischen Sprache eigen ist.....» (*Geschichte*, p. 434. note a.)

γ. La Glosa.

«Die Spanier,» explique Lessing, «haben eine Art von Gedichten, welche sie Glossas/*sic* nennen. Sie nehmen eine oder mehrere Zeilen gleichsam zum Texte, und erklären oder umschreiben diesen Text so, dass sie die Zeilen selbst in diese Erklärung oder Umschreibung wiederum einflechten. Den Text heissen sie Mote oder Letra, und die Auserlegung insbesondere Glossa, welches denn aber auch der Name des Gedichts überhaupt ist.»

Suit l'exemple de la *glosa* de la *Jornada segunda* du *Conde* (B. A. E. 45, 410), puis Lessing continue :

»Es müssen aber eben nicht alle Glossen so symmetrisch seyn, als diese. Man hat alle Freyheit, die Stanzen, die man mit den Zeilen des Mote schliesst,

strana produzione della stregolata fantasia spagnuola. Ma questo è un vizio cotanto comune all' inglese teatro, che il Dryden pretende di fargli onore con dargli il vanto di simili componimenti.... etc.) On sait que l'ouvrage d'Andrés a été réimprimé à Venise en 1830-34 en 8 vol, contenant 25 parties. Mais, bien avant lui, il y avait déjà d'excellentes choses à ce propos dans le livre imprimé à Madrid en 1764 (214 p. in-8) : *La nación española defendida de los insultos del Pensador* [le périodique célèbre qui parut de 1762 à 1767], etc. par «D. Fr. Mariano Nipho» (cf. v. gr. p. 11 et 109), puis dans les Onze Discours (437 p. in-8) parus à Madrid en 1763 et dont l'auteur se déguisait sous la périphrase : *El Escritor sin título*.

1. Il l'a dit p. 124, note à la p. 122. Le passage mérite également d'être transcrit : «Die spanische Sprache hat alle Eigenschaften, die eine Sprache empfehlen können. Sie schickt sich sowohl zum Erhabenen und Majestätischen, als Zärtlichen und Sanften. Sie ist nachdrücklich, zierlich, leicht wie es die Gegenstände fordern. Auch im Comischen hat sie ihr Eigenes. Sie ist sehr reich, an Wörtern sowohl als an Wendungen und besonders eigenthümlichen Redensarten. Sie ist von ihren Schriftstellern sehr bearbeitet worden..... Es ist eine sehr irrige Meynung die man insgemein hat, dass man glaubt, die spanische Sprache sey leicht, zumal wenn man Lateinisch und Französisch, oder noch dazu Italienisch verstünde. Allein die vielen arabischen und andern Wörter, die besondern und eigenthümlichen Redensarten, Flexionen und Constructionen in dieser Sprache, verursachen mehr Schwierigkeiten als man glaubt, wenn man sie recht lernen will.»

so ungleich zu machen, als man will. Man braucht auch nicht alle Zeilen einzuflechten; man kann sich auf eine einzige einschränken, und diese mehr als einmal wiederholen. Uebrigens gehören diese Glossen unter die ältern Gattungen der spanischen Poesie, die nach dem Boscan und Garcilasso ziemlich aus der Mode gekommen.»

L'explication donnée par Lessing du mécanisme de la *glosa* n'excède pas les limites — en prenant le vocable *Stanzen* dans le sens général de *Strophen* — d'un gros à peu près. En admettant cette vérité, évidente, qu'il ne pouvait, dans un chapitre de la *Dramaturgie*, entrer dans les détails de cette forme métrique, du moins devait-il surveiller sa plume — en cette circonstance, d'ailleurs unique, où il s'étendait avec quelque complaisance sur un point accessoire de littérature castillane — et ne se documenter qu'à des sources authentiques. Ces sources ne faisaient nullement défaut à son érudition avisée. Bense-Dupuis, par exemple, expliquait longuement, au Livre Second de la *I^e Partie de l'Apollon*, p. 359 *seq.*¹, que :

« Le mot de Glose, que l'Espagnol dit *Glossa*, est tiré du grec *Γλωσσα* (*sic*) qui veut dire langue. Il se prend chez les Poètes pour une sorte de couplets qui expliquent quelque bon mot, quelque devise, quelque sentence, ou quelque suite de vers; ce qu'ils appellent *Letra*, *Mote*, *Texto*, ou *Retruicano*, Lettre, mot ou dicton de quelque devise. Et tout ainsi que la lãgue declare les conceptions de l'entendement, de mesme la Glose declare & explique le texte, & lui vient à servir comme de Commentaire & d'Interprete.

Le Texte contient un, deux, trois ou quatre vers, ou plus, selon le Texte du sujet, & le Texte que le Poète veut entreprendre de gloser. Chaque vers du Texte se doit gloser par deux Rondelets, tels que le Poète voudra choisir, continuant toujours de mesme, en sorte que le vers à gloser soit le dernier du second Rondelet. [*Suivent 5 exemples*].

Souvent ils glosent la Sentence par un villanelle; comme en ces [2] exemples de Castillejo.

Ils glosent les Vilanelles entiers, comme cettui-cy...

Ils glosent ainsi les Roman[ce]s, mettant deux vers du quatrain du Roman[ce] pour fin du second Rondelet.

Ils font aussi des Gloses de Vers Italiens, c'est-à-dire, d'onze & de sept sillabes, à condition que le Texte soit aussi des mesmes Vers. La Glose se peut faire par Rimes Octaues, par Rimes Tierces, par Sonnets, par lires, ou autrement; mettant le Vers qui se glose à la fin de l'Octaue, du Terzet, etc., comme le *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus*, glosé en Rimes Octaues, par Lope de Vega.....»

Nous pourrons faire entrer au rang des Gloses certaines pieces faites par Dialogues, dans lesquelles la personne vient à reprendre le derniers vers de la Stance precedente, & de sa response, ou replique, en fait comme une Glose audit vers; comme au 6. Liure de la Diane de Montemayor, entre Siluano & Sireno.....»

Caramuel, d'ailleurs, détaillait également la glose, p. 340 *seq.* de sa *Rhytmica : De Glossa, sive de Carmine Regis* (éd. de 1668). Il semble,

1. *Des Gloses. Ch. 1.*

cependant, que Lessing ait pris son explication, incomplète et même inexacte, de la *Glosa* dans le traité de Cl. Lancelot — celui-là même que Dieze (p. 126, note à la p. 122) devait, comme il a été dit, recommander si chaleureusement — publié avec l'aide d'Ant. Arnauld à Paris en 1660, in-8 (2^e éd. 1665; 3^e 1681), sous le pseudonyme: De Trigny, et le titre: *Nouvelle | Methode | pour apprendre | facilement et en peu | de temps | la langue espagnole* (B. N.: X, 14.695-14.697). La structure de la *Glosa* y est, en effet, sommairement expliquée, et, comme exemple, l'auteur reproduit la fameuse effusion de Sainte Thérèse: *Vivo sin vivir en mí, etc.*

« Elle n'y a pas suivi, » observait à ce propos Goujet, « la règle ordinaire de cette ancienne poésie Espagnole, de répéter chaque vers du *Texte* dans son ordre, à la fin de chaque strophe de la *Glose*; dans celle-ci il n'y a que le dernier vers du texte qui serve de reprise... etc. »

Les Gloses sont définies par Lancelot:

Ces pièces où l'on prend d'abord « quelque mot ou quelque sentence », sur laquelle on fait ensuite « des vers, auxquels ce mot et cette sentence servent de reprise ».

L'on serait d'autant plus enclin à admettre que ce dernier passage de Lancelot — que l'abbé Goujet avait fidèlement reproduit dans sa *Bibl. franç.*, VIII, 150 seq.¹ — a inspiré Lessing que l'on y rencontre précisément une bévue qui peut expliquer la colossale méprise de ce dernier sur la *glosa* « tombée en désuétude depuis Boscán et Garcilaso »:

« Les Espagnols », déclare Goujet, résumant Lancelot, « ont été longtemps sans connaître d'autre forme de poésie, que celle dont je viens de parler²... Dans la suite Jean Boscan et Garcilasso de la Vega, morts avant le milieu du seizième siècle, introduisirent dans leur langue la forme de la poésie italienne qu'ils connurent par la communication qu'ils eurent avec les Poètes Italiens de leur tems dans les voyages qu'ils firent à Naples. »

Mais, pour commettre l'erreur qu'il a commise touchant la *glosa*, il fallait que Lessing ignorât et la *Comedia* — où cette forme métrique est tellement en faveur avec Calderón qu'il en tire quelques-uns de ses meilleurs effets harmoniques — et jusqu'à ce *D. Quijote*, dont il affecte cependant de citer des passages, et où le héros du roman

1. Le passage de l'abbé Goujet se rapporte à celui de Lancelot dans les trois éditions de la *Nouvelle méthode*. Dans la 1^{re} édition de celle-ci, il se lit p. 109 seq.; dans la 2^e et la 3^e, p. 103 seq. — Le rapprochement de Lancelot (ou, si l'on veut, de Goujet) et de Lessing est d'autant plus tentant que nous trouvons dans Lancelot l'expression: *strophe*, qu'emploie bizarrement Lessing: « Que si ce texte a plusieurs vers, ils les repètent l'un après l'autre, après une ou deux Strophes. » (Éd. de 1660, p. 109.)

2. Peut-être Lancelot avait-il lu le passage de Lope, fol. 76 de sa *Justa poética... al bien aventurado San Isidro* (Madrid, 1620), où la *glosa* est présentée comme forme ancienne de poésie spécifiquement espagnole, quoique, en réalité, elle soit d'origine provençale.

et D. Lorenzo s'entretiennent (*Parte II, cap. XVIII*) de façon si instructive sur cette même *glosa*, dont le second se complait à fournir un impeccable spécimen¹.

3. *Les Haupt= und Staatsaktionen.*

Lessing a traduit une partie du dialogue lyrique en aparté entre Essex et Elisabeth qui termine la *primera jornada* et qui rappelle assez bizarrement — comme d'ailleurs plusieurs autres parties du *Conde* — le second acte de ce chef-d'œuvre unique de Torres Naharro : la *Himenea*².

« Ist das nicht eine sonderbare Art von Unterhaltung? » s'écrie-t-il avec une étrange ingénuité (puisque ce genre de dialogue est si fréquent dans la *Comedia*). « Sie reden mit einander und reden auch nicht mit einander. Der eine hört, was der andere nicht sagt, und antwortet auf das, was er nicht gehört hat. Sie nehmen einander die Worte nicht aus dem Munde, sondern aus der Seele. Man sage jedoch nicht, dass man ein Spanier seyn muss, um an solchen unnatürlichen Künstlereyen Geschmack zu finden. Noch vor einige dreissig Jahren fanden wir Deutsche eben so viel Geschmack daran; denn unsere Staats= und Helden=Aktionen wimmeln davon, die in allem nach den spanischen Mustern zugeschnitten waren. »

Cet aveu de Lessing fournirait, s'il en était besoin encore, la meilleure et l'irréfutable preuve qu'il est dans la plus complète ignorance de la véritable nature de la *Comedia*. Nous avons vu plus haut, par le passage de Nicolai, qu'il possédait une collection de pièces à grand spectacle ayant appartenu à la célèbre actrice Caroline Neuber, qu'il avait pu, par conséquent, les étudier à l'aise. Pour qu'il identifie ces productions hybrides — le plus souvent déjà remaniements étrangers, surtout anglais, hollandais et italiens — de la fin du xvii^e siècle et des quarante premières années du xviii^e siècle allemands avec la *Comedia* espagnole, il faut qu'il ait de celle-ci une conception si inexacte que l'on est en droit d'affirmer en toute loyauté critique qu'il n'en connut,

1. M. X, 50, Lessing désignera bien de leur appellation métrique exacte les 4 vers que chante Irene : « Sie singt eine *Redondilla*, ein kleines Lied von vier Zeilen... » Mais l'expression est dans le texte même du *Conde de Sex* :

Reina | Qué bien dice! *Es extramada*
la *redondilla*...

La définition que donne Lessing de la *redondilla* est, d'ailleurs, si peu compromettante qu'elle peut fort bien avoir été faite sur l'exemple qu'il en a trouvé dans le *Conde*. Bense-Dupuis discutait longuement (p. 306-324) et donnait des exemples très divers des *Redondillas de Arte Mayor*, des *Redondillas menores* et des *Redondillas mayores* avec leurs subdivisions. Voilà un passage qu'aurait bien fait de lire, comme, d'ailleurs, tout le livre, le Dr. Erich Walter (*Ad. Fr. Graf von Schack als Uebersetzer* [t. X des *Breslauer Beiträge zur Litgsch.* Lpzg., 1907]), qui nous révèle, p. 49, que la *redondilla* est la seule forme poétique en trochées rimés que connaisse la langue castillane.

2. Réimp. *ub. supr.*, t. II de la *Propaladia*, précéd. d'un prologue érudit de M. Menéndez y Pelayo.

outre le *Conde de Sex*, découvert par hasard, que quelques spécimens du genre de ceux qu'il a essayé maladroitement de rendre en sa langue, et que cette collection que, dans sa lettre à Dieze, il dit avoir réunie à Hambourg, fut le fruit d'un caprice d'amateur de *Kabinetstücke* et de curiosités bibliographiques¹. Mais que songer de la méthode hispanique de Lessing s'il appert que sa plume n'est qu'indirectement responsable de cette nouvelle hérésie? Il s'est borné ici, en effet, comme en tant d'autres circonstances, à prendre dans autrui un renseignement que son ignorance ne lui a pas permis de contrôler, ce qui ne rend celle-ci que plus humiliante. L'année avant qu'il formulât cette malencontreuse assertion dans la *Dramaturgie*, le directeur de l'éphémère *Nationaltheater* hambourgeois avait publié sous le titre : *Geschichte des deutschen Theaters, von Joh. Friedrich Löwen*, quelques pages superficielles, sans valeur de recherche originale et patiente, mais que l'on peut, toutefois, qualifier de premier essai d'une histoire du Théâtre Allemand. Cette dissertation, insérée au t. IV (1766, p. 1-76) des *Schriften* de Löwen parues à Hambourg, a été, de nos jours, rendue plus aisément accessible grâce à sa réimpression, par H. Stümcke, au n° 8 (Berlin, 1905) des *Neudrucke literarhistorischer Seltenheiten* de F. von Zobeltitz. C'est à la p. 15 de cette réimpression que se lit le passage qui a induit en une si pitoyable erreur la candeur hispanique de Lessing :

« Die ernsthaften Stücke, welche Veltheim spielte², waren spanische geradebrechte Uebersetzungen, die unter dem lächerlichen Titel der Haupt- und Staatsaktionen die Stelle des Trauerspiels vertraten. Die Folgen sind bekannt, die sich daher über die Dichtkunst der Deutschen, und über ihre ganze Schreibart verbreitet haben. Der Lohensteinische Schwulst und alle die in dem Geschmack der Asiatischen Banise³ geschriebene Bücher, sind die Früchte davon gewesen. Ein gewisser albern = hochtrabender Styl, mit

1. On sait d'ailleurs qu'il n'est pas d'hommes qui lisent moins *leurs propres livres* que certains bibliophiles, lesquels poursuivent « avidement l'exotique et l'étranger, renvoyant la jouissance de ce qu'ils possèdent en toute certitude à leurs heures libres, que cette chasse recule sans cesse ». Ces paroles émanent du grand érudit juif, le D^r Moritz Steinschneider (+ 1907), bibliographe par excellence et aussi un peu bibliophile. [*Cat. der hebr. Handschr. in der Stadtbibl. zu Hamburg, etc.* Hmbg. 1878, p. x.] Les amateurs de curiosités littéraires pourront lire à ce propos — et pour me borner à deux œuvres du XVIII^e siècle allemand — Joh. Jac. Rohde : *Diss. de eruditorum nimio libros coemendi congerendique studio* (Regiom. 1715, in-4) et Joh. Friedr. Reitz : *Oratio de bibliomania* (Traj. ad Rhen. 1739, in-4).

2. A Hambourg, vers 1692. Sur Veltheim (Johannes Velten), cf. la thèse de doctorat de M. Carl Heine (Halle, 1887, 66 p. in-8), d'ailleurs superficielle, et dont quelques erreurs ont été corrigées par l'auteur dans les 92 pages dédiées deux ans plus tard aux *Haupt- und Staatsaktionen*.

3. Le fameux roman de H. Anshelm von Ziegler : *Die Asiatische Banise, Oder Das blutig — Doch muthige Pegu* (1689), en était, en 1766, à sa 10^{me} édition, et ceux qui sont familiers avec la vie de Goëthe se rappelleront que le Cruel Usurpateur Chaumigrem constituait, dans son enfance, l'une des principales figures de son théâtre de marionnettes.

falschem und schiefer Witz untermischt, war die einzige Schönheit, auf die man sich damals befliss; und man wird keine Haupt- und Staatsaktion lesen, wo nicht dieser Bombast auf die lächerlichste Art angebracht ist. Die damaligen Comödianten spielten ein Stück: Prinz Pickelhering, das vermuthlich auch aus dem Spanischen entlehnet ist. In diesem Pickelhering scheint der Verfasser alle andere schwülstigen Stücke geplündert zu haben, und es ist ein reiches Magazin des abgeschmackten Hochtrabenden...»

A ce passage, Löwen avait ajouté cette précieuse note :

« Die spanischen Stücke sind wohl ohnstreitig, wenn man den ältesten Nachrichten, die ich nur habe auftreiben können, und dem Herrn Professor Gottsched, in seinem mit vieler Genauigkeit entworfenen Register der dramatischen Dichtkunst, glauben kann, zuerst auf unserm Theater übersetzt, und als tragische Stücke gespielt worden. Freylich war es keine wörtliche Uebersetzung: man flichte gemeinlich eine lustige Person mit ein: und je mehr listige Streiche diese Person spielen konnte, desto vorzüglicher war das Stück. Wie alt die Gewohnheit aus dem Spanischen zu übersetzen sey, kann man aus einem 1520 zu Augsburg gedruckten Stücke sehen.»

Suivait le titre, d'ailleurs incomplètement transcrit, de la traduction allemande sur une version italienne (vraisemblablement celle de Venise, 1515) de cette prétendue « comédie espagnole » — la *Celestina* — par Christof Wirsung¹. Ce titre provenait du *Nöthiger Vorrath* du chef de l'école classique allemande. C'est dans cette excellente com-

1. Je m'étends un peu sur la *Celestina* de Wirsung parce que les détails que je donne sont neufs, bien que la question de cette traduction allemande et de ses rapports avec la *Celestina* ait été très consciencieusement étudiée dans la thèse de doctorat pour Halle de M. W. Fehse: *Christof Wirsungs deutsche Celestinaübersetzungen* (Halle, 1902, in-8 de 73 pp.). L'auteur a fort à propos relevé deux affirmations risquées de MM. Menéndez y Pelayo et A. Farinelli, p. 4, note 4, à propos de cette traduction, laquelle, signalée par Gottsched, puis Löwen, puis Panzer [*Annalen der altern deutschen Literatur, etc.* (Nürnberg, 1788, in-4), p. 445 (après que, bien avant ceux-ci, Melchior Adam l'avait notée p. 117 de l'édition de Francfort, 1705, des *Vitae germanorum philosophorum*)], admirée par Clemens Brentano (cf. sa lettre, non datée, à L. Tieck dans K. von Holtei, *Briefe an Ludwig Tieck* [Breslau, 1864], I, 106), n'en a pas moins été deux fois « découverte » au XIX^e siècle: la première par F. Wolf (*Studien, etc.* [Berlin 1859] p. 300, note 2), le seconde par L. González Agejas (*España Moderna*, juillet 1894, p. 84-103.) Enfin, M. Fitzmaurice-Kelly l'a datée 1620 (on sait qu'elle eut une seconde édition corrigée par l'auteur en 1534) dans la *Revista crit. de hist. y lit. esp.*, t. I, p. 71. La Stadtbibliothek de Hambourg possède un exemplaire de la 1^{re} éd., 1520. Il est tout à fait regrettable que l'on n'ait point encore songé à en reproduire, pour une traduction allemande moderne de la *Celestina*, les 28 remarquables gravures sur bois et le frontispice. Dès 1757, cependant, Gottsched écrivait, à propos de l'originalité typographique de cette édition: « In der deutschen Uebersetzung sind Holzschnitte, den Inhalt der meisten Aufzüge vorzustellen; darunter einige ziemlich freye und üppige Stellungen der Personen darbiethen. Caspar Barth scheint diese hundert Jahre ältere deutsche Uebersetzung nicht gekannt zu haben. [Gottsched a précédemment décrit la traduction latine de Barth.] Sie hat sonst das Sonderbare an sich, dass sie mit einer besondern Schrift gedruckt ist, die eine Nachahmung derjenigen ist, womit der Theuerdank gedrucket worden [dans la première éd., s. a., de Nürnberg (1517)]; auch solche Züge und Schnörkel an vielen Buchstaben, in den obersten und untersten Zeilen zeigt, als dort im Grossen die Verwunderung der Leser und Buchdrucker erwecken.» (*Nöthiger Vorrath zur Geschichte der deutschen dramatischen Dichtkunst, etc.* [Leipzig, 1757], p. 52 seq.)

pilation, aujourd'hui encore indispensable et parue neuf ans avant la mort de Gottsched, que, sous la date 1520, se trouve une très minutieuse description — déparée, cependant, par une légère omission et une grave confusion — de l'édition de 1520, in-4, de cette traduction, comparée, en outre, à la version latine de Caspar Barth (Francfort, 1624, in-8). C'est donc — par le canal de Löwen — à l'homme à l'endroit duquel il fut si injuste et dont la renommée est enfin réhabilitée, que Lessing est redevable de la grossière confusion si caractéristique, répétons-le, du degré de son hispanisme. La carrière littéraire des plus avérés talents a, au surplus, de telles surprises. Que ne consultait-il, cependant, l'abbé Goujet? Il y eût lu, t. VIII, p. 163, sur la *Célestine*, qu'on ne pouvait « la regarder proprement ni comme une tragédie, ni comme une tragi-comédie, quoiqu'elle porte ce dernier titre. C'est plutôt un roman en dialogue¹. » Bien que cette nouvelle dramatique, sans avoir été, dans l'intention de son auteur, destinée à la scène, — mais bien, peut-être, à la récitation — représente en réalité la première pousse d'un arbre qui devait si luxurieusement prospérer en terre espagnole, le jugement de Goujet n'était pas si dépourvu de bon sens. Lessing eût gagné à l'adopter, d'autant plus que l'erreur de Löwen, désormais incarnée dans l'assertion du critique de la *Dramaturgie*, a été perpétuée jusqu'à la fin du XIX^e siècle par des auteurs allemands généralement estimés. Point n'est ici le lieu d'en dresser une liste complète. Bornons-nous à noter que Flögel la reçoit en ces termes, et déjà par un intermédiaire, qu'il désigne, d'ailleurs, assez vaguement, le « *Taschenbuch* [c'est-à-dire celui que H. A. O. Reichardt publia, de 1775 à 1800, à Gotha] *für die Schaubühne, in der Geschichte der deutschen Bühne* », dans son ouvrage fort laborieux et déjà cité, la *Geschichte der komischen Litteratur*, paru en quatre Parties de 1784 à 1787, IV, 319: « Er [Veltheim] brachte die Haupt- und Staatsactionen in Schwung, welches gemeinlich schlechte Uebersetzungen aus dem Spanischen waren, die von Schwulst und Unsinn strotzten. Es ist uns davon ein Beispiel im *Prinz Pickelhering*, einem damals berühmten Schauspiel übrig geblieben. » En 1788, une analogue assertion réapparaît dans la continuation de cet ouvrage, achevée d'imprimer après la mort de l'auteur, la *Geschichte des Groteskkomischen*, p. 115. Cette fois encore, Flögel cite sa source: « *Chronologie des deutschen Theaters*, 62. » Or, comme cette œuvre, qui est de Ch. Heinrich Schmid, avait paru en 1775,

1. Gottsched formulait de la sorte son jugement sur la *Celestina*: « So viel sieht man, dass der spanische Verfasser die Regeln der Schaubühne eben so schlecht, als unser Hanns Sachs gekannt hat; ob er gleich unstreitig viel gelehrter gewesen, als dieser. » L'erreur de Gottsched, qui prend la *Celestina* pour une œuvre théâtrale, est en somme excusable. Mais elle ne l'est plus du tout de la part de Schröter et Thiele, qui la définissent « eine spanische Tragödie ». (*Hamburgische Dramaturgie* [Halle, 1877], p. 361, note à la p. 360.)

in-8, à Leipzig, nous voyons combien l'assertion de Löwen avait, en si peu de temps, trouvé d'échos¹. En 1808, Eichhorn la réédite au t. IV, 2^{me} section, de sa *Geschichte der Litteratur von ihrem Anfange bis auf die neuesten Zeiten* (Göttingen, 1808, p. 955) : « Die Trauerspiele, welche unter dem prunkenden Titel der Haupt- und Staatsaktionen gegeben wurden, waren meistens Uebersetzungen aus dem Spanischen. » A son tour, Schack lui-même en est contaminé, *Geschichte, etc.*, III, 453 : « Vornämlich machten sich wohl die sogenannten « Haupt- und Staatsaktionen », die zuerst durch den Magister Veltheim, einen mit den neueren Sprachen sehr vertrauten Mann, in Schwung kamen, die spanischen Erfindungen zu Nutze... » Un an après, R. E. Prutz, s'élevant, avec preuves à l'appui, contre une erreur qui se copie d'un manuel à l'autre, démontre que l'opinion de Löwen « hat sich... durch sämtliche Theater-Chroniken, Kalender u. s. w. bis hinein in die Mehrzahl unsrer Literaturgeschichten verwebt »². Peine inutile, car, en 1853, l'indéracinable légende s'épanouit de plus belle dans le *Lessing* de Danzel et Guhrauer (II¹, p. 207). Neuf années plus tard, Fr. W. Ebeling, publiant une édition complètement refondue et mise à jour de la *Geschichte des Grotteskkomischen* (Leipzig, 1862), la reprend en ces termes : « Wie durch Nachahmung des spanischen Theaters in Italien die Schaubühne in Verfall gerieth, so wurden auch in Deutschland die sogenannten Haupt- und Staatsaktionen statt der Trauerspiele durch Nachahmung desselben eingeführt, wodurch die Vervollkommnung der deutschen Schauspiele sehr verzögert wurde. » (P. 183.) En 1877, nouvel effort de Schröter et Thiele (dont on sait que l'ouvrage a eu une considérable diffusion, comme le prouvent ses rééditions) pour l'extirper (*Hamb. Dramat. etc.*, p. 360, note 1). Mais il nous était réservé de la retrouver en toute sa splendeur antique dans la réédition de Danzel-Guhrauer par Maltzahn-Boxberger. Même, les deux grands-prêtres de l'hispanophilie lessinguienne l'ont aggravée d'une surenchère. Ne reprochent-ils pas (II, 189) à Schack d'avoir cité comme son autorité dans le passage transcrit plus haut... Flögel et non Lessing ? *Sic vos non vobis mellificatis, apes...*

1768-1775. Les Collectanea.

Les *Collectanea*, notes posthumes d'érudition rédigées par Lessing de 1768 à 1774-1775⁽³⁾, contiennent plusieurs articles ayant trait, soit

1. H. Stümcke (*op. cit.*, p. xxxv) dit de l'ouvrage de Schmid : « Trotz aller seiner Mängel ist der erste Versuch einer deutschen Theatergeschichte nicht nur von Löwens unmittelbarem Nachfolger, Christian Heinrich Schmid, sondern auch von manchem andern in der Folgezeit, seltener unter Quellenangabe benutzt und ausgeschrieben worden ».

2. *Vorlesungen über die Geschichte des deutschen Theaters* (Berlin, 1847), p. 194.

directement, soit indirectement, à la péninsule ibérique. Nous les passerons en revue dans l'ordre de publication adopté par M. Muncker.

a) Christoval Acosta.

(M. XV, 131.)

Lessing écrit sous ce chef :

« Begab sich nicht allein in die Einsamkeit : sondern schrieb auch einen Tractat *de la vita solitaria*, sp. welcher nebst einigen andern theologischen Dingen von ihm zu Venedig 1592. gedruckt worden (19. 1. Ethic. 4^o)¹. »

Ceci, et M. Muncker eût pu le dire en note, n'est qu'une correction au Jöcher, I, 68 :

« **ACOSTA** (*Christophorus*), aus Africa bürtig, hatte einen Portugiesen zum Vater. Er tractirete die Medizin. und that eine Reise in Asien und Africa, wobey er zwar gefangen, und als ein Slave tractiret wurde, iedennoch in Erlernung der Kräuter nach Verlangen zunehmen konnte. Hierauf begab er sich nach Spanien, practicirte zu Burgos, gab 1578 *trattado de las drogass y medicinas de las Indias*, heraus, welches Carolus Clusius hernach ins Lateinische übersetzt, und 1593 unter dem Titel : *historia aromatum et medicamentorum in India orientali nascentium* zu Antwerpen in 8 edirt hat; verfertigte auch nebst andern Büchern, eine Reise=Beschreibung von Indien. Endlich erwehlte er die Einsamkeit, worinne er gestorben.

Li[nden (*van der*) : de scriptoribus medicis] Ant.[onii bibl. hisp.] »

En admettant que Lessing ait « découvert » le traité de *la vida solitaria*, — qu'il orthographie *vita*², — le dédaigneux « nebst einigen andern theologischen Dingen » prouverait qu'il ne s'est guère soucié d'en connaître le contenu, et, en tout cas, est apte à produire l'équivoque qu'il s'agirait ici de *traités theologiques édités séparément*, l'an 1592, à Venise. Que ne se reportait-il simplement à Nic. Antonio, s'il lui déplaisait de feuilleter l'ouvrage espagnol ? Il y eût trouvé, transcrit plus correctement, le titre, qu'il estropie, des mélanges d'Acosta : I, 242, art. *Christophorus da Costa* :

« ... Miscella etiam alia edidit, nempe : *Tratado en contra, y pro de la vida solitaria : con otros dos Tratados; uno de la Religion, y religioso; otro contra los hombres que mal viven*. Venetiis, 1592. in-4. apud Jacobum Cornetti 3. »

1. Cette dernière indication représente vraisemblablement la cote de l'ouvrage à la Bibliothèque de Wolfenbüttel. Le *sp.* précédent signifie *spanisch*.

2. Boxberger a, comme de coutume, corrigé sans mot dire dans son édition, mais M. Muncker a rétabli la graphie du ms. des *Collectanea*.

3. Le titre complet de l'ouvrage (*Bibl. Nat. : R. 6,246*) est : *Tratado | en contra, y pro | de la vida solitaria. | Con otros dos tratados, | Vno de la Religion, y Religioso. | Otro contra los hombres que mal viuen. | Llenos de mucha Doctrina, y exemplos. | Dirigidos al Rey Don Phelippe | nuestro Señor, | Por Christoval | Acosta Affricano*. A la dernière page,

b) **Nonnius Acosta.**

(M. XV, 131.)

« Ein andrer als der Angeführte, war ein Portugiese von Geburt, liess aber Patavii 1594 einen Tractat *de quadruplici hominis ortu* drucken, in-4^{to} (22. 5. Ph. 4.). »

Autre correction au Jöcher, qui ne connaît pas d'écrivain portugais du nom d'Acosta, mais seulement (I, 69) un juriste italien :

« **ACOSTA** (*Nonnius*), ein italienischer Ictus in der Mitte des vorigen Seculi, schrieb *de privilegiis creditorum*, welcher Tractat 1661 zu Rom und 1670 zu Genf in fol. gedruckt worden. »

Pourquoi Lessing transcrit-il si incomplètement le titre de ce volume, également « découvert » à Wolfenbüttel ? Pourquoi ne renvoie-t-il pas, puisqu'il ignore l'existence de Barbosa Machado¹, à Nic. Antonio (II, 156) :

« **NONNIUS DA COSTA**, Lusitanus, medicus Doctor, scripsit: *De Quadruplici hominis ortu et de Re Medica*. Patavii apud Laurentium Pasquatium 1594. in-4. Joannes Antonides van der Linden duo ex hoc uno opere facit. »

c) « **Baukunst.** »

(M. XV, 153.)

A propos des palais de Motezuma, Lessing transcrit un passage de l'*Allgemeine Historie der Reisen zu Wasser und zu Lande, etc.*, t. 13 (Leipzig, 1755) :

« Dass die Baukunst, » écrit-il, « auch Leffenschaften erregen könne : ein Exempel aus dem XIII. Bande der Allgemeinen Reisen (*sic*), p. 462 :

Unter allen Pallästen des Kaysers Montezuma, in Mexico, setzte die Spanier keiner in ein so grosses Erstaunen, als ein gewisses weilläufigtes Gebäude, das den Namen des Trauerhauses trug. An diesen Ort begab sich der Kayser.

il porte cette date : « *Desta S. Casa y Peña Tyrse, 15 de Julio de 87... Doctor Christoual Acosta, Affricano.* » La *vida solitaria* va jusqu'à la p. 146, le *tratado de la religion* est p. 147-211, et la *Collacion | a los | Mohatrerros, | usureros, | aparveros, tratantes, | y seducadores* va de la p. 212 à la p. 230. — Il y avait aussi un article bibliographique sur cet auteur dans la *Bibl. Lusit.* (*Christovam da Costa*, I, 572).

1. Dont l'article sur le médecin *Nuno da Costa* était un peu plus détaillé que celui d'Antonio (*Bibl. Lus.*, III, 501). Signalons ici, à propos de la *Bibl. Lus.*, une fable propagée par Ticknor et docilement acceptée par ses traducteurs allemand, espagnols — l'un de ceux-ci était comme on sait, l'érudit Gayangos (III, 401) — et français, à savoir (Ticknor-Julius, II, 289, *note*) qu'« une grande partie de l'édition des trois premiers volumes [le quatrième parut dix-huit ans après le premier, en 1759] de la *B. L.* a été consumée par l'incendie consécutif au tremblement de terre de Lisbonne, en 1755 ! »

wenn er eine Gemahlin oder einen Anverwandten, den er werth geschätzt hatte, verlor, ingleichen wenn irgend eine allgemeine Landplage ein öffentliches Merkmal seiner Betrübniß oder seines Mitleides erforderte. Schon die blosse Einrichtung dieses Hauses war im Stande, einem jedweden eben die Empfindung, welche der Kayser mit sich brachte, einzuflößen. Wände, Dach und alles Geräthe war schwarz und von einem traurigen Anblicke. Die Fenster waren klein, und mit einem dermassen engen Gitterwerke vermacht, dass dem Lichte kaum einiger Durchgang übrig blieb. In diesem fürchterlichen Aufenthalte blieb er so lange, als ihm seine Betrübniß die Begierde nach Lustbarkeiten vertrieb. »

Il eût été si simple, au lieu d'alléguer ce délayage pénible et lourd, d'identifier l'original en citant le texte castillan du chroniqueur des Indes, Antonio de Solís :

Historia de la conquista de Mexico, etc... *escriviala Don Antonio de Solís, etc.* (prem. éd., Madrid, Villa-Diego, 1684), *libro III, cap. XIV, p. 243 :*

« *Casa del Luto, y la Tristeza.* Uno de los Edificios, que hizo mayor novedad entre las obras de Motezuma, fue la Casa, que llamavan de la Tristeza, donde solia retirarse, quando se morian sus Parientes, y en otras ocasiones de calamidad, ò mal sucesso. que pidiesse publica demonstracion. Era de horrible Arquitectura, negras las Paredes, los Techos, y los Adornos, y tenia un genero de Claraboyas, ò Ventanas pequeñas, que davan penada la luz, ò permitian solamente la que bastava, para que se viesse la obscuridad. Formidable habitacion, donde se tenia todo lo que tardava en despedir sus quebrantos.... »

Pour que Lessing croie devoir déduire de cette description que « l'architecture, elle aussi, peut susciter des passions », il faut qu'il ait été induit en erreur par l'inexactitude du texte qu'il a sous les yeux, et qui ne rend pas, précisément, le passage essentiel de l'original. L'architecture d'un palais qui se borne à faire « voir l'obscurité », pour employer l'expression de Solís, ne semble pas avoir eu pour but d'*engendrer des passions*, mais d'*entretenir une affection psychique*, — la tristesse, — en enlevant aux yeux tout élément de distraction, toute forme extérieure susceptible de dissiper la concentration sentimentale. Lessing a donc mal choisi son exemple, et, en tout cas, n'a pas su le prendre à sa source, ce qu'il nous importait surtout de constater.

d) **Zebratana.**

(M. XV, 162.)

Ceci est un essai d'étymologie castillane. A l'article *Sarbacane*, Lessing écrit :

« Von dem Ital. *Ciarbottana* ist das Franz. *Sarbatane* oder *Sarbacane* und nicht von dem Sp. *Zebratana* wie Frisch sagt. Von welchem spanischen

Worte auch der Covarrubias nachzusehen, der es von *Terebratana* herleitet, andre aber aus dem Arabischen. »

Lessing se garde, comme il lui arrive tant de fois, de citer sa vraie source, Ménage : *Dictionnaire étymologique, etc.* (Nouv. édit., Paris, 1694, in-fol.), p. 654 : **SARBACANE. SARBATANE** ou *cerbotane*. Le polyhistorien français y explique d'abord pourquoi il avait cru primitivement¹ que l'italien *cerbottana* était fait sur *Carpi*, puis comment il avait admis l'origine *sambuca*, et même *sambucus*², pour déclarer finalement qu'il a vu dans Du Cange et Meursius que les Hellènes modernes appellent *σαρβοτάνη* l'instrument en question, raison qui avait amené le célèbre philologue d'Amiens à proposer l'étymologie grecque. Mais, ajoute Ménage, « peut-être que ce mot grec a été fait de l'italien *cerbotana*. J'oubliois à remarquer que les Espagnols disent *cebratana*. Voyez Covarrubias. » La note de l'auteur des *Collectanea* n'a donc pas, on l'avouera, le mérite de la nouveauté, sauf pour ce qui est de la variante de son invention : *ciarbottana*, et de l'affirmation tranchante. Lessing pourrait avoir lié connaissance avec les ouvrages philologiques de Ménage lors de sa traduction, à la deuxième partie de la *Theatralische Bibliothek*, de l'*Histoire du Théâtre Italien, etc.* (t. I, Paris, Chaubert, 1727) de Luigi Riccoboni. Celui-ci, au chapitre II de ce superfluité travail, cependant tant de fois pillé : *De la signification du mot ZANNI et de l'origine de la Comédie Italienne* (p. 7-20), défendait l'étymologie latine *Sannio* du vocable *Zanni* et s'en prenait à Ménage — d'ailleurs mort depuis plus de trente ans — qui, disait-il, après avoir dérivé le vocable du grec (que Riccoboni avoue ne pas entendre) : « Zannos », avait, sur une lettre « del Signor Carlo Dati », fait volte-face et adopté l'étymologie : *Giovanni, Gioanni, Gianni, Zanni*.

« Monsieur Ménage, » ajoutait le directeur des Comédiens Italiens, « après avoir rapporté la lettre de Monsieur *Dati* nous donne une citation Espagnole de *Covarrubias*; je ne la rapporterai pas toute ici mais en deux lignes seulement... Le *Covarrubias*, Auteur Espagnol, dans son trésor de la langue Castillane en parlant des Charlatans dit : « y *Acostumbran a traer con Sigo un Sane que es como en Espana el Bobo Juan* », ce qui prouve, pour moi, que *Covarrubias* est du même avis que moi, puisqu'il a écrit *Sane* et non *Zane* 3. »

1. Dans la première édition des *Origini della lingua italiana* (Parigi, 1669), p. 260.

2. Dans la deuxième édition des *Origini* (in *Geneva*, 1685), p. 163.

3. Les dires de Riccoboni ont besoin d'être précisés, car il ne renvoie pas aux sources exactes. On eût aimé voir Lessing entreprendre cette besogne. Il s'est contenté de traduire sans un mot de son propre fonds, n'a pas même reconstitué le titre original du lexique de *Covarrubias*, et s'est borné à rendre d'après Riccoboni : *Covarrubias, ein spanischer Schriftsteller, sagt in seinem Kastilianischen Sprachschätze, etc.* En fait, c'est dans les *Origines de la langue françoise* (Paris, 1650, in-4), p. 754, que nous trouvons l'indication suivante, quelque peu obscure : « **Zani**. Histoire Auguste, p. 283. Adi. Le Grec *ζάννος*; ou *ζάννος* a esté fait, comme

Lessing eût, en vérité, été mieux avisé en laissant tranquille le pauvre Frisch, qui n'avait point si tort d'avoir attribué à *sarbacane* une étymologie qu'admettent, de nos jours, les philologues¹. Frisch, auteur d'un insignifiant *Nouveau Dictionnaire des passagers, etc.*², disait :

« *Sarbatane* oder *Sarbacane*, s. f. (**Hisp.** *zebratana*) ein Blasrohr ; it. ein Sprachrohr, von fernem mit einem zu reden. »

Nous avons vu par quelle source Lessing avait été amené à consulter le *Tesoro*. Il l'a fait de façon assez étourdie, du moins quant à l'une de ses deux allégations. Dans l'édition de 1611, on lit, page 266 :

« **CEBRATANA**, una vara larga hueca, que puesta a la boca tiran cõ ella a los pajarillos con garuanços, o bodoques pequeños. Dixose assi corrompido el vocablo de Terebratana, a terebrãdo, por estar agugerada, como con un barreno largo. Ant. Nebr. buelue de cebratana cerbatana, nouum. »

A la *segunda Parte*, page 79, il y a cette adjonction :

« **ZEBRATANA**, vide **CEBRATANA**. Arabigo zarbatanid, segun el Brocense. »

Lessing, qui ignore l'arabe et ne s'est documenté, sur le vocable espagnol *cebratana*, que dans Covarrubias, parle de « quelques-uns », qui seraient pour une dérivation de l'arabe. Affecte-t-il une science vaine, ou commet-il simplement, comme nous le disons ci-dessus, une simple étourderie ? Il n'avait pas le droit, à coup sûr, de multiplier de la sorte l'honnête docteur d'Extrémadure qui eut la malchance d'éditer Garcilaso³.

ie croy, du Latin *sannio*. » En 1669, à la première édition des *Origini della lingua italiana*, art. **Zani, Zanni, buffone**, p. 938, Ménage, précisant, déclare qu'il n'a fait que suivre l'opinion de « quel gran Letterato Claudio Salmasio, sopra l'Istoria Augusta » en dérivant *Zani* du grec-barbare *ζάννος*, mais annonce qu'il a changé d'opinion sur une lettre, qu'il reproduit, à lui adressée par l'académicien de la Crusca Carlo Dati. Après quoi, s'étant rallié à cette « verissima opinione », il cite, en confirmation de sa thèse, le passage suivant, qu'il a trouvé dans le *Tesoro* de Covarrubias : « Los *Charlatanes* (dic' egli alla voce *Charlatan*) son cierta gente, que anda por el mundo : por otro nombre dichos : *Saltaenbanchi*; porque en las plaças se suben en cima de una mesa, y a vezes con una guitarra, o vihuela de arco, cantan alguna cancion; y acostumbran a traer consigo un Sane, que es como en España el Bobo Iuan, y con media mascara, y un vestido de lienzo, dança, y tiene algunos dialogos graciosos con su amo. » Cet article était reproduit dans l'édition de 1685 des *Origini*, p. 498, et nous le retrouvons également dans la réédition posthume, amplifiée, sous le nom de *Dictionnaire Etymologique* (Paris, 1694), des *Origines* de 1650, à la page 724.

1. Ainsi Hatzfeld-Darmesteter-Thomas, *Dict.*, s. v. Le vocable espagnol dérive de l'arabo-persique (cf. Eguilaz y Yanguas, *Glosario, etc.*, p. 367). *Zarbatana* est la forme arabo-espagnole, au lieu de *Zabatana*. Cf. aussi le malais *sumpitan*.

2. Je cite d'après la « nouvelle édition », Leipzig, 1755, p. 1797.

3. Lessing cite de nouveau Covarrubias dans les Remarques à son esquisse du *Nathan* commencé en novembre 1778, pour substituer à son étymologie ridicule de

e) **Pedro Zapata.**

(M. XV, 170.)

A l'article *Brusquet*, Lessing cite — en en dénaturant le nom — le fou de Charles-Quint :

« Der Hofnarr Kayser Carl des V hiess Peter Zapala. S. T. II. p. 3 vom Roger Bontems. »

aya: άγω, παιδαγωγος, un vocable arabe: *Daja* (*nutrix*), détail copié sans doute quelque part, puisque, répétons-le, il ignorait l'arabe. On se souviendra qu'on penche aujourd'hui pour l'étymologie basque *ayoa* (Diez, II b, p. 428; Körtling, n° 1114). Il a réalisé un autre exploit philologique en voulant ramener (M. XV, 185) le vocable italien *coglione*, « so wie das Französische *couille* », à « das verkürzte *Testiculum* » et en confirmant sa thèse par l'indication que « die Spanier sagen *cojon* für *couille* oder *couillon*; und *cojudo* für *couillard*, qui a de grosses couilles », érudition qui sent son Sobrino, ne fût-ce qu'à cause de la traduction française des vocables. Que ne s'en tenait-il, ici encore, à *Ménage*, qui avait fort bien signalé dans ces excellentes *Origini*, où, à côté d'hypothèses risquées, on trouve tant de bonnes indications, la véritable origine du vocable (qu'a rétablie de nos jours Gröber, *Arch. für lat. Lexicographie und Grammatik*, I (1884), p. 549): « *Coglia*, borsa de' testicoli. Da *coleus*, che val *testicolo*: onde anche *coglione*, che val lo stesso. » (Édit. de 1685, p. 176; édit. de 1669, p. 286; *Dict. étym.*, p. 231). Ou bien, faudrait-il ne voir dans la proposition de Lessing qu'un contresens du « *coleus*, che val *testicolo* » de *Ménage*? On sait que *coleus* est la forme latine parallèle au vocable grec *κολός*, et qu'il faut une forme b. l. (*cōlia*) pour *couille*. Pour en finir, enfin, avec ces entreprises philologiques intéressant l'Espagne, mentionnons qu'à l'article *Myrmidonier* du *Philologischer Nachlass*, remarques remontant à des périodes fort diverses, même aux premières années de Breslau, Lessing écrit (M. XV, 452), dans une note (f) à cet article: « Diese Verwechslungen des l und d sind den Franzosen wie den Spaniern und Italienern in den Wörtern, die sie von dem Lateinischen und Griechischen geborgt haben, ganz gewöhnlich. » Toute sa documentation, il l'avoue cette fois, est prise dans *Ménage*. Il a trouvé dans les *Principes de l'art des Etymologies* ou *Exemples de la Diverse Alternation des Lettres*, en tête de l'édition de 1694 du *Dicc. Etym.*, la particularité qu'il vient d'énoncer :

« L changée en D.

Ital. *amylum*, amido etc.
esp. *monopolium*, monipodio etc.
lat. μελελάν, meditari etc.
gr. έλαφος, έδαφος. »

Avant *Ménage*, d'ailleurs, Turnèbe — que Lessing a utilisé dans la discussion étymologique du vocable *Myrmidonier* — avait dit (*Adversariorum tomus primus duodecim libros continens* (Parisii, 1564), lib. III, cap. III, fol. 46^{vo}): « Myrmillo in amphitralib' spectaculis Gallica erat armatura: vox autem de Graeco deflexa, ut quæ in aliud solum translātata sunt, ingenio loci & cœli mutantur, leviter quoque mutata est. Nam quòd ea armatura fortissimorum erat hominum, quales opinione hominum fuerant antiqui Myrmidones Achilles milites, & habebantur Romanorum sententia Galli, Myrmillonesque de Graeca illa fortissima natione appellabātur: idcirco gladiatoribus hoc nomen haeserat. Nam d in l mutari Ulysses perspicue ostendit, qui est Graecè δούσεύς, ne plura commemorem. Hæc sic venit in mentem mihi inuestigare legenti in 5. (c.-à-d. 6.) Philippica: *Etiàmne ab hoc Myrmillone Asiatico senatus mandata, legatorū verba audientur?* »

Boxberger a ajouté à cette communication laconique la note suivante [*Lessing*, t. 14, p. 52]:

« *Roger Bontems en belle humeur, Col. 1670, eine ehemals beliebte Schwanksammlung.* »

Ce qui prouve qu'il ne s'était renseigné sur le volume où Lessing s'est documenté touchant cet important personnage que dans un manuel bibliographique. En effet, l'édition de « Cologne, 1670, chez Pierre Marteau » (Hollande), formant un volume de 496 pp. et 4 ff., ne contient nullement l'anecdote qu'a lue Lessing, lequel d'ailleurs, renvoyait à un t. II. Il s'était servi d'une des éditions en deux parties de ce recueil, que l'on réimprimait encore en 1797 et qui contient quantité de contes et de bons mots, dont plusieurs sont tirés de compilations antérieures de même nature, tel, par exemple, le *Facétieux Réveil-Matin*. Dans la *Nouvelle Edition, | Augmentée considérablement | Tome II | A Cologne, | Chez Pierre Marteau, | Gendre d'Antoine l'Enclume. | Imprimé cette Année Présente* — artifice sous lequel nul n'ignore que se déguise une édition de Hollande (à la Sphère), — la citation de Lessing ne se trouve pas p. 3, mais p. 4. C'est cependant p. 3 que ce dernier a puisé le renseignement relatif à Brusquet. Le passage concernant Pedro Zapata (dont on a vu qu'il fait un *Peter Zapala*) est ainsi conçu :

« Autre [*Réponse*] d'un Bouffon.

L'Empereur Charles-Quint turlupinoit un jour Pierre Zapata son bouffon, croyant en tirer quelque quolibet. J'en serai bien-tôt payé, dit-il à ses Courtisans. Pas si-tôt que vous croyez, Sire, répondit le Bouffon; car je ne paye pas si promptement ceux qui sont si long-tems à payer les autres. Réponse qui parut d'autant plus spirituelle qu'il y avoit longtems que Zapata n'avoit touché les deniers de sa pension, & les Officiers de la Cour ceux de leurs appointemens. »

f) Isidore de Séville.

(M. XV, 209.)

A l'article *Edelsteine*, cette note banale sur l'encyclopédiste espagnol du VII^e siècle de notre ère :

« *Isidorus ist der Bischof von Sevilien, ein Scribent des 7. Jahrhunderts, der in s. Buche Originum vieles aus alten Scribenten übergetragen, die zum Theil hernach verloren gegangen.* »

Nous savons, par un autre passage (M. XV, 231), que Lessing n'était pas sans apprécier à sa valeur l'un des trésors manuscrits de la si riche bibliothèque qu'il administrait, le palimpseste des *Isidori Origines s. Etymologiarum libri XX*, aux feuillets 255, 256, 277 et 280 duquel sont

transcrits des fragments de la traduction gothique, par Ulfilas, de *l'Epist. Paul. ad Rom.*¹. Il n'est donc pas surprenant qu'il le mentionne et qu'il dise même, dans les *Briefe antiquarischen Inhalts, I. Theil* (1768) 15. *Brief* (M. X, 276) :

« Man muss den Isidorus oft anführen, weil er nicht selten Bücher gebraucht hat, die hernach verloren gegangen. »

Il ne le cite, cependant, qu'une fois, à l'article des *Collectanea* : *Michael Scotus* (M. XV, 370), à propos des vocables *cassis* et *galea*².

g) Henrique Ahlers; le P. Antonio Vieira.

(M. XV, 258.)

Lors de ses visites à Hambourg en 1768, Lessing est allé chez le commerçant B. W. Rahmeyer — et non pas, comme l'imprime M. Muncker : *H. Rameyer*³ — lequel, dit-il, avait vécu « an dreissig Jahr » à Lisbonne. Il y a vu, entre autres publications hispano-portugaises, un « kleinen Traktat von den Kometen » écrit en portugais et dont l'auteur était « ein gewisser Heinrich Ahlers ». L'ayant, affirmé-t-il, très rapidement examiné, il a conclu en faveur de la science astronomique de l'auteur, à moins pourtant, se hâte-t-il d'ajouter, que ce ne soit un plagiaire. « Nach den flüchtigen Blicken, die ich darein thun konnte, zu urtheilen, muss Ahlers ein Mann von guter astronomischen Kenntniss gewesen seyn : es wäre denn, wie es mir fast aus einigen Citationen scheinen wollen, dass er unsern Heine von Cometen ausgeschrieben und übersetzt hätte. Er durfte nicht fürchten, dass man in Portugal sein Plagium so leicht entdecken würde. »

Jusqu'à présent, l'auteur du *Traité des Comètes* est resté, pour les érudits allemands qui s'en sont occupés, une énigme. L'ouvrage le plus apte à renseigner sur son compte, le si minutieux *Lexikon der hamburgischen Schriftsteller bis zur Gegenwart* de Schröder, I (Hambourg, 1851), le confond avec un homonyme en ces termes (p. 47) :

« Alers (*Peter Hinrich*). Jüngerer Bruder des Vorhergehenden [ce dernier est un pasteur, Christian Wilhelm Alers, mort en 1806], besuchte das Johan-

1. Ce ms. a été décrit par C. P. C. Schönemann : *Hundert Merkwürdigkeiten der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel* (Hannover, 1849), p. 22.

2. Isidore en fait mention au lib. XVIII, cap. XIII des *Origines*. L'épithète dont Lessing gratifie l'auteur des *Etymologies* : *ein Scribent des 7. Jahrhunderts* semble un peu rèche, surtout si l'on songe que Nic. Antonio l'avait si amplement traité (*Bibl. hisp. vetus*, I, 321 seq.).

3. Il eût fallu, du moins, expliquer en note que ce H signifiait Herr. Quand Lessing consignait les notes des *Collectanea*, Rahmeyer n'était pas mort, puisque, né en 1705, il se proclame sur ses *ex-libris*, comme nous le verrons, âgé de 80 ans, ce qui mène à 1785. Il survécut donc à Lessing.

neum seiner Vaterstadt Hamburg, widmete aber später sich der Handlung und ward 1770 grossf. holsteinischer Commerzrath. Wahrscheinlich ist er derselbe Heinrich Ahlers (Lessing schreibt den Namen mit einem H), dessen Lessing in seinen Collectaneen, hrgb. von Eschenburg (I, 322 u. 334) gedenkt, und von ihm anführt, dass er in Lissabon in bedrängten Umständen gelebt habe, und katholisch geworden sei, um sein Glück zu machen, was er aber bei seinem Tode noch nicht erreicht hatte.

§§ Hat nach Lessing in portugiesischer Sprache eine Abhandlung von den Kometen geschrieben, und sie dem Könige von Portugal gewidmet. L. bemerkt, das Werk verrathe gute astronomische Kenntnisse; Eschenburg aber sagt, er kenne weder die Schrift noch den Verfasser. »

Il est assez étrange que nul *Lessingforscher* n'ait remarqué la flagrante contradiction contenue dans cette notice de Schröder, à laquelle on renvoie invariablement à propos de Ahlers, et où l'on nous présente un personnage que Lessing déclare défunt en 1768 devenu deux ans après conseiller de commerce du Grand-Duché de Holstein. Les bibliographes portugais, d'autre part, ne sont guère mieux renseignés. Da Silva décrit bien, à plusieurs inexactitudes près, dans son *Diccionario Bibliographico Portuguez*, II, 389 (Lisboa, 1859) le traité de Ahlers, mais avoue qu'il ignore tous détails sur le personnage :

« Francisco Henrique Ahlers, de cujas circunstancias pessoas nada sei até agora, tendo sido por Barbosa omitido na *Bibl. Lus.* »

Il ne peut, tout de même, s'abstenir d'une hypothèse :

« Parece que nasceria em Portugal, oriundo de parentes allemães. »

Le *Diccionario Popular*, publié sous la direction de M. Pinheiro Chagas, I, 260 (Lisboa, 1876), dissimule assez adroitement son plagiat de la notice de Da Silva, à l'article *Francisco Henriques (sic) Ahlers* :

« Ignora-se a patria e a data do nascimento d'este escriptor que se suppõe ser descendente de uma familia alleman, affirmando comtudo alguns que elle nascera em Portugal. »

Cette notice est à son tour démarquée par le *Diccionario Universal Portuguez* de M. Henrique Zephirino de Albuquerque (Lisboa, 1882), I, 467, s. v. *Francisco Henriques (sic) Ahlers* :

« Astronomo de segunda metade do seculo XVIII, que, se suppõe, foi portuguez, embora nascido de paes allemães. »

En 1889, M. Xavier da Cunha, alors Conservateur, aujourd'hui Directeur de la *Bibliotheca Nacional* de Lisbonne, frappé de la sécheresse des notices courantes sur Ahlers, — dont il ignorait que Lessing se fût occupé, — s'avisa simplement de recourir aux deux exemplaires de son *Traité* conservés dans cet établissement, et cette facile recherche, qu'eût dû réaliser trente ans auparavant Da Silva, lui permit, dans un article paru la même année au n° 4 du t. XXXVII de *O Instituto, jornal*

scientifico e letterario (Coimbra) — ce périodique n'est, malheureusement, pas reçu à notre *Bibl. Nat.*, pas plus que n'y est reçue *Cultura Española*, la Revue la plus scientifique que possède actuellement l'Espagne, mais se trouve, tout naturellement, au *Brit. Mus.* — de rectifier et de compléter plus d'une donnée erronée sur le compte de ce Hambourgeois. L'Allemagne, qui possède sous forme de relevés bibliographiques paraissant régulièrement et rédigés avec un zèle méritant toutes les louanges, une institution de première utilité expliquant — nous avons plus haut fourni déjà une autre raison de cette supériorité, raison non moins primordiale — sa supériorité de documentation, qui étonne souvent le modeste travailleur français réduit à ses propres forces, et, s'il n'est pas l'un de ces privilégiés augustes et fortunés devant lesquels, comme au bon vieux temps, toutes les portes s'ouvrent d'elles-mêmes, obligé parfois, pour lire un simple n° de revue, de perdre une après-midi à faire la navette entre deux ou trois bibliothèques parisiennes¹, l'Allemagne, disons-nous, laissa passer sans le noter l'article de M. Da Cunha, et c'est ainsi que s'explique que nous soyons le premier — après le bibliothécaire de Lisbonne — à rétablir la réalité des faits touchant l'homme que Lessing soupçonna si légèrement de plagiat.

Celui des deux exemplaires de l'ouvrage de Ahlers — l'autre, conservé dans la *sala 4^a* sous la cote *P* $\frac{IV}{21}$ appartenait primitivement à la bibliothèque d'histoire nationale et de belles-lettres d'Antonio Lourenço Caminha — qui contient les renseignements qui vont suivre porte, dans cette même *sala 4^a* de la *Bibliotheca Nacional* de Lisbonne, la cote *R* $\frac{XII}{9}$. C'est un in-4 de 86 pages chiffrées, précédées de 84 pages sans numération qui contiennent le frontispice, l'Épître dédicatoire *Ao Rei*, le *Prologo* et l'*Index*, plus 4 pages également non chiffrées qu'occupent les *Licenças*. Le Frontispice, dessiné par Ahlers et repré-

1. On nous reprochera, nous n'en doutons pas, ces réflexions, que l'on qualifiera pour le moins d'intempestives. Mais nous avons expérimenté trop douloureusement *in anima vili* durant la confection de ce livre les vices rédhitoires de nos bibliothèques parisiennes pour ne pas préférer soulager (cf. p. 174) notre conscience. Il est triste d'avoir à constater que l'Allemagne, pour nous en tenir à cette seule nation, reste, quant à ce qui concerne ses bibliothèques — puisque c'est d'elles seulement qu'il s'agit en cette place — *infiniment plus démocratique que la France*. Car nous ne pouvons considérer comme, *v. gr.*, mesure démocratique le fait qu'on ouvre, toutes grandes, les portes de la salle de travail de notre *Bibl. Nat.* à peu près à tout venant, ou qu'on y tolère libéralement les bavardages à haute voix de frelons dont la place serait partout ailleurs — à commencer par la salle publique de lecture. Nous ne pouvons, non plus, admettre la nouveauté d'une « réforme » consistant à y placer (?), avec un dilettantisme dont nous sommes incapables de démêler les critères, pêle-mêle sur les casiers d'une table un assez grand nombre de Revues, alors qu'on se refuse de fournir au travailleur, non seulement les n° de l'année, mais les n° de l'année précédente d'indispensables Revues reçues par l'établissement. Serait-ce ainsi que certains de nos bibliothécaires entendent réaliser la devise de leur profession : *alitis inserviando consumor* ? Il est vrai qu'il y a le « dépôt légal », la « reliure », etc. Il est vrai, enfin, qu'il doit être plus divertissant d'écrire soi-même des livres que d'en faciliter l'accès à autrui.

sentant le système cosmique¹, a été gravé sur cuivre en 1758 par l'architecte royal Miguel Le Bouteux, de même que les figures de démonstration astronomique des deux grandes planches mises à la fin du volume. Le titre de celui-ci est :

*Instrucção | sobre os | corpos celestes, | principalmente sobre os | cometas,
| por | Francisco Henrique Ahlers. | [filet typographique, puis cette devise]:
Mundus codex est Dei, in quo jugiter legere | debemus. S. Bernard. Serm. |
[Suit une vignette]. | Lisboa, | Na officina de Miguel Manescal da Costa, |
Impressor do Santo Officio, | [filet typographique] | Anno M. DCC. LVIII | Com
todas as licenças necessarias.*

L'exemplaire, originairement dans la collection d'un bibliophile du nom de Ch. François Garnier, qui habitait Lisbonne au xviii^e siècle et dont la *Bibliotheca Nacional* possède d'autres livres, porte la mention : *Ex dono Auctoris*, et, collée à la fin, sur la page de garde, la lettre suivante :

Monsieur

Je remets a votre examen ce petit livre que je vous prie d'accepter non comme un don qui puisse vous etre de quelque utilité, j'espere au contraire en trouver moy meme dans les observations que vos etudes et votre penetration sont en etat de me faire remarquer; Je souhaite que cette petite circonstance puisse m'attirer votre estime et vous convaincre que personne n'est avec une plus parfaite consideration

Monsieur

*Votre tres humble et tres obeissant
Serviteur*

Ahlers.

En haut de cette lettre, le destinataire a inscrit la mention :

J'ai reçu cette Lettre à Lisbonne le 5. octobre 1758.,

et, en bas, cette précieuse remarque, dont l'écriture, également de Garnier, tracée en traits plus hésitants, démontre que ce dernier l'a consignée ultérieurement :

Nota

Ce monsieur Ahlers, étoit un Hambourgeois, qui avoit fait quelque commerce à Lisbonne, avec peu de succès : Il fit abjuration du Luthéranisme, et obtint de la Cour une pension, qui le mit en état de commencer un petit Etablissement

1. Il occupe toute la page et porte, en haut, la devise : *Cæli enarrant gloriã Dei*, et, en bas, cette traduction portugaise de quatre vers de Goetsched :

*Grandeza, copia, luz, ordem, e moto
De Orbes taes, deixa a mente arrebatada.
O homem que he logo á vista d'elles? Nada,
Se o Deòs, que os fez, nelles lhe fica ignoto.*

D'après les citations de l'ouvrage, écrit en un excellent portugais, Ahlers savait, outre le latin : l'allemand (sa langue natale), le français, l'anglais et l'italien. « Seja-me, » dit-il au *Prologo*, « licito dizer, que não contribuiu pouco a animar-me a esta empreza o conhecimento, que tenho das linguas, que se fallão mais para là dos Pyreneos. »

pour scier des marbres : Afin de se rendre un peu recommandable, il composa la petite Dissertation, ci-jointe, sous le titre d'Instruction sur les Comètes &c. Il est mort, à Lisbonne, peu d'années après la publication de cet ouvrage.

Ce ne saurait être ici le lieu d'analyser le volume de Ahlers, qui — le détail n'est pas sans importance — avait très vraisemblablement acquis le titre de citoyen portugais lorsqu'il le composa et entendait, de la sorte, faire sa cour au roi. Notons seulement qu'il s'agit d'une œuvre de circonstance. Lisbonne avait été, en novembre 1755, réduit à un monceau de ruines fumantes. Or, les calculs astronomiques annonçaient pour 1758 l'apparition d'une Comète. L'ignorance et la superstition, surexcitées par les affres du récent cataclysme, déduisaient de cette prévision innocente les plus funestes pronostics. Ahlers entreprit, par un exposé clair et précis de la nature des comètes et de leurs conséquences, de calmer les esprits affolés. L'*Instrução* était sa première œuvre — il le déclare dans la dédicace au Roi : « *chego aos pés de V. Magestade a consagrar-lhe estes primeiros fructos da minha applicação* » — et fut sa dernière, bien qu'il ait, dans la même dédicace, annoncé son intention — que frustra sans doute la Mort — de publier d'autres compositions : « *...me animarei a publicar outros escritos em que emprego o tempo* ». Nous examinerons quelque jour — un tel sujet n'étant plus du domaine de ces recherches, mais disons, dès maintenant, que l'*Instrução* est une compilation nullement dénuée d'originalité, car l'auteur s'occupait assidûment d'astronomie — le bien-fondé de l'imputation étourdie de Lessing touchant un plagiat commis par Ahlers à l'endroit d'un illuminé fameux en son temps et qu'il appelle, sans que ses éditeurs aient rectifié l'erreur, *Heine*, alors que son nom véritable était Heyn¹.

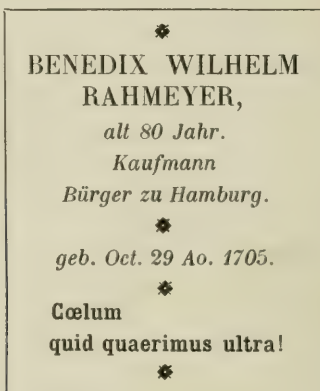
Chez ce même B. W. Rahmeyer, Lessing vit encore « quatre à six volumes de sermons in-4 du jésuite Vereida »². S'il eût véritablement examiné, même d'un regard rapide, l'ouvrage de Ahlers, il y eût appris à transcrire exactement le nom d'un personnage qu'aucun érudit européen n'ignorait alors³, que Postel avait exalté dans son Épître latine de

1. Il s'agit d'un *Kometen-Enthusiast* qui, outre quantité d'écrits sur la matière, est l'auteur d'un copieux non moins qu'indigeste in-8 de 798 pp. paru en 1745 à Berlin et Leipzig chez Ambr. Haude et qui porte le titre : *Johann Heyns, Predigers zu Netzen bey Brandenburg in der Mark : Gesamlete Briefe von den Cometen, der Sündflut, und dem Vorspiel des jüngsten Gerichts, etc.* Cet ouvrage est conservé à la Stadtbibliothek de Hambourg sous la cote *Dfa, Vol. III, p. 139*. Heyn voyait dans la comète de 1742 le présage du jugement dernier, qui devait, selon lui, avoir lieu en 1748.

2. *M. XV, 258* : « Unter den portugiesischen gedruckten Büchern waren auch vier bis sex Bände Prädigten in-4* von dem Jesuiten Vereida, der für ihren besten geistlichen Redner gehalten wird. » M. Muncker n'a pas corrigé en note. Il n'était cependant pas malaisé de voir qu'il s'agissait, comme disait Isla dans *Fray Gerundio*, du « mismísimo Vieyra en su misma mismedad. »

3. Ahlers citait Vieira p. 15 de son *Traité*, à propos du périple de Magalhães en 1519, qui avait fourni au jésuite l'occasion de s'étonner de que chegassem os Portuguezes a dar fundo com as ancoras, onde Santo Agostinho não achou fundo com o entendimento.

1704¹, que le P. Oudin vantait en son long article du t. 34 (1736) des *Memoires* de Nicéron (p. 270-295), que le *Journal Etranger*, alors rédigé par l'Abbé Prévost, déclarait, dans son n° de mars 1755, p. 23, l'« homme de Portugal qui parloit le mieux sa langue » et sur lequel depuis Nic. Antonio jusqu'à Chauffepié (t. IV [1756], p. 570 seq.) — sans parler des deux biographies qui lui avaient été consacrées — les nouvelles abondaient et les louanges ne tarissaient pas. Mes recherches à la *Stadtbibliothek* de Hambourg m'ont fait, d'ailleurs, retrouver la collection des Sermons de Vieira qu'a si mal examinée Lessing chez B. W. Rahmeyer. Elle est complète, c'est-à-dire qu'elle forme 12 volumes in-4², sur le premier desquels (*Sermones do P. Antonio Vieira, etc. Em Lisboa, na officina de Joam da Costa, MDCLXXIX*) est fixé l'ex-libris du donateur :



En 1781, B. W. Rahmeyer avait légué — mais sa donation ne s'effectua qu'en 1790 — le tiers des livres que son frère et lui avaient réunis dans la péninsule ibérique touchant l'Espagne et le Portugal

1. En l'appelant par distraction *Louis de Vieira*. Voici le passage, p. 128 des *Nova Literaria* d'avril 1704 : « Supereset quidem adhuc, et quasi necessarium foret, post haec de Hispanismo dicta, nonnulla etiam dicere de *Lusitanismo*, sive *Lingua Portugallica*, cum ejus elegantia, majestas et utilitas, si duriusculos aliquot in pronuntiando sonos excipias, tanta, ut Hispanicae interdum palmam dubiam reddat, imprimis in Theologicis, ubi judiciosissimus et eloquentissimus P. *Louis de Vieira* omnibus aliis toto vertice supra est. »

2. Sur la date d'apparition de ces volumes et leur description bibliographique, cf. la *Bibl. Lusit.*, I, 416 seq., où il y a un long article sur le P. ANTONIO VIEYRA. Une étude d'un abbé E. Carel, docteur ès lettres, intitulée : *Vieira, sa vie et ses œuvres* (Paris, s. a. [1879]) n'a aucune valeur scientifique, et donne, p. 420-424, la plus défectueuse et chaotique bibliographie des œuvres du célèbre classique portugais. Elle est tout entière écrite selon certain mode d'investigation « historique », qui confond l'apologie avec l'analyse critique. Elle n'a pas été citée par l'auteur (anonyme) de l'article *Vieyra* dans la *Grande Encyclopédie*. Seul le P. jésuite B. Gaudeau, sur le livre duquel je publierai prochainement une note, lui fait une confraternelle réclame à l'occasion des grandiloquentes banalités qu'il consacre à Vieyra (*Les Prêcheurs burlesques en Espagne au XVIII^e siècle* [Paris, 1891], p. 204-205.)

à la *Stadtbibliothek* hambourgeoise, en concédant au premier bibliothécaire la liberté de choisir. Ces livres, nous apprend Petersen (*Gesch. der hamb. Stadtb.* [Hmbg. 1838], p. 85), montèrent à plusieurs centaines de volumes, dont un certain nombre étaient très importants (v. gr. la *Bibl. Lusit.*) ou rares. Nous avons mentionné plus haut la collection de *comedias*. Mais les Rahmeyer — dont Peter, quand Lessing écrivit l'article *Hamburg*, était mort « depuis quelques années » et avait traduit toute la Bible, y compris les Apocryphes, en portugais, version réputée meilleure que celle de l'Ancien Testament du P. J. Ferreira de Almeida imprimée par les Hollandais en 1748-1753 à Batavia¹ — étaient des collectionneurs intrépides et semblent avoir devancé dans leur zèle de bibliophiles cet autre fureteur et écumeur de vieilles éditions et pièces rares que fut le consul hanséatique pour le royaume de Séville, Böhl von Faber, dont il s'en fallut de si peu que l'inappréciable bibliothèque ne passât à la cité hanséatique, et qui, nous pouvons l'affirmer, a été l'infatigable pourvoyeur, — par l'intermédiaire du Dr. N. H. Julius, et, par Julius, de la maison d'édition et de librairie Perthes et Besser à Hambourg, — des grands hispanisants d'Allemagne durant le premier tiers du XIX^e siècle². Ils avaient acquis non seulement des livres, mais des manuscrits précieux, faciles, sans doute, à recueillir en ce XVIII^e siècle où l'Espagne et le Portugal abondaient encore en bijoux de toute sorte, que le vandalisme des luttes napoléoniennes et les méthodiques razzias des Anglais devaient partiellement anéantir. Le plus intéressant d'entre eux, conservé à la *Stadtbibliothek* hambourgeoise, est, à coup sûr, cette « *Collecção de Alvarás, decretos, pautas e regimentos reaes, leys e outras lembranças, sentenças da inquisição e da relação*³ *de Lisboa e outras curiosidades de Portugal e seus dominios em geral até o anno 1750, colligido por Pedro Rahmeyer e Bento Guillermo Rahmeyer, homens de negocio Hamburgueses que assistirão em Lisboa desde o anno 1715 até 1749* », en deux vol. in-fol. On sait que l'avant-dernier directeur de la *Stadtb.*, le Dr. F. Eyssenhardt, avait commencé à tirer profit de ces documents dans ses inoubliables et trop tôt interrompues *Mitteilungen aus der Stadtbibliothek zu Hamburg*, dont le

1. Le ms. original en fut donné, outre 1000 Rthl. Bco., au collège de l'ancienne mission danoise (aujourd'hui mission de Leipzig) à Tranquebar (Madras), des presses de laquelle sortirent tant de livres, mais il en existe une copie à la *Stadtbibl.* de Hambourg.

2. J'ai démontré documentairement, au n^o 2 du *Bulletin hisp.* 1907 (art. *Les premières productions littéraires de Fernán Caballero. Documents inédits*) que si la bibliothèque de Böhl ne fut pas incorporée à la *Stadtbibliothek* de Hambourg, la raison en est que sa fille, qui devait plus tard acquérir une renommée européenne sous le pseudonyme de *Fernán Caballero*, s'opposa au partage d'une collection que le Sénat de Hambourg se refusait à payer, et que ce dernier est seul responsable de la perte, pour l'Allemagne, de cet unique trésor, aujourd'hui à la *Biblioteca Nacional* de Madrid.

3. Sic. Évidemment il faut lire *relaxação*.

premier fascicule (1884) contenait précisément, p. 41-48, le bref inédit d'Urbain VIII à Quevedo que M. Menéndez y Pelayo a réimprimé dans son édition des *Obras Completas* de Quevedo en cours de publication depuis 1898 à Séville. Mais ce qu'il nous importait ici de mettre en lumière à propos de B. W. Rahmeyer, c'était — et il faut insister sur ce point puisque l'on aime à faire croire que le manque d'ouvrages empêcha Lessing de se livrer comme il l'eût voulu aux études hispaniques — la source incomparable de renseignements sur l'Espagne et sa littérature que lui offrait la seule bibliothèque d'un homme chez lequel, à l'époque de sa résidence à Hambourg, il avait libre accès, bonne fortune qu'il n'a pas songé un instant, dans l'impossibilité où il se trouvait de lire avec aisance des livres castillans, à mettre à profit.

h) Mylord Ross et « Don Pedro ».

(M. XV, 281.)

« Mylord Ross zu Dublin, von dem das Journal Encyc. 1762 p. 105, würde ein gutes Subject zu einem neuen Don Pedro seyn. »

Ces simples lignes nous en révèlent autant qu'une longue effusion sur la connaissance qu'a Lessing de l'une des matières scéniques les plus intéressantes de la littérature castillane, de l'un des rares thèmes tragiques par où celle-ci rejoint la littérature humaine et universelle.

Le *Journal | Encyclopédique, | Dédié à Son Altesse | Sérénissime, Mgr. le | Duc de Bouillon, etc. etc. etc.*¹, du 1^{er} janvier 1762, contient p. 97-110 un article : *La Vie de Jean Carteret Pilkington, écrite par lui-même*, qui, selon la coutume de beaucoup de journaux littéraires du XVIII^e siècle, est plagié sans mot dire d'une revue étrangère. C'est d'après la source que nous reproduisons, en conséquence, le récit piquant de l'histoire qui a semblé à Lessing apte à fournir le sujet d'un « nouveau Don Pedro ». Dans *The Monthly Review or literary Journal, vol. XXIV* (London 1761)², p. 11 *seq.*, se lit le compte rendu de *The life of John Cartaret (sic) Pilkington, written by himself* (London, 1761, 2 vol. in-12)³ qui a fourni son récit au gazetier

1. Tome I, Première Partie, 1^{er} Janv. 1762. (A Bouillon, de l'Imprimerie du Journal). Dans l'exemplaire de la *Bibl. Nat.* (Z. 51418), l'article manque, par suite d'une erreur de relieur qui s'étend aux pages 97-120 de ce tome d'un des plus importants périodiques du XVIII^e siècle, dont la collection comprend 288 vol. in-12.

2. La *Monthly Review*, fondée en 1749 par Ralph Griffiths, l'habile libraire que connaissent ceux qui ont étudié la vie de Goldsmith, s'est éteinte en 1845. C'était en politique un organe *whig* et *nonconformist* en religion. Elle avait pour concurrente la *Critical Review* d'Archibald Hamilton.

3. John Carteret Pilkington, dont le père et surtout la mère ont joué un rôle dans l'histoire des lettres anglaises, mourut en 1763. Le *Dict. of Nat. Biogr.*, qui parle de ses parents au t. 45 (1896), p. 295-297, ne lui a pas dédié de notice spéciale. En 1760 avait déjà paru à Londres, in-4, sa « réelle histoire ».

français. L'histoire de « Mylord Ross » se trouve p. 19-22. Elle est narrée dans les termes suivants, qui sont ceux du volume analysé :

« We shall add another specimen of a very different kind, not doubting but it will give the same entertainment to our Readers which it really afforded us, on the first perusal. As to the truth of the tale, there is the less reason to call it in question, as the circumstances are very consistent with the well known character of the whimsical nobleman to whom it principally relates, and perfectly agreeable to the general tenor of his conduct.

» The late Earl of Ross was, in character and disposition, like the » humorous Earl of Rochester : he had an infinite fund of wit, great spirits, » and a liberal heart; was fond of all the vices which the beau-monde call » pleasures, and by those means first impaired his fortune, as much as he » possibly could do; and finally, his health beyond repair. A nobleman » could not, in so censorious a place as Dublin, lead a life of rackets, brawls, » and midnight confusion, without being a general topic of reproach, and » having fifty thousand faults invented to compleat the number of those he » had : nay, some asserted that he dealt with the devil, established a hell- » fire club at the Eagle tavern on Corkhill; and that one W — —, a mighty » innocent facetious painter, who was indeed only the agent of his » gallantry, was a party concerned; but what won't malicious folks say? Be » it as it will, his Lordship's character was torn to pieces every where, » except at the Groom Porter's, where he was a man of honour; and at the » taverns, where none surpassed him for generosity.

» Having led this life till it brought him to death's door, his neighbour, » the Rev. Dean Madden, a man of exemplary piety and virtue, having heard » his Lordship was given over, thought it his duty to write him a very » pathetic letter, to remind him of his past life; the particulars of which he » mentioned, such as whoring, gaming, drinking, rioting, blaspheming his » Maker, and, in short, all manner of wickedness; exhorting him in the » tenderest manner to employ the few moments that remained to him, in » penitently confessing his manifold transgressions, and solliciting his » pardon from an offended Deity, before whom he was shortly to appear.

» It is necessary to acquaint the Reader, that the late Earl of K — — e was » one of the most pious noblemen of the age, and in every respect a contrast » in character to Lord Ross. When the latter, who retained his senses to the » last moment, and died rather for want of breath than want of spirits, » read over the Dean's letter (which came to him under cover), he ordered » it to be put in another paper, sealed up, and directed to the Earl of » K — — e: he likewise prevailed on the Dean's servant to carry it, and to » say it came from his master, which he was encouraged to do by a couple » of guineas, and his knowing nothing of his contents. Lord K — — e was » an effeminate, puny, little man, extremely formal and delicate, insomuch » that when he was married to Lady M — — y O — — n, one of the most » shining beauties then in the world, he would not take his wedding-gloves » off when he went to bed. From this single instance may be judged with » what surprise and indignation he read over the Dean's letter, containing » so many accusations for crimes he knew himself entirely innocent of. » He first ran to his lady, and informed her that Dean Madden was actually » mad; to prove which, he delivered her the epistle he had just received.

» Her ladyship was as much confounded and amazed at it as he could
 » possibly be, but withal, observed that the letter was not written in the
 » style of a madman, and advised him to go to the Archbishop of Dublin
 » about it. Accordingly, his Lordship ordered his coach, and went to the
 » episcopal palace, where he found his Grace at home, and immediatly
 » accosted him in this manner: « Pray, my Lord, did you ever hear that
 » I was a blasphemer, a whoremonger, a gamester, a rioter, and every
 » thing that is base and infamous?» « You, my Lord (said the Bishop),
 » every one knows you are the pattern of humility, godliness, and virtue. »
 » — « Well, my Lord, what satisfaction can I have of a learned and reverend
 » Divine, who, under his own hand, lays all this to my charge?» « Surely
 » (answered his Grace) no man in his senses, that knew your Lordship,
 » would presume to do it; and if any clergyman has been guilty of such an
 » offence, your Lordship will have satisfaction from the spiritual court. »
 » Upon this Lord K—e delivered to his Grace the Letter, which he told
 » him was that morning delivered, by the Dean's servant, and which both
 » the Archbishop and the Earl knew to be Dean Madden's hand-writing.
 » The Archbishop immediatly sent for the Dean, who happening to be at
 » home, instantly obeyed the summons. Before he entered the room, his
 » Grace advised Lord K—e to walk into another apartment, while he
 » discoursed the gentleman about it, which his Lordship accordingly did.
 » When the Dean entered, his Grace looking very sternly, demanded if he
 » had written that letter? The Dean answered: « I did, my Lord.» « Mr. Dean,
 » (returned the prelate) I always thought you a man of sense and prudence,
 » but this unguarded action must lessen you in the esteem of all good
 » men; to throw out so many causeless invectives against the most unble-
 » mished nobleman in Europe, and accuse him of crimes to which he and
 » his family have ever been strangers, must certainly be the effect of
 » a distempered brain: besides, Sir, you have by this means laid yourself
 » open to a prosecution, which will either oblige you publicly to retract
 » what you have said, or to suffer the consequence. » « My Lord (answered
 » the Dean) I never think, act, or write any thing, for which I am afraid to
 » be called to an account before any tribunal upon earth; and if I am to be
 » prosecuted for discharging the duties of my function, I will suffer
 » patiently the severest penalties in justification of it » And so saying the
 » Dean retired with some emotion, and left the two noblemen as much in
 » the dark as ever. Lord K—e went home, and sent for a proctor to
 » whom he committed the Dean's letter, and ordered a citation to be sent
 » to him as soon as possible. In the mean time the Archbishop, who knew
 » the Dean had a family to provide for, and foresaw that ruin must attend
 » his entering into a suit with so powerful a person, went to his house, and
 » recommended to him to ask my Lord's pardon, before the matter
 » became public. « Ask his pardon (said the Dean), why the man is dead!»
 » — « What! Lord K—e dead!» « No, Lord Ross. » « Good God! (said the
 » Archbishop) did not you send a letter yesterday to Lord K—e?» « No,
 » Lord Ross. » « Good God! (said the Archbishop) did not you send a letter
 » yesterday to Lord K—e?» « No, truly, my Lord, but I sent one to the
 » unhappy Earl of Ross, who was then given over, and I thought it my duty
 » to write to him in the manner I did. » Upon examining the servant, the
 » whole mistake was rectified, and the Dean saw with real regret, that Lord
 » Ross died as he had lived: nor did he continue in this life above four

» hours after he sent off the letter. The footman lost his place by the jest, » and was indeed the only sufferer for my Lord's last piece of humour. »

C'est sur les bases de cette bouffonne facétie que Lessing déclare possible la construction d'une œuvre scénique moderne de la famille de celle que, dans son ignorance de la véritable source espagnole, il appelle *Don Pedro*, sans soupçonner que *Le Festin de Pierre* de Molière et les élucubrations antérieures de Dorimon, de Villiers, le *rifacimento* de Cicognini et le scénario des Italiens, — si tant est qu'il les ait tous connus, ce qui n'est nullement avéré, — découlent de l'Espagne, où était éclos ce drame grandiose — parce qu'impliquant une idée philosophique : le défi de l'Homme à la Divinité, fort embryonnaire, il est vrai, mais qui n'existe pas moins et apparente l'œuvre à ces autres créations légendaires issues d'un même fonds mythique : le *Wilder Jäger*, le *Fliegender Holländer*, *Faust*, *Ahasverus*, *Tannhäuser*, sans parler des lointaines analogies islandaises ni de la geste japonaise de « Genji » — qui, objectivé littérairement en 1630 dans le *Burlador de Sevilla*, n'a plus cessé, depuis, d'émouvoir, en ses réincarnations diverses, la conscience humaine, et n'a point encore trouvé, dans le livre qui, après les recherches fondamentales de M. Farinelli et de notables travaux espagnols, vient de lui être dédié en France, une solution qui satisfasse relativement à son origine et à sa cristallisation¹. Lessing, cependant, avait été mis sur la piste d'une recherche qui eût pu devenir, conduite par un si fin quêteur, très fructueuse. Lorsqu'en 1754 il traduisit, au II. Stück de la *Theatralische Bibliothek*, l'*Histoire du Théâtre italien*, de Riccoboni, il trouva p. 47 la mention précitée, qui eût dû éveiller sa curiosité : « Le seizième siècle fini, vers l'an 1620, les belles Lettres tombèrent beaucoup en Italie....., les Tragédies changèrent de face, et on substitua à leur place les Comédies ou Tragi-Comédies Espagnoles, que l'on traduit, ou que l'on fit à leur imitation.....; les Tragi-Comédies traduites, comme la *Vie est un Songe*, le *Sanson*, le *Festin de Pierre*, et d'autres semblables, étoient les plus beaux ornemens du Théâtre Italien. » La fin de ce passage a, dans la version de Lessing, la teneur suivante : « Die aus dem Spanischen übersetzten Tragikomödien, als : « *Das Leben ist ein Traum* », « *das Gastmahl des Don Pedro* » und andre

1. G. Gendarme de Bévotte : *La légende de Don Juan. Son évolution dans la littérature, des origines au romantisme* (Paris, 1906 [paru en 1907]). Cf. F. Baldensperger dans *Revue Critique*, 1907, n° 46, où quelques utiles adjonctions sont données, et *Bull. italien*, 1906, n° 4, p. 365-66. Sans doute, M. A. Farinelli nous dira ce qu'il pense de la « conviction » de l'auteur — partagée par M. E. Martinenche dans la *Revue latine*, 1907 : *La Légende de Don Juan*, p. 443 — relativement à l'origine espagnole de la légende. M. G. de B. a publié, comme complément de sa seconde thèse de doctorat, sous le titre : *Le Festin de Pierre avant Molière*, avec une introduction, un lexique et des notes, les textes des adaptations de Dorimon, Villiers, des Italiens et de Cicognini (Paris, 1907, *Société des textes français modernes*).

Stücke von dieser Art waren die grössten Zielen des italienischen Theaters » (éd. Kürschner, t. 62, p. 275.) Nous ne rechercherons pas pour quel motif il a omis le *Sanson* — à coup sûr : *El valiente Nazareno Sanson*, du D^r Juan Pérez de Montalbán, « clerigo presbitero, Notario apostolico de la general Inquisition, graduado en Filosofia y Teologia, » comme il s'intitule à l'*Indice de los Ingenios de Madrid* à la fin du *Para Todos* (Madrid, 1645, p. 186), — pièce facilement accessible dans le recueil paru à Amsterdam en 1726 sous le titre *Comedias de los más célebres Autores*. Nous n'insisterons pas sur sa traduction hybride : *das Gastmahl des Don Pedro*, qu'il n'eût pas commise, après tant d'autres, s'il eût connu cette note, mise par d'Argonne (Vigneul-Marville) au tome III de la quatrième édition (Paris, 1740, 3 volumes in-8) des *Mélanges d'histoire et de littérature*, p. 40 : « Tirso de Molina, Auteur espagnol, est le premier qui l'a traité [le thème de Don Juan] dans le titre de *El combidado de Piedra*, ce qui a été mal rendu en nôtre Langue par le *Festin de Pierre* : ces paroles signifiant précisément le *convîé de Pierre*; c'est-à-dire la *Statue de Marbre ou de Pierre, conviée à un repas*. Ce qui a fait faire ce changement de titre, c'est qu'en effet la Statue conviée représente un Commandeur nommé Dom Pedro ¹. » Mais puisque Riccoboni indiquait à Lessing qu'après 1620 une « tragi-comédie » espagnole traitant d'un thème dont la première incarnation scénique française était assez postérieure pour qu'aucune équivoque ne subsistât sur la primauté de l'invention, avait été popularisée en Italie, que ne s'adressait-il simplement à Dieze, qui eût incontestablement été à même d'éclairer sa religion ? Car Dieze, il ne sera pas superflu de le répéter à une génération d'hispanisants trop oublieuse de ses vrais ancêtres, est le premier érudit qui ait tenté (*Geschichte*, p. 331, seq.) une énumération méthodique et presque déjà complète des XXV *Partes de comedias* de Lope parues de 1604 à 1647, et il eût été aisé à ce laborieux savant d'expliquer à son correspondant que la « tragi-comédie » mère se trouvait à la septième place du recueil paru en 1630 à Barcelone, « por Jerónimo Margarit », sous le titre : *Doze comedias nuevas de Lope de Vega Carpio y otros autores*, où elle était attribuée au « maestro Tirso de Molina », avec, en sus, l'indication que Roque de Figueroa l'avait représentée. Mais supposer Lessing capable d'une telle démarche est chose impossible pour qui connaît son concept de la *Comedia*. Il est trop intimement persuadé, en effet, que les *Haupt- und Staatsaktionen* sont des décalques de cette même *Comedia*. Or, le thème du Convîé de pierre faisait partie, en Allemagne, du répertoire des troupes errantes et jusque des montreurs de marionnettes, comme l'explique M. K. Engel, *Die Don Juan Sage auf der Bühne* (Dresden

1. Cf., en outre, sur l'origine du titre *Le festin de Pierre*, l'édition de Molière de E. Despois et P. Mesnard (Paris, 1880), V, 9, note 3.

und Leipzig, 1887), p. 78 *seq.* Lessing a fort bien pu voir jouer quelque part un de ces *Don Juan* déformés et abâtardis, d'ascendance peut-être italienne, méconnaissable caricature, en tout cas, du Tenorio sévillan de Tirso, et il aura cru qu'en cette montre grossière l'âme du drame castillan était enclose. C'est pourquoi il ne s'est jamais soucié d'aller jusqu'à l'Espagne, et, quand il écrira le *Freigeist*, il se bornera à plaquer habilement des réminiscences du *Misanthrope* et du *Festin de Pierre* sur un canevas emprunté aux *Caprices du Cœur et de l'Esprit*, comédie en trois actes de Delisle de la Drévetière et de M^{me} Riccoboni, représentée en 1739 à Paris.

i) Les « *Sieben Kinder von Lara* ».

(M. XV, 286.)

« *Die Geschichte der sieben Kinder von Lara, siehe beym Felibien Tome II, p. 259 u. f.* » C'est ainsi que Lessing commence son article *Lara*. Boxberger — qui ne remarque pas qu'en traduisant « *Infants* » par « *Kinder* » Lessing, qui confond avec « *enfants* », dévoile une fois de plus son ignorance de détails élémentaires d'histoire espagnole, et que seul un vocable comme *Prinzen* eût ici convenu¹ — renvoie (*Kürschner*, 71, p. 180) au t. IX² de son édition, qui est le t. 66² de *Kürschner*, p. 215, *note* à la ligne I. Nous y trouvons une indication de l'ouvrage de « **Félibien** : *Principes de l'architecture, de la sculpture et des autres arts qui en dépendent, etc.* (Paris, Coignard, 1676-1690, 5 vol.), t. II. » Si cet éditeur eût seulement ouvert l'ouvrage susdit, il eût constaté que les *Infants de Lara* n'y sont pas mentionnés. M. Muncker, qui a adopté le principe de n'illustrer le texte de Lessing d'aucunes notes de détail, a cependant corrigé, d'après le manuscrit, l'indication t. II en : t. III. Il y a bien, en effet, à un tome III, p. 259, d'un certain Félibien, un passage où il est question des *Infants de Lara*. Mais pourquoi n'avoir pas mentionné que c'était d'André Félibien qu'il s'agissait, et de ses *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres*, et pourquoi, enfin, n'avoir pas indiqué à quelle édition il fallait recourir, puisque l'ouvrage, d'ailleurs le plus estimé — à juste titre, car c'était alors une nouveauté — de tous ceux composés par le « secrétaire de l'Académie des Sciences, historiographe du Roi et gardien du Cabinet des Antiques », a eu des éditions en 2 volumes, avant d'être en 4, 5 et même 6 volumes ? Nous sera-t-il permis d'exprimer notre étonnement de ce que, dans cette Allemagne universitaire où la Lessingolâtrie engendre bon an mal an un déluge

1. On aura saisi, en outre, l'équivoque : *von Lara* au lieu de *aus Lara*. Lessing croit que *Lara* est le patronymique des *Infants* et non pas un nom de lieu castillan.

de verbeux et faciles commentaires de l'œuvre de Lessing rappelant, toutes proportions gardées, la débauche espagnole des élucubrations cervantophiles, il ne se soit point encore rencontré un éditeur assez laborieux pour élever, à cette même œuvre, un monument critique analogue à celui que possèdent, dans les magistrales éditions publiées sous la direction de M. Ad. Regnier, les « grands écrivains » de la France, et où l'on trouverait — sera-ce trop demander? — simplement un *Index* des noms propres et une table analytique des matières? Dans l'édition d'Amsterdam, 1706, en 5 vol. in-12 (t. III, p. 218 *seq.*), Félibien, résumant la biographie d'« Antoine Tempeste », décrit les 40 planches que cet artiste grava d'après Otho Vaenius — Octavio van Veen, le maître de Rubens — et qui parurent, dans le format petit in-4 oblong, à Anvers en 1612, chez Lisaert¹, avec explications en espagnol et en latin. Félibien, qui savait le castillan — à preuve sa traduction des *Moradas* de Thérèse d'Avila sous le titre : *Le Chateau Interieur ou la Demeure de l'Ame*², avait profité de l'occasion pour exposer à son interlocuteur fictif l'histoire des Sept Enfants, d'après Garibay, *Comp. hist.* (P. 10, cap. 14 *seq.*) et Mariana, VIII, 9. Son récit, est-il besoin de le marquer, ne nous laisse percevoir qu'un écho fort assourdi de l'obscur tragédie de famille qui, vers la fin du dixième siècle, eut pour théâtre le manoir de Salas et féconda, pour des œuvres épiques dont la sagacité de M. R. Menéndez Pidal nous a permis de soupçonner l'étrange saveur barbare, la fantaisie mythique médiévale. Quoiqu'il puise à des sources déjà fort médiates, Félibien, en « honnête homme » du XVII^e siècle français, a cru devoir voiler de sa politesse affadie les passages où transparaisait, à son sens, la Nature en sa nudité. Lorsque Garibay, plus fidèle ici à l'esprit de la version de la *Crónica general* qu'il suit que Mariana, glosant les amours de Gonzalo avec *una principal Mora de la Casa d'el Rey*, déclare que semblable

1. Cette œuvre, rare, est aux Estampes nationales sous la cote C b 8a. En voici le titre complet : *Historia | Septem Infantium de Lara | Authore Ott. Vaenio. | Historia | de los siete Infantes | de Lara. | Por Priuilegio de S. Sanctidad, del Emperador, de los Reyes d'España y Francia, de | los Archiduques esta prohibido, so pena de dies Marcas de Oro, que ninguno | pueda imprimir, imitar ó sacar á luz, de qualquiera otra mansa esta Historia, | o otra qualquiera obra, que sea del mismo Auctor, — Antwerpiae. | Prostant apud Philippum Lisaert. Anno M. DC. XII.* Félibien ignore, et je n'ai pu moi-même découvrir si Tempesta a gravé ces 40 planches sur les peintures ou simplement sur les cartons de Van Veen. Je ne sais, d'autre part, ce que signifie le titre que donne Graesse (*Trésor*, VI, 237, s. v. **Vaenius**) : *Historia septem infantium de Lara, a Don Rodrigo Calderon.* Les estampes de Tempesta étaient possédées par le Dr N. H. Julius, ainsi qu'il appert du second cat. de vente de sa bibliothèque : *Verzeichniss einer während vierzig Jahren in Europa und Amerika zusammengebrachten Bibliothek, etc.* (Berlin, 1850, in-8 de 182 pp.), p. 135, n° 2405. — On eût aimé, notons-le en passant, trouver dans l'érudite *Leyenda de los Infantes de Lara* (Madrid, 1896) de M. R. Menéndez Pidal une section touchant l'iconographie du sujet ; pour la sémantique du vocable *infantes* (=mozos nobles, aunque fuesen caballeros), cf. ce livre, p. 442-443. Sur Van Veen, cf. Nagler, t. XIX, p. 564-569 ; sur Tempesta, t. XVIII, p. 173-189.

2. Paris, 1670, in-12 de 438 pp. (B. N. : D. 53025.)

mésaventure *muchas veces suele acontecer en tales juegos, que comenzando de burlas, suele la cosa salir de veras, y aun a veces, sin agradecimiento*¹, Félibien se borne à narrer que « pendant que Gonçalo Gustos étoit en prison, il trouva moyen de se faire aimer de la sœur du Roi; et les choses furent si avant entre eux, qu'elle devint enceinte », et mit au jour le bâtard Mudarra.

Lessing ne s'est soucié, semble-t-il, que du côté « historique », et nullement de l'aspect dramatique de l'événement objectivé dans les planches de Tempesta. Mais sa curiosité n'est pas allée au delà de Félibien, lequel, cependant, indiquait avec précision les deux chroniqueurs espagnols sur lesquels il avait édifié son récit. Lessing constate à la planche 2 un grossier anachronisme, consistant en ce que le texte place en l'an 1304 la naissance — simultanée! — des Infants. On lit, en effet, dans l'explication castillane que :

« El año 1304. reynando el Rey Bermudo, nascieron del Principe Gonzalo Gustos y Doña Sancha los siete Infantes de Lara, tan perfectos que la misma Naturaleza estaua con marauilla contemplandolos, y con ella la Diosa Pallas la qual alabando la obra de la Naturaleza, le dize que procure acabarla, y que ella procuraria apartar dellos una influencia maligna, con un dañosísimo aspecto. »

Or, Félibien avait déjà rectifié ce passage. Après avoir décrit cette planche 2 :

« Le Peintre les a (les Infants) disposez tous ensemble sur un linceul, comme venans de naître à même heure, bien que les Historiens les plus célèbres n'en disent rien. On voit quelques femmes qui les regardent avec étonnement. Doña Sancha est couchée dans un lit, qui paroît dans le fond de la Chambre. A côté des Infans, et sur le devant du Tableau, il y a deux figures debout : l'une est une femme, avec plusieurs mamelles, pour représenter la Nature qui admire son ouvrage; et l'autre est la Déesse Pallas, qui l'exhorte à le perfectionner, pendant que de son côté elle tâchera de détourner les mauvaises influences dont ces enfants sont menacez... »,

il replaçait en ces termes l'événement à la date que lui assignaient les garants connus de lui :

« Ceux qui ont écrit la mort des sept Infans, ne conviennent pas de l'année qu'elle arriva. Les uns disent que ce fut vers l'an 967, les autres, 993. Mais on voit que l'auteur de l'explication qui est sous les figures que Tempeste a gravées, s'est beaucoup trompé, en mettant leur naissance en l'an 1304. »

1. P. 539 de l'édition d'Anvers, 1571, du *Compendio historial*, t. I. Le jésuite Mariana accommode l'affaire plus délicatement : « Era la prision algo libre con que cierta hermana del rey tuvo entrada para comunicalle. Desta conversacion dicen que nació Mudarra Gonzalez, principio y fundador del linaje nobilísimo en España de los Manriques. » (*Hist. de Esp., loc. cit.*) L'explication des planches 33 et 34 de Tempesta n'est pas rédigée en termes moins édifiants, mais, dans la planche 33, l'artiste, représentant la première visite de la Mora à Gonzalo, a dessiné dans le cachot un grand lit découvert, et, dans la suivante, l'abdomen de la sœur d'« Almanzor » a atteint un volume significatif.

Une autre contradiction frappe Lessing. Elle concerne « den Fehler, den eben dieser Ausleger [l'auteur des explications placées en bas des planches] mit dem Almanzor macht, den er König von Cordua (*sic*) nennt ». Mais cette observation érudite n'est pas plus originale que la précédente. Il y avait sous la planche 16 que « Ruy Velazquez dixo a Gonzalo Gustos, que el tenia cierta pretension con el Rey Almanzor de Cordoba, y que esperaua, *etc.*, *etc.* ». Félibien remarqua à ce sujet que l'auteur des explications nommait

« aussi le Roi More qui commandoit à Cordouë, Almançor, bien que Mariana dise que Alhagib Mahomet, que Garibay nomme Alhagib Almançor, étoit un capitaine d'une grande réputation dans la guerre, et d'une singulière prudence dans la paix, lequel gouvernoit à Cordouë pour les Mores au nom du Roi Hissem. De sorte que si ce fut le Roi même qui donna la vie à Gonzalo Gustos, et qui étoit oncle de Mudara, ce ne pouvoit pas être Almançor : ou bien si c'étoit Almançor, il n'étoit que Viceroi de Cordouë, et non pas Roi, comme l'auteur de l'explication le qualifie. »

Jusqu'ici, Lessing s'est donc borné à suivre pas à pas son garant français. Il est, cependant, si novice en histoire d'Espagne qu'il ne peut dissimuler son inquiétude touchant ce *rey Bermudo* sous la domination duquel seraient, d'après le texte des planches, nés les Sept Enfants, et dont Félibien ne soufflait mot. « *Aber,* » interroge-t-il avec une touchante candeur, « *wer ist der König Bermudo?* » La demande est d'autant plus précieuse à enregistrer que le chapitre IX du Livre VIII de Mariana, — dont nul ne songera à prétendre que l'ouvrage fût rare, — auquel renvoyait *explicitement* Félicien et où est contée la légende des Enfants, porte pour titre : *De D. Bermudo et Gotoso rey de Leon*. Mais c'eût été autre chose encore qu'ouvrir l'*Historia de España* qu'eût dû faire Lessing, s'il n'en avait été détourné par son ignorance de la langue. Lui, dont l'instinct critique était si amoureux de rectifications historiques et de « *Rettungen* », n'eût-il pas trouvé, je ne dirai pas dans Garibay et dans Morales, qui, cependant, ne relatent déjà la légende qu'avec certain scepticisme, le second surtout, mais dans Ferreras¹, ample matière à révoquer en doute la narration confiante de Félibien, qu'il accepte si docilement, et à ne plus s'inquiéter de savoir si Al-Mansour fut ou ne fut pas l'oncle de Mudarra González? Mais de ces besognes fructueuses il n'a même pas le soupçon. Il aime mieux clore son article en critiquant, dans les estampes de Tempesta, l'analogie entre les figures « allégoriques » et les figures « réelles ». Car il est convaincu de la réalité historique de la fable complaisamment détaillée par l'historien d'art et architecte de Chartres !

1. Dont nous savons, au surplus, que la *Sinopsis Historica, etc.* (Madrid, 1700-1727, 16 vol. in-4), lui était accessible en français et en allemand.

j) **Ramón Lull.**

(M. XV, 295.)

Dans un bizarre traité — où l'alchimie s'allie à la chimie — de l'économiste absolutiste Wilhelm baron von Schröder, intitulé : *Nothwendiger Unterricht vom Goldmachen, etc.* (chap. I, § 9)¹, Lessing a lu que Raimond Lull composa une « *Klagschrift* » contre le roi d'Angleterre parce que ce dernier avait employé l'or qu'il lui avait fabriqué à Londres, non point, comme ils en étaient convenus, pour reconquérir la Terre Sainte sur les infidèles, mais pour répandre le sang de la chrétienté, entendons : guerroyer contre la France. On eût espéré de Lessing au moins une tentative d'examiner critiquement cette sottise. A défaut de Nicolás Antonio, qui déjà avait partiellement réfuté la légende des relations de Lull avec le roi d'Angleterre², Lenglet du Fresnoy, quoique partisan lui aussi de cette légende (en vertu de sa croyance à l'authenticité d'œuvres faussement attribuées au célèbre « doctor illuminatus »), lui offrait les éléments d'une recherche intéressante. Ne lit-on pas, au t. I de l'*Histoire de la philosophie hermétique, etc.*³, p. 169 seq. :

« Mais comme je ne veux rien omettre à ce sujet, je vais marquer naturellement les difficultés que l'on peut former contre le fait que j'avance [le séjour en Angleterre]; quelques auteurs célèbres prétendent que jamais Raymond Lulle ne fut en Angleterre, et qu'il ignoroit même la science hermétique, et comme on a prétendu que ce fut sous Edouard VI. qu'il opéra ses merveilles Hermetiques à Londres, les tems ne se rapportent point, et c'est ce qui forme la première difficulté, etc. ? »

Lessing s'est contenté, cette fois encore, d'une peu embarrassante demande : « *Existiret denn wirklich solche Klagschrift des Raimund?* »

k) **L'Escorial et Aran juez.**

(M. XV, 354 et 380.)

A l'article *Raphael*, se trouve cette phrase : « In Spanien, im Escorial sind zwey Stücke von ihm, von welchen das eine eine Madonna ist. »

1. Cet ouvrage, dont la première édition est de 1684, n'étant pas à la *Bibl. Nat.*, je me suis servi de l'exemplaire de la *Stadtbibl. de Hambourg*, dans la réédition de Lpzg. 1705, à la suite de la *Fürstliche Schatz- und Rent-Kammer* du même auteur, parue vers 1686 et rééditée au moins huit fois consécutives jusqu'en 1752. En 1727, l'ouvrage fut inclus par Fr. Roth-Scholtz dans *Deutschlands Theatrum Chemicum, I. Thl.*, p. 219-288. Sur l'auteur, cf. l'article de M. Marchet, *All. D. Biogr.*, t. 32 (1891), p. 530-533. Le passage cité par Lessing se trouve p. 10 de l'éd. de 1705.

2. *Bibl. hisp. vet.*, II, 137, § 158 de l'art. *Raymundus Lullus*.

3. Paris, 1742, 3 vol. in-12. Sur les fables acceptées par Lessing, cf. le *R. Lull* de Littré et Hauréau, *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXIX (Paris, 1885), p. 291-292, 371-372. Une bonne caractéristique de Lull a été récemment donnée par M. Menéndez y Pelayo au t. I de ses *Origenes de la Novela, etc.* (Madrid, 1905. *Nueva Bibl. de Aut. Esp.*), à propos duquel cf. M. Fitzmaurice-Kelly, dans *Mod. Lang. Notes*, 1907, p. 14-19.

Ouvrons Winckelmann, dans l'édition de Dresde, 1763, de l'*Abhandlung von der Fähigkeit der Empfindung des Schönen in der Kunst, und dem Unterrichte in derselben*¹, édition qui est celle où Lessing est allé se documenter sur Raphaël. Nous y trouvons, p. 20 : « In Spanien, im Escorial, sind zwey Stücke von dessen Hand, von welchen das eine eine Madonna ist². » Les éditeurs de Lessing, qui ont imprimé entre guillemets les passages précédant cet alinéa, passages directement transcrits — de l'aveu, d'ailleurs formel, de Lessing — de l'ouvrage ci-dessus, n'ont pas cru devoir laisser, pour celui que nous venons de confronter, subsister ces signes, cependant nécessaires. Serait-ce, comme dirait M. Muncker, parce que la transcription est « quelque peu libre » ? Serait-ce, au contraire, parce qu'aucun ne s'est, en ce cas comme en d'autres, donné la peine de contrôler à sa source la science de son auteur ?

C'est encore dans Winckelmann, *op. cit.*, p. 19³, que Lessing a copié *mot pour mot* sa notice sur les Antiques d'Aranjuez (*M. XV*, 380). On se demande de nouveau pourquoi les éditeurs de Lessing, pourquoi, surtout, son dernier éditeur ne mettent pas *entre guillemets* cette transcription littérale, laissant, par leur procédé, le lecteur — qui ne peut vérifier chacune des « citations » de Lessing pour la raison, ci-dessus mentionnée, du manque d'une édition critique de ses œuvres — croire que celui-ci *résume*, ou même *remanie* des renseignements dont il est redevable au fils du cordonnier de Stendal⁴.

l) Les auteurs hispano-portugais de Traités d'échecs.

(*M. XV*, 364.)

Lessing énumère, à l'article *Schach* — on n'ignore pas quelle fut sa passion pour le « noble jeu »⁵ — divers auteurs de Traités d'échecs, à la suite de la liste qu'en avait fournie l'orientaliste anglais Thomas Hyde dans

1. Gd. in-4 de 32 pp. Dans l'édition des *Werke*, le passage est t. II, p. 407 (Dresden, 1808).

2. Ces deux « numéros » de Raphaël sont *La Perla* et *Nuestra Señora del Pez*, images de madones ou simplement de vierges dont il y a une ample description au t. II, *Carta IV (Reflexiones)* du *Viaje de España, etc.* d'Antonio Ponz, dont il va être parlé, et dont la seconde a été gravée en tête des *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773* (Dublin, 1775) de R. Twiss, qui a traduit p. 119 *seq.* la description susmentionnée de Ponz.

3. P. 404 de la rééd. précitée.

4. Lessing transcrit si littéralement Winckelmann qu'il ne songe pas à corriger la graphie vicieuse : **Herkule** *Ferrata* en : **Ercole** *Ferrata* (que nous trouvons corrigée dans l'édition de Dresde, 1808), de même que, dans *Emilia Gabotti*, il n'hésitera à baptiser : **Hettore** le prince de Gonzague.

5. Il avait trouvé l'apologie du jeu d'échecs dans Huarte, qui le tenait pour un symbole de l'art de la guerre. (Ed. d'Amsterdam, 1662, p. 139, 275, 297.)

sa classique : *Mandragorias, seu Historia Shahiludii*, etc., etc. (Oxonii, 1694, in-8)¹. Hyde, dans la partie de son livre intitulée *De Ludis Orientalium* (*Lib. I. P. Ia, quae est Latina*), avait, en effet, dressé (p. 183) un *Elenchus quorundam eorum qui de Shahiludio scripserunt Libros*. Parmi les espagnols, il citait, n° 18, **Damianus Portugallensis**, n° 19, **Rui Lopez Hispanus**, mais sans préciser le titre de leurs ouvrages, et en les englobant sous la rubrique : *Hi cum multis aliis scripserunt Libros De Scachis*. Lessing, à son tour, observe que de « *Damiano Portugheze* » (*sic*)² la Bibliothèque de Wolfenbüttel possède deux éditions « anciennes » — elles sont toutes anciennes, puisque la dernière est de 1564 — qu'il décrit sommairement, sans qu'un mot prouve qu'il ait remarqué combien défectueuses, sentant le portugais et l'italien, sont les courtes explications castillanes imprimées à partir du ch. VIII (*Primores que interuiene enel Iuego utilissimas por asaber y por a suttigliar el ingenio*), tout le reste du livre étant rédigé en italien. Il constate tout uniment, en effet, que « *Damiano Portugheze hat ein Libro da imparare à giochare à Scachi e de' bellissimi Partiti u. s. w. italiänisch und spanisch geschrieben* ». — Du Traité de « Rui Lopez », il ne connaît — elles se trouvaient sur les rayons de la Bibliothèque qu'il administrait — que deux traductions : « Eine Italienische von Gio. Domenico Torsia (*sic*) mit dem Namen des Lopez. in Venetia 1584. 4°. 180. Quod. » C'est : **IL | GIUOCO | DE GLI SCACCHI | Di Rui Lopez, Spagnuolo ; | Nuouamente tradotto in lingua Italiana | da M. Gio. Domenico Tarsia, etc., etc. | Con privilegio. | In Venetia, | Presso Cornelio Arriabene. | MDLXXXIII. In-4 de 214 pages, traduction libre de l'original. — « Eine Französische, ohne Namen des Verfassers und Uebersetzers à Paris 1609. 4°. 86. Quodl. » C'est : **LE | JEU DES ESCHECS, | etc., etc. | Traduit d'Espagnol en François. | à Paris, | chez Jean Micard, etc., etc. | MDCIX. | Avec Priuilege du Roy. In-4.****

Lessing ajoute que ce sont les conseils de Rui Lopez qui lui ont plu davantage. Il nous suffit — du point de vue de cette étude — d'avoir constaté qu'il n'a pas lu dans l'original le Traité de l'inventeur de la *partida española*³. Sa science des Traités d'échecs espagnols ne va pas,

1. Cf. la description bibliographique complète de cet ouvrage, qui est à la *Bibl. Nat.*, dans A. van der Linde : *Geschichte und Litteratur des Schachspiels* (Berlin, 1874), I, p. 88-89.

2. Cf. sur ce Damião, dont on ignore même le patronymique, les articles de Barbosa, *Bibl. Lusit.*, I, p. 610, et de Da Silva, IX (1870), p. 101-102. Cf. la description bibliographique des huit éditions connues de son Traité (1512-1564) dans van der Linde, *op. cit.*, I, 337-347. Je me suis servi de l'exemplaire de la *Bibl. Nat.*, coté : p V 125.

3. **LIBRO DE LA | INVENCION LIBERAL Y ARTE | del juego del Aredrez, muy util y provechosa : | assi para los que de nuevo quisieren depren- | der à jugarlo, como para los que | lo saben jugar. | Compuesta aora nueuamente por Ruylopez de Sigura cle- | rigo, vezino dela villa Çafra. Dirigida al muy illustre se- | ñor don Garcia de Toledo, ayo y mayordomo ma- | yor del Serenissimo Principe don | Carlos nuestro señor. | En Alcalá en casa de Andres | de Angulo. 1561. | Con privilegio. In-4 de 158 ff., dont 8 préliminaires.**

d'ailleurs, plus loin. Il ignore la *Repeticion de Amores* (1495⁹) de Lucena, comme il ignore le glorieux passé du jeu d'échecs en Espagne, dont un monument inoubliable subsiste, en cet *Escorial* qu'il ne mentionne que dans la maigre notice transcrite de Winckelmann, sous forme d'un précieux parchemin, coté *j. T. 6 fol.*, des *Juegos diversos de Axedrez, dados y tablas, con sus explicaciones, ordenados por mandado del Rey D. Alonzo el Sabio*.

m) Arnaldo de Vilanova.

(M. XV, 209.)

A l'article *Edelsteine*, Lessing a cité l'alchimiste-médecin aragonais du XIII^e siècle, mais tout à fait hors de propos. Il a trouvé dans le *Traité d'un médecin italien du XVI^e siècle : Speculum Lapidum Clarissimi Artium | Et Medicinæ Doctoris Camilli | Leonardi Pisauraensis*¹, chap. V : *De omnibus nominibus doctorum a quibus ea quae dicturum sumus accepimus*, la simple mention du vocable *Arnaldus*, et en a conclu qu'il s'agissait d'Arnald de Villeneuve. Mais il se trompait : Leonardi avait en vue le plus ancien encyclopédiste du XIII^e siècle, Arnoldus Saxo.² Une autre fois, en inspectant les rayons de la Bibliothèque de Wolfenbüttel, il y a découvert un petit *Traité*, sur deux feuilles in-4, imprimé à la suite d'un *Tractatus descriptionum morborum in corpore humano existentium, 1496, s. l.*, et intitulé : *Tractatus de virtutibus benedictae quercus, in foliis, glandibus, capulis et fisco (= visco) atque gallis* et en a envoyé la description, en quelques lignes, à un correspondant, M. Herz, qui la publia dans la 1. *Sammlung* de ses *Briefe an Aerzte*³.

1. *B. Nat. S. 5233*. Le lieu et la date de l'impression ne sont indiqués qu'à la page finale (*Venetis per Melchiorem Sessam et Petrum de Rauanis sociis. A. D. 1516*), mais l'épître dédicatoire de l'auteur à César Borgia est datée 1502. — Le passage qui a induit Lessing en erreur est *f. XVI, v^o*.

2. *Cf.* sur ce personnage l'article de V. Rose : *Aristoteles de Lapidibus und Arnoldus Saxo* dans la *Zeitschrift de Haupt, N. F. VI, 321*, et l'*Inaugural-Dissertation* de Em. Stange sur *Arnoldus Saxo*. (Halle, 1885, 66 pp. in-8.)

3. La 1. *Sammlung*, parue à Berlin en 1777 in-8, fut réimprimée en 1783. Dans cette dernière édition, le passage qui nous intéresse est p. 222-225. C'est pour avoir ignoré cette découverte de Lessing — dont, cependant, M. Ludwig Geiger avait rafraîchi le souvenir en 1880 dans l'*Archiv für Litteratur-Geschichte* de Schnorr von Carolsfeld, IX, p. 579-581 — que M. B. Hauréau a, dans son *Arnald de Villeneuve (Hist. litt. de la France, XXVIII [1881], p. 114)*, classé parmi les œuvres inédites le *De Quercu*. Toute son argumentation touchant le caractère apocryphe de l'œuvre tombe, du même coup, puisque, dans l'édition que décrit Lessing, elle n'est nullement dédiée « *ad Richardum, episcopum Cantuariensem* », mais à « *Richard, Bischof von Lautenburg* ». Ce fragment de Lessing a été réimprimé en 1881 par Maltzahn-Boxberger dans la réédition du *Lessing* de Danzel et Guhrauer, II, p. 684, puis dans les *Lessings Werke*, éd. Kürschner, t. 69, p. 343.

Dans sa lettre à Herz, Lessing révélait assez clairement l'état de ses connaissances relativement à Arnauld de Villeneuve. Il y qualifiait, en effet, le roman d'un érudit à l'eau de rose, le béarnais (qui vécut en Provence) P. J. de Haitze : *La vie d'Arnauld de Villeneuve, par Pierre Joseph (sic). A Aix, 1719*¹, de : **complète biographie.**

Enfin, Lessing a trouvé dans *l'Histoire de la médecine* de John Freind un passage, qui a piqué son attention, relatif aux vices sodomitiques des femmes de Toscane, qu'aurait décrits Arnauld². En voici la teneur :

« There are many passages in his works very extraordinary, particularly in relation to the distempers of *Women* : and then occur some observations upon this subject, which are in no other writer either before or since. He gives us indeed a full idea of the debauchery and lewdness of those times³ : and if the wickedness he observes in the *Tuscan* women be somewhat singular and surprizing^a, his advice how to reform it is no less. »

A la suite de cette lecture, Lessing a noté :

« Dieses beyrn Villa nova nachzusehen, den Freind blos mit den Zahlen 3. 6. 9. citiret; vielleicht, dass es die § des Werkes *de morbis mulierum* sind. »

En sa qualité d'ancien *Kandidat der Medizin*, il eût dû savoir que Vilanova n'a pas écrit d'ouvrage *de morbis mulierum*, mais bien un *Breviarium*, dont le troisième livre est intitulé : *Agitur de curatione morborum mulierum*³. Il était naturel que Freind y renvoyât par des chiffres indiquant les chapitres de ce Livre, puisqu'il discutait les vues d'Arnauld sur les femmes, et Lessing n'eût pas dû s'étonner du mode, fort normal et scientifique, de ce renvoi⁴.

Au chap. 9 se trouve, en réalité, le passage sur la perversité des Toscanes dont s'était alarmé le *cant* du docteur anglais et dont la teneur n'effarouchera plus les érudits d'un âge où la science de la morale sexuelle s'affirme en des recueils du genre de l'Annuaire, si précieux :

ἌΝΘΡΩΠΟΦΥΤΕΪΑ

édité à Leipsig par le D^r Fr. S. Krauss, de Vienne, et dont le t. IV a paru en octobre 1907.

1. Petit in-8 de 197 p. (*B. Nat. L*²⁷ n 630.)

2. Lessing déclare lire Freind dans la traduction latine du D^r Wigan (*Opera omnia medica*, London, 1733, in-fol., et Paris, 1735, in-4^o). Je ne l'ai pas eue en mains, mais le passage qu'il a en vue se trouve dans l'édition originale : *The History of Physick; from the time of Galen to the beginning of the Sixteenth Century*, etc. (London, 1725-26, 2 vol. in-8), t. 2, p. 256. Dans la traduction française d'Etienne Coulet, en trois parties (Leide 1727), il est III^e Partie, p. 21^b.

3. Dans l'édition de Bâle, 1585 : *Arnaldi Villanovani philosophi et medici summi opera omnia. Cum Nicolai Taurelli Medici et Philosophi in quosdam Libros Annotationibus*, le titre du livre III est mentionné p. 1051.

4. *Cap. III* (p. 1329) : *De regimine Praegnantium et de conservatione Embionis et de cautela abortus; Cap. VI* (p. 1337) : *Ut mulier non concipiat et ut virgo videatur; Cap. IX* (p. 1344) : *De suffocatione Matricis.*

z. 3, 6 & 9. [*Note de Freind.*]

a. 9. [*id.*]

« Quaedam Dominae viduae, & etiã mercatrices, quarum mariti à patria recedunt, & quandoq.' stant per duos vel tres annos, non reuertentes ad patriam, quandoq.' huiusmodi passionem incurrunt, & nimis appetunt coitum, sed timentes impregnari non audent cum viris coire, & supponunt sibi digitum, vel quandam sacculum paruum, impletū bombace, factum in modum virgæ virilis, & intantum imponunt intus & extra, quod spermatissant. Et aliae habēt quoddam vas aereum, vel ex auricalco factū in modū virgæ virilis, in medio cōcauum, in cuius summitate est foramen parū, & tantum ducunt in vuluis suis intus & extra, quòd spermatissant, & cūm spermatissare incipiūt, mittunt in vuluis suis per illud foramen per medium vasis illius parū aquae rosarū quae miscetur cum spermate. Et mulieres Thusciae magis sunt vitatae hoc peccato Sodomitico caeteris mulieribus : inueni enim quadā vice summo mane in via in ciuitate Florētia quoddam instrumentum sic factum in modum virgæ virilis, quod cuidā mulieri ceciderat : Et p̄pterea scio, quòd in talib. delectantur : sed p̄dicta omnia Sodomitica sunt, & ab ecclesia prohibita : Est .n. maximū peccatū hoc facere, vnde potius cōsulo, qd cū viris coeāt, & min. peccatū cōmittent. Abstineāt à salsis, à carnib. vnctuousis, ventositatē generātibus, à carnibus vaccinis, leporib. & similibus, vinum odoriferū & bene lymphatū bibant. »

Telles sont les relations connues entre Lessing et Arnauld de Villeneuve. Ajoutons, cependant, qu'en 1771, dans les *Anmerkungen über das Epigramm*, 2, il a demandé à ses lecteurs si les prescriptions médicales de l'École de Salerne n'étaient pas « eines sehr interessanten Inhalts ». Mais nul n'ignore que le *Regimen Salernitanum*, auquel il faisait allusion, n'avait pas cessé, depuis le xiv^e siècle, d'être remanié par les médecins, de sorte que, toujours réimprimé sous le nom de Villeneuve, il contenait beaucoup plus de science étrangère que de la « science » initiale de son auteur. Il est, toutefois, à craindre que les partisans de l'hispanisme de Lessing ne nous objectent que, si ce dernier n'a écrit que les peu compromettants passages précités sur Vilanova, cela n'empêche nullement qu'il ait estimé très fort son œuvre, *comme chacun sait*. Qui douterait de la vraisemblance de notre pronostic, n'aura besoin que d'ouvrir la *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, N. F. XIII (1899), p. 418, note 2. Il y trouvera « en letras de molde » que « **bekanntlich** hat Lessing viel auf Villanova's Wissen gehalten ». Ce *bekanntlich* de M. Farinelli nous rappelle la confiance d'un polygraphe hambourgeois, dont la signature s'étale communément *unter'm Strich* dans une gazette *erstclassig* de Berlin, ainsi que dans un périodique universitaire d'austère philologie, lequel nous avoua certain soir de 1905, dans une confidence de *Stammtisch*, qu'il n'usait de cet adverbe que dans les cas — sans doute clairsemés — où il lui arrivait de faire passer en contrebande scientifique un paradoxe.

1771. **Das böse Weib.**

(M. I, 12.)

Dans les *Sinngedichte* publiés dans l'édition de 1771 se trouve cette épigramme :

« Ein einzig böses Weib lebt höchstens in der Welt :
Nur schlimm, dass jeder seins für dieses einz'ge hält. »

Boxberger¹ suggère en note, à ce propos, un passage du *Don Quixote* traduit par F. Just. Bertuch. Ce passage se lit au III. Theil, p. 330, de *Leben und Thaten des weisen Junkers Don Quixote von Mancha* (Neue Ausgabe, 1777) : « Ein gewisser Weiser, ich weiss nicht wer, sagte : in der Welt giebt's nur Eine gute Frau; jeder Mann glaube, die seyne sey es, und so wird er glücklich und zufrieden leben. » Le rapport entre le passage de Cervantes — la traduction de Bertuch (1^{re} éd. 1775-76, Lpzg. 6 vol., y compris la contrefaçon d'« Avellaneda ») étant postérieure à la publication des *Sinngedichte* — et l'épigramme de Lessing reste, quant à la pensée misogynne qui y est développée, si vague, même en admettant que l'auteur ait, pour donner du piquant à sa fantaisie, renversé le concept espagnol, que le rapprochement, frivole, ne semble inspiré que par la hantise de l'hispanophilie lessinguienne. Paul Albrecht (*L^s. Pl.*, I, 1-2), toujours avide de textes confirmant, à quelque degré que ce fût², sa théorie d'un Lessing *fur et trifur*, a reproduit, mais du moins en castillan, le passage en question, qui se trouve *D. Quijote*, II, 22 : « Mirad, discreto Basilio, añadió Don Quixote : Opinion fué de no sé qué sabio, que no abia en todo el mundo sino una sola mujer buena y daba por consejo que cada uno pensase,

1. Kürschner, I, p. 133.

2. Un exemple typique de l'obnubilation mentale de Paul Albrecht, que partagent, dès qu'il s'agit de l'hispanisme de l'idole, plusieurs *Lessingforscher*, nous est fourni, et sans sortir de la matière de ces recherches, par le V^{me} des *Comische Einfälle und Züge*, publiés en 1786 par K. Lessing dans le *Theatralischer Nachlass* (M. III, 496 seq.) — et qui sont des traductions libres du français et de l'anglais, bien que M. Muncker les ait réimprimés avec confiance, comme il a aussi réimprimé, au IV^{me} *Stück* de la *Theatral. Bibliothek* (VI, 294 seq.), les *Entwürfe von lauter ungedruckten Stücken*, traductions littérales de morceaux contenus dans les six premiers volumes du *Dictionnaire des Théâtres de Paris* en 7 vol. in-12 (Paris, Lambert, 1756), comme, enfin, il a réimprimé également deux histoires de *Das Neueste aus dem Reiche des Witzes* (IV, 427 et 437) qui sont deux plagiat du français : cf. E. Schmidt, *art. cit.* des *Sitzungsberichte, etc.*, p. 15, note 1. Paul Albrecht admettait donc que la source de Lessing dans le passage précité était... un dialogue des *Encantos de Medea*, pièce mythologique de facture gongoriste, complètement illisible, de Rojas Zorrilla. Or, Lessing s'était borné à copier une bricbe de dialogue dans la *Comedia vom Studentenleben* de J. G. Schoch (Leipzig, 1657). Qu'un grave *Lessingforscher* eût fait la découverte au lieu d'un simple Paul Albrecht et l'eût publiée dans *Euphorion* ou un recueil analogue, Lessing se voyait octroyer un fleuron nouveau à sa couronne d'hispaniste-précurseur.

y creyese, que aquella sola buena era la suya, y asi viviria contento. » Clemencín n'a pas cru devoir commenter cette allusion (IV, 403) et nous ignorons si le nouvel éditeur critique (3) barcelonais du *Don Quijote*¹ saura nous dire si ce « no sé qué sabio » a existé, comme nous en doutons, ailleurs que dans la cervelle expérimentée de Cervantes. Haug, d'autre part, et toujours d'après Boxberger, aurait identifié comme étant la source de Lessing, « Nikolaus Gaudius von Brüssel ». Haug et Weisser ont réimprimé au t. IV (Zürich, 1807), p. 30, de leur *Epigrammatische Anthologie* l'épigramme de Lessing, mais quel peut bien être ce mystérieux *Nikolaus Gaudius*? Il est plus que probable qu'il s'agit de Dominicus Baudius, et, plus particulièrement, de sa compilation, qui contient tant de détails et de traits contre les femmes, bien que je n'y aie pas trouvé de passage concordant littéralement avec celui de Lessing : *Dominici Baudii | Amores, | Edente | Petro Scriverio, | inscripti | Th. Graswinckelio, | Equili.* (Amstelodami, 1638, in-16 de 518 pp.) Baudier, on le sait, était de Lille (ancienne Flandre), d'où, peut-être, la confusion. Mais à quoi bon poursuivre ici une investigation inopportune, puisqu'il nous suffit d'avoir établi l'inanité du rapprochement avec Cervantes? La véritable source de Lessing, aussi bien, a été le chroniqueur et parémiologiste Christoph Lehmann, dont le *Florilegium politicum, etc.*, paru en 1630, in-8, s. l. [Wittenberg] — pour les éditions successives, cf. Jöcher, II, 2342, Rotermund III, 1499, et surtout l'excellent article de J. Franck, *Allg. D. Biographie*, XVIII (1883), p. 132-138, où sont rectifiées les erreurs courantes des lexiques bibliographiques sur cet auteur, y compris celles de Graesse, *Trésor*, IV, 151 — est encore utile à consulter aujourd'hui, et déjà, avant Lessing, le génial Balthasar Schupp (Morhof, *Polyh.*, § 150) l'avait placé « zunächst der Bibel ». Fülleborn (*Lessings Leben*, III, 16) a consigné qu'au début de son séjour à Wolfenbüttel, Lessing commerçait activement avec le *Florilegium* et pensait même en élaborer un remaniement, projet inexécuté, mais dont on retrouve des vestiges dans quelques fragments de l'*Altdeutscher Witz und Verstand*. Sans doute eût-il, ce qu'a omis de faire Lehmann, illustré d'un commentaire les proverbes cités. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à cette « fleur » cueillie par Lessing dans Lehmann : « Es ist nur ein böss Weib uff der Welt, ein jeder meynt er habs, » que le père de Max Müller, le poète des *Lieder der Griechen*, Wilhelm Müller, a pu, à son tour, faire preuve

1. Sur cette édition Cortejón, cf. l'excellent passage de M. A. Morel-Fatio, *art. préc.* de l'*Archiv* de Herrig (1906), p. 350 *seq.* Une analyse de M. P. de Múgica dans la *Ztschft. für rom. Phil.* est dépourvue de sens critique (t. XXXI [1907], p. 499-503.) M. Cortejón a cru devoir se faire défendre contre les attaques des « étrangers » — oubliant que la science ignore les poteaux de frontières — par M. J. Givanel en 1907 dans la revue mensuelle madrilègne *Ateneo : Una ed. crit. del Quijote* (tirage à part, Madrid, 1907, 19 p.), en des termes dont l'inopportunité a été finement relevée dans ce même *Archiv*, t. CXIX (1907), p. 479.

de misogynie, en plagiant, il est vrai, l'auteur des *Sinngedichte*. Au tome 2 de ses *Vermischte Schriften*, éditées en 5 vol. in-12 par Gustav Schwab en 1830 à Leipzig, on lit p. 407, à la 83^{me} épigramme du II. Hundert :

Das Böse Weib.

Nur ein einziges böses Weib lebt noch unter der Sonnen;
Aber jeder Ehemann meint, er hab's gewonnen.

Auf den Hablador.

(M. 1, 16).

Voici une épigramme qui éclaire d'un jour assez cru les habitudes d'inspiration de Lessing. Elle est ainsi conçue :

Habladors Mund, Utin, ist dir ein Mund zum Küssen?
Wie er spricht, spricht dir niemand nicht? —
Wie sollte so ein Mann auch nicht zu sprechen wissen?
Er thut ja nichts, als dass er spricht.

Ce *hablador* fait songer à l'Espagne, d'autant plus que Lessing n'est pas prodigue, en général, de vocables castillans — au 56^e chapitre de la *Dramaturgie* il parle bien du *pundonor* (M. X, 19), mais c'était là expression d'usage à peu près européen et ayant acquis, en quelque sorte, droit de cité dans la littérature universelle. Qui eût cru, cependant, que sous ce pavillon espagnol se cachait une contrebande française, et que le grand gallophobe se bornait à démarquer, en inventant un nouveau titre pour rendre son larcin moins apparent, la 87^e Épigramme du I^{er} Livre des *Epigrammes* | De | Gombauld. | Divisées en trois livres (A Paris, M. D C. LVII, in-8 [B. N. Yc. 7970]), p. 49?

Grand Parleur.

LXXXVII.

Si l'on vous croit, bouche de rose,
Lysandre parle bien; nul ne peut l'esgaler.
Il deuroit bien sçavoir parler;
Il ne fait iamais autre chose.

Les « Anmerkungen über das Epigramm ».

(M. XI.)

Les *Anmerkungen über das Epigramm*, parues en 1771 à la Première Partie des *Vermischte Schriften*, contiennent quelques allusions à la littérature transpyrénaïque que nous allons passer successivement en revue.

2. Le « kaustischer Einfall » d'un Espagnol.

(M. XI, 216.)

« Denn wenn es wahr ist, dass bloss die Kürze das Epigramm macht, dass jedes Paar einzelne Verse ein Epigramm sind : so gilt der kaustische Einfall jenes Spaniers, von der Epigramm vornehmlich : « *wer ist so dumm, dass er nicht ein Epigramm machen könnte : aber wer ist so ein Narr, dass er sich die Mühe nehmen sollte, deren zwey zu machen?* »

La boutade satirique, sur la source de laquelle Lessing ne daigne pas — non sans motif, comme nous allons nous en convaincre — s'expliquer, se lit dans la compilation de Melchor Santa Cruz de Dueñas, « *vezino de la ciudad de Toledo*, » imprimée en 1574 à Tolède chez Fran. de Guzman, puis réimprimée à diverses reprises : cette *Floresta* bien connue, traduite en allemand dès 1621¹, ainsi que, antérieurement déjà, en français. Dans l'édition de Séville, *por Clemente Hidalgo, año 1609*, nous la trouvons p. 30, où elle est la XXXIV^e du chap. II : *De Cavalleros* :

« El cōde de Orgaz don Alvar perez de guzman dezia, que tenia por necio, al que no sabia hazer una copla, y por loco al que hazia dos. »

Dans la traduction française, avec texte espagnol en regard (éd. de Bruxelles, Velpius et Anthoine, 1614), l'anecdote est rendue en ces termes, ch. II (*Des Chevalliers*), p. 80 :

« XXXIII, Le Comte de Orgas, Don Aluar pere (*sic*) de Gusman, disoit, qu'il reputoit celuy-là pour niais et sot, qui ne Sçauoit faire une couple de chanson ou quelques vers ; et pour un fol, et insensé, celuy qui en faisoit deux. »

Je la retrouve, mais défigurée et anonyme, dans les *Menagiana* (Éd. d'Amsterdam, 1713, t. I, p. 304) :

« J'ai fait des vers seulement, *ut non essem tantae suavitatis expers*. Atticus en a fait pour la même raison ; *ne ejus expers esset suavitatis* dit l'Auteur de sa vie. Il y a peu de personnes savantes qui ne fassent des vers, ou n'aient envie d'en faire. Les Espagnols ont un proverbe qui dit : *que qui ne sait pas faire un vers est un sot, et qui en fait deux, en fait trop.* »

Elle va inspirer, enfin, le belliqueux épigrammatiste hambourgeois Christian Wernicke, qui prend sur lui de la faire prononcer par Orgaz à l'endroit « d'un de ses amis », et la rapporte dans l'Avis au Lecteur

1. Cf. A. Schneider, *op. cit.*, p. 133 seq.

2. Il y a, dans cet éd., par erreur XXXiii au lieu de XXXiiii.

de ses *Ueberschriften*, dans l'édition de Zürich, Gessner, 1749 : *N. Wernickens Poetische Versuche in Ueberschriften, etc. (Neue und verbesserte Auflage)* : **An den Leser** :

« Ist endlich die Poesie eine Raserey, so ist des Verfassers seine eine der kürzesten; als welcher zwar einige Verse, den Müßigang zu vertreiben, schreiben, aber daraus gar nicht ein Handwerk machen wollen; sich allezeit desjenigen erinnernd, was der spanische Graf d'Orgaz zu einem seiner Freunde in gleicher Gelegenheit sagte : *Tengo por necio, al que no sabe hazer una copla; y por loco, al que haze dos.* »

Quelle que soit la source — médiate, et c'est là ce qu'il nous importait de fixer — où Lessing a pris sa mention de l'*Einfall*, que ce soit dans les *Menagiana*, auxquels on sait qu'il a emprunté la matière de plusieurs épigrammes et qu'il cite aussi ailleurs, art. *odium theologicum* (*M. XV*, 326) et *Rettung des Hier. Cardanus* (*M. V*, 311), ou dans Wernicke, constatons qu'il fut incapable de s'en tirer sans contresens, puisqu'il fait de la joyeuse et innocente *copla* de *D. Alvar Pérez de Guzmán* une renfrognée et satirique *épigramme*, et qu'il confond la forme-type de la chanson populaire espagnole avec le « propos raccourci » de la poésie savante.

β. La « petite histoire » du « Don Quichotte ».

(*M. XI*, 227.)

« Sollten aber gar nur die Götter als glückliche Errather hier aufgeführt werden; wie viel sinnreicher ist sodann jenes Histörchen — im Don Quixote, wo ich mich recht erinnere — von den zwey Brüdern und Weinkostern? welches ich wahrlich lieber erfunden, als ein ganzes Hundert von jenerley Räthseln, auch in den schönsten Versen, gemacht haben möchte. »

Cette « petite histoire » que Lessing aimerait mieux avoir inventée qu'avoir composée, fût-ce en les vers les plus beaux, un bon cent d'énigmes, c'est celle que narre Sancho au *caballero del Bosque* pour lui expliquer, par un exemple emprunté à sa tradition familiale, pourquoi il excelle dans l'art de déguster les vins, *D. Q.*, II, XIII, et qui a dû, avant de paraître excellente à Lessing, le sembler à Cervantes lui-même, puisqu'il l'a reprise dans son *Entremés de la Elección de los Alcaldes de Daganzo*¹. Il est douteux que, cette fois encore, la réminiscence de Lessing soit originale. Un écrivain qu'il a, à plusieurs reprises, traité de polygraphe superficiel et étourdi, mais qui n'en

1. Cf. *Comedias y Entremeses de Miguel de Cervantes Saavedra, etc.* dans l'édition de Blas Nasarre, t. I, p. 211. On aura noté que Lessing parle de deux frères quand Sancho mentionne deux ascendants de la ligne paternelle (*twe en mi linage por parte de mi padre*).

jouissait pas moins — constatation toujours ancienne et toujours nouvelle dans l'histoire littéraire — de la faveur du grand public, Johann Jakob Dusch, a, dans ses *Vermischte Kritische und Satirische Schriften nebst einigen Oden auf gegenwärtige Zeiten* publiées en 1758 à Altona — où il vécut presque toute sa vie en qualité de pédagogue — en effet ce passage, p. 255 :

« Eine offenbare Ursache, warum viele die gehörige Empfindung von der Schönheit nicht haben, ist der Mangel der Zärtlichkeit der Einbildungskraft, welche nöthig ist, eine Empfindbarkeit dieser feinern Regungen zu erwecken. Diese Zärtlichkeit behauptet jedermann zu haben : jedermann spricht davon, und will sie zu einer Regel über allen und jeden Geschmack, oder über jede Empfindung machen. Da wir aber in dieser Abhandlung gesonnen sind, einiges Licht des Verstandes unter das Gefühl der Empfindung zu mischen, so müssen wir eine richtigere Beschreibung von der Zärtlichkeit geben, als man bisher gegeben hat. Und damit wir unsre Gründe nicht aus einer gar zu tiefen Quelle schöpfen, so wollen wir eine bekannte Geschichte aus dem Don Quixote zu Hülfe nehmen.

Ich behaupte mit gutem Grunde, sagt Sancho zu dem Ritter mit der grossen Nase, dass ich vom Weine urtheilen kann : dieses ist eine Erbeigenschaft in unsrer Familie. Zwey von meinen Verwandten mussten einmals ihre Meynung von einem Fasse sagen, welches man für vortrefflich hielt, weil es alt, und bey einer guten Weinlese gefüllt war. Einer von diesen kostete den Wein, bedenket sich, und spricht nach einer reifen Ueberlegung, der Wein sey gut. doch habe er einen kleinen Geschmack von Leder, den er empfunden hätte. Der andre gab gleichfalls, nachdem er sich einer gleichen Vorsicht bedienet hatte, seinen Ausspruch zum Vortheil des Weins; doch fand er einen Eisengeschmack in demselben, den er sehr leicht unterscheiden konnte. Ihr könntet nicht glauben, wie sehr sie ihres Urtheils wegen aufgezogen wurden. Aber wer lachte am Ende ? Als man das Fass leerete, fand sich auf dem Boden desselben ein alter Schlüssel, woran ein lederner Riemen gebunden war !. »

1. Au 77^m Stück de la *Dramaturgie*, Lessing a une autre allusion au *D. Quichotte* : « Und so haben die Herren gut streiten; ihre Einbildung verwandelt Windmühlen in Riesen; sie jagen, in der gewissen Hoffnung des Sieges, darauf los, und kehren sich an keinen Sancho, der weiter nichts als gesunden Menschenverstand hat, und ihnen auf seinem bedächtlichern Pferde hinten nach ruft, sich nicht zu übereilen, und doch nur erst die Augen recht aufzusperrn... » Cette réminiscence du ch. VIII de la 1^{re} Partie n'est que banale, et pourtant Lessing commet de nouveau une incroyable bévue : qu'est-ce que ce Sancho chevauchant un « cheval plus circonspect » ? Nous répondra-t-on que par le « cheval », Lessing entendait l'« âne » ? Que ne disait-il *âne*, tout simplement ? Il est vrai que Cervantes lui-même a commis une analogie « ânerie » au ch. XXIII de la *Parte I^a*, où il fait descendre Sancho de sa monture, qui lui avait été volée dans le même chapitre par Ginés de Pasamonte, ce qui explique, j'imagine, cette malice de Lope de Vega dans *Amar sin saber á quien, Jornada III^a, Esc. 1^a* :

..... que ay hombre
que hasta de una mala parda
saber el suceso aguarda,
la color, el talle y el nombre,
ó si no, dirán que fué
olvido del escritor.

(*Parte XVII*, Madrid, 1635, in-4.)

γ. *Les traducteurs espagnols de Martial.*

(M. XI, 294.)

« Einzelne Stücke [des Martial] sind die Menge auch in alle andere Sprachen übersetzt worden, denen es nicht ganz an Poeten fehlet. Dass sich eine ziemliche Anzahl spanischer Uebersetzungen, von einem Emanuel de Salinas in des Lorenzo Gracian *Arte de Ingenio* finden, merke ich deswegen an, weil sie sich der Kenntniss sowohl des Antonio und Velazquez, als, welches eben so sehr zu verwundern, unsers mit der spanischen Litteratur so genau bekannten Uebersetzers des letztern, entzogen zu haben scheinen. »

Lessing fait à bon compte la leçon à Dieze. Outre que la graphie *Emanuel de Salinas* — que Boxberger a arbitrairement corrigée en *Salinas* (*Kürschner*, t. 12, p. 464) — semblerait prouver que le renseignement émane, peut-être même médiatement, d'une source française, et que la grossière erreur d'attribution à *Lorenzo* Gracián de l'*Agudeza* ne démontre pas que Lessing ait fait, en matière de bibliographie des ouvrages de Baltazar Gracián, le moindre progrès depuis 1754¹, il n'a eu besoin, pour réaliser sa « découverte », que de jeter un coup d'œil, dans sa bibliothèque, sur le titre d'une édition ancienne du *Traité*. Celle de Huesca, 1649, porte, par exemple, la mention suivante :

Agudeza | y | arte de ingenio | etc., etc. | por Lorenzo Gracian. | Ilustrala | El Dotor don Manuel de Salinas y Lizana, Canonigo de la Cate- | dral de Huesca, con saçonadas traduccionnes de los | Epigramas de Marcial. | En Huesca por Iuan Nagues MDCXLIX (3^a Impresion)².

1. Nous lisons dans *Molière et le Th. Esp.* de M. E. Martinenche, p. 58, note 2 : « Voici, par exemple, un madrigal espagnol qui traite un sujet analogue à celui de l'impromptu de Mascarille. (Il est de Lorenzo Gracian et se trouve dans *Agudeza y arte de ingenio*. Huesca, 1649...) » P. 253 de l'édition citée, il y a le « madrigal », ou, comme s'exprime B. Gracián, le « gran concepto », mais il appartient à **Camoens**.

2. L'édition princeps de Madrid (Sánchez, 1642) de l'*Arte de Ingenio, tratado de la Agudeza*, n'a pas l'indication de Salinas au titre. Ces deux éditions sont à la *Bibl. Nat.* Au *Discurso XII*, Gracián qualifie Salinas de « tan ingenioso en sus poemas, quan propio en los agenos. » N. Antonio (I, 356) ne mentionne de lui que le poème *La casta Susana* (Huesca, 1651). Ad. de Castro a réimprimé les traductions des épigrammes de Martial par Salinas au t. 42, p. 565 seq. de la *B. A. E.*, sans en indiquer aucunement la provenance. Au t. I (1895-96) de feu la *Revista crítica* de R. Altamira, p. 81-88, se trouvent des lettres de Salinas et Gracián. Ph. H. Kùlb, qui a écrit le bon article Gracián dans l'*Encyclop.* de Ersch et Gruber (*I. Sect., etc.*, Leipzig, 1864) prétendait, p. 273, note 8, en en appelant à une gazette qui passait en son temps pour la meilleure gazette d'érudition allemande, les *Acta Eruditorum* (cf. sur eux l'art. du bibliothécaire de Dresde Ebert dans cette même *Encycl.*, *I. Thl.* [Lpzg., 1818], p. 340-341), qu'un Génois aurait traduit l'*Agudeza* en italien, mais ajoutait : « es findet sich aber nirgends eine nähere Andeutung über diese Uebersetzung oder Bearbeitung. » En fait, les *Acta Eruditorum* avaient plagié une indication d'Amelot de la Houssaye. J'ai recherché le passage des *Acta*, il est à l'année 1685, p. 91 : « Agudeza i. e. Acumen quem tractatum mulla Jesuitarum elogia continentem *Genuens*is quidam Italice vertisse, et suo nomine edidisse perhibetur. » Cf. la préface (non paginée) de l'édition de *L'Homme de Cour*, dont les *Acta* rendent compte : « Le troisième [ouvrage] est l'*Agudeza*, de la

Pourquoi Lessing, puisqu'il faisait tant que corriger Dieze et se piquait, en passant, d'hispanisme, ne signalait-il pas plutôt à son ami une autre omission d'une traduction espagnole des épigrammes de Martial, plus méritoire à relever, à coup sûr, que la précédente, traduction restée enfouie dans un in-4 publié à Séville, en 1660, par Fernando de la Torre Farfan sous le titre : *Templo Panegyrico, y Certamen Poetico en las fiestas del Sagrario Nuevo de Sevilla?* — Quelques lignes avant sa rectification de l'oubli de Dieze, Lessing avait cité, pêle-mêle avec d'autres traducteurs en grec de Martial, et sans en désigner la nationalité, certain « *Emanuel Martinus* ». Se doutait-il que ces versions n'avaient pas été imprimées, et savait-il que leur auteur n'était autre que le célèbre doyen d'Alicante, Manuel Martí, celui-là même auquel le cardinal d'Aguiarre avait confié la mission de surveiller l'édition des deux tomes de la posthume *Bibl. hisp. vetus* (Romae, 1696) de N. Antonio et dont Mayáns devait, avant d'en déplorer la mort dans une lettre de Madrid, 3 mai 1737, à Francisco de Almeida¹, éditer trois copieux volumes d'épîtres latines, à Madrid, 1735, précédées de sa Vie, où se trouve, au n° 185, la mention des traductions en question² : « *Martialis Disticha, et Epigrammata aliquot Graece expressa. Ea impense laudavit Janus Interamnensis Ajalaeus, Poeta egregius* »³

1772. — Zur Gelehrten-Geschichte.

(M. XVI.)

Quelques-unes des remarques de Lessing *Zur Gelehrten-Geschichte*, qui remontent en majeure partie aux premières années de Wolfenbüttel,

beauté duquel Don Lastanosa dit, qu'un Genois fut si épris, qu'il le traduisit inconscient en Italien & s'en fit l'auteur. » Külb, d'autre part, a oublié de mentionner cette indication, qui se trouve dans Flögel et est assez obscure : « *Der Professor Adam Eberti zu Frankfurt hatte die gesammten Schriften des Gracian ins Lateinische übersetzt.* » (*Gesch. der kom. Lit.*, II, p. 305.) On sait qu'il n'existe pas de traduction connue de l'Agudeza, en dépit de ces deux affirmations.

1. Cette lettre a été publiée par Ochoa, *B. A. E.*, 62, p. 168 seq., mais il n'a pas mentionné qu'elle avait déjà été imprimée en 1737, in-fol., à Lisbonne.

2. *Emmanuelis Martini, Ecclesiae Alonensis Decani Epistolarum libri duodecim. Accedit ejusdem Auctoris nondum defuncti vita à Gregorio Majansio conscripta* (Madrid Zúñiga, 1735, 3 vol. in-8). Détail curieux, l'ouvrage fut réimprimé à Amsterdam, en 1738, en deux vol. in-4, et bien que Martí fût mort, on laissa sur le titre la mention *nondum defuncti*. Dans cette éd., le passage que je cite est p. 92 de la *Vita*. A la fin des *Epistolae*, l'éditeur hollandais a réimprimé l'*Oratio pro crepitu ventris habita ad Patres Crepitantes ab E[manuel]e M[artino] D[ecano] A[lonensi]*, qui avait paru à Madrid, 1737, in-8. — La notice sur la traduction grecque de Martial a passé en ces termes dans la seconde éd. (1788) de la *Bibl. hisp. vetus*, I, 88, note 1 : « *Emmanuel demum Martinus Alonensis Decanus, doctrinae ac scriptorum laude clarus Martiali disticha et epigrammata aliquot Graecè expressit, impense a Jano Interamnensi Ajalæo, Poeta et ipso minime vulgari, laudata, ut refert civis atque amicus olim singularis meus Cl. Gregorius Mayansius in ejus Vita praemissa vulgatis Martini Epistolis.* »

concernant également l'histoire littéraire d'Espagne, vont, en conséquence, être soumises au même examen critique que les précédentes.

α. « *Joseph de Caceres.* »

(M. XVI, 218.)

« **Joseph de Caceres.**

Wird beyrn Jöcher mit seinem jüdischen Vornamen Jacob genannt. Sein Werk ist eine spanische Uebersetzung des Bartas. »

Jöcher disait (I, 1537) :

« **de CACERES** (*Jac.*), von einigen falsch Carceres genannt, ein spanischer Jude, hiess mit seinem Tauff = Nahmen Franciscus, den er aber nach seinem Uebergange zum Judenthum mit Jacob vertauschte, lebte im Anfange des 17. Seculi, und gab *Guill. Sallustii Bartasii septem dies hebdomadis creationis mundi* ins Spanische übersetzt, unter dem Titel *los siete dias de la semana sobre la creacion del mundo* zu Amsterdam 1612 in 8 heraus.

Ant. W. »

Jöcher était censé s'être documenté dans N. Antonio et dans Wolf. Antonio a, sur l'auteur de la traduction de Guillaume Salluste, des indications contradictoires. A l'article **FRANCISCUS DE CAZERES** (I, 414), il n'est pas sûr que le personnage portant ce nom ne soit pas un religieux de l'Ordre des Séraphins, et ne sait rien de lui, si ce n'est que « reddidit sermone Hispanico prosaico : *Los siete dias de la Semana de la Creacion del Mundo* : ex Gallico Guilielmi Sallustii, Domini de Barthas. Antuerpiae apud Petrum Bellerum, 1612. 8, » bien qu'il note que « Error quidem commissus fuit, ut credimus, in constituendo hoc scriptoris nomine, qui Jacobus Carceres plane est laudatus suo loco. » En effet, on lit, I, 614 :

« **IACOBUS DE CARCERES**, Hispanus domo (ut cognomentum nostratique linguae usus denotat), Hebraicae tamen superstitionis reus, qui nec venire in censum hunc debuerat si non et Hebraeos omnes veteres, atque Arabes Hispaniae cives, quorum alias notum est in literis nomen atque apud doctos existimatio, pro merito cujusque, quod recte dictum est auctori suo infideli atque improbo extorquentes, laudavissemus, laudareque in posterum constituissemus. Vertit is non ineleganter ex Gallico Guilielmi Sallustii, celebratissimi poetae, carmine in Hispanicum idioma prosaicum :

Los siete dias de la semana sobre la creacion del mundo. Amstelodami (juxta Hebraeum computum anno 5372. in 8. hoc est Christi 1612). »

Enfin, à l'article **IOSEPHUS DE CAZERES** (I, 883), il est dit que ce personnage

« diversus a Laurentio, et ut credimus ex Lusitana patria sive origine, apud Batavos apostata Christianae pietatis. reddidit versibus (an Lusitanis?)

*Guilielmi Sallustii, Barthasii Toparchae, Hexameron, sive septem dies creationis mundi, Gallice ab eo scriptos elegantissime simul et doctissime*¹.»

La confusion d'Antonio avait pour point de départ les prénoms portés par l'auteur de la traduction de la *Semaine*. Elle devait, en vérité, être assez difficile à débrouiller, puisque, non seulement Wolf en fut victime, mais encore, à notre époque, M. Kayserling (*Bibl. Esp.-Port.-Judaica*, p. 32), et, à sa suite, l'auteur de l'article *Caceres* dans *The Jewish Encyclopedia* (t. III, p. 481 [New-York, 1902]), qui confondent tous notre traducteur avec un autre Francisco de Caceres, résidant à Francfort². Mais nous devons nous borner ici à démontrer que Lessing a, de nouveau, puisé dans Wolf toute sa science, suivant sa coutumière tactique de corriger le *Gelehrten-Lexikon* en recourant aux sources qu'indiquait ce dernier, mais que des collaborateurs trop pressés, ou trop peu sérieux, n'avaient, comme tant de fois, qu'impar-

1. Barbosa Machado avait sur **IOZE DE CACERES** ces renseignements, dont nous ne marquerons pas les tangibles erreurs : « Joze de Caceres nacido em Portugal, e assistente em Amsterdam, muito versado na intelligencia da lingua Francaza da qual traduzio em a Castelhana : los siete dias de la semana de la creacion del mundo. Amsterdam, año de la creacion 5373, que he de Christo Senhor Nosso 1575. 8. Dedicado a Jacob Firado Portuguez. » (*Bibl. Lus.*, II, 833). L'article a été repris dans la continuation de Da Silva par Aranha (t. 12 [Lisboa, 1884], p. 264) : « José de Caceres, judeu portuguez, residente em Amsterdam. E. — 813g). *Los siete dias*, etc. — Amsterdam, Anno 5373 (de Christo, 1575), 8o. » Cette erreur de comput ne laisse pas d'être surprenante. L'ouvrage de Caceres est, d'ailleurs, fort rare. En voici le titre exact : *Los siete dias | de la Semana, sobre la | criacion del Mundo. | Por Iosepho de Caceres. | Dirixido al muy Illustre Señor Jacob Tyrado, | ... que reside | en esta muy noble y opulenta villa | de Amsterdama. | Por Alberto Boumeester, cerca de la puerta | nueva Junto a la gran calle. Año de la cria- | cion del Mundo 5373, [sur le faux titre : 5372], in-8 de 184 pp. avec portrait gravé sur bois.*

2. Ce Francisco de Caceres est l'auteur de *Dialogos | Satyricos. | Por | Francisco de Caceres. | En Francaforte, | A Primero de Diciembre. | 1616. | Ces dialogues, assez fades, sont dédiés al muy illustre senor Pedro Falquery ; | Veneciano, et signés : De Francaforte, a primero de Diciembre de 1616. Un second ouvrage du même auteur s'intitule : Libro intitulado : | Vision De- | leytable, y su- | mario de todas | las ciencias. | Traducido de Italiano en Español, por | Francisco de Caceres. | Impresso en Francaforte | en 16. de Nouiembre | 1623 Años. | Il est dédié « al Serenissimo Señor, Don Emanuel Principe de Portugal mi Señor ». Cet auteur est inconnu à Nic. Antonio. Mais Rodriguez de Castro a relevé, en 1781 (*Bibl. esp.*, t. I, p. 630 seq.), l'erreux grossière de F. de Caceres, qui prend pour une œuvre originale la traduction italienne par « Dominicò Delphino, Veneciano » de l'encyclopédie médiévale : *Vision deleitable de la Filosofia, etc.*, de A. de la Torre (*B. A. E.*, t. 36). Sur la cause de cette erreur, cf. R. Diosdado Caballero : *De prima typographiae hispanicae aetate Specimen* (Romae, 1793, in-4), p. 93. Rodriguez de Castro n'a connu la version de F. de Caceres que dans la réimpression d'Amsterdam, 1663, mais l'édition originale est à la *Bibl. Nat.* : Z 2768. M. Kayserling n'a vu, lui aussi, que cette édition : d'où sa confusion des deux Caceres, au premier duquel il attribue les *Dialogos satyricos* et la traduction de Du Bartas, tandis qu'il fait de l'autre l'éditeur de la *Vision*. Signalons, en outre, que la *Stadtbibliothek* de Hambourg possède une copie manuscrite, de 311 pages in-4, de la version castillane de la *Semaine* (240 f.), que M. Steinschneider (*Catal. [Hmbg.]*, 1878), 168, n° 348, et *Hebr. Bibliogr.*, XVII [Berlin, 1878], 106) n'a pas su identifier. Disons, enfin, qu'il existe un second Jacob de Caceres, mais *castellano* neto celui-là, quoique également inconnu d'Antonio, et qui composa une pesante *De Noe et Arca sacra relectio, auctore magistro Fr. de Caceres* (Salmanticae, 1635, in-8). Cet ouvrage est aussi à la *Bibl. Nat.**

faitement, ou point du tout, exploitées. On lit *Bibl. hebr.*, I, 613, (n° 1103) :

« **R. JACOB DE CACERES.** — Hispanus Iudaeus, qui ex Gallico Guil. Sallustii carmine conversos Hispanice edidit :

Los siete dias de la Semana sobre la Creacion del mundo, h. e. septem dies hebdomadis creationis mundi, Amstel. 5372. C. 1612. 8. Conf. Nic. Antonii *Bibl. Hispan. Nov. Tom. I*, p. 467. Hujus credo esse filium *Danielem de Caceres*, qui approbationem Conciliatoris *R. Menasse ben Israel* in *Pentateuchum* libro ipsi praemisit. »

Mais l'auteur de l'article du *Jöcher* n'avait pas fait attention à cette note :

« (n) Eum Nic. Antonius l. c. minus recte *Carceres* vocat. Eundem alibi Josephi praenomine dictum inveni. »

Et il avait négligé de se reporter II, 526, n° MCM — ce qu'a fait Lessing :

« **R. JACOB DE CACERES.** Josephi nomine appellatur in titulo Hispanicae versionis, qua Bartasii hebdomadem creationis mundi donavit. Librum ipse vidi. Constat pp. 182. integris. »

β. « *Caspar Caldera.* »

(M. XVI, 220.)

« Sein Tractat de peste, quae anno 1649 Hispalensem civitatem corripuit, den *Jöcher* nicht hat, und woraus seine Lebenszeit näher zu bestimmen. »

Jöcher, I, 1559, disait :

« **CALDERA** de Heredia (*Caspar*), ein Medicus von Sevilien, lebte im 17. Seculo, und schrieb *tribunal medico-magicum et politicum*; it. *tribunalis medici illustraciones practicas cum libro de facile parabilibus*.

Ant. Li. »

Lessing adresse à *Jöcher* un bizarre reproche. Selon lui, il manque à l'article *Caldera* la mention du Traité de la peste de Séville, qui, par sa date, servirait à préciser l'époque où vécut l'auteur. Or, ce Traité se trouve n'être que la 13^{me} Dissertation de la *Pars I^a* du grand ouvrage en deux parties imprimé en 1658 : *Casparis Calderae de Heredia, medici ac philosophi Hispalensis TRIBUNAL MEDICUM, MAGICUM et politicum* (Lugd. Batav. apud Johan. Elsevirium, 1658, in-fol.) Lessing, qui, ne citant pas exactement le titre de ce Traité¹, démontre par là même qu'il le connaît médiatement, a cru que c'était une œuvre

1. **TRACTATUS PER-UTILIS ET NECESSARIUS, DE PESTE QUÆ ANNO c16 16c XLIX.** *Hispalensem Civitatem maxime, nec oris circumjacentibus partibus, contagione sua misere infecerat, auctore doctore caspares caldera de Heredia, medico hispalensi ordinario*, p. 501-534 de la *Pars I^a*

éditée à part. Pour une fois, il s'est montré infidèle à sa tactique. S'il eût pris la peine de consulter l'une des deux autorités citées par Jöcher, il eût évité à peu de frais ce malentendu. Van der Linden, en effet, était on ne peut plus clair dans son analyse du contenu de l'ouvrage de Caldera :

IOH. ANTONIDÆ VANDER LINDEN etc. DE SCRIPTIS MEDICIS LIBRI DUO (Amstelodami, 1662 [3^{ème} éd.], p. 194) : « CASPAR CALDERA DE HEREDIA. TRIBUNAL APOLLINI SACRUM etc... Sunt autem parte I, libro... XIII : Tractatus de Peste Hispanensi, pag. 501..... »

γ. « Une « épigramme » de Scarron. »

(M. XVI, 243.)

« Das Epigramm von Scarron auf die Gewalt der Zeit und seine zerrissenen Hosen, welches Bayle so sehr lobt, scheint eine Nachahmung eines alten Epigramms zu seyn, welches Barth *Advers. lib. XXXVI. cap. 11* bekannt gemacht, und für lascivum latinum vernileque non monachicum erkannte.

In senectutem.

Utilis est nulli, cunctis ingrata, Senectus,
Te stygio peperit cuna Megaera deo.
Ipsa mihi, pugnas quae nectere mille solebat,
Languida cœruleo mentula victa situ est. »

En 1771, dans ses *Remarques sur l'Épigramme*, Lessing, ayant cité cette « épigramme » de Scarron, l'avait fait suivre de ces réflexions (M. XI, 242) :

« Ich könnte hier anführen, dass das Original dieses Scarronschen Sinngedichts oder Sonetts das Epigramm eines alten unbekanntes Dichters zu sein scheine, welches Barth zuerst bekannt gemacht hat, und das noch lächerlicher ausfällt, wenn es anders wahr ist, was Cicero irgendwo anmerkt¹, dass das Obscöne das Lächerliche vermehre. Denn anstatt der durchgestossnen Weste — Doch wer Lust hat, kann es bei dem Barth selbst nachsehen (*Advers. Lib. XXXVI. c. 11.*) »

L'épigramme rapportée par le célèbre philologue de Cüstrin n'est pas citée fidèlement par Lessing. Elle se trouve p. 1651, lib. XXXVI, cap. XI des *Adversariorum Commentariorum Libri LX, etc.* (Francofurti, 1624, 1 tome en 2 vol. in-fol.) :

« *Epigrammata prisca apud nos inedita. Eorum unum satis vernile publicatur, etc.*

Non pauca numero neque vilia pondere Epigrammata inedita habeo,

1. Dans le *De Oratore*, II, 63 : « Sed scitis esse notissimum ridiculi genus, quum aliud expectamus, aliud dicitur. Hic nobismetipsis noster error risum movet. Quod si admixtum est etiam ambiguum, fit salsius : ut apud Naevium videtur esse miserics ille, qui iudicatum duci videns, percunctatur ita, etc. » (Cf. M. XI, 246.)

quae hinc inde priscis Codicibus allita descripti, unde Pitheana Collectio poterit fieri aliquando locupletior. Tale est quod in Membranis Jacobi de Caesollis Scachorum ludo subscriptum reperio, cum nonnullis Germanis Rythmis Magistri Fridangi. Quod ego lascivum latinum, vernileque non monachicum agnosco, certè indignum quod apud me potissimum pereat. *In Senecutem.*

Te Stygio peperit *cana Megaera Deo.
 Nil adeo firmum est quod non tua robora frangant.
 Arma, stilos, cartas, saxa, metalla, Deos.
 Carmina vivaci membranis illita succo
 Annorum serie debilitata cadunt.
 Ipsa mihi, pugnas quae nectere mille solebat,
 Æqualeis inter maxima dicta suas.
 Numquam sueta nisi jugulato cedere ab hoste,
 Inque imis mortes quaerere visceribus.
 Virgineis ambita choris, adamataque puellis,
 Quamque hostes etiam charam habuere sui.
 Illa caput roseum florenti sandice cincta,
 Languida caeruleo mentula victa situ est.»

Le sonnet de Scarron, publié originairement dans *Les OEuvres burlesques de M. Scarron* (Paris, 1651), 3^{me} Part., p. 62, est trop connu pour que nous le réimprimions, après tant d'autres. Lessing l'a jugé en ces termes (M. XI, 241) :

« Die Posse thut ihre Wirkung. Gleichwohl ist auch hier der Sprung nicht völlig unvorbereitet. In der pompösen Erwartung mangelt es nicht ganz an burlesken Ausdrücken, durch die wir unmerklich auf ihn ansetzen: und mag er doch gerathen wie er will: wir sollen ja nur lachen. »

Quand il prétend, cependant, que Bayle l'a loué « so sehr », il exagère. Bayle en a parlé à l'article BAUTRU (*Guillaume*) du *Dict. Crit.* (Éd. d'Amsterdam 1730, I, 485) :

« Scarron, qui donnoit un air burlesque à toutes choses, n'a pas épargné celle-ci. Voyez le fameux sonnet, qui commence par

Superbes Monumens de l'orgueil des humains,
 Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure...

et dont les derniers vers sont... [suivent ces vers, et c'est tout]. »

D'autre part, Lessing dépasse manifestement les limites de la saine critique lorsqu'il veut voir en la pâle épigramme qu'il a trouvée dans l'austère compilation de l'érudit traducteur de la *Celestina* et de Gil Polo la source du sonnet de Paul Scarron. A coup sûr, nous n'aurions pas songé à adresser à Lessing le reproche, futile, de ne pas connaître une poésie castillane, si le sonnet de Lope-Burguillos, plagié par l'époux disgracié de l'héroïne du mystère de Fontainebleau, était resté

* Ms. Cuna.

en 1771, enfoui parmi les rimes du volume publié à Madrid en 1634, in-4, puis rééd. en 1674, *ibid.*, sous le titre : *Rimas humanas y divinas del licenciado Tome de Burquillos*. Mais puisqu'il avait, indirectement, fourni les éléments d'une polémique entre deux érudits fameux, le bibliothécaire de Wolfenbüttel eût fort bien pu ne pas l'ignorer. Nous avons signalé plus haut, à propos de l'*Arte nuevo*, qu'Adrien Baillet parlait, dans ses *Jugemens des Savans*, de Lope avec assez peu de compétence. Il lui était, en particulier, arrivé d'y commettre, sur la foi d'une indication mal comprise de Nic. Antonio à l'art. *Vega*, la plaisante erreur (*t. IV, part. 4, p. 8* de l'édition originale) de prendre les *Rimas humanas y divinas* et la *Gatomaquia* pour deux ouvrages édités séparément et à des intervalles distincts. Ménage, dont la jalousie et la fureur de polémique ainsi que la pédante susceptibilité ne pouvaient pardonner à son rival en érudition de l'avoir repris plusieurs fois dans cette compilation célèbre, où, à côté d'erreurs et malgré le manque de méthode, on trouve encore, ne craignons pas d'insister sur ce point, — car trop peu nombreux sont de nos jours ceux qui lisent nos polyhistoriens, — maintes parties utiles fondues avec soin et classées avec discernement, saisit cette occasion facile de relever la bévue du bibliothécaire de M. de Lamoignon. Il le fit, naturellement, dans l'*Anti-Baillet*, t. I, p. 210 de l'édition de La Haye, 1688, en 2 vol. in-12, où il donnait une rapide analyse des *Rimas*. C'est là aussi que, pour la première fois, a été identifiée la source de Scarron :

« Il y en a un autre [sonnet] au feuillet 28, qui commence par ce vers,

Soberuias torres, altos edificios,

et qui finit par ceux-ci,

O gran Consuelo a mi esperanza vana

Que el tiempo que os bolvio breves ruinas,

No es mucho que acabasse mi sotana.

Ces deux sonnets [celui-ci et celui qui commence par le vers :

Al pie del jasje de un feroz peñasco]

ont été heureusement imitez par Mr. Scarron..... »¹

1. Sur l'origine italienne du sonnet burlesque de Lope, cf. la *Troisième Série des Études sur l'Espagne*, par M. A. Morel-Fatio (Paris, 1904), p. 141 : *Histoire de Deux Sonnets*, I. M. Morel-Fatio n'a d'ailleurs rien dit de la question qui nous occupe dans cette étude et s'est borné à signaler, parmi ceux qui ont fait le rapprochement Lope-Scarron, L. Lemcke et M. Em. Roy. Mais Lemcke, qui s'octroie tacitement la gloire d'une identification vieille de plus d'un siècle et demi à la date où il a écrit sa note p. 446 du t. 2 du *Handbuch* : « Ein bekanntes burleskes Madrigal von dem französischen Dichter Scarron, welches immer für Original gilt, ist nichts als eine freie Bearbeitung dieses Sonetts », méritait peut-être un peu moins les honneurs d'une mention que Ménage. Il n'y a pas un mot des sonnets de Scarron imités de Lope — qui sont au nombre de trois — dans le *Scarron* de M. Paul Morillot (Paris; 1888). C'est M. Émile Roy qui en a rappelé et précisé l'origine dans *La Vie et les Œuvres de Charles Sorel* (Paris, 1891), p. 160, puis, à sa suite sans doute, M. E. Martinenche, qui écrit dans *La Comedia Espagnole en France de Hardy à Racine* (Paris, 1900), p. 370, note 2 : « Lisez, par exemple, le fameux sonnet de Scarron sur les monuments

1775. Le Viage de España de « D. Pietro Antonio de la Puente ».

(M. XVI, 273.)

Au *Tagebuch der italienischen Reise* (1775)¹, triste et rébarbative compilation de notes d'érudition, où l'accent personnel ne se perçoit presque jamais, Lessing a écrit ce passage :

« Wenn sich die Italiener über so viele *pretese descrizioni d'Italia* beklagen, *che certi più corrieri, che viaggiatori d'oltre monti, hanno il coraggio di pubblicare* : so haben sie sich das Uebel zum Theil selbst zuzuschreiben, weil noch kein Italiener selbst sich an eine dergleichen Arbeit gemacht hat, noch machen will². Selbst die Spanier sind ihnen darinn zuvorgekommen, als welche nunmehr eine Reise durch ihr Land von einem Spanier selbst haben, die alles merkwürdige genau beschreibt. *Viage de España* ihr Verfasser heisst D. Pietro Antonio de la Puente, und die zwey ersten Theile sind bereits 1772 zu Madrid gedruckt. Es wäre zu wünschen, dass wir Deutsche eine Uebersetzung von diesem Werke hätten. »

romains qui tombent en ruine comme les vieux pourpoints. Ce n'est qu'une traduction de Lope :

- Soberbias torres, altos edificios
(*Rimas hum. y divin.*, Madrid, 1633). »

Ajoutons que le sonnet de Scarron a été traduit en 1790, sans indications aucunes qui pussent révéler qu'il s'agissait d'une traduction, par A. Wilhelm Schlegel — qui l'avait sans doute remarqué grâce à Lessing — p. 223 du *Musen Almanach* (édité à Göttingen), sous le titre : *Auf die Vergänglichkeit alles Irdischen*. Il a été inséré t. II, p. 364 dans l'édition Böcking des *Werke* (Leipzig, 1846). Le Dr. H. Welti s'est permis d'écrire que c'était une production originale (*Geschichte des Sonettes in der deutschen Dichtung*, [Leipzig, 1884, in-8,] p. 161). Or, il a dédié son volume à M. Michael Bernays, et c'est justement cet érudit qui, dans sa brochure : *Zur Entstehungsgeschichte des Schlegelschen Shakespeare* (Leipzig, 1872, p. 40, note 42), signala l'« emprunt » de A. Wilhelm Schlegel et caractérisa le sonnet traduit en disant qu'il « mit so schwerfälliger Stättlichkeit in Alexandrinern einherschreitet. »

1. Il y aurait une étude à entreprendre sur l'« italianisme » de Lessing, car les deux esquisses du D^r E. Maddalena : *Lessing e l'Italia*, vol. IV des *Atti del Congresso internazionale di scienze storiche* (*Sezione Storia delle Letterature*, p. 183-193, [Roma 1903, et tirage à part, Roma, 1904]), puis *Lessing e Goldoni*, publiée dans le *Giornale Storico* de Novati et Renier, avec tirage à part (Torino, 1906, 22 p. in-8) ne prétendent pas, j'imagine, épuiser la matière. Une récente publication de M. C. von Klenze : *The interpretation of Italy during the last two Centuries. A contribution for the study of Goethe's Italienische Reise* (Chicago, 1907 [The Decennial Public. Ser. vol. XVII], XV et 157 p. in-8), n'apporte rien de nouveau touchant Lessing et l'Italie dans une trop courte note, tout à fait impersonnelle, p. 27. Cf. sur cet ouvrage la critique que j'ai donnée au n° 2 du *Bullet. Italien*, 1908.

2. En acceptant cette affirmation, Lessing démontre qu'il n'est guère mieux renseigné sur la littérature des descriptions de l'Italie par des Italiens que sur celle des *Voyages d'Espagne*. Que ne lisait-il, p. ex. dans Lalande — d'où J. J. Volkman, le guide utilisé par Lessing en Italie, a tiré la matière de sa compilation parue en 3 vol. à Leipzig en 1770-71 — les références d'ouvrages italiens décrivant soit Rome, soit Florence, soit Vicenza, soit Verona, soit Milan, soit Bologne, soit Sienna, etc., et dont M. v. Klenze fournit à son tour un relevé sommaire, *op. cit.*, p. 32-34, note.

Ces lignes furent écrites l'an 1775. Cette même année paraissait à Leipzig en un vol. grand in-8 de 287 p. le 1^{er} tome du *Viage de España* traduit en allemand sous le titre : *Don Pedro Antonio de la Puente, Reise durch Spanien, oder Briefe über die vornehmsten Merkwürdigkeiten in diesem Reiche. Aus dem Spanischen übersetzt. Mit Erläuterungen und Zusätzen von Joh. Andr. Dieze, Prof. der gel. Gesch. zu Göttingen*, et le second volume, correspondant au second tome du *Viage*, fut mis en vente l'année suivante. Cette traduction — malheureusement déparée par de nombreux errata — contenait, outre d'excellentes corrections sous forme de notes et d'adjonctions, un précieux catalogue critique, — allant de la page 257 à la page 286 du t. II —, des *Voyages en Espagne*, dont le premier cité était celui du chevalier d'Ehingen (1600), et ce fut en toute justice que les *Göttingische Anzeigen von Gelehrten Sachen* (60. Stück, 19 mai 1777) la recommandèrent, non, toutefois, sans quelques réticences, à leur clientèle érudite¹. Il semble admissible que, pour réaliser un semblable travail, Dieze ait eu besoin d'années et que l'espace qui sépare la publication du premier volume (1772) du *Viage* de Ponz et la mise en vente de la traduction allemande n'ait point été trop long pour mener, dans les intervalles que laissait libres à l'auteur sa carrière académique, ce minutieux travail à bonne fin. Cependant M. A. Farinelli est convaincu que la version de Dieze fut faite « höchst wahrscheinlich nach dem Räte Lessings » (*art. cit.*, p. 312). Un peu de réflexion eût dû, semble-t-il, mettre le sens critique de ce fortuné chercheur en éveil. La graphie hybride « *D. Pietro* » sent trop son Italie pour que l'on ne soit tenté de rechercher si Lessing n'aurait pas pris dans quelque recueil italien d'érudition sa courte notice. Nous savions, par une lettre de Weisse à Bertuch publiée en 1896 par M. Ludwig Geiger², que le périodique italien *Efemeridi*

1. Dans ce compte rendu, nous noterons cette phrase : « Durch das ganze Werk erhellet, dass von den Werken der grossen Meister der schönsten Zeitalter eine große und vielleicht die grössere Anzahl in Spanien zu suchen ist » (p. 476). Les caisses de vieux livres espagnols qu'enverra, moins d'un demi-siècle plus tard, par l'intermédiaire des capitaines hambourgeois partant de Cádiz, Böhl von Faber à ses amis hispanisants du pays natal, Julius, Gries, Keil, Schlegel, Tieck, *etc.*, ne seront que la mise en action, restreinte au terrain littéraire, du conseil de la gazette de Göttingen. — Bien que Dieze n'ait publié que les deux premiers volumes du *Viage*, il travaillait encore à la continuation de sa traduction en 1777, comme en fait foi une note insérée par Murr, p. 313 de la cinquième partie (Nürnberg, 1777) de son *Journal zur Kunstgeschichte, etc.*, dont il sera question plus bas. Une sèche analyse des t. III-XII du *Viage* se trouve dans les *Gött. Anz.* 1785, n^o 58, 62, 70. En 1774, La Dixmerie avait donné, dans son journal mensuel *L'Espagne Littéraire* — ces quatre précieux volumes in-12, totalement oubliés, même des spécialistes, [*Bibl. Nat. : Z, 47981-984*], mériteraient, ne fût-ce qu'à cause des deux caractéristiques *Prospectus*, un peu plus d'égards — une fort longue analyse du premier vol. de Ponz (t. I, p. 120-136, 191-201, 279-287; t. II, p. 135-144.)

2. *Chr. Fel. Weisses Briefe an J. F. Bertuch, mgtl. von L. Geiger, dans Ztschft. für vergl. Litgschte. N. F., X, (1896), p. 247.* Weisse écrit au commencement de 1775 à Bertuch : « Des Puentes spanische Reisebeschreibung müssen Sie besser als ich beurteilen können, da ich sie blos aus der hohen Empfehlung der *Ephemeridis*

letterarie di Roma avait imprimé un compte rendu du *Viage* qui avait été remarqué en Allemagne. D'autre part, une lecture quelque peu attentive du *Tagebuch der italienischen Reise* prouve que Lessing a utilisé en Italie ce même périodique. Au § : *Zur Geschichte des italien. Theaters überhaupt*, il renvoie, en effet, à propos de Goldoni, aux « *Efemeridi letterarie di Roma per 1773* »¹. Il n'était besoin, par suite, que de collationner les livraisons de cette revue pour être fixé sur l'originalité du renseignement du *Tagebuch*. Au n° 111 (*Li 16 Gennajo*) du tome II (1773), p. 23-24, on lit, en effet :

« Madrid.

Viage de España, etc. Viaggio di Spagna, o sia notizie delle cose più pregevoli, e degne di essere conosciute in que' regni: opera di D. Pietro Antonio de la Puente, 1772. in 8.

Il poco numero de' libri Spagnuoli, de' quali si è per noi fatta menzione nelle nostre Efemeridi è troppo compensato dal pregio singolare de' medesimi, i quali veramente fanno onore a quella illustre nazione, ed al secolo. Degna d'eguale commendazione si è pure l'opera, che qui si reca, del Signor D. Pietro de la Puente, il quale in questo suo primo Tomo ci dà otto relazioni, o sia *carte*, dalle quali apprendiamo una quantità di belle notizie concernenti le Spagne, poco fin ora conosciute dagli stranieri. Le belle arti, i Professori, e gli amatori delle medesime saran di molto obbligati al N. A., il quale giudica delle cose con gran criterio, parla con libertà filosofica, scopre gli sbagli infiniti del Palomino, dimostra il poco merito di alcuni monumenti fra que' popoli troppo riputati, e la eccellenza di altri stati sin' ora ignorati, o negletti; propone savj progetti, e viste utili al pubblico, dettati dal vero amor della patria, e scrive al tempo medesimo con rispetto, con decenza, con precisione, e con eleganza..... et se gli altri volumi, come speriamo, saranno lavorati sul gusto del presente, sarà la Spagna più fortunata dell' Italia, mentre un suo dotto paesano ce ne darà una relazione giusta. e sincera, e non simile alle tante pretese descrizioni d'Italia, che certi più corrieri, che viaggiatori d'oltre monti hanno il coraggio di pubblicare...². »

Si Lessing avait connu directement et personnellement l'ouvrage de Ponz, il n'aurait pas, en 1775, transcrit un insignifiant compte

literariae kenne. » M. A. Farinelli — qui note que Dieze a publié en 1775 la traduction du 1^{er} volume « *des Antonio de la Puente* » — fait de A. Ponz un *continuateur* de ce dernier, dans la suite de ses études de 1892 parue en 1895 au t. 8 de la *Ztschft. für vergl. Litg. N. F.* (p. 296, note, et p. 337).

1. C'est sans doute cette indication qui a donné à M. Muncker l'idée de son étude : *Eine Hauptquelle für Lessings Tagebuch seiner italienischen Reise*, p. 181-194 des *Germanistische Abhandlungen Hermann Paul zum 17. März 1902 dargebracht* (Strasbourg, 1902). M. Muncker a oublié de consulter, sur les *Efemeridi*, le *Dizionario di opere anon. e pseud. di scritt. ital.* (Milano, 1848), I, 343. Il y aurait vu que Bianconi signait ses contributions : *Un amatore delle belle arti*, et aurait perdu toute hésitation sur l'époque où disparut le périodique : 1797. La collection se compose de 26 tomes in-4 et est complète à la *Bibliothèque Nationale*.

2. Suit l'analyse sommaire du premier volume. Lessing ne semble même pas avoir vu que, dans le même tome de 1773 des *Efemeridi*, avait été analysé le second volume de l'ouvrage de Ponz (pp. 311-312 et 317-319), qui avait paru cette année même, 1773, à Madrid, in-8.

rendu paru à son sujet en 1773, et aurait, au surplus, su à quoi s'en tenir sur ce prétendu « D. Pietro Antonio de la Puente », puisque dans le 3^me volume du *Viage de España. en lo que se da noticia de las cosas más apreciables, y dignas de saberse, que hay en ella*, paru en 1774¹, l'adroit courtisan de Charles III se déclarait sous son nom véritable et expliquait en ces termes, au *Prólogo*, les raisons pour lesquelles les deux premiers tomes étaient signés de la traduction castillane de son patronymique : *Puente* :

« El autor de esta obra no permitió en manera alguna, que se pusiese su apellido en el frontispicio; y solo convino en ello, con tal que se alterase, convirtiendole en *Puente*, que al fin en su origen es lo mismo que *Ponz*. Tal era la desconfianza, que de su obra tenia, que por mas que sus amigos le persuadieron en contrario, no hubo forma de venir en ello; y aun seguiria ahora con la misma idea, si no hubiera intervenido insinuacion superior, que se lo impidiese. »

Nous osons espérer que M. A. Farinelli renoncera, dans l'édition de ses *Œuvres Complètes*, à insérer le « *höchst wahrscheinlich, etc.* » et, de façon plus générale, certaines de ses effusions lessingophiles, si hautement malencontreuses.

1777. L'Alcalde de Zalamea.

(M. III, 14.)

M. Muncker écrit, III, *Vorrede*, p. XIV :

« In demselben Herbst [1777], dachte er [Lessing] daran, Calderons « Richter von Zalamea » vollkommen zu verdeutschen, nicht blos zu übersetzen; am 20. September bat er seinen Bruder, ihm die französische Uebersetzung dieses Stückes im « *Mercure de France* » zu schicken. »

Écoutons parler Lessing² :

« N. S. Es fällt mir bei, Dich noch um eine Gefälligkeit zu bitten. In dem *Mercure de France* vom Jahre 1760-69 befindet sich eine aus dem Spanischen übersetzte Komödie, in der ein gemeiner Mann, ich weiss nicht mehr welche sonderbare Gerichtsbarkeit hatte, vermöge solcher sich an einem vornehmen Manne selbst Recht schaffte, der seine Tochter verführt hatte. Es ist mir ein Umstand eingefallen, wodurch dieses Stück, das mir ausserordentlich gefallen, sich vollkommen verdeutschen (etwas mehr als übersetzen) liesse. Nun erinnere ich mich, dass Nicolai den *Mercure* von diesen Jahren hatte. Sei doch also so gut, und such mir den Band, worin gedachtes Drama steht, je eher je lieber in einer müssigen Stunde auf,

1. Ainsi, d'ailleurs, que le quatrième.

2. Je reproduis le texte de l'édition Hempel, XX¹, p. 722, le vol. XVIII de l'éd. Muncker, qui contiendrait cette lettre, n'ayant pas paru à la date où je transcris mon travail.

ehe mir der Einfall wieder aus dem Kopfe kommt. Ich könnte Dir wenigstens damit eine Arbeit unter den Fuss geben, die alle Anlage hätte, für unser Theater sehr interessant zu werden.»

Guhrauer, qui possédait un grand fonds de pudeur critique, bien que foncièrement convaincu de la réalité de l'hispanisme de Lessing, n'avait pu s'abstenir de manifester quelque étonnement en présence de cette lettre. « Es ist auffallend, » écrivit-il, II^r 327, « dass Lessing den Calderon als den Verfasser jenes ins Französische übersetzten Stückes nicht erkannt zu haben scheint. » M. Erich Schmidt eût eu honte de si mesquins scrupules. Conformément à cette logique qui l'a fait déclarer, I, 191, que Lessing, après « une superficielle étude de l'espagnol » à Berlin, en 1750, et « à peine initié aux rudiments du castillan », avait réalisé le tour de force de lire dans le texte « de joyeux romans picaresques » espagnols, puis de « s'enquérir de leurs auteurs »¹, le *Geheimer Regierungsrat* déclare sans rire que Lessing « en sa qualité de remanieur de l'*Alcalde de Zalamea* » n'eût pas craint de donner à son *Emilia Galotti* une allure tragique (II, 39). Le dévotieux patriote qui lit cette vaticination de l'illustre professeur berlinois et à qui il ne viendrait jamais à la pensée — d'ailleurs le pourrait-il? — de contrôler si véritablement Lessing a « remanié » l'*Alcalde*, sent palpiter d'orgueil son cœur teuton et la « méthode allemande » célèbre un modeste, mais radieux triomphe. Maltzahn et Boxberger, rendons-leur cette justice, n'avaient point osé procéder aussi cavalièrement que M. Erich Schmidt. En face de l'évidente et humiliante ignorance de Lessing, ils imaginèrent un expédient d'une subtilité des plus touchantes. Une notelette de leur réédition de Danzel-Guhrauer (II, 655) insinuait tout doucement que peut-être ne s'agissait-il pas du drame, fort connu alors et déjà, nous allons le voir, de Calderón, mais d'une autre production dramatique d'un autre Espagnol. Et ils renvoyaient — classique procédé — à R. Prölss, *Geschichte des neueren Dramas* (Leipzig, 1880, seq., I, 360). Or, que trouve-t-on dans R. Prölss? Simplement, et d'après Schack, — toujours Schack, — la mention que l'*Alcalde* pourrait n'être qu'une refonte du drame de même nom de Lope, hypothèse contre laquelle Prölss, d'ailleurs incompetent en cette matière, s'élève². Ce petit et innocent stratagème avait pour but, on l'a

1. C'est la fougue hispanophile de Lessing qui doit expliquer, dans le système de M. E. S., que son héros dévorât d'abord les *novelas picarescas* et ne songeât qu'après lecture faite à se renseigner sur leurs auteurs.

2. Quand Schack (*Perspektiven. Vermischte Schriften* [Stuttgart, 1894]) traitant (à la section : *Literarisches aus Spanien*, au tome I [p. 173-198]) des deux *Alcalde*, p. 191-193, écrit, sur la foi de Hartzenbusch, que (p. 193) l'*Alcalde* de Calderón « n'est pas un plagiat de celui de Lope », il a parfaitement raison. « Es hat, » ajoute-t-il, « hier ein Wettstreit zweier Genies stattgefunden ; der Meister ist zwar vorausgegangen, aber sein Schüler hat ihn weit übertroffen. » L'autorité de R. Prölss n'aurait pas dû en imposer aux rééditeurs du *Lessing* de Danzel-Guhrauer, car il ne parlait pas en spécialiste, mais en compilateur. Mais il est si facile de renvoyer à autrui pour se dispenser

deviné, de détruire l'impression pénible causée sur le lecteur, si fort disposé à admirer, par la remarque d'un livre qui inaugura la *Lessingforschung* touchant l'ignorance hispanique de Lessing. Nous ne perdrons pas le temps à épiloguer futilement sur la question de savoir si Lessing pouvait avoir connu — notons qu'il s'agit d'une soi-disant *traduction française parue dans le Mercure de 1760-69* et gardons-nous de déplacer le problème — l'*Alcalde* de Lope, totalement ignoré à cette époque, et qui le serait sans doute encore aujourd'hui en Allemagne de la majorité des *Lessingforscher*, si Krenkel ne l'avait publié au tome III de son édition fragmentaire de *Calderón*. N'est-il pas étrange, d'autre part, d'avoir à constater qu'aucun de ces *Lessingforscher* qui entassent hypothèse sur hypothèse dès qu'il s'agit d'emprunts espagnols de leur héros, ne se soit d'abord soucié de rechercher dans le *Mercure* de quelle traduction il s'agissait, et qu'il ait fallu que Max Krenkel, un *outsider*, fit faire cette besogne, primordiale et indispensable, par un collègue? Krenkel a mis, en effet, en note à la page 126 de son Introduction à l'*Alcalde*, au tome III et final (1887) de ses *Klassische Bühnendichtungen der Spanier*, (note 2), cette indication : « Herr Dr. Besser hat dieselben [les livraisons du *Mercure*] auf mein Ersuchen in Paris durchgesehen, ohne eine Spur des *Alcalde de Zalamea* zu entdecken. » Mais le Dr. Besser devait être — s'il est vrai que « *nomina sunt omina* » — un robuste optimiste, et, j'imagine, un brin *Lessingforscher*. Lessing avait déclaré à Gleim, le 1^{er} février 1767 (*M.* XVII, 228), qu'il se trouvait embarrassé d'une pléthore de gazettes, qu'il eût désiré vendre à quelque riche et savant chanoine :

« Ich wünschte, dass Sie einen reichen gelehrten Domherrn wüssten, der mir wenigstens meine Journale abhandeln wollte. Ich habe das *Journal des Savans* bis auf 1764 complet, in 235 Bänden; den *Mercure de France* bis auf 1758, in 254 Bänden; die *Acta Eruditorum*, das *Année littéraire* von Freron, kurz einen Prass von solchen Werken von siebendehalbundert Bänden, die mir herzlich zur Last sind und die man doch nur selten so vollständig findet. »

Le Dr Besser avait conclu, intrépide, de cet aveu, que « somit ist die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, dass er [Lessing] in einem älteren Jahrgange dieser Zeitschrift die erwähnte Uebersetzung gelesen hatte ». Mais il n'avait point eu le courage d'y aller voir. En revanche, il avait imaginé, pour excuser l'« erreur » de Lessing, de narrer à Krenkel « dass der Jahrgang 1769 des *Mercure* eine *Nowelle Espagnole*

de chercher soi-même! C'est ainsi que, justement à propos du thème qui nous occupe, M. Breyman, *op. cit.*, p. 125, prétend que le recueil de Linguet, dont il va être question, parut d'abord à Paris en 1768, puis en 2^e édition en 1770: opinion sans doute prise sans plus — bien que M. B. dise avoir eu en mains l'ouvrage original — dans Koberstein, *Grundriss der Geschichte der deutschen Nationalliteratur* (5. Aufl. Lpzg., 1872-1874), IV, 192.

enthält, deren Schluss eine schwache Aehnlichkeit mit der Katastrophe des Calderonschen Stückes aufweist...» Des insinuations, de l'à peu près, on le voit, et cela par horreur du sacrilège qui eût consisté à mettre à nu l'étourderie de l'idole ! La « nouvelle » du D^r Besser se trouve p. 18-31 du *Mercure* de décembre 1769. Elle s'intitule : *Alonzo et Carlos, Histoire espagnole*. Elle ne contient aucune donnée qui puisse justifier la prétendue confusion de Lessing, lequel parle clairement, qu'on relise ses paroles, d'un « homme du commun », qui se rend justice soi-même sur « un personnage de qualité », séducteur de sa fille, action qui se déroule dans « une comédie traduite de l'espagnol. » Or, que nous offre *Alonzo et Carlos* ? L'aventure d'un jeune prince maure, Zanga, qui se venge sur deux gentilshommes castillans, Alonzo et Carlos, ainsi que sur la femme du premier, Léonore, de la ruine de sa famille « après la bataille d'Oran », semant la mort et créant l'irréparable dans un milieu jadis ami, après quoi, satisfait, il met fin, sans nul remords, à ses jours. La description, d'un conventionnalisme banal, est dénuée de couleur locale et ne rappelle par aucun détail l'austère drame de vertu civique castillane si habilement échafaudé par Calderón.

Convaincu d'avance de l'inutilité de cette énervante recherche, — et l'on sait quel martyr il faut subir, à la *Bibliothèque Nationale*, pour obtenir communication d'une collection complète d'un périodique — nous avons, pour acquit de conscience et afin de réduire à sa valeur adéquate l'insinuation du D^r Besser, parcouru feuille par feuille les années du *Mercure de France* depuis la date, 1717, où il succéda au *Mercure Galant*, qui, à lui seul, compte 509 volumes, allant de 1672 à 1716. Rien ne s'y trouve — le fait sera, du moins, prouvé documentairement — jusqu'à la fin de l'année 1769, qui, de près ou de loin, rappelle l'*Alcalde*, et il est désormais avéré que Lessing n'a pas lu dans le *Mercure de France* une traduction du chef-d'œuvre du chapelain honoraire de Philippe IV. Si le D^r Besser eût possédé quelque teinture de la bibliographie des Œuvres de Calderón, il eût réfléchi que plusieurs *comedias*, dont l'*Alcalde de Zalamea*, ayant paru en traduction française en 1770 à Paris, il était, par suite, fort probable que Lessing n'en avait trouvé dans le *Mercure* qu'un résumé. Il n'eût été besoin, pour constater le bien-fondé de l'hypothèse, que d'ouvrir le n^o d'Avril 1770, 1^{er} volume, de ce périodique. On y rencontre, p. 75-83, une analyse détaillée des versions de Linguet, sous le titre :

« **Nouvelles Littéraires.** *Théâtre espagnol*, avec cette épigraphe :

Cùm flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

Horat. »

P. 79, ce passage concernant l'*Alcalde* :

« La première pièce du second volume est intitulée *le Viol puni*. C'est un drame singulier dans lequel un capitaine enlève & viole la fille d'un paysan :

& le paysan, nommé à la place d'Alcalde fait arrêter le capitaine. Le roi Philippe II arrive à la fin de la pièce, & approuve la conduite de l'Alcalde. Des scènes plaisantes y amènent des scènes nobles & pathétiques dans lesquelles le paysan Crespo joue, avec sa famille, un rôle admirable... »

L'auteur de ce compte rendu concluait sa longue analyse par des compliments au traducteur :

« Ce théâtre espagnol sera plus favorablement accueilli du public que ne le fut, il y a trente ans, l'essai sur le même théâtre de M. du Perron de Castera, traducteur du Camoens. Il mérite d'être placé à la suite du théâtre des Grecs du P. Brumoy, du théâtre anglois de M. de la Place. »

Serrant, malgré une rédaction fort différente, d'assez près l'analyse du *Mercur* dans maints détails, les *Göttlingische Anzeigen* du 11 octobre 1770 (122. Stück, p. 1070 seq.) annoncèrent à leur tour le *Théâtre Espagnol* de Linguet aux érudits d'Allemagne, en ces termes :

« Paris. Hansy der jüngere hat A. 1770 drey Duodezbande mit dem Titel abgedruckt: *Theatre Espagnol*. Der Herausgeber, Hr. Linguet, sagt in der Vorrede der Spanischen Academie viele Schmeicheleyen vor: die Spanische Sprache, sagt er, war unter der Anna von Oesterreich zu Paris so gemein als die französische, und Benserade und Voiture waren mehr Spanier als Franzosen. Der ältere Corneille, noch mehr der jüngere, und Moliere haben reichlich in den spanischen Quellen geschöpft. Die kleinen Romane der damaligen Zeiten waren fast alle aus dem Spanischen übersetzt. Hiernächst sagt Hr. L. das gute und böse der Spanischen Schauspiele. Jenes setzt er, und mit Recht, in die Kunst, Verwirrungen in das Schauspiel zu bringen; und die Personen in die grösste Verlegenheit zu setzen. Die wunderlichen Flitterzierathen hat er fast durchgehends weggeschnitten, die für uns unerträglich seyn würden. Ein anderer Fehler, die Hr. L. nicht anzeigt, ist die Monotonie der Charactere. Alle Verliebte sind heftig, wagen alles, zeigen viele Grossmuth und glauben sich berechtigt, ihre Rache anzuüben. Kaum haben wir einen einzigen Charakter in der Sammlung gefunden, der einige besondere Züge hätte, den *alcalde Crespo* ausgenommen. Das Frauenzimmer hat noch weniger Verschiedenheit, und ist durchgehends so verliebt als immer die Männer. Die einzige *Melindrosa* ist eine Caricatur. Herr Linguet hat im ersten Bande einige Stücke des fruchtbaren Lopez de Vega Carpio übersetzt: er verlässt ihn aber bey der *Melindrosa*, deren letztern Theil er sich nicht getraut hat, auch nur im Auszuge zu liefern.

Don Pedro Calderon de la Barca zieht er dem Lopez weit vor, doch dünkt uns, sein Vorzug bestehe bloss in der Zusammenfassung unvermutheter Begegnungen, wodurch die Personen in beständige Verwirrung gesetzt werden. Seine Gelehrtheit sieht man aus einem Schauspiele, das eine wienersische Geschichte zum Vorwurfe hat. Wien hat einen Podesta, dessen Vetter der Gouverneur de Brandenbourg (*sic*) ist. Vieles ist fast unbegreiflich, oder macht doch keinen Eindruck, wann man es liest und nicht vorstellen sieht, und fast kein Schauspiel ist ohne blosse Degen. *La Chose impossible*, ist in Engelland übersetzt, und nur mit mehrern vielleicht entbehrlichen Personen vermehrt worden. D. Mathes (*sic*) Frago hat den Grund zu dem *King and Miller* gelegt, der hernach durch den Herrn Sedaine wiederholt, und durch den Hrn. Collé zu einem Nationalstücke gemacht worden ist.... »

La même année où paraissaient ces 4 vol. in-12, anonymes, mais dont l'*Epistre liminaire à l'Académie Espagnole* était signée L.^{***1} et dont le vol. II contenait, p. 1-115: *Le Viol Puni*, | en Espagnol, | l'*Alcalde de Zalamea*, | comédie | de Dom Pedro Calderon | de la *Barca*, les deux premiers tomes d'une traduction allemande de l'ouvrage, — et le troisième fut publié l'année suivante — étaient mis en vente à Brunswick par la librairie du *Fürstliches Waisenhaus*, et le *Viol Puni* devenait *Die bestrafte Entführung*. L'œuvre était également anonyme, mais le *Gothaischer Theaterkalender* de 1778 en désignait, p. 174, l'auteur, un professeur au *Carolinum* de Brunswick, Zachariä, qui avait sauté 3 pièces et 4 intermèdes traduits par Linguet. Ces 4 intermèdes ainsi que l'une des pièces omises parurent en 1771 sous le titre: *Beytrag zum spanischen Theater* (Hamburg et Riga) sur 8 feuilles, anonymes, mais dont Reichard, *loc. cit.*, indiquait également l'auteur: K. Chr. Gärtner, autre professeur au *Carolinum*. Les 3 volumes de Zachariä et le *Supplément* de Gärtner furent signalés en 1774 dans l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*, t. 21, p. 530-532, par Ebeling et Gmelin². Lessing n'eût donc guère été plus avancé après qu'avant si son frère lui eût envoyé le numéro, si mal désigné, du *Mercure*. Du moins comprenons-nous maintenant pourquoi il ne citait pas le

1. Cette *Epistre* et l'*Avertissement* qui la suit sont de très remarquables documents et mériteraient, beaucoup plus que la préface de Lesage, d'être exhumés. Quant aux traductions elles-mêmes, — le détail en avait été donné, avant MM. Morel-Fatio et Rouanet, *op. cit.*, dans le *Cat. Soleinne*, IV, n° 4865 — elles ont souffert du point de vue de l'auteur (qui était toujours celui de l'époque), qu'il fallait les accommoder au «goût français». On sait que Huerta (qui cependant n'a pas, lui-même, fait merveille) s'est longuement moqué des versions de Linguet au t. I, *Prólogo del Colector*, p. CLXV *seq.*, puis au t. IV, p. IV, de son *Theatro Español*. Ce qui est amusant à constater, c'est que Zachariä, qui, dans le *Vorbericht* au t. I de sa traduction, déclare qu'il sait très bien «wie wenig man sich auf die Treue eines französischen Uebersetzers zu verlassen habe» et exprime même la crainte d'avoir été mystifié («das ganze Unglück wäre denn blos, dass es keine wirklichen spanischen, sondern nur glückliche nachgemachte spanische Stücke wären»), a employé dans sa prose raboteuse des tournures comme celle-ci: t. I, p. 21: «**Don Felix. Hör einmal, ma Sœur!**» En somme, J. F. Bourgoing avait le droit d'écrire en 1789 dans son *Nouveau Voyage en Espagne ou Tableau actuel de cette Monarchie* [p. 391 de la 3^e éd., Paris, 1808], qu'il ne croyait pas qu'il existât «une seule pièce espagnole exactement traduite» en notre langue, et E. v. Bülow — qui avait pu comparer avec la bonne version de von der Malsburg, lequel tombe sur Linguet au t. V (1823), p. XII, de ses *Schauspiele des Don Pedro Calderon de la Barca* — affirmera avec raison, en 1831, p. LXXVI de sa *Vorrede aux Schröders Werke* (Berlin, 1831, 4 vol. in-8), que l'*Alcalde*, «traduction (P)», «sehr vermutzt war». Notons, enfin, à propos de notre référence à Huerta, et pour éviter les reproches de certains critiques qui font parfois la leçon à autrui sans s'être directement informés eux-mêmes, que M. H. Breyman n'avait point si tort de renvoyer (*op. cit.*, p. 126), touchant Linguet, au t. IV du *Theatro español* («*Vorrede, S. 14* [faute d'impression pour IV]»), comme le lui reproche E. Günthner, p. 897 du n° 22 du *Literarischer Handweiser* (1906), aux n° 19, 20, 22, 23 et 24 duquel il a publié une critique, d'ailleurs assez instructive, de la *Calderon-Literatur*. Tout ce que cet être censeur dit lui-même de Huerta (n° 19, p. 763 et n° 22, *ub. supr.*) est médiat.

2. Ces deux critiques, signées *Br.* et *Ok.*, ont été identifiées par moi d'après la clef contenue dans *Die Mitarbeiter an Fr. Nicolais Allg. D. Bibl.* (Berlin, 1842).

titre de la pièce, ni, surtout le nom de son auteur espagnol : le *Mercur* ne les avait pas nommés, il n'en savait pas davantage. N'est-ce point, d'autre part, caractéristique pour son « hispanisme » que, croyant avoir affaire à une traduction française, il songe immédiatement à s'en servir pour un remaniement, dont, aussi bien, il a tout l'air de vouloir laisser l'honneur à son frère, et que l'idée d'utiliser l'original espagnol ne se présente nullement à son esprit ? On n'exigera pas que nous supputions ce qu'eût été une telle refonte. En décembre 1778, Fr. Ludw. Schröder présentait la sienne aux Hambourgeois sous le titre, truculent et bien castillan, de : *Amtmann Graumann oder die Begebenheiten auf dem Marsch. Ein Schauspiel in 4 Akten. Nach dem Spanischen des Calderon della (sic) Barca*. L'œuvre, qui n'était qu'une mauvaise adaptation de Linguet, fut imprimée en 1781 à Mannheim au t. I de la *Mannheimer Schaubühne* (112 p. in-8 ; *B. N.* : *Yh. 1645*). Dans l'automne de 1780 paraissait, d'autre part, à Vienne au t. IV du *Kaiserl.-Königl. Nationaltheater* un autre remaniement — que Tieck (*Krit. Schriften*, II [Lpzg., 1848], p. 357) avait déjà, en deux mots, jugé — par Gottlieb Stephanie cadet : *Der Oberamtmann und die Soldaten*, en cinq actes et en prose, tout aussi médiocre que le précédent, mais imité, cette fois, de Collot d'Herbois (Wien, 1780, 139 p. in-8 ; *B. N.* : *Yh 1635*). Avec une modestie charmante, l'auteur de la préface déclarait, p. iv : « Wenn sich jemand die Mühe machen wollte, das spanische Original und die französische Nachahmung mit diesem Stücke hier zu vergleichen, der möchte wohl nicht lange zweifelhaft bleiben, ob er dem letztern, als einem Beytrage zum Teutschen Theater, den Vorzug zuerkennen solle. » L'action de cette extravagante histoire ne se passait même plus en Espagne, mais simplement quelque part « im Reich » : détail qui suffira pour marquer à quel point elle avait perdu tout caractère originel. Elle fut réimprimée au t. VI des *Sämmtliche Lustspiele* de l'auteur, parus de 1771 à 1787 à Vienne en 6 vol. in-8, et que nous ne signalons que parce que D[ie]z[e] en critiqua le premier tome dans l'*Allg. D. Bibl.*, XXII (1774), p. 225-26. Car, l'année après celle où Lessing avait demandé le *Mercur*, avait paru à Marseille, chez Sube et Laporte, (80 p. in-8, *Bibl. Nat.* : 8° *Yth, 30620*), puis, en 1780, à Paris (72 p. in-8, *ibid.*, 1790, 96 p. in-8), le fade drame en cinq actes et en prose de Collot d'Herbois, pris dans la traduction de Linguet : *Il y a bonne justice ou le Paysan Magistrat*, dont « MM. Mercier, de la Harpe et plusieurs autres gens de Lettres distingués » n'hésitèrent pas à dire « beaucoup de bien »¹. Calderón n'avait, à coup sûr, plus

1. Ce témoignage se trouve p. iv des *Œuvres de théâtre de M. Collot d'Herbois* (La Haye, Constapel, 1781.) L'édition de 1777 du *Paysan Magistrat* manque, comme l'a noté Krenkel, *op. cit.*, p. 124-125 et p. 132, à la *Bibliothèque Nationale*, mais pour la bonne raison qu'il n'en a jamais existé une. On y trouve, par contre, une traduction anonyme et peu fidèle de l'*Alcalde* distincte de celle de Linguet : *L'Alcalde | de | Zala-*

besoin d'une nouvelle entorse, et Lessing, en tout cas, est resté tranquille¹. Mais l'incident n'est-il pas, de nouveau, représentatif de cette *Ueberschätzung Lessings*, sur laquelle — sans toucher, naturellement, à la matière hispanique — le philosophe et économiste E. Dühring, dont les démêlés avec l'Université de Berlin sont si instructifs, a écrit en 1881 de bonnes pages, réimprimées en 1906 ?

1778. Fr. de Rojas.

(M. XIII, 161.)

En tête du IV^e *Anti-Gæze*, il y a cette devise :

« *Tonto sin saber Latin
Nunca es gran tonto*

Francis. de Roxas. »

Lessing ne précise pas en quel endroit de Rojas il a pris sa citation. Il déclare (M. XIII, 163) : « Ich will auf dem Einfalle des de Roxas nicht bestehen, dass das Latein erst den rechten Narren macht : aber den rechten Philosophen macht es doch auch nicht. » Je n'ai pas trouvé cette sentence de Rojas dans l'édition qu'a donnée de ses œuvres théâtrales Mesonero Romanos au t. 54 de la *B. A. E.* Mais déjà, dans l'éd. princeps, en 2 volumes in-4, de 24 de ses *comedias*, Rojas se plaignait, dans l'avis *Al letor* du t. II, que des pièces étrangères — il nomme *los desatinos de amor* — lui fussent attribuées². Mesonero Romanos, d'autre part, n'a pas imprimé toutes les pièces qui portent le nom du Commandeur de l'Ordre de Saint-Jacques. Il en résulterait, en toute rigueur critique, qu'il ne serait pas impossible que la devise de l'*Anti-Gæze* eût été prise dans une œuvre apocryphe. Mais y a-t-elle été prise *par Lessing* ? Il n'est pas sans importance de remarquer qu'en la teneur où il est cité, le prétendu « Einfall » de Rojas apparaît

mea, | du theatre espagnol | de Dom Pedro de la | Barca. Drame. | en cinq actes | et en prose (Paris, Didot, 1778, in-8 de 63 pp.), déjà signalée par M. A. L. Stiefel, *Zitschft. für rom. Phil.*, XXX (1906), p. 243.

1. Le *Gemeiner Mann* de Lessing est, métempsychose comique, devenu chez M. Farinelli le traducteur même de la pièce en français, *art. cit.*, p. 317. M. Farinelli a écrit, en effet : « Ein Jahr vor der Aufführung des *Amtmann Graumann*, am 20. September 1777, äusserte sich Lessing in einem Briefe an seinen Bruder Karl über « einen gemeinen Mann », der den Alcalde de Zalamea ins Französische übersetzt haben wollte. » En mal de révélations rares, M. Farinelli nous a renseignés au même lieu sur l'inspireur de Schröder : « Lessing war anderweitig beschäftigt. Er hat das Stück nicht übersetzt, gewiss hat er aber die Wahl Schröders bestimmt. » Cette fois, ce n'est plus, on l'a noté, un prudent *wahrscheinlich*, mais un *gewiss* catégorique. Moins osé, M. Erich Schmidt a été, en la circonstance, plus spirituel, si l'on peut dire. Il prophétise que l'*Alcalde* de Lessing « trotz dem Pariser Medium [= Linguet] gewiss kein Schröderscher « *Amtmann Graumann* » geworden wäre. » (II, 608.)

2. J'ai consulté pour cette citation l'exemplaire de la *Bibl. Nat.* de l'éd. de 1640-1645. Dans ce même avis *al letor*, Rojas promettait un troisième volume : « i si eres bien intencionado, yo te pagaré la merced que hizieres à mi segunda Parte con dar à la Estampa (sic) la tercera. » Cette *tercera Parte* n'a jamais été publiée; elle aurait peut-être contenu quelques-unes des pièces qu'énumère Mesonero, *loc. cit.*, p. IX-X.

déformé par l'usage et ne provient certainement pas directement d'un texte de *comedia*. Telle fut aussi l'opinion de MM. Menéndez y Pelayo et R. Menéndez Pidal, dont le premier nous a déclaré que « los dos versos de Rojas citados por Lessing no son tales versos según él los transcribe » et le second désespéra d'identifier jamais la citation « por estar aducida en forma que no parece fielmente original ». Il ne sera guère paradoxal de prétendre que, d'un volume d'*anas*, de quelque *floresta*, de *Mélanges*, d'*Anti*, etc., etc., où elle fit sa première apparition, la boutade castillane aura, tel le mot du « Conde de Orgaz », passé en plus d'une main avant d'être recueillie par Lessing. Outre que des recueils du genre de ceux que nous mentionnons étaient tout à fait de son goût — il a, par exemple, puisé les anecdotes qu'il conte, sans citer ses sources, dans *Das Neueste aus dem Reiche des Witzes* (M. IV, 471 seq.), dans une compilation française qui devait, en 1775, servir de source aux *Anecdotes dramatiques* de J.-M.-B. Clément et l'abbé J. de La Porte, en trois volumes in-8¹ — et que leur immense diversité rend impossible une recherche complète², il ne faut pas oublier, en outre, que l'on trouve fréquemment dans des ouvrages anciens où on ne les attendrait guère des citations de proverbes ou locutions castillans, tels, pour ne citer que deux cas typiques et empruntés à l'Allemagne, les *Gesprächspiele* de Harsdörffer et l'*Unterricht in der Teutschen Sprache und Poesie* de Morhof³. M. Menéndez y Pelayo, auquel nous fîmes part de l'insuccès de nos recherches, nous a affirmé, au surplus, que lui-même ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré rien de semblable au passage de Rojas « en las florestas y colecciones de chistes ». En pareilles matières, un heureux hasard est souvent plus décisif qu'une longue et méthodique enquête.

1. Cf. la preuve dans E. Schmidt (d'après les documents de Paül Albrecht), *Euphorion*, 8 (1901), p. 623-625. Un détail montrera comment Lessing remaniait la matière française. Ayant plagié (M. IV, 473) le passage qui, dans les *Anecdotes dramatiques*, se lit t. II, p. 561 : « C'est à la piété de nos Peres que nos Poèmes Dramatiques doivent leur naissance, » en ces termes : « Frankreich hat den Ursprung seiner dramatischen Gedichte der Andacht der Herrn Paters zu danken, » il ajoute cette remarque de son cru : « Der grösste Nutzen, welchen sie vielleicht in der Welt gestiftet haben ». M. Erich Schmidt a bien voulu qualifier cette interpolation de : « ein dreistes Wort ».

2. Faut-il rappeler, à propos simplement des *Anti*, que Baillet, qui écrivit, en réponse à l'attaque de Ménage, 2 vol. in-12 de 429 et 412 p. (*Des Satyres personnelles, traité hist. et crit. de celles qui portent le titre d'Anti* [Paris, 1689]), fut si loin d'épuiser la matière que Prosper Marchand a fourni, au t. I de son *Dict. hist. etc.* (La Haye, 1758), 34 p. in-fol. d'adjonctions à cette compilation (p. 24-58) ? Nous dirons donc, avec Baillet : « La Recherche de ces sortes d'ouvrages seroit infinie ; et les difficultés, dont elle se trouve accompagnée, m'ont fait connoître enfin que je devois me borner, et laisser le reste à d'autres qui jouiront peut-être d'un plus grand commerce que moi dans la République des Lettres. » (Cit. par Marchand, p. 25, note E.)

3. Les citations castillanes de Harsdörffer ont été réimprimées par M. A. Schneider, *op. cit.*, p. 334-335 ; celles de Morhof par M. J. Schwering, dans sa curieuse brochure de polémique contre M. Farinelli (parue en 1902 à Münster i. W. chez H. Schöningh : *Kritische Studien von Prof. Dr. J. Schwering. I. Literarische Beziehungen zwischen Spanien und Deutschland. Eine Streitschrift gegen Dr. A. Farinelli*), p. 76-79.

Huarte.

(M. XIII, 163.)

Dans ce même quatrième *Anti-Gæze*, Lessing écrit :

« Ich finde zwar nicht, dass Baco wie Huart (*sic*) dachte, der es geradezu für das Zeichen eines schiefen Kopfes, eines Stümpers hielt, zu glauben, dass er sich in einer fremden Sprache besser werde ausdrücken können, als in seiner. »

Le passage de Huarte est ch. VIII, p. 130 de l'édition d'Amsterdam, 1632 :

« Y assi ninguno de los graves autores fue a buscar lengua extrangera, para dar a entender sus conceptos : antes los Griegos, escrivieron Griego : los Romanos, en Latin : los Hebreos, en Hebrayco : y los Moros, en Arabigo : y assi hago yo en mi Español, por saver mejor esta lengua, que otra ninguna. »

Il n'y est donc nullement question de l'« indice d'une tête à l'envers », d'un « bousilleur ». Il n'en est pas question davantage ailleurs dans l'*Examen*. Lessing n'y regarde pas de très près en fait de citations espagnoles. Or, il s'agissait, ici, d'un écrivain qu'il avait traduit. Que devait-il en être des autres, tel Fr. de Rojas ?

1780. Le « Lied aus dem Spanischen ».

(M. I, 129.)

Dans le *Musen-Almanach für 1780*, édité par Voss et Gœkingk (Hamburg, bey Carl Ernst Bohn), on lit, p. 208 :

« *Lied. Aus dem Spanischen*
 Gestern liebt' ich,
 Heute leid' ich.
 Dennoch denk' ich
 Heut und morgen
 Gern an gestern.

Lessing. »

Ce lied suggéra à Paul Albrecht un rapprochement extravagant (*op. cit.*, I, 1-2, p. 407-409) : « Ich glaube nicht, dass das nebenstehende Gedicht, wie Lessing angiebt, aus dem Spanischen, sondern nach dem nachstehenden Passus aus Farquhar's « *Constant Couple, or a Trip to the Jubilee* » angefertigt ist, welches Lustspiel, wie schon bemerkt, von Lessing in unerhörter Weise namentlich zur Herstellung

von « Minna von Barnhelm oder das Soldatenglück » geplündert ist¹. »

Le passage de la pièce de l'« ingenuous » Farquhar, composée vers la fin de 1699, est Acte V, Scène II, tout au début (éd. de Londres 1711, p. 55) :

« *Clincher senior* : [Last Week my Father died]; yesterday I turn'd Beau; to day I am laid by the Heels, and to morrow shall be hung by the Neck. »

Il fallait l'obsession d'identifier quand même, qui chez Albrecht, répétons-le, confinait à la manie, pour qu'un passage de ce genre pût être donné pour la source de Lessing. Mes recherches personnelles dans le domaine littéraire transpyrénaïque ayant été vaines et dans l'impossibilité de découvrir sans aide le modèle espagnol du lied de 1780, j'eus recours, de nouveau, aux lumières de plusieurs spécialistes. Ils ne furent pas plus heureux. Leurs opinions se résument assez exactement en ces quelques phrases de M. Menéndez y Pelayo, confessant ne pouvoir « poner en claro el origen de los versos que Lessing da por castellanos. Como los afectos que en ellos se expresan son tan elementales, y nada hay de muy característico en la expresión, creo difícil encontrar la fuente de estos versos, despojados ya de su forma métrica original. Acaso sean de algún romance artístico del siglo xvii. Mientras no sepamos con certeza qué libros castellanos manejó Lessing, juzgo muy difícil esta indagación. » M. R. Menéndez Pidal ajoutait, d'ailleurs, que l'identification du lied était rendue « difícil por su lirismo », et M. E. Mérimée remarqua finement que « le mètre rend la traduction suspecte ; les chants populaires sont ordinairement de 4 vers (*coplas*) ou de 7 (*boleros*). » Serait-il trop osé d'insinuer que Lessing ne s'est pas servi d'une « *Vorlage* » espagnole, mais a voulu simplement imiter le *genre* espagnol tel qu'il le comprenait, et qui se trouve être, en vérité, aussi authentique que celui que nous rencontrons dans *Alonzo et Carlos*, v. gr. ? Car son lied — pastiche ingénieux, si l'on veut, mais, en somme, vu sa brièveté, facile, et pure « reflektierte Philologenpoesie » — exploite une matière sentimentale qui n'est en aucune sorte spécifiquement castillane, au sens de la tradition littéraire transpyrénaïque telle qu'elle s'est cristallisée au xvii^e siècle dans les charmantes inventions du Góngora de la première manière et ces innombrables *romances*, *letrillas*, *villancicos* des *cancioneros* et analogues recueils de l'époque. Publié sans remarque ni déclaration aucunes de l'auteur, alors que celui-ci disposait de ressources livresques extrêmement rares, à Wolfenbüttel, il se pourrait, au surplus, que ce soit une « réminiscence » de quelque fantaisie française se récla-

1. On ne trouve rien sur la question qui nous occupe dans l'article de M. J. G. Robertson : *Lessing and Farquhar*, au n° d'octobre 1906 de *Mod. Lang. Review*, p. 56-59, article qui, du moins, a l'avantage de mieux mettre en lumière les « emprunts » dramatiques de Lessing, déjà signalés par Albrecht, à Farquhar.

mant, à tort ou à raison, de l'Espagne, et à laquelle le délicat interprète aura, en l'habillant à l'allemande, conservé son étiquette de provenance. Nous ne saurions, en tout cas, suivre M. A. Farinelli dans la route où — sans doute sur l'autorité de Maltzahn-Boxberger (*rééd. cit.*, I, 172), qui allèguent le lied de 1780 comme preuve que... Lessing s'appliqua dans sa jeunesse à l'imitation espagnole — il s'est engagé sans trop d'appréhension critique lorsqu'il voit en ce même lied le fruit des premiers semestres universitaires de l'étudiant de Leipzig et de Wittenberg et l'indice que dès cette période celui-ci connaissait familièrement « einiges aus der Lyrik der Spanier » (*art. cit.*, p. 286, *note*). Ce qu'il eût été plus méritoire de nous apprendre, c'était en quoi consistait cet « einiges », en particulier de quelle source espagnole provenait notre lied. Espérons que M. Farinelli aura, puisque l'ordre règne à Innsbruck, retrouvé ses précieuses adjonctions et sera à même, depuis Turin, de projeter une ample lumière documentaire sur ce point et tant d'autres que notre incompetence d'« aprendiz de hispanófilo » fut inhabile à résoudre. En attendant, nous nous en tiendrons au jugement de M. E. Schmidt sur la « petite poésie », de nature lyrique et épigrammatique, de Lessing, si bien appréciée en ces termes : « Vorwiegend ein Spiel des Witzes, tummelt sie sich gern auf den Pfaden tändelnder Anakreontik und hält es neben genauerer oder freierer Nachbildung spätgriechischer Nippeswaaren für keinen Raub, etwa ein Liedchen der Demoiselle Catherine Bernard '(Quand le sage Damon dit) als zugespitztes Bekenntnis einer deutschen Phillis ohne Quellenangabe zu wiederholen (Wenn der finstre Damon spricht)... So legt Lessing.... in den Anzeigen seiner lyrisch-epigrammatischen Jugendversuche gar kein Gewicht auf ihre Abstammung, indem er so bedeutender Urheber wie des Euricius Cordus ganz geschweigt und nur summarisch die fremde Herkunft mancher Bestandtheile erwähnt. » Et il apparaît, en définitive, paradoxal d'admettre que la source à laquelle a puisé ici Lessing soit, de façon immédiate, une source espagnole.

Cudena.

Nous avons noté dans la Première Partie que les éditeurs de Lessing se taisaient sur le manuscrit de « Marañón »² et que M. Muncker n'imprimait que le *Vorbericht* de l'édition du périple de Cudena. Ce manuscrit, qui porte à la Bibliothèque de Wolfenbüttel la cote 67. 8.

1. *Art. cit.* des *Sitzungsberichte*, 1897, p. 470. Voir en outre, comme illustration de ces assertions, l'art. déjà cité : *Quellen und Parallelen zu Lessing*, dans *Euphorion*, *ub. sup.*

2. Cf. à son propos O. von Heinemann, *Die Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel*, t. VIII (Wolfenbüttel, 1903), p. 134.

Aug. 8^{vo}, est sur papier, de 15 × 9 1/2 cm. et 84 fol., des xvi^e et xvii^e siècles et de trois mains différentes. La première partie, qui va du fol. 2 au fol. 48, contient une réponse de Mélancthon au *Confutationsbuch*. La seconde, du fol. 49 au fol. 63 : *Pedro Cudena discipcion de 1038 leguas de tierra del esto de Brasil conquista del Marañon y gran Pará*. La troisième, du fol. 68 au fol. 84, cette description en traduction allemande anonyme. D'après une indication contenue au fol. I, le duc Auguste reçut le 9 octobre 1658 de son agent Georg Forstenhäuser la première partie du ms., qu'il fit relier avec les deux autres, — qu'il possédait, par conséquent, déjà, — en un volume à couverture de parchemin, lequel, sauf les fermoirs arrachés, conserve aujourd'hui encore son aspect originel. Nous avons également consigné au même lieu qu'il existait deux éditions de la version de Cudena publiée par Lessing-Leiste. L'une, volume petit in-4 de 160 pages (Braunschweig, 1780), porte le titre : *Beschreibung des Portugesischen Amerika vom Cudena. Ein Spanisches Manuscript in der Wolfenbüttelschen Bibliothek, herausgegeben vom Herrn Hofrath Lessing. Mit Anmerkungen und Zuzätzen begleitet von Chr. Leiste, Rektor der Herzoglichen grossen Schule zu Wolfenbüttel*. Elle est postérieure à celle des *Wolfenbütteler Beyträge*, qui cependant, bien qu'imprimés dès le début de l'année 1780, ne furent mis en vente qu'au milieu de 1781¹, sous le titre : *Zur Geschichte und Literatur. Aus den Schätzen der Herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel. 6. Beytrag, von Gotthold Ephraim Lessing* (Braunschweig, 1781), et dans lesquels le périple porte le n° xxvi : *Maranjon*, p. 425 seq.

La rareté relative des ouvrages de littérature géographique hispanoportugais sur l'Amérique du Sud dans les Bibliothèques allemandes, d'une part, l'état général des connaissances géographiques sur ces pays en Allemagne, de l'autre, expliquent que la presque totalité des comptes rendus contemporains de l'une ou de l'autre de ces éditions ne contiennent que des banalités laudatives et un rapide sommaire du volume. Tel est, en fait, le ton dominant des *Rezensionen* que nous avons pu découvrir : *Hallische Gelehrte Zeitungen*, 59. Stück (1780), p. 465-467. Il est dit « dass dieses kleine Buch unstreitig alles bisherige dieser Art unter sich lässt ». — *Neue Zeitungen von Gelehrten Sachen* (Leipzig, 1780), 18. May. L'ouvrage est donné comme « sehr brauchbar » tant du point de vue historique que géographique. « Der Verfasser... Pedro Cudena hat viele Jahre die Gegenden, die er beschreibt, selbst bereist und richtet seine Beschreibung an den bekannten Conte-Duca (*sic*) von Olivarez, Premier-Minister der spanischen Monarchie,

1. Cf. à ce sujet le *Vorbericht*, réimpr. M. XIV, p. 125 seq. Sur Leiste, il manque une sommaire notice bio-bibliographique. En 1778, il avait publié une laborieuse compilation de 571 p. in-8 : *Beschreibung des Britischen Amerika, etc.*, dont j'ai trouvé une analyse dans les *Gölt. Anz.* du 9 mai de la même année (56. Stück, p. 452-456).

einen Herrn, dem der Verf. unmöglich ausgemachte Unwahrheiten zuzuschreiben wagen konnte.» (*Marañón* devient ici *Marangon*.) — *Allonaischer Gelehrter Mercurius*, 40. Stück (1781), p. 317, et *Frankfurter Gelehrte Anzeigen* (n° XXIV, 1781), p. 189-191. Suivant la coutume de la polyhistoire au XVIII^e siècle, beaucoup de ces journaux — car l'observation est aussi vraie pour l'Allemagne que pour la France — se transcrivaient quasi à la lettre et leurs critiques s'en tiennent, de ce chef, à des généralités prudentes. Deux périodiques, cependant, ont examiné d'un peu près l'édition de Lessing-Leiste et formulé quelques remarques utiles à son endroit : l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* (1. Stück, 1780 [vol. 43, p. 211-214]) et les *Wöchentliche Nachrichten von Landkarten und Büchern*, éditées à Berlin par Ant. Fr. Büsching de 1773 à 1787 (35. Stück, 1780). Je dois avouer que je n'ai pu faire la lumière sur le mystérieux Pedro Cudena. Ni l'*Épître* de León Pinelo dans l'édition de Madrid, 1738, ni l'excellente *Bibliotheca Americana* de Ch. Leclerc (Paris, 1878) ne connaissent ce nom. Les Encyclopédies ou Biographies courantes n'offrent aucun secours à qui les consulte, car elles partent toutes, en l'amplifiant de données plus ou moins imaginaires et sans la citer, de cette notice de Jöcher-Adelung, II (1787), p. 578, où s'est peut-être documenté originairement Boucher de la Richarderie lui-même, *Biblioth. Univ. des voyages* (Paris, 1808), t. VI, p. 279, pour sa courte et objective description de l'éd. de 1780 :

« Cudena (Petrus) ein Spanier, in der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts, welcher sich eine Zeitlang in Brasilien befand, und nach seiner Rückkunft 1634 eine Beschreibung dieses Landes aufsetzte, welche aus einer Handschrift in der Wolfenbüttelschen Bibliothek in Lessings *Beiträgen zur Gesch. und Litterat. Th. 6, S. 425 f.* Spanisch und Deutsch abgedruckt worden. »

La *Nouvelle Biographie Générale Didot*, cependant si sérieusement rédigée, la délaie au t. XII (Paris, 1856), p. 486, quoique l'auteur n'ait pas signé sa contribution, par fausse honte sans doute. Mais il n'en avait pas été de même dans la *Biographie Universelle Michaud*, t. X (Paris, 1813), p. 528-529, où l'auteur s'était déclaré : *E — s.*, c'est-à-dire *Eyriès*¹. Je crois devoir transcrire, comme illustration édifiante de la méthode avec laquelle procèdent parfois des érudits considérés, cette notice, réimprimée en 1852 au t. IX de la sec. éd. de la *B. Un. M.*

« Cudena (Pierre), voyageur espagnol, parcourut longtemps le Brésil, et, à son retour en Europe, composa, en 1634, un ouvrage intitulé : *Description du Brésil, dans une étendue de 1,038 milles, découverte par Maranon y Granpara par sa boussole exacte, ainsi que le fleuve des Amazones, qui est situé sous la ligne équinoxiale, et a 70 milles de largeur à son embouchure, et du Rio de*

1. J.-B.-B. Eyriès, l'un des fondateurs de la Société de Géographie, mort en 1846. Barbier eût eu là une belle occasion de rectifier, dans son *Examen crit. et Complément des Dict., etc.* (Paris, 1820), dont le t. I, seul paru, contient les lettres A.-J.

la *Plata*, dont l'embouchure, qui en a 46, est à 36 degrés au sud de l'équateur; choses que le lecteur verra, ainsi que beaucoup d'autres. Cet ouvrage, probablement composé dans l'intention de faire sentir au duc d'Olivarez, à qui il est dédié, l'importance de la perte que causait à l'Espagne la conquête d'une partie du Brésil par les Hollandais, donne des renseignements curieux et même nouveaux sur un pays si peu connu. On y trouve une notice succincte sur chaque capitainerie, ses productions et son commerce; Cudena connaissait les mines d'émeraudes de la province d'Espiritu-Santo. Ce livre, anciennement traduit en allemand, était resté enseveli dans la bibliothèque de Wolfenbützel; Lessing l'en retira et le confia à son compatriote Leiste, qui corrigea la traduction et la publia avec l'original, en y joignant des notes très intéressantes: *Description de l'Amérique portugaise par Cudena*, Brunswick, 1780, in-12. Le jésuite Eckart, ancien missionnaire au Brésil, écrivit en allemand sur le livre des observations que Murr a insérées dans ses *Voyages de quelques missionnaires de la compagnie de Jésus en Amérique*¹.

E — s. »

Cette notice d'Eyriès est allée alimenter l'article *Cudena* au t. III (Paris, 1821) du *Dict. hist. crit. et bibl.* (B. N. : G. 17818; cf. sur cet ouvrage Barbier, *Anon.*, I, 976), p. 129, où, cependant, apparaît un détail nouveau, à savoir que C. « naquit à Villena, en 1602 », avec l'indication que sa description se distingue « par une grande exactitude ». L'année suivante, cet article sera à son tour plagié au t. III de la nouv. (5^{me}) éd. du *Dict. Hist.* de Feller, qui jusqu'alors avait ignoré C. (Lyon, 1822, p. 940). Nous la retrouvons, écourtée, à la *Prem. Partie* (Paris, 1829) de la *Biogr. Univ. Class.* éditée par Ch. Gosselin, p. 777, où on lit que C., « navigateur espagnol, né en 1602 à Villena, est auteur d'une excellente *Description du Brésil.* » La compilation qui était censée devoir donner à l'Espagne l'équivalent de notre *Larousse*, qu'elle a tant de fois plagié, bien qu'elle contienne maints articles originaux d'une réelle valeur, le *Diccionario Enciclopédico hispano-americano*, publié par la grande maison d'édition Montaner y Simón, de Barcelone, 2, t. V (1890), p. 1495, une notice moins longue, mais aussi, émanant d'un érudit espagnol, plus censurable peut-être que celle d'Eyriès :

« *Cudena (Pedro)*: *Biog.* Viajero español. Vivía en la primera mitad del siglo xvii. Hizo un viaje al Brasil, y á su regreso á Europa compuso, con el

1. Non seulement Christoph Gottlieb von Murr n'a pas réimprimé les *Gründliche Nachrichten über die Verfassung der Landschaft von Maynas in Süd-Amerika bis zum Jahre 1768, etc.* (Nürnberg, 1798, in-8 de 614 pp.) de Franz Xavier Veigl, mais il n'a que quelques mots insignifiants sur leur compte, p. v de la Préface à la Première Partie de ses *Nachrichten von verschiedennnen Ländern des Spanischen Amerika (1. Theil, Halle, 1809)*, dont la Deuxième Partie, 1811, est posthume. Ni dans l'une ni dans l'autre, Cudena n'est mentionné. La source du malentendu d'Eyriès, qui confond d'ailleurs auteurs et titres d'ouvrages, me semble provenir de ce fait que Murr publia en 1788 au t. XVI de son *Journal* (cf. plus bas), p. 96-208, une première rédaction *latine* de l'ouvrage que Veigl devait éditer dix ans plus tard et qu'Eyriès a sans doute en vue quand il parle des observations du jésuite Eckart « en allemand »: « *Status Provinciae Maynensis in America meridionali ad annum usque 1768 brevi narratione descriptus a R. P. Francisco Xaverio Veigl, eadem in Provincia olim Societatis Jesu Missionario.* »

título de *Descripción del Brasil*, un apreciable tratado en que da á conocer aquella comarca por medio de una narración interesante. »

Nous souhaitons à l'auteur de ces lignes d'être condamné, dans l'Èrèbe où le précipiteront de pareils forfaits de plume, à lire éternellement des « narrations » aussi « intéressantes » que celle de Cudena : ce sera, croyons-nous, le châtiment le plus adéquat de sa légèreté.

Notre *Grande Encyclopédie* — pandémonium bizarre où l'excellent coudoie en plus d'une page le médiocre, si, surtout, on la compare à ces deux admirables encore que plus d'une fois politiquement faibles *Konversations-Lexika* allemands de Brockhaus et de Meyer, soigneusement tenus à jour grâce à des rééditions remaniées à de fréquents intervalles, alors que nous sommes menacés, en France, de vivre quelque dix lustres encore de ces volumes déjà partiellement périmés et que ne saurait, du moins complètement, substituer le *Nouveau Larousse Illustré* — n'a pas été épargnée par la contagion. Elle a, elle aussi, tome XIII, page 554, ses sept lignes anonymes sur Cudena, décalque du *Larousse*, qui, ne pouvant, cette fois, bavarder, selon sa coutume, sur l'auteur du périple, s'était borné, tome V [1869], page 622, à démarquer l'article précité de la *Biographie Didot*.

On voit donc que, grâce à Lessing, Pedro Cudena a eu une « bonne presse », mais la gloire et l'immortalité qui résultent des livres sont-elles, dans plus d'un cas, autre chose, hélas ! qu'un bluff de littérateurs ? La manière rapide et sévère dans laquelle est rédigé le périple de Cudena tel que le donne le manuscrit de Wolfenbüttel nous a toujours fait songer à celle du P. Crist. de Acuña, dont le *Nuevo Descubrimiento del gran río de las Amazonas... el año de 1639*¹, en 83 numéros analogues aux § de la *Descripción*, fut imprimé

1. Cet ouvrage est, en outre, accessible dans une réimpression de Madrid, 1891, in-12, de la *Colección de libros que tratan de América raros ó curiosos, II*. Les éditeurs de cette réimpression notent à l'Avant-Propos que Marcos Jiménez de la Espada, qui publia en 1880 le *Viaje del Capitán Pedro Texeira, aguas arriba del río de las Amazonas (1638-1639)*, affirme, aux préliminaires, que «el Padre Acuña antes de publicar la relación extensa, dió otra á luz, muy breve», et que cette œuvre est « très rare ». Ils opinent que cette mystérieuse relation sera le *Memorial* imprimé, dans l'édition de Madrid, 1641, du *Nuevo Descubrimiento*, fol. 43-46. [*Memorial presentado en el Real Consejo de las Indias sobre el dicho descubrimiento, despues de la reuelion de Portugal.*] Ils se trompent. L'ouvrage en question, qui comprend 12 fac., est le « *Compendio historial, e Índice chronologico Peruano, y del Nuevo Reyno de Granada, desde el principio de los descubrimientos de las Indias Occidentales, tocando varias cosas memorables de ellas, assi Ecclesiasticas como Seculares* » ajouté à la suite de l'*Historia del Marañon y Amazonas* de P. Manuel de Rodríguez (Madrid, 1684, in-fol.) dans l'exemplaire décrit par Ch. Leclerc, *op. cit.*, p. 426. Pinelo (*Epitome, etc.*, édit. cit., II, 686) citait par erreur cet ouvrage comme imprimé originairement à Madrid en 1688. M. Cl. R. Markham, qui a donné en 1859, dans le recueil *Expeditions into the valley of the Amazons, 1539, 1540, 1639* (Lond., MDCCCLIX), une traduction anglaise d'Acuña sous le titre : *A new discovery of the great river of the Amazonas of Father Cristovál de Acuña, a noté au commencement de sa version, page 47, note 1, d'après Velasco (Historia del Reino de Quito, etc., Quito, 1845, 2 vol. in-4), « that this river of Marañon derives its name from the circumstance of a soldier, who was sent by Francisco Pizarro to*

à Madrid en 1641, in-4, dédié à Olivares, et dont un exemplaire original est à la *Bibliothèque Nationale*.

Arrivé au terme de notre étude de l'hispanisme de Lessing, quelle conclusion devons-nous en tirer? Des faits, croyons-nous, émane une éloquence assez persuasive, et nous avons tant de fois, au cours de nos investigations, dû en dégager la moralité — car si jamais l'adage: *difficile est satiram non scribere* fut vrai, c'était alors — que toutes réflexions nouvelles à leur endroit nous semblent superflues. Par suite de circonstances dont nous ignorons le détail, Lessing n'a pu parvenir à ce degré de maîtrise de l'idiome castillan qui lui eût permis d'en lire les livres sans pénibles hésitations, sans recours constant au dictionnaire, sans tâtonnements ni interruptions désagréables. Peut-être ses connaissances en italien lui furent-elles, dès l'origine — à l'époque à laquelle nous avons fait allusion dans la *Préface*, qui est la seule où nous sachions positivement qu'il étudia (combien de temps?) le castillan, manifestement les rudiments de cet idiome — un sérieux obstacle à l'avancement dans cette science¹. Quiconque a poursuivi avec quelque assiduité l'étude simultanée des deux langues sait par expérience — expérience assez déconcertante à l'origine, mais cependant naturelle — combien elles se contrecarrent mutuellement, et de quelle persévérante énergie il est besoin pour vaincre la confusion extrême qu'elles créent, pendant fort longtemps, dans l'esprit. Est-ce le loisir, est-ce la volonté qui manquèrent à Lessing pour s'astreindre à la méticuleuse acribie, à la méthodique contrainte qu'eût exigées un tel apprentissage? Imagina-t-il, au contraire, que ce qu'il savait d'italien, joint aux quelques notions initiales de grammaire castillane qu'il s'était inculquées lors de son premier séjour à Berlin avec Mylius, lui suffiraient? Le fait est qu'il se trompa, et que, se trouvant dans l'impossibilité pratique de lire rapidement et aisément les livres castillans², il se vit contraint de se documenter, presque toujours,

discover the sources of the Piura river, having beheld the mighty stream from the neighbourhood of Jaen, and astonished at beholding a sea of fresh water, having asked « *Hac mare an non* »? Sans doute, ce spirituel guerrier n'était-il autre que le « capitaine Marañón y Gran Pará » de Lessing en personne.

1. M. le D^e E. Maddalena n'ose pas aller plus loin que cette affirmation, parlant du voyage d'Italie de Lessing en 1775 (quand ce dernier avait quarante-six ans, et six ans avant sa mort): « Della nostra lingua dovea saperne qualcosa (sic), perchè già da assai tempo leggeva nell' originale i nostri autori » (*Lessing e l'Italia*, p. 4 du tirage spécial, Roma, 1904). On n'ignore pas que beaucoup de gens, chez nous comme ailleurs, « lisent l'italien » — et l'espagnol — sans nullement savoir la langue.

2. Je dis de lire, non de traduire, car certaines œuvres castillanes nécessitent, pour être bien traduites, autre chose que l'apprentissage livresque de la langue: le séjour prolongé au pays même. Dès 1775, l'érudit Christoph Gottlieb von Murr écrivait excellemment, en note à la p. 214 du premier volume (1775, Nürnberg) de son précieux *Journal zur Kunstgeschichte und zur allgemeinen Litteratur* précitée, où se trouvent tant de notices rares sur les littératures espagnole et portugaise et où Murr a, l'année suivante, fort bien critiqué (*II. Theil*, p. 395-402) la médiocre version du *Quijote* par Bertuch: « Dass Herr Bertuch in Weimar eine deutsche Uebersetzung

sur eux et sur leur contenu, dans des œuvres de seconde main, alors qu'il eût importé, pour un tel esprit, d'en parler personnellement ou de se taire. Accordons-lui, du moins, cette justice relative qu'il a assez prudemment évité, sauf en une ou deux circonstances, d'insister sur son hispanisme, et que l'intempestif zèle des modernes *Lessingforscher* lui aura joué, en l'espèce, un fort vilain tour. Comme, d'autre part, il n'a jamais perdu une occasion de mettre au pilori les plagiaires, — bornons-nous à quelques exemples caractéristiques : analysant en 1751 dans la *Berlin. privil. Ztg.* les *Oden, Lieder, und Erzählungen* de Bernhardi, il lui reproche vertement (M. IV, 361) « divers passages... que Hr. Bernhardi a imités ou plutôt empruntés par trop consciencieusement à d'autres poètes allemands » ; en 1759¹, dans les *Briefe, die neueste Lit. betreffend* (II. Thl. 41. Brief), il accuse Dusch (M. VIII, 95) de copier autrui « avec le plus incroyable sans-gêne », et affirme même : « Je ne sache guère d'autre écrivain qui s'entende mieux dans l'art des citations adroites. Confessant avec la plus feinte des franchises une imitation souvent fort lointaine, il masque de la sorte les plus grossiers larcins. Je pourrais l'ouvrir dix fois et sept fois, je croirais plutôt recommencer une lecture ancienne qu'apprendre quelque chose de nouveau ; » dans la *Quatrième Partie* de ces mêmes *Lettres sur la Littérature moderne*, 63. Brief, discutant (M. VIII, 170-173) la tragédie de Wieland : *Lady Johanna Gray*, il exulte visiblement à démasquer le procédé de l'auteur à l'endroit de Nic. Rowe : « Tout ce qui m'étonne en l'espèce, » écrit-il, « c'est uniquement le silence de mort qu'il [Wieland] observe sur le chapitre de cette imitation, » et il s'étend longuement pour démontrer comment Wieland, non seulement a transcrit Rowe, mais lui a emprunté tout le plan, toutes les situations de sa pièce (p. 173 seq.) ; nul, enfin, n'ignore comment, en 1768, il traitera, à vrai dire non sans justice, Klotz au 15^e des *Antiquarische Briefe*, I. Thl. (M. X, 274, seq.), parce que cet extraordinaire faiseur et modèle de la « zierliche Gelehrsamkeit » avait, dans *Ueber den Nutzen und Gebrauch der alten geschnittenen Steine und ihrer Abdrücke* (Altenburg, 1768), mis à sac, selon sa coutume, des prédécesseurs allemands : et c'est

davon [du D. Q.] herausgeben will ist bekannt. Ich behaupte, dass man in Spanien selbst gewesen seyn müsse, um die Stärke des spanischen Ausdrucks, und die fast unnachahmliche Nationallaune dieses Meisterstücks so getreu als möglich in unsre Sprache übertragen zu können. »

1. L'année d'avant, au moment même où il allait plagier dans les six premiers volumes du *Dictionnaire des Théâtres de Paris* les traductions littérales qu'il donnera (M. VI, 294 seq.), en en dissimulant la source parmi des références fictives, pour des *Esquisses de Comédies inédites du Théâtre italien*, il n'hésitait pas — bien qu'affectant ensuite de se reprendre et d'annuler ce qu'il venait de dire — à écrire sur Molière (p. 295) que « wenn man ihn zur Wiedererstattung dieses gelehrten Raubes [ses emprunts aux Italiens ; il ne se doute pas, et pour cause, de ce que Molière doit à l'Espagne] zwingen könnte, der grosse komische Kopf vielleicht nicht mehr scheinen dürfte, für den er jetzt durchgängig gehalten wird. » (*Theatr. Bibl.*, IV. Stück.)

bien dans ce pamphlet que Lessing a déployé, pour la retourner contre son adversaire, toute sa formidable expérience de roué compilateur : — en présence d'une telle conduite, n'était-il pas de bonne guerre d'user à l'endroit de Lessing des armes dont il s'était servi lui-même contre autrui ? On connaît le légendaire passage du P. Bouhours dans *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (Paris, 1671, p. 223) : « C'est une chose singulière qu'un bel esprit Allemand ou Moscovite.... & s'il y en a quelques-uns au monde, ils sont de la nature de ces esprits qui n'apparoissent jamais sans causer de l'étonnement. Le Cardinal du Perron disoit un jour, en parlant du Jesuite Gretser : « *Il a bien de l'esprit pour un Allemand,* » comme si c'eust été un prodige qu'un Allemand fort spirituel. » Cet « esprit », en lequel nos pères voyaient un titre de gloire nationale, il ne manquait nullement à Lessing, et je ne crois point du tout que les Allemands y soient idiosyncrasiquement inaptes, encore qu'ils n'en fassent pas souvent montre : mais ils en possédaient un autre, dont ils recueillent aujourd'hui les appréciables fruits : esprit d'adaptation persévérante, de lente et obstinée acquisition, et, si l'on veut, de continuel « plagiat ». Or c'est parce que Lessing incarne admirablement ces qualités-souches de leur race qu'ils lui ont élevé — à l'homme qui, au 14^{me} des *Antiquarische Briefe*, a écrit que « was ein Deutscher einem Ausländer abnimmt, sey immer gute Prise » — un autel devant lequel M. Erich Schmidt, professeur dynastique, et M. Franz Mehring, docteur socialdémocrate, alternèrent de nos jours pour y brûler le plus dévotieux des encens. Nous n'avions pas les mains liées par de pieux, mais antiscientifiques scrupules. Si Victor Cherbuliez a pu, non sans cette réserve réfléchie qui convenait à un Genevois doublé d'un critique à la *Revue des Deux Mondes*, écrire de Lessing que « cet homme si profondément honnête, qui était incapable d'intriguer pour lui, a recouru plus d'une fois à des manœuvres pour assurer le triomphe de ses idées. Sincère jusqu'à la candeur tant qu'il n'y allait que de ses intérêts, il devenait un habile, un politique au service de la vérité. Jamais il n'a menti, il a souvent rusé. Pour écarter l'ennemi de sa bauge, le vieux sanglier confondait ses traces, mettait la meute en défaut.... »², toute notre ambition serait d'avoir démontré qu'encore

1. Rappelons que Danzel-Guhrauer (II, 210 *seq.*) n'a pas hésité à désapprouver le mode de polémique de Lessing — opinion partagée également par H. Rollett (*Sonnenfels' Briefe, etc.* [Wien, 1874]) — à l'endroit du professeur de philosophie et d'éloquence de Halle, — sur lequel il n'existe pas d'ouvrage critique moderne, mais bien une excellente notice de F. A. Eckstein, *Allg. Encycl. N. S.* 37. Thl. (1885), p. 234-240, — de même qu'il serait difficile, aujourd'hui, de justifier sérieusement le ton des attaques de ce même Lessing dans sa querelle avec le « düstern Papste Hammoniens », Gœze, comme l'a si bien expliqué feu le professeur E. Bertheau, *A. D. B.*, IX, (1879) p. 524-530.

2. *Un Allemand d'autrefois*, dans *Études de littérature et d'art* (Paris, 1873), p. 18. Cet article avait paru, sous le titre *G. E. Lessing*, dans la *R. des D. M.* du 1^{er} janvier et du 15 février 1868.

que Lessing n'ait pas, en matière hispanique, positivement « menti » — puisqu'une bonne part de ce que l'on est convenu d'appeler la science littéraire est faite d'emprunts — il a, du moins, du commencement à la fin de sa carrière, « rusé ». Notre ouvrage est — il nous plaît de le répéter à la dernière page, comme nous l'avons déclaré au début — une œuvre de bonne foi. Qui donc affirmait récemment — mais n'était-ce pas M. Henri Albert, dans le *Mercur de France* du 16 février 1908 ? — que « les enseignements de 1870 sont demeurés lettre morte pour l'Université française » ? Qu'est-ce à dire, et la science devrait-elle emboucher la buccine des orateurs de la Ligue des Patriotes ? S'il est incontestable qu'il n'existe pas encore chez nous, écrit par une plume compétente, un ouvrage complet et sans prudentes — ou adroites réticences sur la moderne Allemagne, si ceux qui seraient le plus qualifiés pour l'écrire apparaissent parfois retenus par des entraves que ne masque pas complètement l'appareil scientifique qu'ils excellent, d'ailleurs, à manier, nous n'aspirâmes, quant à nous, ni aux honneurs de la traduction allemande, ni au feuilleton élogieux des gazettes, telle la *Gazette de Francfort*. Nous nous sommes borné à exprimer le plus nettement possible les résultats de notre laborieuse enquête sans nous dissimuler qu'il eût été moins dangereux de choisir, au lieu de l'investigation de l'hispanisme de Lessing, quelque autre thème de tout repos, où nous eussions pu faire « œuvre scientifique » sans déplaire à personne. Et il ne nous reste, pour conclure, qu'à emprunter à Lope sa finale du *Marido más firme*, édité par son auteur en 1625¹ dans la *Parte XX*, mais, — selon que le voudrait, malgré une erreur de cinq années sur la date de publication de la pièce, M. Menéndez y Pelayo au t. VI des *Obras de Lope de Vega*, p. LXIV, — de composition peut-être antérieure :

Aquí mi historia diò fin, .
 Mis quejas no y ansi quiero
 Que oigais la segunda [=III^a] parte
 Y perdoneis nuestros yerros.

1. Dans Schack, II, 695 : « *Parte XX, Madrid, 1625* » ; dans Lemcke, *Hndb.* III, 180 : « *Band XX, Madrid 1625, 4^e ; ebenda 1627, 4^e* ». L'erreur de M. M. y. P., qui a pris la réimpression de 1630, Barcelone, pour une édition originale, — bien qu'en outre La Barrera, *Nueva Biogr.*, p. 386, eût également décrit celle de 1625 — a été relevée par A. Restori, *Ztschft. für rom. Phil.*, XXIII (1899), dans ses érudites *Besprechungen* de l'édition de l'Académie espagnole.

APPENDICE

L'HYPNOSE LESSINGOPHILE

Nous réunissons sous ce titre quelques exemples plus particulièrement frappants de la puissance d'erreur du dogme de l'hispanophilie lessinguienne, qu'il ne nous était guère facile de faire entrer dans le corps de notre travail, en les classant par ordre chronologique ¹.

1843. **Das Horoscop.**

(M. III, 371.)

Ce fragment, que MM. E. Schmidt (I, 354) et Muncker (III, *Vorrede*: XII) datent 1758, a été, pour la première fois, rattaché à Calderón par Hölscher : *Lessing als Dramatiker* [*Siegener Programm*, 1843, p. 19] :

« Man sollte sogar fast vermuthen, dass er [Lessing] mit Calderon bekannt gewesen sei, indem er einen diesem Dichter geläufigen Stoff zu einem Trauerspiel, *das Horoscop*, wählte, etc. »

Propagée par Danzel-Guhrauer, l'affirmation est accueillie discrètement par M. Erich Schmidt, qui se l'attribue, I, 354, en insinuant

1. Il nous est arrivé, en condensant les nombreux matériaux réunis pour ces quelques notes, de songer au jugement de M. A. Farinelli — que l'on n'accusera pas de manque d'initiation dans la méthode et les mœurs scientifiques allemandes — dans la *Revista crítica* de M. R. Altamira, I (nov. 1896), p. 363 : « En España, no menos que en Italia, el literato y el crítico suelen considerar como oráculo todo lo que llega impreso de Alemania. La prolija, pesada y enfadosa erudición septentrional, la paciencia extremada que el ingenio tudesco sabe aplicar á la investigación del más fútil fenómeno literario, infunden un sacro respeto al trabajador del Mediodía, de hombros más flojos, inclinado por natura á la holganza, pero no menos despierto de ingenio, y de más rápida intuición.... » (Cf., en outre, le même garant, *eod. loc.*, p. 35). Bien que, l'année d'avant, M. F. eût, dans la *Zschft. für vergl. Litgesch.* (p. 318-407), prodigué à l'adresse de l'Allemagne, et au détriment de l'Espagne, les compliments les plus flatteurs, nous soupçonnons un peu que les lignes ci-dessus formulaient son verdict véritable.

que le lieu de la scène de *das Horoscop* a « peut-être » été suggéré à Lessing par *La vida es sueño*, « das in Polen spielt und das schreckliche Horoscop des Prinzen Sigismund zur Voraussetzung hat. » En même temps, M. Erich Schmidt, qui ne semble pas s'être souvenu ici de l'Introduction de Max Krenkel à son édition de *La Vida (Klassische Bühnendichtungen der Spanier, I [Leipzig, 1881], Calderon : das Leben ist Traum, etc.)*, nous apprend que Calderón n'a choisi la Pologne pour lieu de l'action que « bloss [um] ein charakteristisches Costüm zu gewinnen ». Que M. E. Schmidt se fasse traduire *El gran duque de Moscovia*, de Lope, et qu'il recherche si l'histoire du faux Démétrius n'avait pas ému les Espagnols avant la pièce de Calderón. Il imaginera, alors, dans la troisième édition de son *Lessing*, un motif moins banal pour expliquer le choix du poète espagnol, ou, plutôt, ne soufflera plus mot de cette prétendue influence de la *Vida* sur *das Horoscop*, si évidemment illusoire.

1857. Leopold Schmidt et les imitations espagnoles de Lessing.

Leopold Schmidt, professeur à l'Université de Bonn, qui édita à Elberfeld en 1857 les *Schauspiele Calderons, etc.* d'après les matériaux réunis par son père¹, rapproche, p. 217, note **, la *Gräfin Orsina*, dans *Emilia Galotti*, d'un motif du 2^e acte de *El postrer duelo de España*. Cette histoire d'honneur aragonaise, que Calderón a remaniée d'après le récit qu'en fait Prudencio de Sandoval au livre XI de *La Vida y Hechos del Emperador Carlos V* (Valladolid, 1604), aurait-elle été familière à Lessing? L. Schmidt a éprouvé un scrupule et n'a affirmé qu'une « ungefähre Verwandtschaft. » P. 213-214, autre assimilation. Le thème d'*Emilia Galotti* serait parent du thème de *García del Castañar*, la célèbre pièce du loyalisme castillan qui continue à faire vivre dans le peuple espagnol le nom de Rojas Zorrilla et dont E. de Ochoa disait, au siècle dernier (*Tes. IV, 339*) que si le Théâtre espagnol classique devait disparaître « y nos fuese dado salvar sólo una peque-

1. Il en est un peu de Friedrich Wilhelm Valentin Schmidt comme de Johann Georg Keil : nul hispanisant n'ignore ce qu'ils ont fait pour Calderón, mais la vie de l'un et de l'autre reste totalement inconnue. Sur Schmidt, auquel l'*Allg. D. Biogr.* a du moins consacré (t. 32 [1891], p. 14-16) une médiocre notice [prise, d'ailleurs, dans le *Neuer Nekrolog der Deutschen* (Berlin, 1831, p. 903 seq.)], sans songer à tirer parti des maigres renseignements épistolaires contenus au t. III, p. 363-370, des *Briefe an Ludwig Tieck* dans l'éd. préc. de Holtei, l'obscurité est un peu moindre que sur Keil, grâce en particulier à l'Introduction des *Schausp. Cald.* Keil, en effet, est exclu de tous les recueils bio-bibliographiques de consultation usuelle et M. H. Breymann n'a pas su renvoyer à une seule source sur son compte. Je comblerai prochainement, dans la mesure de mes forces, cette regrettable lacune dans une étude, achevée en ms. : *Lettres inédites de J.-G. Keil à N.-H. Julius*.

ñísima parte de él — cuatro dramas como reliquia de tanta riqueza — no vacilaríamos en elegir para salvarlas... *el Tetrarca* de Calderón, *el Desdén con el Desdén* de Moreto, *la Verdad sospechosa* de Alarcón, y *el García del Castañar* de Rojas. » Ces chimériques indications, si elles ne fussent restées jusqu'à présent inaperçues des *Lessingforscher*, eussent vraisemblablement enrichi d'une ou deux divagations doctorales le présent relevé.

1881. Le fragment de Faust.

L'année même où Krenkel rappelait et commentait de manière si détaillée à l'Allemagne *La Vida es Sueño*, Kuno Fischer insinuait (*G. E. Lessing als Reformator der deutschen Literatur dargestellt, I. Theil* [Stuttgart, 1881], p. 173) que l'idée du fragment dramatique de Lessing : *Faust* — de date incertaine, mais vraisemblablement écrit entre 1758 et 1759 — pouvait bien être empruntée à *La Vida es sueño*. « Dieser abenteuerliche, den Weltbegierden hingegebene und in den Abgrund getriebene Lebensgang, » écrivait-il, « ist « das Leben ein Traum » angewendet auf den Faust. »

A la même date, M. Erich Schmidt, pour qui Krenkel était également tout frais, disait son mot sur la question au deuxième volume du *Goethe-Jahrbuch*, p. 65-86 : *Zur Vorgeschichte des Goetheschen Faust*. Il écrivait par exemple p. 85 :

« An allerlei Phantomen ist im spanischen Drama, das Lessing kannte, wie damals vielleicht kein anderer in Deutschland, kein Mangel. Schon 1750 hatte er, wie ein Zettel des theatralischen Nachlasses beweist, an eine Bearbeitung der Komödie *La Vida es sueño* gedacht. »

Mais, outrepassant les capacités réceptives les plus élastiques du merveilleux *Zettel*, le futur biographe de Lessing apprenait aux *Lessingforscher* pâmés d'aise que c'était l'*auto* : *la vida es sueño*, plutôt que la *comedia* de même nom, qui avait influencé leur auteur pour le dernier avatar — à Hambourg³ — de son projet dramatique. Cette révélation n'ayant, naturellement, trouvé aucun contradicteur en Allemagne, passa, en 1884, au t. I du *Lessing*, p. 374 :

« An allerlei Phantomen ist im spanischen Drama kein Mangel. Die Komödie *La Vida es sueño*, an deren Bearbeitung Lessing schon 1750 gedacht hatte, besitzt einen allegorischen Namensvetter in einem *Auto*, das den Widerstreit der Elemente im Chaos, die guten wie die bösen Gewalten, die Sünde als Schatten vorführt und den Sündenfall sammt der Erlösung des Menschen mystisch behandelt..... Der Teufel erliegt; die Himmlischen singen den Triumphgesang; der Mensch, gereinigt, gekräftigt, gerettet, wie Lessings Faust nach dem Schlummer, ruft in der Fülle seiner Seligkeit : « O! ist auch dieses nur Traum, so lasst mich nie erwachen! » Er wird

seinem Gott dienen, wie Lessings Jüngling unangefochten der edlen Forschung.»

C'est ainsi que Lessing, qui n'avait certainement — loin de l'avoir lue — jamais soupçonné l'existence de la collection de Juan Fernández de Apontes, excellait « die göttliche Maschinerie der spanischen Bühne zu verwerthen » !

Cet *auto*, traduit en 1829 par le cardinal Melchior Diepenbrock ¹, exhumé ensuite par Krenkel, ne satisfera plus, en 1888, l'actuel éditeur d'*Euphorion*. Pour en venir à proposer, comme source du *Faust* de Lessing, outre *La Vida es sueño*, deux autres drames de Calderón, voici, j'imagine, comment a procédé M. A. Sauer. Ayant eu vent — car nul n'ignore que l'on perdit du temps, à Madrid, à discuter à l'époque ce « problème » qui n'en était plus un, comme le nota M. Morel-Fatio, p. 25 de sa brochure: *Calderon. Revue critique des travaux d'érudition, etc.* (Paris, 1881) — des mémoires ou articles, espagnols ou étrangers, où était traitée, à la suite de Moriz Carriere (1876), la question d'un illusoire rapport entre le *Mágico Prodigioso* et le chef-d'œuvre de Goëthe, M. A. Sauer résolut subtilement d'adapter à Lessing ce qui avait été imaginé pour Goëthe. De là, sa seconde source du *Faust* lessinguien: *El mágico prodigioso*. Comme, d'autre part, M. Erich Schmidt déclarait, dès la première édition du *Lessing*, t. I, p. 373, que le conte de Voltaire: *Le Blanc et le Noir* ², avait influencé Lessing, M. A. Sauer se tint le piquant raisonnement: « Pourquoi, si Lessing a utilisé *Le Blanc et le Noir*, n'aurait-il point tiré profit également de l'*Héraclius* espagnol, dont Voltaire donnait, cette même année 1764, une si ample analyse? » Et c'est ainsi que nous fûmes gratifiés, sur la foi de cette solide et bien scientifique induction, de la troisième source, déclarée la plus importante — sans doute parce qu'elle semblait à M. A. Sauer la plus nouvelle —: *En esta vida todo es verdad y todo mentira* [*Vierteljahrschrift für Litt.-Gesch.*, I (1888), 13-27 et 522-523: *Das Phantom in Lessings Faust*]. A défaut d'*äusserer Beleg*, cependant indispensable en bonne argumentation scientifique, l'auteur s'en tirait en alléguant ce qui lui semblait constituer des « innere Gründe » ³. Les preuves tirées de l'existence du commode *Zettel* de 1750 ne pouvaient guère, cependant, entraîner la conviction pour trois drames. Néanmoins, M. Erich Schmidt s'est senti persuadé,

1. Dans son recueil originairement intitulé: *Geistlicher Blumenstrauss aus spanischen und deutschen Dichtergärten* (Sulzbach, 1829; deux. éd. augm. par l'auteur, *ibid.*, 1852; quatrième éd. posth. Regensburg, 1862: *das Leben ein Traum*, p. 1-110.) M. H. Breyman (*op. cit.*, p. 98 et 305) a cru que cette œuvre était une traduction de la *comedia*: *La Vida es sueño*, et Reinkens, auteur de la notice sur Diepenbrock au t. V (1887) de l'*A. D. B.* a daté faussement (p. 135) la 1^{re} éd.: *Regensburg, 1826*.

2. Cette courte histoire, sur laquelle Grillparzer appuiera l'armature de *der Traum ein Leben*, peut se lire au t. 21, p. 223-233, des *Œuvres complètes de Voltaire*, éd. Moland.

3. P. 24.

puisque la 11^{me} édition du *Lessing* propose les trois *comedias* (I, 379). Dans l'entre-temps, M. A. Farinelli avait imaginé un ingénieux moyen terme. Il repoussait une influence de *En esta vida*, mais tenait résolument pour les deux autres pièces (*art. cit.*, p. 285) : « Calderon kam ihm [Lessing] zu Hilfe und regte ihn durch sein « La vida es sueño » und sein später von Goethe und Shelley hochgewürdigtes Stück : « El Mágico prodigioso » mächtig an. » Malheureusement, sa voix ne fut pas, cette fois, écoutée.

1883. Le « Don Quijote » prototype de Minna von Barnhelm.

Un philologue, C. Th. Michaëlis, fournit, dans un travail paru en 1883 chez H. Heyfelder (*Gaertners Verlag*) à Berlin sous le titre : *Lessing's Minna von Barnhelm und Cervantes' Don Quijote* (44 p. in-8), la parodie grimaçante de la méthode suivie par tant de *Lessingforscher* hispanophiles. Procédant par voie de démonstration algébrique, cet intrépide comparse établit d'irréfutable sorte que *Tellheim-Minna* sont les décalques : *a* de *Don Quijote-Dulcinèa*, *b* de *Fernando-Dorotea* [pour la solution du conflit]; que *Werner-Franciska* reproduisent *Cardenio-Luscinda*; que *Just* est *Sancho*, *Riccaut* le *Cautivo*, le *Wirth* le *Ventero*, la *Wirthstochter* la fille du *Ventero* doublée de *Maritornes*, le *Gasthof zum König von Spanien* la *Venta* que, pour son malheur, D. Quichotte troqua en château. La saison elle-même dans laquelle se passe l'action est semblable dans les deux œuvres et les moindres locutions apparaissent identifiées.

Cette élucubration n'avait, pour réussir dans le clan des *Lessingforscher*, qu'un défaut. Au lieu de démontrer que Lessing avait mieux fait que Cervantes, elle le transformait en son plagiaire. Ce fut la cause pour laquelle on poussa contre elle une clameur de haro. Elle eût passé, eût même trouvé des admirateurs, si ce ne fût un *Tölpel* qui l'eût rédigée. Mais elle touchait au Dieu trop irrévérencieusement. L'année d'après son apparition, W. Brandes la tournait en ridicule, p. 51-54 des *Akademische Blätter* éditées par le Dr. Otto Sievers (*1. Jahrgang*, Braunschweig, 1884.) Paul Albrecht lui-même, qui cependant n'est guère suspect de tendresse à l'endroit de Lessing, a frémi d'horreur devant l'audace de C. Th. Michaëlis. Dans la préface (imprimée, mais non éditée, et d'ailleurs fragmentaire, paginée 67-140) des *Lessings-Plagiats*, il profère (p. 87, note à la page 86, ε), à son résumé de la thèse de C. Th. Michaëlis, un *incredible dictu!* qui pourrait provenir de la joie maligne de l'homme qui, ayant dans son bissac des preuves plus subtiles, se moque de la simplicité du rival triomphant à trop peu

de frais. Car Paul Albrecht savait mieux, mille fois mieux que C. Th. Michaëlis, comment Lessing avait assemblé la charpente de *Minna von Barnhelm*, et qu'il n'avait pas eu besoin, pour ce faire, de pousser jusqu'à l'Espagne. Ce qu'il nous a laissé de sa dissection de cette pièce, bien qu'inachevé, restera, à part des puérilités, comme un document impérissable de la vérité de l'effusion échappée à l'auteur de la *Dramaturgie*, effusion transcrite plus haut et dont M. E. Schmidt a donné, dans son article des *Sitzungsberichte* de 1897, p. 471-472, — en un style aussi pédantesque que spécieuse était la pensée, — une très caractéristique interprétation tendancieuse, où nous relevons cette phrase, — destinée, précisément, à excuser les plagiat dramatiques de Lessing, — que « der fließende Begriff des litterarischen Eigenthums über das theils naive, theils unverschämte Copiren im 16. Jahrhundert hinweg durch die Epochen Moliere's, Holberg's und der folgenden Komödie umsichtig und einsichtig zu geleiten wäre... » avant que l'on passât condamnation sur une méthode que lui-même, E. Schmidt, a traitée de *musivisch*. Nous ne saurions que regretter profondément qu'aucune bibliothèque parisienne ne possède l'œuvre d'Albrecht, qui est au *British Museum*, et que l'universitaire français germanisant ne puisse ainsi se former une opinion personnelle sur les innombrables éléments de plagiat dont est composée *Minna*, éléments qui, d'ailleurs, ne sont constitués d'aucune parcelle espagnole.

1887. *Philotas* [1759].

(M. II, 353.)

Sous le titre : *Zum Philotas*, M. Minor entreprit, dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, XIX (1887), p. 239, de parfaire M. B. A. Wagner, lequel « in seinem resultatreichen Programm « Zu Lessings spanischen Studien » hat nicht bemerkt, dass Lessing im « *Philotas* » dasselbe Thema behandelt wie Calderon im « standhaften Prinzen » »¹. — Suivait une analyse — après tant d'analyses — du drame que Calderón est censé avoir écrit d'après la *Fortuna adversa del infante Don Fernando de Portugal* de Lope, puis M. Minor concluait apodictiquement : « Keine der bisher nachgewiesenen Quellen zu dem Lessingschen « *Philotas* » weist eine so genaue Uebereinstimmung wie diese ». Deux ans plus tard, M. G. Roethe trouvait, dans son article déjà cité de la *Vierteljahrschrift für*

1. La *comedia* de Calderón — détail qui explique toutes ces identifications — avait été publiée — assez peu critiquement, puisqu'il reproduisait simplement, comme pour la seconde pièce, le texte défectueux d'Hartenbusch — et commentée en 1881 par Krenkel au même volume que *Das Leben ist Traum*. On sait qu'elle fut traduite par A. W. Schlegel en 1809 au t. II du *Span. Theater*, et, pour ce motif sans doute, analysée par Sismondi, IV, 144-158, que copia Saint-Chamand, *op. cit.*, p. 182-199.

Litteratur-Geschichte, II (1889): Zu Lessings dramatischen Fragmenten, la « démonstration » de son collègue par trop fantaisiste. « La seule analogie que présentent les deux pièces, » disait-il en substance, « c'est que Philotas et Don Fernando de Portugal, *el príncipe constante*, sont tous deux prisonniers de guerre, et que l'un et l'autre n'entendent point acheter leur liberté au prix d'un dommage national. Or, cela ne justifie pas la thèse que *Philotas* aurait été « fortement influencé » par la *comedia* de Calderón, puisque « über diese etwas vage Motiv hinaus erstreckt sich die Uebereinstimmung nicht » (p. 530). Le *Regulismotiv*, dont on fait argument, n'est-il pas commun à d'autres œuvres de théâtre plus accessibles à Lessing que l'œuvre castillane? Que l'on songe au *Regulus* de Pradon (1688)¹ et à celui de Métastase, tous deux plusieurs fois traduits, appartenant au répertoire (cf. Gœdeke, III, 367, n° 39; 370, n° 60), et qui offraient l'avantage d'un motif dramatique sans femmes. Donc inutile, en vérité, d'alléguer Calderon. »

Nous lisons, cependant, dans la seconde édition du *Lessing* de M. E. Schmidt, à propos de ce même *Philotas*, que « auch an Calderons Principe Constante mögen wir denken » (I, 348). Ceux qui en douteraient n'auront qu'à imiter notre exemple, et à relire, après la pièce de Calderón, *Philotas* dans la commode édition qu'en a donnée G. Frick, chez Teubner, à Leipzig, en 1905, « für Schulgebrauch und Selbstunterricht ». S'ils ne se donnent pas pour convaincus, tant pis pour eux.

1889. Fenix.

Dans son article précité, M. Rœthe exposait comment il avait découvert « indubitablement » la source espagnole de *Fenix*. Reprenant d'une main ce qu'il abandonnait de l'autre, il semblait n'avoir attaqué l'identification de *Philotas* avec le *Principe constante* que pour conférer plus d'originalité au régal inédit qu'il réservait au délicat palais des *Lessingforscher*.

Boxberger, raisonnait-il, dans sa méritoire collection des esquisses dramatiques de Lessing, publia, sous le n° 39, un fragment dont il n'avait pu découvrir l'origine. « Ich kann nicht zweifeln, dass diese Quelle mit dem Standhaften Prinzen identisch ist, oder doch in irgend welcher Beziehung steht. » Mais, ô merveilleuse casuistique, cette fois « sind die Beweisgründe zum Theil recht äusserlich, wodurch ihr Gewicht natürlich nicht gemindert wird ». Démêlons patiemment le nœud embrouillé

1. La *Bibl. du Théâtre françois depuis son origine, etc.*, I, 242 (Dresde, 1778), signalait un *Régulus*, tragédie sans femmes, imprimé à Limoges en 1582, in-8, et qui est de Jean de Beaubreuil, comme l'indiqua M. Minor. Ce renseignement émane de La Croix du Maine, *Bibl. franç.*, I, 448; cf. aussi Goujet, XIII, 173. L'œuvre — qui n'est guère « accessible » — a 8 ff. et 71 p.

de cet intéressant plaidoyer de subtil philologue. Chez Lessing, la « fille du roi », Fenix, apparaît en pleurs, entourée de ses compagnes : Estela, Nisa et Flora, qui cherchent à la consoler. « Ganz ebenso bei Calderon » : n'y voyons-nous pas, en effet, Fenix, fille du roi de Fez, avec sa suite : Estrella [qui, la chose est claire, équivaut à *Estela*], Celima, Zara (= Flora) et Rosa [= Nisa] ? Chez Lessing, Estela est l'amie et confidente de la princesse, qui a envoyé Flora et Nisa, pour être libre, se promener, et qui confesse, la mort dans l'âme, à sa préférée qu'une entente ancienne entre son père et celui de Ramiro la réserve à cet imbécile prince d'Athènes, en même temps qu'elle lui laisse comprendre qu'elle ne serait pas fâchée de partager la couche du frère cadet de son fiancé par force, Fadrique. Un tel motif — et jusqu'à l'ombre même d'une telle scène — font totalement défaut dans la pièce calderonienne. Mais qu'importe ? N'est-ce point la plus palpable preuve « dass Lessings Fenix auch weiterhin andere Bahnen würde gegangen sein als der Standhafte Prinz » ? D'ailleurs, la *Fenix* de Calderón se voit, elle aussi, contrainte de mettre, par raison d'État, sa main dans celle d'un être qu'elle abhorre, et de refuser la fleur de sa chair épanouie à l'aimé. Ergo le *Ramiro* de Lessing = *Tarudante* ; *Fadrique* = *Muley*....., à moins que = *Don Fernando* : Q. E. D. — A la troisième scène, Lessing nous présente le Roi et le Duc. Fenix, aux abois, fuit un entretien qui pourrait mettre en danger sa piété filiale. Le père lui-même semble s'attendrir sur le sort de sa fille. N'en va-t-il pas ainsi chez Calderón ? Là, également, le roi s'approche de sa fille, lui tend le portrait du prétendant détesté, et est témoin de son crève-cœur, bien que sans en soupçonner le motif. Leur entretien, d'ailleurs, est interrompu par l'arrivée de Muley. Fenix ne quitte pas, pour autant, la scène : elle écoute le brave général narrer par le menu — en 213 vers ! — les exploits de sa campagne. « Möglich, dass der Herzog bei Lessing, der in dem kurzen Fragment nicht zu Worte kommt, dem edlen heidnischen Heerführer entspricht. » Possible, en effet. Et, enfin, « die Uebereinstimmung der Namen und auch der Situationen ist zu gross, um zufällig zu sein ». Cependant la seconde scène, qui « appartient en propre à Lessing », révèle des données si différentes, que « la marche ultérieure de l'action ne se laisse vraiment identifier que difficilement avec Calderon ». La cause de cette divergence ne laisse pas d'être transparente : Lessing voulait « neuen Wein in alte Schläuche füllen ». Conçoit-on, en effet, le réformateur de la scène allemande mené à la lisière par un homme d'Église espagnol ? Pourtant, qui oserait affirmer que la fable castillane, « avec sa puissante armature religieuse », n'eût point été plus grandiose que le *rifacimento* de l'*Aufklärer* ? Que faudrait-il penser, si, au lieu d'avoir connu directement Calderón, Lessing n'eût eu à sa disposition que « eine wüst ändernde Bearbeitung » ? Mais laquelle ? Boxberger avait déjà déduit, de

« la maladresse scandaleusement écolière du langage », que l'on devait n'avoir affaire qu'à une servile et informe version française — naturellement! — retraduite par Lessing. Mais M. Rœthe, qui a frémi à l'idée d'un Lessing plagiant les Welsches, repousse, ingénieux, la date que Boxberger attribuait au « fragment », pour le renvoyer « etwa in die Zeit, da der federfixe Berliner Litterat ziemlich flüchtige und ungelenke prosaische Thomsonübersetzungen anfang... ». Les raisonnements de M. Rœthe ont paru si concluants et si forts aux *Lessingforscher* qu'ils n'ont pas daigné — car leur silence n'a, croyons-nous, pas d'autre motif — attacher d'importance à l'identification de Paul Albrecht, cependant imprimée, répétons-le, dès novembre 1890, et aussi précise qu'étaient vaines les arguties ci-dessus résumées 1.

1. Pour éviter le reproche d'une ironie malséante, ou même l'accusation d'avoir dénaturé à plaisir la pensée de M. G. Rœthe, nous reproduisons ici le texte même du plus essentiel de son identification: « Boxbergers verdienstliche Sammlung der dramatischen Entwürfe Lessings bringt unter Nr. 39 ein Fragment « Fenix », dessen Quelle er nicht ermittelt hat. Ich kann nicht zweifeln, dass diese Quelle mit dem Standhaften Prinzen identisch ist, oder doch in irgend welcher Beziehung steht. Auch hier sind die Beweisgründe zum Theil recht äusserlich, wodurch ihr Gewicht natürlich nicht gemindert wird.

» Bei Lessing tritt die Königstochter Fenix weinend auf, umgeben von ihren Gespielinnen Estela, Nisa und Flora, die sie zu trösten suchen. Ganz ebenso bei Calderon die Königstochter von Fez Fenix mit ihren Frauen Estrella, Zelima, Zara (Flora?) und Rosa (Nisa?) Eine von ihnen, Estela, ist bei Lessing der Prinzessin Freundin und Vertraute, die andern sendet sie hinweg. Ihr berichtet sie, dass eine alte Verabredung der Väter sie dem dummen Prinzen Ramiro von Athen zugesprochen hat; es schimmert durch, sie würde es ohne Schmerz ertragen, seinem jüngern Bruder Fadrique zu gehören. Dieses Motiv, diese ganze Scene fehlt bei Calderon vollständig, und beweist, dass Lessings « Fenix » auch weiterhin andere Bahnen würde gegangen sein als der Standhafte Prinz: immerhin ist auch Calderons Fenix in der Zwangslage, aus politischen Gründen einem Ungeliebten die Hand zu reichen, einem Geliebten zu entsagen; Lessings Ramiro also = Tarudante; Lessings Fadrique könnte Muley, könnte aber auch Don Fernando sein. — In Lessings dritter Scene erscheint der König und der Herzog; die bekümmerte Fenix flieht eine Unterredung, welche die kindliche Ehrfurcht gefährden könnte; ihr Vater selbst scheint Mitleid mit ihr zu empfinden. Auch bei Calderon tritt der König zu seiner Tochter, ein Bild des verhassten Werbers ihr zu reichen; auch er ist Zeuge ihres Grams, doch ohne den Grund zu errathen. Die Ankunft seines Generals Muley unterbricht das Gespräch, und Fenix geht nicht fort; Muley erzählt den Verlauf seines Feldzuges. Möglich, dass der Herzog bei Lessing, der in dem kurzen Fragment nicht zu Worte kommt, dem edlen heidnischen Heerführer entspricht.

» Die Uebereinstimmung der Namen und auch der Situationen ist zu gross, um zufällig zu sein. Andererseits weist die Lessing eigne 2. Scene auf so ganz andre Voraussetzungen hin, dass der Fortgang der Handlung sich anscheinend nur schwer mit Calderon vereinigen lässt. Wollte Lessing neuen Wein in alte Schläuche füllen? Ich fürchte, der alte Inhalt mit seinem starken religiösen Kern wäre kräftiger gewesen. Oder hat Lessing nicht den Principe constante selbst gekannt, sondern eine wüst ändernde Bearbeitung? Schon Boxberger hat aus dem argen schülerhaften Ungeschick der Sprache geschlossen, es liege eben nur eine unfreie, oft undeutsche Uebersetzung (aus dem Französischen?) vor. Dieses Ungeschick ist so gross, dass ich « Fenix » nun und nimmer in die Mitte der sechziger Jahre setzen möchte, wie Boxberger zu wollen scheint: wir müssen, denke ich, mindestens ein Decennium zurück, etwa in die Zeit, da der federfixe Berliner Litterat ziemlich flüchtige und ungelenke prosaische Thomsonübersetzungen anfang... »

1893. **Emilia Galotti.**

(M. II, 377.)

Dans les *Nachgelassene Schriften*, publiées, comme nous l'avons dit, par le comte von Schack à Dresde, en 1893, II, 183, Edm. Dorer essaie, en une note évidemment fragmentaire, et, en tous cas, parfaitement futile, d'identifier *Emilia Galotti* avec les deux premiers actes d'une pièce, d'ailleurs insignifiante et vraisemblablement plagiée de Lope (du moins pour plusieurs scènes), de Moreto : *Primero es la honra* (*B. A. E.* 39, p. 229 *seq.*). E. Dorer était si surabondamment convaincu de la réalité de l'hispanisme de Lessing, qu'il affirmait (p. 184) que celui-ci a mentionné dans ses Œuvres d'autres comédies de Moreto. De ces « autres comédies », il eût été difficile à ce confus travailleur de citer un titre, et de préciser où Lessing les avait mentionnées, à plus forte raison utilisées. Encore une notice qui, pour être restée inaperçue, n'a pas produit ses résultats légitimes.

1898. **Emilia Galotti.**

M. Rosenbaum (*Euphorion*, V, 107 : *Zu Lessings Emilia Galotti*), convaincu d'une vérité inattaquable, à savoir qu'à la date où il écrivait, « Lessings Verhältnis zu den Spaniern » n'était point encore « endgiltig behandelt », entreprit d'aiguiller ses collègues, les *Lessingforscher*, sur la voie à suivre pour résoudre « définitivement » ce *Verhältnis*, qui n'avait rien, on l'a vu, d'une liaison dangereuse.

On lit, acte IV, sc. VII, dans *Emilia Galotti* (M. II, 434) :

Orsina : « Und glauben Sie, glauben Sie mir : wer über gewisse Dinge den Verstand nicht verlieret, der hat keinen zu verlieren. »

Eschenburg, qui édita en 1773, comme nous l'avons dit p. 196, des poésies choisies du chanoine capitulaire hambourgeois Daniel Schiebeler (+ 1771) : *D. Schieblers etc. auserlesene Gedichte*, hrgb. von J. J. Eschenburg, avait publié, p. 300 du recueil, l'épigramme suivante de ce facile rimailleur à la Hagedorn et dans le goût de l'école poétique hambourgeoise d'alors :

Daphnens Schönheit.

Mit soviel Reitz, als meine Daphne ziert,
Ward keine noch gebohren;
Und wer für diesen Reitz nicht den Verstand verliert,
Der hat ihn schon verloren.

Emilia Galotti, imprimée en 1772, p. 241-394 des *Trauerspiele*, semblerait n'avoir rien de commun, dans le passage cité, avec la pointe de ce *Sinngedicht*. Mais Eschenburg, qui le donnait comme posthume, se trompait. Son erreur nous semble d'autant plus étonnante que la pièce avait été imprimée en 1766 précisément dans la Revue que lui-même rédigea, sous le titre : *Unterhaltungen*, à Hambourg en 1766 et 1767, et qui forme 4 volumes. Au tome 2, 5. *Stück*, Novembre 1766, p. 406, on peut lire :

Daphnens Schönheit.

Mit so viel Reiz, als meine Daphne ziert,
Ward keine noch geboren ;
Und wer für diesen Reiz nicht den Verstand verliert,
Der hat ihn schon verloren.

Au lieu, comme le plus élémentaire bon sens semblait l'exiger, — d'autant plus que M. Rosenbaum, reprenant le mot précité de M. Erich Schmidt, qualifiait à son tour le mode de travail de Lessing de *musivisch* [p. 107] — de reconnaître dans l'exclamation de la comtesse Orsina un écho, adroitement modifié — que l'on n'oublie pas la lente et laborieuse gésine de la « première tragédie allemande » — de l'épigramme de Schiebeler, M. Rosenbaum imagina d'attribuer à... Guillén de Castro la paternité de cet *Einfall*. L'idée ne lui en serait jamais venue, hâtons-nous de le noter, s'il n'avait lu cette remarque d'Eschenburg, placée en bas de la p. 300 dans l'éd. de 1773 :

« Es ist mir wahrscheinlich, dass dieser Gedanke aus einer spanischen Komödie des Don Guillen de Castro, El Conde Alarcos, hergenommen ist, worinn die Infantin sagt ¹

1. Le passage est *Jornada tercera* :

Inf. Vuelve, Señor, en tu acuerdo,
Que como loco has quedado
Desde entonces.

Con. Yo he mostrado

Solo en eso que soy cuerdo.
Que quien etc.

La pièce de Castro, remaniement dramatique de la donnée du célèbre et magnifique romance :

Retraida está la Infanta...

a fait l'objet de courtes réflexions de M. E. Gorra, *op. cit.*, art. : *Una romanza spagn. nella poesia pop. e nel teatro, l'Alarcos di Fed. Schlegel*, p. 28-31, et la biographie, jusqu'alors si obscure, de l'auteur, vient d'être éclairée par M. Fr. Martí Grajales : *Cancionero de la Ac. de los Nocturnos de Valencia*, III (Valencia 1906), p. 119-188, et M. H. Mérimée : *Pour la biogr. de G. de C. (Rev. des langues romanes, t. L, p. 311-322.)* Cf. aussi F. Wolf, *Blätt. für lit. Unterh.*, 1849, n° 90 : nous ne mentionnons ce passage que parce que — détail curieux — l'auteur ne l'a pas réimprimé, comme le reste de son étude, dans ses *Studien*, p. 556-688, et que M. E. Mérimée, qui, dans son Introduction à la *Première Partie des Mocedades del Cid, etc.* (Toul., 1890), cite Schack (p. cxv), semble avoir oublié que Wolf avait fort catégoriquement appuyé ce dernier à cet endroit, en s'exprimant très durement, lui aussi, sur Corneille.

Que quien el seso, y el ser
 No pierde si es grave el mal
 Que le sucede, es señal
 Que no tuvo que perder.

Eben so lässt Hr. Lessing in seiner Galotti die Orsina sagen : « Wer über gewisse Dinge den Verstand nicht verlieret, der hat keinen zu verlieren. »

Je m'abstiendrai de disserter sur la question de savoir si Eschenburg, en découvrant la source de Schiebeler, n'utilisait pas quelque papier de ce dernier, et m'en tiendrai à M. Rosenbaum, qui imagina, pour étayer son affirmation que Lessing s'était inspiré directement de Guillén de Castro, d'en appeler au fait que la *Stadtbibliothek* de Hambourg possède une *suelta* sans date du rarissime *Conde Alarcos*. D'où suivait que Lessing l'avait fatalement consultée, d'autant plus qu'elle était la première des vingt-sept *comedias* contenues dans le volume ! D'où suivait que Lessing l'avait, non moins fatalement, lue avant toute autre. La chose apparaissait, confessons-le, « sonnenklar ». Or ce volume, qui est le sixième de la *Sammlung spanischer Dramen* de B. W. Rahmeyer, n'a été incorporé — nous l'avons dit, répétons-le, sur la foi de Petersen, *Gesch. der Hamb. Stadtbibl.*, p. 85 — à la *Stadtbibliothek* qu'en 1790 ! M. Rosenbaum nous objectera-t-il que Lessing avait lu la *suelta* chez Rahmeyer ? Avec la méthode des « innere Gründe », tout est possible. Que ne poussait-il, toutefois, plus avant sa fine investigation des *comedias* de la *Stadtbibliothek* ? Il y aurait trouvé, au n° 5 de ce même volume, une *suelta* de *Quando no se aguarda* qui l'eût (si tant est qu'il sache l'espagnol) intéressé, en nous

1. Tout ce qu'*Emilia Galotti* doit à la littérature espagnole — M. Rothe a, dans l'article de la *Vierteljahrsschrift*, indiqué les trois motifs qui, vraisemblablement, sont empruntés à l'analyse de la *Virginia* par d'Hermilly — se borne, presque sûrement, à un mot à effet. A la fin de la *segunda jornada* du *Conde de Sex*, la Reine, voulant distraire ses soucis amoureux, feuillette des papiers d'État. Or, le premier nom qu'elle y rencontre est le nom d'un comte :

Aquí dice : « El Conde Félix... »
 Conde hubo de ser por fuerza
 Con el primero que encuentre;
 Conde, en fin... ¡ Vágame Dios !

Lessing nota, dans son analyse, ce trait, et le qualifia de « vortrefflich ». Nous le retrouvons, adapté, dans l'« *Emilia! eine Emilia...* » du premier acte d'*Emilia Galotti* (1772), et ce passage doit appartenir à la conception, aujourd'hui perdue, de Hambourg. Le rapprochement, fait par Klein, *Geschichte des Dramas* X³, p. 733, est classique chez les *Lessingforscher*. M. E. Schmidt qualifie, à cette occasion, le procédé de Lessing de « ein bewusster, auch mit stoffverwandten fremden Schöpfungen klug hantirender Calcul ». (Art. des *Sitzungsberichte*, p. 471.) Si Lessing eût connu la *Comedia* espagnole, qui abonde en trouvailles du genre de celle dont cette habileté qu'on nous vante en lui tira le petit profit ci-dessus, les *Lessingforscher* n'en seraient pas réduits à s'extasier sur ce seul emprunt à peu près certain, mais, sans aucun doute, sur quelques centaines d'autres.

dispensant d'une besogne de confrontation peu attrayante. Que ne se souvenait-il, simplement, que Grillparzer avait¹, cinquante ans auparavant, mais sans s'engager à rien et sachant que c'était là coïncidence de hasard, insinué, pour le passage d'*Emilia*, un autre rapprochement, celui de *La traición bien acertada*, que nous avons signalé au § *Essex*?

1. *Sämmtl. Werke, loc. cit.* (t. XVII), p. 53.

ADJONCTIONS

P. 57, note 1, l. 3. — C'est au n° 44, 29 octobre 1751, des *Kritische Nachrichten* (M. IV, 266) que Lessing a persifflé l'ignorance grammaticale espagnole de Jöcher : « Zum Exempel, » écrit-il cavalièrement, « man weiss, dass die Spanier einen besonderen Buchstaben ñ haben; und man weiss, wie er ausgesprochen wird. Ueberall aber hat der D. Jöcher dieses ñ vor ein gedoppelt ñ angesehen, und es ganz säuberlich in einen nn verwandeln lassen. » Lessing eût pu, cette fois comme d'autres, se renseigner dans des livres français : il y eût trouvé instruction et conseil, et eût, au lieu de commettre le « recht lächerlichen Fehler » qu'il reprochait au professeur de Leipzig, appris à connaître la vraie nature de cet n, qu'il appelle naïvement, à la veille de sa mort, « nicht doppelt, sondern circumflectirt ». Dès 1596, N. Charpentier, auteur du premier travail sérieux sur la langue castillane en France, avait reconnu que l'ñ d'Espagne correspondait à ll double — sur l'origine de ll en castillan, cf., comme exemple de philologie amusante, l'explication de J.-G. Magnabal : *El mágico prodigioso, etc.* (Paris, 1875), p. 3 — en ce sens que ce signe représentait nn — qui, d'ailleurs, a eu, comme ll, sa valeur indépendante de lettre double. Au fol. 8 v° de *La parfaite methode pour entendre, escrire et parler la langue Espagnole diuisée en deux parties, etc.* (Paris, 1596, in-8° de 97 ff.) on lit : « N : est de deux sortes simple & composé qu'ils appellent contilde... Celui qui est cõtilde se pronõce comme en la langue Italienne gn. Señor, segnor, & n. a ñ. se rapporte comme l. a ll. & se doibvent tous deux prononcer mollement... » Puis l'auteur, s'arrêtant aux graphies antiques : *Sennor, etc.* remarquait qu'elles pouvaient provenir de « lignorance des imprimeurs & sculpteurs, qui pensoient que le tiltre seruist pour double n... » Il observait même, ayant sans doute lu de vieux textes imprimés dans le nord-est de l'Espagne, que « es plus correctes impressions anciennes, il se trouve escript par ny. comme retiennent encores pour le iourd'hui les Catalans & Valenciens¹. »

1. Sur cet ouvrage et son auteur, cf. A. Morel-Fatio : *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII* (Paris et Toulouse, 1901), p. 90-100. Au fol. 12 v°, Charpentier attribuait au vocable *gozo* — qui est un de ceux que nota Lessing en marge du ms. « *Eraclio und Argila* », comme nous l'avons dit p. 11 — l'étymologie

P. 95, note 1, l. 6. Nous ne saurions être qu'à demi surpris de lire, dans les *Orígenes de la Novela* de M. Menéndez y Pelayo, au t. I de la *N. B. A. E.* (que nous citons p. 249, note 3) une timide réhabilitation de Guevara contre Bayle, p. CCCLXV seq. Mais nous ne croyons pas qu'il suffise de prétexter que ce furent une « broma literaria » (p. CCCLXVIII), pour excuser les falsifications historiques et la méthode de l'homme d'église espagnol.

P. 97, note 1, l. 15. — On lisait bien, sur la couverture des volumes, trop clairsemés, publiés par la *Bibliothèque Espagnole* des éditeurs A. Picard et fils et E. Privat, parmi les titres des nombreux ouvrages « en préparation », un : *Antonio de Guevara, son œuvre et son influence*, par M. Morel-Fatio, à côté d'un : « *Précis d'une histoire de l'ancienne littérature catalane* », du même auteur. Souhaitons que l'œuvre, annoncée depuis bientôt dix ans, paraisse au plus tôt, dans cette collection ou ailleurs.

P. 100 (note à la p. 99, l. 3). — Sur ce mystérieux Ulenhart, cf., en outre, un commencement d'identification p. 54 seq. de la brochure de polémique de J. Schwering contre A. Farinelli, mentionnée p. 280, note 3.

P. 108, l. 26. — Sur cette réimpression de la *Silva* de Julián de Medrano par César Oudin et la version française de N. Baudouin — et non, comme nous l'avons imprimé par un lapsus : *Baudoin*, — cf. Morel-Fatio, *A. de Salazar. etc.*, p. 114-116, où est mentionné l'incident Estala-Sánchez. Nous eussions dû indiquer aussi qu'en 1609 une autre nouvelle du *D. Quichotte*, le *cuento de la pastora Marcela* (1^a Parte, ch. XII-XIII), parut, avec quelques changements, en français et en espagnol à Paris sous le titre : *Homicidio de la fidelidad y la defensa del honor* (Bibl. Arsenal : B. L. 17, 689.)

P. 115, l. 30. — L'abbé Du Bos, personnalité fort complexe, — récemment étudié dans deux thèses de doctorat : de M. M. Braunschwig (Toulouse, 1904, *doctorat de Paris*) et de M. P. Péteut (Tramelan, 1902, *doctorat de Berne*) — fait l'objet de quelques remarques nouvelles de M. A. Lombard, *Revue d'hist. litt. de la France*, 1908, p. 65-75 : *Notes sur l'abbé Du Bos*. Il est étonnant d'avoir à constater que M. M. Braunschwig semble avoir ignoré l'existence du travail de son

latine *gaudium*. M. Morel-Fatio en infirme, *op. cit.*, p. 98, l'exactitude. Or, le hasard a voulu que l'année avant la publication de son ouvrage, en 1900, M. R. Menéndez Pidal, songeant sans doute, bien qu'il ne la citât pas, à la note : « *Espagnol gozo* », publiée deux ans auparavant dans la *Romania* (p. 288-289) par M. J. D. M. Ford, démontrât — *Romania*, t. XXIX, p. 363, art. *Elimologías españolas, s. v. Recel* — l'in vraisemblance de la dérivation *negotium*, admise par M. Morel-Fatio à la suite de M. Ford. « *La forma goyo,* » concluait le professeur madrilègne, « *hace para mí indudable la discutida etimología gaudium-gozo.* » La philologie a de ces surprises. M. Menéndez Pidal nous écrivait, d'ailleurs, tout récemment encore : « *Nada ha hecho cambiar mi idea respecto á gozo gaudiu. La forma goyo nunca se puede explicar por negotium...* »

prédécesseur (99 p. in-8), qu'il ne mentionne, du moins, jamais dans ses 86 p. in-8.

P. 118, note 1, l. 24. — Nous eussions attendu du sens critique de M. A. Bonilla y San Martín qu'il n'eût pas pris si fort au sérieux les élucubrations de M. Salillas, dans sa conférence de mai 1905 à l'Ateneo madrilègne : *Don Quijote y el pensamiento español*, p. 318 du recueil *El Ateneo de Madrid en el III Centenario de la publicación de El Ing. Hid. D. Q. de la M.* (Madrid, 1905). Il importe, en effet, de ne pas confondre « patriotisme » et « objectivité scientifique ».

P. 131, l. 22. — Cf. à propos de cette édition de 1630, une instructive note de Ticknor, p. 34 du *Catalogue* de sa Bibliothèque par Whitney. Nous n'avions pas, dans le § sur *Usque*, à discuter le problème linguistique soulevé par la Bible de Ferrare, et que Lessing n'a pas soupçonné, s'étant contenté de plagier Wolf, qui n'en avait rien dit. Nous nous sommes borné à identifier ses sources, comme toujours. Pour que l'on ne nous reproche pas, cependant, de croire, nous aussi, que Jerónimo de Vargas et Yom-Tob ben Levi Athias étaient deux personnes distinctes, nous avertirons ici que nous avons lu — p. 282 de la traduction allemande : *Israel und die Völker*, éditée par Mann — l'important passage où est contenue la découverte d'Isaac da Costa¹. Nous ajouterons qu'il subsiste, sur la Bible de Ferrare, d'étranges équivoques. Le dernier spécialiste qui a écrit sur elle, M[eyer] K[aysersling], à l'article *Usque* — on sait peut-être que la famille *Usque* tirait son nom de son lieu d'origine : *Huesca*, l'ancienne *Oscá*, et qu'Abraham *Usque*, né à Lisbonne, s'appela d'abord *Duarte Pinel* — au t. XII (New-York and London, 1906) de *The Jewish Encyclopædia*, p. 887, déclare, en termes ambigus, qu'elle est « a revision of an earlier translation rather than a new version », ajoutant, de façon tout aussi vague : « Two slightly modified copies (not two editions) of this Bible were struck off, to be submitted to the Inquisition, one of them being dedicated to Duke Ercole da Este, and the other, intended for the Jewish public, inscribed in honor of D. (sic) Gracia Nasi. » M. A. Morel-Fatio, dans un article d'une extrême science bibliographique : *Les lectures de Sainte Thérèse*, au n° 1 du *Bull. hisp.*, 1908,

1. Sur *Israel en de Volken* (2^e éd., Haarlem, 1848-49) et son auteur, cf. la notice de C. Schwartz en tête du *Catalogue de la Collection importante de livres, manuscrits, etc., hébreux, espagnols et portugais de feu M. Isaac da Costa, d'Amsterdam*, publié en 1861 à Amsterdam par M. Roest Mz. (*Bibl. nat.* Δ 18916) et l'article *Da Costa* par M[eyer] K[aysersling] au t. IV (1903) de *The Jewish Encycl.*, p. 291. L'auteur de l'article *Is. Da Costa* dans la dernière éd. (IX^e, t. IV [1904], p. 307) du *Konv.= Lex.* de Meyer n'a certainement pas lu la version allemande précitée, qu'il donne comme étant de Mann. K. Mann ne fit qu'éditer, à Francfort, en 1855, la traduction faite par « eine Freundin des Göttlichen Wortes », c'est-à-dire M^{lle} Thumb (XVI et 446 p. in-8). L'ouvrage de Da Costa — qui intéresse les hispanisants à cause de la grande quantité de matériel nouveau accumulé dans la partie consacrée aux juifs hispano-portugais — fut aussi traduit en anglais par Ward Kennedy (Lond., 1850).

mentionne au § : *La Bible*, la « Bible juive de Ferrare publiée en 1553, qui naturellement ne contient que l'Ancien Testament », p. 27, puis p. 29, mais sans rien préciser sur son compte. En 1899, M. S. Berger, dans son article de la *Romania* sur *Les Bibles Castellanes*, avait excipé de l'imminence de la publication d'une étude spéciale de M. W. Milwitzky (?) pour ne dire sur la Bible de Ferrare (p. 536-542) que des généralités, en particulier — p. 538, d'après J. L. de Villanueva : *De la leccion de la Sagrada Escritura en lenguas vulgares* (Valencia, 1791) — qu'elle n'était qu'un remaniement de l'ancienne revision d'après l'hébreu. Dès 1824, cependant, l'essentiel avait été dit sur elle et sur les Bibles castillanes qui l'avaient précédée, par un anonyme fort érudit (auteur vraisemblablement des articles antérieurs : *Nueva version española de la sagrada Biblia*, p. 27-36, et *Noticia de una Biblia valenciana impresa en el siglo XV de la cual no queda más que una hoja*, p. 36-40 du t. I), au t. II du périodique mensuel : *Ocios de Españoles emigrados*¹ : *Noticia de todas las versiones de la Biblia en las lenguas vulgares de la monarquía española*, p. 97-108, avec adjonction p. 288. Le passage mérite, vu la rareté du périodique qui le contient et sa valeur intrinsèque, d'être transcrit en cette place : « Gran contienda hay entre los bibliógrafos sobre si son una misma estas dos ediciones. Algunos creen que la de *Pinel* se trabajó para el uso de los judíos, y la de *Usque* para el de los cristianos². Mas esto es equivocado; porque además de la identidad que ya dijimos, cualquiera que las coteje, hallará que también es una misma la versión de los lugares críticos, en que discordan los judíos y los cristianos, y que ambas están según el sentido é interpretación que siguen los primeros : por cuya causa la llamó Casiodoro de Reyna *traducción falaz y astutamente viciada*. También concuerdan ambas en decir que esa era la primera versión de la Biblia que se había hecho en lengua castellana. Error que fácilmente queda confutado. Porque además de que los eruditos (V. Ric. Simon : *Disquis. crit. de variis bibl. edit.*, c. 14) convienen en que esos traductores se aprovecharon de las versiones españolas de R. Quimchi y de Aben Hezra, basta volver los ojos á las que dejamos notadas, para convencerse que ni *Pinel* ni *Usque* fueron intérpretes originales. Antes por el contrario aparece, que lo que ellos quisieron fué contribuir á que los 400,000 y más judíos arrojados de España y Africa y dispersos en varias naciones de Europa y Africa

1. *Bibl. Nat.* : Z. 56971. La collection de ce périodique, publié à Londres chez Dulau et C^o, comprend 7 vol. in-8. Établi en avril 1824 par J. L. Villamena, J. de Villamena et J. Canga Argüelles, il eut, en novembre 1825, P. Mardibil pour nouveau rédacteur, J. de Villamena étant mort. En octobre 1826, la publication en fut interrompue, pour reprendre en janvier 1827, mais sous forme trimestrielle et avec le titre : *Ocios de Españoles emigrados en Londres*.

2. L'auteur croit, comme on l'admettait à l'époque, que *Duarte Pinel* et *Abraham Usque* furent deux personnages distincts.

no olvidasen la declaración castellana del texto sagrado, que estaban acostumbrados á oír en las sinagogas de aquella Península. Y para esto era forzoso que les presentasen las mismas versiones antiguas. Y que esta fuese muy anterior al año 1553, lo demuestra su language, que ni es de aquel siglo xvi ni tampoco del xv, sino del xiv por lo menos. Estas versiones antiguas son las que repitieron y multiplicaron, con el capricho de dedicar una edición al duque de Ferrara, y otra á Doña Gracia de Naci : en lo cual tendrían sus razones de conveniencia particular, que no alteran la substancia de la traducción. »

P. 146, note 1, l. 9. — Nous avons trouvé récemment deux intéressants articles oubliés sur Montiano dans l'excellente revue bimensuelle *La América. Crónica Hispano-Americana*, dirigée à Madrid de 1857 à 1881 — date de sa mort, cf. sa nécrologie au n° 19 de cette année par M. Moya — par E. Asquerino, et dont la collection comprend 22 volumes. Le premier, de nature bio-bibliographique, émane de A. Ferrer del Río, t. VI (1862), n° 1. Le second, de Cueto, est au t. XI (1867), n° 22, et compense la parcimonie avec laquelle fut traité Montiano par le même érudit aux t. 61 (Madrid, 1869) — où il y a un si bon passage sur L.-J. Velázquez — et 67 (*ibid.* 1875) de la *B. A. E.* Cueto n'était évidemment pas renseigné quand il écrivait en cette première place, p. LXXXIV; que Lessing n'admirait pas Montiano, mais le mentionnait avec éloge. Cette banalité se retrouve, naturellement, dans le texte de 1893 de l'*Hist. crit.*

P. 160, note 1, l. 10. — Comme il est désormais invraisemblable que cette étude — qui était, en même temps, une description complète de tous les livres espagnols rares conservés à la *Stadtbibliothek* hambourgeoise et qui nous avait coûté assez de temps — paraisse jamais, nous donnerons ici, en la restreignant à une simple énumération de titres, l'analyse de la *Sammlung spanischer Dramen*, ne fût-ce que parce qu'elle démontrera qu'outre sa propre collection, Lessing disposait à Hambourg de tout le matériel nécessaire pour connaître adéquatement la *Comedia*, s'il n'en eût été empêché par son ignorance de la langue. Cette collection compte sept volumes — un huitième volume, d'ailleurs incomplet et non relié¹, n'y a été rattaché que par l'ignorance d'un bibliothécaire, peut-être celui qui, à la *Stadtbibliothek*, catalogua les *Guerras civiles de Granada* de Pérez de Hita parmi la littérature historique sur l'Espagne, — dont le second, — qui pourrait, par suite du détail consigné à la note 1, être considéré comme le premier — est identifié par l'ex-libris de B. W. Rahmeyer, reproduit

1. Ce volume contenant — parmi les treize pièces qui le constituent — une *suelta* du *Carlos Quinto sobre Túnez* de Cañizares imprimée en 1793 chez Quiroga, ne saurait, de ce seul chef, appartenir à la collection Rahmeyer, reliée — sauf pour le tome I, dont la reliure en parchemin est espagnole, ce qui permet de supposer qu'il fut acheté tel en Espagne ou en Portugal — en cartonnage allemand du xviii^e siècle.

par nous p. 238. Ces sept (huit) volumes portent, au catalogue manuscrit de la *Stadtbibliothek*, la cote collective *S D d*, vol. II, p. 35 et les *sueltas* qui les composent, émanant en majeure partie des officines bien connues des Fr. de Leefdael (Séville), Ant. de Hermosilla (*id.*), Gómez (*id.*), Diego López de Haro (*id.*), Joseph Padrino (*id.*), Ant. Sanz (Madrid), Joseph González (*id.*), Teresa de Guzman (*id.*), Francisco Manuel de Mena (*id.*), des héritiers de Juan Sanz (*id.*), López (*id.*), Joseph de Orga (Valence), Alonso del Riego (Valladolid), Joseph Díaz Cayuelas (Murcie), Bernardo da Costa (Lisbonne), José Antonio Plates (*id.*), remontent, par conséquent, en majeure partie, à la première moitié du XVIII^e siècle. Dans le rapide énoncé ci-dessous, n'ayant pas à discuter la paternité de certaines pièces, nous nous bornons à enregistrer les attributions des *sueltas*, supprimant de l'étude qui n'a pas paru toutes recherches personnelles en ce sens.

Vol. I : *El exemplo mayor de la desdicha, y capitan Belisario* [Lope de Vega Carpio, n° 35]; *Los amantes portugueses y querer hasta morir* [Licenc. Gaspar Lozano Montesino, n° 81]; *Quien mal anda en mal acaba* [D. Juan de Alarcon, n° 190]; *Pobreza, amor, y fortuna* [D. Diego y D. Joseph de Figueroa y Cordova, n° 207]; *Reynar despues de morir* [Luis Velez de Guevara, n° 199]; *Antioco y Seleuco* [D. Agustin Moreto, n° 233]; *La Perla de Inglaterra y peregrina de Ungria* [Ingenio de esta Corte, n° 43]; *Nadie fie su secreto* [D. Pedro Calderon de la Barca, n° 104]; *El mayor monstruo en el mundo* [*id.*, n° 242]; *Cumplir con su obligacion* [Doct. Juan Perez de Montalvan, n° 128]; *El conde Lucanor* [D. Pedro Calderon de la Barca, n° 243]; *El Phenix de España, san Francisco de Borja* [Ingenio de esta corte, n° 246]; *La Roca del honor* [D. Pedro Calderon, n° 123]; *Para vencer Amor, querer vencerle* [*id.*, n° manque]; *La mejor flor de Sicilia, Santa Rosalia* [D. Augustin de Salazar y Torres, n° 183]; *La Gitana de Menfis, Santa Maria EGYPTIACA* [Doct. D. Juan Perez de Montalvan, n° 32]; *Don Juan de Espina en Milan. Segunda Parte* [Ingenio de esta corte, n° 212, *Plieg. 4 y med.*]; *Solo el piadoso es mi hijo, y peste de Milan* [Matos, Villaviciosa, Avellaneda, n° 17]; *Industrias contra finezas* [D. Augustin Moreto, n° 100]; *De el Cielo viene el buen rey* [D. Rodrigo de Herrera, n° 247].

Vol. II : *Zelos con zelos se curan, comedia sin fama* [Maestro Tirso de Molina, n° 82]; *Esto sí que es negociar* [*id.*, n° 92]; *La Villana de la Sagra* [*id.*, n° 18]; *El Zeloso prudente* [*id.*, n° 91]; *El amor y la amistad y prueba real para conocer los verdaderos amantes y amigos* [*id.*, n° 97]; *El burlador de Sevilla y combidado de piedra* [*id.*, n° 219]; *Comedia sin fama. El que fuere bobo no camine, y castigo del pense*

que [*id.*, nº 98, Iª y IIª Parte]; *La Devocion del Rosario* [D. Juan Bautista Diamante, nº 55]; *La gran comedia de santa Juliana* [*id.*, nº 85]; *El negro mas prodigioso* [*id.*, nº 173]; *La gran Comedia, Passion vencida de afecto, fiesta que se representó á su Magestad* [*id.*, nº 85]; *même pièce*, avec, à la fin du texte imprimé par l'r. Manuel de Mena, *Calle de Toledo*, le catalogue de vingt-quatre autres pièces, que escribió este Autor, en vente chez le même éditeur; *Los Encantos de Medea* [D. Francisco de Roxas, nº 13]; *Obligados y ofendidos, y gorrón de Salamanca* [*id.*, nº 93]; *Progne y Filomena* [*id.*, nº 83]; *Los aspides de Cleopatra* [*id.*, nº 302]; *El amo criado. Donde hai agravios no hai zelos* [*id.*, nº 99]; *El mas impropio verdugo por la mas justa venganza* [*id.*, nº 80]; *Del Rey abaxo ninguno, y labrador mas honrado Garcia del Castañar* [*id.*, nº 59]; *Casarse por vengarse* [*id.*, nº 59]; *Casarse por vengarse* [*id.*, nº 26]; *El ollero de Ocaña* [Luis Velez de Guevara, nº 205]; *El cerco de Roma por el rey Desiderio* [*id.*, nº 6]; *La nueva ira de Dios, y gran Tamorlan de Persia* [*id.*, nº 77]; *Reinar despues de morir* [*id.*, nº 3].

Vol. III: *La fenix de Salamanca* [Doctor Mira de Mescua; *suelta* anonyme, ancienne]; *El Conde Alarcos* [anon., nº 125]; *Los Carboneros de Francia* [*id.*, nº 98]; *Segunda Parte del Bayle del poeta de Bayles y el letrado* [Benavente, sans numéro]; *Sufrir por querer más* [Licenciado D. Geronimo de Villayzan, *suelta* anonyme ancienne]; *Transformaciones de amor* [*id.*, nº 151]; *La Dama presidente* [D. Francisco de Leyva, nº 309]; *No hay contra un padre razon* [*id.*, nº 116]; *No hay contra lealtad cautelas* [*id.*, nº 6]; *Cueva, y Castillo de Amor* [*id.*, nº 143]; *El magico de Salerno, Comedia nueva, primera parte* [D. Juan Salvo, nº 281]; *id. segunda parte* [*id.*, nº 282]; *id. tercera parte* [*id.*, nº 283]; *id. cuarta parte* [*id.*, nº 284]; *id. quinta parte* [*id.*, nº 285]; *La Vida de el gran tacaño* [D. Joseph Cañizares, nº 296]; *La ventura de la voz, ó tambien por la voz hay dicha* [*id.*, número manque]; *Las cuentas del gran Capitan* [*id.*, nº 44]; *El domine Lucas* [*id.*, sans numéro]; *El picarillo en España* [*id.*, nº 299]; *Euridice y Orfeo* [D. Antonio Solis, nº 96]; *La gran Comedia de un bobo haze ciento, fiesta que se representó á sus Magestades Martes de Carnestolendas* [*id.*, nº 12]; *Amparar al enemigo* [*id.*, nº 11]; *El amor al uso* [*id.*, nº 99]; *Amparar al enemigo* [*id.*, nº 45]; *El conde de Saldaña, y hechos de Bernardo del Carpio, segunda parte* [Don Alvaro Cubillo de Aragon, nº 81]; *La perfecta casada, prudente, sabia y honrada* [*id.*, nº 1]; *El vencedor de sí mismo* [*id.*, nº 122].

Vol. IV: *El mas dichoso prodigio* [Ingenio de esta Corte, nº 95]; *El amante mudo, la fuerza de la sangre, y amor haze hablar los mudos* [Tres ingenios, nº 289]; *El mas temido Andaluz y guapo Francisco*

Esteban [Un Ingenio Valenciano, n° 192]; *El diablo predicador. Por otro titulo: El mayor contrario amigo* [Un ingenio de esta Corte, n° 40]; *El falso nuncio de Portugal* [id., n° 297]; *Comedia nueva, intitulada: El galan padre* [Ingenio de la corte (la pièce est imprimée chez A. del Riego), n° 39]; *El mejor amigo el muerto* [Tres ingenios, n° 275]; *La Vandolera de Italia, y enemiga de los hombres* [Ingenio desta Corte, n° 29]; *Los milagros del desprecio* [id., n° 46]; *La respuesta esta en la mano* [id., n° 11]; *No hay cosa buena por fuerza* [id., n° 130; cette comedia se termine par l'entremés de *La Manta*, de Benavente, qui a été imprimé à la suite]; *Don Juan de Espina en su patria. Primera parte* [id., n° 61]; *Don Juan de Espina en Milan. Segunda parte* [id., n° 62]; *La mas hidalga hermosura* [Tres ingenios, n° 79]; *Leoncio y Montano* [Dos ingenios, n° 223]; *Morir en la Cruz con Christo* [Ingenio de esta Corte, n° 4, avec, à la fin, l'entremés: *De los maricones galanteados*, anonyme]; *Diablos son los alcahuetes, el espiritu foletto, y magico de Salerno, comedia famosa de Carnestolendas* [Ingenio de l. C., sans numéro]; *Dar la vida su dama, el conde de Sex* [id., n° 286]; *Duelos de Amor y desden, en papel, cinta, y retrato* [Ingenio catalán, n° 276]; *El Principe perseguido* [Tres ingenios, n° 131]; *El buen pagador es Dios* [Ingenio de l. C., n° 203]; *La perla de Inglaterra, y peregrina de Ungria* [Ingenio de Salamanca, n° 63]; *La mayor hazaña del emperador Carlos Quinto* [Ingenio de l. C., n° 75]; *Lo que pasa en un torno de monjas* [sans nom d'auteur, n° 1].

Vol. V: *No hay contra el honor poder* [Antonio Enriquez Gomez, sans n°; impression anonyme ancienne]; *Valor, Agravio, y Muger* [D^a Ana Caro de Mallen, n° 239]; *El principe jardinero y fingido Cloridano* [Capitan D. Santiago de Pita, natural de la Habana, n° 287]; *Dios hace justicia á todos* [D. Francisco de Villegas, n° 25]; *El amante mas cruel y la amistad ya difunta* [D. Gonzalo de Ulloa y Sandobal, n° 42]; *Lo mas es saber vencerse* [D. Phelipe Sicardo, n° 13]; *El duelo contra su dama* [D. Francisco Bances y Candamo, n° 78]; *La gran comedia de la restauracion de Buda, fiesta que se hizo á Sus Magestades, al augusto nombre del señor Emperador, en el Real Palacio del Buen-Retiro* [id., n° 1]; *Los Esforcias de Milan* [D. Antonio Martinez, n° 96]; *El arca de Noe* [id., D. Pedro Rosete Niño, y D. Geronymo Cancer, n° 99]; *El hechizado por fuerza, fiesta que se hizo á sus Magestades el Martes de Carnestolendas de el año de 1698, enmendado por su autor* [D. Antonio Zamora] en el año de 1721 [n° 26]; *Aman y Mardoqueo. Por otro titulo: La horca para su dueño* [Doctor Don Phelipe Godinez, n° 127]; *El renegado de Francia* [Antonio Manuel del Campo, n° 88]; *El renegado del Cielo* [D. Christoval de Morales, n° 89]; *Pobreza, Amor, y Fortuna* [D. Diego y D. Joseph de Figueroa y Cordova, n° 207]; *El texedor de Segovia*

[D. Juan de Alarcon. *Iª Parte*, n° 26]; *id.*, *IIª Parte* [*id.*, n° 27]; *No hay castigo contra amor* [Maestro Juan Cabeza, n° 162]; *Renegado, rey, y martir* [D. Christoval de Morales, n° 15]; *La Dicha por el desprecio* [D. Juan de Matos Fragoso, n° manque]; *Ver y Creer, segunda parte de Doña Ines de Castro* [*id.*, n° 141]; *El traydor contra su sangre* [*id.*, n° 54]; *El Galan de su muger* [*id.*, n° 189]; *El marido de su madre, S. Gregorio* [*id.*, n° 86]; *La Cossaria Catalana* [*id.*, n° 159]; *Lorenzo me llamo, y carbonero de Toledo* [*id.*, n° 160 — à la fin de la pièce est imprimé l'entremes que cantaron Bernarda Manuela, la Grifona de Zagala, y Manuela de Escamilla de Zagal, en fiesta de sus Magestades]; *Los Vandos de Rabena, y fundacion de la Camandula* [*id.*, n° 204]; *El genizaro de Ungria* [*id.*, n° 57]; *Amor, lealtad y ventura* [*id.*, n° 101].

Vol. VI : *El Conde Alarcos* [D. Guillén de Castro, *suella* ancienne, sans n° (anonyme)]; *Lo que puede la porfia* [D. Antonio Coello, *id.*]; *La desdicha venturosa, comedia famosa nunca vista ni representada* [Dieguo (*sic*) Vaez Artus, *id.*]; *Bernardo del Carpio en Francia* [D. Lope de Llano, *id.*]; *Quando no se aguarda: el principe tonto* [D. Francisco de Leiba Ramirez de Arellano, natural de Málaga, n° 300]; *Rendirse á la obligacion* [D. Diego, y D. Joseph de Cordova y Figueroa, Caballeros del Orden de Alcántara y Calatrava, n° 16]; *El rayo de Andalucia, y genizaro de España, primera parte* [Alvaro Cubillo de Aragon, n° 314]; *id.*, *segunda parte* [*id.*, n° 315]; *Rey decretado en el Cielo, y astucias de Lucifer* [Sargento mayor D. Rodrigo Pedro de Urrutia, n° 59]; *Solo el piadoso es mi hijo, y peste de Milan* [Matos, Villaviciosa, y Avellaneda, n° 17]; *Polinarno na Suecia* [Antonio Gomes Silva Leam, n° 1, *comedia* portugaise]; *Non plus ultra. Amar por fuerza de estrella, y un Portugues en Ungria* [Alferez Jacinto Cordero, n° 264]; *Luis Perez el Gallego, segunda Parte* [D. Manuel De Anero Puente, *Alferez* del Regimiento de Cavalleria de D. Juan de Zayas, n° 71]; *Las crines blancas de Juan de Espera en Dios* [D. Antonio de Huerta, n° 139]; *Las dos estrellas de Francia* [Maestro D. Manuel de Leon, y Licenciado D. Diego Calleja, n° 90; à la fin : *Bayle curioso de el sueño*. De Benavente]; *Los Juegos Olympicos, fiesta de la Zarzuela á los años de la Reyna, nuestra Señora* [D. Agustin de Salazar y Torres, n° 40]; *Los Españoles en Chile* [D. Francisco Gonzalez de Bustos, n° 76]; *El maestro de Alexandro* [D. Fernando de Zárate, n° 96]; *La Presumida y la Hermosa* (D. Fernando de Zárate, n° 56); *Al noble su sangre avisa* [maestro Thomas Manuel de Paz, n° 72]; *Pedir favor al contrario* [D. Miguel de Barrios, n° 30]; *San Juan Bautista* [D. Christoval de Monroy, n° 85]; *Mudanzas de la Fortuna y firmezas del amor* [*id.*, n° 25]; *Los amantes portugueses y querer hasta morir* [Licenc. Gaspar

Lozano Montesino, n° 81]; *La Dama Capitan* [D. Diego y D. Joseph de Figueroa y Cordoba, n° 127]; *La mas constante Muger* [Doctor Juan Perez de Montalvan, n° 291]; *Los Amantes de Teruel* [*id.*, n° 16].

Vol. VII: *Dineros son calidad* [Lope de Vega Carpio, n° 200]; *Industria contra el poder, y el honor contra la fuerza* [*id.*, n° 76]; *El cerco de Santa Fe, y illustre hazaña de Garcilaso de Vega* [*id.*, n° 84]; *El exemplo mayor de la desdicha, y capitan Belisario* [*id.*, n° 35]; *El animal profeta, san Julian* [*id.*, n° 105]; *La hermosa fea* [*id.*, n° 202]; *La creacion del mundo, y primer culpa del hombre* [*id.*, n° 121]; *El animal profeta, san Julian* [*id.*, n° 105, répétition de la précédente]; *El hombre de bien* [*id.*, sans n°]; *El milagro por los zelos, D. Alvaro de Luna* [*id.*, n° 134]; *Las mocedades de Bernardo del Carpio* [*id.*, n° 167]; *La esclava de su galan* [*id.*, n° 70]; *La gitana de Menfis, santa Maria Egyptiaca* [Doctor Don Juan Pérez de Montalvan, n° 32]; *No hai vida como la honra* [*id.*, n° 11 (?)]; *Como á padre y como á rey* [*id.*, n° 81]; *El mariscal de Viron* [*id.*, n° 88]; *Lo que son juicios del cielo* [*id.*, n° 161]; *La lindona de Galicia* [*id.*, n° 58]; *Ser prudente y ser sufrido* [*id.*, n° 60]; *El segundo Seneca de España y principe Don Carlos* [*id.*, n° 1]; *El principe prodigioso y defensor de la fe* [*id.*, n° 21]; *El principe de los montes* [*id.*, n° 66]; *El mérito es la corona y encantos de mar y amor* [D. Augustin de Salazar, n° 312]; *Tambien se ama en el abismo. Fiesta á los años de la Reyna N. Señora* [*id.*, n° 20]; *Si una vez llega á querer, la más firme es la muger* [D. Joseph Cañizares, n° 316].

Un autre volume, contenant 20 *sueltas* de Moreto (dans des réimpressions du XVIII^e siècle) et de reliure identique à ceux que nous venons de décrire, doit provenir également des Rahmeyer, à la *Stadtbibliothek* de Hambourg¹.

P. 169, l. 10. — Cependant, on tend de plus en plus aujourd'hui à

1. On a vu que le tome VI de la *Samml. span. Dr.* contenait une *suelta* de *Pedir favor al contrario* du célèbre Daniel Levi de Barrios, alias « el capitán D. Miguel de Barrios. » Rappelons, à ce propos, que la *Flor de Apolo, etc.*, de ce polygraphe [Bruselas, 1665], où est contenue cette comédie, avec deux autres du même auteur, est à la *Stadtbibliothek* sous la cote *SDd, vol. IV, p. 57*. C'est sur cet exemplaire que F. L. Hoffmann, l'ex-censeur hambourgeois, a établi sa description au premier (p. 172) des 5 articles sur *La Presse Espagnole en Belgique*, aux tomes VI et VII du *Bibliophile Belge*, articles continuant ceux de « De Rg. » [De Reiffenberg] aux tomes I, II, III, IV, V. Dans notre étude, nous notions les causes de la confusion commise par ce même Hoffmann, *loc. cit.*, p. 174, à sa description de l'exemplaire de *La Comedia de las flores* — également à la *Stadtbibl.* — du madrilègne D. Jacinto de Herrera y Sotomayor (Brusselas, J. Mommarte, 1643), qu'il attribuait à Barrios, et renvoyions à C. Ruelens, qui l'a rectifiée p. 340 du tome I du *Catalogue des Livres et manuscrits formant la Bibliothèque M. J. B. Th. de Jonghe* (Bruxelles, 1860). Nous consignions, en outre, parmi quantité d'autres détails inédits, la remarque qu'il existe à la *Stadtbibl.* un exemplaire — que Brockhaus avait envoyé à Julius en 1851 pour sa traduction de Ticknor et qui fait partie de la demi-douzaine de ceux qui furent alors tirés — de l'édition tronquée du *Cancionero de Baena* par Francisque Michel, qui ne

attribuer résolument à Saavedra Fajardo la paternité de la *Rep. Lit.* Cf. par exemple les quelques assertions de M. Serrano y Sanz à ce propos, au numéro de novembre 1906 de *Cultura Española*, p. 1078 seq. Nous signalerons, sur les idées politiques de Saavedra, un bon article récent de M. J. Martí au n° 1, 1908, de la revue catalane *Empori: Vells politichs espanyols, Saavedra Faxardo*, et une étude antérieure, que ce dernier n'a pas connue, de Fernando Corradi au t. XXI (:880) de *La América*, nos 21-22 : *D. Diego de Saavedra Fajardo*.

P. 182, note 3, l. 11. — L'un des plus typiques représentants de cet hispanisme à la violeta au siècle dernier, l'Albigeois J.-G. Magnabal, qui eut, d'ailleurs, maille à partir avec M. A. Morel-Fatio dans la *Revue Critique*, 1875, II, 193-198, 378-383, — l'« un de ces hispanisants habiles dont le dangereux unilatéralisme exploitait comme un fief intangible une littérature qui fit bouillir sa marmite », disions-nous de lui p. 294 de notre article (cité p. 206, note 3) au n° 3 de la *Revue Germanique*, 1908 : *Lettres inédites de Thomas Carlyle, John Murray et J.-D. Aitken à N.-H. Julius, avec une notice sur ce dernier* (p. 278-316) — a été caractérisé à sa juste valeur, quoique avec une extrême acrimonie, par M. R. Foulché-Delbosc dans une brochure de 31 pages parue en 1891, à Paris, chez H. Welter, et formant le premier — et dernier — fascicule de la série *Critica Iberica : J.-G. Magnabal*. L'auteur, qui n'appartient pas à l'Université — et c'est là un point sur lequel son apologiste, A. Bonilla y San Martín, dont la fortune universitaire a cependant été assez rapide, insistera, comme sur une gloire, dans l'article, cité plus bas, de l'*Ateneo* sur les études hispaniques en France — nous semble s'être arrêté trop complaisamment au titre d'« agrégé de l'Université » porté par M. J.-G. Magnabal. D'autres causes, qu'il n'a pas assez

fut pas mise dans le commerce à la date fixée, 1851, parce que l'auteur refusa de livrer à son éditeur allemand le commentaire promis, et qui devait constituer la seconde partie de la publication. Une mention inexacte de cet incident, que nous sommes le premier à éclaircir documentairement, se lisait t. I, p. 312 (Lpzg. 1852), de la traduction allemande de Ticknor : « Von dessen [du *C. de B.*] endlicher Herausgabe durch Hrn. Francisque Michel in Bordeaux (Leipzig, F. A. Brockhaus) liegen 25 Bogen in Duodez gedruckt und zur Benutzung gestellt vor mir. Sie wird aber nicht eher ans Licht treten, als bis die gegenwärtig in Madrid fast vollendete Ausgabe des nämlichen Liederbuches erschienen ist, um auch diese für Hrn. Michel's Erläuterungen u. s. w. noch benutzen zu können. » Cependant F. Wolf, qui traita des *Cancioneros* à la *IV. Beilage* (II, 506), considérait l'édition Fr. Michel comme close à cette date, 1852, et basait sur elle ses citations. On s'étonne que, dans le *Supplementband* de 1867, où il est question du *C. de B.*, p. 22, 42, 44, une rectification de cette méprise n'ait pas été insérée. On sait que l'édition Fr. Michel ne parut qu'en 1860, — l'édition espagnole, avec l'introduction du marquis de Pidal, étant de 1851 — en 2 vol. in-12 chez Brockhaus : *El cancionero de Alfonso de Baena, publicado por Francisque Michel. Con las notas y los índices de la edición de Madrid del año 1851*. Nous attirons, enfin, l'attention sur un exemplaire de la traduction allemande de Ticknor par Julius (coté *SD d.*, vol. I, p. 147) contenant d'assez importantes corrections et additions manuscrites du traducteur, dont personne n'a encore songé, non pas même à tirer profit, mais simplement à indiquer l'existence.

mises en lumière, avaient, en effet, contribué à assurer la scandaleuse carrière académi-co-ministérielle de ce traducteur de Ticknor..... qui ignorait l'anglais. (Cf. Morel-Fatio dans *Revue Critique*, 1873, II, 69-71.)

P. 189, l. 16. — On s'étonne de voir traîner sempiternellement, même dans des ouvrages d'érudition universitaire — le dernier exemple que nous connaissions se trouve p. 12 de la thèse de doctorat du prêtre catholique J. Gärtner sur le *Journal étranger*, citée p. 191, note 1, de notre travail — la graphie vicieuse : *Le Pour et Le Contre*. Prévost avait cependant dit, au vol. V (Paris, 1734), nombre LXI, p. 21, de son Journal : « Je ne m'arrête pas à la mauvaise chicane qu'on m'a faite sur mon Titre. Ceux qui prétendent que la Langue Française est blessée par ce mot, le *Pour & Contre* : & qui voudroient y substituer le *Pour & le Contre*, ignorant que les Titres ont leurs Lois propres, & indépendantes des regles ordinaires. Qu'ils me trouvent dans notre Langue un nom substantif qui puisse marcher sans article. Ils voyent pourtant que les Titres sont une exception à cette regle. On dit *Histoire de*, &c. *Dissertation sur*, &c. Quoique cette comparaison ne soit point assez exacte pour me justifier tout-à-fait, elle jette du moins quelque jour sur la difficulté. Mais si les Grammairiens n'en sont pas satisfaits, je les prie de considérer mon titre dans un cas indirect, tel par exemple le *Datif*. Voudroient-ils dire, en parlant de ma Feuille : *j'ai rendu justice au Pour & au Contre*, plutôt que : *j'ai rendu justice au Pour & Contre*? Qui ne voit que le second *au* changeroit l'idée, & que, *au Pour & Contre*, considéré comme un mot composé dans dans lequel *Contre* est indéclinable, en fait naître une beaucoup plus juste? »

P. 199, l. 9. — Si notoirement gallophobe que fût Schack, il a dit au moins une fois, et en termes d'ailleurs volontairement courtois, son fait au chauvinisme littéraire, si déplaisant et si enraciné, de tant d'érudits espagnols. Cf. son article : *Graf Juan Valera* — article signé de Rome — au t. VIII (1894) de la *Ztschft. für vergleich. Litgesch. N. F.*, p. 121-128. On sait que Schack mourut en 1894, à Rome.

P. 200, l. 23. — Ce Lecouteulx de Canteleu, qui n'était rien moins que pair de France, dut être flatté de voir le passage de Malmontet sur Calderón traduit *sous son nom* dans la revue *Pantheon*, éditée à Leipzig en 1810 par J. G. Büsching et le Dr K. L. Kannegiesser (III. Bandes 1. Heft, à la rubrique : *Mitteilungen*). Cf. sur cette revue la col. 129 du précieux catalogue analytique des *Zeitschriften der Romantik*, édité par le Dr H. H. Houben en 1904, à Berlin, comme t. I du *Bibliographisches Repertorium*. M. H. Breymann, pour n'avoir pu ou su utiliser cet incomparable répertoire, a oublié de consigner dans son ouvrage sur Calderón des renseignements rares qu'il y aurait aisément trouvés, tel celui que nous venons de transcrire.

Notons, enfin, que Lecouteux de Canteleu est resté, pour le D^r Houben, un *Lecouteu de Canteleu*.

P. 201, l. 23. — De même, en 1906, M. A. Bonilla y San Martín, dans un de ces articles dont l'allure posée ne dissimule pas complètement la secrète partialité : *Los estudios hispánicos en Francia* (*Ateneo*, I, 518-525), ne saura redire, à la suite de M. A. Farinelli dans sa conférence : *España y su literatura á través de los siglos* (Madrid, 1902, p. 28), que les lieux communs coutumiers sur le « fecundo impulso » (p. 519) émanant de Lessing. Du moins, le professeur de l'Université madrilégne s'en est-il tenu à des généralités prudentes, et a évité, en trop précisant, une confusion analogue à celle commise naguère par Javier de Ramírez au n° 21 du t. IV de *La América*, p. 10 : « Lessing presentaba á la multitud pensamientos, caracteres, estilo y acciones tomadas á la ventura de los trágicos griegos, romanos y franceses, de Ruzzante (*sic*) y de Shakespeare, de Lope y de Calderón, y hasta del mismo Voltaire á quien anatematiza repetidas veces en su Dramática y en los periódicos que por aquel tiempo se publicaban en Hamburgo (!!) » (*art. : Estudios literarios*).

P. 201, l. 30. — Nous n'ignorons pas, toutefois, l'article de M. M. y P. au ch. VI de la II^e Serie de ses *Estudios de crítica literaria* (Madrid, 1895 ; publié d'abord *Esp. Mod.*, déc. 1894, p. 84-102) : *Lope de Vega y Grillparzer*, et qui n'ajoute, d'ailleurs, rien de nouveau aux investigations de M. A. Farinelli, qu'il résume. Notons, enfin, que ce que M. A. Ehrhard dit sur Grillparzer et Lope p. 120-124 de son *Franz Grillparzer* (Paris, 1900) semble se réclamer également de M. A. Farinelli, bien que nous doutions que ce dernier admette sans *distinguo* la définition : *homme du XVI^e siècle*, qui y est donnée (p. 120) de Lope, si celui-ci n'avait, en 1603, composé que 219 pièces, tandis que le chiffre de ses comédies était de 1800 en 1635, et si la 1^{re} Partie de ces mêmes comédies date de 1604 et la 29^e de 1634. Nous ne savons, par contre, de qui se réclame l'assertion (p. 121) que Lope « jette ses idées au hasard » et « tombe à tout moment dans l'extravagant et l'absurde », que d'aucuns estimeront peut-être un peu absolue et massive. Est-elle le fruit de la lecture personnelle des 110 pièces — *v. gr.* — de Lope publiées aux t. XXIV, XXXIV, XLI, LII de la *B. A. E.* ?

P. 209, l. 18. — En attendant, nous recommandons la lecture de la correspondance entre Mayáns et Cerdá, publiée dans la *Rev. de Archivos*, 1905 (I, 271, 446 ; II, 51, 255, 421) et 1906 (I, 214, 373), à qui aurait besoin de se persuader du degré auquel Mayáns réunissait en sa personne les qualités typiques de l'érudit et du bibliophile.

P. 211, note 1, l. 12. — Déjà, cependant, on pouvait lire dans la traduction espagnole de Sismondi (*Historia de la literatura española, etc.* [Sevilla, 1841-42, 2 vol. in-4]), commencée par J.-L. Figueroa et continuée — à partir de la cinquième livraison — par J. Amador de

los Ríos, cette note originale, I, 390 : « *Téngase presente que este Pedro Navarro es el mismo, á quien inesactamente dá Cervantes el nombre de Naharro en el prólogo de sus ocho comedias y entremeses; para no confundirlo con el presbítero Bartolomé Torres Naharro, de quien hablamos en esta nota; en cuya equivocacion han caído algunos autores, entre ellos el abate Andrés en su historia literaria y el Sr. Estala. Bartolomé Torres Naharro existió mucho antes que el comediante ó autor, de que hace mencion nuestro inmortal Cervantes, y estuvo adornado de otros conocimientos que los de Navarro.* »

P. 212, l. 3. — Quand Lessing parle de Lope de Vega comme du « créateur du théâtre espagnol » sans plus de distinctions, il est une fois de plus victime de son ignorance des antécédents de ce théâtre et de son information rudimentaire. Lope n'a pas, en effet, — est-il besoin de le dire ici? — *créé*, mais *fixé* l'art dramatique transpynnaïque. Comme s'exprime excellemment M. E. Mérimée dans une récente et méritoire vulgarisation (*Précis d'histoire de la littérature espagnole* [Paris, 1908], p. 318), « ... à y regarder de près, ce créateur n'a rien créé, ce « père de la Comedia » n'a guère fait que lui donner son nom. Il n'est aucun des éléments de la comédie de Lope qu'on ne retrouve chez ses prédécesseurs ou chez ses émules. Le mélange du tragique et du comique existait non seulement dans d'autres théâtres étrangers, mais chez tous les dramaturges espagnols antérieurs. Le *gracioso*, personnage obligé de la Comedia, apparaît déjà, sous le nom de *el simple, el bobo*, chez Torres Naharro et Rueda. Tous les sujets traités avant Lope, depuis le début du xvi^e siècle jusqu'au moment où « il se fit le monarque de la scène », peuvent le plus aisément du monde rentrer dans les diverses catégories de son œuvre. La forme extérieure que revêt chez lui l'invention dramatique n'est pas davantage sa création. Il n'a inventé aucune espèce de vers ou de stances qui ne se trouve chez quelqu'un de ses devanciers; ce n'est même pas lui qui a coupé le drame en trois actes. » P. 320, M. E. Mérimée nous semble cependant adopter une interprétation trop littérale de l'*Arte nuevo*, de même que, p. 351, lorsqu'il parle « des efforts — d'ailleurs suspects — des érudits d'Outre-Rhin » en faveur de Calderón contre Lope, il nous paraît être victime d'une confusion entre l'effort de la critique rationaliste et le mirage des romantiques allemands — qui ne laissa pas d'être, en son pays d'origine, apprécié à sa valeur : cf. p. ex., au n° 2 des *Grenzboten* de 1854 le très remarquable article : *Calderon in Deutschland*, développant très longuement les idées déjà émises dans cette revue deux ans auparavant, au n° 46, à la critique de la traduction, par Julius, de Ticknor¹. Et les esprits indépendants ne se sont guère, en Alle-

1. Que parlons-nous de 1852, si, dès 1819, la plus fine, la plus profonde critique du culte aveugle des romantiques pour Calderón se lisait p. 138-147 du t. VII des

magne, fait illusion sur la signification réactionnaire du culte de Calderón de la part de certains de leurs compatriotes. Il est, d'autre part, avéré que les véritables « érudits d'Outre-Rhin » sont de nos jours, de plus en plus, pour Lope contre Calderón. Cf. un des plus récents témoignages de l'un d'eux dans l'article, cité plus bas, de M. Albert Dessoif (Francfort) au *Literaturblatt* de la *Fkft. Ztg.* du samedi 13 août 1905 : « Diese Bewegung [le mouvement en faveur de Lope] bedeutet eine Genugtuung für den lange Hintangesetzten, die jeden Verehrer seiner Muse mit der aufrichtigsten Freude erfüllen muss. Grillparzer, der seinen Lope kannte, wie nur einer, und in den « *Studien zum spanischen Theater* » immer von neuem seinem Entzücken über die köstliche Naivität, die schlichte Volkstümlichkeit und die Fülle poetischer Züge in den Dramen seines Lieblings Ausdruck gibt, würde triumphieren, könnte er Zeuge dieser Wiederauferstehung sein, die man vor allem der prachtvollen Gesamtausgabe von Lopes Werken verdankt, die von der spanischen Akademie seit 1890 veröffentlicht wird, bis jetzt dreizehn Foliobände umfasst und mit der vorzüglichen Biographie Lopes von C. A. de la Barrera, welche den ersten Band bildet, und mit den trefflichen Einleitungen von M. Menéndez y Pelayo dem Dichter das würdigste Denkmal errichtet. Liegt diese monumentale Publikation erst einmal abgeschlossen vor, dann wird man mit Staunen gewahren, welch beispielloser Reichtum, dem Golde der spanischen Armada gleich, das kundige Taucher in unseren Tagen dem Meeresschoss zu entreissen suchen, lange verschüttet lag, und wird bewundernd vor dieser überwältigenden Phantasiefülle stehen, die alles, was andere Dichter je geschaffen, weit hinter sich lässt. »

P. 217, l. 20. — M. G. Huszár, né Wolf, Privatdocent à la Technische Hochschule de Budapest, a eu la chance — qu'ont partagée d'autres « hispanisants » de sa force — d'être patronné par Brunetière, qui, dès janvier 1906 — p. 201 de l'article de la *Revue des Deux-Mondes* [réimprimé en 1907 dans la huitième série des *Él. crit. sur l'hist. de la litt. franç.*] : *Les époques de la comédie de Molière* — faisait une délicate réclame au volume sur *Molière et l'Espagne* (ix et

Wiener Jahrbücher der Literatur, à l'analyse, si indépendante, des *Vorlesungen* de A. W. Schlegel par l'esthéticien et professeur à Berlin K. W. F. Solger (1780, 20 oct. 1819), analyse qui va de la p. 80 à la p. 155, et que M. H. Breymann est tout à fait inexcusable d'avoir ignorée. Schack signalait, il est vrai, la réimpression dans les *Nachgel. Schrif.* (Lpzg., 1826), dans l'Appendice du t. III (Berlin, 1846), p. 547, de sa *Geschichte* concernant les œuvres les plus importantes sur la littérature et l'art dramatiques d'Espagne, et c'est là sans doute que l'auteur de la *Cald.-Lit.* a pris l'idée de son insuffisante indication p. 170. Cf. aussi la lettre de J. D. Gries, traducteur de Calderón, à Tieck, Jena, 1829 : « *Einen ganz reinen Genuss, wie die Alten, wie Shakespeare, Cervantes und Goethe in seinen besten Werken, wird Calderon uns nie gewähren. Er ist und bleibt durch und durch Manier etc.* » Gries, détail précieux, affirme en cette lettre que telle était aussi l'opinion de Tieck. (K. von Holtei, *Briefe, etc.* [Bresl. 1864], I, 259). Cf. en outre le *Grillp. u. Lope de V.* de M. Farinelli.

333 pages in-8). Nous osons espérer que l'article de M. Ph. Aug. Becker, professeur de philologie romane à l'Université de Vienne, paru au n° 17 de la *Deutsche Literaturzeitung*, 1908, et réduisant à sa juste valeur la renommée indignement surfaite de ce faiseur, ne sera pas passé inaperçu en France dans les milieux intéressés¹ et que l'Académie française réservera ses prix à des travailleurs plus méritants que ce « cosmopolite hongrois », comme s'exprimait le *Bull. hisp.*, n° 1 (1908), p. 108, annonçant une étude sur son livre, qui, pas plus que celle sur le livre de M. Vézinet mentionné plus bas et promise au même lieu, n'a point encore paru (1^{er} juin 1908). Une autre critique du livre de M. Huszár, par un de ses compatriotes, auteur d'un ouvrage, écrit en hongrois, sur la vie et les œuvres de Molière — dont il a donné lui-même un compte rendu dans *Rev. d'hist. litt. de la Fr.* 1897, p. 292-296 — M. J. Haraszti, parue p. 162-167 de cette même *Revue d'hist. litt. de la Fr.* 1908, a le tort de prendre ledit Huszár trop au sérieux.

P. 243, note 1, l. 7. — Déjà, M. E. Cotarelo a fort bien repris cette délicate question dans la *Revista de Archivos*, 1908, p. 75-86 : *Ultimos estudios acerca de « El Burlador de Sevilla »*, complétant M. R. Menéndez Pidal, au numéro de mai 1906 de *Cult. Esp.*, p. 449-459 : *Sobre los origenes de « El Convidado de Piedra »* (avec une adjonction, numéro d'août 1906, p. 767-768).

P. 244, l. 4. — Cette comedia de Montalván est citée par M. G. W. Bacon sous le titre : *El Divino Nazareno Sanson*, dans sa note : *The Comedias of Doctor Juan Pérez de Montalván*, au n° 51 (1907) de la *Rev. hisp.*, p. 48.

P. 245, l. 10. — La comédie : *Les Caprices du Cœur et de l'Esprit* fut imprimée la même année 1739 à Paris. Elle n'est pas, toutefois, à la *Bibl. Nat.* M. A. E. Kroitzsch, auteur de : *M^{me} Riccoboni. Leben und*

1. A moins, cependant, qu'on n'y pense, comme M. A. Farinelli à propos de l'article du même auteur en défense de la *Calderon-Literatur* paru au n° 12 des *Gött. Gelehrte Anzeigen*, 1906, que « P. A. Becker... escribió... un estupendo artículo... que ni yo, ni nadie, su autor menos que otros, puede considerar como cosa seria », interprétation qui serait, en ce second cas comme lors du premier, déplorable. En cette même critique pot-pourri, assez bien intitulée *Divagaciones calderonianas*, et à la même note 1 à la p. 542 (*Divagaciones bibliográficas calderonianas*, dans *Cultura Española*, mai 1907, n° VI, p. 505-544), M. A. Farinelli nous englobe dans la phalange des critiques qu'il mande, d'un geste onctueux de sycophante, au barathre, sous prétexte qu'au t. VII (1905) du *Bull. hisp.*, p. 321, nous avons annoncé favorablement le volume de M. H. Breymann. M. A. Farinelli eût pu réfléchir qu'à cette date nous n'avions pas examiné en détail l'ouvrage, et savoir que, quand nous l'eûmes fait, nous nous empressâmes (*Bull. hisp.*, t. VIII (1906), n° 4, p. 403-404) de profiter du court espace dont nous disposions dans ce recueil pour indiquer pourquoi l'œuvre ne devait être consultée « qu'avec précaution et, plus d'une fois, sous bénéfice d'inventaire ». Et notre partialité pour M. H. Breymann est si peu admissible, qu'au t. X, n° 2, p. 213, du *Bull. hisp.*, nous sommes revenu sur cette matière, signalant aux hispanisants français d'autres critiques de la *Calderon-Literatur*, à l'énumération desquelles nous ajouterons également ici celle, déjà citée, de M. A. Dessoff dans le *Literaturblatt* de la *Fkft. Ztg.* du 13 août 1905, n° 223 IV.

Werke (thèse de doctorat de Leipzig [Glauchau, 1898]), ignore cette collaboration, d'ailleurs problématique. Il l'eût trouvée mentionnée à l'article : *Delisle de la Drévetière*, par A. Jadin, au t. XIII, col. 478, de la *Nouv. Biogr. Génér. Didot* (Paris, 1863). Cf. sur D. de la D. la thèse de M. H. Humbert (Berlin, 1904).

P. 256, note 1, l. 6. — L'article de M. J. Givanel se trouve p. 235-250 de l'*Ateneo* de 1907, II. Il est signé : J. Giranel (*sic*) M. C'est un document particulièrement curieux, dont nous recommandons la lecture. L'auteur, cervantiste et critique des livres de chevalerie, a, en outre, publié au premier trimestre du journal barcelonais *La Vanguardia* d'ardentes lettres apologétiques en faveur du livre, franchement médiocre, de M. F. Vézinet : *Les Maîtres du Roman espagnol contemporain* (Paris, 1907), lettres qu'il adressait à P. de Múgica, qui représente, comme on sait, la philologie castillane et l'humorisme espagnol à l'Université de Berlin, et qui sont également à lire. M. Givanel a eu soin, d'ailleurs, de les faire louer hyperboliquement par un de ses épigones, M. B. Santos y Vall, p. 231-234 (*La Novela española contemporánea. Un libro de M. Vézinet*), du t. 3, n° 11 (mars 1908) de la revue madrilègne *Vida Intelectual*, rédigée par M. Nombela y Campos. L'éloge que M. Santos y Vall prodigue à l'hispanisme de M. Vézinet constitue une compensation à la gallophobie, au même numéro de la revue, de M. José Sánchez Rojas, déclarant (p. 197) : « que debemos hacer una hoguera donde quememos los libros de Amicis, de Próspero Mérimée, de Teófilo Gautier¹, » et « que de Paris, del hediondo Paris de las *soubrettes* y del chauvinismo más inaguantable -- de este chauvinismo que tiene por símbolo reciente á Delcassé — surge, amparada por los españoles y por los hispano-americanos que pierden su tiempo en el Barrio Latino, esa compasión que da triunfalmente la vuelta por Europa ».

P. 258, l. 12. — M. Menéndez y Pelayo qui, au t. II de ses *Orígenes de la novela* — t. VII de la *N. B. A. E.* [Madrid 1907] — donne p. LXIV *seq.* quelques indications bibliographiques sur la *Floresta* de

1. Du moins, M. Sánchez Rojas écrit-il correctement le patronymique de l'auteur de ce fameux *Voyage en Espagne*, fort supérieur, en vérité, à sa renommée transpyrénaïque, et que bien peu d'Espagnols ont lu avec l'attention qu'il mérite, ce qui ne les empêche pas d'en mal parler. Que penser, par exemple, de M. A. Bonilla y San Martín qui, dans son article précité de l'*Ateneo*, écrit avec un *h* le nom de famille du « primer francés que echó pestes contra la cocina española », ainsi que le prétendait en 1891 M^{me} E. Pardo Bazán dans une note enthousiaste sur les deux tomes parus (1888 et 1890) des *Études sur l'Espagne* de M. Morel-Fatio (*Nuevo Teatro Crítico, Año 1, n° 2, art. : Hispanofilia*, p. 87) ? Il est vrai que M. Bonilla pourra nous alléguer que Gautier a été également gratifié d'un *h* par l'excellent peintre hollandais Jozef Israëls (*Spanien. Eine Reise-Erzählung*, II. Aufl., Berlin, 1906, p. 7). Mais nous croyons que ceux qui ont lu la version allemande de l'ouvrage d'Israëls — de laquelle nous avons dit quelques mots *Bull. hisp.*, 1907, p. 216-218 — sauront à quoi s'en tenir sur les connaissances hispaniques de son auteur et se garderont de l'invoquer comme autorité en matière de graphies.

Santa Cruz, a oublié d'utiliser les renseignements que lui offrait M. Morel-Fatio à ce sujet dans *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII*, p. 38, 39, 199, 202, et, sur le pseudot privilège des Tolédans, p. 175-184. La traduction française de Bruxelles, 1614, que nous citons parce qu'elle reproduit le texte espagnol, est celle qu'un sieur Pissevin avait publiée en 1600, à Lyon : *La Floresta Spagnola ou le Plaisant Bocage, etc.* En 1632, Ambrosio de Salazar rééditait la plupart des contes de la *Floresta* dans ses *Secretos de la gramática española, etc.*, puis, en 1643, les redonnait, revus et augmentés, au second des trois traités dits *Tres tratados propios para los que dessean saber la Lengua Española*. Le Catalogue précité de la Bibliothèque de Da Costa mentionne, p. 113, n° 2733, une édition de Bruss. 1629, in-12, de la *Floresta*, qu'il donne comme « très rare ».

P. 264, note 2, l. 4. — Dans la réédition d'Amsterdam, « á primero de Enero 1617 », Cáceres avoue, dans la dédicace à Jean Zamet, fils du célèbre financier, que les *Didlogos* ne sont qu'une traduction de l'italien. La Bibliothèque Nationale ne possède pas un troisième ouvrage de F. de Cáceres signalé au n° 6 (décembre 1895), p. 89 du *Boletín de la librería, año XXIII*, publication du libraire-éditeur madrilègne Murillo : *Nuevos fieros españoles. Hechos por el Señor F. de Cazeres Gentilhombre Castellano*, recueil de rodomontades qui aurait paru à Paris en 1607, in-12, sur 40 ff., en espagnol et en français, chez Toussaincts du Bray.

P. 267, l. 38. — Notons, à propos de cette traduction latine de la *Celestina* par Barth, que M. A. Bonilla y San Martín en parle p. 167-172 de ses curieux mélanges, si bizarrement appelés : *Anales de la literatura española (años 1900-1904)*. (Madrid, 1904.)

P. 269, note 1, l. 11. — Cette critique se lit p. 173-182. Nous n'avons pu, n'ayant pas été à même d'en corriger les dernières épreuves, donner à certains points l'extension bibliographique que nous eussions désiré. Sinon, nous n'eussions pas manqué de reprocher à M. v. Klenze d'avoir ignoré l'étude, cependant capitale, du professeur napolitain E. Zaniboni : *La « Italianische Reise » del Gæthe e la sua fortuna in Italia*, parue au t. XXXVIII (1906) du *Fanfulla della Domenica* (Rome), puis en brochure in-8 de 30 p. (Napoli, 1906), qui contient tant de références à des contributions inconnues de l'auteur de *The interpretation of Italy*, et cependant indispensables. Notons, enfin, que si nous datâmes 1899 au lieu de 1903 le *Gæthe à Roma* (Roma, Soc. ed. Dante Alighieri) de M. Valeri (*Carletta*), la cause pour laquelle ce lapsus n'a pas été corrigé dans notre critique est celle même que nous venons d'indiquer. M. E. Zaniboni, qui prépare une bibliographie raisonnée italo-gœthéenne : *La fortuna del Gæthe in Italia*, a traduit, en 1907, en une brochure in-8 de 43 p. (Naples), la partie de l'*Italianische Reise* se rapportant au Trentin, avec de fort intéres-

santes notes, et va publier, en 2 vol., précédée d'une étude de B. Croce, la suite de ce travail : *L'Italia alla fine del sec. XVIII nel « Viaggio » e nelle altre opere di J. W. Gœthe (con la scorta dei principali viaggiatori stranieri)*. Un fragment en a déjà paru aux numéros d'avril, mai et juin 1906 de la revue mensuelle *Augusta Perugia* (Perugia), sous le titre : *Il Gœthe nell' Umbria*, avec quelques illustrations artistiques. Cf. notre article bibliographique au n° 4 du *Bull. Ital.* 1908, où nous revenons sur cette matière.

P. 271, (note 2 à la p. 270, l. 4). — Il n'est pas jusqu'à A. Alcalá Galiano, qui n'ait estropié — en même temps que le titre de l'ouvrage, dont il fait un *Viaje á España* — le patronymique de Ponz, qu'il mue en un (*D. Antonio*) Pour, p. 377 de son *Historia de la literatura española, francesa, inglesa é italiana en el siglo XVIII*, leçons prononcées à l'Ateneo de Madrid, transcrites sténographiquement par Fernández Cuesta et corrigées par l'auteur (Madrid, 1845).

P. 303, note 1, l. 12. — On est un peu surpris de voir M. Menéndez y Pelayo ignorer apparemment en 1906 — dans le § sur le *Conde Alarcos* au t. XII de son *Ant. de poet. lir. cast.*, p. 535-540 — l'existence du livre de Gorra : *Fra Drammi e Poemi*, paru en 1900, puisqu'il cite l'étude sur le drame de Schlegel (qui y est réimprimée) comme provenant uniquement de la *Nuova Antologia* (tirage à part, Roma, 1896).

P. 303, note 1, l. 15. De nouveaux détails sur G. de Castro se trouvent également p. 344 seq. de la *Parte Tercera* [1621-1625] de la *Bibl. madrileña* de C. Pérez Pastor, parue à Madrid en 1907, et dont H. A. Rennert a résumé le contenu le plus important, ainsi que celui de la *Parte IIª*, dans *Modern Lang. Notes* de Juin 1908, p. 187-190.

P. 304, note 1, l. 1. — Cependant *Emilia Galotti*, si elle ne doit rien à la littérature espagnole, n'a pas été sans influencer cette dernière. Voir le très long article — qui n'a été signalé dans aucune bibliographie de Lessing — de Guillermo Matta : *Como se transforma un drama en 82 años : « Emilia Galotti » (1772), « Un duelo á muerte » (1860)*, dans *La América*, t. IV (1860-1861), n° 21. Il s'agit du drame de García Gutiérrez, l'auteur de ce *Trovador* (1836) que l'opéra de Verdi a si universellement popularisé.

ADJONCTIONS SUPPLÉMENTAIRES

P. XI, note 1, l. 6. — La thèse de M. Farinelli est, d'ailleurs, dédiée à M. A. Morel-Fatio et à J. Bächtold. Nous ne savons si M. H. Hauvette songeait à elle lorsqu'il écrivait, dans la *Revue d'hist. litt. de la France*, 1907, n° 1, p. 167, note 2, que « les Études de M. Farinelli épuisent ce qu'il y a à découvrir sur chacun des points qu'elles abordent. »

P. 66, note 1, l. 8. — A ces exemples d'un « excès d'honneur » — que nous limitons à deux, mais qui pourraient être augmentés¹ — survenu au chanoine et bibliothécaire royal Francisco Pérez Bayer, correspond une « indignité » qui mérite, comme un frappant exemple de la légèreté avec laquelle procèdent parfois les érudits les moins suspects, d'être brièvement narrée. On sait quelle somme de travail représente le volume de feu Ch. Graux : *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escorial* (Paris, 1880) — travail d'ailleurs singulièrement facilité par des subventions officielles, dont la *Correspondance d'Espagne* du défunt, publiée dans la *Revue hispanique*, 1905, p. 289-595, parle avec délicatesse — et quelle perte pour l'Université fut la mort prématurée de cet érudit, victime, dirait-on — comme tant de ceux qui se sont adonnés au XIX^e siècle à des recherches de bibliothèques en Espagne : G. Bergenroth, Knust, Gotthold Heine, Ewald, Tailhan, Løwe², — d'une fatalité obscure et meurtrière. Graux, bon

1. C'est ainsi qu'en 1859 l'auteur anonyme de l'article *Bayer* au t. IV, col. 867, de la *N. B. U. Didot* renvoie comme unique source de sa documentation sur cet érudit à l'« édition de Madrid » du Michaud, entendant par là, sans nul doute, masquer son plagiat de la notice écrite sur Bayer par Depping au t. III de la première édition de la *Biographie Universelle*, puisque cette prétendue traduction espagnole du Michaud, entreprise par Javier de Burgos, s'arrête à la lettre *A* [*mbrosini*] (t. III, Madrid, 1822). Baur avait été plus franc, avouant sa dépendance de Depping à l'article *Bayer* de l'*Allg. Enc.* de Ersch et Gruber, VIII. *Thl.* (1822), p. 256. Notre *Grande Encyclopédie* est, par contre, restée muette sur Pérez Bayer.

2. Nous ne voulons pas dire, p. ex., que la mort accidentelle de G. Løwe à 31 ans, à Göttingen, ait été une conséquence de son séjour en Espagne. Cf. sa nécrologie par son collègue G. Goetz, professeur à Iéna, au t. VI (1883) du *Biographisches Jahrbuch für Altertumskunde*, p. 58-72, et un mot de M. E. Chatelain dans la *Revue de philologie*, VIII (1884), p. 106-107. Løwe avait fait la connaissance de Graux à l'Escorial, où il travaillait, également nanti de *Stipendia* et de recommandations à des Altesses, avec P. Ewald, qui édita avec lui les *Exempla scripturae wisigothicae* (Heidelberg, 1883). Sa *Reise nach Spanien im Winter 1878 auf 1879*, parue au t. VI (1881) du *Neues Archiv der Ges. für ält. d. Geschichtsk.*, p. 102-259, est une œuvre de philologue, sèche et sans âme, et nous avouons lui préférer, en dépit des utiles indications bibliographiques

philologue, mais nullement hispanisant — en ce sens qu'en dehors de la bibliographie de sa spécialité, il ignorait à peu près la littérature espagnole — avait trouvé, dans le *Catalogue des ms. grecs de la bibl. de l'Escurial* (Paris, 1848) d'Em. Miller — le prédécesseur, avec Gachard, des érudits de langue française qui ont exploré les ms. d'Espagne : Ruelle, Fr. Michel, Fierville, J. Tailhan, etc. — le passage suivant (p. xxviii) : « *En 1760, le roi d'Espagne chargea le savant antiquaire Fr. Perez Bayer de faire le catalogue des ms. de l'Escurial. Ce dernier employa trois ans à ce grand travail, qui formait déjà 6 vol. in-fol., mais qui n'a pas été achevé...* » La description, qui suivait, décelait, en son inexactitude même, une si évidente confusion avec le cat. ms. latin, par le P. Cuenca, des ms. grecs de l'Escurial en 22 vol. in-fol., achevé en 1787, que Graux se crut autorisé à écrire incontinent, fort de cette confusion, *op. cit.*, p. xix, note 4 : « *Bayer n'a pas catalogué, que nous sachions, de manuscrits grecs. On ignore d'où R. G. Andres (Breve exposicion de la literatura griega, 2^e ed., Madrid, 1866, p. 11) a tiré l'information, assurément erronée, que voici : « Perez Bayer, Catálogo de los manuscritos griegos del Escorial, 3 tomos en folio : obra que existe manuscrita en la misma biblioteca. »* Et, en effet, bien que citant deux fois dans la suite de son travail le nom de l'érudit valencien, Graux ne s'est plus soucié de ce *Catalogue*, qu'il considérait de très bonne foi comme un mythe.

Or, outre le témoignage fort précis de Pérez Bayer lui-même, dans sa réédition de la *Bibl. hisp. vetus*, — dont la préface est un document si curieux en faveur de ces admirables érudits du xviii^e siècle espagnol, aussi méconnus aujourd'hui, hors d'un petit groupe de spécialistes, que leur époque en Europe — sur ses occupations à l'Escurial par ordre du roi¹, son nécrologiste et ami, le P. augustin Juan Facundo Sidro Villaroig, avait, dans l'oraison funèbre latine prononcée à l'Université de Valence et imprimée en cette ville en 1797 par l'éditeur Monfort, pris soin de dissiper tout doute à ce sujet. Et, pour plus de précision, ses indications avaient été mises en espagnol au numéro de novembre 1797 de la *Cont. del Memorial lit. madrileño*, p. 145-155,

qu'elle renferme, les si franches et spontanées lettres de H. F. Knust († 1841) publiées en 1843 par G. H. Pertz au t. VIII du même *Archiv*, p. 102-252. Des passages comme ceux-ci : « *Die Beamten der Bibliothek [la Nacional madrilène], deren Zahl bedeutend gross ist, kommen so gegen 10 1/2 bis 11 Uhr und gehen heim um 2 1/2 oder 2 3/4, etc.* » (p. 220), ou encore : « *die beste Empfehlung [dans les Bibliothèques] muss immer die seyn, wenn der einsichtsvolle Bibliothekar sieht, dass der Fremde tüchtig arbeitet und die Sache versteht, etc.* » (p. 236), nous semblent aujourd'hui encore dignés d'être médités en Espagne.

1. Cf. *v. gr.*, I, 50, note 1 : « *Quinos ego Tragœdiarum Senecae Codices in Escurialensi Bibliotheca reperi quo tempore conficiendis MStorum ejus Catalogis, anno nimirum 1763. Regio iussu eò dilatus sum...* » En outre, la *Revista de Archivos* avait publié, en 1878, p. 74-75, une lettre de Bayer au secrétaire d'Etat R. Wall, datée Tolède, 11 décembre 1761, touchant, précisément, la formation de ce *Catalogue*.

à l'article : *Vida literaria de D. Fr. Pérez Bayer*, article qui a servi de base, bien que non cité, à toutes les médiocres et brèves notices courantes sur Bayer. On y lisait, p. 149-150 — et le passage mérite d'autant plus d'être reproduit que le Dr. R. Beer l'a ignoré dans les remarques qu'il dédia au *Catalogue* de Bayer, p. 159-161 de ses *Handschriftenschätze Spaniens* (Wien, 1894), où le titre de ce *Cat.* est donné de façon inexacte :

« Vuelto de Roma y hecho Canónigo, Dignidad de Tesorero de la Catedral de Toledo, pasó de orden del Rey en el año de 1760 á la Real Biblioteca del Escorial (*sic*) á reconocer y formar el Catálogo de los manuscritos existentes en ella, así en castellano como en latín y griego; cuyo penoso trabajo, obra de muchos años, no costó á la diligencia del Señor Bayer más que tres. Sobre esta materia formó 5 tomos en folio con estos títulos :

» *Regiae Bibliothecae Escorialensis M. S. codicum Latinorum & Hispanorum quotquot in ea hoc anno 1762 inventi fuere Catalogus, operum auctororumque in iisdem contentorum adcuratam seriem exhibens, indicata uniuscujusque codicis aetate & subjecto in ejus confirmationem characteris quo vetustiores atque insigniores codices constant specimine. Tomus primus &c. M. S.*

» Al tomo 3º agregó los M. S. hebreos, y en el tomo 4º, hecho en el año de 1763, se contiene el catálogo de los M. S. griegos con un extracto de ellos **M. S.** »

Comme si ces indications n'eussent point été assez claires, on possédait le précieux récit d'une visite d'un ami de Clarke à Bayer, à l'Escorial, en août 1762, récit contenant des détails inoubliables sur ce savant et sa méthode de travail. L'auteur, un pasteur protestant d'Altona, Carl-Christoph Plüer ($\frac{1}{4}$ 21 avril 1772), y parlait en toute précision du *Catalogue*, de celui des ms. grecs en particulier. « *Das Verzeichniss der griechischen MSS. wollte er bis künftiges Jahr versparen etc.* » Un peu de *Klatsch* — en particulier touchant l'inimitié de Bayer avec les Jésuites, le P. Burriel et le premier bibliothécaire royal, l'incapable P. J. de Santander — émaillait, à l'allemande, cette narration agréable parue au t. IV (1770) du *Magazin* de Büsching, sous le titre : *Reise von Madrid nach dem Escorial* (*Bibl. Nat. : G, 3179*) et réimprimée en 1777 par Ebeling dans les *Reisen durch Spanien* publiées à Leipzig d'après le ms. du défunt, in-8^o. Grâce à

1. Le Dr. R. Beer, israélite converti qui a fait son volumineux travail appuyé par toute sorte d'Altesses, à commencer par la reine Marie Christine, et grâce à d'amples *Stipendia*, n'a pas l'air d'en savoir long personnellement sur Pérez Bayer, puisque, p. 524, il écrit qu'en 1785 ce dernier était « noch ein junger Mann. »

2. Plüer a traduit au t. I du *Magazin* (1767) la défense de Witiza par Mayáns, et donné, au t. IV, une version partielle de l'Histoire des sources minérales d'Espagne de Gómez de Bedoya (Santander, 1764, in-4^o). Son Catalogue des ms. latins de l'Escorial, paru au t. V (1771), a été complété, dans la réédition de 1777, par celui

Plüer, on savait que si le *Catalogue* était resté inédit, c'est que la chute de Wall, protecteur de Bayer, en avait empêché l'impression, et l'on savait également qu'il n'avait pas été rédigé au net, mais était resté à l'état de brouillon (*art. cit.*, p. 393), ce qui explique à nos yeux l'expression *borradores*, employée par Rodríguez de Castro au *prólogo* du t. I (1781), puis p. 328 du t. II (1786) de sa *Bibl. Esp.* pour le désigner¹. Légué, avec la Bibliothèque de Bayer, à l'Université de Valence, ce *Catalogue* y avait subi la destinée de la Bibliothèque de cette institution, lamentable s'il en fut, comme celle de la Bibliothèque de l'Archevêque. La nouvelle de cette catastrophe apparaissait pour la première fois, croyons-nous, col. 922-923 des *Catalogi, etc.* de l'éditeur de la *Lex Romana Visigothorum* (1848), G. Hænel, qui l'avait apprise en Espagne, en 1822, et l'annonça en ces termes discrets en 1830, s. v. *S. Lorenzo del Escorial*: « *Tertium [Catalogum] notis instructum Perez Bayer, Villegasii catalogo usus, sex voluminibus conscripsit: is autem Valentiae incendio periit. Duo tantum in Scorialensi bibliotheca inveni volumina, quae a. 1762 conscripta codices latinos et Hispanos, inde a lit. A. ad lit. K. recensent.* » Mais, en 1838, Fernández de Navarrete la précisait, dans la note III au texte imprimé de son *Discurso*, prononcé l'année avant à l'Académie de l'Histoire: c'était le 7 janvier 1812 que les bombes, « en el sitio que puso á la ciudad el mariscal Suchet », avaient anéanti ce trésor, et

des ms. hébraïques, arabes et grecs (p. 146-202). Il provient, comme celui de Clarke (*Letters*, p. 155 seq.) — qui n'a rien dit de son origine — d'une copie, par le P. Burriel, du Catalogue du P. Villegas, mais est moins défectueux que celui de Clarke. Le premier érudit qui rappela, à notre connaissance, l'intérêt qu'offraient les dres de Plüer, a été le bibliophile hambourgeois F. L. Hoffmann, dans son article du *Serapeum*, 1854, sur les « Copies de Cat. de ms. de Bibl. publ. à la Stadtbibl. de Hambourg », p. 306, puis p. 308 (*B. Nat.*: Q, 6095).

1. A en juger par un passage de J. J. de Asso y del Río et M. de Manuel y Rodríguez dans une note au *Discurso sobre el estado de los Judíos en España* qui fait suite à leur édition de l'*Ordenamiento de leyes* d'Alphonse XI aux Cortes d'Alcalá en 1348 (Madrid, Ibarra, 1774, p. 148, note 1 [*Bibl. Nat.*: Of. 6]), il semblerait cependant que ces « brouillons » aient été distincts d'une rédaction ultérieure, en trois tomes in-fol. « El señor D. Francisco Perez Bayer, Preceptor de los Serenísimos Señores Infantes, y Canónigo Tesorero de la Metropolitana Iglesia de Toledo, ha trabajado con aquel pulso é instrucción que nos manifiestan sus obras impresas, el Indice de los MSS. castellanos, latinos y griegos, que se guardan en la Real Biblioteca del Escorial. » Bayer leur a prêté cette œuvre, qui, disent-ils, mériterait d'être imprimée, et dont ils citent un long passage. Elle est composée de « tres tomos de folio gruesos, bellamente escritos, ilustrados con notas de la mayor erudición para noticia de los Códices, que allí se expresan, y sacadas las muestras del carácter de letra en que están los más antiguos. » Ce témoignage d'un érudit de la valeur d'Asso nous semble peu suspect. Asso est aujourd'hui oublié, mais mériterait une étude. La liste de ses œuvres est dans Sempere y Guarinos, *Ensayo* I (1785), p. 187 seq. C'était un grand ami de O. G. Tychsen, qui lui a rendu un magnifique hommage dans l'introduction à sa version allemande (Rostock, 1787; *B. N.*: 522629) du *Discurso sobre la langosta, y medios de exterminarla*, publié par Asso, alors consul d'Espagne en Hollande, s. l., en 1785, sur 2 feuilles gr^a in-8. Son nom revient à plusieurs reprises dans la correspondance de Böhl von Faber avec Julius.

tant d'autres¹. Des deux volumes auxquels faisait allusion Haenel, l'*Archiv der Gesellsch. für ältere deut. Geschichtsk.* donnait, en 1843 — t. VIII, p. 809-821 — un *Auszug aus dem Katalog des Don Francisco Perez Bayer, mit Zusätzen Knust's*, et, en 1872, la *Revista de Archivos* en publiait également, p. 218-222, 233-237, d'informes fragments, à la suite d'une question d'un lecteur (p. 126), résolue p. 144 en des termes qui ne font pas grand honneur à l'érudition de l'archiviste signataire². On jugera, après ce qui précède, si la négation de Graux était sérieuse, et si la mémoire de Pérez Bayer ne méritait pas d'être, fût-ce à titre de hors-d'œuvre, réhabilitée.

P. 67, note 1, l. 13. — Nous rappellerons, à ce propos, la juste observation de R. Mahrenholtz touchant Calderón, « der für den Anfänger ungeeignetste Dramatiker Spaniens », p. 369 de son article, d'une originalité plus que médiocre (cf. Farinelli Grillp. u. L. de V., p. 65, note 2) : *Franz Grillparzer und das span. Drama*, au t. 86 (1891) de l'*Archiv* de Herrig, et ajouterons que ce n'est que par un lapsus, que nous n'avons pas mentionné, p. 165, note 1, l. 2, Die

1. P. 53 du *Discurso*, imprimé à Madrid chez Aguado, sur 55 pages in-4° (B. N. : Z, 9555). C'est là que Gachard a pris, en 1853, l'identique indication à l'article *La Bibliothèque de l'Escorial*, t. XXIII des *Bulletins* de l'Acad. Royale belge, p. 238 (B. N. : 8° ⁴¹/₇₇). De même, G. Valentinelli : *Delle biblioteche della Spagna* (Wien, 1860), p. 75, note 3, puis le Dr. Beer — qui déclare n'avoir pu lire le *Discurso* — *op. cit.*, p. 161, 192 et 291. — Notons ici qu'en 1894 le Dr. Beer donnait également (*op. cit.*, p. 186) 1783 comme date de la *Bibl. hisp. nova*, ce qui prouve qu'il n'en a pas lu la préface, et ajoutait à cette erreur celle de croire que cette réédition était l'édition originale, et qu'au xviii^e siècle, seule la *Bibl. hisp. vetus* fut imprimée. Cf. p. 186, note 2. En 1898, dans un essai, plus ingénieux que critique, d'attribution de la composition du *Poema del Cid* à l'abbaye bénédictine de San Pedro de Cardena (*Zur Ueberlieferung altspanischer Literaturdenkmäler*, p. 97-105, 193-206, 289-309 de la *Ztschft. für öst. Gym.* 1898; cf. la critique de J. Ducamin : *Rev. des lang. rom.* 1899, p. 372-378), M. Beer a commis déjà la même erreur qu'en 1903 (p. 97). M. J. Ducamin ne l'a pas relevée.

2. Notons que le Dr. Beer (*op. cit.*, p. 162) croit qu'un Codex de la Bibl. palatine madrilègne non coté, que lui montra Zarco del Valle et qu'il examina rapidement, pourrait être le spécimen des ms. anciens dont Bayer avait confié la confection à deux scribes. « Zu Gehülfen hatte er zween geschickte Schreiber, die aus jedem alten merkwürdigen Codice eine Probe abzeichneten, die dem Catalogo mit einverleibt werden sollte. Dies verrichteten sie, wie ich aus der Vergleichung mit dem Original sah, mit der grössten Genauigkeit der Nachahmung. » On se souviendra peut-être que Graux fut précisément le premier érudit qui eut pleinement accès à cette bibliothèque palatine — que Ford définissait, en 1855, « one of the many treasures buried in Spanish napkins, and which are virtually closed to foreign enterprise. Here are left to the worms some 100 000 volumes » (*A handbook for trav. in Spain*, 3^d ed., II, 720; cf. dans la sixième édition (1882) les remarques sur la Bibliothèque de l'Escorial, I, 93. Nous recommandons, d'ailleurs, aux hispanisants sachant l'anglais la lecture des inénarrables *Hints on Conduct*, au début du t. I, comme spécimen de la manière dont les Anglais du type moyen apprécient les Espagnols. Bædeker a su, dans son édition française (2^e, 1908), concilier plus objectivement la « réalité » et la « poésie ». Le vœu de Graux (*Rapport sur une mission en Espagne*), renouvelé par Beer, p. 283, touchant les ms. de la Bibl. palatine et leur accessibilité ne semble guère avoir été pris en considération, à en croire le récit peu suspect de M. Bonilla y San Martín dans ses *Anales* précités, sur l'aventure qui lui arriva dans ladite Bibl.

Ahnfrau et *Die Jüdin von Toledo* parmi les pièces de Grillparzer à inspiration nettement espagnole.

P. 104, l. 21. — Dans une de ces montres d'érudition où il semble se complaire — ce qui ne l'empêche pas, dans ce même travail, de parler avec assez de frivolité de Pierre Bayle, II, 151-154 — M. A. Farinelli (*Dante e la Francia, etc.* [Milano, 1908], II, 141 note 2) suggère que si Adrien Baillet, « ignaro dell' *Audigier* antico »¹, a traduit, à l'article *Dante* des *Jugemens des Savans*, « il nome " Aldighieri " in " d'Audiguiet " », c'est que « non è tuttavia improbabile che.... rimembrasse.... il noto poligrafo Vital d'Audiguiet, traduttore delle novelle del Cervantes e dell' Espinel, assassinato nel 1624, di cui è una breve notizia nel *Denombrement où se trouvent les noms de ceux qui m'ont donné leurs livres*, aggiunto alle *Mémoires de Michel de Marolles Abbé de Villeloin*, ed. di Amsterdam, 1755, III, 266. » Outre que ce renvoi à dix lignes, absolument banales, de Marolles était peut-être superflu à propos d'un écrivain sur lequel, depuis Goujet (au t. XIV de la *Bibl. fr.*, p. 341 seq.), Bayle et Moreri, en passant par Barbier (*Examen crit. etc.*), les notices, telles celles du *Dic. univ. hist.*, de l'*Allg. Encycl.* de Ersch et Gruber, de la *B. U. Michaud*, de la *N. B. G. Didot, etc.*, abondent, n'eût-il pas été d'une bonne méthode de signaler que, dans l'édition la plus répandue des *J. d. S.*, celle de 1722, par La Monnoye, se lit, IV, 265, cette importante note : « Il faut, conformément aux Académiciens de la *Crusca*, dire & écrire *Alighieri*. C'étoit le nom de famille. Le nom de batême étoit *Danté*, abrégé, comme le croit avec beaucoup d'apparence *Volateran*, de *Durante*, ce que nul autre Ecrivain, que je sache, n'avoit remarqué². [*Suit le passage de Volaterrano, puis*] : En François, nous ne disons que *Dante*, mais nous prononçons à l'Italienne *Danté* quand nous y joignons *Alighieri*. Je doute qu'on se soit jamais avisé de rendre ce mot en François par *d'Audiguiet*, & qui s'en aviseroit aujourd'hui se feroit siffler, quoique peut être les Gentils-hommes qui parmi nous ont porté ce nom, dont quelques-uns sont connus par leurs écrits, n'étoient pas fâchés qu'on les crût parens des *Alighieri*. » On voit, donc, que Baillet pouvait bien ne pas avoir pensé forcément à Vital d'Audiguiet, et ne serait-il pas tout aussi loisible d'admettre qu'en francisant le patronymique de Dante, il obéissait à la même coutume qui, au xvii^e siècle, faisait appeler en France, p. ex., Lope de Vega le *Lope de Vègue*?

P. 134, note 1, l. 19. — L'ouvrage de Clarke méritait d'autant plus d'intéresser Lessing qu'on y trouvait, précisément, cette découverte de première valeur touchant le fameux passage de Jean, p. 133 :

« With regard to the MSS. of the *New Testament* [à l'Escorial],

1. Ici, M. Farinelli renvoie à Barbazan, *Fabliaux et Contes*, IV, 217-233.

2. Cette remarque est cependant dans Bayle, *Dict. crit.* (éd. de 1734), II, 56r.

I was determined to collate two or three of the most remarkable texts, to see how they stood. Having seen in England how the famous text, *Johannis Epist.* I, cap. V, ver. 7, 8, stood in our *Alexandrian* MS. I took down two of the oldest MSS. of the *Epistles* which I could find in the Escorial, and having a small Greek Testament in my pocket, I collated that text first, in presence of the auditor and some other gentlemen. It is remarkable, that both the MSS. should concur word for word in this reading : « Ὅτι τρεῖς ἔσιν οἱ μαρτυροῦντες τὸ πνεῦμα, καὶ τὸ ὕδωρ, καὶ τὸ αἷμα· καὶ οἱ τρεῖς εἰς τὸ ἓν ἔσιν· εἰ τὴν μαρτυρίαν τῶν ἀνθρώπων λαμβάνομεν, κ. τ. λ. » One of them read ἐλάβομεν, which, I think, has more force. I do not enter into the controversy, whether this be the right or the wrong reading; I shall only add, that such I found in two MSS. of a different character, and age, and which did not appear to be copies of each other. But the curious reader, after having examined Dr. Mills's long note on this verse, and also the tedious comment of Mr. Wetstein, may see more in *Une Dissertation critique sur le verset septième du Chapitre V. de la première épître de St. Jean, par M. Martin, à Utrecht, 1717, 12 mo.* »

Plüier — auquel on fit, à l'Escorial, force politesses, mais auquel on refusa opiniâtrément toute communication de ms. du Nouveau Testament — tâcha vainement de collationner à son tour ces deux ms. grecs, dont Clarke lui avait parlé comme datant du vi^e siècle — par conséquent de l'époque alexandrine, de même que celui de l'Université d'Oxford, dont ils confirmaient la lecture — et écrits « mit grossen Buchstaben, ohne Accente und Unterscheidungszeichen ». Cf. son très curieux passage, *art. cit.* p. 383-384, où il a imprimé un court fragment de lettre latine que Clarke lui manda en Espagne à ce sujet.

Quant à la biographie de Cisneros, il n'était pas même, à la rigueur, besoin de l'avoir lue pour savoir à quoi s'en tenir sur le chapitre des ms. employés par les éditeurs de la Polyglotte, puisque le Cardinal s'expliquait clairement à ce sujet dans la Dédicace de l'œuvre, où, — comme le rappellera M. Menéndez y Pelayo au t. VI (1896) de son *Antología*, p. cxcii-cxciii — mention était faite, en termes exprès, de l'envoi à Alcalá de ms. grecs de la Vaticane par le pape Léon X, les ms. hébreux et latins ne faisant pas défaut en Espagne. On se souviendra que, si la Polyglotte ne fut mise en circulation qu'en 1520, son impression était achevée en 1517, et celle du texte grec dès 1514, ce qui fait que celui-ci fut le premier imprimé en Europe, deux ans avant celui d'Erasmus.

P. 135, note 1, l. 4. — On ne prête, dit-on, qu'aux riches. Déjà, en 1902, M. J. Schwering parlait (*broch. cit.*, p. 2) d'une « kritische Ausgabe » de ces deux traités de Gracián par M. Farinelli, et, bien que, l'année suivante — dans sa courte réplique, *Studien zur vergl. Litgesch.*, III, p. 219-222 — ce dernier s'en soit dénié (p. 221, note 1)

catégoriquement la paternité, nous voyons que tant M. Fitzmaurice-Kelly (éd. de 1904, p. 459) que M. E. Mérimée (*Précis*, p. 259 *note*), continuent à la lui attribuer. Elle ne figure pas dans l'*Elenco di alcuni lavori a stampa di Arturo Farinelli* — où de simples recensions sont, sans précision bibliographique aucune, si bizarrement citées parallèlement à des publications plus volumineuses — imprimé p. IV du t. I de *Dante e la Francia*.

P. 142, note 1, l. 11. — Sur A. de Valdés (dont E. Bœhmer avait, en 1899, publié 40 épîtres latines inédites dans l'*Homenaje* à M. Menéndez y Pelayo), M. A. Bonilla y San Martín dit quelques mots dans son article : *Erasmus en España*, au t. XVII (1907) de la *Rev. hisp.*, pp. 385-386, 444-445 (*cf.* aussi p. 536, *note* 3), et annonce, *ibid.* p. 386, *note*, qu'il traitera du *Diálogo entre Lactancio y un Arcediano* (1528), du même, dans un livre à paraître : *Los erasmistas españoles*. L'humaniste valencien P. J. Oliver appelait A. de Valdés : « *erasmicior Erasmo.* »

P. 151, note 1, l. 11. — Ces deux volumes in-8° sont annoncés au n° de septembre 1789 du *Memorial literario* sous la rubrique : *libros nuevos!* (p. 49-50). Quant à l'*Examen*, qui répond à une lettre que l'on supposait émaner de D. Jaime Doms et imprimée à Barcelone, il se compose lui-même de 4 lettres, dont la 3^e traite spécialement de la *Virginia*.

P. 167, l. 38. — Le Dr. R. Beer qui trouve « complètement suffisant » (*op. cit.*, p. 310) le *Catálogo abreviado* des ms. de la Bibl. du Duc d'Osuna é Infantado (Madrid, 1882, 138 pages in-8°) par J. M. Rocamora, n'a pas su que M. Villa-Amil y Castro avait démontré combien insuffisant était ce Catalogue par quelques exemples typiques, *Rev. des Arch.*, 1883, p. 125-128. *Cf.* sur la vente de la Bibl. *ibid.*, p. 113-116. On sait que l'acquisition, par le gouvernement espagnol, n'eut lieu qu'en 1886.

P. 169, l. 10. — Dès 1793, toutefois, la dispute relative à la paternité de la *Rep. Lit.* semblait avoir été close en faveur de Fajardo. *Cf.* l'art. du *Memorial literario* d'oct. 1793, p. 147-149, en réponse au *Gabinete de lectura esp.* — Fernández de Navarrete ne l'a pas cité, *B. A. E.*, 25, p. xv. Déjà, cependant, il y était question du ms. de la *Rep. Lit.*, imprimé en 1906.

P. 177, l. 25. — En réalité, Friedrich Schlegel, dans la 12^e de ses conférences viennoises de 1812, n'a fait que renchérir sur le panégyrique qu'avait prononcé son frère dans la même ville, et dont l'amorce se trouve déjà dans son article de 1803 : *Ueber das spanische Theater*, dans *Europa*, I, 2, p. 72-87, où Calderón est exalté p. 79-87. « *Es ist schwer*, y déclarait-il, *wenn man sich einen solchen Lieblingsdichter erwählt hat, nicht alles andere darüber zu vergessen.* » (*Cf.* R. Haym, *Die Romantische Schule* (11^e éd. Berlin, 1906), p. 789.

P. 177, l. 40. — Il est un peu de mode de dédaigner le labeur de Klein. Combien de ceux qui le dénigrent l'ont-ils lu? Quand, par exemple, M. Fitzmaurice-Kelly (*op. cit.*, p. 271) le cite à propos d'une prétendue connaissance des *Castelvines y Montesés* de Lope par Shakespeare — qui s'est borné à suivre Bandello — s'inspire-t-il à la source, ou simplement dans M. Farinelli? Ce dernier (*Gr. u. L. de V.*, p. 250, *note*) a fort bien fait de signaler l'injustice de Gaspary (II, 693 *seq.*) et de son traducteur italien V. Rossi (II, 298) à l'endroit de Klein, mais pourquoi ne pas avoir dit — lui qui s'élève en cet endroit contre les « jesuitisch geschulte, sogenannte Kritiker » — que A. Stern avait déjà réhabilité le médecin et dramaturge juif — dont M. Huszár, peut-être en vertu de l'adage : *Wir Ungarn sind die allerklügste Nation*, a exalté surabondamment les mérites dans son livre sur Corneille¹ — dans son article sur lui, *Allg. Encycl.*, 36. Thl. (1884), p. 389-391, de même que, deux années avant, v. L. dans l'*A. D. B.* XVI (1882), p. 96-97?

P. 191, note 1, l. 9. — Les rapports du J. É. avec la littér. angl. font l'objet de la thèse de J. Sichel : *Die englische Literatur im Journal Étranger* (Heidelberg, 1907). A quand la littérature espagnole?

P. 191, note 2, l. 16. — Voir aussi sur Velázquez une lettre d'Antonio Capdevila à Ch. G. von Murr, imprimée par celui-ci au t. VIII (1780) de son *Journal*, p. 317-318. Ceux qui ont lu avec l'attention qu'elle mérite la collection du *Journal* de Murr, si plein de notices rares sur l'Espagne, s'étonneront de la frivolité avec laquelle en a parlé M. Farinelli en 1895 dans la suite de sa thèse de doctorat. Nous démontrerons ailleurs le bien-fondé de cette assertion par un typique exemple.

P. 196, note 3, l. 8. — A plus d'un siècle de distance, nous retrouvons de semblables plaintes au t. 86¹ de l'*Archiv* de Herrig, sous la signature de H. Buchholtz (Friedenau) : « ... Und wie teuer sind sonst spanische Bücher und wie schwer zu haben! Schon mancher hat einen in spanischer Sprache mühsam und wohl gesetzten Brief an einen Buchhändler in Spanien geschickt und gar keine Antwort erhalten. *Cosas de España!* sagen die Spanier selbst, wenn man ihnen so etwas, und daneben das Verhalten anderer Länder vorhält... » (p. 358). Si, en payant, il est difficile d'obtenir des livres d'Espagne, on ne s'étonnera pas qu'il soit presque impossible de recevoir des éditeurs espagnols ces *Rezensionsexemplare* que leurs collègues d'Allemagne et d'Italie, par exemple, sont si libéraux à octroyer aux critiques et aux Revues, libéralisme qui, en définitive, n'est qu'intérêt personnel bien entendu.

P. 197, note 3, l. 13. — Cependant, dans ce même ouvrage, p. 52,

1. Par contre, il y fait du romaniste berlinois et professeur à l'Université de Breslau Ad. Gaspary (1849-1892) un « écrivain italien! » (p. 48).

note 1, M. Farinelli a écrit — ce qui n'était pas une révélation : « Man mag über Calderon denken wie man will, so wird man anerkennen müssen, dass seine technische Meisterschaft einzig, unerreicht bleibt. » Et il renvoyait aux Conférences madrilègnes de M. Menéndez y Pelayo à la *Unión católica* en 1881, ce qui était déjà une contradiction avec les sévérités de la p. 119. Lope, d'ailleurs, n'est guère mieux traité p. 123, *note 1*. On est, en vérité, stupéfait qu'un érudit qui déclare avoir lu *con amore* presque toute l'œuvre dramatique imprimée de Lope — et, par plus de dévotion, dans les exemplaires mêmes qui avaient servi à Grillparzer — n'ait su dire sur cet incomparable génie que les banalités qui se lisent p. 219. Combien, par contraste, se rehausse le propre jugement de Grillparzer, rapporté objectivement p. 221 *seq!* Il nous est arrivé, à nous qui avons lu et relu l'ouvrage de M. Farinelli, de songer parfois, ce faisant, aux paroles de M. Schwering en 1902 : « Von den Aufgaben des Literarhistorikers hat er nur eine erfüllt: er hat viel gelesen. Dann aber trägt er das Gelesene eilig zusammen, so dass man nur Teile ohne das geistige Band in der Hand hat. Seine Schriften sind Stoffsammlungen, von einer Kunst der Darstellung kann nicht die Rede sein. Allen seinen Arbeiten — "Grillparzer und Lope de Vega" nicht ausgenommen — fehlt eine klare, übersichtliche Anordnung. Es mangelt seinen literar-geschichtlichen Bildern die Perspektive... » (p. 7 *seq.*)

P. 214, l. 14. — La même erreur avait été commise en 1895 par M. Farinelli, *art. cit.* de la *Ztschft.* de Koch, p. 353, où il allègue la défense, par Lessing, des « *Eigentümlichkeiten des spanischen Dramas* ». En revanche, il ne s'est pas aperçu qu'en rapportant *eod. loc.*, p. 354, le prétendu jugement de J. G. Eichhorn sur la *Comedia* en 1799, c'était, purement et simplement, le propre jugement de Lessing qu'il transcrivait.

P. 235, note 1, l. 19. — Depuis qu'ont été écrites ces lignes, il s'est produit dans le mécanisme de l'apport des livres et de leur contrôle au Bureau dans la salle de lecture de la Bibliothèque Nationale une très sensible amélioration, qu'il serait injuste de ne pas consigner, de même qu'il serait injuste de ne pas signaler la version que donne de cette réforme un érudit bien informé et peu suspect de malveillance, M. Armand Brette, dans le journal *Le Siècle*, n° 26548. Elle jette un singulier jour sur le manque de spontanéité de l'Administration de la Bibliothèque Nationale dans la réalisation de ladite réforme. Il reste à créer la salle des périodiques et journaux, besoin urgent, à l'imitation des Bibliothèques étrangères bien ordonnées. la *Königl. Bibl.* à Berlin par exemple, puis à introduire l'éclairage électrique dans la salle de travail, comme à Berlin et au *British Museum*. En matière de Bibliothèques, nous n'aurions, en France, que trop à apprendre de l'Allemagne et la *Revue des Bibliothèques* ne perdrait ni en intérêt ni

en instruction à donner la traduction régulière des objectifs comptes rendus des réunions annuelles des bibliothécaires allemands publiés dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* 1. Elle s'en gardera bien : le contraste serait trop frappant. Attendons, en tout cas, ce que va nous dire sur les Bibliothèques parisiennes le *Guide des Savants, des Littérateurs et des Artistes dans les Bibliothèques de Paris*, annoncé par l'éditeur parisien Welter, et qui viendra après le *Berliner Bibliothekenführer*, de MM. P. Schwenke et A. Hortschansky (cf. une excellente critique de ce volume, paru à Berlin en 1906, dans la *Fkft. Ztg.* 1907, *Literaturblatt*, n° 103⁴, sous la signature de Ch. W. Berghoeffler) et *The libraries of London. A guide for the Students*, de M. Reginald Arthur Rye (London, 1908; cf. critique dans *Centrabl. für Bibl.*, 1908, n° 8-9). Nous espérons que son auteur ne voilera pas les abus qui restent à corriger, persuadé, comme nous le sommes, que — pour emprunter une phrase d'un grand bibliophile et érudit contemporain — c'est de la parfaite gestion de nos Bibliothèques et surtout de la *Bibl. Nat.* qu'il dépend en grande partie que nous ne soyons pas tributaires de l'étranger dans la besogne scientifique².

P. 280, l. 26. — L'un des plus intéressants recueils de ce genre parus au XVIII^e siècle en Espagne est, croyons-nous, la *Nueva Floresta, ó Colección de Chistes, etc., etc.*, par le lieutenant-colonel d'artillerie Bernardo María de Calzada (Madrid, 1790, in-8°).

P. 286, l. 16. — Eyriès, qui édita, en collaboration, les *Nouvelles Annales des Voyages*, n'y a pas mentionné Cudena, d'après les *Tables générales et raisonnées des Nouvelles Annales des Voyages* [de 1819 à 1839] et la *Table générale et raisonnée* (Paris, 1813) des 20 premiers volumes des *Annales des Voyages* de Malte-Brun se tait également sur ce personnage énigmatique.

P. 311, l. 37. — Ce bibliothécaire avait peut-être lu la notice parue

1. Cf. pour la 9^e assemblée (1908), ce périodique, n° 8-9, 1908, p. 341 seq. Il ne faudrait pas, cependant, qu'en voulant imiter les bibliothécaires allemands, l'on tombât chez nous dans l'aberration que reprochait naguère à ceux de Prusse le Dr. A. Kisa (Godesberg) dans le *Literaturblatt* de la *Fkft. Ztg.* 1905, n° 223^{IV}, en ces termes : « Seitdem diese [la science des Bibliothèques] in Preussen erfunden ist, scheint der Bücherbestand gewisser staatlicher Bibliotheken, so z. B. einer grossen preussischen Universitätsbibliothek, in erster Linie dazu bestimmt zu sein, die bei ihr angestellten Beamten in diese Wissenschaft einzuführen. Ihre vornehmste Leistung ist der fünf- bis zehnfache Zettelkatalog und die Auswahl der Farben für diese verschiedenen Kategorien. Um die Ausbildung der Beamten in dieser schwierigen Wissenschaft nicht zu behindern, ziehen es manche Gelehrte vor, die nötigen Bücher einer ausserpreussischen Bibliothek zu entleihen. »

2. H. HARRISSE. *Christophe Colomb et les Académiciens Espagnols. Notes pour servir à l'histoire de la Science en Espagne au XIX^e siècle* (Paris, 1894), p. 141. Ce volume est, pour l'hispanisant, d'une lecture aussi profitable que le passage (p. 25-53) des *Eccerpta Colombiana, etc.* (Paris, 1887) où sont résumés les articles et brochures antérieurs de l'auteur relatifs au pillage de la Bibliothèque Colombine à Séville, dont il est parlé, en outre, en 1897, dans la *Revue Critique* du 7 juin : *Toujours la Colombine*, également par M. H. HARRISSE.

au t. I pour 1823 de l'*Allg. Repert. der in- und ausl. Lit.* (Lpzg. u. Wien) p. 153, où l'*Historia* de Conde est rangée à côté des ouvrages historiques traitant des Arabes d'Espagne, à savoir « die Werke des Perez de Hita (Guerras de Granada), Luis del Marmol (*sic*), Carvajal und D. Diego Hurtado de Mendoza. »

P. 318, l. 33. — Il n'est pas sans importance de rappeler qu'en 1883, dans l'Introduction qu'il écrivit pour la réimpression en 3 volumes de versions de Calderón, par Schlegel et Gries, qui forment les tomes 32, 34, 38 de la *Cotta'sche Bibliothek der Welllitteratur* (Stuttgart), Schack a très nettement avoué son injustice à l'endroit du théâtre classique français et mis au compte de la jeunesse des outrances qui eussent répugné à l'âge mûr. Le même aveu, sous une forme atténuée, se lit dans ses *Mémoires* parus en 3 vol., à Stuttgart, en 1888: *Ein halbes Jahrhundert. Erinnerungen und Aufzeichnungen*, I, ch. XIX, p. 206-208. Au t. II, p. 100, il y a déjà comme le germe de l'article sur Valera. E. de Mier eût bien dû lire l'*Einleitung* de 1883, quand, en 1885, il commit, dans sa notice sur Schack, en tête du 1^{er} volume de sa traduction castillane de la *Geschichte*, le classique accès de gallophobie (p. 27).

P. 321 (note à la p. 320, l. 5). — La lecture des *Nachgelassene Schriften und Briefwechsel* de Solger, éd. par Tieck et Raumer, est d'autant plus instructive qu'elle permet, précisément, de connaître, et cela dès novembre 1818, l'opinion personnelle de Tieck sur Calderón, dans une lettre à Solger (I, 683), où il déclare ne plus trouver, dans ce poète, rien « von jener grossen Naivetät » qu'il affirme admirer en Lope. Cf. également p. 696, où son témoignage est encore renforcé, en décembre de la même année. Cf. aussi le t. IV, p. 18, de ses *Kritische Schriften*, où, dans ses *Bemerkungen, Einfälle und Grillen über das deutsche Theater*, il confesse: « nicht nur der dargestellte Gegenstand leidet bei Calderon zuweilen, sondern das menschliche Gefühl selbst¹. » Ajoutons, enfin, que Dorothea Schlegel elle-même avait, aussitôt qu'elle était devenue capable de le lire dans le texte, apprécié à sa juste valeur le prétendu catholicisme de Calderón. Dans une lettre de 1805 à Caroline Paulus (au t. I, p. 160 de son *Briefwechsel*, éd. par Raich à Mayence en 1881) elle l'associe dans son verdict à Cervantes et avoue: « Dies sind zwar alberne, dumme, gottesläster-

1. Il est étrange de constater que M. A. Farinelli — qui avait trouvé dans l'éditeur de ses OEuvres posthumes, K. Köpke (*Ludwig Tieck, Erinnerungen aus dem Leben des Dichters*, [Lpzg. 1855], I, 151) le renseignement touchant le maître d'espagnol du grand romantique allemand — ait confondu, dans la continuation de sa thèse de doctorat en 1895, *loc. cit.*, p. 346, note 2, ce maître, le théologien de Göttingen Thomas Christian Tychsen (cf. *A. D. B.*, 39, p. 51) avec le célèbre orientaliste de Rostock, O. G., Tychsen, dont les démêlés numismatiques avec Pérez Bayer ont été narrés avec une extrême ampleur par Eichhorn au *VI. Thl.* de sa *Bibl. der morgenl. Lit.*, p. 534 *seq.*, et, mais en résumé, par Meusel, *Bibl. Hist.*, t. X (*II. Thl.*), p. 135 *seq.*

liche, geschmacklose Katholiken, aber doch keine übeln Dichter.» Comme l'écrivait excellemment M. A. Bonilla y San Martín dans sa version castillane précédemment citée de la *Span. Lit.* de M. Fitzmaurice-Kelly, p. 336, note : « ... no es de maravillar la contradicción, porque se da en la vida de casi todos nuestros grandes y católicos escritores. Es la tesis de *Don Juan Tenorio*, y la manera más cómoda de conducirse. *Pecca fortiter*, que después, con pedir perdón y recibir un hábito, habrás hallado el remedio, y aquí no ha pasado nada... » Cf. aussi à ce propos un passage, plus timide, du prologue de Fernández Guerra au *Quevedo* de la *B. A. E.*, t. 23, p. XLV, ainsi que p. 431, note. Au surplus, lorsqu'on traite de Calderón et de Lope à l'époque du romantisme allemand, l'on ne devrait jamais oublier que l'extrême rareté des exemplaires des Œuvres dramatiques de Lope hors d'Espagne (et même en Espagne) en rendait la lecture, et, par suite, la connaissance, presque impossible, ce qui n'était nullement le cas pour Calderón, dont la réédition de Madrid, 1760-1763, par Fernández de Apontes, en 11 vol. in-4° était encore, en 1821, en vente dans les librairies d'Espagne¹. En effet, Böhl von Faber, auquel Julius avait demandé si le *Calderón* de Keil avait chance de se vendre en ce pays, écrit au docteur hambourgeois dans une lettre (inédiée) de Cádiz, 16 février 1821, qu'il n'y fallait pas compter. « Auf Absatz von dem dort gedruckten Calderon ist hier nicht zu rechnen, da die Apon-tes'sche Ausgabe noch in den meisten Buchhandlungen gefunden wird... »

P. 322, l. 16. — Une troisième critique de M. Huszár par Fr[ä]nk[e]ll, de Munich, au n° 38, col. 978, du *Lit. Centralbl.* 1908, décèle la même incompétence que celle du premier livre de cet auteur par le même signataire (*ibid.*, 1904, n° 17, col. 552-553). « *Dass Huszár*, avait alors écrit Fränkel, *an Menéndez y Pelayo, Petit de Juleville, Faguet angelehnt arbeitet, verleugnet seine sachliche, phrasenlose Untersuchungsweise nirgends.* » Qu'en pense M. E. Martinenche, « orfèvre » — s'il faut en croire son témoignage : *Revue Critique*, 1908, n° 32, p. 106 — en ces matières de comédie ? Ou bien aurait-il épuisé sa pensée dans les trois articles qu'à la suite de Brunetière (*Rev. des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1903, p. 189-216) il a consacrés à la gloire de M. Huszár : *Journal des Savans* 1903, p. 295-296, *Bull. hisp.* 1903, p. 158-165, *Rev. d'Hist. litt. de la France* 1903, p. 145-147 ? De tous ces articles — cf. en outre G. Doutrepoint dans *Bull. bibl. et*

1. Voir, sur cette rareté des Œuvres dramatiques de Lope dans la seconde moitié du xviii^e siècle en Espagne, une indication de Baretto, II, 30, dans son précieux récit : *A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France* (London, 1770). En 1822, le 1^{er} novembre, Böhl von Faber écrira encore à Julius : « Sein Theater [de Lope] ist nie wieder aufgelegt & die 25 Bände, woraus es besteht, sind *komplet* eine litterarische Seltenheit. Einzelne Bände finden sich manchmal. Ich habe deren 17. Mehr als Lord Holland ! »

péd. du Musée belge 1903, p. 146-149 (p. 99, l'article de Brunetière, écrit « avec la maîtrise qu'on lui connaît », est recommandé) et R. Mahrenholtz, *Ztschft. für franz. Sprache und Lit.*, 1904, p. 231-233 — seul celui de M. A. Morel-Fatio dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 1903, col. 1723-1725 (col. 851, l'ouvrage de Huszár est annoncé), signalait, un peu timidement, le vice radical de *Corneille et le Théâtre Espagnol* (Paris, 1903).

P. 322, l. 28. — Ce n'est qu'à la suite d'un malentendu, que nous n'avons pu rectifier à temps, que nous donnions comme imprimée la comédie en prose : *Les caprices du Cœur et de l'Esprit*. Elle est, au contraire, restée manuscrite, et se trouve en cet état à la *Bibl. Nat.* : *Collection de Soleinne* 70 (*fr. 9311*), dans une très belle copie du XVIII^e siècle, avec plusieurs autres pièces de Delisle, p. 53-131, et l'indication de sa première représentation — 25 juin 1739 — au Théâtre Italien. Lessing n'en connut que l'assez long canevas qu'il trouva dans le *Dictionnaire des Théâtres de Paris* des frères Parfaict et qu'il traduisit dans la *Th. Bibl.*, comme nous l'avons dit p. 289, *note 1* (M. VI, 338-344). A la fin de sa traduction, il a, dans une note sibylline, avoué sa dépendance, dans le *Freigeist*, à l'endroit de l'idée de cette pièce. L'aveu est trop caractéristique de sa manière pour que nous ne le transcrivions pas. « Die Fabel dieses Stückes hat mit der Fabel meines Freygeistes so viel Gleichheit, dass es mir die Leser schwerlich glauben werden, dass ich den gegenwärtigen Auszug nicht dabey sollte genutzt haben. Ich will mich also ganz in der Stille verwundern, in der Hoffnung, dass sie mir wenigstens eine fremde Erfindung auf eine eigene Art genutzt zu haben, zugestehen werden. » Danzel a renchéri sur cette fausse modestie de l'idole. « Lessing, écrit-il, I, (1853,) 159, fassete die Sache tiefer, etc. » Le jeune Dr. H. Humbert, — qui a soutenu sa minuscule thèse de 82 pages à Strasbourg; — influencé sans doute par ce témoignage, n'a pas osé se prononcer sur cette délicate matière (*op. cit.*, p. 59).

1. L. Fontaine, qui, dans sa rapide esquisse : *Le théâtre et la philosophie au XVIII^e siècle* (Paris, 1879), consacra p. 128 et 254 quelques lignes à Delisle, ignorait que, par Lessing, *Les Caprices* et leur auteur n'avaient jamais été complètement oubliés en Allemagne, et même ne semblait pas soupçonner l'existence de cette pièce.

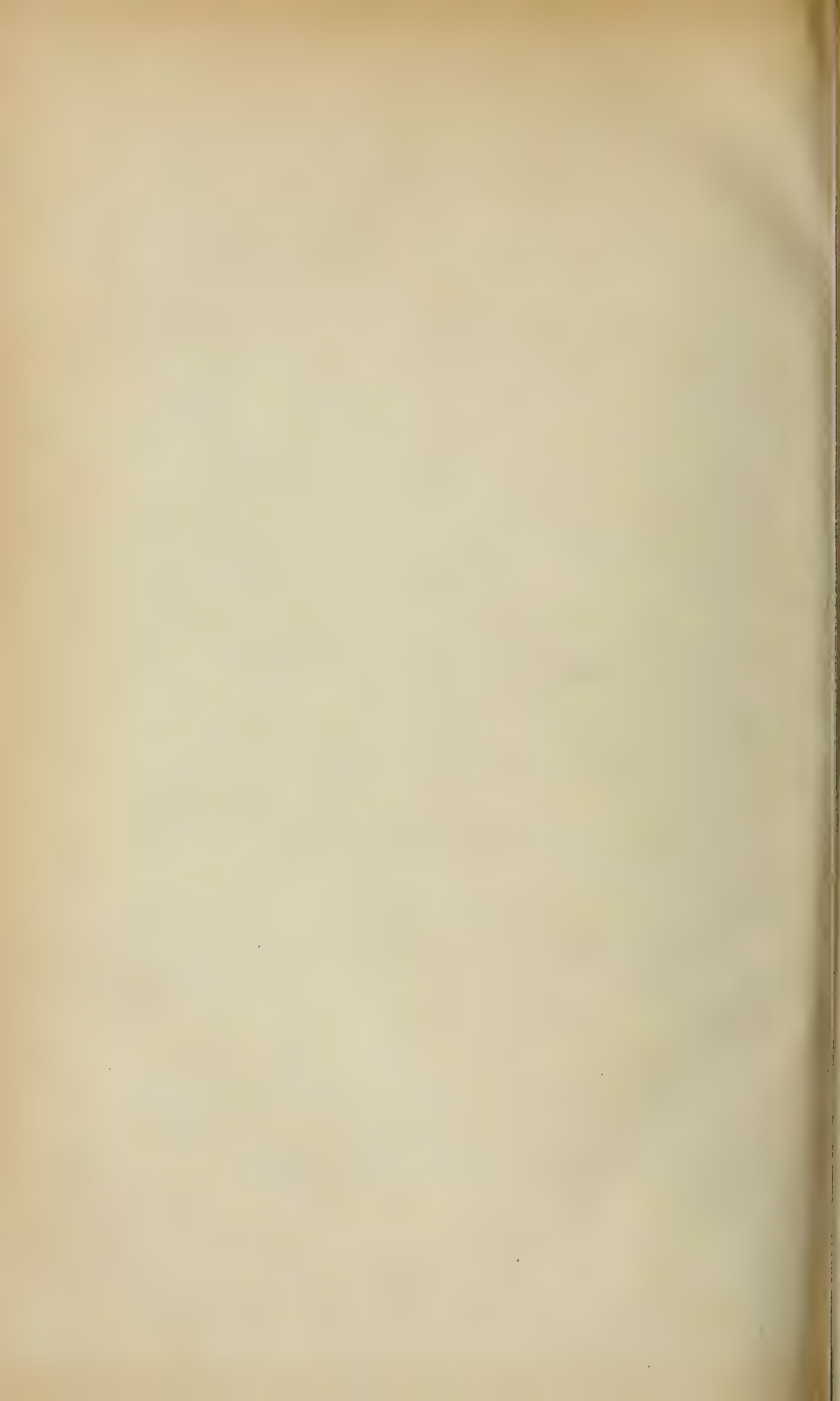


TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

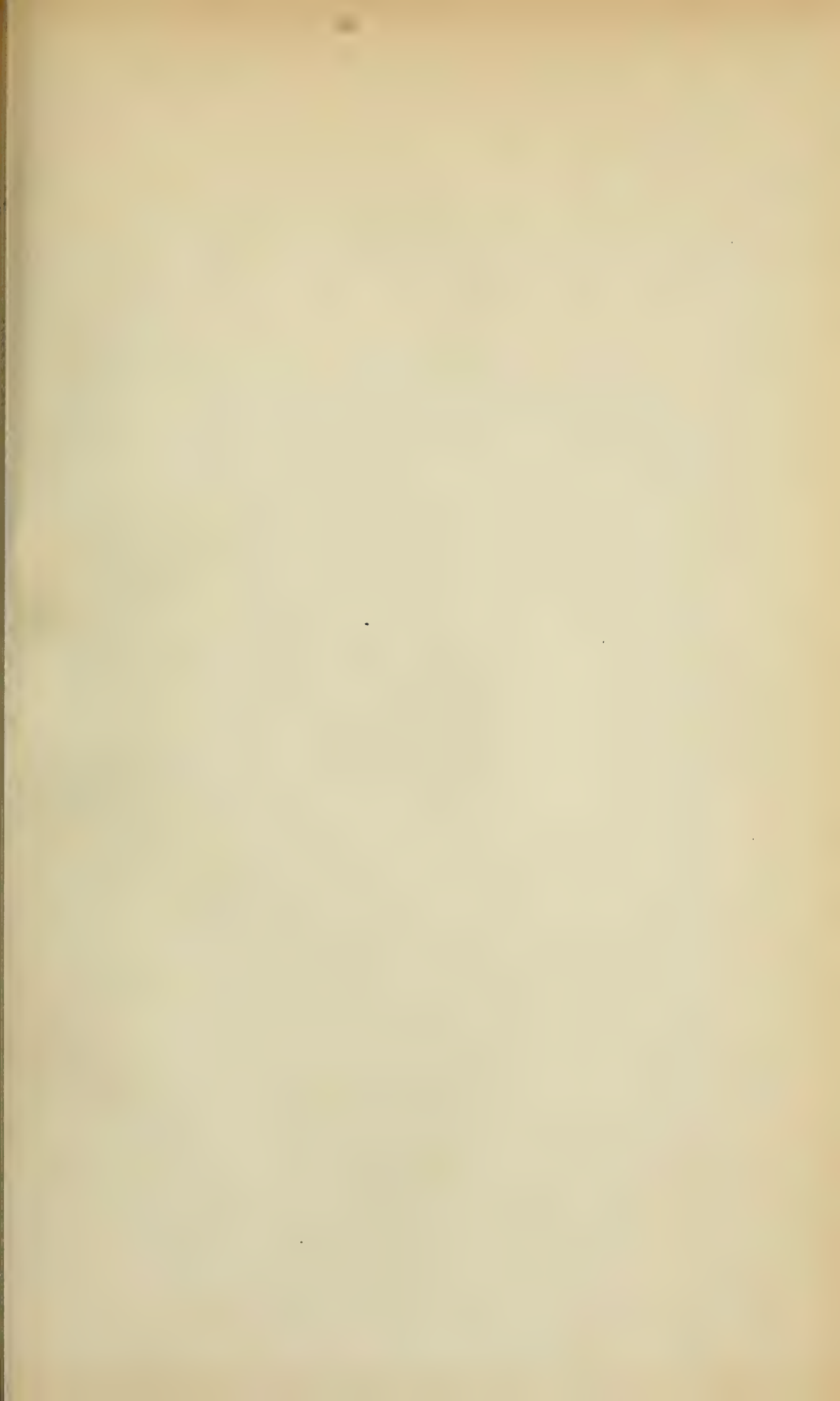
	Pages.
PRÉFACE	VII-XIV
PREMIÈRE PARTIE. — Lessing et la Langue Castellane	1 - 62
I. « <i>Orfeo</i> »	1 - 3
II. <i>Huarte</i>	3 - 10
III. « <i>Eraclio und Argila</i> », « <i>Fenix</i> »	10 - 22
IV. <i>Essex</i>	22 - 32
V. « <i>Marañón</i> »	32 - 62
DEUXIÈME PARTIE. — La Nature et les Sources de l'Hispanisme de Lessing	63 - 291
I. « <i>Orfeo</i> »	63 - 64
II. <i>Novelas Ejemplares</i>	64 - 66
III. <i>La Vida es Sueño</i>	66 - 72
IV. <i>Les « Beytræge »</i>	72 - 79
α) <i>Les dramaturges espagnols</i>	72 - 77
β) <i>Guevara</i>	77 - 79
V. <i>Les « Rezensionen » hispaniques</i>	79 - 109
a) <i>Cervantes</i>	81 - 84
b) <i>Montiano</i>	84 - 94
c) <i>Guevara</i>	94 - 95
d) <i>Alemán</i>	96 - 103
e) <i>Les Novelas ejemplares</i>	103 - 105
f) <i>L'Inca Garcilaso de la Vega</i>	105 - 107
g) <i>Don Quijote</i>	107 - 109
VI. <i>Aldrete et Sousa</i>	110 - 113
VII. <i>Huarte</i>	113 - 127
VIII. « <i>Geschichte der Moraviden in Spanien</i> »	127 - 128
IX. <i>Abraham Usque</i>	128 - 134
X. <i>Gracián</i>	135 - 139
XI. <i>Les Frères Valdés</i>	139 - 142
XII. <i>Martín del Río</i>	142 - 144
XIII. <i>Montiano et la Virginia</i>	144 - 153
XIV. <i>Le Roi D. Sebastião</i>	153 - 157
XV. « <i>Eraclio und Argila</i> »	157 - 166
XVI. « <i>Fenix</i> »	166 - 168
XVII. <i>Saavedra Fajardo</i>	168 - 169

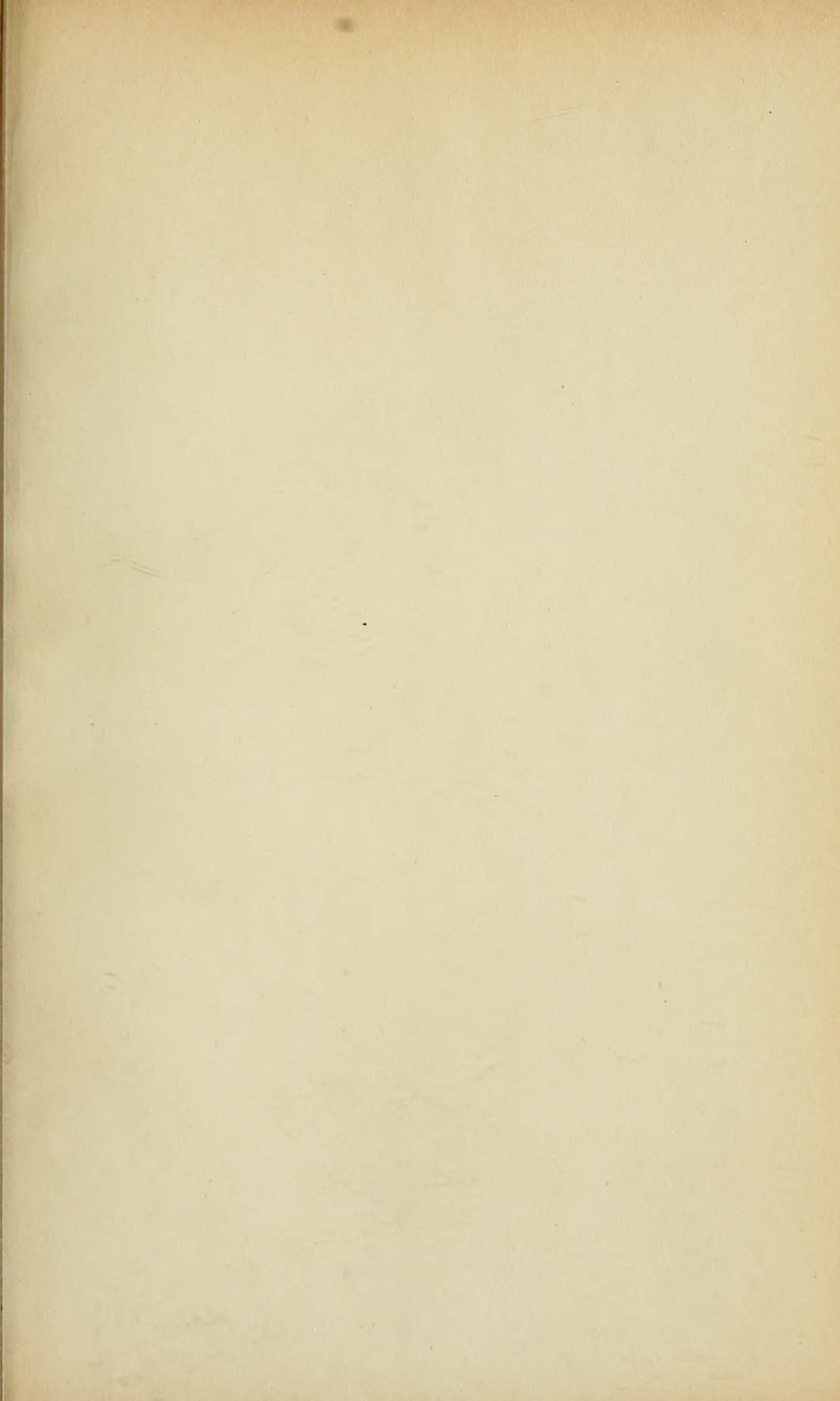
	Pages.
XVIII. <i>Essex</i>	169-225
α) <i>Les 3 actes, l'« Arle Nuevo » et les « Comedias » de Cervantes</i>	202-216
β) <i>Le « Gracioso »</i>	216-218
γ) <i>La « Glosa »</i>	218-221
δ) <i>Les « Haupt- und Staatsaktionen »</i>	221-225
XIX. <i>Les « Collectanea »</i>	225-254
a) <i>Christoval Acosta</i>	226
b) <i>« Nonnius » Acosta</i>	227
c) <i>« Baukunst »</i>	227-228
d) <i>« Zebrotana »</i>	228-230
e) <i>Pedro Zapata</i>	231-232
f) <i>Isidore de Séville</i>	232-233
g) <i>Henrique Ahlers; le P. Antonio Vieira</i>	233-240
h) <i>Mylord Ross et « Don Pedro »</i>	240-245
i) <i>Les « Sieben Kinder von Lara »</i>	245-248
j) <i>Ramón Lull</i>	249
k) <i>L'Escorial et Aranjuez</i>	249-250
l) <i>Les auteurs hispano-portugais de Traités d'échecs</i>	250-252
m) <i>Arnaldo de Vilanova</i>	252-254
XX. <i>« Das böse Weib »</i>	255-257
XXI. <i>« Auf den Hablador »</i>	257
XXII. <i>Les « Anmerkungen über das Epigramm »</i>	257-262
α) <i>Le « kaustischer Einfall » d'un Espagnol</i>	258-259
β) <i>La « petite histoire » du « Don Quichotte »</i>	259-260
γ) <i>Les traducteurs espagnols de Martial</i>	261-262
XXIII. <i>« Zur Gelehrten= Geschichte »</i>	262-268
α) <i>« Joseph de Caeres »</i>	263-265
β) <i>« Caspar Caldera »</i>	265-266
γ) <i>Une « épigramme » de Scarron</i>	266-268
XXIV. <i>Le « Viage de España » de « D. Pietro Antonio de la Puente »</i>	269-272
XXV. <i>L'Alcalde de Zalamea</i>	272-279
XXVI. <i>Fr. de Rojas</i>	279-280
XXVII. <i>Huarte</i>	281
XXVIII. <i>Le « Lied aus dem Spanischen »</i>	281-283
XXIX. <i>« Cudena »</i>	283-291
APPENDICE. — <i>L'Hypnose Lessingophile</i>	293-305
I. <i>Das Horoscop</i>	293-294
II. <i>Leopold Schmidt et les imitations espagnoles de Lessing</i>	294-295
III. <i>Le fragment de Faust</i>	295-297
IV. <i>Le « Don Quijote » prototype de « Minna von Barnhelm »</i>	297-298
V. <i>Philotas</i>	298-299
VI. <i>« Fenix »</i>	299-301
VII. <i>Emilia Galotti (1893)</i>	302
VIII. <i>Emilia Galotti (1898)</i>	302-305
ADJONCTIONS	307-339

BORDEAUX. — IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.











Lessing, Gotthold Ephraim

Author Pitoulet, Camille

105269

LG

L639

.Ypi

Title Contributions à l'étude de l'Hispanisme.

DATE.

July 15/35 art Room

NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 22 11 07 014 3